



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

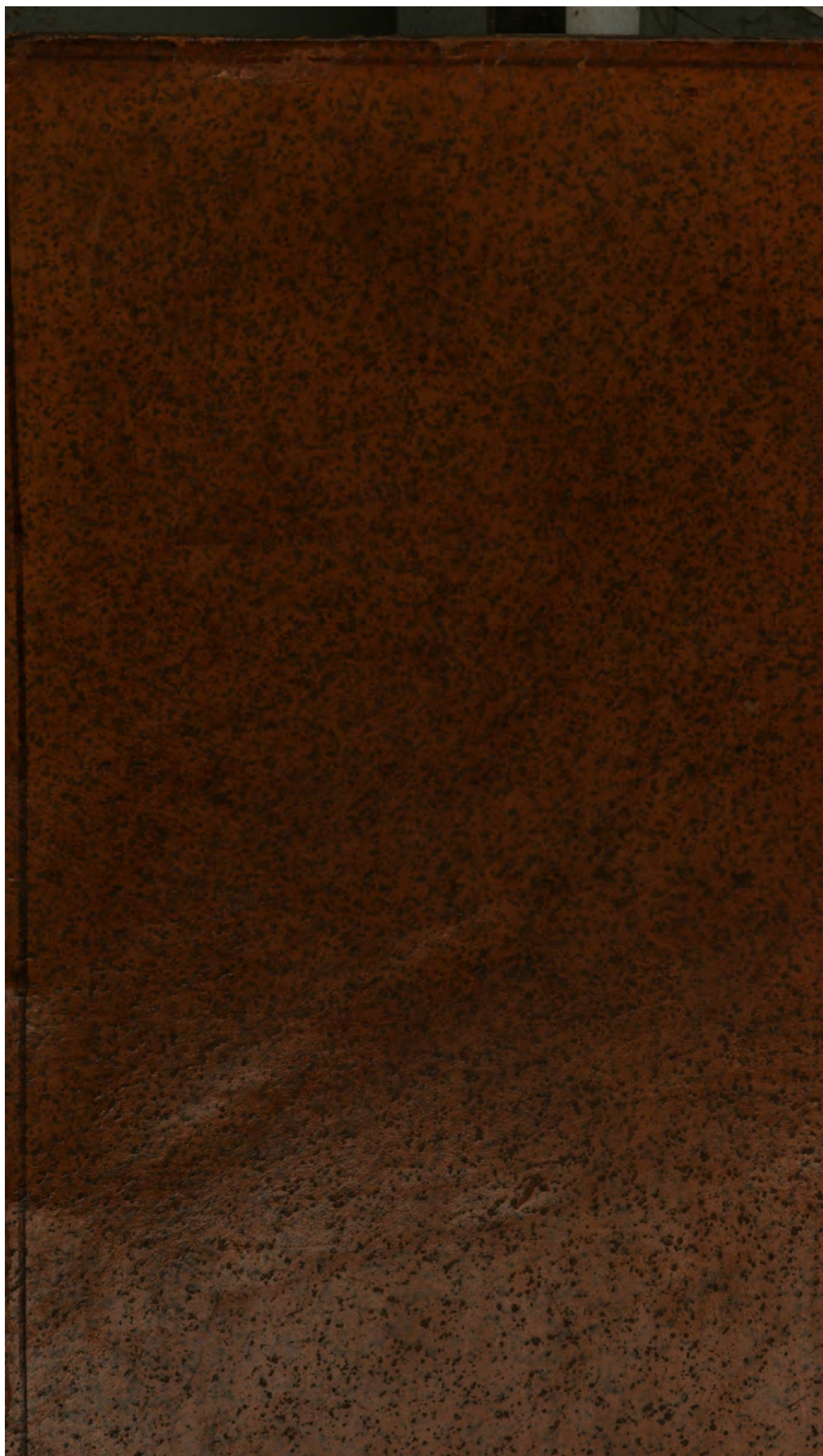
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

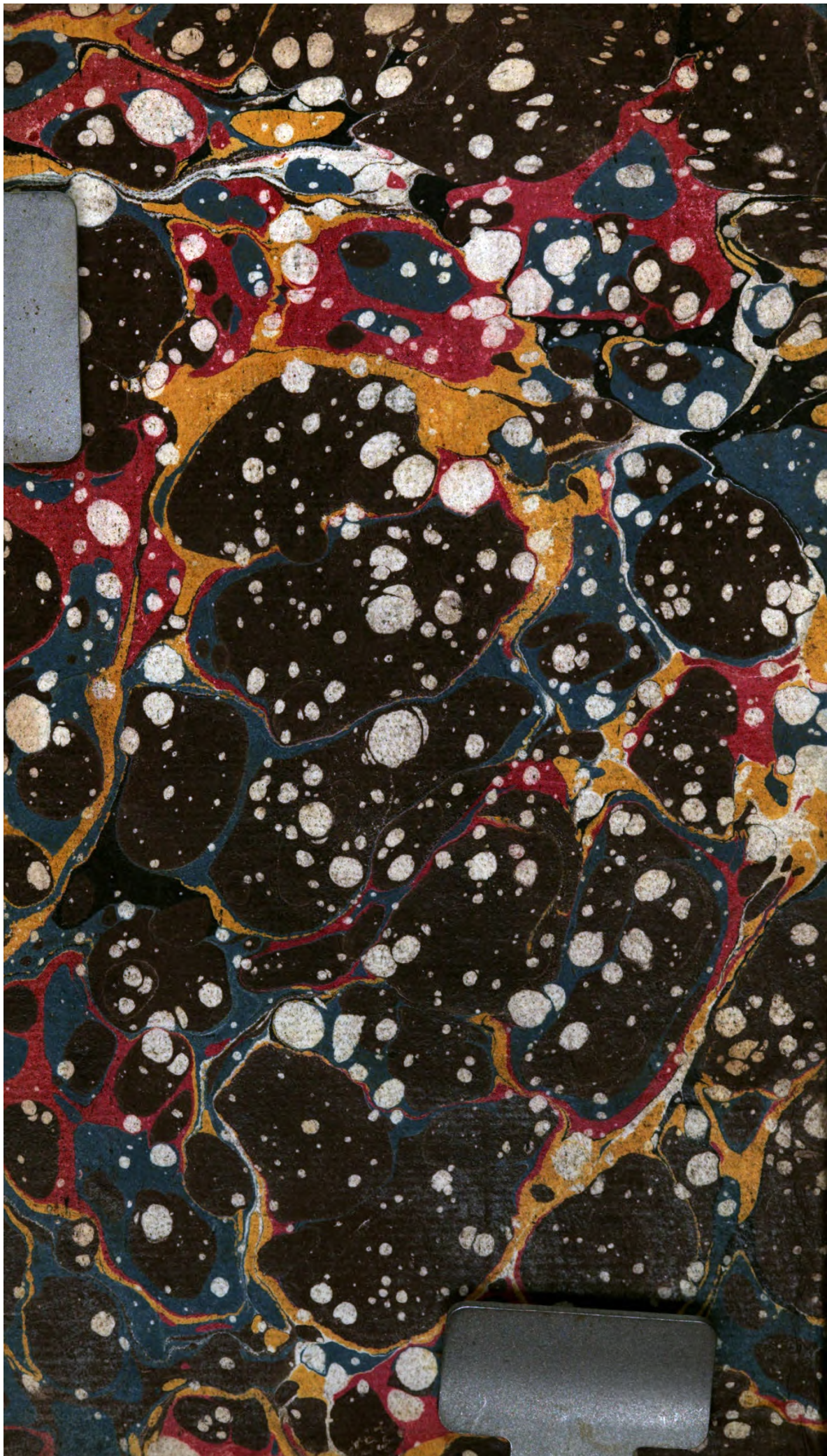
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







5

S.° B. S. A. 245.



TRADUCTION

D E S

XXXIV, XXXV ET XXXVI^e

LIVRES DE PLINE

L' A N C I E N,
A V E C D E S N O T E S,

P A R

ET J E N N E F A L C O N E T.

SECONDE EDITION.

ON Y A JOINT D'AUTRES ÉCRITS RÉLATIFS AUX

B E A U X - A R T S.

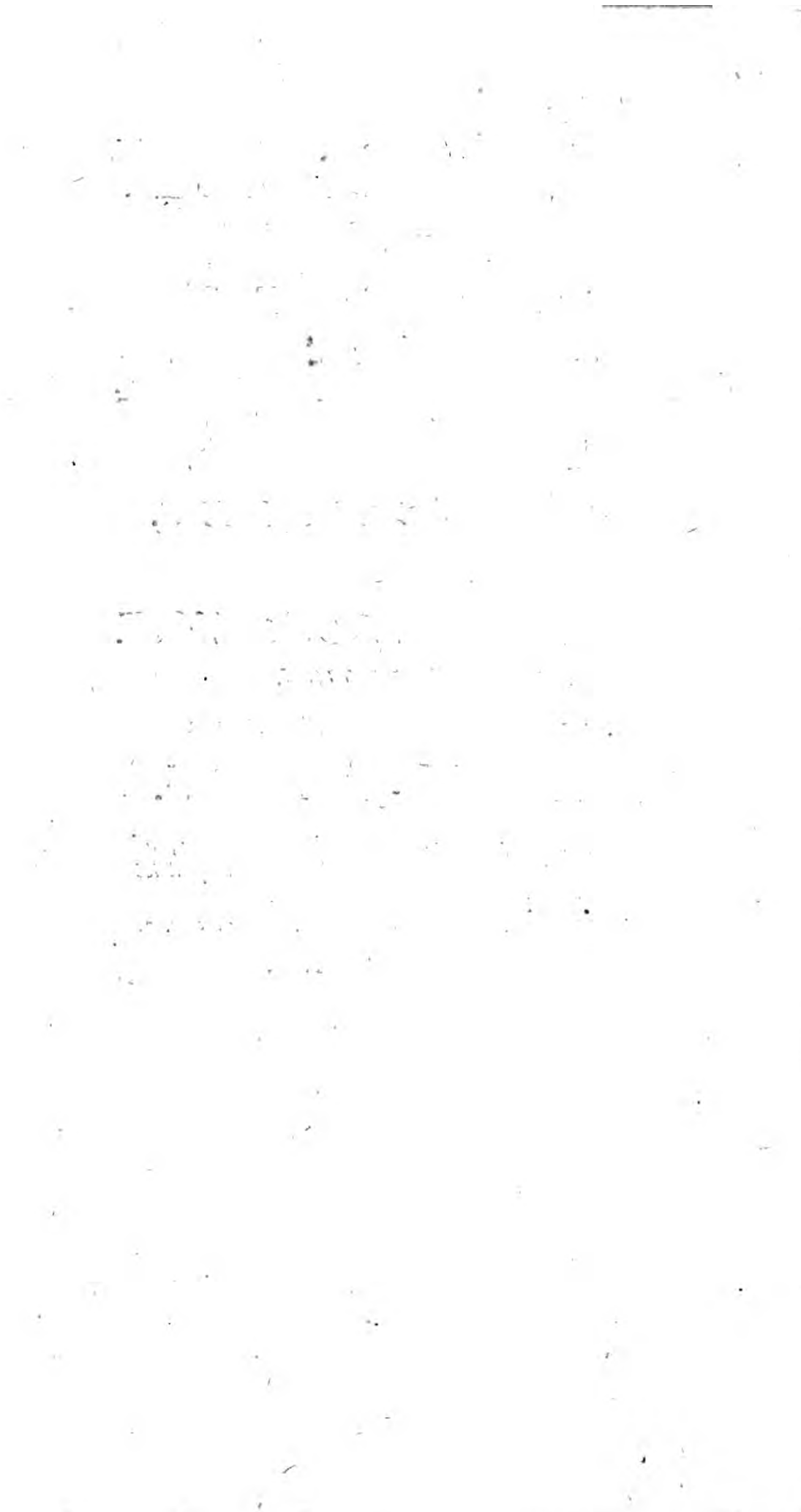
*At mihi major pars eorum simulare eam Scientiam videtur, ad
segregandos se à ceteris magis, quam intelligere aliquid ibi
subtilius: & hoc paucis docebo.*

PLINIUS Lib. XXXIV. Cap. 2. Sect. 3.

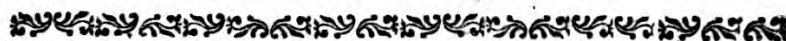
T O M E S E C O N D.



A L A H A T E,
CHEZ DANIEL MONNIER, Imprimeur,
M. D C C. L X X I I I.



TROIS LIVRES
 DE
 L'HISTOIRE NATURELLE
 DE
 C. PLINIUS SECUNDUS,
 AVEC DES NOTES.



LIVRE TRENTE-SIXIEME.

CHAPITRE I.
 SECTION I.

Du luxe des marbres.

Il reste à parler de la nature des pierres, c'est-à-dire d'une de nos principales folies, même en ne disant rien des pierres précieuses, de l'ambre & des cristaux. Car toutes les choses dont nous avons parlé dans les Livres précédens, peuvent sembler produites pour l'homme: mais la nature avoit fait les montagnes pour elle-même, afin de presser dans les entrailles de la terre quelques parties qui servoient à lier & à retenir les autres, pour dompter l'impétuosité des fleuves, pour briser les flots, & pour retenir par leur soli-

4 HISTOIRE NATURELLE

dité les parties mobiles. Nous les coupons, nous les traînons ces montagnes qu'il a autrefois paru merveilleux de traverser; & cela sans autre raison que nos plaisirs. Nos ancêtres regardoient comme un prodige qu'Annibal & les Cimbres ensuite, aient franchi les Alpes. A présent on les taille en mille espèces de marbres; on ouvre des promontoires à la mer, & l'on travaille à rendre la surface du globe unie. Nous soulevons les bornes que la nature avoit placées entre les Nations (1) & nous construisons des vaisseaux pour le marbre; nous transportons de côté & d'autre, à travers les flots, la partie la plus terrible de la nature, les sommets de montagnes: plus excusables encore en cela que quand nous allons chercher dans les nuées nos vases, pour boire frais, & que nous creusons les roches les plus voisines du ciel, pour boire à la glace. Que l'on pense, quand on entend parler du prix de ces matières, quand on voit soulever & traîner ces masses, combien de gens ont trainé sans cela une vie plus heureuse que ceux qui les possèdent. Tous ces ouvrages, ou plutôt tous ces tourmens, quel en est l'objet? Quels plaisirs nous procurent-ils? D'être couchés au milieu de taches de pierres, comme si les ténèbres de la nuit ne privoient pas du plaisir de les voir pendant la moitié de la vie.

SECTION 2.

Qui produit le premier du marbre dans les ouvrages publics.

Quand on fait ces réflexions, on doit bien rougir pour l'Antiquité. Il y a des loix faites par les Censeurs, qui défendent de servir sur la table du ris, des loirs & d'autres petits mets friands; & il n'en a été fait aucune qui ait défendu d'aporter des marbres & de passer les mers pour ce sujet.



6 HISTOIRE NATURELLE

CHAPITRE II.

On dira peut-être qu'on n'en apportoit pas alors ; on auroit tort. On a vu du tems de l'Edilité de M. Scaurus porter trois-cent-soixante Colonnes pour la scène d'un Théâtre élevé seulement pour un tems & qui devoit à peine servir un mois ; & les loix se font tû. C'est, dira-t-on, par indulgence pour les plaisirs publics ; mais pourquoi l'a-t-on euë cette indulgence ? Par quel plus grand chemin les vices s'introduisent-ils que par le chemin public ? Par quel autre moïen l'ivoire, l'or, les pierres précieuses sont ils devenus en usage chez les particuliers ? Que reste-t-il donc pour les Dieux ? Mais soit, acordons qu'on ait voulu favoriser les plaisirs publics. Pourquoi a-t-on gardé le silence, lorsque d'énormes Colonnes de marbre Lucullien, de quarante-deux pieds de hauteur, furent placées dans la Salle de Scaurus ? Cela ne s'est pas fait en secret, à la dérobee. L'Entrepreneur, chargé de l'entretien des Egouts publics, se fit donner caution pour le dommage que pouvoit occasionner le transport de ces Colonnes jusqu'au quartier du Palatium. N'étoit-ce pas plutôt aux mœurs qu'il falloit répondre d'un exemple si pernicieux ? On n'a pourtant rien dit en voyant ces masses énormes trainées dans les ruës & passer devant les Dieux d'argile, pour aller embellir la maison d'un particulier (2).

C H A P I T R E III.

S E C T I O N 3.

Qui le premier eut à Rome des Colonnes de marbre étranger.

On ne peut pas dire que Scaurus ait profité de l'ignorance de la Ville qui n'avoit encore rien vu de semblable, pour y gliffer le principe d'un mal qu'elle ignoroit; car M. Brutus dans une contestation qu'il eut avec L. Craffus l'Orateur, qui le premier eut des Colonnes de marbre étranger dans le même quartier du Palatium, l'avoit pour cette raison apellé Vénus Palatienne. Cependant il n'avoit que six Colonnes de marbre d'Hymette, de douze pieds de haut. Il y a plutôt apparence que les mœurs étant dépravées, on a passé par dessus ces considérations, & que comme on voyoit que les défenses étoient sans effet, on a mieux aimé ne pas faire des loix que d'en faire d'inutiles. Mais notre postérité nous trouvera plus modestes; car qui est-ce qui a aujourd'hui des vestibules à tant de Colonnes? Avant que de parler de marbres, nous parcourons les Artistes qui ont travaillé cette matière (3).

C H A P I T R E IV.

S E C T I O N 4.

Quels furent les premiers en réputation pour travailler le marbre , & en quel tems. Célébrité de 225 Ouvrages en marbre , & de leurs Auteurs.

1°. **L**es premiers qui se rendirent célèbres en sculptant le marbre, ont été Dipænus & Scyllis (4) natifs de Crète, lorsque l'Empire des Mèdes subsistoit encore, & avant que Cyrus commençât à regner en Perse, c'est-à-dire vers la 50^e Olympiade. Ils allèrent à Sicyone, qui fut longtems le séjour de toutes les fabriques de métaux. Les Sicyoniens firent marché avec ces Artistes pour les Statues de quelques Dieux, que ceux-ci laissèrent imparfaites, à cause d'une injustice qu'on leur fit, & ils se retirèrent chez les Etoliens. Sicyoné fut aussi-tôt affligée de stérilité & d'une famine cruelle. Les habitans ayant demandé à l'Oracle d'Apollon Pythien le moïen de faire cesser leurs maux, le Dieu répondit qu'ils en seroient délivrés, si Dipænus & Scyllis achevoient les Statues des Dieux; ce qu'on obtint d'eux à force d'argent & de prières. Ces figures étoient celles d'Apollon, de Diane, d'Hercule & de Minerve; la dernière fut par la suite frappée du tonnerre.

C H A P I T R E V.

2. **Q**uand ces deux Sculpteurs parurent, il y avoit déjà eu dans l'Isle de Chio, Malas Sculpteur & son fils Macciades; après eux son petit fils Anthermus de Chio, dont les fils Bupalus & Anthermus, qui étoient du tems du Poëte Hipponax, le quel vécut certainement dans la 60^e Olympiade, furent très fameux dans cet Art. En remontant ainsi jusqu'à leur bisayeul, on trouvera que cet Art a commencé avec les Olympiades. Comme Hipponax étoit extraordinairement laid, ces Artistes exposèrent par plaisanterie son Portrait dans quelques sociétés pour faire rire (5). Le Poëte indigné donna carrière à sa vengeance dans des vers si mordans, qu'on dit qu'il les força à se pendre: ce qui est faux, car ils firent encore plusieurs figures dans les Isles voisines, comme à Délos, où ils mirent un vers, dont le sens étoit, que Chio n'étoit pas fameuse seulement par ses vins, mais encore par les Ouvrages des fils d'Anthermus. Les Jasiens montrent aussi une Diane de leur façon; & dans l'Isle de Chio même on parle d'une tête de Diane qu'ils ont faite. Elle est placée dans un lieu élevé; ceux qui entrent, croient voir son visage triste, & ceux qui sortent, croient le voir égayé (6). Il y a de leurs Ouvrages à Rome sur le faite du Temple d'Apollon Palatin, & dans presque tous les bâ-

10 HISTOIRE NATURELLE

timens qu'Auguste a faits. Il y en eut auffi de leur père dans les Isles de Délos & de Lesbos. Ambracie, Argos & Cléone, ont été pleines des ouvrages de Dipænus. Tous ces Artistes n'ont employé que du marbre blanc de l'Isle de Paros, qui ensuite fut apellé *Lycbnites*, parce qu'on le tailloit, à ce que raporte Varron, dans les carrières à la lueur des lampes. On en a depuis trouvé beaucoup d'autres plus blancs, comme dernièrement dans les carrières de Lunes. Mais un fait merveilleux qu'on raporte de celui de Paros, c'est que dans un bloc qu'on fendit avec des coins, on trouva une figure de Silène (7).

3°. N'oublions pas de remarquer que l'art de sculpter en marbre a été fort antérieur à celui de la Peinture & à celui de faire des Statues en bronze, qui l'un & l'autre ont commencé avec Phidias dans la 83^e Olympiade, environ 332 ans après (a), (8). On dit que Phidias lui-même a sculpté en marbre, & qu'il y a de lui une Vénus d'une beauté exquisite dans les bâtimens d'Octavia à Rome. Il fut maître d'Alcamènes Athénien, qui se distingue entre les plus célèbres, & dont il y a beaucoup d'Ouvrages dans les Temples d'Athènes. La belle Vénus, hors de la Ville, qu'on apelle *la Vénus des Jardins*, est de lui; on dit que Phidias y mit la dernière

(a) C'est-à-dire après le tems où a commencé la Sculpture en marbre, qui est celui de l'institution des Olympiades.

main. Phidias eut aussi pour Elève Agoracrites de Paros, qu'il aima à cause de sa jeunesse; c'est pourquoi on prétend qu'il mit plusieurs de ses Ouvrages sous son nom. Les deux Elèves concoururent ensemble pour une Vénus; & Alcamènes remporta l'avantage, non pas par la supériorité de son Ouvrage, mais par le suffrage de la Ville, qui favorisa son citoyen contre un étranger. C'est pourquoi on rapporte qu'Agoracrites vendit sa figure à condition qu'elle ne seroit pas placée à Athènes, & qu'il l'appella Némésis. Elle fut placée à Rhamnunte, bourg de l'Attique, & M. Varron a donné à cette Statue la préférence sur toutes les autres. Il y a dans la même ville un autre Ouvrage du même Agoracrites, dans le Temple de la mère des Dieux.

4°. Phidias est fameux parmi toutes les Nations qui connoissent le mérite de son Jupiter Olympien. Mais afin que ceux mêmes qui n'ont pas vu ces Ouvrages sachent combien les louanges qu'on lui donne sont justes, nous produirons seulement quelques légers traits de son génie. Nous n'employerons pas, pour leur donner une idée de l'Artiste, la beauté de son Jupiter Olympien, ni la grandeur de sa Minerve d'Athènes qui est de vingt-six coudées, & qui est composée d'or & d'ivoire; mais son bouclier, sur le tour saillant du quel il a gravé le combat des Amazones; dans la partie concave le combat des Dieux & des Géants; sur sa chaussure celui des Centaures & des Lapithes: tant les plus petites parties de cette Statue lui parurent

12 HISTOIRE NATURELLE

propres à recevoir quelque travail de son art (9). Il a nommé *Génération de tous les dons* (10) ce qui est représenté sur la base ; il y a vingt Dieux naissans : la Victoire sur-tout est admirable. Les Connoisseurs admirent aussi le Serpent & le Sphinx de bronze qui sont sous la pointe de sa lance ; ceci n'est dit qu'en passant d'un Artiste qu'on n'a jamais assez loué, & pour faire connoître en même tems qu'il a déployé jusques dans les petites choses la richesse de génie qui lui étoit propre (11).

5°. Quand nous avons parlé des Statuaires en bronze, nous avons fait mention de Praxitèles, qui s'est surpassé lui-même dans le marbre. Ses ouvrages sont à Athènes dans le Céramique. Mais la première des Statues non seulement de Praxitèles, mais de toute la terre, c'est sa Vénus, qui a engagé bien des gens à faire le voyage de Gnide pour la voir. Cet Artiste avoit fait deux Vénus qu'il vendoit ensemble ; l'une étoit nue, l'autre habillée. Les habitans de Cos, qui avoient le choix, préférèrent celle-ci, quoiqu'ils pussent avoir l'autre au même prix, parce qu'elle leur sembla plus chaste & plus honnête. Les Gnidiens achetèrent l'autre. La différence de leur réputation est extrême. Le Roi Nicomèdes voulut acheter celle des Gnidiens, sous la promesse de payer les dettes de la Ville qui étoient immenses ; mais ses habitans aimèrent mieux s'exposer à tout que de s'en défaire : & ils eurent raison, car par cette figure Praxitèles illustra la ville de Gnide. Le petit Tem-

ple où elle est placée, est ouvert de toute part, afin que la figure puisse être vue de tous côtés: ce qui ne déplaît pas, à ce qu'on croit, à la Déesse; de quelque côté qu'on la voye, on l'admire également. On dit qu'un homme épris d'amour pour cette figure, s'étant caché, en jouit pendant la nuit, & qu'une tache qui y resta, fut la marque de sa passion. On voit à Gnide d'autres Statues de marbre, d'Artistes illustres: un Bacchus de Briaxis, un autre de Scopas, & une Minerve du même. Ce qui prouve le mieux la beauté de la Vénus de Praxitèles, c'est qu'entre tant de figures on ne parle que de la sienne. Il y a de Praxitèles un Cupidon que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé, & pour le quel on alloit voir Thespie; il est aujourd'hui placé dans les Portiques d'Octavia (12). Il en a fait un autre nud qui est à Paros, colonie de la Propontide; il égale en beauté la Vénus de Gnide, & il a reçu le même outrage (13); car Alchidas de Rhodes en fut épris, & y laissa le même vestige de sa passion (14). Les Ouvrages de Praxitèles qui sont à Rome, sont une Flore, un Triptolème, une Cérés dans les jardins de Servilius, un Bon-fucès & une Bonne-fortune qui sont dans le Capitole; des Ménades qu'on appelle aussi Thiades, & des Cariatides; un Silène dans les bâtimens d'Asinius Pollion, un Apollon & un Neptune.

6°. Céphissodore, fils de Praxitèles, fut héritier de son talent. On a célébré de lui à Pergame un groupe, excellent Ouvrage, où les

14 HISTOIRE NATURELLE

doigts des figures étoient exprimés plutôt sur de la chair que sur du marbre (15). A Rome, ses Ouvrages sont une Latone dans le Temple du Palatium, une Vénus dans les bâtimens de Pollion ; & dans l'intérieur du Portique d'Octavia, au Temple de Junon, un Esculape & une Diane.

7°. La réputation de Scopas, entre en concurrence avec celle de ces Artistes. Il a fait Vénus & le Désir, & un Phaëton, Statues auxquelles on rend à Samothrace le culte le plus religieux. Il a fait aussi Apollon Palatin, Vesta assise, qui est estimée ; elle est dans les Jardins de Servilius avec deux de ses compagnes assises auprès d'elle. Il y en a de pareilles dans le monument d'Asinius Pollion où sont aussi ses *Canebores* (a). Mais les plus estimées sont dans le Temple de Domitius au Cirque Flaminius, Neptune, Thétis & Achille, & des Néréides assises sur des dauphins, des baleines & des chevaux marins ; des Tritons, le troupeau de Phorcus, des monstres marins, & beaucoup d'autres figures marines, toutes de la même main : bel Ouvrage, eut-il employé toute sa vie à le faire (16). Mais outre ceux dont nous avons parlé & ceux que nous ignorons, il y a encore de lui un Mars assis, de proportion colossale, dans le Temple de Brutus Callaicus, au même Cirque. De plus, au même lieu une Vénus nuë, qui

(a) Qui portent un panier ou une corbeille

l'emporte sur celle de Praxitèles & qui illustrent tout autre endroit (17).

8°. A la vérité elle est perdue dans le nombre immense d'Ouvrages qui sont à Rome, & que la grande quantité de devoirs & d'affaires détourne chacun d'examiner; parcequ'il faudroit être oisif & dans un lieu fort tranquille pour se livrer à l'admiration convenable à ces sortes d'Ouvrages. C'est pourquoi on ignore l'Artiste qui a fait la Vénus que l'Empereur a consacrée dans son Temple de la Paix, & qui est digne de la réputation des anciens Sculpteurs. On est également incertain si la Niobé mourante au milieu de ses enfans, dans le Temple d'Apollon Sosien, est de Scopas ou de Praxitèles (18). On ne fait pas non plus si le Janus apporté d'Egypte, qu'Auguste a consacré dans son Temple, & qui est actuellement caché par l'or, est de l'un ou l'autre de ces deux Sculpteurs. On a la même incertitude sur le Cupidon tenant un foudre, dans le Palais d'Octavia. Ce qu'on assure au moins, c'est que sa Figure est celle qu'Alcibiade avoit à cet âge.

Il y a dans le Portique d'Octavia beaucoup de morceaux qui plaisent, quoique les Auteurs en soient inconnus. Quatre Satires, dont l'un porte Bacchus vêtu d'une robe de femme, un autre porte Libera (a) de la même manière; un

(a) Dans l'ancienne Mythologie *Libera* étoit Bacchus femelle, ou Ariane, ou Proserpine, ou même Vénus.

16 HISTOIRE NATURELLE

troisième apaise un enfant qui crie; un quatrième donne à boire à un autre dans une coupe: & deux Zéphirs dont les vêtemens sont agités par le vent. On n'est pas moins incertain au sujet des Figures qui sont dans l'enclos du Champ de Mars, Olympe & Pan, Chiron & Achille; assez estimés cependant pour mériter que leurs gardiens en répondissent sur leurs têtes

9°. Scopas eut pour rivaux dans son tems Bryaxis, Timothée & Léocharès, des quels il faut parler en même tems, parcequ'ils ont fait ensemble le Tombeau de Mausole Roi de Carie, qui mourut la deuxième année de la 106^e Olympiade. Ces Artistes ont le plus contribué à faire de ce Monument une des sept Merveilles du monde. Les Faces du côté du midi & du septentrion ont soixante-trois pieds; les Côtés qui regardent le levant & le couchant sont plus étroits; tout son circuit est de quatre-cent-onze pieds; sa hauteur est de vingt-cinq coudées; il est entouré de trente-six Colonnes. On les a appelé *Pteron* (a). Scopas a travaillé la Face du côté de l'orient, Bryaxis celle du septentrion, Timothée celle du midi, & Léocharès celle du couchant. La Reine Artémise, qui faisoit élever ce Monument à la mémoire de son mari, mourut avant qu'il fut achevé; les Artistes n'abandonnèrent cependant pas l'Ouvrage, pensant qu'il

(a) Les Aîles.

qu'il y alloit de leur gloire & de celle de l'Art, qu'il fut terminé : aujourd'hui on ne fait au quel d'entre eux attribuer la supériorité (19). Un cinquième Artiste a eu part à ce Monument ; car au - dessus de l'aile on a placé une Pyramide qui égaloit celle d'en bas en hauteur, & qui, formée par vingt-quatre degrés, alloit en se rétrécissant par le haut & se terminoit en une Platteforme, sur la quelle est un Quadrigé de marbre fait par Pythis. Cette addition donne en tout à l'ouvrage cent-quarante pieds de hauteur.

10°. Il y a à Rome, dans le Temple d'Apollon au Palatium, une Diane de la main de Timothée, à la quelle Aulanius Evander a remis une Tête. On admire aussi beaucoup un Hercule de Ménestrate, & une Hécate qui est à Ephèse dans le Temple de Diane ; les Sacristains avertissent ceux qui vont la voir de ne pas la regarder trop fixement, à cause du prodigieux éclat du Marbre (20). On n'estime pas moins les Graces qui sont dans le Portique de la Citadelle d'Athènes : elles ont été faites par Socrates ; e'en est un autre que le Peintre (21). Il y a à Smyrne, de Myron, célèbre dans le Bronze, une vieille Femme ivre, remarquable entre les Ouvrages du premier ordre. Asinius Pollion, violent de son caractère, voulut aussi que ses Monumens s'atirassent l'attention par quelque chose qui y eût rapport. Il y a dedans des Centaures qui portent des Nymphes, par Archéfitas ; les Mules de Thespies, par Cléomènes ; l'Océan & Jupiter, par Entochus ; des Femmes

18 HISTOIRE NATURELLE

à cheval, de Stephanus ; Mercure & Cupidon réunis, par Tauriscus, non pas le Graveur, mais celui qui étoit natif de Tralles; un Jupiter hospitalier, de Pamphilus disciple de Praxitèles; un Groupe de Zétus, & Amphion avec Dircé; le Taureau & le lien d'un seul bloc de marbre, ouvrage d'Apollonius & de Tauriscus, apporté de Rhodes. Ils ont occasionné un doute sur leur pere, ayant déclaré qu'ils regardoient Ménécates pour tel, mais que leur pere naturel étoit Artémidore (a).

- Dans le même endroit on admire un Bacchus, d'Eutychides. Près du Portique d'Octavia, il y a un Apollon de Philiscus Rhodien: il est dans le Temple de ce Dieu; Latone, Diane, les neuf Muses, & un autre Apollon nud. Celui qui dans le même Temple tient une lyre, est de Timarchides. Dans l'intérieur du Portique d'Octavia, dans le Temple de Junon, il y a deux Figures de cette Déesse, l'une de Dionysius & l'autre de Polyclès. La Vénus qui est au même endroit, est de Philiscus, & les autres Figures sont de Praxitèles. Le Jupiter du Temple voisin est des fils de Timarchides. Le Pan & Olympus luttant, qui sont au même endroit, ont été faits par Héliodore; ce Groupe est le second fa-

(a) Par un usage des Anciens, ces deux Artistes ont nommé, dans l'inscription du Groupe, le Statuaire Ménécates *leur pere*, parcequ'étant leur Maître, il étoit leur pere dans l'Art; Artémidore étoit leur pere naturel.

meux dans le monde. Polycharme a fait la Vénus qui se baigne & le Dédale debout. Il paroît combien on a estimé l'Ouvrage de Lyfias par l'honneur qu'on lui a fait ; Augufte l'a consacré à la mémoire de fon père Octavius dans le Palatium, au-deffus du Ceintre, dans une Niche ornée de Colonnes ; c'est un Char à quatre chevaux, Apollon & Diane, le tout d'un feul bloc de marbre. Dans les Jardins de Servilius on estime l'Apollon de Calamides le Graveur, les Athlètes de Dercilides, Callifthènes l'Historien par Amphiftrate.

Il n'y a pas eu beaucoup d'autres Artistes dont le nom ait été fameux, parcequ'il y a des Ouvrages exquis où le nombre des Artistes a été un obstacle à la réputation particulière de chacun d'eux ; car un feul ne doit pas en avoir toute la gloire : & cependant quand on parle d'un Ouvrage on ne peut les nommer tous, comme le Laocoon qui est dans le Palais de l'Empereur Titus ; Ouvrage préférable à tout ce qui a été fait en Peinture & en Sculpture (22). Il est d'un feul bloc, ainsi que les enfans & les entrelacemens des ferpens. Ce groupe a été fait de concert par les trois excellens Artistes, Agéfander, Polydore & Athénodore Rhodiens. Cratérus avec Pythodore, Polydeffe avec Hermolaüs un autre Pythodore avec Artémon, & Aphrodifus de Tralles feul, ont également rempli d'excellentes Figures les maifons de Céfár au mont Palatin (23). Diogènes, Athénien, a décoré le

20 HISTOIRE NATURELLE

Panthéon d'Agrippa: & les Caryatides qui sont aux Colonnes de son Temple, sont des plus estimées, ainsi que les Figures qui sont sur le faite; mais leur élévation les rend moins propres à être admirées.

12°. L'Hercule au quel les Carthaginois sacrifioient tous les ans des victimes humaines, reste par terre, sans honneur, sans Temple, devant l'entrée du Portique des Nations (24). Devant le Temple de la Félicité il y avoit les Statues des Muses, d'une des quelles Junius Pisciculus, chevalier Romain, devint amoureux, à ce que Varron raporte. On admire aussi Pasitèles qui a écrit cinq volumes sur les Ouvrages célèbres dans l'univers. Cet Artiste, né dans la Grèce majeure à l'extrémité de l'Italie, & qui reçut le droit de bourgeoisie en même tems que ces Villes, a fait le Jupiter d'ivoire qui est dans le Palais de Métellus sur le chemin du champ de Mars. Il lui arriva qu'un jour dans la ménagerie où l'on gardoit les bêtes d'Afrique, lorsqu'il travailloit d'après un lion renfermé dans sa loge, une panthère s'échapa d'une autre loge, & que son exactitude le mit en grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'Ouvrages, mais on ne nomme pas précisément quels ils sont.

13°. Varron fait aussi de grands éloges d'Arcésilaus dont il dit qu'il a eu une lionne de marbre avec la quelle jouent des Amours ailés, les uns la tenant attachée, les autres la forçant de boire dans une corne, les autres lui chaus-

font des brodequins ; le tout d'un seul bloc de marbre. Il dit aussi que les quatorze Nations qui sont autour du Théâtre de Pompée, font de Coponius (25).

14°. Je trouve que Canachus dont j'ai parlé parmi les Statuaires en bronze, a fait des Ouvrages de marbre. Il ne faut pas oublier non plus Sauros & Batrachos, natifs de Lacédémone, qui ont fait les Temples renfermés dans le Portique d'Octavia : quelques-uns pensent qu'ils étoient fort riches & qu'ils avoient fait ces Ouvrages à leurs dépens, espérant qu'on leur acorderoit une Inscription ; mais que leur ayant été refusée, ils se la procurèrent dans un autre endroit & d'une autre manière. Il est certain que dans les Astragales des Colonnes on voit des Figures qui représentent les choses mêmes signifiées par leurs noms, savoir, un lézard & une grenouille (26). Dans le Temple de Jupiter il y a une Peinture & d'autres ornemens propres à la dévotion des femmes ; ce qui est, dit-on, arrivé de cette manière. Quand on porta les Statues dans le Temple de Junon, les porteurs se tromperent ; & par religion on laisse subsister l'erreur, comme si les Dieux eussent fait entre eux cet échange. C'est pourquoi dans le Temple de Junon on voit les décorations qui devoient être dans celui de Jupiter.

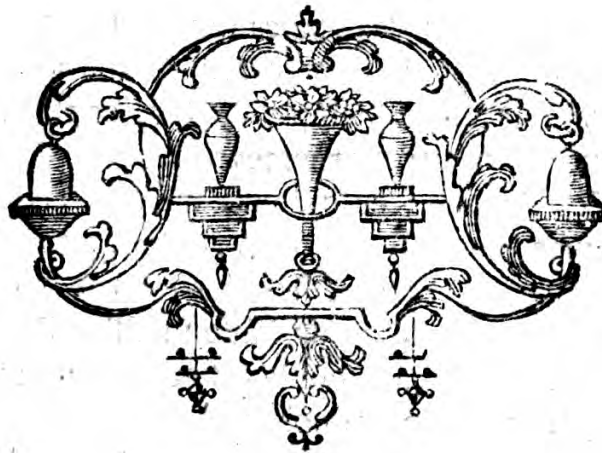
15°. Ceux qui ont obtenu de la réputation par de petits Ouvrages de marbre, font Myrmécides qui a fait un Char à quatre chevaux &

22 HISTOIRE NATURELLE

son conducteur qu'une mouche couvroit de son aîle, & Callicrates qui a fait des fourmis dont les pieds & les autres membres font imperceptibles (27).

NB: Voilà tout ce qui concerne la Peinture & la Sculpture. Le reste de ce Livre ne traite que des Marbres employés dans les Edifices, des Pyramides, des Pierres, du Plâtre, de la Chaux, &c.

Fin du XXXVI. Livre.



N O T E S

S U R L E

T R E N T E - S I X I E M E

L I V R E D E P L I N E.

Page 4.

(1) Toute cette prédication est peut-être philosophique, mais l'est-il autant de dire que la nature a placé les montagnes où elles sont, pour marquer les bornes des Nations? Pline le Naturaliste est resté en beau chemin : il devoit aussi nous apprendre si les montagnes qui sont en aussi grande quantité dans la mer, y sont pour marquer les logis des réquins, des baleines, des esturgeons & des soles.

Page 6.

(2) Dans le bel Article *Théâtre* par le Chevalier de Jaucourt on trouve une traduction du passage où Pline décrit, Ch. XV. de ce Livre, le Théâtre de M. Scaurus. Après cette traduction on lit: „ un Historien (*il* „ *falloit le nommer*) ajoute au récit de Pline que l'Entrepreneur chargé de l'entretien des Égouts de Rome, „ se crut obligé d'exiger de Scaurus qu'il s'engageât à

24 HISTOIRE NATURELLE

„ payer le dommage que le transport de tant de Colon-
„ nes si pésantes pourroit causer aux Voutes, qui de-
„ puis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire depuis près de
„ 700 ans, étoient toujours demeurées immobiles, &
„ elles soutinrent encore une si violente secouffe sans
„ s'branler.”

C'est dommage qu'en faisant cet Article Mr. de Jaucourt n'ait pas eu sous les yeux le troisième tome de l'Encyclopédie: il y auroit vu dans son Article *Cloaque* que c'est Pline lui-même qui dit tout cela; & s'il eut ouvert cet Auteur, il y eut trouvé l. 36. c. 15. (& non pas l. 33. comme l'Imprimeur l'a marqué dans l'Article *Cloaque*) *Durant tamen a Tarquinio Prisco annis DCC. prope inexpugnabiles, &c. Ces voutes existent depuis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire depuis près de 700 ans, sans aucune atteinte.* Il auroit vu aussi au Ch. II. du même Livre que c'est Pline qui rapporte le fait du transport des Colonnes & de la caution que demandoit l'Entrepreneur des réparations. *Satisfari sibi damni infecti coëgit redemptor Cloacarum, cum in Palatium extraherentur.*

L'Article *Cloaque* me paroît bien fait, mais il ne dispensoit pas de bien faire l'Article *Théâtre*. Cette petite erreur seroit cependant bien pardonnable, si tous les lecteurs avoient l'attention, la patience, le loisir de confronter dans 17. volumes in folio tous les Articles qui pouvoient avoir des rapports entre eux, & qui n'ont point de renvois. Mais la plupart des lecteurs sont trop distraits; ou trop paresseux; ils veulent de la besogne toute faite & bien faite, & je ne fais si on auroit raison de les en blâmer. Il ne faut donc pas les induire en erreur, sur tout quand il s'agit de faits qui doivent tou-

jours leur être présentés avec la plus grande exactitude. Pour ceux qui prennent un Livre comme une Dame fait des nœuds, nous n'en parlons pas.

Si l'*Historien* que Mr. de Jaucourt ne nomme pas étoit Denis d'Halicarnasse, on lui observeroit que cet Ecrivain, qui vivoit environ 60 ans avant Pline, ne pouvoit rien *ajouter à son récit*, & que Pline au contraire devoit être plutôt son Copiste. Mais Denis d'Halicarnasse, dans ses Antiquités Romaines, ne dit rien du transport des Colonnes & de l'Entrepreneur qui vouloit caution. Ce n'est assurément pas Cassiodore, qui n'a point parlé de cette particularité. En un mot, les autres Auteurs qui ont aussi fait mention des Egouts de Rome, ne nous ont rien laissé sur le fait en question. Ceux qui voudront prendre la peine de feuilleter les Ecrivains qui ont parlé des Antiquités Romaines, trouveront après de vaines recherches tant chez les Anciens que chez les Modernes, que Pline est le seul des Anciens qui nous ait transmis cette particularité. Mr. de Jaucourt n'a certainement pas entendu que Pline fut lui-même cet *Historien*; parce qu'un si bon Ecrivain ne dit pas, *Pline ajoute au récit de Pline*. Voilà donc un *Historien* imaginaire dont l'annonce ne pourroit que donner de l'inquiétude à un lecteur qui ne feroit pas bien instruit sur cet Article, & qui n'auroit pas sous la main les sources où il voudroit puiser pour s'instruire: mais je lui conseille de se tenir tranquille, le fantôme d'*Historien* a disparu.

Quoique cette Note n'ait rien à démêler avec Pline, Mr. de Jaucourt voudra bien me la passer, comme une de celles où le texte m'a conduit tout naturellement. J'ai

26 HISTOIRE NATURELLE

pris quelque fois la liberté d'en faire de cette espèce ; & je les crois d'autant moins répréhensibles , qu'elles ne sont assaisonnées d'aucune injure. Mr. le Chevalier de Jaucourt , respectable par ses mœurs , a trop bien mérité du public par ses travaux littéraires , pour n'avoir pas un droit fondé à la considération universelle. Mais comme il m'a un peu trop lestement mené , il permettra que sans me servir de l'affreux *par pari refertur* , je remette seulement à leur place quelques-uns des meubles qu'il a dérangés dans le manoir des Beaux-arts. Quand on a dans l'ame assez de droiture , d'honnêteté , d'énergie pour écrire & publier l'Article *Flateur* , qui n'est rien moins que d'un flateur , on ne se fâche point contre ceux qui en rendant un sincère hommage à notre mérite , ne taissent pas celles de nos erreurs qui peuvent être préjudiciables.

Ne paroîtroit-il pas cependant trop de ténacité & de ressentiment dans ma persévérance à relever les fautes de Mr. de Jaucourt ? Si j'ai quelque sujet légitime de ressentiment , ne devrois-je pas être desarmé par cet éloge ; *de ces idées générales , M. Falconet passe à quelques observations particulières qui sont d'un homme de génie.* (Encyclopédie , Article *Relief*).

Je ne crois pas que des observations sur des ouvrages de génie suposent absolument du génie. Mais quand il seroit vrai qu'elles en suposassent , & que Mr. de Jaucourt l'eut pensé , pourquoi donc quelques pages ensuite me réduit-il *au délire & à la médiocrité qui calcule à l'insçu du génie ?*

Ne seroit-il pas possible que voyant dans une page un éloge déplacé , & dans une autre un blâme outré ,

le lecteur prit une partie de la contradiction pour une palinodie, & qu'il corrigeat le premier passage par le second?

Ainsi le compliment hazardé se trouvant plus que modifié par l'injure, il résulte de cette bigarure originale une compensation qui détruit également & la reconnaissance & le ressentiment. Si j'ai moi-même loué & blâmé cet Ecrivain d'ailleurs si recommandable, je ne crois pas être tombé en contradiction; attendu que j'ai loué Mr. de Jaucourt sur ses divers talens littéraires, & que je ne le réprends guère que sur ses jugemens en Peinture & en Sculpture; au lieu que c'est dans mon Métier seulement qu'il me trouve du génie & de la médiocrité sans génie; ce qui paroît un peu plus difficile à concilier.

Page 7..

(3) On ne conçoit pas trop que le même homme, qui dans le même Ouvrage donne de grands éloges aux Statues de marbre & de bronze, à l'Art en un mot, s'avise de moraliser d'un ton lugubre, parcequ'on exploite les Carrières & les Mines. Il n'y auroit rien à dire à cette tirade chagrine si elle se trouvoit dans le Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en 1750. Elle seroit du moins écrite du ton de la véritable éloquence, & non du stile d'un Rhéteur boursofflé. Sur-tout on n'y trouveroit pas de ces espèces de pointes: *par quel plus grand chemin les vices s'introduisent-ils, que par le chemin public? Qua magis via irrepunt vitia, quam publica?*

Si l'Auteur célèbre de ce *Discours* eut voulu dire que l'Acteur Esopus avoit fait servir sur sa table un plat d'oiseaux qui avoient su chanter & parler, il n'eut pas écrit qu'Esopus avoit mangé des langues d'hommes à son souper, *hominum linguas cœnasse*: (Plin. l. 10. c. 51.) car il fait que des pointes ne sont pas des figures; que du

28 HISTOIRE NATURELLE

clinquant n'est pas de l'éloquence, & qu'il faut renvoyer ce jargon aux Précieuses ridicules de Molière, quand on ne veut pas que le Lecteur vous demande si la Sale étoit garnie de *Conseillers des graces*, & si les *Nécessaires* avoient soin de *voiturer* à propos les *Commodités de la conversation*.

Le Docteur de l'Eglise qui dit aux Païens, *vous adrez la main de Pbidias*, emploie une figure élégante, juste & fort délicate. Voyez le peu de distance qu'il y a quelque fois entre la véritable Eloquence & le jargon des pointes: mais pourtant quelle différence de cette *main de Pbidias* à ces *langues d'hommes* & à ce *grand chemin*!

Page 8.

(4) *Pline assure*, dit M. de Jaucourt, *que Dipæne & Scyllis se rendirent extrêmement célèbres par l'invention de sculpter le marbre & de lui donner le poli*. Pline dit plus simplement, *marmore scalpendo primi omnium inclaruerunt Dipænus & Scyllis*. *Les premiers qui se sont fait un nom en sculptant le marbre, ont été Dipæne & Scyllis*. Ainsi *donner le poli* est du commentaire; *extrêmement* en est aussi. Cette manière de citer n'est pas bonne, en ce qu'elle fait dire à Pline *une petite chose* quand il ne la dit pas. Quoique le mot *poli* ne soit pas ici dans Pline, il est fort en usage, & beaucoup de gens disent tous les jours, *voilà une belle Figure, eh! le est bien polie*, ou bien, *cette Figure sera belle quand vous l'aurez polie*. Comment ne pas apercevoir dans cette façon de parler de la Sculpture & de la voir, une grande connoissance de l'Art? En effet une cheminée ou une table de marbre, & une Statue de marbre, sont des Ouvrages de la même matière: pour être bien, la table & la cheminée doivent être polies; pourquoi pas la Statue? Voilà souvent comme on nous juge.

Mr. de Jaucourt ajoute quelques lignes plus bas , *Dipœne & Scyllis avoient formé* , SELON PAUSANIAS , l. 3. ch. 25. *un grand nombre d'Elèves dont les Ouvrages étoient extrêmement estimés ; tels étoient Léarchus , Théocles , Doriclidas , Médon , Textius & Argéliion*. Cela pourroit être : mais en vertu de l'habitude qu'on m'a fait contracter si à propos de vérifier , j'ai cherché dans Pausanias au Livre & au Chapitre indiqués , & je n'ai pas vu qu'il y fut dit un mot de ces Statuaires. Voici ce que j'ai trouvé ailleurs.

Teèteus & Angéliion ont fait une Statue d'Apollon , l. 2. ch. 32. On voit un Jupiter en bronze , qui est de toutes les Statues de bronze la plus ancienne ; on dit qu'elle est de Léarchus , l. 3. ch. 17. Il y a une Statue de Thémis , par Doriclidas ; l. 5. ch. 17. Une Minerve armée passè pour être de Médon , l. 5. ch. 17. Il y a des Statues de bois de cèdre , par Théocles , l. 6. ch. 19. Si je ne me trompe voilà tout ce que dit Pausanias des Elèves de Dipœne & de Scyllis que Mr. de Jaucourt a nommés. Ainsi *selon Pausanias* , leurs Ouvrages n'étoient pas *extrêmement estimés* , puisque cet Ecrivain voyageur n'en porte aucun jugement. Quoique cette inattention ne soit pas *extrêmement* importante à l'Art , il semble que l'habitude une fois prise d'écrire légèrement , influe sur toutes les productions d'un Ecrivain , & que ses fautes alors peuvent devenir *extrêmement* importantes. Par exemple , celles de Mr. de Jaucourt sur la Russie , mériteroient attention. Je les ai luës , & je suis dans le pays : mais ma profession & mon sujet ne me permettent pas d'en parler ; je n'assurerois pas d'ailleurs que des personnes fort en état de les bien rectifier , ne se fussent chargées de cette partie. On disoit à un Seigneur

30 HISTOIRE NATURELLE

Ruffe qui connoit son pays, qu'il paroiffoit bien que Mr. de Jaucourt ne le connoiffoit pas; il répondit: c'est un Ecrivain *qui vous dit d'un air ingénu ce qu'il n'a ni vu, ni connu, & qui nous ment à chaque page.*

Page 9.

(5) On faisoit donc des Portraits dans la 60^e Olympiade, *imaginem ejus. . . . propofuere*. On en faisoit auffi dans la 64^e puisque Théodore avoit fait fa propre Figure *qui exprimoit admirablement la refsemblance*. On en faisoit auffi dans la 66^e au tems d'Harmodius & d'Aristogiton; ce que les Grecs apelloient *Iconicas, Portraits*. Pline a dit tout cela; il devoit donc s'en fouvenir avant d'écrire enfuite comme il a fait, que Lyfiftrate *inventa d'exprimer la refsemblance* dans la 114^e Olympiade. Je l'ai déjà remarqué.

Ce ne font là, pourroit on dire, que de petites inattentions, des erreurs de dates: un Ecrivain qui paffe rapidement fur une matière, qui n'est qu'un point dans la carrière qu'il parcourt, ne s'apéfantit pas fur les dates qui la concernent, Pline vous crie, je ne fuis ni Peintre ni Statuaire; ce n'est pas des Beaux-Arts feulemment que je traite, c'est l'Histoire du monde que j'écris. Que Pline ait traité des Beaux-Arts *feulemment*, ou qu'il n'en ait parlé que par ocafion, c'est-ce qu'il importe peu de favoir; la queffion est, s'il a bien ou mal raifonné des Arts dont il parle. Si par un fophifme affez commun, on vouloit canonifer les erreurs de Pline, en difant qu'on doit quelque fois plus à une erreur fingulière qu'à une vérité commune, & qu'il n'y a que le petit nombre des têtes hardies qui s'affranchiffent de la routine; fi on s'emparoit de

ce retranchement, on profiteroit une belle & grande vérité en l'appliquant mal-à-propos à un objet qui n'est point de nature à la recevoir: il n'y auroit guères d'Ouvrages qui par ce subterfuge ne fussent trouvés bons. Par exemple, Moreri, à la première édition de son Dictionnaire, vous auroit dit: un Article n'est qu'une parcelle de mon Ouvrage, & n'est pas mon objet principal. Il auroit pu se moquer ainsi des gens, les mener d'Article en Article, & leur crier aussi: ce n'est ni de ceci ni de cela *seulement* que j'écris, vous oubliez le titre de mon Ouvrage: je ne suis ni Peintre, ni Sculpteur, ni Architecte; j'ai bien autre chose dans la tête: c'est l'Histoire entière de l'Univers que je fais. On auroit laissé crier l'Auteur de l'Histoire entière de l'Univers, on lui eut répondu *seulement*: réprenez votre Ouvrage, faites-le mieux si vous pouvez, & sur-tout ne nous bercez plus du moien de faire & de laisser dans un Livre toutes les fautes imaginables; *age quod agis*.

Quant aux Sculpteurs Bupalus & Anthernus; ils méritoient bien les Vers du mordant Hipponax. Qu'ils se soient pendus ou non, c'étoient des laches qui se servoient de l'arme des fots. On voit si bien à qui l'on a affaire! Il peut arriver cependant, que ceux qui croient ainsi faire rire, se préparent des instans fort peu risibles pour eux.

Page 9.

(6) Il semble que Pline n'a pas dit assez nettement ce qu'il faut penser de cette Tête; il n'en a pas du tout parlé *comme Raphaël auroit parlé d'une Tête de Michel-Ange*: on ne fait si ceux qui entroient & ceux qui fortoient, étoient des visionnaires en croiant y voir ces deux humeurs si contraires; ou si vraiment elle paroissoit les avoir; le Texte ne dit pas l'un plus que l'autre; *cujus vol-*

32 HISTOIRE NATURELLE

tum intrantes tristem, exeuntes hilaratum putant. La manière dont une Tête est éclairée, peut produire, jusqu'à un certain degré, ces deux expressions si différentes: une Lumière large d'un côté, des Ombres coupées de l'autre, suffisent pour occasionner l'illusion. Ajoutez que l'emplacement élevé, la position de cette Tête, le sens dont elle est tournée, pouvoient y contribuer. Peut-être aussi la Tête de Diane étoit-elle travaillée d'un côté différemment que de l'autre, & cela à une fin religieuse; le peuple qui ne savoit pas le secret, y voioit un miracle; mais le Connoisseur en Sculpture & en supercheries religieuses, devoit en faire l'observation, & ne pas s'exprimer comme l'imbécille populace qui adoroit le Buste de Diane. C'est, dira-t-on peut être, que Pline craignoit les prêtres de Diane. Quand on a cette crainte, on n'écrit pas au commencement de son Ouvrage, qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le monde, ou le soleil; & que s'il y en a un, il est risible de croire qu'il gouverne le monde: ce ne sont pas là des propos risibles avec les prêtres de Diane, sur-tout quand on est agréé au collège des Augures. Je suppose que la Tête de la Déesse étoit dans un lieu de dévotion. Mais ce que je ne suppose pas, puisque je l'ai vu, c'est la liberté qu'on a prise de défigurer encore ici Pline. On a vu, dit Mr. de Jaucourt, *des Villes entières chez ce peuple facile à emouvoir, s'imaginer voir changer le Visage de leurs Dieux; c'est ainsi que parle Pline des superbes Statues de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephèse.* Ce n'est pas ainsi que parle Pline. On verra, N°. 10. de ce Chapitre, qu'il ne dit pas un mot du changement de Visage de cette Hécate, & c'est le seul endroit où il en parle à propos du grand éclat du Marbre; *tanta marmoris radiatio est.*

(7) Vous voyez bien que Pline le *Naturaliste* n'écrit pas toujours en *Naturaliste*, mais que, comme un bon & honnête gazetier, il dit ce qu'on *raporte*, & cela dans une occasion où il auroit dû rechercher les causes, ou pour le moins vouloir s'assurer de la vérité d'un *fait* qu'il se contente d'appeler *merveilleux*. Il moralise pourtant quelque fois; cela édifie & n'instruit pas. On eût été fort aisé de savoir si la *merveilleuse Figure de Silène* étoit un Ouvrage de quelque Dieu, de quelque Puissance souterraine qui se mêlat de Sculpture, ou si c'étoit un jeu, un hazard de la Nature; ou bien si ce n'étoit qu'un conte semblable à tant d'autres de cette espèce.

Pline raportoît volontiers ce qu'il lisoit & ce qu'on disoit, & souvent il l'écrivoit de la meilleure foi du monde. Si c'étoit autant mon affaire de le remarquer comme ce l'est de relever ses erreurs sur la Peinture & la Sculpture, je pourrois fournir un petit volume assez curieux; mais je ne suis qu'Artiste. Cependant pour montrer que si cet Ecrivain a pu s'égarer en traitant des matières qu'il devoit *nécessairement* connoître, il a dû à plus forte raison se tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer, je transcrirai quelques passages de son Livre, & mes observations seront fort courtes, Je ne donne que la traduction; si on doute de sa fidélité, un Pline latin peut en décider.

On fait grand cas d'une prédiction de Phérécide, Maître de Pythagore, comme d'une chose divine: il annonça un tremblement de terre aiant bu de l'eau d'un puits. Si cela est vrai, quelle différence y a-t-il de tels hommes à un Dieu, tandis qu'ils sont au monde? l. 2. c. 79. Deux Chapitres après, Pline dit, les Tremblemens de terre se prévoient quand l'eau des puits est plus trouble & d'une mauvaise odeur. Où est donc le Dieu?

Les Tremblemens de terre ne se bornent pas à ce mal ni au péril de l'instant, mais ils en présagent

34 HISTOIRE NATURELLE

un plus grand. Jamais la ville de Rome n'a tremblé, que ce ne fut le présage assuré de quelque événement futur. l. 2. c. 84. Cela est-il d'un Naturaliste Philopophe ?

Il y a une Caverne à Hiérapolis en Asie, qui fait mourir tous ceux qui y entrent, excepté le Prêtre de Cibelle. l. 2. c. 93. Pline étoit athée; il a déposé la profession de foi au 7^e chapitre de son premier Livre: mais il étoit agrégé au collège des Augures.

Depuis peu, sous le règne d'Auguste, une certaine femme du peuple nommée Fausta, acoucha de quatre enfans, à Ostie, deux garçons & deux filles; ce qui certainement (haud dubiè) fut le présage de la famine qui suivit. l. 7. c. 3. Cela est conséquent; plus sunt apes, minus sunt dapes.

Selon la loi de nature, l'Homme a coutume de venir au monde par la tête & d'en sortir par les pieds. l. 7. c. 8. Cela est sans doute fort spirituel & fort sensé, & la Nature, comme chacun fait, veut qu'on porte un mort les pieds devant.

Ceux dont la mère meurt en les mettant au monde, naissent sous de plus heureux auspices. l. 7. c. 9. Doctrine pernicieuse à prêcher aux petits coquins dénaturés, attendu qu'ils pourroient dire; Ah! si ma mère fut morte en acouchant de moi, je serois plus heureux en amour, au jeu & dans toutes mes fredaines.

Les Oursons en naissant ne sont qu'une masse de chair blanche, informe, & à-peu-près gros comme des rats, sans yeux, sans poil, leurs ongles seulement se distinguent; & CE N'EST qu'en les léchant que la mère parvient peu-à-peu à leur donner figure d'Ours. l. 8. c. 36. Comme d'autres femelles en font autant, il faut croire que si on ôtoit un petit à une de ces mères qui les léchent aussi, avant qu'elle eut perfectionné sa forme, il ne seroit jamais un animal conformé selon son espèce. Voyez M. de Buffon, t. 8. p. 255. in 4^o.

Un Cheval à qui on avoit bandé les yeux pour lui faire couvrir sa mère, n'eut pas plutôt connu à qui il avoit eu affaire, qu'il courut se jeter du haut

d'un précipice & se tua. Nous avons appris que dans le territoire de Réatine, une Jument, par la même cause, mit en pièces celui qui l'avoit fait couvrir. l. 8. c. 42. La Philosophie, la Critique & le Naturalisme de Pline étant egaux ici, on peut se dispenser de l'observation.

IL EST CERTAIN qu'en Lusitanie, aux environs de Lisbonne sur le Tage, les Cavales conçoivent par le soufle du Zéphyre, en se tournant du côté du vent; & les Poulains qu'elles engendrent ainsi, sont très prompts à la course, mais ils ne vivent que trois ans. l. 8. c. 42. Celui là n'est pas équivoque, & quand un Naturaliste écrit *constat, il est certain, c'est un fait constant*, on peut parier qu'il croit ce qu'il dit. M. Poinfinet de Sivry, nouveau Traducteur & Editeur de Pline, dit sur ce passage un mot d'un grand sens: *on peut en cette occasion appliquer à notre Auteur lui-même ce qu'il dit si judicieusement plus haut, qu'il n'est si impudent mensonge qui ne trouve son garant.* Voilà qui n'a pas besoin d'explication; mais ce qu'il n'est pas aisé de débrouiller, c'est la tête de ces gens qui ne voulant pas convenir que Pline est un repertoire de fotes crédulités, avouent pourtant que ce passage & plusieurs autres pareils, sont d'impudens mensonges: ils sont forcés de convenir qu'un bossu est bossu quand on leur fait voir & toucher sa bosse, mais ils se gardent bien de vouloir le nommer par son nom. Mais si Pline paroît ici plus que *arédule*, ce n'est, peut-être, qu'à ceux qui ne l'ont pas examiné d'assez près. Eh bien! examinez le donc de plus près, & vous nous en direz votre avis.

On dit que si après le coit les Taureaux s'en vont à droite, ils auront engendré des mâles, & que s'ils s'en retournent à gauche, ce seront des femelles. l. 8. c. 45. Pline assurément n'est pas galant avec son observation, que des femelles à peine engendrées font aller les gens à gauche.

Les Dauphins ont le nez camus (SIMUS); c'est pourquoi on les nomme SIMON. Ils reconnoissent ce nom quand ils l'entendent prononcer, & ils aiment

36 HISTOIRE NATURELLE

qu'on les appelle ainsi. l. 9. c. 8. Jolie fornette à mettre à côté des Abeilles qui assaillent ceux qui jurent auprès de leurs ruches, mais qui font fête à ceux qui leur disent *belles, belles.*

C'est une chose merveilleuse, qu'à six mois les Grenouilles se résolvent en limon sans qu'on en voie rien, & qu'au printems elles renaissent telles qu'elles étoient; ce qui arrive également tous les ans par une cause secrète de la Nature l. 9. c. 51. Rondelet & Swammerdam devoient bien rire quand ils lisoient cela.

L'Etite ou Gangite, pierre que l'on trouve dans l'aire des Aigles, n'a de vertu médicinale que si elle y est dérobée. l. 10. c. 3. *Direptus* signifiant *volé, ravi, pillé, dérobé*; cette circonstance ajoutée au démenti que l'expérience a donné aux fabuleuses vertus de cette pierre, démontre assez la physique & la philosophie de Pline.

Il est remarquable que le Milan, oiseau très rapace & toujours affamé, n'enlève point les viandes des bassins dans les quels on les transporte aux funérailles, ni celles qui sont sur l'autel d'Olympie, & qu'il ne ravit pas même (quidem) d'entre les mains des victimes celles qu'ils portent dans les sacrifices. l. 10. c. 10. Tout cela ne paroîtroit-il pas un peu niais, même pour un Ecrlvain qui ne seroit pas Naturaliste?

Je ne puis m'empêcher de rapporter un présage touchant les Pic-verts. Il en vint un se pōser doucement sur la tête d'Ælius Tuberon, lorsque ce Prêteur de Rome étoit sur son Tribunal à rendre la justice; il le prit aisément avec la main. Les Augures consultés répondirent, que s'il le lâchoit, c'étoit un présage de la destruction de l'Empire; mais que s'il le tuoit, il mourroit lui même. Le Prêteur aussi-tôt déchira l'oiseau, & peu après la prédiction fut accomplie. l. 10. c. 18. Un très bon Philosophe & qui connoit son Plin, a dit à propos de ce passage & de tous ceux qui lui ressemblent: „ Le talent de Pline étoit d'allier les con-

„ traditions & de n'être pas la victime de ses inconsé-
 „ quences. Il favoit ménager les prêtres ses confrères,
 „ & loin d'éclairer le peuple, il remplissoit ses Livres de
 „ tout ce qui pouvoit entretenir la crédulité, la supersti-
 „ tion & l'ignorance.”

*Aucun animal n'est aussi ardent au plaisir de l'a-
 mour que les Perdrix. Si le vent vient du côté des
 mâles & que les femelles s'y présentent, elles seront
 fécondées.* l. 10. c. 33. Vous vous moquez; les ca-
 vales de Lusitanie ne conçoivent-elles pas par le souffle
 du Zéphir?

*Les poules de campagne ont une sorte de religion.
 Elles se bérissent & se secouent après leur ponte; &
 pour purifier elles & leurs œufs, elles tournent au-
 tour avec quelques brins de paille.* l. 10. c. 41. Voyez
 un peu; voilà jusqu'aux poules même de campagne qui
 ont plus de religion que les poules de la ville. Quand on
 écrit en Naturaliste, ne doit on pas plutôt chercher la
 cause de cet usage qu'en effet quelques poules ont à la
 ville aussi bien qu'à la campagne?

*L'homme seul entre les Bipedes produit un animal
 vivant. L'homme est le seul que son premier coït fasse
 repentir. C'est en effet (scilicet) un présage que dès son
 origine, la vie n'est qu'un triste sujet de douleurs.* l. 10.
 c. 63. 1^o. Un Naturaliste Philosophe ne dit pas cette in-
 éptie. 2^o. Il n'y a bonne femme qui, vu le fait de sa
 chienne & de sa chatte, ne se moquât ici de Pline &
 d'Aristote qu'il copie.

*Les œufs qu'on fait couver doivent (debent) être
 mis en nombre impair.* l. 10. c. 54. Et les grains de
 sel qu'on met dans un œuf à la coque.

*On dit que la cuisse de la chauve-souris tient à sa
 banche sans jointure.* l. 10. c. 61. Il n'avoit donc
 pas regardé le squelette d'une chauve-souris? Et il écri-
 voit des chauve-souris! On dit, *traditur*, est fort plai-
 sant pour un Naturaliste Romain, quand il s'agit d'une
 chose aussi commune dans son païs.

*Quand les vipères s'accouplent, le mâle fourre sa tête
 dans la gueule de la femelle, qui transportée de*

38 HISTOIRE NATURELLE

plaisir la lui ronge. l. 10. c. 62. Pauvres vipères femelles, comme on vous calomnie !

La génération des souris est la plus singulière de toutes: je n'en parlerai cependant que sur la foi d'Aristote & des soldats d'Alexandre le grand. Ils disent qu'elles engendrent en se léchant, & non par le moïen du coït. l. 10. c. 65. Je ne suis pas Naturaliste; mais, sauf le respect dû au précepteur & aux troupes d'Alexandre, j'ai à Petersbourg une douzaine de jolies souris blanches comme des Hermines, & je leur vois quelque fois faire des petits, mais ce n'est pas en se léchant.

J'ai appris de plusieurs personnes, qu'il s'engendre un serpent de l'épine médulaire de l'homme; car la plupart des causes de la génération, même des Quadrupèdes, sont secrètes & cachées. l. 10. c. 66. Bonne conséquence! & voilà nos grand' mères & nos nourrices devenues nos Naturalistes.

Les anguilles ne sont ni mâles ni femelles, & n'ont point d'œufs pour se reproduire. l. 10. c. 68. Cela est fidèlement copié d'Aristote, & Pline n'est coupable que d'inexpérience & de crédulité.

Les abeilles pendantes en grappe dans les temples ou dans les maisons, sont alors des présages publics & particuliers: on a souvent fait des expiations pour détourner les grands malheurs qu'elles anoncent. l. 11. c. 17. Je crois que ce dernier membre exprime *Sæpe expiata magnis eventibus*, & que l'ablatif *magnis* se rapporte à l'ablatif *eventibus*; c'est pourquoi je n'ai pas dit, *on a souvent employé les GRANDES EXPIATIONS pour détourner les malheurs qu'on croïoit qu'elles pronostiquoient.* Je puis me tromper, mais je donne mes raisons, parceque j'ai vu ce passage traduit par un habile homme, comme je le transcris.

L'élément le plus contraire à la génération, produit même quelques animaux. En Cypre, dans les fourneaux à fondre le bronze, il s'engendre une sorte de grosse mouche à quatre jambes; elle vole au milieu des flammes; elle se nomme Pyrale, & autres l'appellent

Pyrauste; elle vit tant qu'elle reste dans le feu, & dès qu'elle s'en éloigne un peu, elle meurt aussitôt. l. 11. c. 36. M. Poinfinet, dans sa Note sur cette mouche, dit fort sensément, NUL PHYSICIEN ÉCLAIRÉ N'ADMETTRA SON EXISTENCE. Pline n'est donc pas un Physicien éclairé, & c'est M. Poinfinet qui le dit. NB: J'ai partout, comme ici, traduit *Cyprus* par *Cypre*, attendu qu'en Géographie moderne on dit *Chypre*, & que selon l'ancienne Géographie on doit dire *Cypre*.

Les Oiseaux n'ont ni veines ni artères. l. 11. c. 37. N'est-il pas vrai que si je disois un mot sur celui là, on riroit autant de l'Observateur que du Naturaliste?

J'ai appris une chose merveilleuse (touchant les Palmiers de Syagre); c'est qu'à la mort du Phœnix, dont on croit que le nom est venu à cet arbre, le Palmier meurt & renaît de lui-même. l. 13. c. 4. A l'existence près du Phœnix, les deux résurrections sont touchantes. Mais Pline ailleurs, paroît douter qu'il y ait un Phœnix. Pourquoi donc appelle t-il une chose merveilleuse, *mirumque de ea accepimus*, ce qui n'est fondé selon lui même que sur un fait incertain? *φοῖνιξ* signifie, & un Palmier & une Date: voilà l'origine de la merveille & du conte.

Il n'est pas permis de greffer toutes sortes d'Arbres les uns sur les autres, parcequ'alors on ne peut en détourner la foudre, & que d'un seul coup il tomberoit autant de sortes de tonnères, qu'il y auroit de sortes d'Arbres ainsi entés. l. 15. c. 15. Bon pour le collège des Augures.

Il y a des exemples que sans orage & sans autres causes que pour anoncer des prodiges, plusieurs Arbres sont tombés & se sont relevés d'eux-mêmes. Aussi après ces évènements, la grandeur Romaine s'est montrée plus éclatante. l. 16. c. 32. Encore pour le collège des Augures ou pour la crédulité de Pline.

Il y a aujourd'hui dans le voisinage de la ville d'Ilium, des Arbres, qui chaque siècle deviennent assez hauts pour apercevoir (ut aspiciant) cette ville; alors ils se sechent, & ensuite ils croissent de nouveau. l. 16. c. 44. Si ces bons patriotes eussent aussi pu lire l'invec-

40 HISTOIRE NATURELLE

tive contre la maison de Priam dans la 3^e Ode du 3^e Livre d'Horace, le surcroit de douleur eut encore abrégé leurs jours.

L'année de la défaite d'Annibal il arriva un prodige si extraordinaire, que je n'ai rien oui dire encore de semblable; car alors des Arbres produisirent du Froment. l. 18. c. 18. Oh! que si, vous en aviez oui dire de semblables, & vous nous en avez coulés qui valent bien celui-la.

On assure que l'Herbe qui croît sur la Tête d'une Statue, apaise sur le champ les maux de Tête si on la porte sur soi liée dans un Sachet de lin rouge. On dit aussi que toute celle qui croît sur les bords des rivières, cueillie avant le lever du soleil & sans être vu de personne, guérit les fièvres tierces en la liant au bras gauche du malade, sans lui dire ce que c'est. l. 24. c. 19. D'où l'on voit que l'invention des Sachets ne nous appartient pas plus, que le noble jeu de l'oïe.

La fleur apellée Britannique, cueillie & avalée avant d'entendre le tonnere, rend exempt de toute crainte. l. 25. c. 3. Bonne recette pour faire aussi bien des héros que des fous.

Le Bouillon blanc guérit les maladies des aînes. Plusieurs personnes qui l'ont éprouvé, ont souvent assuré, qu'il faut qu'une Pucelle nuë & à jeun, administre le remède au Malade aussi à jeun, & qu'en touchant le mal avec le dos de la main, elle dise trois fois, en retournant sa main autant de fois; APOLLON TUERA CETTE PESTE SI ELLE CROIT ENCORE, AIANT ÉTÉ ÉTEINTE PAR UNE PUCELLE NUE: le Malade & la Pucelle doivent aussi cracher trois fois. l. 26. c. 9. Sauf la gaillardise du récipé, vive notre bon Naturaliste! Le Médécin, sa robe, son inexpérience & son opération de la main, pouvoient dispenser de la petite oraison, & peut-être du bouillon blanc. Pline s'en raporte à gens experts; il n'y a rien à lui dire.

Il faut pour guérir les Dartres, prendre proche des rivières une pierre commune, chargée d'une mousse sèche & blanche, la froter contre une autre pierre,

y mettre de la salive, toucher la Dartre avec cette pierre, & dire en Grec, FUYEZ CANTHARIDES, LE LOUP VOUS POURSUIT. l. 27. c. 11. Quoique celui-ci ne soit pas aussi divertissant que l'autre, il a pourtant son petit mérite.

Ceux qui guérissent les apostumes & les inflammations avec le Reseda, ajoutent ces paroles: O! RESEDA! APAISE LES MALADIES. SAIS TU, SAIS TU QUI A PRODUIT ICI CES REJETONS? Il faut que la racine de cette plante n'ait ni tête ni pieds, & qu'on dise trois fois ces paroles en crachant autant de fois. l. 27. c. 12. On ne peut pas dire que ce soit par de semblables traits que Pline communique à ses Lecteurs une certaine hardiesse de penser.

Croïons donc (credeamus ergo) que la douleur du Col se passe en mettant à jeun de la salive au Jarret droit avec la main droite, & au Jarret gauche avec la main gauche. l. 28. c. 4. En bonne foi, l'homme qui croit & compile ces sottises, a-t-il une bonne tête ce jour-là? Pour ceux qui élèvent trop cet ancien Naturaliste, plaignons ou leur ignorance ou leur prévention; deux défauts dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts.

Le Lecteur en a bien assez, & moi aussi; il faut lui faire grace d'un grand nombre de traits semblables: si je les disois tous, il riroit bien autrement; mais quand on a obtenu sa preuve, on doit s'arrêter.

Si on intitule son Ouvrage, *Recueil des sottises populaires*, on peut écrire ainsi, en avertissant bien qu'on n'y croit pas. Mais si on fait l'Histoire du monde physique, savant & philosophique, on ne doit pas y entasser de pareilles niaiseries, les donnât-on quelque fois pour telles. Que penseroient les Lecteurs de l'Encyclopédie si, par exemple, dans le bel Article *Botanique*, on leur disoit: *cette herbe est souveraine pour la fièvre; mais on assure qu'il faut dire trois fois Salvum fac regem, en se fourant le petit doigt de la main gauche dans l'oreille droite, sans être vu de personne?* Où bien: *on dit que le cerfénil est rafraichissant, & qu'il pu-*

42 HISTOIRE NATURELLE

rifie le sang; mais plusieurs personnes assurent qu'il faut le cueillir la veille de la St. Jean au clair de la lune, l'envelopper dans un morceau de drap rouge, & le mettre dans la poche de sa culotte, en se pinçant neuf fois le bout du nez? N'est-il pas vrai que ces Lecteurs fermeront le volume où l'on abuseroit ainsi de leur loisir?

Il y a des exemples, nos Annales rapportent, quelques-uns enseignent, ou assure, on dit, on remarque, plusieurs en ont fait l'expérience, nous avons appris, &c., ne titeroient jamais d'affaire un Savant qui, sans cesse & indistinctement, emploieroit ces formules pour dire une vérité & une sottise. On ne voudroit point du tout convenir, que cette méthode d'instruire l'Univers eut le sens commun; c'est pourtant le refrain perpétuel de Pline Historien Naturaliste de l'Univers,

Il déclare à la fin du Chapitre trois, Livre vingt-cinq, qu'il ne veut parler ni des moyens de troubler la raison, ni de ceux de faire avorter, ni de ceux qui provoquent à l'amour, à moins que ce ne soit pour enseigner à s'en garantir & pour les censurer. On ne peut rien dire de plus honnête: le respect des mœurs est le but du Philosophe, & doit être celui de tout Ecrivain; c'est l'intérêt universel. Ôtez les mœurs de la société, il n'y restera plus que des loix sans vigueur, des dupes, des fripons, & sans doute aussi de grands hommes: mais éclairassent-ils l'Univers, ils seront atroces & feront le malheur de leurs Concitoyens. C'est le grand homme, l'homme célèbre par la sagesse réunie aux talens supérieurs, & non la probité obscure, qui fait adorer la vertu.

Comment donc ce même Pline si honnête, n'a-t-il pas effacé le chapitre où les propriétés funestes de certaines plantes sont mises à la discrétion de la première *Locusta* qui voudra en faire usage? Elle y trouvera ce qu'il faut pour faire devenir entièrement fou, & pour faire mourir les gens plus promptement qu'avec l'opium. Cet homme si sage, a aussi oublié d'effacer vingt endroits où une fille peut s'instruire de la vertu de différentes herbes propres aux a-

vortemens. Deux ou trois chapitres, & environ cinquante autres traits répandus dans l'Ouvrage, forment un catéchisme précieux pour les débauchés des deux sexes; il leur offre à choix les moyens d'assouvir leur lubricité.

Je ne veux rapporter qu'un exemple de chacun des principaux chefs, en suprimant le nom des poisons. * * * *Et tactis quoque genitalibus feminini sexu animalium eodem die inferre mortem. Hoc fuit venenum, quo interemptas dormientes a Calpurnio Bestia uxores M. Cæcilius accusator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digito.* Ceux qui entendent ce Latin savent ce qu'il signifie. Je leur demande s'il ne contient pas une bêtise dangereuse? & d'autant plus dangereuse, qu'elle est apuïée d'expériences?

*Adeoque eæ Veneris nascuntur, ut semen * * * aspersum genitali, feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat: Itemque très radices juxta adligatas.* Je ne fais, mais si quelque Ecrivain impudique faisoit imprimer sérieusement une pareille phrase, sans astérisques, je ne répondrois pas qu'on ne le fit passer quelques mois à Bicêtre.

*Sic Et * * * feritur in Thaso, aut * * * Silvester, aut * * * quod phthorium vocant, quoniam abortus facit.* Cela est simple & clair, mais je ne crois pas qu'on doive l'enseigner quand on dit que les femmes sont portées à se procurer l'avortement: *feminis verò abortus.* l. 10. c. 63; & sur-tout quand on déclare dans la Préface dédicatoire qu'on écrit pour le petit peuple, les gens de la campagne, les ouvriers & les oisifs. Est-il prudent de leur donner de pareilles instructions? Voyez comment les mêmes Articles sont traités dans l'Encyclopédie, dont pourtant les Auteurs avoient le droit de s'étendre sur toutes les matières qu'ils traitoient, à proportion qu'elles interressent la société. Comparez leur sagesse à cet égard à la sagesse de Pline, & voyez quelle différence. N'en seroit-il pas de Pline comme de certains confesseurs de petites filles, qui à force de leur détailler l'objet & les formes variées de la concupiscence, dévelopent des idées qui abrègent bien du chemin? Palam-

44 HISTOIRE NATURELLE

que est, virum alias sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsum.

Mais, dira-t-on, la plupart de ces recettes pourroient bien être fausses. Cela peut être; mais le méchant, le débauché n'en seront pas moins induits à chercher le crime; & qui vous assure qu'ils ne rencontreront point celui qu'ils ne cherchoient pas? Qui vous assure que l'autorité de Pline apuïée de celle de Xénocrate, de Dioscoride & de tous les Savans qu'il copie, ne fera pas d'un grand poids pour quelque mauvaise tête? Les Traducteurs qui donnent Pline tout entier en françois, en auront certainement soustrait ces passages dangereux. Si le Naturaliste les abandonnoit à la merci de son cuisinier & de sa servante, (car il n'avoit que 56 ans quand il mourut, & il pouvoit espérer de publier son Ouvrage & d'en voir le succès de son vivant,) nos Littérateurs plus retenus, respecteront la société, & craindront de rapeller des crimes qui n'ont été que trop fréquens.

Je fais bien que, sinon des Apologistes de ces horreurs, au moins des ames plus que tolérantes, disent que les débauchés ne s'avisent guères d'aller consulter ces sortes de Recueils pour exciter leur lasciveté & tout ce qui s'en suit: mais je fais aussi que les Escobar & les Sanchés sont renfermés sous clef dans plusieurs Bibliothèques publiques; que Pascal, dans sa 9^e Provinciale, respectoit assez la pudeur & prévoïoit assez le danger pour dire; *j'apris sur cela les questions les plus extraordinaires qu'on puisse s'imaginer. Il m'en donna de quoi remplir plusieurs lettres: mais je ne veux pas seulement en marquer les citations, parceque vous faites voir mes lettres à toutes sortes de personnes, & je ne voudrois pas donner l'ocasion de cette lecture à ceux qui n'y cherchent que leur divertissement.* J'ai été plus hardi que Pascal, mais peut être avec assez de précaution pour n'être pas plus dangereux.

Si je voulois examiner les erreurs philosophiques & physiques de Pline, je ne manquerois pas de produire sur l'esprit des Philosophes naturalistes l'effet que quelques Ecrivains opèrent sur celui des Artistes & des Con-

noisseurs, lorsque ces Ecrivains veulent entrer dans quelques détails sur l'Art; je les ferois rire. Mais en mettant sous les yeux du Lecteur le jugement d'un savant Naturaliste qui instruit & ne fait point rire, je serai à l'abri de toute censure; ainsi écoutons M. de Buffon. *Pline, dit il, dont le fond de l'Ouvrage sur l'Histoire Naturelle est en entier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parcequ'il les a indifféremment puisés dans les différents Traités attribués à Aristote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs subséquents, la plupart fondées sur des préjugés populaires.* M. de Buffon en donne un exemple curieux par son absurdité, & qu'il faut lire dans l'Ouvrage même; après quoi il ajoute: *Que de faits incroyables sont compris dans ce passage! Que de choses absurdes & contre toute analogie! &c.* Puis il conclut, en disant: *C'est ajouter trois faits absolument incroyables, à deux qui sont déjà difficiles à croire; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'Auteur de ces trois assertions, & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée.* (Voiez les pages 118 & 119 du 16^e Tome de l'*Histoire Naturelle*). Voiez y aussi à la page 450. un fait contradictoire avancé par Pline au sujet de l'Autriche, & combattu par M. de Buffon; après quoi il ajoute: *D'ailleurs ce fait avancé par Pline & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît point avoir été confirmé par aucun Moderne digne de foi, & l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.*

Si dans le premier Volume de *Histoire Naturelle* M. de Buffon a parlé de Pline un peu différemment; c'est, peut-être, que son Ouvrage étant à peine commencé, il suivoit encore le torrent, & que le voile n'étoit pas tombé. Mais comme il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les intentions de cet illustre Savant, je m'en tiens à dire, qu'au 16^e Volume il a jugé Pline autrement qu'il n'avoit fait au premier. Si, ayant reconnu sa méprise, il avoit chanté la palinodie, je crois qu'il seroit d'autant plus estimable, que les exemples en sont rares.

46 HISTOIRE NATURELLE

Page 10.

(8) Quand un Ecrivain a dit, qu'avant la 18^e Olympiade on paya au poids de l'or un Tableau de Bularchus, tant la Peinture étoit déjà honorée; quand il a dit, que dès le tems de Démarate, la Peinture étoit déjà parfaite, même en Italie; qu'il a nommé Ludus, l'anonyme de Cærée, Cimon, Eumarus, Charmidas, Dinias, Hygiemon & Cléophantes l'ancien, tous Peintres qui vivoient ou au commencement des Olympiades ou plusieurs années, quelques-uns même un siècle, avant leur rétablissement; quand il dit ici, que l'art de sculpter en marbre est *antérieur* de 332 ans à celui de la Peinture, quoiqu'il vienne de dire dans la même Section que cet Art a commencé avec les Olympiades: enfin, quand il dit ici, que l'art de faire des Statues en bronze a commencé avec Phidias dans la 83^e Olympiade, quoiqu'il ait dit ailleurs, que la première Statue de bronze qui ait été faite à Rome, le fut après la mort de Sp. Cassius, environ 40 ans avant la 83^e Olympiade; que doit-on penser de sa manière d'arranger les dates, de sa mémoire, de son jugement, de la connoissance qu'il a du sujet qu'il traite; en un mot, de sa façon d'écrire l'Histoire?

Paufanias dit, l. 8. c. 14. que les premiers qui ayent su fondre une Statue de bronze, ont été Rhœcus & Théodore qui vivoient sous Polycrate de Samos, dans la 42^e Olympiade, 160 ans avant Phidias. Pline ne savoit pas non plus que Tarquin fit ériger au Devin Nœvius une Statue d'airain dans la Place publique, vers l'an 170, & qu'on la voïoit encore à Rome au tems d'Auguste. Il n'avoit sans doute pas lu Denis d'Halicarnasse, L. 3. N^o. 71. car il y auroit aussi vu, qu'Enée fit placer dans la Ville de Lanuvium deux Statues d'airain, représentant, l'une un Loup, l'autre un Aigle. L. 1. N^o. 51. C'étoit 3 ans environ après la prise de Troïe, 459 ans avant la fondation de Rome selon la date commune, & consé-

quemment 760. ans à-peu-près avant Phidias. Pline lui-même parle des Statues de bronze faites du tems de Romulus. Ainsi comme vous voyez, la contradiction est évidente & son anachronisme est violent. Ce qu'ajoute Denis d'Halicarnasse, N^o. 59, d'après Timée de Sicile, que les Dieux de Lavinium étoient ou de fer ou d'airain ou de terre cuite de Troie, fait encore beaucoup remonter l'usage des Statues de bronze, & porte aussi l'Art de modèler fort au-delà de Dibutade, qui vivoit, dit-on, longtems après la fondation de Lavinium. Tout le monde fait que ce Dibutade étoit Sicyonien, *Dibutades Sicyonius figulus*, quoique M. de Jaucourt ait écrit qu'il étoit Corinthien. Encyclop. t. 14. p. 820. C'est un plaisir de voir comment M. de la Nauze laisse Pline dans ce filet, en faisant de son mieux pour l'en retirer. Il ne tient pas à lui qu'en changeant *nis* en *rin*, *Caïus Plinius secundus* ne fit *Connoisseur* & même toujours *bon raisonneur*. Voyez la page 270. tom. 25. des Mém. de l'Acad.

Page 12.

(9) C'est ainsi qu'en croiant donner l'idée d'un grand Statuaire, on la donne d'un Artiste minutieux, qui surcharge de petits Détails qui ne pouvoient se bien voir que de près, un grand Ouvrage qui ne pouvoit se bien voir que de loin, c'est-à-dire à 30 toises de distance. Si la Statue étoit sur un Piédestal proportionné à sa hauteur d'environ 40 pieds, le Piédestal pouvoit en avoir 20, ce qui en produit 60; or pour bien voir un objet élevé, on fait qu'il faut une reculée de trois fois la hauteur de l'objet: ainsi, à 30 toises qui faisoient cette reculée, comment voyoit-on les ornemens du Bouclier & de la Chaussure? Et comment de plus près, pouvoit-on apercevoir le dessus de la Chaussure où étoit gravé le Combat des Centaures & des Lapithes? Mais Pline n'est que l'Historien de ces Ouvrages, ne lui demandons rien de plus; s'il a quelquefois des vuës très fines, très

justes, très délicates, c'est qu'il n'y a pas un homme d'esprit qui n'en ait. C'est pourtant une assez-plaisante façon de raisonner que celle-ci: *pour donner une idée du génie qui chanta la colère d'Achille à ceux qui n'ont pas lu l'Iliade, je leur parlerai de quelques petits Vers de la façon d'Homère.*

Mais si Phidias n'a point fait ces petits Ornemens; s'ils n'ont été ajoutés à sa Minerve d'or & d'ivoire que plusieurs années après la mort de l'Auteur, que deviendra l'exactitude de Pline & de ceux qui le copient sans regarder ailleurs? Voïons ce que dit d'une autre Minerve de Phidias, un Ecrivain conteur exact & témoin oculaire. La Statue dont il parle étoit de bronze, elle étoit à Athènes.

Pausanias, l. i. c. 28, dit, *Mis, excellent Graveur, a représenté sur le bouclier de la Déesse, le Combat des Centaures & des Lapithes, & plusieurs autres Histoires d'après les Dessains de Parrhasius fils d'Evénor. Cette Statue est si haute, que l'Aigrette du Casque & la pointe de la Pique peuvent être aperçues de Sunium, c'est-à-dire de cinq lieuës d'Athènes.*

Le minutieux Pausanias, qui ne fait grace de rien à son lecteur, parle ailleurs de la Minerve du Parthénon, qui étoit, comme on fait, dans la Citadelle d'Athènes, & ne dit pas un mot de toute cette Ciselure, Gravure, &c., dont Pline fait mention; détails qu'il ne manque cependant jamais d'écrire quand il en a l'occasion. Ne se pourroit-il pas que les deux Minerves de Phidias eussent été confonduës dans la tête de l'Ecrivain latin, & qu'il eut attribué à l'une ce qui appartenoit à l'autre? Je suis loin de le vouloir assurer; mais j'aimerois mieux Pline avec un défaut de mémoire, que Phidias avec un défaut de goût: cela ne se compare pas.

Ne seroit-il pas possible encore, comme il est dit plus haut, qu'on eut chargé d'Ornemens superflus cette Minerve de Phidias quelques années après sa mort, comme on avoit fait celle de bronze. Il seroit glorieux pour la mémoire d'un Artiste célèbre, dont on nous dit le génie

si grand, si sublime, de ne pas le voir minutieux dans son Art ; sur-tout lorsque nous pouvons soupçonner quelques présomptions du contraire.

Si Parrhasius, fils d'Evénor, qui vivoit après Phidias & qui n'a dû faire cette addition qu'après la mort de l'Auteur, a bien eu le courage de présider une fois à la broderie du Bouclier d'une Minerve, pourquoi n'en auroit-il pas fait autant au Bouclier & à la Chaussure de l'autre ? Pourquoi ne se feroit-il pas trouvé un autre *Mis* & un autre *Parrhasius* ? Si vous avez quelques présomptions qu'un homme de plus grand mérite n'a pas fait une sottise, pourquoi la lui imputer ? Vous auriez beau dire que ce sont *seulement quelques légers traits de son génie*, cela s'appelle toujours rapétifier mal-a-propos un grand mérite ; parceque ces prétendus traits de génie gâtent une belle & grande chose, ou lui sont fort inutiles. Mais si vous avez de bonnes preuves, donnez les ; montrez le grand Artiste par ses endroits foibles tout aussi volontiers que par ses plus beaux côtés. Dites avec quelques Historiens que Phidias a exécuté en or tous ces enjolivemens superflus à la beauté de sa Minerve ; convenez qu'il eut peut-être mieux fait de ne l'en pas charger. Dites que s'il n'eut pas placé, comme le rapporte Pausanias, la Statue de la Victoire d'environ quatre coudées, à côté de sa Minerve de vingt-six coudées, cette Victoire quoique admirable, n'eut pas jetté dans l'idéal de l'Ouvrage une incohérence qui ne peut jamais manquer de révolter. Prenez cette occasion pour développer les principes de l'Art, & vous instruirez. Mais ne vous servez pas sur-tout de ce dicton trivial, *il faut avoir de l'indulgence* ; parce qu'en fait d'Ouvrages, il n'est souvent qu'un faux-fuyant de l'ignorance & de la médiocrité *qui ne sont pas in-*

dulgentes, & qu'il n'a jamais concouru aux progrès des talens. Lisez la page 318. du tom. 25. des Mém. de l'Académie; ce que Mr. de Caylus y dit de cette Minerve de Phidias, est vraiment excellent & judicieux.

Voulez-vous favoir si Phidias aimoit à charger ses Ouvrages d'ornemens nuisibles à l'effet, ou du moins superflus? lisez la description sans goût que fait Pausanias du Jupiter Olympien. Tachez d'apercevoir si cette quantité d'ornemens de toutes espèces concouroit au vrai but de l'Art, ou s'en éloignoit. Laissez-là les éloges que les Ecrivains ont pû faire de cet ensemble, ces éloges fussent ils l'écho de l'admiration des contemporains. Et si, après en avoir jugé par le goût universel, qui l'emporte sur les fantaisies des tems & des païs particuliers, vous trouvez que le Jupiter, avec tous ses ornemens, étoit encore grand, majestueux, sublime, vous pourrez trouver qu'en rétranchant une partie de ces superfluités, il eût été, en proportion du rétranchement, plus majestueux & plus sublime. Mais avant d'acuser ou d'abfoudre Phidias, voiez bien si la plate description de Pausanias peut vous mettre en état de juger; car vous n'avez qu'elle pour toute ressource.

Pour relever les fautes d'un Ouvrage, il faut qu'elles en vailent la peine, & que l'Observateur n'en commette pas lui-même, en les reprenant, de plus fortes que l'Auteur qu'il critique. Strabon, qui avoit vu le Temple d'Olympie & la Statue de Jupiter, est, à quelques égards, à l'abri de ces reproches. Il observe que Phidias prit si bien ses mesures dans son Jupiter, que la Statue ne pouvant se tenir debout sans enlever le Toit avec sa Tête, il la fit assise; mais si juste, qu'elle touchoit presque à la Voûte. *Fecit tantæ magnitudinis, ut, quan-*

quam Templum est maximum, tamen videatur bonam proportionis rationem duxisse, quod sedentem finxit, ita ut vertice culmen propemodum tangat, & ex ipsa specie appareat eum, si surgeret seque erigeret, tecto Templum nudaturum esse. Strab. p. 354.

L'observation est d'un homme qui, pour la faire, n'a besoin que de ses yeux. Sans les connoissances de l'Art on peut voir qu'une Statue assise, de 60 pieds de haut, est énormément disproportionnée dans un Temple aussi de 60 pieds de hauteur. Voyez la mesure de cet Edifice dans Pausanias; vous trouverez aussi que, calcul fait sur la longueur du Temple au milieu du quel étoit le Jupiter, il ne restoit que 95 pieds de reculée tout au plus; tandis qu'il en auroit fallu à-peu-près 200. Mais disons que le Jupiter de Phidias pouvoit être une très belle Statue, à la quelle il manquoit un Emplacement, & n'allons pas plus loin.

Quant à Strabon; nous n'exigeons pas qu'il explique ce qu'il entend par *prendre si bien ses mesures, qu'une Statue ne pouvant se tenir debout sans enlever le Toit, on la fit assise; mais si juste, qu'elle touchoit presque à la Voûte.* Est-ce que cette Statue étoit toute faite & debout, & que la trouvant trop grande pour la Place, on l'accomoda de façon qu'elle fut assise? Est-ce que le Statuaire, en prenant bien ses mesures pour qu'elle n'enlevât pas le Toit, ne pouvoit la faire debout & moins grande? Ou bien avoit-on obligé Phidias à faire son Jupiter de 90 pieds, & que ne pouvant le faire tenir debout à cette proportion, il le reduisit à 60 en l'assise? Expliquera qui pourra cette énigme inutile. Strabon a bien vu un objet qui ne demandoit que des yeux; il a mal raisonné quand il a été au-delà

de ses connoissances ; voilà tout ce qu'il en faut savoir.

Il seroit cependant à souhaiter , pour l'honneur de l'ancienne Grèce , qu'Athénée fut aussi un conteur d'historiettes , quand il ajoute une circonstance au jugement des Ephores , qui condamnerent l'addition de quelques cordes que Timothée de Milet avoit faite à sa Lyre.

Les Lacédémoniens , grands Observateurs des vieilles coutumes , avoient , par un décret public , condamné ce Musicien , pour avoir eu plus d'ame que ses Concitoyens ; cela étoit bien juste. Mais à l'instant qu'il alloit se soumettre au judicieux arrêt , il aperçut dans le lieu même de l'Assemblée , une petite Figure d'Apollon , dont la Lyre avoit tout juste le même nombre & le même arrangement de Cordes que lui Timothée avoit mis à la sienne. Vous pensez bien qu'il ne manqua pas de la faire remarquer à ses Juges , & sur le champ il fut absous (*). Terpandre ne s'en étoit pas aussi bien tiré , lorsque , plus de cent ans avant , il avoit fait une pareille tentative ; il paya l'amende , & n'eut pas lieu de dire , *Sic me servavit Apollo.*

Premièrement , voilà des Juges doués d'autant de sens qu'en eurent depuis ceux qui ont condamné les perturbateurs de l'ignorance publique & la manie de travailler aux progrès des Sciences & des Arts. Secondement , voilà une Assemblée de doctes Magistrats approuvée du Public , au nom du quel cette Assemblée prononce un décret , sans savoir que la Lyre avoit été déjà composée comme Timothée venoit de composer la sienne. La

(*) Voyez Athénée , L. 14. C. 16.

preuve de leur ignorance étoit sous leurs yeux, ils la regardoient tous les jours, & ne la voyoient pas, quoiqu'elle fut déposée à l'audience.

Au tems des Isocrate, des Platon, des Aristote, des Demosthène, des Eschine, &c., quelques jours avant la naissance d'Alexandre; en un mot, au tems de Timothée, les Juges de la Musique, sans le témoignage d'une petite Statue qu'on leur fit apercevoir, n'auroient pas su qu'un Musicien avoit raison. Cela devoit être humiliant pour un peuple & pour des Juges qui d'ailleurs ne paroissent pas gens à vouloir favoriser les progrès de l'Harmonie: la rudesse de leurs mœurs & celle de leur langue, qui formoient leur caractère, s'y opposant absolument.

Pausanias dit que Timothée fut condamné, & que sa lyre fut suspendue à la voute d'un Edifice public. Voilà comment deux Auteurs contemporains, tous deux Grecs, tous deux savans, s'accordent sur un fait qui paroît cependant assez simple; & voilà un petit échantillon de la certitude historique.

Sénèque, le père du Philosophe, n'avoit pas vu le Jupiter de Phidias quand il a dit que ce Dieu étoit représenté comme s'il lançoit la foudre, ou peut-être, en déclamateur, a-t-il été plus curieux de faire briller son esprit, que d'exposer la vérité du sujet. Le Jupiter de Phidias étoit couronné d'Olivier, coëffure que les Statuaires ne donnent pas à un Dieu fulminant. De sa main droite il tenoit une Victoire, de sa gauche il tenoit un Sceptre: avec quelle main lançoit-il la foudre? Il n'en est pas même fait mention, soit qu'elle fut dans les serres de l'aigle, ou ailleurs; & Pausanias n'étoit pas homme à l'oublier, car c'est sans doute du Jupiter d'or & d'ivoire.

dont Sénèque fait ici mention : il n'eut pas cité de préférence celui que Phidias peignit à Athènes. Quoiqu'il en soit, voici le passage du déclamateur : *Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen velut tonantem: nec stetit ante oculos ejus Minerva; dignus tamen illa arte animus & concepit Deos, & exhibuit.* (Senec. reth. contr. 34. l. 5.) J'entens comme Mr. de Jaucourt l'a entendu aussi, que Sénèque parle de la Statue de Jupiter d'Olympie, & non pas de celui que Phidias avoit peint à Athènes; parce que la Statue étant plus célèbre que le Tableau, il a dû en parler de préférence.

On trouve, au 14^e tome de l'Encyclopédie pag. 824, une traduction fort libre de ce latin aisé. Le Traducteur est à l'abri du reproche d'avoir fait une version de collège: écoutons-le, „ si Phidias forme l'image de Jupiter, dit Sénèque (il falloit dire le quel) il semble „ que ce Dieu va lancer la foudre: s'il représente Minerve, on diroit qu'elle va parler pour instruire ceux „ qui la confidèrent, & que cette sage Déesse ne garde „ le silence que par modestie.”

Je ne dois pas entendre la langue latine aussi bien que M. le Chevalier de Jaucourt, mais je crois que ce passage de Sénèque le père, signifie en françois, *Phidias, qui n'a point vu Jupiter, l'a pourtant représenté comme lançant la foudre: Minerve ne lui a pas donné de séances, cependant son génie digne de son Art, a conçu & produit ces Divinités.* Je n'ai pas rapporté la première traduction comme une pièce ou profitable, ou dommageable à l'Art; elle lui est fort indifférente: je l'ai seulement remarquée comme un échantillon curieux d'intelligence, d'exactitude & d'attention, même littéraires, quand il s'agit de Peinture & de Sculpture. Ici

Le Statuaire qui a dit, & qui dit encore, que Puget l'emportoit sur l'Antique pour la morbidesse des Chairs, pourroit prier le Littérateur de se rapeller ce conseil: *quand on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin.* Mr. de Jaucourt n'avoit certainement pas vu le Texte. Il se sera laissé tromper, ce qui est toujours répréhensible; parcequ'on trompe aussi le Public en travaillant si légèrement. L'inexact compilateur Suidas, qui n'avoit pas vu le Jupiter Olympien, dit, que cette Statue tenoit un *Aigle sur la main gauche*, quoique Pausanias, qui en avoit recherché jusqu'aux moindres détails, dise, que c'étoit une Victoire: puis fiez-vous à des Descripteurs qui en copient d'autres, & qui les copient mal.

Afin de n'avoir plus rien à dire du Jupiter de Phidias, & d'un Ecrivain aussi tranchant qu'il est souvent inexact, je place ici une méprise de Mr. Winkelmann: elle en vaut la peine; parcequ'on trouve à chaque pas des gens qui regardent cet Antiquaire comme un docteur irréfragable, & qui, sans pouvoir juger de la vérité ou de la fausseté de ce qu'il avance, vous opposent innocemment son autorité. Montrons leur encore comment Mr. Winkelmann voïoit & lisoit quelque fois.

A la page 236 de *l'Histoire de l'Art*, original Allemand, on trouve que Quintilien dit; *un autre Artiste que Phidias auroit mieux travaillé les ornemens de la Statue de Jupiter que Phidias lui-même.* Quintilien dit le contraire. Après avoir avancé que les plus grands Matres d'Eloquence doivent enseigner jusqu'aux plus petites parties de cet Art, parcequ'il n'est pas possible que celui qui excelle dans de grandes choses, ignore les plus petites, il ajoute: *j'aimerois autant dire que Phidias*

56 HISTOIRE NATURELLE

représenta admirablement Jupiter, mais qu'un autre auroit mieux travaillé les ornemens de sa Statue. Nisi forte Jovem quidem Phidias optime fecit, illa autem, quæ in ornamentum operis ejus accidunt, alius melius elaborasset. (instit. orat. l. 2. c. 3.) Quintilien s'est un peu trompé: il a d'autant plus mal choisi sa comparaison, qu'un Sculpteur moins savant, moins grand, moins élevé que Phidias, pouvoit avoir plus que lui l'adresse & la sorte de patience qu'il faut pour travailler des ornemens: mais ce n'est pas de la méprise de Quintilien dont il est ici question; c'est de l'inexactitude de Mr. Winkelmann; & l'on voit jusqu'où elle alloit quand il plaïsoit à Dieu.

Page 12.

(10) L'expression du Texte, *Pandoras genesin appellavit*, prouve que les deux premiers mots, qui sont Grecs, étoient l'Inscription que Phidias avoit mise sur la base de sa Minerve: autrement Pline eut dit; *Pandoraæ cœlavit ortum*, comme Pausanias a dit en parlant du même Ouvrage, *Ἐστὶ δὲ τὸ βάθρον τῶν ἀγάλματος ἐπειργαμέναι Πανδώρας γένεσις*. Pline n'a pas traduit ces deux derniers mots; d'ou il paroît clair que les deux Historiens ont rapporté le Texte même de l'Inscription. Ce passage, ainsi que quelques autres, étoit ridiculement présenté dans la première Edition. J'aurois pu traduire ici, *Naissance de Pandore*; mais outre que l'idée eut été trop resserée, il semble que les *vingt Dieux naissans* ne seroient plus qu'une cheville dans le Discours de Pline. C'est bien assez qu'il parle de la *Victoire* d'une façon si louche qu'on ne puisse deviner, par son expression *ibi*, où étoit cette Figure, & qu'on croie même qu'elle étoit gravée sur la base avec les *vingt Dieux naissans*. Pausa-

nias, plus clair, plus exact, nous apprend qu'elle étoit de Ronde-bosse & à côté de la Minerve. Quant à Pline; voici son Texte. *In base autem quod cœlatum est, Pandoras genesin appellavit : (s. a. Phidias) Ibi Diï sunt XX numero nascentes, Victoria præcipue mirabili.* Il est aisé d'apercevoir, que ces trois derniers mots devoient être dits immédiatement après la description de la Statue de Minerve, & que sans Pausanias on y seroit trompé.

Page 12.

(11) Pline appelle cette multiplicité d'objets, *richesse de génie, magnificentiam*. Ce n'est pas là donner l'idée d'une grande chose; mais c'est prouver *en passant*, qu'on n'en a pas des idées justes. Le grand Goût, si éminent dans les belles Statues grecques, exclut toute richesse inutile, tout ornement superflu: c'est ainsi que les Auteurs de ces Ouvrages sublimes les agrandissoient. Pline a donc loué Phidias de ce qu'il auroit pu le blâmer, s'il eut connu l'Art; & voici, à peu près, ce qu'il eut pu dire:
 „ Phidias, fort éloigné du petit Goût *qui faisoit ses dé-*
 „ *lices du Trône d'Apollon que Bathiclès avoit sur-*
 „ *chargé d'ornemens*; Phidias qui, dit-on, avoit fait une
 „ autre Minerve insultée de près, imposante au lieu de sa
 „ destination; Phidias, en un mot, législateur de son Art,
 „ n'auroit pas dû faire admirer de près, des détails qui
 „ alloient être en *pure perte pour les Spectateurs*, aussi-
 „ tôt que la Statue seroit élevée.”

M. de Jaucourt, au mot *Phidias*, dit, que *magnificentia* signifie *grande Manière*. Je suis toujours fâché de me rencontrer si peu avec cet habile Litterateur; mais que faire? Je suis Artiste, Pline compte & nomme les

les Sujets que Phidias a executés en petit sur sa Minerve, & ne dit pas comment ils étoient composés & traités. Si l'on veut donc qu'il se soit entendu, il n'aura pas dit, que le compte & le nom des Sujets fussent de *petite* ou de *grande Manière*; il aura écrit, que ces Ouvrages divers prouvoient l'étendue, la richesse du génie de Phidias Mais je m'aperçois que ceci ne tient pas à l'Art; que c'est affaire de Logique, & que je fais ce qui convient au Littérateur: ainsi je m'arrête; car en voulant trop dire, il arrive assez souvent qu'on dit mal.

Page 13.

(12) On trouve dans l'Encyclopédie, tome 14. p. 825, qu'Isabelle d'Est possédoit à Mantouë cette fameuse *Statue de l'Amour de Praxitèles*, & qu'elle avoit aussi l'admirable Cupidon endormi de Michel-Ange. Que ce Cupidon étoit son *Chef-d'œuvre*, & qu'on ne pouvoit le considérer qu'avec des transports d'admiration. Mr. de Jaucourt, Auteur de l'Article, cite les Mémoires du Président de Thou.

Ces *Mémoires* en font mention sous l'année 1573. Ils disent, que de Thou, qui avoit un goût fort délicat pour ces sortes d'Ouvrages (§), après avoir considéré curieusement de tous les côtés le Cupidon de Michel-Ange, lui & sa Compagnie avouèrent tous d'une voix, qu'il étoit infiniment au dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit. Cependant, après que de Thou &

(§) Ces paroles semblent prouver, contre l'opinion commune, que de Thou n'est point Auteur de ces Mémoires, parcequ'un homme aussi honnête ne dit pas qu'il a le goût fort délicat. Voyez l'Avertissement pour les Mémoires, page 4, Londres 1734.

sa compagnie eurent resté quelque tems dans une admiration qui alloit jusqu'à la surprise, on montra l'autre Cupidon; alors toute la compagnie, comparant l'un avec l'autre, avoit honte d'avoir jugé si avantageusement du premier, & convint que l'ancien paroïssoit animé, & le nouveau un bloc de marbre sans expression.

Ce trait est un monument curieux du défaut de connoissance, dans les personnes qui ont un goût fort délicat pour ces sortes d'ouvrages. Si le Cupidon moderne paroïssoit alors un bloc de marbre sans expression, il devoit paroître tel à un goût fort délicat qui n'auroit pas vu le Cupidon antique. L'homme d'un goût fort délicat ne fait de comparaison qu'entre certains degrés de finesse & de vérité; jamais il n'en fait de l'ouvrage animé au bloc de marbre: mais la première figure étant de Buonarrotti, il falloit la trouver infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit. L'autre étoit d'un ancien Statuaire grec; il falloit bien qu'au risque de déraisonner, elle réduisît au bloc de marbre l'Ouvrage moderne. Le Chef-d'œuvre de Michel-Ange n'être qu'un bloc de marbre sans expression, dans le même instant & par les mêmes Juges qui le trouvent infiniment au-dessus de toutes louanges! Quels Connoisseurs! Quel goût délicat! Quelle logique!

Cela s'écrit pourtant, & des Littérateurs logiciens le copient, sans apercevoir que d'après cette décision on pourroit conclure que Michel-Ange étoit un ignorant Statuaire, qui pour son Chef-d'œuvre n'avoit produit qu'un bloc de marbre sans expression.

M. de Jaucourt, très éclairé dans les Belles-lettres, assure que l'Amour antique étoit celui que Praxitèles avoit

60 HISTOIRE NATURELLE

donné à la Courtisane Phrynée. Ce Littérateur estimable a sans doute des garants certains de son assertion : autrement il n'eût hazardé que des conjectures. Ses garants ou témoins sont les Epigrammes de l'Anthologie qu'il a oublié de faire comparoître. Nous suppléerons à ce manque de formalité, & nous verrons si ces témoins fournissent la preuve qu'il faut à Mr. de Jaucourt.

Les Mémoires du Président de Thou disent bien que cet Amour étoit *un Monument antique, tel que nous le représentent tant d'ingénieuses Epigrammes que la Grèce, à l'envi, fit autre fois à sa louange* : mais ils ne disent pas que c'étoit celui de Praxitèles. Quand ils le diroient, l'autorité d'aussi mauvais Juges que l'étoient alors Mr. de Thou & les personnes qui l'accompagnoient, seroit trop foible pour y avoir égard.

Tant d'ingénieuses Epigrammes sont réduites à quatre ; les autres, faites aussi sur des Amours, n'ont pas celui-ci pour objet. Voici ces productions ingénieuses.

Courbant sa tête altière sous mon joug, Praxitèles m'a travaillé de ses mains captives ; car il m'a fait en jettant en fonte moi-même, l'Amour caché au fond de son cœur, & m'a donné à Phrynée pour prix de ce même amour, & Phrynée à son tour a amené l'Artiste aux pieds de l'Amour. N'est-il pas juste en effet que l'Amour serve de present à l'amour ?

Praxitèles a exprimé l'amour qu'il ressentoit, d'après le modèle gravé dans son propre cœur. Il m'a donné à Phrynée pour prix de moi-même, & ce ne sont plus mes flèches qui domptent les cœurs, ce sont les regards-mêmes de ceux qui me voyent.

Praxitèles m'a donné à Phrynée, il a donné l'Amour pour l'amour, un Dieu à une mortelle, & il a reçu

au Dieu en retour. Elle n'a pas osé refuser l'Artiste, car elle a craint que le Dieu ne prit les armes en faveur de l'Art; & ce n'est plus l'Amour né de Cypris qu'elle redoute, mais celui né de Praxitèles, sachant que son Art en est la mère.

Les Thespiens ne révéroient que l'Amour fils de Cythérée, ils n'en connoissoient point d'une autre origine; mais Praxitèles en a connu un autre: celui qu'il a vu chez Phrynée, & qu'il lui a donné pour prix de ses tendres desirs.

On demande à ceux qui n'ont pas le goût dépravé, si la première & la troisième de ces Epigrammes, pour ne pas dire les quatre, ne sont pas du pur galimathias. On demande aux Artistes & aux vrais Connoisseurs, si Bouchardon & Pigalle eussent été flattés d'une Epigramme, sur l'Amour de l'un ou sur le groupe de l'Amour & l'Amitié de l'autre, où l'on auroit dit, en suposant qu'ils étoient amoureux quand ils firent ces beaux Ouvrages:

*Ne soyez point surpris, que ce marbre animé
Présente de l'Amour une image fidèle:*

*L'Artiste, en le faisant, par lui fut enflammé,
Et dans son propre cœur il a pris son modèle.*

Si nos deux Artistes eussent répondu; vos Vers nous font bien de l'honneur, mais il nous en feroient davantage s'ils disoient par quels moïens ce Marbre est animé, nos deux Artistes eussent fait une bonne réponse. En effet, de pareils éloges ne montrent que l'esprit du Poëte, & ne disent pas un mot des beautés de l'Ouvrage, de l'attitude, de l'action, de l'expression, du dessein, &c. Comment donc Mr. de Jaucourt a-t-il vu dans les Epigrammes de l'Anthologie que le Cupidon de Mantouë étoit celui de Praxitèles, & à quel signe M. de Thou a-t-il aperçu que c'étoit celui dont elles font mention? La première de ces Epigrammes dit, que la Statue étoit

62 HISTOIRE NATURELLE

de Bronze ; celle de Mantouë en étoit-elle ? signe encore fort équivoque, puisque d'autres Sculpteurs que Praxitèles avoient fait aussi des Amours de bronze. Et pourroit-on me dire, *ces ingénieuses Epigrammes* à la main, comment on reconnoitroit par leur moïen la Statue de Cupidon sur qui elles ont été faites ?

Le foible apui des Epigrammes ne doit donc pas être préféré ; il ne doit pas même le disputer un instant à l'autorité de Pausanias, qui, en le regardant comme Historien, méritoit d'être consulté. Si Mr. de Jaucourt s'en fut donné la peine, il m'eût épargné celle de faire cette Note, au Lecteur celle de la lire, & l'Encyclopédie auroit une erreur de moins.

Pausanias, qui écrivoit environ 100. ans après Pline, nous apprend que le Cupidon de Praxitèles, qu'on alloit voir à Thespie & que, par un tour assez adroit, Phrynée obtint du Sculpteur amoureux, étoit de marbre Pantélique ; qu'après avoir été enlevé, rapporté, & encore une fois enlevé, il fut enfin consumé à Rome dans un incendie. (Paus. l. 9. c. 27.) Il faut joindre à son autorité celle de Pline même, qui place ce Cupidon au rang des Statues de marbre.

La Note du Pere Hardouin sur cet endroit de Pline, aura échappé à M. de Jaucourt. Il y auroit vu, que ne trouvant aucune Epigramme de l'Anthologie qui convint à ce Cupidon de marbre, il n'en a rapporté aucune : attention qu'il a cependant, toutes les fois qu'elles ont rapport au texte de Pline. Mais laissant toutes les Epigrammes, on voit que ce Cupidon ayant été consumé avant l'année 927. de Rome que Pausanias écrivit son Voyage de la Grèce, il n'étoit pas possible que cette Figure fut à Mantouë l'année 1573. de J. C. L'impossibilité n'est guères fondée que sur plus de 1420 ans.

(13) Observons en passant, que des Antiquaires affirment que la Vénus de Gnide étoit dans l'attitude précise de celle de Médicis. On a gravé d'après des Antiques, des Vénus de la même position; & à la faveur de quelques Médailles & de deux ou trois passages des Anciens, qui ne sont rien moins que décisifs, on a formé ce qu'on appelle des preuves. On savoit pourtant que le nom de *Cléomènes fils d'Appollodore*, est gravé au bas de la Vénus de Médicis, & l'on pouvoit penser que si les deux Statues étoient semblables, l'une étoit la Copie de l'autre. Voions ce qu'il en peut être.

Praxitèles, antérieur à Cléomènes, ne l'a pas copiée; mais est-il croyable qu'au milieu de la Grèce, au siècle d'Alexandre, Cléomènes ait osé mettre son nom seul à une Copie? Ce Statuaire vivoit, dit-on, peu après Alexandre, & la Vénus de Praxitèles étoit trop récente pour oser, en la copiant, s'attribuer l'originalité & se flatter qu'on en seroit cru sur sa signature. L'Inscription d'une autre Statue de Vénus, nous laisse un modèle de l'usage modeste des anciens Copistes. L'Original avoit été fait dans la Troade, peut-être dans la Ville de Troas; & au bas de la Copie on lit en Grec, *Ménophantus la faisoit d'après la Vénus en Troade*.

Il y a donc quelque vraisemblance que la Vénus de Praxitèles n'étoit pas semblable à celle de Cléomènes, & que les Médailles qui prouvent, dit-on, leur ressemblance, ont été faites d'après la dernière. S'il y a de petits changemens, de petites additions, on fait que les Graveurs prenoient souvent cette liberté.

C'est dommage que le nom de Cléomènes & celui de son père soient gravés sur cette Vénus; celle de

64 HISTOIRE NATURELLE

Praxitèles ne nous étant pas parvenuë, on auroit prouvé que la Vénus de Florence est celle des Gnidieus; & ce seroit écrire l'Histoire de l'Art (*).

J'ai revu à Sans-Souci, la Vénus de M. Pigalle, & avec tout le respect que je dois à celle de Cléomènes, je puis prouver qu'elle est, à quelques parties près, d'un genre de beauté équivalent à celui de la Statue Grecque. Dans celle-ci, la Proportion, la Forme sont absolument belles: dans la moderne, le délicieux goût de Chair, qui fait disparaître le Marbre, donne à l'Ouvrage une valeur très rare. L'Auteur ne fait peut-être pas combien la Vénus a de beauté, & combien, si elle arrivoit brisée, divisée à la postérité, on en admireroit le Corps, les Bras & les Jambes. Il y a dans l'Encyclopedie un article fort curieux; le voici. „ La Vénus de Médicis est, disent les Curieux „ qui l'ont vuë dans le Palais Ducal de Florence, le plus „ beau Corps & le plus bel Ouvrage du monde. Cette in- „ comparable Statue a la Tête un peu tournée vers l'É-
paule

(+) J'ai lu que la Vénus de Médicis n'est pas de Cléomènes, parceque Pline, dans les neuf Statues de Vénus dont il fait mention, ne dit pas que cet Artiste en ait fait une; & lorsqu'il parle de lui, il ne lui donne que les Muses des Monumens d'Asinius Pollion; & aussi parceque l'Inscription est sur un morceau de marbre raporté à la Plinthe. 1°. Pline a pû ignorer ce fait, ainsi qu'il en a ignoré d'autres. 2°. Ce morceau raporté ne peut-il pas être aussi bien original que les différentes parties brisées & raportées de la Statue? 3°. Est-il vraisemblable qu'on ait écrit Cléomènes plutôt que Praxitèles, Alcamènes ou Scopas, ayant plusieurs autres beaux noms à choisir dans Pline? Et 4°. si l'inscription est d'une écriture moderne, qui peut assurer que l'ancienne n'ait pas été trop mutilée pour la bien mastiquer, & qu'on n'aura pas pris le parti de la copier? Ces conjectures peuvent en valoir d'autres.

„ paule gauche; elle porte la main droite au devant de
 „ son sein, mais à quelque distance; de l'autre main
 „ elle cache, & cependant sans y toucher, ce qui fait
 „ la distinction des deux sexes. Elle se panche douce-
 „ ment, & semble avancer le genou droit, afin de se
 „ cacher mieux s'il lui est possible. La pudeur & la
 „ modestie sont peintes sur son visage avec une dou-
 „ ceur, un air de jeunesse, une beauté & une délica-
 „ tesse inexprimables. Son bras rond & tendre s'unit
 „ insensiblement à sa belle main. Sa gorge est admira-
 „ ble, & , pour tout dire, si le vermillon & la voix
 „ ne manquoient pas à cette Statue, ce seroit une par-
 „ faite imitation de la plus belle Nature.” (Article
Vénus de Médicis.)

L'Artiste qui ne conviendrait pas que la Vénus de Cléomènes est un *Chef-d'œuvre de perfection*, seroit obligé de dire les défauts qu'il y trouve, sous peine d'être regardé comme un détracteur insensé des plus beaux Ouvrages: ce n'est donc pas tant sur cette Statue que portent les observations suivantes, que sur la description qu'on vient de lire. 1°. Les *Curieux*, est une bien plaisante autorité à produire pour constater le mérite d'une figure qui seroit *le plus bel Ouvrage du monde*. 2°. La Vénus de Médicis ne semble point *avancer le genou droit, afin de se cacher mieux s'il lui étoit possible*. La position de ses jambes & de ses genoux, est celle de presque toutes les Statues qui posent sur une jambe & qui plient l'autre; si le Statuaire eut voulu qu'elle cherchât à se cacher avec son genou, il eut fait ce genou plus en dedans, & le pied moins reculé & moins en dehors. 3°. Que signifie *la beauté & la délicatesse inexprimables de son visage*? Cela veut-il

66 HISTOIRE NATURELLE

dire que Mr. de Jaucourt ne peut l'exprimer? Je crois qu'il se trompe: un homme d'autant d'esprit & qui écrit si bien, peut exprimer la beauté qu'il voit, s'il la sent; & sans aller à Florence, il peut voir un assez beau Plâtre de la Vénus dans notre Académie. Je crois qu'il se tromperoit encore s'il entendoit que l'Art ne peut rien exprimer d'aussi beau que cette tête, parce que l'exemple du contraire se voit dans quelques autres belles Statues. 4°. *Le bras rond & tendre, qui s'unit insensiblement à sa belle main*, peut bien être l'expression d'un Curieux, mais ce ne seroit ni celle d'un Connoisseur ni celle d'un Artiste savant. 5°. Les bras de la Vénus, modernes ou antiques, sont inférieurs au reste de la figure; leur union avec les mains pourroit être dessinée avec plus de grace, sans cesser d'être naturelle, & les mains pourroient être aussi plus belles. 6°. *Sa gorge est admirable* est une phrase de quatre mots, & voilà tout; attendu qu'elle ne donne aucune idée de la forme & de l'âge de cette gorge qui n'est point celle de la première jeunesse, mais celle d'une femme faite, & bien faite. Si Mr. de Jaucourt eut vu celle d'une Mlle Mistouflet à l'âge qu'elle m'a servi de Modèle, il auroit une pièce de comparaison qu'il pouvoit cependant rencontrer ailleurs, soit dans quelques Statues de jeunes filles, soit dans de beaux Tableaux. 7°. *Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette Statue*, seroit-elle encore une Statue? Ne cesseroit-elle pas dès l'instant, comme celle de Pygmalion, d'être Statue? Seroit-elle encore *une parfaite imitation de la plus belle Nature*? Ne seroit-elle pas plutôt alors la Nature même, c'est-à-dire, une personne vivante? Je fais ces demandes pour m'instruire, pour savoir au juste si cette manière de raisonner

est bonne ou mauvaise, & si l'Artiste qui écrivoit ainsi sur son Art, auroit besoin, ou pourroit se passer d'un Maître de logique. Car Mr. de Jaucourt dit quelque part ; *Nos Artistes* (il nomme les Peintres, cela est égal) *devroient bien profiter de l'exemple d'Athénion, pour ne pas négliger les Belles-lettres dont la connoissance est si propre à rendre leurs travaux recommandables.*

Page 13.

(14) C'est sans doute par honnêteté qu'on a imprimé dans l'Encyclopédie, *cette figure*, dit Pline, *produisit les mêmes effets sur les SŒURS d'Alcidas de Rhodes.* Il est beau d'être honnête, mais il n'y auroit pas de mal d'être exact & de ne pas faire dire à Pline le contraire de ce qu'il dit, attendu que la passion des sœurs n'auroit pas eu le même degré d'hétérodoxie qu'avoit celle du frère, & que ce n'est pas notre affaire de diminuer le nombre des Non-conformistes chez les Grecs. Laissons l'Histoire comme elle est : permis à chacun d'y croire s'il le juge à propos.

Page. 14.

(15) Voilà sans doute encore un de ces endroits qui font dire que Pline étoit un grand Connoisseur, & qu'il a écrit de l'Art, comme auroit pu faire un Artiste qui auroit eu son génie. On va voir qu'il n'y a rien-là qui marque la connoissance de l'Art. Tous les passans qui ont de la sensibilité, Connoisseurs & autres, disent en voyant le Milon & l'Andromède de Puget, *ce n'est pas du marbre, c'est de la chair* ; & l'homme de sens &

68 HISTOIRE NATURELLE

l'Artiste riroient de celui qui prononceroit que tous les passans sont Connoisseurs.

Pline, il est vrai, s'exprime ici comme un Artiste; c'est que dans les parties de l'Art dont la connoissance appartient à tous les hommes, l'Artiste s'exprime comme tous les hommes; c'est que chaque lecteur d'Homère, s'il a du sens & de l'énergie, dira en mille endroits de l'Iliade, *ce n'est pas de la versification, c'est la Nature;* & qu'un Poëte, pour louer Homère, ne s'exprime pas autrement.

D'ailleurs, sans vouloir déprimer un Ouvrage qui n'existe plus, & qui pouvoit être beau, ne peut-on pas dire que cette partie de l'Art que Pline loue ici, n'est pas négligée dans de médiocres Ouvrages. L'Artiste commun ne peut se dispenser de marquer l'impression des doigts sur la chair, quand la nature en offre l'effet, & que le sujet le demande. Si le Peintre & le Statuaire ne faisoient passer dans leurs Ouvrages une vérité dont l'imitation est aussi aisée qu'elle est indispensable, il faudroit les regarder comme des ouvriers ineptes; or ce qui est seulement au-dessus de l'ineptie, ne mérite pas d'éloge; celui que Pline fait ici seroit donc fort équivoque, s'il n'avertissoit que l'Ouvrage fut *célébré à Pergame*. D'où il résulte que Pline a loué un morceau de Sculpture dont la réputation étoit faite, sur le quel une partie de la Grèce avoit décidé, & qu'il a répété un jugement déjà prononcé, sa phrase signifiât-elle que le travail du groupe exprimoit bien la chair. Quoiqu'il en soit, l'Ecrivain est honnête; il convient que l'Ouvrage avoit eu la sanction publique, il ne veut pas qu'on s'y méprenne, il vous dit, „ *il a été célébré, laudatum est*; pour moi, je „ suis l'écho, l'organe qui transmet à la postérité la ré-

„putation d'un groupe de marbre que je n'ai pas vu,
 „ou qui n'existe plus; j'ai lu ou entendu dire ce que
 „j'en écris." Comment se peut-il que des hommes ha-
 biles aient tant de fois cité Pline, & qu'ils ne l'aient pas
 entendu, sur-tout quand il est aussi clair? L'ont ils lu,
 & comment l'ont-ils lu? Voilà la question.

S'il faut être vrai, s'il faut entendre un Ecrivain par
 lui-même, je demande au lecteur ce qu'il entend par ce-
 ci: *Il y a là un pigeon admirable qui boit & dont
 l'Ombre de la tête obscurcit l'eau; mirabilis ibi co-
 lumba bibens, & aquam umbra capitis infuscans.*
 Pline l. 36. c. 25. f. 60. Quand on s'amuse à remar-
 quer une Ombre portée par un corps quelconque sur un
 corps quelconque, effet des plus communs dans la Pein-
 ture, ainsi que dans la Nature; effet dont l'imitation est
 indispensable au Peintre le plus médiocre, écrit-on de
 l'Art comme auroit pu faire un Artiste de génie? Je dé-
 fie ceux qui gratifient si généreusement Pline, d'écrire
 quelque chose qui ressemble à l'Ombre de ce pigeon, &
 de se mettre après cela sur la ligne des Connoisseurs. Mr.
 de la Nauze a la complaisance de faire observer d'un air
 de satisfaction qui fait plaisir, que ce pigeon étoit en
 Mosaïque; comme si la Mosaïque n'étoit pas la copie
 d'une Peinture, & qu'elle ne dût pas en imiter les Om-
 bres, ainsi que les Lumières.

Notre Historien des Arts est loin de vouloir en im-
 poser; il ne s'attribue l'avis, les lumières, le travail
 de qui que ce soit, pour s'en orner ensuite comme
 du fruit de ses connoissances profondes & universelles.
 S'il eût employé cet odieux manège, des Savans eussent
 depuis long tems fait tomber le masque. Les Anciens,
 qui ne manquoient pas de parasites du talent d'autrui,

70 HISTOIRE NATURELLE

avoient aussi des hommes qui faisoient justice de ces âmes viles en les livrant à la risée publique. Heureusement nous n'avons point de ces usurpateurs, & chacun fait bien que la pureté de nos mœurs nous en garantit: notre Théâtre, les Ecrits de nos Moralistes, nos Contes, nos Satires, en sont des témoins irréprochables.

Donnez au vrai mérite le discernement, la prudence & la fermeté, ôtez lui l'extrême cupidité & les prétentions outrées, il ne se laissera point avilir. Si des faussaires acrédités peuvent le faire souffrir, au moins fera-t-il honnête, & vous aurez fait disparaître une foule de maux & de sottises. Hommes de génie & vertueux, choisissez ou de l'avilissement ou de la haine d'un ignorant titré, ou choisissez votre Patron si vous en voulez un: sans quoi votre âme sera dégradée; car si vous ne devenez pas des Artistes médiocres, vous ferez à coup sûr des hommes rampans: les bien-séances sociales vous disent assez qu'il faut également fuir l'autre extrémité. Mais n'oubliez pas que le grand Corneille eut le courage de ne point vendre le Cid au Cardinal de Richelieu; justice qui lui valut beaucoup de gloire & la haine du Ministre: mais jetez un voile sur son Epître à Mr. de Montauron.

Si dans le nombre de ces Notes il se trouvoit des idées qui parussent se répéter, elles répondroient à d'autres idées qu'on ne s'est pas lassé de reproduire dans plusieurs Ecrits sous différentes formes.

(16) M. de Jaucourt au mot *Scopas* dit à propos de ces figures, *ce morceau, selon toute apparence, avoit été traité en Bas-relief*. S'il faut s'en rapporter aux apparences, il ne paroît pas bien décidé que ces différentes figures fussent un Bas-relief; parce qu'un Bas-relief où elles seroient exécutées, n'est pas à beaucoup près, l'ouvrage de la vie d'un homme; parce que Pline se seroit peut être servi du mot *anaglypta*, qu'il emploie ailleurs pour exprimer le Bas relief qui ornoit un Vase, ou de *torontice* qu'il fait signifier Bas-relief en général. En un mot, parce qu'on ne parle jamais d'un Bas-relief, espèce particulière de Sculpture, sans le nommer spécialement; à moins qu'on ne soit fort inexact & fort inattentif aux différens procédés de l'Art: *car un Bas-relief est autre chose que l'Art de mouler*. Veut-on que Pline soit ici dans l'un & l'autre cas, & que toutes ces figures de Scopas fussent renfermées dans un Bas-relief? Je ne disputerai pas. Je profiterai seulement de l'occasion pour observer l'idéal & la composition de quelques Bas-reliefs antiques, dont je ne vois pas que nos Ecrivains des Beaux-arts aient parlé.

Aucun Artiste, aucun Connoisseur instruits, aucun Antiquaire même, n'ignorent les Ouvrages dont je vais faire mention; mais plusieurs personnes qui ont lu ou entendu dire que les Anciens sont nos Maîtres en tout, ont besoin d'être détrompées: il est à propos de leur prouver que cette règle a comme toutes les autres, ses exceptions. Je n'indiquerai que deux ou trois de ces Bas-reliefs ridicules.

Dans l'un, Cérés, le flambeau à la main, court les

70 HISTOIRE NATURELLE

champs pour chercher sa Proserpine que Pluton enlève à deux pas de Cérès, & qu'il va placer dans son très petit Char conduit par Mercure. Les chevaux sont déjà au grand galop, quoique personne encore ne soit dans cette voiture commode, & ils mènent l'équipage dans les Enfers à Pluton qui, assis sur son Trône infernal, à quelques pouces de-là, *se plaint*, dit-on, à *Mercure d'être le seul des Dieux qui ne soit pas marié*. Des Nymphes, des Naïades, Minerve, Diane, Vénus n'y sont pas oubliées; c'est un plaisir de les y voir pêle-mêle, ajouter encore à l'incohérence amphigourique de cette Composition; car tout est sur un seul Plan. Le morceau est à Rome au Palais Mazarin.

Dans un autre Bas-relief, vous verrez Minerve qui dit à Persée d'aller délivrer Andromède, que lui Persée délivre à l'autre bout du Tableau. Au milieu de ces deux Persées, vous aurez le plaisir de voir naître Vénus du sein des ondes. Sa gorge & sa taille sont d'une fille faite à la vérité, mais les Dieux & les Déeses venoient au monde tout chauffés, tout vêtus. Deux Tritons portent la mère des Amours sur une coquille, comme les soldats portoient l'Empereur sur un bouclier; idée cependant tout-à-fait ingénieuse & qui caractérise l'empire de Vénus dans l'Univers. Mais deux Amours plus gros que leur mère, terminent la fête & la gâtent, en se tenant fort adroitement chacun sur le bout de la queue d'un Triton. Ces trois sujets, savoir, Persée qui doit délivrer Andromède, Vénus portée sur une Conque, & Persée qui délivre Andromède, sont sur le même Plan, & toutes les figures se touchent. L'ouvrage est au Palais Mathei.

Dans un autre, vous verrez Mercure qui invite une ombre descenduë de la barque, à faire à pied le reste

du trajet ; & tout à côté de Mercure, vous verrez encore Mercure qui conduit une autre ombre. Ce morceau est au Palais Barberin.

Notez bien toujours que je ne parle pas de l'Exécution, qui par fois est très bonne dans ces misérables Compositions. Cependant, si un Sculpteur en produisoit aujourd'hui de pareilles, on loueroit le travail, & on donneroit à l'Auteur un atelier aux *Petites-maisons*. Le siècle est éclairé sans doute, & tous ceux qui jugent nos Ouvrages croient l'être aussi; c'est pourquoi vous trouverez mille gens qui vous diront, parce qu'ils l'ont entendu dire à d'autres, *il faut composer des Bas-reliefs comme l'Antique*. Commencez par connoître l'Antique, vous saurez en quoi il est bon à suivre, & vous cesserez d'exalter sans discernement & sans distinction des Ouvrages qui vous feroient pitié, si c'étoit nous qui les fissions. Vous sentirez alors que la critique hardie, éclairée, n'est point une satire, & qu'elle porte la lumière où des éloges souvent faux, souvent jettés au hazard, ne laissent que l'obscurité de l'ignorance & de la déraison. C'est à l'Art à enseigner l'Art; *Artem Arte judicare*.

Page. 15.

(17) Il semble qu'il est échappé ici à Pline une furieuse inadvertance. La Vénus de Praxitèles étoit tout à l'heure la plus belle qui fût au monde, *in toto orbe terrarum*, & voilà celle de Scopas qui l'emporte sur celle de Praxitèles, *Praxiteliam illam antecedens*. Mes bons Messieurs qui nous chantez si haut les connoissances de Pline dans l'Art, ayez au moins la complaisance

74 HISTOIRE NATURELLE

de le lire avant de nous débiter les lambeaux que vous en tirez. Vous savez que le siècle s'éclaire pour toutes les classes qui sont disciplinables; ne craignez vous pas que l'Artiste qui vous auroit lu & cru il y a 60 ou 80 ans avec une foi aveugle, ne soit en état aujourd'hui non seulement de vous connoître, mais encore de vous citer au tribunal du public? Vous êtes nos Maîtres sans doute à quantité d'égards, mais je crois que les Artistes seront les vôtres toutes les fois qu'il s'agira de Peinture & de Sculpture, & de savoir si quelque Ecrivain que ce soit en a bien ou mal parlé; il ne s'agira que d'entendre l'Ecrivain. Vous voulez que les Artistes pensent & s'instruisent; vous avez raison: foyez tranquilles, il y en a plus d'un parmi eux qui sont gens à profiter de l'avis.

Cette contradiction de Pline me paroissant une des plus frappantes, je dois mettre sous les yeux du lecteur les deux passages entiers en original, afin que si j'ai tort, il puisse prononcer ma condamnation sans se donner la peine de chercher un Pline latin s'il ne l'a pas sur sa table. Voici le premier. *Opera ejus (Praxitelis) sunt Athenis in Ceramico: sed ante omnia, & non solum Praxitelis, verum & in toto orbe terrarum, Venus, quam ut viderint multi, navigaverunt Gnidum.* Voici le second. *Præterea Venus (Scopæ) in eodem loco nuda Praxitelem illam antecedens, & quemcumque alium locum nobilitatura.*

Je ne réponds de rien, mais je crois que ce seroit donner une entorse aux paroles de Pline, si on traduisoit ainsi le premier passage: *La plupart des ouvrages de Praxitèles sont à Athènes dans le Céramique; mais avant tous ceux de ses ouvrages qui sont non seulement dans le Céramique, mais dans le reste du mon-*

de, il faut mettre sa Vénus qui est à Gnide, où plusieurs vont exprès pour la voir. Il n'y auroit pourtant que ce moyen qui pût faire disparaître la contradiction: mais est-il permis de l'employer? Si j'ai tort, on voit avec quelle franchise je me livre; & si j'ai raison, je l'aurai deux fois, puisque je traite fort doucement la contradiction. Mais il faut être vrai; je lui ai des obligations infinies.

Page 15.

(18) On peut réduire à trois questions les remarques sur ce passage. Le groupe de Niobé de la *Villa Médicis* est-il celui dont parle Pline? Cet ouvrage est-il de la plus belle Sculpture possible? Praxitèles étoit-il un des plus habiles Statuaires possibles? Supposons que ce groupe soit le même dont Pline fait mention, & voyons si son travail peut donner lieu au doute qu'il soit de Praxitèles.

Le Stile en général est grand dans toutes les figures de cette Composition, principalement dans celle de Niobé. Le Stile de l'Apollon Pythien est grand aussi, & très grand, mais l'Exécution de chaque partie de cette figure sublime est de l'Etude la plus précise, & concourt ainsi à l'éminente perfection. Sans vouloir déprimer le beau groupe de Niobé, je demande seulement à nos habiles Artistes, s'ils voudroient avoir fait le bras & la main dont la mère tient la plus jeune de ses filles dans son giron? S'ils seroient curieux d'avoir gravé ou plutôt graté l'espèce de chemise qui est sur le corps de cette petite fille? S'ils s'applaudiroient d'avoir fait les jambes & tout le bas du vêtement de la mère? Enfin, s'ils seroient bien aise

qu'on prit pour être de leur façon, des Draperies exécutées en général comme celles de toutes les filles? Mon but & mon intention n'étant pas de rechercher les défauts de cette Composition que j'admire pour la grandeur de sa *Manière*, je n'en fais pas un plus long examen, & je reviens à mon objet.

Il n'est pas permis de douter du grand savoir de Praxitèles, & l'idée que nous en donne Plinè, met ce Statuaire au-dessus de ceux dont nous admirons les plus rares Chef-d'œuvres, puis qu'il a fait une Vénus *qui surpassoit toutes les Statues de la terre*. Ainsi l'Apollon, le Gladiateur, le Laocoon, la Vénus de Médicis, &c., &c., &c., pourroient bien être inférieurs aux Ouvrages étonnans de Praxitèles. Il ne reste plus qu'à demander à tous les Sculpteurs *de la terre*, s'ils aimeroient mieux avoir fait le groupe de Niobé que les Statues ci-dessus nommées; & à favoir si Plinè, qui avoit vu le Laocoon, *ouvrage préférable à tout ce qui s'est fait en Peinture & en Sculpture*, diroit que la Niobé lui est préférable. Un homme qui auroit les vraies connoissances de l'Art, ne l'écriroit assurément pas, & conséquemment il ne mettroit pas en question si la Niobé est de Praxitèles. S'il ne faisoit que rapporter cette opinion comme un bruit courant, il auroit soin, à titre de Connoisseur qui ne veut pas se compromettre, d'avertir que l'Ouvrage pourroit bien être des commencemens ou de la fin de ce grand Artiste, ou du moins une production dans la quelle il ne s'étoit pas surpassé.

C'est un plaisir de voir comment M. Winkelmann s'évertuë à exalter les Draperies du groupe de Niobé, qui certainement ne sont pas des plus belles, quoi qu'il les croye d'une *simplicité pure*, & qu'il assure que c'est le

plus beau monument de Draperie que l'Antique nous ait laissé; tandis qu'il parle de la belle Cléopâtre ou Nympe du Belvédère, pour dire seulement que sa tête est un peu de travers.

Ailleurs il en dit aussi deux mots, mais c'est pour comparer le Costume de son vêtement à celui de la plus jeune des filles de Niobé: deux objets qui n'ont cependant aucun rapport, puisque cette petite fille est nue jusqu'au-dessous des fesses, attendu que sa prétendue chemise n'est autre chose que de petites rayures sur la peau, qui représentent assez naturellement une flagellation.

Les Artistes & les vrais Connoisseurs doivent un peu rire quand ils voyent de pareils jugemens, ou régner une sorte d'incohérence & un découfu qui ne se conçoit pas. Ceux qui connoissent la belle Ordonnance des Plis de la Cléopâtre, leur harmonie, leur finesse, leur beau travail; en un mot, leur parfaite imitation de l'étoffe représentée, savent aussi que la petite fille de Niobé a deux vêtemens, malgré M. Winkelmann qui nous assure qu'elle n'a que celui de dessous, quoiqu'il dût voir l'autre qui est beaucoup plus aparent & qui lui couvre la moitié inférieure du corps: Mais M. Winkelmann étoit un savant Antiquaire, il y auroit de l'injustice à vouloir qu'il raisonnât toujours comme un Artiste, ou du moins comme un vrai Connoisseur.

Il y a un mot dans cet endroit de Pline, qui, s'il est dit à propos, prouveroit que la Niobé que nous avons, n'est pas celle dont il parle. Il dit; *Nioben cum liberis morientem*; or la Niobé de la *Villa Medicis* n'est point mourante. D'ailleurs la fable ne la fait pas mourir, & on ne peut pas plus dire. *Niobé mourante*, que la femme de Loth mourante; les gens ainsi transmués n'é-

78 HISTOIRE NATURELLE

toient pas censés mourir. Peut-être Pline aura-t-il vu une autre Niobé, ou qu'il aura écrit *morientem* par inadvertance. C'est aux Savans & aux Antiquaires à percer ce mystère : M. Wilkelmann l'a oublié tout net , quoique ce fut son affaire , & qu'il ait agité la question de l'originalité de cet Ouvrage antique.

Page 17.

(19) Pline, l. 34. c. 8. f. 19, place le Statuaire Scopas dans la 87^e Olympiade ; cependant il le fait travailler au tombeau de Mausole jusqu'après la mort d'Artémise , qui arriva dans la 106^e Olympiade ; d'où il s'ensuit que Scopas auroit eu alors 86 ans , ne fut il né que dans la 87^e Olympiade. Mais supposons qu'il avoit déjà 30 ans alors , âge où un Artiste peut commencer à devenir célèbre , & nous trouverons qu'il pouvoit bien en avoir 116 après la mort d'Artémise. C'est-là un trop grand âge pour négliger d'en faire la remarque , sur-tout quand c'est celui d'un Artiste célèbre qui travaille à une des sept merveilles du monde.

Comme ce n'est pas de savoir si Pline se trompe dans l'une ou l'autre date qu'il est ici question , mais de ce qu'il dit ; on peut donc ajouter cette inattention à toutes celles qu'on a déjà vuës : la preuve de ses inconséquences n'en aura que plus de force. Il copioit un Écrivain qui mettoit Scopas dans la 87^e Olympiade ; il en copioit un autre qui le faisoit travailler au tombeau de Mausole : mais il ne réfléchissoit pas sur l'impossibilité de ces deux faits.

(20) On n'entend pas trop ce que pouvoit être ce *prodigieux éclat du marbre*. S'il provenoit du poli; le prodige étoit le même à toutes les Statues de marbre poli. Si c'étoit la blancheur propre du marbre; il n'y avoit encore rien de bien particulier. Si pour conserver cette blancheur & ce poli, les Sacrifains frottoient souvent la Statue; leur propreté ne s'accordoit pas avec l'objet d'une Statue, qui est, qu'elle puisse être regardée sans blesser la vue par trop de luisant. Un homme accoutumé à voir & à bien voir de la Sculpture, en eût fait l'observation. Il n'y eût pas manqué, si, comme Pline, il se fût moqué de la superstition qui défioit ceux que les Statues représentoient. Quand on a dit, *Deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit; Et faisant un Dieu d'un homme même, qui n'a pu se conserver la vie*, (l. 7. c. 55.) on peut laisser entendre par un mot, que ce *prodigieux éclat du marbre* étoit entretenu par les prêtres d'Hécate, & qu'ils en profitoient pour faire croire au peuple imbécile, que l'œil des mortels profanes & coupables ne pouvoit impunément soutenir l'éclat de cette Divinité redoutable.

(21) Remarquez que Pline met ces Graces de Socrate au nombre des Ouvrages fameux, & qu'il dit qu'elles n'étoient pas *moins estimées* que l'Hercule de Ménestrate qu'on *admiroit beaucoup*. Il ne paroît pas qu'il y ait-là rien de répréhensible; cependant, si ces Graces passioient pour être de Socrate le Philosophe, on

80 HISTOIRE NATURELLE

trouvera que Pline prenoit à la volée ce qu'il rencontroit , sans trop se soucier de la valeur de ses jugemens. Pour ne pas tout donner aux conjectures, apuyons-nous de bonnes autorités ; c'est-à-dire des meilleures que nous puissions avoir.

Paufanias , dont les recherches exactes vont quelque fois jusqu'aux plus minutieux détails, dit au livre premier, ch. 22. *En entrant dans la citadelle on trouve un Mercure, & les Graces que l'on attribue à Socrate fils de Sophronique ; celui que la Pitbye déclara le plus sage des hommes.* Il dit ailleurs, *j'ai déjà parlé des Graces que l'on a mises à l'entrée de la citadelle d'Athènes, Statues qui ont été faites en marbre par Socrate fils de Sophronique*, l. 9. c. 35. Diogène Laërce & Suidas, dont il est inutile de raporter les paroles, confirment la même opinion ; & il paroît par ces témoignages réunis, que c'étoit assez généralement celle de l'Antiquité, d'attribuer cet Ouvrage au Philosophe Socrate.

Il ne reste plus qu'une conjecture à faire, pour juger si cette production pouvoit être comparable à ce qu'on *admiroit beaucoup*, & si on avoit raison de ne la *pas moins estimer*. Socrate, Éleve de son père, quitta la maison paternelle & la Sculpture à l'âge de 16 ou 17 ans, pour se retirer auprès du Philosophe Archélaus. Voyez, & dites si vous croyez, qu'à 16 ou 17 ans un jeune homme puisse faire des Statues de marbre égales en beauté à celles des grands Artistes. C'est une question dont je ne prends point la décision sur mon compte ; mais j'assure que si Socrate a fait ces figures à 16 ou 17 ans, & qu'elles fussent aussi belles qu'on le dit, il mérite une place distinguée sur la liste des *enfans célèbres*. Je laisse
aussi

aussi au lecteur à juger, si le grand nom du Philosophe n'auroit pas un peu influé sur l'Ouvrage du jeune Artiste. Athènes avoit supérieurement l'art de rassembler les extrêmes les plus opposés, & Socrate fut un de ses coups de maître: l'instant d'après la ciguë fut celui de sa Statue faite en bronze par Lyssippe; & comme de la Statue à l'autel il n'y a souvent qu'un pas, Socrate eut aussi une chapelle. Pourquoi la pénitence de ses exécuteurs n'auroit elle pas poussé l'enthousiasme jusqu'à regarder ses foibles essais en Sculpture comme des Ouvrages *admirables*? Et pourquoi notre Pline, qui aura rencontré cette partie de la tradition, peut-être destituée de l'autre, pourquoi, dis-je, ne l'auroit-il pas, à sa manière & sans autres informations, déposée dans son Ouvrage?

Un Écrivain cependant qui ne seroit pas Pline, & qui voudroit se piquer d'exactitude sur les faits qu'il se chargeroit de rapporter, ne prendroit-il pas les meilleures informations concernant l'Auteur & le mérite d'un Ouvrage qui portoit un si beau nom, sachant d'ailleurs que Socrate avoit été Statuaire dans sa jeunesse? Il semble que si on interrogeoit cet Écrivain sur le fait dont il est question, voici à-peu-près ce qu'il pourroit répondre,

„ Pline est ici un mauvais modèle; il ne lui suffit pas
 „ de dire, en parlant de ces Statues des Graces, *elles*
 „ *sont d'un autre Socrate que le Peintre; quas So-*
 „ *crates fecit, alius ille quam Pictor*: parceque cet-
 „ te légèreté, cette inattention, est une grosse faute pour
 „ un juge & un Historien des Beaux-arts; elle jette une
 „ fausse idée dans l'esprit du lecteur, ou ne lui en laisse
 „ aucune. Si Pline savoit que ces Statues passassent pour
 „ être du Philosophe, il n'auroit pas de plus belle occa-

82 HISTOIRE NATURELLE

„ sion de le dire. Si au contraire il favoit ou croïoit
„ qu'elles n'en fussent pas, c'étoit encore ici la place
„ pour réfuter l'opinion qui les lui attribuoit. Or, il a
„ manqué à l'une & à l'autre de ces deux obligations ;
„ je ne puis donc le regarder ici comme un modèle. Je
„ dis même qu'il est à propos de tenir rigueur à de pa-
„ reilles fautes quand on les rencontre. Il faut s'élever
„ contre elles, afin d'afoiblir le crédit des opinions qui
„ tendent à les préconiser ; c'est oposer des digues à l'i-
„ nondation universelle. Il faut, autant qu'il est pos-
„ sible, y apporter la modération de la saine critique, &
„ éviter un excès qui pourroit avoir cependant son uti-
„ lité, s'il arrêtoit l'excessive crédulité : mais gardons-
„ nous toujours de l'un & l'autre de ces deux extrêmes.”
Voilà ce que diroit un Ecrivain exact, un homme qui
se piqueroit d'avoir le sens droit.

Il y a des gens qui ont écrit sur l'Art autant que Pline,
& à qui les particularités de l'Art sont aussi étrangères. La
connoissance de certains traits historiques est cependant si
nécessaire pour en écrire, que sans elle, non seulement
on jette un louche sur la plupart des choses qu'on avan-
ce, mais que l'on produit aussi, sans l'apercevoir, des
jugemens tels que pourroit bien être celui qui occasionne
cette Note.

† Page 19.

(22) Ainsi le Groupe de Laocoon est préférable au
Jupiter de Phidias *qui ne peut être égalé ; quem nemo
æmulatur*, l. 34. c. 8. f. 19. N^o. 1. Il est préférable
à la Vénus de Praxitèles, *la plus belle Figure qui fût au
monde, ante omnia. . . . in toto orbe terrarum.* l.

36. c. 5. N^o. 5. & à celle de Scopas qui l'emportoit sur celle de Praxitèles; *Praxitelliam illam antecedens*, l. 36. c. 5. N^o. 7. Enfin; le Groupe de Laocoon étoit préférable aux ouvrages d'Apelles qui a surpassé tous les Artistes précédens & futurs; *verum omnes prius genitos futurosque postea superavit Apelles* Cous, l. 35. c. 10. N^o. 10. Si c'est-là ce qu'on appelle parler comme un Artiste, on voit bien que c'est comme un Artiste qui délire.

Voilà comment Pline écrit des Arts; voilà comment ses lignes sont des garants certains pour transmettre le vrai mérite à la postérité. Il est beau d'y arriver; il peut l'être autant de la mériter, n'y arrivât-on pas; tant de circonstances pouvant en empêcher: témoins Agasias, Apollonius & Glycon; qui nous sont connus seulement par un morceau de marbre que le moindre accident pouvoit mettre en poussière, comme tant d'autres. Ces Artistes étoient assurément célèbres de leur vivant, parce qu'on ne fait pas un Gladiateur, un Torse, un Hercule Farnèse, pour son coup d'essai. Cependant les lignes contemporaines se sont tû; ou si elles ont parlé, elles ont subi le sort de tant d'autres productions adressées à la postérité. Si j'avois le toupet de cette postérité, que je ne méprise pas cependant; si j'y avois un droit bien acquis, je vous proteste que Pline m'en feroit passer l'envie. Il est si mal informé; il informe si mal; ce qu'il dit de l'Art est souvent si gauche ou si commun, qu'il seroit peut-être plus avantageux de n'être point célébré, que de l'être de sa façon. *Velut agri somnia.*

(23) On peut ajouter à ces exemples celui de Praxitèles qui exécuta le conducteur d'un Char de Calamis; procédé qui *fait honneur à son cœur*. On pourroit y joindre aussi quelques traits plus modernes de l'union des Artistes qui ont concouru à la perfection d'un Ouvrage. L'Antiquité nous en fournit plusieurs autres que Pline n'a pas rapportés; je citerai seulement, d'après Pausanias, les deux frères Thylacus & Onéthus, qui *avec leurs enfans*, exécuterent une Statue de Jupiter, & dont les noms ont été consacrés sur l'Ouvrage même, par une Inscription.

Il y a donc quelques Artistes qui ne font pas blessés qu'un autre mette la main à leur Ouvrage & veuille bien concourir à son succès. Leurs contemporains & la postérité couronnent donc leur réussite & leur vertu par des éloges. Flattés du plaisir de voir réussir une belle chose, animés du seul desir de la bien faire, ils ont assez d'élévation pour perdre de vue la petite jalousie, & assez de courage pour se mettre au dessus de la méchanceté qui n'a de force que pour empoisonner ce qu'elle n'oseroit entreprendre. Ces ames honnêtes, car il faut qu'elles le soient autant l'une que l'autre, sentent que si l'Ouvrage est beau, il en résultera nécessairement que ceux qui l'ont fait, sont d'habiles gens.

Mais, dira-t-on, il faut au moins dans une grande production montrer qu'on est en état de l'exécuter soi même; & si l'Artiste qui en est chargé confioit à son Fils ou à son Élève, quelques-unes des parties de l'Ouvrage, & que ç'en fussent des principales, ne trouveriez-vous pas qu'il auroit tort? — Je ne sais; mais changeons de propos,

attendu qu'il est indécent de rire au nez des gens qui nous parlent, & que vous m'en donnez une furieuse envie. Dites-moi votre avis sur un trait dont on me parloit dernièrement : Voici le fait.

Un homme avoit suffisamment de quoi vivre à son aise, & son bien lui appartenoit. Il lui prit un jour la fantaisie de tirer de son coffre deux ou trois mille pistoles, (je ne me souviens pas bien précisément de la somme,) & d'en faire présent à un jeune commerçant qui les employa de manière à en retirer un profit considérable. Mais la conduite de l'homme à son aise fut blâmée par les commères & les oisifs de son quartier. Ils disoient; voyez un peu la bizarrerie! M. Philotime peut lui-même faire valoir son bien, & il s'avise d'en donner une belle & bonne partie à un autre; on n'est point fait à ces manières, & nous tracasserons la conduite extraordinaire de M. Philotime. Voilà ce qu'on me contoit; qu'en pensez-vous? — Que les hommes sont des monstres; que M. Philotime est le maître de son bien; que l'usage qu'il en fait est beau & honnête; que son cœur est bon; que l'œil des commères & des oisifs de son quartier est mauvais; que si le jeune commerçant a fait un aussi bon usage de la somme qu'en auroit pu faire celui qui la lui a cédée, toutes les voix honnêtes se réuniroient pour approuver un procédé d'autant plus louable, qu'il est un peu rare; & qu'en un mot, vous n'avez pas opéré sur moi l'effet que j'ai produit sur vous; parceque des noirceurs bêtes ne me donnent pas envie de rire. — Bon, des noirceurs! tenez-vous-en aux bêtises, & riez toujours. Quant à votre autre jugement, je croirois volontiers que vous avez raison, & la chose à présent ne me paroît pas même devoir être discutée. — Comment raison! Et si bien

86 HISTOIRE NATURELLE

raison que vous & moi voudrions souvent nous endormir avec la pensée douce d'en avoir fait autant : voilà mon avis. Mais vous m'avez fait une supercherie ; vous avez changé de propos, sans doute parce que vos Statuaires vous embarraisoient un peu, & que vous aperceviez que je n'approuverai pas leur conduite. — Eh ! vous la louez au-delà de mes espérances ! — Moi ? Je n'ai pas dit un mot qui ressemble à un éloge. — Quoi ! Vous ne venez pas de dire que toutes les voix honnêtes se réuniront pour approuver celui qui dispose d'une partie de son bien à une fin honnête ? Vous ne vous êtes pas emporté contre les hommes ? Vous ne les avez pas traités de monstres, parce que les voisins de M. Philotime ont l'œil mauvais ? Ne voyez-vous pas que ce M. Philotime est un Artiste qui cède une partie de sa propre réputation à un autre jeune Artiste qui fait y faire honneur ? Quand vous admirez le Groupe du Laocoon, n'est il pas vrai que vous ne demandez pas si c'est Agésander ou Polydore ou Athénodore qui a fait la tête ; mais que vous regardez si cette tête est belle, si elle répond au reste ; & que vous comblez d'éloges les trois Artistes qui ont concouru de concert à la beauté de l'Ouvrage ? Vous ne demandez pas non plus si l'un des trois étoit un Elève, parce que vous savez que votre question feroit d'un imbécile ; attendu qu'on est ordinairement Elève de quelqu'un, & que sans miracle, un Elève peut avoir autant ou plus de talent que son Maître.

Vous ne ressemblez pas, sans doute, à certains raisonneurs qui font ce puissant fillogisme : *un Maître en fait plus que son Elève, ainsi l'Ouvrage de l'Elève est nécessairement inférieur à celui du Maître.* Mr. Jourdain ne raisonnoit pas autrement. Mais Mr. Jourdain étoit

d'ailleurs un fort bon homme & sans noirceurs. Il n'étoit pas non plus de ces gens qui pourroient dire; *si nous eussions été du tems de Thylacus, d'Onethus, de leurs enfans & de leur Jupiter, nous eussions blâmé Thylacus, Onethus, leurs enfans & leur Jupiter. Mais aussi vous pouvez compter qu'en l'an de grace 3772, nous ne taririons pas sur l'éloge des productions de cette présente année 1772. Voilà notre manière de penser & d'agir dans certaines circonstances; car ce sont bien plus les circonstances, que le mérite d'un Ouvrage qui déterminent notre penchant à louer ou à blâmer.*

Si ces gens-là avoient au moins quelques vraies connoissances de l'Art, on pourroit leur dire, voyez si l'Ouvrage de l'Elève est inférieur à celui du Maître, puisqu'il ne s'agit que de cela. Observez d'ailleurs que si ce Maître a du talent & des yeux, il ne laissera pas dans son Ouvrage une partie inférieure au reste. Observez encore que si, par exemple, il étoit question d'une figure dont la tête fut un Portrait & que l'Elève eut absolument dirigé ses études vers ce genre, qui ne seroit pas autant celui du Maître, il y auroit tout-à-parier que l'Ouvrage de l'Elève ne dépareroit pas celui du Maître; car il faut supposer qu'ils ont au moins l'un & l'autre quelque théorie des parties de l'Art qu'ils n'exercent pas; & qu'en raison de l'importance de l'Ouvrage, l'intérêt de sa perfection doit augmenter dans l'esprit de l'Artiste qui en est chargé. — Mais si le Maître a fait cette tête; si le tout n'est qu'une convention entre lui & son Elève. — Comment! depuis un instant votre œil est devenu mauvais! Votre honnêteté, votre raison ne vous disent pas que si ce Maître n'étoit plus, sa convention auroit été le trait d'un insensé; attendu qu'alors l'Elève dépouillé de son

favoir d'emprunt, ne seroit plus qu'un objet de risée & de mépris : or il ne faut pas supposer les gens plus bêtes que de raison. Pourquoi, si vous avez des talens, vous évertuez-vous, comme ceux qui n'en ont point, à gâter une action honnête ? Est-ce parceque vous ne la concevez pas, ou qu'on vous pousse à la dénigrer ? si donc ! c'est un vilain métier que celui de ramasseur d'immondices. Je ne vous parle pas de la postérité ; nos petits travers n'y seront pas connus : mais cette vindique actuelle & publique, ce tribunal universel au quel *tout homme* est soumis, nous traduit continuellement à sa justice, & flétrit quiconque a mérité de l'être. Croyez-moi, toutes les fois que les hommes voudront ou pourront faire usage de leur raison, ils seront tout aussi surpris que vous l'étiez il n'y a qu'un instant, de se trouver honnêtes. — Adieu ; je vais dire aux méchants, aux commères & aux oisifs que la sottise & la malignité ne font pas fortune, quand elles sont pénétrées.

Page 20.

(24) Quelque résolution que j'aie prise de relever, non seulement les erreurs de Pline sur l'Art, mais aussi *quelques-unes* d'Ecrivains qui ont mal entendu cet Auteur, j'ai hésité longtems avant de me décider à en relever une si singulière, qu'il faut y regarder à deux fois pour la croire. Mais comme il peut se trouver des lecteurs aussi peu attentifs que des Ecrivains, je vais encore la marquer. C'en est ici la place, puis qu'un Hercule en est l'objet, & que celui du texte est le dernier dont il soit parlé dans cette Traduction.

Voici ce qu'on lit dans le 14^e tome de l'Encyclopé-

die, page 838. *On ne trouve sur les Statues Grecques qui nous sont demeurées aucun des noms que Plin nous a rapportés. — L'Hercule Farnèse porte le nom de Glycon Athénien.* Jusqu'ici cela est exactement copié d'après M. le Comte de Caylus qui l'avoit tiré de M. le Baron de Stofch; mais à la page suivante où l'on copie un autre Ecrivain, on lit, *Plin parle avec distinction de la Statue d'Hercule qui présentement est dans la Cour du Palais Farnèse; & l'on oublie, dans un cas où une citation eût été fort nécessaire, d'indiquer l'endroit où Plin a parlé de cette Statue.*

Nos idées sont désunies, désassemblées, quand nous parlons de ce que nous ignorons. Ce que nous n'avons pas étudié, n'existe pour nous qu'à l'instant que nous nous en occupons, & disparoît l'instant d'après; les notions qui nous en restent sont vagues ou se dissipent entièrement. Nous sommes ce volage à qui son amante chantoit envain.

*Le Printems qui vit naître
Tes légères ardeurs,
Les a vu disparoître
Aussi-tôt que les fleurs.*

Mais voyons ce qui auroit pu induire Mr. de Jaucourt à croire que, malgré sa déclaration *qu'on ne trouve sur les Statues Grecques aucun des noms que Plin nous a rapportés*, cet Auteur auroit cependant *parlé avec distinction de la Statue d'Hercule, qui présentement est dans la Cour du Palais Farnèse.*

Plin ne fait mention que de douze Statues d'Hercule; une de Polyclète, une de Myron, une d'Euticrate, une d'Isidore, une qui représentoit Hercule furieux, une qui étoit nommée Triomphale, parcequ'à certains jours on

90 HISTOIRE NATURELLE

la revêtoit d'une robe de triomphe; il n'en dit ni bien ni mal. Une *qu'on voit*, dit-il, au Capitole: elle étoit de bronze. Une d'Alcon, elle étoit de fer. Une de Dipœne & de Seyllis; une qui étoit fort admirée, *in magna admiratione*: elle étoit de Ménestrate; une de terre cuite, de la façon de Turianus. Enfin celle qui étoit devant le Portique des Nations posée par terre, sans honneur, sans réputation, *inbonorus*. Quelle seroit donc dans ce nombre *la Statue d'Hercule qui présentement est dans la Cour du Palais Farnèse, & dont Pline parle avec distinction*, sans pourtant nous dire le nom de son Auteur, quoiqu'elle porte celui de Glycon Athénien?

Si notre Littérateur a pensé à ce qu'il écrivoit, il a dû faire cette espèce de dilemme, pour écrire comme il a écrit.

On ne trouve sur les Statues Grecques qui nous sont demeurées aucun des noms que Pline a raportés.

L'Hercule Farnèse porte le nom de Glycon Athénien.

Cependant Pline a parlé avec distinction de la Statue d'Hercule qui présentement est dans la Cour du Palais de Farnèse.

Donc Pline a parlé de l'Hercule de Glycon.

Donc Pline a parlé & n'a pas parlé de l'Hercule de Glycon.

Si Mr. de Jaucourt eût préféré la lecture de Pline pour ce fait, à celle de l'Abbé Du Bos, il n'auroit pas commis une faute de plus, & je n'aurois pas fait cette Note. Du Bos dit, *Réflexions sur la Poëse & la Peinture*, tome premier, page 351. Paris 1755. „ *Pline ne parle avec distinction de la Statue d'Hercule qui*

„ *présentement est dans la Cour du Palais Farnèse,*
 „ & Pline écrivoit quand Rome avoit déjà dépouillé
 „ l'Orient d'un des plus beaux morceaux de Sculpture
 „ qui fussent à Rome.” Si un homme du mérite de
 Mr. de Jaucourt ajoute encore à de pareilles fautes,
 que doit on attendre de ceux qui écrivent & qui parlent
 avec bien moins d'esprit & de connoissances diverses ?

Si Mr. le Chevalier de Jaucourt ne prenoit pas ceci en
 bonne part, je le priois de relire son second alinea de la
 page 840, 14^e tome de l'Encyclopédie; il y trouveroit
 que ces sortes de libertés se prennent quelque fois; qu'on
 les pousse même jusqu'aux fausses imputations & à l'indé-
 cence; & si ce que je dis lui paraissoit obscur, il en trou-
 veroit l'explication dans *les Observations sur la Statue*
de Marc-Aurele. Alors il ne tiendrait qu'à lui de conclu-
 re, que celui qui joint à plus de raison & de connoissance
 du sujet qu'il traite, plus d'honnêteté, de franchise & de
 modération, est le moins répréhensible. Je le crois trop
 raisonnable pour ne pas tirer cette conclusion de son far-
 casme contre moi, en le comparant à la réponse que j'y
 ai faite, & à l'examen d'un très petit nombre de ses fautes.

J'avois oublié dans ce que j'ai écrit sur le Marc-Au-
 rele, de demander à M. de Jaucourt, par quel motif il
 a soustrait de mon Article *Sculpture*, les hommages que
 je rends à la mémoire du célèbre Puget, & l'endroit où
 je sévis, par un trait de sentimens, contre les détracteurs
 de la belle Sculpture Grecque. Je fais que mes *Ré-*
flexions sur la Sculpture étant imprimées, elles n'étoient
 plus à ma disposition; & que les ayant faites pour l'En-
 cyclopédie, elles appartenoient aux Editeurs qui me les
 avoient demandées; mais je fais aussi qu'il faut estimer
 assez les hommes, sur-tout les hommes qui obligent,

pour les consulter sur leurs propres sentimens, avant de mutiler, de défigurer & d'appauvrir leurs productions. Je fais que s'il est mal-honnête, il est également mal-adroit d'employer dans ses phrases *imprimées* ce qu'on a ôté des phrases *imprimées* d'un autre : le plaisir d'injurier ceux qui nous obligent ne doit pas l'emporter sur ce que nous nous devons à nous mêmes.

Mr. de Jaucourt, qui a fait un éloge de Puget, a peut-être cru qu'il étoit inutile que je parlasse aussi de cet Artiste ; à la bonne heure. En ce cas il devoit faire cet éloge sans y mettre aucune de mes pensées & de mes expressions, après les avoir fait disparaître de mon Ecrit. Si certains procédés ne sont pas la conséquence de l'opinion qu'on a quelque fois du public, qu'est-ce que c'est donc ? Ce public n'est pas si bête à beaucoup près, qu'il sembleroit que certaines manières d'en user avec lui pourroient le supposer.

Je conclus que Mr. de Jaucourt auroit pu se mieux conduire à l'égard du public, au sien & au mien ; & qu'il eût mieux fait de parler, dans son éloge de Puget, du *St. Alexandre Pauli*, du *St. Sebastien*, & du *Groupe de l'Assomption de la Vierge*, Ouvrages si célèbres de ce grand Artiste.

Je n'ai pas la centième partie des connoissances de M. de Jaucourt. Je n'ai pas non plus la folie de prétendre aux graces & à la beauté du stile de cet Ecrivain recommandable. Mais je connois peut-être assez Plin & les Arts dont il parle, pour assurer qu'une déclaration qui se trouve dans l'Encyclopédie, après l'Article *Peintres Grecs*, n'est point exacte. Voici cette déclaration. *Nous avons puisé nos recherches dans un grand nombre d'ouvrages, pour traiter ces Articles avec soin, &*

c'est bien notre faute si nous n'avons pas réussi. Nous allons voir que M. de Jaucourt est beaucoup trop sévère sur son propre compte, & qu'il pourroit n'avoir *pas réussi*, sans que ce fut sa faute.

Ce n'est assurément pas dans cette formule que se trouve le défaut d'exactitude, puisqu'elle est fort modeste & faite selon l'équité la plus stricte; mais c'est dans le principe qui lui sert de base. Vous auriez beau consulter un grand nombre d'ouvrages sur un Art quelconque, si vous n'êtes pas vous même Artiste, & Artiste fort éclairé, vous pouvez être sûr de ne pas *réussir*, à moins cependant que vous ne soyez un très bon Connoisseur. Fustiez-vous plus éloquent que Démosthène & Cicéron; eussiez-vous écrit sur l'idéal mieux que le meilleur Artiste; dès l'instant que vous vous jetterez dans les détails, que vous y mettrez du vôtre, que vous ne consulterez pas l'Artiste, l'erreur vous attend à chaque trait de plume. Et plus vous puiserez vos recherches dans un grand nombre d'ouvrages, plus vous serez environné de difficultés; puisque vous manquerez du principe qui peut les aplanir & vous empêcher de copier indistinctement la vérité & l'erreur. Ce principe n'appartient qu'à l'Artiste, & tout au plus à un fort petit nombre de Connoisseurs. Ce ne seroit donc pas *la faute* de M. le Chevalier de Jaucourt, si, en écrivant de nos Arts, il n'avoit *pas toujours réussi*.

Page 21.

(25) J'ai déjà eu occasion d'observer plusieurs fois que Pline a compilé de différens Auteurs grecs & latins, ce qu'il a écrit dans les trois Livres qui traitent de la

94 HISTOIRE NATURELLE

Peinture & de la Sculpture. Je prie ici ceux des Lecteurs qui n'ont pas juré de fermer les yeux, & qui n'ont aucun intérêt de les fermer à d'autres; je les prie, dis-je, de voir si ce chapitre n'est pas entièrement copié de Varron, & si Pline ne le dit pas lui-même à chaque instant. Mais si vous voulez avoir des idées nettes sur cette petite discussion, prenez un Pline; vous y verrez au commencement une Table qui contient les noms des Auteurs que Pline a copiés: parmi ces noms vous trouverez ceux de quinze ou seize Artistes qui ont écrit de leur Art. Comme on ne s'empresse pas de vous en parler, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous indiquer cette circonstance. Lisez aussi l'Épître dédicatoire de Pline à Titus; elle vous apprendra que ceux qui ont osé dire que cet Écrivain ne composoit pas son Ouvrage de tous les Livres qui lui convenoient, sont des gens bien étranges: vous pourrez alors comparer la conduite de Pline à la hardiesse de ces Messieurs.

Page. 21.

(26) Ici Pline cesse de parler des grands Ouvrages de Sculpture; ainsi on peut remarquer qu'il a passé sous silence le Trône du Temple d'Amyclée fait par Bathyclès: Sculpteur de réputation qu'il n'a pas seulement nommé. Il est vrai que Pausanias n'ayant fait son ample description de cet Ouvrage que plusieurs années après la mort de Pline, celui-ci ne pouvoit pas la copier, & vraisemblablement il ne voioit rien dans ses Auteurs qui fit mention du Trône d'Amyclée. Quoiqu'il en soit, nous allons en examiner l'idéal sur le rapport de Pausanias, & apprécier aussi le jugement que fait M. de Jaucourt de cette

Composition, où il paroît que la Sculpture, la Ciselure, la Gravure, étoient jettées à profusion, quoiqu'on ait *extrêmement vanté* le mérite de l'Auteur.

Mr. de Jaucourt, à l'Article de cet ancien Artiste, & à propos de son Ouvrage, dit; *Voilà sans doute le Sujet le plus vaste que la Sculpture ait jamais traité. L'imagination ne se prête point à un si prodigieux travail, & comprend encore moins comment tant d'objets différens représentés en petit, étoient si distincts & si nets, qu'à lire la description qu'en fait Pausanias, on croiroit qu'il parcourt des yeux une Galerie de Tableaux grands comme Nature.*

Affurément Pausanias n'y épargne rien. Là, c'est Jupiter & Neptune qui enlèvent Taigete; Atlas y tient aussi sa place; ici, vous voyez le combat d'Hercule avec Cycnus; ailleurs, Thésée traîne le Minotaure; là, c'est une danse de Phéaciens & le reste; car la description est fort longue, & si je vous nommois 50 ou 60 de ces objets qu'elle présente *en petit*, je n'aurois pas encore tout dit que vous fermeriez le Livre. Ce seroit bien pis si on vous disoit tout: le patient Pausanias avoué lui-même, après avoir un peu ennuié, que s'il raportoit tout ce qui est gravé sur ce trône, le récit en deviendroit ennuyeux.

Il est probable qu'un siècle avant Phidias, l'Art ne produisoit pas encore des Chef-d'œuvres. Ainsi, quoiqu'en dise M. de Jaucourt qui a consacré quelques-unes de ses lignes à répandre des lumières sur les Arts, il aura prévu que sa comparaison de toutes ces *petites représentations avec une Galerie de Tableaux grands comme Nature*, seroit prise pour une critique du trône d'Amyclée. Il a dû s'applaudir de l'avertissement très délicat

qu'il donne de ne lire qu'avec beaucoup de précautions les Littérateurs qui écrivent de l'Art un peu trop en détail. Ce n'est pas sans en avoir ri le premier qu'on dit; *tant d'objets représentés en petit, étoient si distincts & si nets* &c., & qu'on ajoute; *voilà sans doute le Sujet le plus vaste que la Sculpture ait jamais traité*; parce que celui qui écrit ainsi plus d'un millier d'années après la destruction de l'Ouvrage, n'a pu s'assurer, sur la foi de Pausanias, que ces objets fussent *si distincts & si nets*. Que de plus, l'Écrivain, qui a sans doute commencé par bien connoître les meilleures productions de l'Art, doit savoir qu'une surabondance d'ornemens qui n'ont de liaisons que la matière sur la quelle ils sont représentés, n'est pas un Sujet, mais la broderie d'un Sujet. Si tous ces petits Sujets étoient représentés sur un même fond, comme on en voit des exemples dans des Bas-reliefs antiques, c'étoit un ridicule assemblage d'actions passées dans des tems différens, & placées dans un même Tableau; & s'ils étoient séparés par des bordures, c'étoit l'Histoire des Héros & des Dieux mise en madrigaux sous la forme d'un échiquier: on n'écrit pas de l'Art sans savoir tout cela.

Si on avoit eu des doutes sur l'intention de M. de Jaucourt, sa comparaison des petits Bas-reliefs avec une Galerie de Tableaux grands comme Nature, les auroit dissipés: car on ne s'est pas plus avisé d'appeler une Galerie de Tableaux *un vaste Sujet*, qu'une bibliothèque *un gros volume*, à moins que ce ne fut par plaisanterie & pour jeter du ridicule sur quelque Ouvrage dont les parties n'auroient entre elles aucune liaison. Quand un homme de beaucoup d'esprit dit une absurdité, il ne faut pas s'y laisser prendre; souvent elle cache une ironie très fine, à la manière de Socrate. Lx

La preuve en est dans l'Encyclopédie, au mot *Phidias*. Après quelques détails sur les petits ornemens du Bouclier de Minerve ; M. de Jaucourt continuë ainsi : *Mais Phidias se vit obligé de se prêter au goût des Grecs qui aimoient passionnément ces sortes de petits morceaux ; le Trône d'Apollon par Batbyclés faisoit leurs délices.* Celui qui n'écrit pas au jour la journée, doit être lu par analogie ; ses idées tiennent à un principe, à une chaîne qu'il ne faut pas rompre, si on veut entendre l'Écrivain. Si donc M. de Jaucourt excuse Phidias d'avoir fait certains *petits morceaux* par complaisance, c'est qu'il juge que ces *petits morceaux* ont besoin d'indulgence ; & si, ailleurs, il ne s'explique pas aussi nettement ; si, au contraire, il affecte des éloges outrés, & certainement déplacés : on doit voir ce qu'il a dans l'esprit, on doit saisir sa chaîne.

Il est bien doux, après avoir trouvé beaucoup de fautes dans un Écrivain, de pouvoir découvrir, par une interprétation favorable & sans doute légitime, qu'il a raison dans quelques-uns des endroits où il paroît avoir le plus de tort : dût-on se tromper, cette manière de pénétrer les intentions n'est jamais offensante.

Quant aux Grecs ; on sait qu'ils étoient légers, & qu'ils pouvoient bien n'avoir pas encore perfectionné leur goût pour la grande Sculpture au tems de Phidias. On connoît l'aventure des deux Minerves. On n'a pas oublié la réponse d'Euripide aux Athéniens, 50 ou 60 ans avant Phidias ; comment il leur prouva que le peuple n'a pas le droit de prescrire au génie, & qu'un homme qui fait faire une grande chose, doit savoir aussi résister aux importuns, même à Athènes. En un mot, on sait que par-tout de

98 HISTOIRE NATURELLE

grands hommes, en tous genres, ont devancé leur siècle & l'ont éclairé.

M. de Jaucourt a retranché du récit de Pausanias une partie qui paroît cependant nécessaire, puisque c'est la description du Dieu. La voici: *Le milieu du Trône est la place du Dieu. C'est-là qu'est posée sa Statue. Autant que j'en ai pu juger, elle est au moins de trente coudées; ce n'est point Bathyclès qui l'a faite, car c'est une Statue d'un goût fort ancien & sans art, qui, à la réserve du visage, des mains & du bout des pieds, est toute semblable à une Colonne d'airain: elle a la tête dans un casque, & tient dans ses mains une lance & un arc. La base de cette Statue est faite en forme d'autel.*

Cette base est, comme on le pense bien, garnie, ainsi que le Trône, d'une quantité de *petits objets différens*. Mais ce qu'on ne conçoit pas aussi bien, c'est son usage. Sert-elle de soutien au Trône & au Dieu? Est-elle posée sur le Trône & sous les pieds du Dieu, qui *est tout semblable à une Colonne d'airain*? Ce Dieu est-il assis ou debout? En un mot, cette manière de décrire est-elle fort claire; est-elle d'un homme qui connoît les grandes Machines en Sculpture, qui en a le goût, qui fait en juger? M. de Jaucourt, qui aura senti que le ridicule assemblage de tant de *petits objets* suffisoit pour donner à son Lecteur une idée de cette production, aura volontiers supprimé la description manquée de la posture du Dieu. C'est aussi sans doute par la même raison, qu'il ne dit rien de cette *troupe* qui avoit aidé Bathyclès, quoique Pausanias n'ait pas manqué de l'inscrire sous la dictée de son *cicéron* ou du sacrificateur. *Tout en haut*, dit-il, *Bathyclès a représenté une troupe de Magnésiens qui dansent &*

se réjouissent; ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe Trône. Sont-ce tous les hommes de ses Ateliers qu'il faisoit danser ainsi sur la tête du Dieu, ou sont-ce des Artistes dont les Portraits méritoient de passer à la postérité? En tous cas cette idée bouffonne, ou si l'on veut, cet acte religieux étoit mal placé au-dessus de la tête du Dieu.

Je soupçonnerois fort que ce Bathyclès n'étoit pas un merveilleux Statuaire. Il pouvoit être l'Entrepreneur de ce Trône, en avoir fait exécuter les petits Bas-reliefs & la plupart des autres figures par ces gens *qui dansoient tout au haut du Trône*; ce qui en terme de Maçon, s'appelle chez nous, le Bouquet. Bathyclès faisoit des Coupes fort vantées pour le tems, mais cela ne prouve pas assez pour les grandes & *superbes* Compositions. Qu'il ait fait quelques-unes des parties qui enrichissoient ce *superbe Trône*, à la bonne heure; qu'il y ait même assez bien réussi, cela est croyable; mais sur quel fondement pourrions-nous assurer que la totalité produisit un bel effet? A moins d'une description qui nous donne la forme générale & l'idée juste de la distribution de chaque partie, il ne nous est pas possible d'assurer la beauté d'une Décoration. Mais si le descripteur nous présente les objets d'une manière opposée au but & à l'esprit de l'Art, il semble que sa description nous autorise à blâmer l'Ouvrage. Ou le Trône d'Amyclès étoit sans goût, sans dignité, ou Pausanias eut décrit plattement la Chaire de St. Pierre du Cavalier Bernin.

(27) Ces gens-là étoient fort adroits. Celui qui fa-voit jeter un grain de millet par le trou d'une aiguille, l'étoit auffi beaucoup: fa récompense fut un boisseau de millet. Ce n'est pas que ces ouvrages vétéilleux n'aient une sorte de mérite, à-peu-près comme celui qu'on doit acorder à certaines Découpures surprenantes, au *Pater* grand comme l'ongle, & à l'Iliade dans une coque de noix. Mais plus cette Sculpture approche du vrai par la maigreur & la réquité du travail, sur-tout dans les objets imités de proportion naturelle, plus elle s'en éloigne par le défaut d'harmonie, & moins elle fait illusion, ne présentant que le squelette de la Nature, décharné & desséché. C'est principalement dans les fleurs où l'on peut en faire la remarque. Mais comme toute peine mérite salaire, on doit compâtir à la patience, à la légèreté, à l'adresse de la main de quelques hommes qui se condamnent à ces minutieux travaux: mais leur nom ne doit pas figurer sur la ligne de celui des grands Artistes, ni passer avec lui à la postérité. Si Pline se fut contenté des exemples surprenans qu'il rapporte de la perspicacité de la vuë, rien ne feroit mieux; Callicrates & Myrmécide y figurent à merveille. Si l'exacétitude historique vouloit que leur nom parût encore ici, le vrai goût de l'Art eut fait ajouter à un Historien Connoisseur, quelques mots pour apprécier d'auffi petits talens, & ne leur acorder que l'estime convenable.

Si dans le nombre de ces Notes il s'en trouvoit qui ne remplissent pas exactement leur objet, il en resteroit peut être assez pour prouver que Pline s'entendoit fort mal en Peinture & en Sculpture. N'y en eût-il qu'une

qui ataignit ce but, on n'auroit pas perdu son tems. On l'a déjà dit, on le répète, & tout Lecteur honnête & intelligent le sentira: l'unique vuë est d'être utile à l'Art, en ataquant dans sa cause une prévention dont les conséquences injustes ont été longtems importunes aux Artistes.

Si j'ai relevé quelques erreurs d'autres Écrivains que Plinè, c'est que ces erreurs sont pour la plupart liées à son Ouvrage, & qu'elles ont pour base la fausse opinion qu'il étoit *un grand Connoisseur*. Quelque liberté que je me fois permise de dire des vérités, je n'ai jamais eu l'intention mal-honnête de blesser personnellement des hommes dont je révere les talens. Je prie même ceux qui voudront bien s'en donner la peine, de marquer les fautes qu'à cet égard j'aurois pu commettre. Il est beau de fournir des motifs de reconnoissance. L'Artiste qui écrit ceci, prétend moins avoir toujours raison, qu'il ne désire de trouver la raison. Mais les enthousiastes perdrieroient avec lui leurs plus belles déclamations; les froids chicaneurs, sans goût, sans principes, sans âme, gens qui vous arrêtent sur des mots & qui ne se doutent point du fond, esprits niaisement angulaires, dont les carnes vous heurtent sans vous instruire, n'opéreroient pas d'avantage; ceux qui, par exemple, s'apésantiroient sur une idée, sur une phrase détachée du corps de l'Ouvrage, & qui craindroient d'y trouver une explication favorable dans l'Ouvrage même, quoiqu'elle y fut; ceux-là dis-je, auroient aussi le doux plaisir de triompher à leur aise. En un mot, toute manière de voir & de reprendre qui ne tendroit qu'à la tracasserie, seroit acueillie avec l'indifférence qu'elle mériteroit. La saine discussion au contraire, fût-elle assaisonnée de quelques traits piquants, sera reçue

avec les égards qu'elle mérite. Mais si l'erreur sur Plinè étoit si bien accréditée qu'on voulût encore la soutenir; celui qui l'a démontrée laisseroit les gens tranquilles tout le tems de leur sommeil: *qui vult decipi, decipiatur.*

Joignons à toutes ces Notes une remarque de Mr. Cochin sur les Peintres & les Statuaires anciens. Cet Artiste célèbre la fit pour servir d'antidote à un mauvais Ecrit intitulé, *des Peintres anciens, & de leurs manières.* Elle est inférée dans le *Nouveau choix des Mercurès & autres Journeaux.* Extraordinaire, de Juillet 1681. pag. 156. tom. 10.

„ Le Discours précédent, curieux en ce qu'il donne
 „ ce qu'on recueille des Historiens sur les anciens Pein-
 „ tres Grecs, est cependant défectueux par l'ordre al-
 „ phabétique que l'Auteur y a donné: on ne peut, par
 „ ce moyen, suivre les gradations par lesquelles l'Art a
 „ pu parvenir à sa perfection. Les adorateurs de l'Anti-
 „ quité y trouveront sans doute l'idée des plus grandes
 „ beautés de la Peinture. Cependant si l'on veut peser
 „ la valeur des éloges, la plupart tombent sur des cho-
 „ ses de si peu d'importance, & souvent si ridicules, qu'il
 „ paroitra évident que ces Ecrivains n'avoient point, ou
 „ très peu de connoissances dans les Arts dont ils ont
 „ parlé. Ne seroit-il pas pardonnable d'oser croire qu'ils
 „ nous ont transmis sans choix les fables que leur débi-
 „ toient les Grecs, grands admirateurs de tout ce qui
 „ étoit dans leur pays? Il semble qu'on lise l'Histoire
 „ de *Cimabué*, du *Ghioto* & de ces autres mauvais
 „ Peintres qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le vrai
 „ mérite de leurs successeurs a fait oublier, si ce n'est
 „ aux Citoyens des Villes où ils sont nés, qui ont un
 „ intérêt de gloire à les vanter.

„ Cimon fait la découverte de ce qui faute aux yeux,
 „ & fans quoi il n'y a ni Peinture ni Dessen. Il arrive
 „ à représenter les cavités & les bosses des plis des
 „ Draperies. Higiémon parvient à mettre quelque diffé-
 „ rence entre les deux sexes. Panæus, frère du célè-
 „ bre Phidias, ose hasarder d'ouvrir la Bouche à quel-
 „ ques-unes de ses Figures. Le fameux Timanthe doit
 „ une partie de sa célébrité à un Tableau grand comme
 „ l'ongle. Plusieurs années après, Apollodore inventa
 „ le mélange des Couleurs pour peindre la Chair, & le
 „ Clair-obscur. Qu'étoit donc la Peinture auparavant ?
 „ Il est vrai que ce sont les Peintres les plus anciens, &
 „ que l'Art pouvoit être encore dans son enfance. Mais
 „ le fameux Zeuxis & Parrhasius, dont les morceaux
 „ les plus célèbres sont des raisins & un rideau, le grand
 „ Apelles même, qui peint les Visages des personnes de
 „ maniere à faire deviner non seulement leur âge, mais
 „ même combien ils vivront; qui se donne la peine de
 „ rendre jusqu'aux pores de la Peau; un Protogenes,
 „ qui met sept ans à faire un Portrait: que conclure ? si
 „ non, ou qu'on entend mal les Auteurs, ou que ce
 „ sont de mauvais juges. Leurs éloges ridicules ne don-
 „ nent aucune lumière sur les talens de ces Peintres cé-
 „ lèbres, & n'oposent rien de solide au doute qu'on
 „ pourroit former sur la véritable valeur de ces Maîtres,
 „ relativement au degré où l'Art a été porté dans les der-
 „ nières siècles.

„ Ce qui donne le plus de force aux conjectures fa-
 „ vorables pour justifier le respect que nous portons à
 „ ces noms illustres, c'est la véritable beauté des Sculp-
 „ tures antiques qui nous sont restées. Mais il est à re-
 „ marquer qu'on n'en attribue aucune avec certitude, à
 „ ces noms consacrés avec tant de vénération dans l'Anti-

„ quité ; les Phidias , les Praxitèles , &c. On en in-
 „ fere ordinairement que leurs Ouvrages étoient encore
 „ supérieurs à ceux que nous possédons ; mais on en
 „ pourroit conclure toute autre chose , c'est-à-dire , que
 „ les Grecs avoient consacré les noms des premiers In-
 „ venteurs des Arts , qui étoient arrivés à quelque degré
 „ de beauté , quoiqu'inférieure à ceux qui les ont ensui-
 „ te perfectionnés. L'Art devenu plus commun , son
 „ mérite , quoique peut-être plus grand , a du moins
 „ étonner. On pourroit ne pas trouver ce doute sans
 „ fondement , si l'on vouloit faire attention aux honneurs
 „ divins accordés aux Inventeurs des choses les plus ordi-
 „ naires & les plus nécessaires à la vie , comme le Labou-
 „ rage , l'art de préparer le blé , & autres.

„ Pancenus , le frère de Phidias , c'est-à-dire du plus
 „ grand Sculpteur qui ait jamais existé , plusieurs années
 „ avant qu'Apollodore eut inventé le mélange des Tein-
 „ tes & le Clair-obscur , est vanté pour avoir le premier
 „ osé ouvrir la Bouche de ses Figures. La Peinture fai-
 „ soit des progrès bien lents en comparaison de la Sculp-
 „ ture , ou Phidias n'étoit pas un aussi grand Artiste
 „ qu'on le suppose. On se refuse à accorder sa croyance
 „ aux noms de Phidias & de Praxitèles , inscrits sur les
 „ Piedestaux des deux groupes qui sont à *Monte-Ca-*
 „ *vallo* , parcequ'on ne trouve pas ces Ouvrages dignes
 „ de l'opinion qu'on a de ces Sculpteurs. Cependant il
 „ est difficile qu'il n'y ait eu aucun fondement à cette
 „ assertion : sans cela , on eut pu mieux choisir pour
 „ placer ces noms illustres. Concluons que le doute
 „ subsiste avec fondement , & que l'autorité des Auteurs
 „ qui nous sont parvenus , est de peu de valeur , vu
 „ les petitesse qu'ils nous vantent avec emphase.”

On peut ajouter à cette remarque générale de Mr. Cochin, l'éloge que Boccace a fait du Giotto son ami.

„ Ebbe Giotto uno ingeno di tanta excellentia, che
 „ niuna cosa della natura, madre di tutte le cose ed op-
 „ ratrice col continuo girar di cieli fu, che egli con lo
 „ stile & con la penna, o col pennello non dipignesse si
 „ simile a quella, che non simile, anzi piu tosto dessa
 „ paresse, in tanto, che molte volte nelle cose dallui fatte
 „ si trova, che il visivo senso de gli huomini vi
 „ prese errore, quello credendo esser vero, che era di-
 „ pinto. Et percio havendo egli quell' arte ritornata in
 „ luce, che molti secoli sotto gli errori d'alcuni, che
 „ piu a dilettar gli occhi deglignoranti, che a compiace-
 „ re all' intelletto de savi dipingendo, era stata sepolta,
 „ meritamente una delle luci della Fiorentina gloria dir si
 „ puote, & tanto piu quanto con maggiore humilita
 „ maestro degli altri in cio vivendo quella acquisto, sem-
 „ pre rifiutando d'esser chiamato maestro. (Boccaccio,
 „ Giornata 6. novella 5.)

Les plus célèbres Peintres de l'Antiquité n'ont pas été loués avec plus d'emphase; Pline a tout au plus égalé ses éloges à celui-ci. Cependant qu'est devenuë cette *lumière de la gloire Florentine*? Les Beaux-esprits d'alors, louoient à perte de vuë de médiocres Peintres, parcequ'ils ne voioient rien qui put les éclairer sur le vrai mérite de l'Art. Les éloges des Anciens pourroient bien avoir, jusqu'à un point, le même défaut. Sommes-nous bien assurés que ces Ecrivains connoissent le Beau possible en Peinture? Nous comparons le peu qui nous est parvenu de celle des Grecs ou des Romains, avec celle des Modernes; mais ceux-là n'en pouvoient pas faire autant de la leur avec la nôtre. Que n'auroient-ils pas dit d'un Raphaël, d'un Dominiquin, d'un Ti-

rien, d'un Corrège, d'un Paul Véronèse, d'un Guide, &c., s'ils eussent vu leurs Ouvrages! Que ne diroit pas Boccace s'ils les voïoit à coté des fobles productions de son ami! & si Ange Politien pouvoit comparer avec les Chef-d'œuvres des grands Peintres Italiens, ces deux vers de son Epitaphe de Giotto;

Naturæ deerat nostræ quod defuit arti.

Plus licuit nulli pingere, nec melius.

N'est-il par vrai qu'il auroit à rougir de les avoir faits, ou qu'il riroit lui même de la bouffissure & du ridicule de cet eloge?

La meilleure raison dont on se serve pour prouver que les Peintres anciens faisoient les plus beaux Tableaux possibles, c'est que les Statues antiques sont les plus belles possibles, & on dit *Agasias* témoigne pour Apelles. On ne prend pas garde que la Sculpture ne fournit ce témoignage que pour quelques parties seulement, & que la Peinture en embrasse d'autres, qui, portées au plus haut degré possible & réunies à celles qui lui sont communes avec la Sculpture, constituent la perfection de l'Art.

- - - - - Facies non omnibus una;

Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

J'ai ouï dire, mais j'ai de la peine à le croire, que certains défenseurs de la Peinture ancienne prétendent, qu'un Tableau est parfait s'il représente tout ce que peut représenter la plus belle Sculpture. Ce n'est assurément ni un Philosophe ni un Connoisseur qui auroient cette idée de la Peinture. Le Connoisseur fait que la Peinture réduite en Camaïeu n'est, pour ainsi dire, qu'une copie de la Sculpture, qui n'a ni le mérite de ses difficultés, ni celui de son exécution: il se garderoit bien, sur-tout, de prêcher le

Monochronisme à l'École Française. Le Philosophe fait que la diversité des Couleurs concourt, dans le système de la Nature, tout autant que les Formes, à l'Harmonie universelle. Ainsi le Philosophe & le Connoisseur sentent le charme qui résulte du concours du Coloris & des Formes.

J'ai ouï dire qu'un Tableau des mieux colorié se trouve réduit au blanc & au noir quand il est gravé; qu'il n'a plus cette Harmonie, ce charme du Coloris, & que malgré cette réduction, il peut encore représenter le Choix, le Dessin, les Caractères, les Expressions, la Composition que le Peintre a mis dans l'original. Ceux qui font ce raisonnement, sont à l'égard de la Couleur, comme ces gens qui, sans savoir pourquoi, parviennent à haïr les hommes dont ils ignorent le mérite. Mais on peut leur répondre, faites graver d'après un grand Maître de l'École Vénitienne, ou tel autre bon Coloriste qu'il vous plaira, faites aussi graver d'après un Camàieu, & qu'il y ait dans les deux Tableaux les beautés de la Sculpture Grecque; mettez les deux Estampes l'une à côté de l'autre, & vous verrez si le blanc & le noir de la première, fera semblable au blanc & au noir de la seconde. Cette première fera bien une autre impression sur vos sens & sur votre ame. En rapportant ces deux effets à la Musique des Anciens, l'un fera le mode Phrygien, l'autre ne fera que le Lydien, quelque Harmonie, & même quelque Mélodie qu'il puisse avoir; car vous noterez, qu'il y a dans la Peinture une Mélodie oculaire, comme dans la Musique & dans le Discours il y en a une auriculaire. Si vous êtes ami éclairé de l'Art, & point aveugle volontaire; si vous êtes sensible & point tracassier, vous sentirez toute la force du beau Coloris,

108 HISTOIRE NATURELLE

vous verrez de combien il l'emporte, à mérite égal d'ailleurs, sur un Tableau foiblement colorié; vous conclurez que l'un est la *chose* & l'autre *l'a-peu-près*; & vous n'oserez plus dire qu'un enfant est aussi grand qu'un homme fait.

Encore un mot à ceux qui oublieroient que la faculté d'écrire sa pensée appartient à tous les hommes, qu'elle a sa base dans l'éducation générale, & qu'elle s'augmente plus ou moins, dans tous les états qui ne sont pas abjects.

Celui qui écrit sur un sujet qu'il ne connoît pas, ou qu'il connoît mal, quelque esprit & quelques talents qu'il ait d'ailleurs, s'expose à écrire des sottises, & il en écrit.

Celui qui, sans prétention au talent Littéraire, n'écrit que de ce qu'il professe, & de ce qui peut y avoir trait, n'est pas répréhensible; parce qu'on ne l'est pas de parler & d'écrire de ce qu'on fait, ne fût-on ni correct, ni élégant.

Si quelqu'un prétendoit que l'Artiste ne peut pas même écrire passablement de ce qu'il fait, on pourroit prier *ce quelqu'un* de faire un Tableau ou une Statue qui approchassent de ce qu'écrit l'Artiste, qui pussent être regardés comme son Ecrit peut être lu, & l'on exigeroit de ce quelqu'un qu'il n'eut pas recours au Teinturier. On s'en remettroit après l'épreuve, à la décision de celui qui auroit eu la complaisance de la faire, pour savoir si le champ de certains Arts est aussi aisé à parcourir que celui de quelques autres. Nous excluons l'Artiste absolument ignorant; nous admettons uniquement celui que l'éducation, & quelques Connoissances qui en résultent nécessairement, ont tiré de la classe d'Ouvrier.

On auroit beau nous dire, le Littérateur, par exemple, ne prétend faire ni Peinture ni Sculpture, il croit seulement s'y connoître assez pour en écrire, or il écrit mieux que l'Artiste; on répondroit, vous êtes à côté de la question, il faut vous y ramener. Il s'agit d'exercer un Art, & non pas seulement d'en raisonner; le Littérateur doit donc faire un Tableau, le Peintre ou le Sculpteur doit donc écrire, afin qu'on puisse bien voir, dans deux talens qui ne sont pas ceux de celui qui les exerceroit, la quelle des deux productions feroit le plus hauffer les épaules. Voici l'unique mot de l'Artiste qui veut écrire: *je fais un peu votre métier, faites un peu le mien.* Ce mot est simple, il est clair, il ne tergiverse point, il faut y répondre, & se bien souvenir qu'on fait aujourd'hui pénétrer le sophisme, de quelque adresse & de quelque éloquence qu'il soit envelopé.

Ainsi, Messieurs, si l'écrit de l'Artiste est utile à l'Art, s'il est pensé, raisonné, exprimé, il peut & doit être lu; péchât-il par le coloris & la correction, il aura son effet: car de quoi s'agit-il entre l'Ecrivain Littérateur, & l'Ecrivain Artiste, lorsqu'ils écrivent de l'Art, sinon de raisonner juste sur un sujet particulier; or il n'y a personne qui ne sente que toutes les présomptions sont en faveur de l'Artiste. RaISONNER juste, c'est la question; bien écrire en est une autre.*

Honorons les talens, encourageons tout ce qui tend à leurs progrès, & si nous ne corrigeons pas certaines prétentions qui ne peuvent qu'augmenter les fausses Connoissances, montrons au moins que nous en avons pénétré l'erreur & l'injustice. *Il aura sa fureur pour peine,* disoit le Président de Thou en parlant de Scioppius; Ceux qui diroient que l'Artiste en écrivant ne produit

110 HISTOIRE NATURELLE

qu'un labeur informe, & conséquemment inutile, auroient aussi leur vaine & inutile prétention pour salaire.

Les têtes saines, honnêtes, instruites, n'ont pas besoin d'être averties que toute cette fin ne les regarde point.

On ne distingue pas généralement assez le vrai Savant, dans quelque genre que ce soit, de l'homme qui grace à sa mémoire, à une sorte de routine & à des Connoissances légères, pour la plupart fort isolées, répète au hazard & souvent fort mal, ce que d'autres savent bien. Le premier ne fonde sa doctrine que sur la Nature. Son génie, la tenacité à l'étude, la pratique, l'expérience, forment & constituent ses Connoissances, elles lui sont propres; tandis que celles des autres, si communes parmi nous, & qui sont des réputations, ne sont que d'emprunt.

Ceux d'entre les Beaux-esprits, dont nous sommes inondés, qui, pourvus de talens & d'une sorte d'imagination qu'on peut prendre pour du génie, tiennent leurs Livres de comptes avec le plus d'ordre, sont aussi ceux qui se font le plus de cette réputation éblouissante. Mais, gloire parasite, vraie singerie, sa durée ne devrait être que d'un instant.

Si tant de gens se sont imaginé que Plinè a dit des merveilles sur les Beaux-arts, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans le défaut de principes. C'est aussi de lui que vient la surprise de plusieurs, de le voir réduit à si peu de chose, après un règne long & brillant.

J'oserois croire que mes démonstrations du peu de Connoissance de Plinè dans l'Art, & chemin faisant celles que j'ai pu donner de l'incertitude des décisions prononcées par d'autres Ecrivains, pourroient bien n'être pas

DE PLINE LIV. XXXVI. III

absolument mauvaises, puisqu'on voit déjà de prétendus Connoisseurs prendre leur parti & se sauver derrière ce retranchement: *j'ai bien autre chose dans la tête que des babioles comme la Peinture & la Sculpture.* Hélas! que pourroit-on souhaiter de mieux, sinon qu'ils eussent toujours tenu le même langage?

C'est avoir beaucoup fait pour un Art, que d'en avoir dégoûté ceux dont l'intérêt qu'ils y prennent, ne peut que nuire à ses progrès & perpétuer les fausses Connoissances. Celui qui travaille à rétablir les droits des hommes vraiment intelligens & modestes, en a d'assurés à leur gratitude; c'est instruire que de détromper. Ainsi, trop longtemps obsédés par le vain phantôme du faux savoir, dégagés en partie des entraves de la suffisance, les bons esprits pourront plus aisément se débarrasser du reste, & se faire entendre.

Cependant, les personnes qui ne savent pas bien au juste, si la manière dont j'ai rectifié les erreurs de quelques Ecrivains, est permise ou si elle ne l'est pas, sont priées de lire les *Remarques du P. Jouvancy* & celles de l'Abbé Maffieu, *sur la Traduction de la 1^{re} & 3^e Philippiques de Démosthène, par Mr. de Tourreil.* L'Abbé d'Olivet a donné ces deux Ecrits avec sa *Traduction des Philippiques & des Catilinaires*, Paris, 1744. Mais je ne suis ni un Jouvancy ni un Maffieu: cela est vrai; mais, ont-ils raison dans le fond & dans la forme? voilà le point.

Fin des Notes du Livre XXXVI.

L E T T R E

D E

M. GUGLIELMI,

P E I N T R E R O M A I N ,

A

M. FALCONET.

La satisfaction complète que j'ai eue, Monsieur, à la lecture de votre Traduction de trois Livres de Pline & des savantes Notes qui les accompagnent, me donne un vif empressement de vous en féliciter. Vous avez fait tomber le masque du faux savoir & de l'ignorance trompeuse: phantômes qui depuis tant de siècles ont tyrannisé les Beaux-Arts, les Artistes & les Amateurs mêmes, qui séduits par la réputation de Pline, Ecrivain d'ailleurs respectable, ont emprunté son autorité pour juger l'Art & les Artistes. On a poussé l'aveuglement jusqu'à vouloir persuader que le Public méritoit seul, à l'exclusion des Artistes mêmes, le titre de vrai Connoisseur. Nous respectons le Public assurément; mais, comme vous le dites, Monsieur,

qu'il

LETTRE DE M. GUGLIELMI. 113

qu'il nous soit permis de regarder l'Idôle avant de nous agenouiller, & de porter ailleurs nos adorations, si elle n'est qu'un vain Simulacre.

C'est cette ridicule & fausse prétention de se connoître à tout, qui a enfanté chez quelques grands, quelques riches, & quelques Ecrivains, ces airs importans qui sans égard pour le jugement des plus grands Artistes, les font décider à tort & à travers sur toutes les parties d'un Tableau ou d'une Statue.

Je vous dirai, Monsieur, à ce propos, que je présentai à Benoît XIV. des Tableaux que j'avois faits pour Sa Sainteté, & sur les quels je le priai de vouloir bien m'honorer de ses avis. Rien n'est égal à la modeste franchise de ce grand homme. Il me dit : votre Ouvrage me plait beaucoup; mais je fais que la Peinture est un Art aussi profond qu'il est étendu, & qu'on risque de se tromper quand on veut en juger trop légèrement. Pour moi, qui ne dois pas me flater d'y avoir ce qu'on peut appeler des Connoissances, je me garderai bien d'en vouloir décider avec vous. Benoît XIV. carressoit, honoroit, encourageoit cependant nos Arts en grand Prince; & vous savez avec l'Europe entière, que ce Savant du premier ordre, auroit pu, s'il eut voulu, prendre le ton décidé. Mais il étoit modeste: qualité qui, ajoutée à son profond savoir, l'illustre à jamais chez les hommes savans, vertueux & sensés.

C'est par reconnoissance, & pour nous acquitter en quelque sorte envers tant de savans hom-

mes qui nous ont éclairé par leurs profondes méditations & leurs travaux, que nous devons à notre tour leur procurer les lumières que nous avons puisées dans l'Art par nos études & nos Ouvrages. Puisqu'ils nous ont ouvert le sanctuaire des Sciences, ouvrons leur celui des Beaux-Arts; c'est rendre lumières pour lumières, & c'est beaucoup mieux payer qu'avec de l'or.

Quel gré ne vous sauront pas ces hommes qui, trop occupés des plus hautes Sciences, ne peuvent s'instruire de nos mystères! Vos Notes, appuyées de la vérité, de l'étude & de l'expérience, leur dévelopent ce qu'on a ignoré jusqu'à nos jours. Personne encore n'avoit élevé si haut le flambeau. Vos lumières, votre candeur & votre courage ont frappé le but: vous avez démontré combien sont erronés & frivoles ces Ecrits qu'on prenoit pour des loix sacrées & inviolables. Excitez, Monsieur, excitez les vaines clameurs aujourd'hui; on vous remerciera demain.

Mon estime & ma vénération pour les savans Littérateurs est si forte, que j'accuse notre silence d'avoir causé tant de travers & de préventions enracinés sur le fait des Beaux-Arts chez une infinité de personnes. Elles lisent, & le fruit de leur lecture n'est souvent qu'une série d'idées gauches & plus ou moins absurdes, avec les quelles elles se croient assez bien instruites pour juger, mépriser & insulter l'Artiste, du premier coup-d'œil, Qu'arrive-t-il? L'Artiste

va rire à son aise aux dépens de ceux qu'il n'auroit jamais cessé de respecter, s'il n'eut pas vu passer le petit bout d'oreille : foible ; mais indispensable vengeance.

Je ne vous dis pas la millième partie de mes idées à ce sujet, ni tout ce que j'ai vu & entendu dans mon propre país, longtems le siège des Beaux-Arts, & dans les différentes Cours où j'ai travaillé. Si les Princes choisissent toujours pour présider aux Beaux-Arts des Mé-cènes judicieux, intelligens, éclairés, leur nom passeroit avec encore plus de gloire à la postérité : elle admireroit dans les Edifices, les Statues, les Tableaux, la grandeur des Souverains dont le goût produisit ces Chef-d'œuvres.

Du Souverain ce goût passeroit aux Grands, aux riches, & par émulation chez tous les peuples. C'est ainsi que les Beaux-Arts en tous genres, quand ils ont été connus, sentis, favorisés, distingués, ont illustré la Grèce, l'Italie, la France & les régions diverses qui les ont dignement encouragés. Aussi vous voyez que chaque Nation qui vient admirer les prodiges de nos Arts dans ma patrie, remporte chez elle une profonde vénération pour la grandeur des Princes qui ont su faire éclore tant de talens sublimes, & qui ont employé tant d'Artistes fameux. Beau siècle de Léon X. tu es passé, & nos plus beaux jours le sont aussi.

Je m'arrête ; peut-être qu'un jour je marcherai dans la voie que vous avez si bien ouverte, & que votre modération vous a empêché d'é-

tendre d'avantage: mais je vous proteste que je ne voudrois pas être le Littérateur chargé de vous contredire; vous savez trop bien avoir raison.

La lecture de votre Livre à tellement augmenté l'estime que d'ailleurs vos beaux Ouvrages, que j'ai admirés à Paris, m'avoient inspirée pour votre Personne, qu'ayant l'honneur d'être appelé à la Cour Impériale de Russie, je me félicite d'avance de me procurer encore celui de faire dans peu votre connoissance, & de lier avec vous une sincère amitié: avantage qui me fera d'autant plus flateur, que j'aurai celui de profiter de vos lumières. En attendant cette satisfaction si douce pour nous autres Artistes, je suis avec une parfaite considération,

MONSIEUR,

*Votre très humble & très obéissant
Serviteur*

G. GUGLIELMI.

De Berlin 30 Juin

1772.

NB: L'Auteur de cette Lettre, dont je conserve l'original, est mort à St. Pétersbourg, le 2 Février, v. s., 1773, âgé de 58 ans. Quand j'ai loué le talent de cet habile Artiste, il étoit vivant, & l'on pourroit croire que je voulois seulement acquiter sa Lettre. J'aurois trop à rougir de ce petit trafic, tout commun qu'il est, & je n'ai écrit que ce que j'ai senti. Aujourd'hui que je regrette sincèrement M. Guglielmi, je ratifie le peu de bien que j'en ai dit alors, & j'ajoute que l'impartialité de cet Italien étoit peut-être le chef-d'œuvre des Artistes de son País, quand ils veulent être justes; en voici les raisons.

Il étoit fort éclairé; il avoit vécu, étudié & voyagé en Artiste observateur, en homme sensible; il possédoit supérieurement la métaphysique & la théorie de son Art; il me trouvoit sans cesse à genoux devant les merveilles de l'Italie; la discorde entre nous eut donc été comme impossible. Notre blâme & notre éloge de quelque Ouvrage que ce soit, étoient presque toujours unanimes, & lorsqu'il s'y rencontroit quelque diversité, il en résulroit une instruction. Si M. Guglielmi me dévelopoit les beautés des productions que je n'ai pas vues, sa véracité m'en découvroit également les défauts.

Nos fréquens entretiens étoient l'ame d'une bonne Poétique de l'Art, & nous devions la réaliser sous la forme d'une correspondance épif-

218 LETTRE DE M. GUGLIELMI.

tolaire. Que de traits de génie, que de choses neuves, la chaleur & l'esprit naturel de cet Artiste auroient produits par l'action de ce frottement! En un mot, jamais peut-être deux Artistes n'ont été plus faits pour la communication, la vérité simple, & pour le parfait mépris de toute morgue nationale: c'étoit bien unanimement, bien cordialement que les milliers de sottises produites par ce défaut, nous faisoient hauffer les épaules.

F I N.



PETIT SUPPLEMENT.

JE croïois avoir trop entassé de passages de Pline ; mais des personnes, peut-être fort exigeantes, m'ont reproché de n'avoir pas assez lu mon Auteur. Je l'avois lu pourtant, mais je ne voulois ni m'apésantir ni rebuter. Cependant comme un reproche reveille les idées, j'ai entrevu que des Lecteurs plus tenaces ou plus curieux que ceux qui prennent un Livre par désœuvrement, pourroient être aussi plus exigeans. Voici donc pour cette sorte de Lecteurs.

Les Etoiles se moucbent d'elles mêmes, comme les mèches trempées dans l'huile des lampes ; & les feux errans qu'on remarque dans l'air, sont ces moucbures d'Etoiles. l. 2. c. 8. Cela est dit très dogmatiquement dans la partie qui traite de l'Astronomie.

Le Typhon se dissipe en y jettant un peu de Vinaigre. (tenui remedio aceti). l. 2. c. 48. Le Typhon, comme on doit le savoir, est la plus dangereuse de toutes les espèces de Trombes. Comment donc a-t-il pu monter dans un cerveau humain, qu'on puisse en aprocher assez pour y jeter un peu de Vinaigre ?

Il a tombé des Pluies de sang, de lait, de chair, de fer, de laine, de briques. l. 2. c. 56. Voïez dans l'Encyclopédie, Article *Pluie*, jusqu'où vont l'ignorance & la crédulité de Pline. Mais

ces faits sont avérés, dira-t-on, ou confirmés par d'autres semblables. Oûi; mais quand un Naturaliste les raporte, il doit en dire la cause, & ne pas les donner comme de vains pronostics.

Il est certain qu'il a souvent tombé des Pierres du Ciel. (decidere crebrò non erit dubio). l. 2. c. 58. Un Naturaliste auroit dit que ces Pierres étoient lancées en l'air par quelques irruptions, & qu'elles retomboient ensuite à des distances fort éloignées; mais il n'en auroit pas fait un prodige qui laissa croire qu'elles pourroient bien être tombées du Soleil.

Lisbonne, une des Villes sur le Tage, est renommée pour ses Cavaliers qui conçoivent par le soufle du Zéphir. l. 4. c. 21. Cette extravagance, qu'on a déjà vuë citée ailleurs, est ici répétée, parceque notre Naturaliste, bien persuadé du fait, s'est complu à le reproduire en y ajoutant des circonstances qui, selon lui, le rendent certain. Car, en effet, des Poulains très prompts à la course & qui ne vivent que trois ans, doivent être engendrés nécessairement par le soufle du Zéphir. Hélas! le bon Pline étoit loin de se douter, quand il fondoit sur le Zéphir cette conception miraculeuse, qu'autant en emportoit le vent.

Dans les Déserts d'Afrique on rencontre de tems en tems des Figurés d'hommes, (hominum species) qui se forment & se dissipent en un instant. l. 7. c. 2. Voilà tout juste les *ιδελα* d'Epicure, les *Simulacra* de Lucrèce, & Pline étoit bien endoctriné. En effet, ne pouvoit-il pas s'être

donné une bataille dans ces Déserts, & ces phan-
tômes ne pouvoient-ils pas être les Simulacres
des hommes qui étoient restés sur la place? Cet-
te bonne raison à part, on voit que par le mot
Species, Pline entend *figure*, *aparence*, & que
quand il a dit *hic primus Species exprimere insti-*
tuit, il a entendu qu'Apollodore exprima le
premier la beauté, l'aspect des Figures. Voiez
au bas de la page 150. Tome 1^{er} & la Note 23.
qui s'y raporte.

*Ce n'est point une fable que des Femmes ayent été
changées (mutari) en Hommes. l. 7. c. 4. Il sem-
ble qu'un Naturaliste de fait auroit dit, qu'une
exhibition du sexe a été prise par le vulgaire
pour une métamorphose.*

*Les Femmes qui naissent avec des Dents, sont
causé de très grands malheurs, ainsi que celles qui
naissent la partie naturelle fermée. (Il en raporte
des exemples). Les Femmes ont moins de Dents
que les Hommes. Quand leurs Dents canines sont
doubles à droite de la machoire supérieure, elles sont
favorisées des caresses de la fortune; au
contraire, si c'est à gauche. Il dit aussi que les
Dents résistent au feu, & qu'il ne peut les consumer.
l. 7. c. 16. J'ai eu la simplicité, sur la parole
de Pline, de mettre au feu une de mes Dents
qu'on venoit de me tirer: elle n'étoit pas ro-
maine, & ne résista point.*

*En Crète, une Montagne ayant été brisée par un
tremblement de terre, on y trouva un Corps humain
haut de 46. coudées. l. 7. c. 16. M. de Jaucourt
dit, Article Géant, que ce 46. est une faute de*

Copiste, & il en donne de bonnes raisons. Mais ne serviroient-elles pas à prouver, qu'il faut bien du tems pour apercevoir les fautes qui sont dans Pline, puisque tant de Scholiastes & tant d'Éditeurs ont été si longtems sans trouver les raisons que donne M. de Jaucourt? car je les crois de lui, puisqu'il ne cite personne.

Les Cadavres des hommes flotent sur le dos, ceux des femmes sur le ventre; comme si la Nature après leur mort ménageoit leur pudeur. l. 7. c. 17. Dites à présent que la Nature n'est pas pudibonde. Tout le monde ne conviendrait pas cependant, que cette position tendit plus à la pudeur.

Quelque envie qu'on ait de n'être pas sérieux quand on lit de pareilles niaiseries, on ne peut s'empêcher d'observer que la Physique avoit beau être foible au tems de Pline, le sens commun, le jugement, les connoissances les plus simples auroient pu le garantir de certaines foiblesses, si son goût pour l'épigramme ne l'eut trop souvent emporté. Quand l'*esprit* fait oublier que la Nature n'a pas fait un Code de pudeur particulier pour chaque sexe; quand l'observation n'a pas dit que la capacité du ventre des femmes, généralement plus remplie d'intestins que celle du ventre des hommes, joint au poids de certaines gorges, est emportée par sa pesanteur: en un mot, quand dans un Ouvrage le plus sérieux possible, on préfère souvent un *con-cetti* à une raison, & comme dans ce passage, à une cause qu'un enfant peut connoître; a-t-on bien mérité, quelque savoir qu'on ait d'ailleurs,

la réputation étonnante que certaines gens voudroient acorder à Pline? Mais cette réputation lui est acordée par les siècles? Eh! qu'à de commun cette autorité des siècles avec des vérités démontrées, quand elles la contredifent!

Pourquoi n'y-a-t'il pas de parité entre les biens & les maux, la somme fut-elle égale? & pourquoi aucun plaisir ne peut-il compenser la moindre tristesse? l. 7. c. 40. Pourquoi? C'est que cela n'est pas vrai. C'est qu'il faudroit dire de quelle nature sont ces biens & ces maux avant de décider s'il y a parité ou s'il n'y en a pas; il faudroit aussi avoir égard au caractère des personnes. C'est qu'une mère tendre, une mère honnête oubliera la tristesse d'avoir perdu son Serin, sitôt qu'elle aura retrouvé son Fils ou sa Fille qu'elle avoit aussi pleurés: & je vous demande si cette joye ne compensera pas la perte de l'oiseau, & même celle des enfans? La manie de se lamenter sans cesse à cause des maux de la vie, & celle de n'y voir que des plaisirs, sont également inconséquentes dès qu'elles sont exclusives.

Quand les Rats se sauvent d'une maison, & que les Araignées commencent à tomber avec leurs toiles, c'est un signe que la maison va s'écrouler. l. 8. c. 28. Hélas! c'est tout le contraire quand notre logis se délabre.

L'Urine du Linx se glace & devient une pierre précieuse semblable à l'Escarboucle, & brillante comme le feu. Ce que les Linx connoissant, ils couvrent par jalousie leur Urine de terre, afin qu'on ne profite pas de ce trésor. l. 8. c. 38. Le Chat qui

a les mœurs du Linx & qui recouvre aussi son Urine, pourroit bien croire aussi qu'il en vient une Escarboucle. Lisez avec précaution la page 241 du tom. 9. Hist. Nat., où M. de Buffon traite cette prétendue pierre précieuse comme elle le mérite. Je dis, lisez avec précaution, parceque notre illustre Savant dit que Pline mettant le Linx à la tête des Sphinx, des Pégases, des Licornes & des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Ethiopia, il n'a pas l'air d'y croire. Si j'osois avoir un avis après M. de Buffon, je dirois que dans l'endroit en question, Pline ne place point le Linx au rang des monstres fabuleux, puisqu'il en fait mention avec les Cerfs, les Ours, les Hyènes, les Loutres, les Veaux-marins, les Ecureuils, les Chevaux, les Chiens, &c. Or comme le Linx n'est pas un animal chimérique, & que Pline ne parle point de lui ailleurs comme plus réel, je crois qu'il seroit difficile de prouver qu'il ne le regarde pas ici comme vrai Linx. Je puis me tromper, mais il est bon d'y regarder. Il faut observer aussi que Sextus Empyricus qui vivoit après Pline, croïoit également que cette pierre provenoit des Linx que nous connoissons. *La pierre du Linx, dit-il, est liquide dans le Linx & dure dans l'air.* Hipotip. pirron. l. 1. c. 14.

On a remarqué que les Veaux aportés sur les épaules d'un homme pour être sacrifiés, n'apaisent pas les Dieux. l. 8. c. 45. Combien la superstition fait dire de sottises, même à Pline qui ne croïoit pas en Dieu! Il y a *non litare* dans ce passage.

On va voir plus bas que ces deux mots doivent être traduits par *ne pas apaiser les Dieux*.

A Memphis il y a entre les Iles du Nil un lieu appelé Pbiata; ainsi nommé parcequ'il a la figure d'une Pbiole. On y jette tous les ans un vase d'or & un d'argent, lorsqu'on célèbre la naissance d'Apis; & pendant cette célébration qui dure sept jours, chose admirable, les Crocodiles ne font de mal à personne: mais après la sixième heure du huitième jour, ces animaux cruels reprennent leur féroçité. l. 8. c. 46. Et cela est raconté avec toute la candeur d'un vrai-croiant.

*On a observé que les sacrifices des Cochons dont la queue est torpillée à droite, apaisent plus aisément les Dieux que si elle l'étoit à gauche. l. 8. c. 51. J'aurois pû traduire que cette queue tournée à droite rend la victime plus soumise au Sacrificateur; mais ne m'auroit-on pas reproché, à moi Statuaire, de ne pas entendre mon Auteur latin & de lui donner un sens équivoque? On auroit pû croire que j'ignore la signification du mot *litare* dont Plin se fert ici. On m'auroit renvoïé à ce passage de Cicéron, *Cum pluribus diis immolatur qui evenit ut litetur aliis, aliis non litetur.* A celui-ci de Tite-Live, *Per Dies aliquot hostiæ majores sine litatione cæsæ.* A celui-ci de Suétone, *Dein pluribus hostiis cæsis, cum litare non possêt, introiit curiam, sprete religionem.* A celui-ci d'Aurelius Victor, *Jovi Elicio litare non potuit; &* en un mot, à une infinité d'autres autorités qui attestent la signification de ce mot. Peut-être se feroit-on contenté de me ren-*

voïer au second tome de l'*Antiquité expliquée* & à l'Article *Sacrifice* de l'Encyclopédie, ou *litare* & *non litare* sont très bien expliqués. Pour éviter tout reproche, j'ai rendu *litare* par *apaiser les Dieux*.

Certaine espèce de Poissons est entièrement femelle, telle que le Rouget & le Serran, qui sont tous œuvés. l. 9. c. 16. Aristote que Pline copie, avoit sans doute fait comparoître tous les Rougets & les Serrans.

Peu de personnes savent que le meilleur tems pour la pêche est quand le Soleil entre au signe des Poissons. l. 9. c. 19. On fait aujourd'hui que les tems des différentes pêches ne se règlent pas sur la figure imaginaire de quelques étoiles : mais ne nous moquons pas trop; Louis le *Juste* étoit né sous le signe de la Balance.

L'Autruche a les pieds semblables (similes) à ceux du Cerf. l. 10 c. 1. On fait qu'il y a à-peu-près autant de ressemblance entre le joli pied du Cerf & celui de l'Autruche, comme entre l'Autruche & le Cerf.

La Nature a refusé la nourriture aux Aigles dans le tems qu'ils font leurs petits; car de peur que pour les nourrir ils n'enlèvent les petits des autres animaux sauvages, leurs ongles se renversent pendant tout ce tems. l. 10 c. 3. La Nature qui n'en fait pas autant aux ongles du Lion, du Tigre, du Loup & à ceux des autres Oiseaux de proie, s'est donc réservé les Aigles pour aussi mal raisonner que Pline fait ici.

Les personnes qui vénèrent tant Pline, fur-

tout depuis qu'il est un peu dévoilé, devroient bien nous dire, si leur vénération a pour objet ce passage & la quantité de ceux qui lui ressemblent. Si elles ont parcouru Pline, elles auront pu trouver, qu'il avertit en plusieurs endroits qu'il ne garantit pas tout ce qu'il raporte; car que ne trouve-t-on pas dans Pline? Cette échappatoire ne seroit pas adroite; attendu que si un Ecrivain de la connoissance de ces M^{rs} raportoit une absurdité ridicule qu'on lui auroit contée ou qu'il auroit luë, & qu'il la débitât seulement comme douteuse, ils ne perdrieroient pas l'ocasion de le dénigrer de la belle manière, y eut-il d'ailleurs dans son Ecrit, des choses très justes & même profitables. Et voilà nos petits Aréopagistes.

*Hylas, un des Grecs qui a le plus doctement écrit des Augures, dit que le Hibou, la Chouette, le Pic-vert, la Tourterelle & la Corneille, sortent de l'œuf par la queue. l. 10. c. 14. Quand on s'autorise spécialement & sans restriction, du témoignage d'un homme docte, il est certain qu'on y croit; aussi voit-on que Pline y croit d'autant mieux, que plus bas, c. 53. f. 74., il dit, tous les Oiseaux naissent par les pieds. Le P. Hardouin en rougit, & convient que Pline prend ici l'Oiseau pour l'Oeuf, en entendant mal Aristote. Sa remarque est curieuse; rapportons en une partie. *Verum ut auctoris sui mentem Plinius hoc loco sit affectus, eundem vereor: avesque incaute dixisse, pro ovis, non exigua suspicio est. &c.**

Les Animaux qui n'ont qu'un ongle au pied, ne font qu'un petit: ceux qui en ont deux, en font deux. l. 10. c. 63. Ce qui n'empêche pas que

les Vaches, les Biches, &c, n'en fassent qu'un ordinairement, & que le Rhinocéros qui a trois ongles à chaque pied, ne fasse qu'un petit &c., C'est au reste un assez plaifant Naturalisme, que de régler le nombre des fétus par celui des ongles.

Si-tôt après avoir été couvertes, les Femens seules entre tous les animaux courent au Nord si elles ont conçu un mâle, & au midi si c'est une femelle. l. 10. c. 63. D'où vous voiez avec quelle justesse un Maître de Haras peut faire ses comptes, car cela est dit fort sérieusement.

Il y eut longtems deux Myrtes sacrés devant l'ancien Temple de Romulus : l'un nommé Patricien, l'autre Plébeïen. Le Patricien se distingua, produisit, s'embellit pendant plusieurs années, durant les quelles aussi, l'autorité du Sénat fut en vigueur. Le Plébeïen, jaune, sec & sans ornemens, s'acrut ensuite & se fortifia. Mais le Patricien étant devenu foible & languissant au tems de la guerre des Marses, l'autorité du Sénat s'afoblit, & peu-à-peu sa majesté s'eclipsa. l. 15. c. 29. Que deux Myrtes fissent les destins de Rome, c'est un assez joli conte; mais que Pline le donne pour vrai, cela est tout aussi plaifant. Vous qui ne voulez pas que cet Ecrivain soit un repertoire de puérilités ridicules, lisez-le avec attention dans sa propre langue; & si vous ne changez pas d'opinion sur son compte, c'est que vous n'écouteriez ni votre sens commun, ni votre droiture.

Les Voyageurs qui tiennent à la main une branche de Myrte, pourront faire beaucoup de chemin à pied sans se fatiguer. l. 15. c. 29. Pourquoi pas? Le Myrte est consacré à l'amour: qu'un jeune amoureux porte à sa Bien-aimée un bouquet de

Myrte, & je vous répons qu'il ne se croira pas fatigué, quelque loin qu'elle demeure.

La feuille du Peuplier blanc est de deux couleurs; blanchâtre par dessus, & verte par dessous. l. 16. c. 23. C'est sans doute un *lapsus calami*; car ces deux couleurs sont placées dans le sens contraire à celui que dit notre Naturaliste.

Le Peuplier n'a point de graine. l. 16. c. 26. Et au l. 24. c. 8. *la graine de Peuplier, infusée dans du Vinaigre, est bonne contre le mal caduc.*

Ceux qui porteront une branche de Peuplier ou qui se ceindront avec, n'auront aucun mal entre les Cuisses. ibidem, f. 38. Il en dit autant de *Pagnus castus*: voulez-vous y croire?

Nous imputons nos crimes à la terre, parce qu'elle produit les poisons: mais qui est-ce qui les y cherche, si ce n'est l'homme? car les oiseaux & les autres animaux, loin de les y chercher, les fuient. l. 18. c. 1. Eh! pourquoi donc, honnête homme que vous êtes, prêtez-vous encore votre secours à l'homme criminel, en lui enseignant de tant de manières à préparer les poisons? votre Livre en est infecté.

Je fais (scio) une Herbe dont le nom est ignoré, & dont la vertu, chose étonnante! est d'empêcher absolument qu'aucun Oiseau n'entre dans un champ, si l'on enterre de cette Herbe aux quatre coins. l. 18. c. 17. Vous conviendrez que cette manière d'être utile aux hommes est ici fort désobligeante. Si vous ignorez le nom d'une Herbe si utile, donnez en du moins une description assez positive pour que le Botaniste,

& même le Païfan puisse la reconnoître; vous sur-tout qui écrivez pour les Gens de la Campagne. Mais heureusement il pourroit bien n'y avoir rien de perdu, si ce n'est votre assertion, *scio*.

Il y a dans la Province de Narbonne une Fontaine renommée, apellée Orgès, dans la quelle il croît des Herbes que les Bœufs aiment tant, que pour les chercher ils enfoncent entièrement leur tête dans l'eau. Mais il est certain (certum est) que ces Herbes venuës dans l'eau de cette Fontaine, n'y croissent que par la pluie. l. 18. c. 22. Si la pluie est impregnée de sels, d'esprits, d'huiles, elle peut aider à la végétation des plantes qui sont sur la terre; mais est-il aussi certain qu'elle produise le même effet sur les Herbes du fond de l'eau, & que sa vertu n'y arrive pas noyée? Voilà peut-être ce que Pline, qui discute souvent & assez longuement des riens, auroit dû examiner avant de faire le conte de cette Fontaine. Quand on avance dogmatiquement un fait difficile à croire, il faut l'appuyer de preuves proportionnées à son degré d'incrédibilité.

On enseigne que la racine de Glaïeul dont on veut faire un remède, doit être cueillie de la Main gauche par ceux qui l'administrent; qu'ils doivent nommer la personne pour qui est le remède, & dire pour quelle cause ils arrachent cette racine. l. 21. c. 20. Voilà toujours mon Philosophe, mon Naturaliste, non pas en ce qu'il croit, car on n'en sait trop rien, mais en ce qu'il dit.

Les Pommes & les Poires, en quelque petite quantité qu'elles soient, sont le plus pèsant fardeau pour les Bêtes de somme. Si on leur en montre avant, ou si on leur en fait manger, le fardeau leur paroîttra, dit-on, plus léger. l. 23. c. 7. Ce foible dit-on, aiunt, faisoit si peu régarder par Pline le fait comme une fable, qu'il le répète aussi sérieusement au premier Chapitre du Livre suivant. Ecrit-on sur un oui-dire une chose aussi commune, aussi aisée a vérifier? N'a-t-on pas mille occasions de s'en assurer, & ne doit-on pas le faire, quand on a entrepris de traiter dogmatiquement de la nature des animaux?

Caton assure que ceux qui portent sur eux de l'Absintbe Pontique, ne se blesseront point entre les Cuissees. l. 26. c. 8. Et Caton dit qu'il faut la porter sous sa bague. Tant il est vrai que dans une même tête, la raison n'exclut pas la sotise.

Ce qui est admirable, c'est que les Vêtemens qui auront servi aux funérailles, ne seront point mangés des Vers; & qu'un Serpent ataché à quelqu'un, n'en peut être aisément arraché que de la main gauche. l. 28. c. 3. Et cela s'apelle de la Philosophie, de la Physique, de l'Instruction.

Il y a une troisième espèce de Pbalanges nommées Araignées lanugineuses, dont la tête est fort grosse. En la disséquant on y trouve, dit-on, deux petits Vers, les quels envelopés dans de la peau de Cerf & atachés sur les Femmes avant le lever du Soleil, les empêchent de concevoir, ainsi que Cécilius La écrit dans ses Commentaires. La

vertu de ce préservatif ne dure qu'un an : c'est de tous ceux qui préviennent la Conception , le seul qu'il soit permis de prescrire ; parceque la fécondité de quelques femmes trop chargées d'enfans , mérite cette indulgence. l. 29. c. 4. A-t-on jamais vu plus folle & plus dangereuse inconséquence? — Il y a des malheureux à qui la vie est à charge ; or moi , qui suis compatissant , je voudrois les en délivrer : ainsi , Messieurs , je publie la recette d'un poison expéditif dont chacun pourra faire usage. Mais quoique je mette ce secret entre les mains de tout le monde , ainsi que tous ceux dont j'ai enrichi mon Livre , j'entends qu'il soit le seul permis , & seulement pour les malheureux trop chargés de maux ; car c'est aussi l'intention de Cécilius qui me l'a enseigné. — Eh ! mon cher Maître , parlons net ; si votre préservatif ou celui de Cécilius , ainsi publié , étoit aussi bien une vérité comme il n'est qu'une fofise , & qu'il ne paroît point du tout ici que vous regardiez comme telle , ne voyez-vous pas que les filles en useroient plus souvent que les femmes , les quelles ont du moins quelques raisons d'avoir des enfans ? C'est donc ainsi , prédicateur austère , citoïen bien-faisant , que vous prêchez les mœurs ! Le voilà ce Pline si honnête , & en même tems si extravagant ; tour à tour impie , crédule , philosophe & superstitieux , il vous échape à l'instant où vous croïez le tenir. Quelle lumière cependant jette ce passage sur tous ceux de son espece où notre bon Naturali-

ste enseigne encore diférens moïens de se procurer l'avortement, & dont les recettes ne sont pas toujours aussi niaises que celle-ci, ni les drogues fort difficiles à trouver! Traduirà & publiera ces fortes de passages qui voudra. Il y a des personnes qui demandent, si on doit plus traduire Plinè en entier, que Sanchez de *Matrimonio*: question qui n'est pas faite assurément sans en avoir bien senti l'objet.

Les Cbiens fuient ceux qui portent un cœur de Cbien; & pour les empêcher d'aboyer, il faut avoir une langue de Cbien dans son soulier, sous son pouce, ou porter sur soi la queue d'une Belette qu'on aura lâchée après la lui avoir coupée. l. 29. c. 5. Quant au premier point, on dit qu'il y a plusieurs exemples du contraire: pour les deux autres, ils s'expliquent assez.

On atache des cœurs d'Alouettes buppées aux cuisses de ceux qui ont la colique, ou on les leur fait avaler tout récents & tout chauds. De deux frères Aspernatus, de maison Consulaire, l'un fut guéri de la colique en mangeant de ces sortes d'Alouettes, & en portant un cœur de cet Oiseau renfermé dans un brassélet d'or. L'autre guérit après en avoir fait un Sacrifice & construit avec de petites briques cruës, un petit Temple en forme de fourneau, qu'il ferma, son Sacrifice étant achevé. l. 30. c. 7. Celui-là est comme bien d'autres sans réplique: l'usage populaire y est rapporté du même ton que le fait historique, c'est-à-dire fort sérieusement, & vous voiez comment l'un &

l'autre sentent leur Naturaliste, & jusqu'où va la bonhomie de notre Pline.

Il est funeste de regarder tarir les Fontaines : c'est ce qui est arrivé depuis peu à Lartius Licinius, qui fut tué sept jours après avoir vu tarir les sources du Tamarique. l. 31. c. 2. Celui-là est prouvé par un fait. Mais il falloit aussi prouver que tous ceux, ou du moins la plus grande partie de ceux qui ont vu tarir des sources, sont morts quelques jours après ; sans quoi il pourroit se trouver des gens qui vous ayant examiné d'assez près, prouveroient aisément que vous êtes crédule & superstitieux.

La Fontaine d'Arethuse en Sicile, est toute miraculeuse : elle sent le fumier pendant les jeux Olympiques ; & il y a de la vraisemblance à cela, puisque l'Alphée qui passe à Olympie, se rend en Sicile par dessous la Mer, & va se jeter dans cette Fontaine. l. 31. c. 5. Il ne m'appartient pas d'attaquer l'érudition grecque de Pline, & tout aussi peu sa Géographie raisonnée, mais voyez l'Article *Alphée* & l'Article *Arethuse* dans l'Encyclopédie : ils font de M. Diderot, & ils vous diront ce que c'est qu'*Alphée* & *Alphaga*. Ils vous diront aussi comme quoi Pline, ainsi que d'autres Anciens, n'a débité-là qu'une petite fable.

Je n'omettrai pas un exemple de la vertu merveilleuse du Feu : cet exemple est célèbre dans les Historiens Romains. Sous le règne de Tarquin l'ancien, il parut soudain au Palais, dans les cendres du foyer, les parties naturelles d'un homme, & Ocri-

fia, Esclave de la Reine Tanaquil, étant assise auprès du foyer, en fut engrossée, dont naquit Servius Tullius qui succéda à la couronne. C'est pour cela qu'un jour l'Enfant étant endormi dans la chambre du Roi, sa tête parut environnée de feu & qu'on le crut engendré par le Dieu Lare. En mémoire de cet événement, Tullius institua la fête des Compitalia, pour honorer les Dieux domestiques. l. 36. c. 27. Il y a deux questions à faire ici, qu'il n'est pas permis d'éluder. Pline croïoit ou ne croïoit pas cette ridicule opération. S'il ne la croïoit pas, pourquoi la raporte-t-il aussi sérieusement pour clôture d'un chapitre où il traite, on ne peut pas plus sérieusement, des qualités du feu? S'il la croïoit, jugez de sa Physique & de sa Philosophie.

Le Peuple croit que les Corbeaux pondent ou s'accouplent par le Bec, & que par cette raison, si les Femmes grosses mangeoient un Oeuf de Corbeau, elles rendroient l'Enfant par la bouche. l. 10. c. 12. La dessus Pline produit gravement & fort à propos, l'autorité d'Aristote, pour assurer les gens de l'endroit où les Poules ont l'Oeuf: ce qui n'empêche pas qu'au livre 30. ch. 12. il n'assure aussi que les Oeufs de Corbeau font avorter les femmes par la bouche. Pourquoi pas? Agnès croïoit bien que les Enfans se faisoient par l'oreille: il ne lui manquoit que d'avoir lu dans Pline, *il est certain (constat) que les Femmes enceintes doivent se garder des Oeufs de Corbeau; parceque, si elles passaient par dessus, ils les feroient avorter par la bouche. l. 30. 12.*

Je m'arrête, & je crois ne pas mal faire; mais j'affure le Lecteur de pouvoir lui fournir encore mille traits plus ou moins forts, & qui partageroient son attention entre le rire, la pitié & l'indignation, tant il y en a qui sont dangereux. Mais Plinè a donc écrit bien des sottises? Oh! je vous en répons. Il s'est emparé de toutes celles qu'il rencontroit dans les Livres qu'il copioit; & comme il y trouvoit des choses excellentes, il en a aussi rempli son Ouvrage. Vous direz qu'à cette marque on ne voit pas l'échantillon d'un bon Philosophe, d'un bon Critique, d'un bon Naturaliste: ce n'est pas ma faute; & si même on vouloit excuser Plinè par Tite-Live, je ne vois pas ce qu'on y gagneroit. Un Naturaliste qui entasse pour la postérité des contes de Nourrices, n'est pas plus pardonnable que l'Historien qu'il copie, n'y crussent-ils ni l'un ni l'autre. Si vous n'avez ni le tems ni l'occasion d'étudier certains objets de la Nature dont Plinè a parlé, lisez au moins les Ouvrages des *Savans* Naturalistes modernes; comparez-les à celui de Plinè, & vous verrez s'il étoit *Savant*. Mais défiez-vous de ceux qui le fardent pour vous le faire trouver beau; visitez-le chez lui-même & sans apprêt: c'est-là, & ce n'est que là où vous le trouverez vraiment ce qu'il est. Vous voiez bien que je ne prétens pas vous en imposer par le peu que j'en ai traduit.

OBSERVATIONS
SUR LA
STATUE
DE
MARC-AURELE,
ET SUR D'AUTRES OBJETS RÉLATIFS
AUX
BEAUX-ARTS.
A MONSIEUR
D J D E R O T,
PAR
ETIENNE FALCONET.

Ut enim de pictore, sculptore, fictore nisi artifex judicare, ita nisi sapiens non potest perspicere sapientem.

PLIN. EP. 10. L. 1.

„ Nihil pejus est iis , qui paulum aliquid
„ ultra primas litteras prògressi , fallam sibi
„ scientiæ persuasionem induerunt. Nam & ce-
„ dere præcipiendi peritis indignantur , & ve-
„ lut jure quodam potestatis , quo ferè hoc ho-
„ minum genus intumescit , imperiosi atque in-
„ terim sævientes stultitiam suam perdocent.”

QUINTIL. Orat. instit. l. I. c. I.

*Il n'y a rien de pire que ceux qui , ayant quelque
légère teinture d'une science , se persuadent fausse-
ment qu'ils sont savans. Car ils se révoltent contre
ceux qui seroient en état de les instruire , & prenant
un ton d'autorité , ce qui est fort familier à cette
espèce de gens , ils débitent leurs sottises avec hau-
teur , quelque fois même avec humeur , contre ceux
qui ôsent les contredire.*

AVERTISSEMENT.

Je préviens ceux entre les mains de qui pourra tomber cet Ecrit, que s'ils ne veulent lire que des Ouvrages où l'enchaînement heureux des raisonnemens, la finesse des transitions, & la magie du stile répondent à l'ordonnance & à la disposition méthodique du plan, ils peuvent s'épargner la peine de lire celui-ci. Ce n'est pas un Littérateur qui écrit, c'est un Artiste qui ne peut donner aux Lettres que les momens d'intervale que lui laissent les occupations de son état. Si les réflexions qu'il a jettées sur le papier, à mesure qu'elles lui ont

IV *AVERTISSEMENT.*

été suggérées par la vuë des objets, les conversations & ses lectures, ont quelque justesse; si elles peuvent être de quelque avantage aux Arts, il aura atteint le but au quel il s'est borné, qui a été d'être utile plutôt que de plaire.

*Quanquam b! sed placeant, quibus hoc,
Minerva, dedisti.*



OBSER-

OBSERVATIONS

S U R L A

S T A T U E

D E

MARCAURELE,

Et sur d'autres objets relatifs aux

B E A U X - A R T S .

Quand nous disputions sur le Tableau de *Polygnote*, nous rêvions tout à notre aise; mais à notre réveil, nous n'avons trouvé qu'une description de *Pausanias*, peut-être plus froide encore que le Tableau qui n'est plus depuis tant de siècles. Aujourd'hui, l'objet que je vous propose est bien existant & bien admiré, non seulement par cette foule qui regarde assez volontiers sans voir, & qui vient vous dire après: nous l'avons vu, c'est une merveille; mais encore, dit-on, par quelques Artistes. Ainsi les clameurs s'éleveront de toutes parts contre l'audacieux qui, pour s'instruire, examine si un Ouvrage qui passe assez généralement pour un Chef-d'œuvre a bien mérité cette réputation. Quant à moi qui ne crois aux Chef-d'œuvres que quand j'en vois, vous auriez beau me mon-

6 OBSERVATIONS SUR LA STATUE

trer la foudre de l'Antiquomanie prête à tomber sur ma tête, je ne vous en dirois pas moins mon avis sur la Statue de *Marc-Aurele*, & si vous me fâchiez, je vous dirois, mais très-haut, *auriculas asini Midas habet*.

Si un homme est assez honnête pour ne point flater un ridicule Amateur, fût-il *Mécène*, fût-il *Auguste*, il peut, il doit même s'opposer au torrent de l'aveugle préjugé, & réclamer contre tout despote qui prétendrait connoître mieux que lui les ressorts de son Art: il peut dire: la tête, le col & les jambes du cheval de *Marc-Aurele* sont fort au-dessous de leur réputation, parcequ'à l'heure qu'il vous parle, il a sous les yeux ces différentes parties; il les examine, & jette au feu ce qu'en ont écrit tant de gens qui se répètent comme les enfans répètent les contes de leurs nourrices. Mais, direz-vous, si vous n'avez pas vu l'Ensemble de la Statue, pouvez-vous en bien juger sur quelques parties détachées? Oui, très-assurément, je puis en juger; par la raison que de médiocres parties ne peuvent jamais faire un Ensemble qui puisse être appelé Chef-d'œuvre, *ex ungue leonem*. N'allez pas me dire que je suis le détracteur de tout ce qu'on révère; vous me feriez de la peine, parceque votre erreur seroit connue de ceux qui ont comme moi ces objets sous les yeux. Je les ai demandés; ils ont été moulés à Rome sur le bronze original, & sont venus à St. Petersbourg pour mon instruction. Il faut, je vous assure, que le Maître que j'atendois,

me paroisse Ecolier à beaucoup d'égards, pour que j'ose le traiter ainsi. Vous n'irez pas me conter non plus, qu'il vaut mieux se tromper avec la foule, que d'avoir raison tout seul & de son propre fond. Ce beau sermon pourroit être écouté sur quelque autre matière; mais ici, ce sont des raisons, des démonstrations, & non pas des autorités qu'il nous faut. Ne me blâmez donc pas sans m'avoir entendu, & si vous le pouvez, vous chercherez la raison des éloges qui depuis si long-tems ont été prodigués à cet Ouvrage. Vous noterez que le Plâtre que j'ai, est bien moulé, qu'il est placé à 18 ou 20 pieds de terre, & que je l'ai éclairé tout à son avantage: moiën sûr pour bien voir & juger un Ouvrage placé dans l'original à cette distance. L'Artiste qui ne l'auroit pas su employer, seroit stupide & répréhensible; & ceux qui croiroient qu'il ne fait pas l'alphabet de son Art, le seroient tout autant.

Je ne parle pas de l'exécution du Cavalier, puisque je ne l'ai pas vue. Mais si ce que j'ai de son Cheval témoignoit pour lui, je ne balancerois pas à décider de la totalité de l'Ouvrage; & si dans cette totalité je trouvois de bonnes parties, je ne changerois pas d'avis pour cela. Un peu de bon & un peu de mauvais, encore un coup, ne font point un Chef-d'œuvre. Vous noterez de plus, que je distingue ce que les accidens ont pu déformer, d'avec les endroits où je retrouve la main de l'Artiste. J'en vois peu qui soient bien, beaucoup de foibles & de mau-

vais. En un mot, si la Tête de ce Cheval est belle, il n'y a qu'un parti à prendre: il faut regarder comme mauvaises, toutes celles que nous connoissons des plus habiles Maîtres, tant en Peinture qu'en Sculpture; car je vous jure que celle-ci ne leur ressemble point. Je n'ai pas la foiblesse de me fâcher contre les erreurs d'un bon Ouvrage, & vous ne m'attendez pas là. Qui ne fait que *l'extrême exactitude est le sublime des fôts*? Mais les défauts d'une production médiocre, n'ont pas le même droit à l'indulgence que ceux d'un Ouvrage du premier ordre. C'est bien pis encore si le défaut est capital, s'il ne tient pas à quelque beauté, s'il n'est pas le sommeil d'un grand Maître; en un mot, s'il n'est pas le fatal cachet de l'humanité. L'*Apollon* & le Groupe du *Laocoon* ne font pas sans quelques erreurs, que les Artistes connoissent; mais qu'on fasse un *Apollon* & un *Laocoon* avec leurs erreurs.

Si, en manquant dans les belles Formes, une Statue avoit cet Ensemble qui fait exceller quelques hommes dans la bonne grace, sans être bien proportionnée, on diroit: voilà seulement de la grace. Mais si cette grace étoit soutenuë d'une belle Proportion & de belles Formes dans toutes les parties du corps, on diroit: voilà le vrai point où l'Art doit atteindre. Ici, la grace manque presque autant que les belles Proportions & les belles Formes.

Qu'importe à votre ami le petit mot de *Pierre de Cortone*, tant répété & jamais apprécié?

Il dit un jour à ce Cheval antique; *Et pourquoi ne marches-tu pas? Ne fais-tu pas que tu es vivant? Pierre de Cortone* a-t-il dit ce mot? & quand il l'eût dit, un instant d'enthousiasme du plus habile homme que ce soit, est il une autorité suffisante pour nous fermer les yeux, surtout quand l'Ouvrage existe, & qu'il contredit l'éloge? Ce jugement ne me surprend pas plus que tant d'autres, qui, à l'examen raisonné de l'objet, se sont trouvés faux. Un célèbre *St. Jean*, prétendu original de *Raphaël*, dont un Pied tourne, disent les badauts, de quelque côté qu'on le regarde, fut apporté dans notre Académie, pour examiner si l'on pouvoit risquer de remettre sur Toile ce précieux morceau. On examina, les Amateurs raisonnerent, les Artistes écoutèrent, se regarderent, ne dirent mot, & le Tableau fut respectueusement reporté à la place où l'on va continuer d'admirer le Pied qui tourne, comme *Plin* admiroit la *Minerve* d'*Amulius* qui regardoit le spectateur de quelque côté qu'il la regardât, *spectantem aspectans quacumque aspiceretur.*

J'espère que vous me ferez grace de ces deux *Minerves* de *Pheidias* & d'*Alcamène*; dont l'une, qui étoit belle à voir de près, perdit toute sa beauté dès qu'elle fut vuë à la hauteur où l'on s'étoit proposé de la placer, tandis que l'autre, qui de près ne paroïssoit qu'à peine ébauchée, eut toute son expression & sa majesté lorsqu'elle eut été mise au lieu de sa destination. Ce ne seroit pas à quelqu'un qui sauroit

qu'*Alcamène* en même tems qu'il étoit l'Elève de *Pbidias* étoit auffi l'objet de fès amours, qu'il faudroit vouloir faire croire que le Maître, l'Amant, eût laiffé commettre à fon Disciple, à l'objet de fès amours, une auffi lourde bévue que celle de manquer aux règles de l'Art, dans un Ouvrage qui devoit être exposé à un Concours public; d'y manquer, dis je, d'une manière qui devoit déshonorer l'un & l'autre. Ce n'est pas à un Statuaire qui fait un Ouvrage coloffal qu'il faudroit s'adresser, pour faire l'aplication de ce conte au *Marc-Aurele*. Il ne prendroit pas le change; parcequ'il connoît ou doit connoître, la valeur des Touches, leur effet, & comment elles doivent être frappées pour la distance. Il est d'ailleurs assez peu vraisemblable, qu'*Alcamène*, Elève de *Pbidias*, n'eût pas appris l'usage de l'Optique pour les Ouvrages qui doivent être vus de loin. *Pbidias* étoit profond dans cette Science, & *Alcamène* étoit, dit-on, peu inférieur à son Maître. Si on diroit qu'un habile homme peut se tromper, on ne diroit que des mots; parcequ'il est ici question d'un objet qu'il n'est pas permis, en bonne logique, de perdre de vuë, & que le Statuaire n'auroit perdu de vuë lui-même, qu'en oubliant la destination de sa Statue & les Elémens de son Art. Je vous demande si cela est possible? Mais les Anciens nous en ont bien conté d'autres.

Il est vrai que TZETZES raporte ce défi entre *Pbidias* & *Alcamène* (Chiliad. 8. hist. 193.

vers. 342); Mais comme ce Poëte Grec vivoit dans le XII. siècle, à une grande distance par conséquent de l'évènement dont il parle; il a peut être confondu le Concours qu'il y eut entre le même *Alcamène & Agoracrite*, dont l'objet étoit deux *Vénus*, ainsi que *Pline* le dit liv: 36. ch. 5. Peut être aussi n'a-t-il eu pour toute autorité que quelque conte populaire de son païs, sur la quelle il aura donné le fait comme certain. Ainsi le fait, quel qu'il soit, ne paroît pas des mieux avérés: sa certitude heureusement n'est pour nous d'aucune importance, (1).

Suposons cependant qu'on voulut m'arrêter par cet exemple, je dirois à l'observateur: „ la

(1) Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver dans une Note cette aventure telle que TZETZES l'a rapportée; la voici.

„ Alcamène né dans une Isle, travailloit le bronze; il
 „ fut contemporain & rival de Phidias, ce qui pensa
 „ même couter la vie à ce dernier, Alcamène faisoit ses
 „ Statues agréables, quoiqu'il ignorât la Perspective &
 „ la Géométrie; mais comme il passoit une grande partie
 „ de son tems dans les Places publiques, il s'y faisoit
 „ des admirateurs, des amis & des partisans.

„ Phidias au contraire, savant dans la Perspective &
 „ la Géométrie, traitoit ses Figures avec beaucoup d'in-
 „ telligence, les faisant acorder avec les tems, les lieux
 „ & les personnes; s'appliquant sur tout aux Convenances
 „ des différentes parties. Il haïssoit les assemblées, les Pla-
 „ ces publiques, & il n'avoit que son Art pour apui &
 „ pour protecteur.

„ Il arriva que le peuple d'Athènes ayant besoin de faire
 „ ériger deux Statues de Minerve qui devoient être pla-
 „ cées chacune sur une haute Colonne, ces deux Arti-
 „ stes en furent chargés par ordre du peuple. Alcamène

„ Statue de *Marc-Aurele* n'est par travaillée
 „ dans les règles de l'Optique ; la Touche & la
 „ faillie des yeux du cheval font au-dessous du
 „ naturel pour la froideur ; les narines font un
 „ cercle sans mouvement & sans respiration ;
 „ les plis formés par l'ouverture de la bouche,
 „ sont arrangés comme on voit les brins d'osier
 „ dans le tissu d'une corbeille ; ceux du col, au-

„ ne donna à la Statue de la Déesse un air grêle , mince
 „ & des traits féminins. Mais Phidias, Perspectiveur &
 „ Géomètre , sachant que les objets fort éloignés paroissent
 „ considérablement diminués, fit la bouche de la
 „ sienne entre-ouverte, les narines très écartées, & le
 „ reste en raison de la hauteur des Colonnes.

„ L'Ouvrage d'Alcamène fut d'abord jugé le meilleur,
 „ & peu s'en falut qu'on ne jettât des pierres à Phidias,
 „ Mais quand les deux Statues furent élevées & posées
 „ sur les Colonnes, celle de Phidias fit voir la supériorité
 „ de son Art, & dès ce moment le nom de Phidias
 „ fut célébré par toutes les bouches. Pour la Statue
 „ d'Alcamène, elle parut ridicule, & l'Auteur fut l'objet
 „ de la risée publique. *Tzetzes, chibiade 8^e hist. 193.*
 Si cette historiette eut été fabriquée pour faire entendre que les Athéniens étoient de mauvais Juges en Sculpture, on n'auroit guères pu la mieux imaginer. Mais ce qui détruit encore son autorité, c'est son peu de rapport avec ce que Pline dit d'Alcamène qu'il fait Élève de Phidias & Athénien : Pline pourroit avoir eu des Mémoires plus sûrs que Tzetzes qui vivoit onze-cent ans plus tard. Il est risible d'entendre tous les jours des gens qui répètent que les Athéniens se connoissoient parfaitement en Beaux-Arts, & qui ne manquent pas de nous régaler en même tems de ce petit conte. Au reste, la conduite de Phidias & celle d'Alcamène fourniroit la matière d'un bon commentaire ou le sujet d'un conte moral à l'usage de quelques Artistes.

„ deffous de la ganache, font bien ronds, bien
 „ froids, fans inégalités, fans reffort, fans ce
 „ frémiffement, cette crispatïon de la peau que
 „ fes plis ocafionnent toujours; il femble voir
 „ une douzaine de baguettes arrangées fymmé-
 „ triquement les unes auprès des autres. Cette
 „ forte de travail étant contraire aux loix de
 „ l'Optique, l'exemple de la *Minerve* de *Pbidias*
 „ feroit ici fort déplacé.” Pourquoi donc en
 prévenir l'objection? C'est, mon Ami, qu'il y
 a des esprits qui fe retranchent où raifonnable-
 ment on ne devoit pas les attendre. Permet-
 tez que je mette ici leur raifonnement dans tout
 fon jour.

Une Tour quarrée, difent-ils, vuë à une cer-
 taine diftance paroît ronde; donc une figure
 vuë également à une certaine diftance, peut pa-
 roître belle, quoique de près, elle offre des
 diformités.

Fort bien, Messieurs; écoutez-moi à votre
 tour. Entendons-nous d'abord fur le mot *voir*.
 Une Tour quarrée vuë de la diftance où elle pa-
 roît ronde, n'est plus vuë; elle n'est qu'*aper-
 çuë*, & même fi confufement qu'*on ne diftingue
 plus qu'un amas cylindrique de pierres, non pas
 précifément comme les corps vraiment ronds que
 nous avons fous les yeux, mais avec une forme plus
 confufe & moins parfaite* (*). De plus voir...

(*)*Quadratasque procul turres cùm cernimus urbis:
 Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ;
 Angulus obtufus quia longè cernitur, ac perit ejus
 Plaga, nec ad nostras acies perlabitur ictus;*

n'est pas seulement aquérir par le moïen des yeux une idée quelconque d'un objet , c'est aquérir l'idée exacte de sa forme & de sa couleur. Or une Statue n'est pas faite pour n'être *qu'aperçue* ; elle est faite pour être *vue* dans toute l'étendue du terme : & un Statuaire seroit bien fou de perdre du tems à faire une Figure qui ne devroit être vue qu'à une distance proportionnelle à celle où une Tour quarrée perd ses angles : la main de son Manœuvre suffiroit pour un pareil Ouvrage.

La question porte donc nécessairement sur une Figure vue à une distance où l'œil du spectateur puisse en embrasser & en distinguer nettement les différentes parties. Cette distance doit être au moins de deux fois la hauteur de l'objet. Or, dans cette hypothèse, n'est-il pas évident que si les défauts qu'on remarque dans la tête du cheval de *Marc-Aurele* sont de nature que la distance ne puisse que les augmenter, le raisonnement des défenseurs de sa beauté prouvera précisément le contraire de leur proposition ?

En effet, en quoi pêche principalement cette Tête, abstraction faite de sa Forme ignoble, incorrecte, sans cette grace & cette finesse qui caractérisent une belle Tête de cheval ? N'est-ce

*Aëra per multum quia dum Simulacra feruntur,
Cogit bebescere eum crebris offensibus aër :
Hinc, ubi suffugit sensum simul angulus omnis,
Fit, quasi tornata ut Saxorum structa tuantur ;
Non tamen ut coram quæ sunt verèque rotunda,
Sed quasi adumbratim paulùm Simulacra videntur.*

LUCRETIUS, lib. 4. v. 354-364.

pas en ce que les parties susceptibles d'expression ne sont pas assez fortement exprimées, que les Touches n'en sont pas assez fermes, &c? Or, par la proposition même, la distance arrondit les angles. Donc une figure qui pêche de près par la foiblesse de l'expression, ne peut que perdre davantage par la distance.

Vous avez vu quelques Statues sur un Piédestal quarré, soit dans un Jardin, soit dans une grande Place. Quand vous avez été assez éloigné pour que le Piédestal vous parût rond, avez-vous pu voir assez la Statue pour juger si elle étoit bien ou mal? Avez-vous vu quelle étoit son Atitude, & si elle représentoit un homme ou une femme? En vous rapprochant à une distance proportionnelle à celle qui vous faisoit perdre les angles du Piédestal, avez-vous pu distinguer les traits & l'Expression de la Statue? Non, rien de tout cela. Convenez donc que les règles de l'Optique appliquées à contre-sens, font faire de mauvais raisonnemens.

Si pourtant l'histoire des deux Statues étoit vraie, elle n'ajouteroit pas à l'opinion que nous avons des connoissances universelles des Grecs & de leur goût exquis pour les Beaux-Arts; opinion fondée sur les Ouvrages qu'ils nous ont laissés. Au moins il nous seroit permis de croire qu'ils avoient aussi leurs travers & leurs défauts de jugement dans les choses mêmes dont ils se piquoient le plus. Comment voulez-vous que des gens qui ne prévoyoient pas que la *Minerve* de *Pheidias*, Statuaire de la plus grande

célebrité, feroit bien en place avec ses Touches heurtées & faites pour la distance à la quelle on la devoit voir, comment, dis-je, voulez-vous qu'ils n'aient pas pu se tromper sur le Tableau de *Polygnote*? C'étoit l'enfance de la Peinture (2). Ces juges si éclairés dans les Beaux-Arts ne favoient pas non plus décider sur le champ que l'autre *Minerve* étant si belle à voir de près, n'avoit qu'à être placée à une distance proportionnée à son travail, pour être également un Chef-d'œuvre. J'en suis fâché pour ces juges des Beaux-Arts: mais l'avanture ne founiroit pas une preuve convainquante de leur goût exquis. Croyons qu'elle n'est pas vraie: cela est plus honnête & plus conséquent.

Je vous ai dit plus haut ce qui donne encore à tout cela l'air d'un petit conte, & la raison que je vous en ai donnée ne me semble pas mauvaise. *La Motte* n'a fait qu'une Fable de cette avanture, & c'est en conscience tout ce qu'on en pouvoit faire de mieux, pour l'honneur de la Grèce à qui nous devons tant de Chef-d'œuvres & tant de sottises.

J'ai trouvé de prétendus Connoisseurs qui se voyant

(2) *Ut illa prope rudia.* Quintil. *instit. Orat.* l. 12. c. 10. Ce Tableau de Polygnote étoit peint à Delphes, dans le Lesché; il représentoit *la prise de Troye & le retour des Grecs*, selon Pausanias qui en fait la description à sa manière, l. 10. c. 25.

voyant ferrés de près sur le défaut de détails dans quelques médiocres Statues antiques, croyoient se tirer d'affaire en disant que les anciens Sculpteurs n'ont souvent négligé les détails, & ne se sont tenus aux Formes générales, que pour donner plus de grandeur à leur travail. Sans doute qu'en tout genre, même dans les productions médiocres, le grand Stile l'emporte sur le Stile mesquin; mais il ne s'agit pas de faire l'apologie des Ouvrages foibles, & les *Connoisseurs* dont je parle, ne font pas attention que les Découpeurs de *Silhouettes* s'en tiennent aussi aux Formes générales, tandis que le sublime *Apollon*, le *Laocoon*, le *Gladiateur* & l'*Hercule* qui est colossal, réunissent à de grandes Formes les détails les plus convenables & les plus recherchés. Tout y est, mais envelopé dans le plus bel ensemble. Voilà la Nature; voilà le sublime de la Sculpture.

Si vous avez étudié les détails de votre Ouvrage, & que votre Etude ne soit pas sentie par certains spectateurs, vous êtes porté à en faire faire la comparaison avec les mauvais détails d'un Ouvrage antique & admiré, qui se trouveroit tout auprès du votre; justice permise, & qu'on se doit, ne seroit-ce que pour instruire les juges. Eh bien, savez-vous ce que vous répond un arrivant d'Italie? Il commence par être étourdi de la comparaison, puis en se rapellant ces quatre mots de son *Credo* ultramontain *l'Antique ne peut avoir tort*, il vous dit qu'à Rome, au Capitole, tous les détails du *Marc-Aurele* dis-

paroissent. — Eh , Monsieur , s'ils dispa-
roissent , pourquoi les avoir faits ? Et si le Statuaire
a jugé à propos de s'en donner la peine , quoi-
qu'ils dussent ainsi disparaître , pourquoi les a-
t-il faits mauvais ? *Glycon* a donc bien perdu son
tems en nous laissant de si beaux détails dans son
Hercule , Statue aussi colossale que celle de l'Em-
pereur.

Voilà comme le défaut de principes & la pré-
occupation font raisonner les gens. Si vous né-
gligez les détails , on vous dit , les belles Sta-
tues antiques ne présentent aucunes négligen-
ces ; si vous en remarquez dans de foibles pro-
ductions des Anciens , cela , vous dit-on , est
perdu par la distance.

„ *Le Meunier repartit :*

„ *Qu'on dise quelque chose , ou qu'on ne dise rien ,*

„ *J'en veux faire à ma tête. Il le fit , & fit bien.*

Vous croyez peut-être , mon ami , que je
viens de m'amuser à battre la campagne. Hé-
las ! je le voudrois , & que ces travers n'eussent
d'autre nid que mon cerveau ; mais que savez-
vous si je ne les ai pas dénichés ailleurs ? J'ai
entendu , & cela n'est pas rare , des gens d'es-
prit , je dis d'un esprit cultivé , déraisonner en
Peinture & en Sculpture , on ne sauroit plus
complètement (3). En voici un exemple pour

(3) J'ai pourtant quelque fois le plaisir si doux pour
l'homme qui produit , de voir vis-à-vis de mon Ouvrage
des gens sensibles , honnêtes , & en qui un sens droit ,

la Sculpture. On a dit ici que Mr. *Saly* avoit fait tenir la bride de son cheval de la main droi-

une ame élevée tiennent lieu, jusqu'à un point, de connoissances exactes dans les Beaux-Arts. Ceux-là m'ont souvent instruit, & m'ont bien dédommagé des autres. Si ces hommes me sont utiles, s'ils méritent ma reconnaissance, imaginez combien l'attention de l'Impératrice m'est précieuse. J'ignore le vil & dangereux talent de flater les Souverains, mais je vous jure que S. M. I. a contribué au bien de mon Ouvrage autant que qui que ce soit. Vous ne ferez pas fâché d'apprendre que Milord *Catcart*, Ambassadeur d'Angleterre, s'y intéresse aussi beaucoup, & que je lui suis redevable de plusieurs bons avis. S'il m'est permis de hasarder le mien sur un Art que je n'exerce pas, je crois que ce Seigneur est fort bon Ecuyer à en juger par les conseils qu'il m'a donnés & par les avantages qui en ont résulté pour mon Ouvrage; & c'est avec le plaisir du sentiment pur de la reconnaissance que je vous dis les obligations que je lui en ai.

Mon modèle est fini: (j'écris ceci en Avril 1770: la Statue a été commencée le 1^{er} Février 1768.) Je l'ai entièrement rébauchée & finie seul en dix-huit mois, malgré les jours d'hiver qui n'ont pas quatre heures de travail. Vous me direz: *voyons, Monsieur, le tems ne fait rien à l'affaire.* Aussi n'est-ce pas pour me prévaloir d'un peu de diligence que je vous rends ce compte; c'est seulement pour vous dire que, dépourvu de quelques secours, je n'ai pas été moins prompt qu'un autre. Vous savez que les deux Ouvriers que j'avois fait venir, n'y ont été occupés qu'environ huit mois. Après

te, qu'il ne s'en étoit aperçu qu'après la fonte de la Statue, & qu'on fut obligé de scier le bronze pour refaire deux autres bras. On avoit même assuré ce prétendu fait comme très-certain, à quelqu'un dont le génie & le goût éclairé ne se prête pas à de pareilles imputations, & qui par conséquent étoit loin d'y croire: vous imaginez bien aussi ce que je répondois quand on m'en parloit.

On avoit aussi dit à Mr. *Saly* que, pour faire tenir la Statue de *Pierre le Grand* en équilibre, j'avois fait son cheval cabré tout droit. Mais comme un Artiste éclairé, une ame honnête, ne suppose pas dans son Confrère une folie qu'il seroit fâché que celui-ci supposât en lui, Mr. *Saly* aura certainement aussi rejeté cette absurde extravagance, ne fût-il pas que le galop de mon cheval n'est élevé de la ligne horizontale

leur départ, il m'a fallu tout refaire pour mettre l'Ouvrage ensemble. J'excepte la tête du Héros que je n'ai point faite: ce Portrait hardi, colossal, expressif & touché de caractère, est de M^{lle} *Collot* mon Elève. Enfin j'ai achevé, & par ma ténacité au travail, j'ai détruit des préventions que d'honnêtes gens avoient eu soin d'occasionner ici. Puissé-je avoir fait un Monument digne de la Souveraine qui le consacre, & du grand homme qu'il représente; qui plaise à la partie de la Nation qui a le goût des Beaux-Arts, de la sensibilité & de l'élévation; qui ne déshonore ni l'Art, ni mon Pays, & enfin, qui me fasse dire avec Horace, *non omnis moriar.*

que de 10. degrés (élévation pareille au galop d'un cheval naturel) & que la ligne du corps du cheval est parallèle au terrain, incliné aussi de 10. degrés, sur le quel il galope. Mr. *Saly* ne fût-il rien de cela, ses lumières & son honnêteté lui auront suffi pour l'empêcher de croire une pareille ineptie.

M. *D'Alembert*, après avoir donné la définition exacte de la Musique, ajoute, „ tout ce „ qu'on doit en conclure, c'est qu'après avoir fait „ un Art d'apprendre la Musique, on devrait bien „ en faire un de l'écouter.” Discours Prélim. de „ l'Encyclop. page 12.) Ce souhait, que l'on pourra faire encore longtems, est applicable à tous les Beaux-Arts, particulièrement à la Peinture, à l'Architecture, à la Sculpture, &c. Nous faisons des Tableaux, des Statues, des Edifices, mais nous n'avons pas encore fait l'Art de les voir.

Un fort brave homme que j'aime autant qu'il a envie de se connoître en Peinture & en Sculpture, avoit chanté la Statue de *Marc-Aurele* sur parole, comme la plupart de ceux qui la chantent. Il la vit chez moi, & la jugea comme chacun l'y juge. Mais il fut un peu fâché d'avoir eu tort, parceque cela fâche toujours un peu. Vous n'imaginerez pas de quelle manière il se replia sur lui-même quelque tems après, & comment une légèreté le conduisit à quelque chose de pire. Je vais vous le conter.

Toutes vos Statues antiques, disoit-il, vos *Apollons*, vos *Vénus de Médicis*, vos *Gladiateurs* ne me touchent pas autant qu'une Figure

qui représenteroit les hommes comme ils font. Tous les hommes ont des défauts, & selon moi ces Statues-là en ont un que je ne faurois leur passer ; c'est celui de n'en point avoir. Ainsi, à égalité d'expression, je préférerois la Statue dont les bras, les jambes ou d'autres parties seroient incorrectes, à cette grande régularité. Il me nomma d'illustres personnages, à commencer par *Alexandre*, dont la stature étoit défectueuse à quelques égards. Il répéta plusieurs fois qu'une Figure incorrecte, à égalité d'expression, lui plairoit davantage que toutes ces belles Proportions grecques dont on rencontre si peu d'exemples parmi les beautés avec qui on a l'honneur de vivre. Il s'extasia sur les femmes nues de *Rubens* qui plaisent tant avec leurs incorrectes. Il oublia que le charme de la Palette fait tout passer chez ce magicien, & que le Sculpteur n'a point de Palette (4).

(4) Le Peintre sacrifie quelque fois la belle Forme & la justesse d'un Contour, soit pour étendre une Lumière ou une Ombre, ou lorsqu'il est emporté par les ressorts & l'harmonie de sa machine : le Spectateur, ou ne s'en aperçoit pas, ou lui en fait gré. Cependant, plus les Peintres ont réuni la beauté du Dessin aux autres parties de l'Art, plus ils ont été de grands Maîtres. Le Statuaire pourroit aussi prendre la même liberté avec le même avantage dans ses Compositions ; mais le jour venant à changer sur l'Ouvrage, il y changeroit aussi une beauté en un défaut souvent impardonnable ; il faut donc que le

Mon appréciateur ne faisoit que répéter une vision du Chancelier *Bacon* (5), que peut-être il avoit lue dans les Ouvrages de cet homme célèbre, ou dans les Ecrits de ceux qui ont adopté & commenté son idée. Il juroit *in verba magistri*, & avoit si peu l'idée du Beau absolu ou plutôt du Beau relatif (6), le seul que nous connoissons, qu'il ne soupçonnoit pas qu'un grand homme eût pu s'égarer dans une matière qu'il n'avoit pas étudiée: ce qui est cependant fort ordinaire, & fort pardonnable quand on s'en tient là. Mais si on eût demandé à *Bacon* jusqu'où il faut imiter le *désordre* & les *imperfections* de la Nature, quel point auroit-il fixé? Où seroit son *critère*? Je lui eusse dit: Milord,

Statuaire soit correct & harmonieux dans tous les points de vue & de quelque côté que son Ouvrage soit éclairé: excepté pourtant les jours qui sont si défavorables, qu'ils empêchent de distinguer les objets.

(5) „ *L'idée du Peintre qui, pour représenter*
 „ *VÉNUS, déroba ses traits à plusieurs Modèles, ne*
 „ *devoit faire qu'une beauté de fantaisie fort im-*
 „ *parfaite, parcequ'elle n'imitoit pas le désordre*
 „ *gracieux & l'imperfection même de la Nature.*”
 (Analyse de la Philosophie du Chancelier *Bacon*, ch. 41.)

(6) Le type de ce Beau relatif est consacré, pour la Peinture & la Sculpture, dans les précieux Monumens de l'Antiquité, & le Naturel qui s'y rapporte, est pour nous le vrai Beau.

24 OBSERVATIONS SUR LA STATUE

la femme qui vous déplaît, embrâse toute mon ame, tandis que celle qui me fait fuir, vous fait devenir fou. Qu'eût-il eu à me répondre? Le Peintre ou le Statuaire lui eût dit: je suis fâché que vous ne soyez pas content de cette Figure de femme, je l'ai pourtant faite selon le *désordre* & les *imperfections* de la Nature, & d'après l'idée que j'ai du Beau imparfait. *Bacon* auroit répondu à mes Artistes: Vous vous trompez: je fais confister ce Beau dans une autre sorte de *désordre* & dans d'autres *imperfections*. Pourriez-vous me dire, vous mon ami, si jamais ils auroient pu s'accorder? Et voilà comme on raisonne des Beaux-Arts quand on n'en connoit pas les principes. Pour nous, nous dirons que le Naturel consiste dans la perfection, & qu'il faut tenir pour Naturel tout ce que la Nature permet que nous fassions parfaitement bien. C'est avec ce sentiment que les grands Artistes ont produit le vrai Beau en tout genre.

Cette sortie sur les plus belles Statues antiques n'étoit faite que pour canoniser, à quelque prix que ce fût, les défauts de celle de *Marc-Aurele*. J'écoutai mon ami, je ne me fâchai point, parcequ'on ne se fâche point avec son ami pour des opinions: je lui répondis, & je l'aimai encore (7).

(7) L'observation, la réflexion, l'examen réitéré, ont pourtant ramené cette personne à un jugement plus raisonnable. J'aurois supprimé ses premières idées, si ce

Plusieurs personnes prétendent, soit pour blâmer soit pour justifier la Forme courte & pesante du cheval de *Marc-Aurele*, que les Romains n'avoient que cette race de chevaux qui passât pour belle. Si ces gens-là consultoient les Bas-reliefs, les Pierres gravées, les Monnoyes & les Médailles antiques, ces Monumens leur offriroient par fois des chevaux aussi fins que tous ceux que nous connoissons. Les Romains, maîtres du monde, avoient des chevaux de toutes les races qu'ils vouloient, & puisqu'ils avoient le goût & le discernement juste dans les Statues humaines, pourquoi ne l'auroient-ils pas eu dans leurs Statues de chevaux?

Ceux des Statuaires & des Graveurs Grecs ou Romains qui nous ont laissé dans leurs Ouvrages la représentation d'un cheval fin, en voyoient l'original dans la Nature; ils croyoient donc que cette finesse étoit une beauté, puisqu'ils la représentoient de préférence.

Prenez le premier volume de *Vases Etrusques*, imprimé à Naples 1766, vous y verrez à la 130^e & dernière Planche des chevaux aussi fins que tous ceux que vous pouvez connoître. Vous en trouverez aussi dans le *P. Montfaucon* qui vous présenteront la même légèreté. En un mot, consultez tous les recueils de Médailles anciennes; voyez sur-tout les *Césars de Julien* par le *Baron de Spanheim*, & procurez-vous si vous pouvez la

n'étoit pour vous montrer encore un trait de la marche de l'esprit humain, & quels détours la prévention & l'amour de nos opinions nous font prendre pour nous égarer.

vuë des originaux , vous ferez alors pleinement convaincu de cette vérité ; il ne tiendra qu'à vous d'en être persuadé.

La date précise des Vases dont je vous parle est fort indifférente ; il suffit qu'ils soient Etrusques pour constater leur antiquité & celle des beaux chevaux chez les Romains. Qu'ils soient faits avant le tems des Rois de Rome , ou qu'ils ne l'aient été qu'au tems de *Jugurtha* , que nous importe ? ils sont antérieurs de plusieurs siècles à la Statue de *Marc - Aurele* , & probablement la race des chevaux qui y sont représentés ne s'étoit pas perdue. Au moins , pour le croire , en faudroit-il des assurances dans quelques Ecrivains du tems. Je ne sache pas que nous en ayons , & vous venez de voir que nous ne manquons pas de preuves du contraire. Ajoutez à ces preuves celle du Pavé de Mosaïque trouvé à Rome proche le *Domine quo vadis*. Il y est représenté des chevaux qui , s'ils ne sont pas de la plus belle Exécution , sont au moins d'un Ensemble fort léger , & cela est bien postérieur aux Ouvrages Etrusques. Mais ce qui est sans réplique , ce qui l'emporte sur tout ce que disent & peuvent dire les défenseurs des gros chevaux Romains , c'est le petit cheval antique écorché qui est dans la *Villa-Matbèi*. La finesse , l'élégance de sa proportion , la justesse de ses mouvemens , & la belle Forme de chacune de ses parties , font de cet Ouvrage un morceau précieux. Si la peau y étoit , vous verriez , en le comparant au cheval de *Marc-Aurele* , que le vrai Beau l'est par lui-même , quelque nombreux

que soient les éloges prodigués à ce qui l'est beaucoup moins. On fait d'ailleurs que les Romains avoient de très beaux chevaux qu'ils tiroient de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Afrique, &c., où ils étoient les mieux faits, les plus légers & les plus propres à la monture & à la course. Voyez sur cela le 4^e. Volume de l'*Histoire naturelle*, page 248. Ainsi, le témoignage historique se trouvant réuni & conforme à celui des autres Monumens, la preuve est complète contre l'opinion de ceux qui ne croient pas que les Romains eussent des chevaux plus légers & mieux faits que celui de *Marc-Aurele*. Mais le petit cheval de la *Villa-Matbei* répond lui seul à tout ce qu'on peut dire. S'il ne suffisoit pas, la Statue Equestre de *Nonnius Balbus* acheveroit de décider très complètement la question, pour la Proportion seulement; parcequ'il ne s'agit pas de comparer en détail les beautés & les défauts de ces deux chevaux. Mais il seroit bien surprenant que ceux qui les ont vus tous deux, ne sachent pas que l'un est aussi élégant que l'autre est court, gros & ramassé. Ces deux Ouvrages ont été faits en Italie, & certainement d'après des chevaux du pays, ou qu'on y avoit amenés. Si après avoir vu le cheval de *Balbus*, on n'ouvre pas les yeux sur la grosse taille & la conformation vicieuse de celui de *Marc-Aurele*, c'est qu'on ne revient pas aisément d'une vieille habitude; il faut du travail en proportion de la force du préjugé: mais nous

formies légers & tenaces avec auffi peu de raifon pour l'un que pour l'autre parti , grace à l'infinité de caufes qui a fait de notre cerveau le rendez-vous d'une foule épouvantable de contradictions.

Vous verrez par les Médailles, les Pierres gravées & les Monnoyes jusqu'à *Marc-Aurele* & fort peu après lui, qu'il y avoit des chevaux fins en Italie; & que depuis, on les trouve de plus en plus mal exécutés, pendant la décadence de l'Art, & jusqu'à fa chute totale. Alors non feulement les chevaux, mais tout le refte ne vaut rien: ce qui ne fignifie pas que les hommes & les animaux fuffent autrement faits qu'ils ne l'étoient un ou deux fiècles avant. Il feroit étonnant qu'on ne fît pas cette observation pour les représentations des chevaux, tandis qu'on la fait, fans doute, pour celles des hommes. Ceux qui voudront, de bonne foi, fe donner la peine d'examiner les Monumens du Bas-Empire, & de les comparer à ceux des fiècles antérieurs, ne croiront plus que le cheval de *Marc-Aurele* foit de l'efpèce que les Romains reconnoiffoient pour la plus belle.

Mais toute l'Italie, direz-vous, qui a le goût des Beaux-Arts, célèbre cette Statue? Ne pourroit-on pas ici récuser les Italiens, parce qu'ils ne peuvent être juges & parties, & que d'ailleurs on connoît leur prévention, en général, pour les Antiquités dont ils font poffeffeurs? Le tour que leur fit *Michel-Ange*,

tout Italien qu'il étoit , n'est pas encore oublié (8). Les grands hommes en tout genre , ont rarement la maladie de leur pays. Le gros des Italiens vous dira que le *Marc-Aurele* est beau. Il vous dira aussi que les chevaux Etrusques dont je viens de parler font beaux. Tout cela est Antique , tout cela est Italien. Concluez , & souvenez-vous que le respect aveugle pour l'Antiquité a consacré beaucoup d'erreurs.

Les Amateurs , me direz-vous encore , qui ont vu cette Statue , en font les plus grands éloges. Je ne prétens pas vous dire qu'absolument personne ne s'y connoît moins qu'un Amateur. Mais vous ne sauriez croire combien me plaît la franchise de celui qui disoit : il y a trois choses que j'ai toujours beaucoup aimées sans jamais y rien comprendre , la Peinture , la Musique & les Femmes.

Les Voyageurs , à leur retour d'Italie , disent merveille de ce cheval. — La plupart des Voyageurs parcourent assez rapidement l'Italie , &

(8) *Michel-Ange* fit , dit-on , un *Cupidon* de marbre qu'il enterra secrètement , après en avoir cassé un bras. On trouva la Statue en faisant une fouille : on se récria sur la beauté de ce Chef-d'œuvre antique. Un Cardinal en fit l'acquisition à grands frais. *Michel-Ange* exhiba le bras cassé , & l'Eminence antiquomane se défit aussitôt de ce mauvais Ouvrage qui n'étoit que d'un Statuaire vivant.

n'y vont guères que pour admirer. Or quand on est pourvu à un certain point de l'esprit d'admiration, on n'est pas autrement fourni de celui de lumière & de critique. On prend volontiers ses instructions dans le geste & dans les superlatifs du *Cicèrone* qui vous conduit. Beaucoup de gens ont pu dire aussi : voilà un cheval de bonne mine, comme on dit tous les jours, en voyant de ces personnes qui ont un peu trop d'embonpoint : voilà un homme, voilà une femme de bonne mine. L'Artiste lui-même n'est pas tout-à-fait exempt de cette illusion. Mais veut-il faire une belle figure ? Il regarde l'*Apollon*, le *Gladiateur*, la *Vénus de Médicis*, & il dit : voilà deux hommes & une femme bien faits. C'est qu'alors il n'est plus l'homme du monde ; il est l'émule & le sectateur de la belle Nature.

Si je passois sur la place du Capitole, je dirois peut-être tout comme un autre : voilà un cheval de bonne mine ; mais, rentré dans mon Atelier, je me garderois bien, moi Statuaire, d'en faire un pareil. Je ne mépriserois pas pour cela les beautés qu'il peut y avoir.

Tout concourt au charme de l'illusion quand on va voir cette Statue. Le Capitole, *ce Monument de la terre le plus respectable, dont à peine on ose se former une idée : ce lieu inaccessible à tous autres qu'aux Romains & aux Dieux, qui sembloient soutenir ensemble & à forces égales, le sceptre de l'Univers*, échauffe l'imagination de tout

homme sensible qui en approche. Vous ne montez pas sans émotion sur la Place où présidoient les Scipions, les Marius, les Césars. Un superbe & large escalier, dont la rampe est fort douce, vous présente au haut, trois beaux Pavillons d'Architecture composés par Michel-Ange; ils forment le fond & les deux côtés de la Place. Cette rampe est couronnée de Statues imposantes & des Trophées de Marius. Vous arrivez à la Statue Equestre comme si vous sortiez de l'ancre de Trophonius. Tout l'ensemble est imposant; c'est la scène d'un théâtre dont l'ordonnance combinée par un grand Maître, ne vous laisse que la faculté d'admirer. . . , & puis vous êtes à Rome.

Ajoutez encore que ce qui concourt à la beauté de l'ensemble, vous empêche de bien voir la Statue de *Marc-Aurele*. La Place n'est pas fort grande, elle est entourée de Statues en haut & en bas, que vous voyez en même tems, & qui nécessairement partagent votre attention. Est-ce une faute? Est-ce une adresse de l'Art? Je croirois volontiers le dernier. Si vous n'êtes que voyageur curieux & Amateur, vous y serez pris. Mais l'Ecuyer & l'Artiste qui auront bien étudié les chevaux, sauront toujours à quoi s'en tenir.

Iy y a des voyageurs exacts qui écrivent avec méthode & intérêt ce qu'ils ont vu ou entendu dire. Mais combien de gens ces livres ont-ils gâtés sur le fait des Beaux-Arts? Quand on tient un de ces Catalogues raisonnés fait par

un Ecrivain qui fait plaire, on se croit Connoisseur. Il ne vient pas dans l'esprit que l'Auteur, quelques informations qu'il ait prises, manquant lui même de principes & de connoissances, n'en peut donner aux autres. Ainsi le préjugé, l'inatention, la préoccupation des uns & des autres, a formé un rempart d'autorités qu'on s'est acoutumé à croire inexpugnable.

Les hommes reviennent pourtant d'eux-mêmes, quand on les prend au dépourvû. J'ai montré à des gens qui avoient lu de ces relations, & à des voyageurs qui avoient resté plusieurs années à Rome, les différentes parties que j'ai de ce cheval, *che si è reso famosissimo appressò tutte le Nationi del mondo*, comme disent les Italiens. Savez-vous ce que ces lecteurs & ces voyageurs ont dit? Après leur avoir juré que c'étoient celles du cheval de *Marc-Aurele*, quelques-uns ont d'abord nié le fait, & ensuite ont avoué qu'ils l'avoient regardé à Rome, mais qu'il étoit démontré dans mon Atelier qu'ils ne l'avoient pas vu. Ceux qui connoissent les beaux chevaux, ceux qui ont une idée des Arts, ont été déconcertés. Chacun a cherché des raisons pour apuyer son ancienne crédulité. Mais ils sont tous convenus que le torrent les avoit emportés. *Opinione Regina del mondo* (9).

Ce

(9) Un fort habile Artiste qui connoît les beaux chevaux par les études qu'il en a faites; un Artiste Italien,
&

Ce n'est pas que quelques Voyageurs ne puissent dire encore: je l'ai vu au Capitole ce Che-

& qui plus est Romain, vient de voir dans mon Atelier, à la hauteur de la Statue equestre de *Pierre le Grand*, la Tête & le Col du Cheval de *Marc-Aurele*. Cet Artiste, après son examen, a déclaré net, en présence de témoins, que l'inattention, le défaut d'observation, le torrent en un mot, avoient maintenu son erreur jusqu'alors; mais qu'il se retractoit de la meilleure foi du monde & qu'il voïoit clair comme le jour, que cette Tête & son Encoltre étoient mauvaises. Nous avions entre les mains les Os d'une belle Tête de Cheval, & nous faisons notre examen avec l'attention, la précision & la rigueur que l'importance de la question exigeoit; sur-tout de la part d'un Peintre Romain & de celle d'un Sculpteur qui ne se seroit pas contenté d'un bavardage en l'air, qui fût, comme on ne le voit que trop, pour payer une infinité de gens.

Quant aux Chairs & à tout ce qui ne dépend pas des Os, nous n'étions pas plus indulgens. Après avoir cherché en tous sens & de tous les points de vuë possibles, les rapports qu'il pouvoit y avoir entre cette Tête & la belle Nature, nous avons eu le malheur de ne les pas trouver.

On conçoit aisément, que si j'eusse été homme à vouloir employer quelques supercheries pour me donner raison, j'avois affaire à un juge qui s'en seroit aperçu, & qui n'étoit pas d'humeur à me les passer. Son examen des Jambes & des Cuisses de ce Cheval, a opéré le même résultat, la même conviction. Je ne place ici cette

54 OBSERVATIONS SUR LA STATUE

val; il est très beau. Je n'ai qu'une demande à faire à ces Voyageurs qui l'ont vu au Capitole. Leur goût étoit-il formé? L'est-il même à présent? Sont-ils surs que l'image, ou plutôt la mémoire vague qu'ils ont conservée de cette Statue, n'est pas l'effet continué de leurs foibles connoissances d'alors? Comme on prend souvent une réminiscence pour une invention, de même aussi prend-on quelquefois son imagination pour une réminiscence. Et n'est-ce rien que de pouvoir dire; j'ai vu cela, moi qui vous parle; vous ne l'avez pas vu vous autres? L'homme se fait illusion sur tant de minuties; il est si industrieux à donner de l'extension à son existence, & de l'existence à tout ce qu'il croit l'agrandir, qu'en vérité il faudroit être de bien mauvaise humeur pour lui ôter ses échasses: il en a besoin, laissons les lui. Il est aussi certains ignorans, condamnés à l'être toujours, qui ont de plus que leur ignorance, l'incapacité de revenir à un meilleur avis. Je ne parle pas de cette vile espèce d'hommes si méprisables, qui ne loue les morts que pour avoir le droit d'insulter aux vivans. Je ne rencontre guères de ces chenilles; s'il s'en est trouvé, j'ai passé, elles sont oubliées; & si j'en étois incommodé, je vous le

Note qu'après l'avoir communiquée à M. Guglielmi, (l'Artiste dont je viens de parler) le quel, assuré qu'il est bien fondé à penser comme moi, ne craint point d'être nommé.

dirois. J'ai vu dans ma jeunesse des Tableaux & des Statues, qu'après les avoir longtems perdus de vuë, j'ai toujours cru être ce qu'ils me paroiffoient dans ce tems là. Depuis que mon goût s'est formé, & que mes connoiffances se font augmentées, j'ai revu ces Ouvrages. Ils n'étoient plus les mêmes. Si on faisoit ce retour sur soi, (il n'est pas difficile à faire) on apercevrait que nos jugemens n'étant jamais qu'en proportion de nos connoiffances, l'affirmation d'aujourd'hui, sur tout dans les objets de goût, est presque toujours l'affurance d'une négation pour demain. „ *Si nous n'affirmions*, (dit quelque part M. de Cambrai) *que ce que présentent nos idées claires, si nous ne nions que ce qu'elles excluent, nous ne tomberions jamais dans la moindre erreur.*” Voilà bien le meilleur de tous les compas que je connoiffe, & je promets de m'en servir quand je pourrai.

Enfin, les Artistes François ont fait l'éloge de cet Ouvrage. Je fais ce que m'en ont dit plusieurs de nos Artistes, & si *Bouchardon* l'eût fait sincèrement cet éloge, vous ne verriez pas la tête de son cheval & tout le cheval, aussi différens de celui dont nous parlons; & *Bouchardon* le connoiffoit bien. J'en dis autant de celui de Mr. *Saly* a Copenhague, quoique je ne l'aye pas vu. Quelque vénération qu'ait pû avoir ce savant Artiste, ou qu'il ait montrée pour le cheval de *Marc-Aurele*, s'il n'eût pas étudié profondément les plus beaux Chevaux, le sien ne seroit pas un beau cheval, comme

on me l'a dit. Je n'en ai vu que la Gravure qui me paroît bien à plusieurs égards : mais quoi- qu'elle soit faite d'après les Dessins & sous les yeux de l'Auteur, je ne hazarderois pas pour cela d'avoir une opinion sur les beautés de l'exécution de la Statue. Cependant s'il m'est permis de former un préjugé, je vous assure qu'il est absolument favorable à mon Confrère dont je connois le mérite, (10). Le Naturel est le guide unique d'un Statuaire moderne dans ces fortes d'Ouvrages. Quand il en trouve des modèles dans l'Antiquité, il n'y voit rien qui l'emporte sur la belle Nature, ni qui en approche, surtout pour l'Exécution (11). Mais qu'il fasse un *Apollon*, un *Gladiateur*, un *Hercule*, un *Laocoon*,

(10) Mais Mr. *Saly* convient avec tous les Statuaires qui ont étudié sérieusement un cheval, & il le dit à qui veut l'entendre, que dans sa jeunesse il admiroit comme un autre celui de *Marc-Aurele* qu'aujourd'hui il regarde comme un mauvais Ouvrage qui n'a pas été fait d'après le Naturel. Si je dois croire un honnête homme qui arrive de Copenhague, voilà le jugement de Mr. *Saly*.

(11) J'excepte toujours le petit cheval écorché de la *Ville-Mathéi*. Il est étonnant que cette belle Etude ne fasse pas ouvrir les yeux sur le cheval de *Marc-Aurele*. C'est, peut-être, qu'étant reléguée dans un Jardin, on la voit moins que l'autre Statue; j'en ai un très-beau Plâtre à St. Pétersbourg.

vous le verrez consulter l'Antiquité ; heureux s'il peut faire reconnoître dans son Ouvrage les Grands principes de la belle Sculpture antique.

La Tête de ce Cheval fait bien en place, disent quelques-uns de ceux qui l'y ont vuë. Je leur répons que cela ne se peut, parceque sa Forme, de quelque côté & à quelque distance qu'on la voie, est désagréable ; qu'elle ressemble à un autre Animal, & point du tout aux belles Têtes de Chevaux naturels. Ainsi, quoiqu'en disent ses aprobateurs, cette Tête ne fait pas aussi bien en place qu'ils le croient. S'ils en voioient une belle à côté, ils seroient détrompés dans l'instant. Mon ami ; je me crois d'autant plus certain de cela, que je vois cette Tête tous les jours, & que tout à côté d'elle, j'étudie tous les jours aussi de belles Têtes de Chevaux : la comparaison que d'autres & moi en faisons avec le beau Naturel, n'est pas soutenable. Si *Diderot* la voioit cette Tête, son Encolure & les autres Parties que j'ai du Cheval, il diroit à son ami : jetez bien vite au feu votre examen de toute la Statue, cela est trop foible, & laissez-moi cette besogne à faire ; je veux vous montrer comment il faut écrire pour ces gens-là, & ce qu'il faut répondre à ceux qui m'ont juré que rien n'est plus beau que la *Partie antérieure de ce Cheval*. A combien de Peintres, de Sculpteurs & de ces gens qui décident de tout, ne pourroit-on pas demander s'ils savent ce que c'est qu'un Cheval, s'ils l'ont étudié dans tous ses Mouvemens, & s'ils connoissent bien les Formes différentes que ces Mouvemens occasionnent ? Les uns devroient répon-

dre : nous étions trop peu avancés quand nous avons vu le *Marc Aurele* à Rome, & l'objet de nos études n'étoit pas un Cheval. Les autres répondroient juste, s'ils disoient : nous voïons tous les jours les objets naturels dans leurs mouvemens divers, mais n'y apportant pas l'œil observateur de l'Artiste & son habitude à saisir juste les objets d'imitation, nous n'en sommes pas plus instruits des vérités du Naturel.

En homme délié je m'en serois tenu à laisser voir à côté de mon Ouvrage, les différentes Parties originales & les Dessains exacts que j'ai de ce Cheval. J'aurois pû même en exalter la supériorité sur tout ce qu'on peut faire de beau. Sans me soupçonner de charlatanerie, quelques-uns des hommes qui se servent de leurs yeux, ne m'en auroient peut-être pas moins dit que l'Empereur Russe étoit mieux monté que le Romain. Oui ; mais combien d'autres m'auroient pris au mot ? Je connois d'assez braves gens & de beaucoup de talent, qui, à cause de cette foule d'aveugles qui vont donnant de leur bâton à travers les jambes des passants, se croient obligés de monter sur les tréteaux. C'est qu'ils n'ont pas la force de résister au torrent. Mais sommes-nous toujours maîtres de notre caractère ?

Chassez le naturel, il revient au galop.

La Statue Equestre de *Marc-Aurele* étoit, dit-on, une des vingt-quatre qui étoient à Rome, & sans doute l'une des plus belles, s'il est vrai que *Toiila, Roi des Goths, ne songea qu'à conserver cette seule Statue* (*). Je ne fais si le choix que

(*) Descript. de l'Italie, par M. l'Abbé *Richard*, Tom. VI. pag. 9.

fait un Roi d'une seule Statue par préférence à quantité d'autres belles qui sont à sa disposition, est une preuve suffisante de la supériorité de l'Ouvrage, sur-tout quand ce Roi peut avoir d'autres motifs; celui, par exemple, de conserver l'image d'un bon Empereur. J'aimerois mieux, d'après la connoissance que nous avons de *Totila*, voir dans ce trait un homme qui rend hommage à la vertu, que d'en faire gratuitement un Connoisseur. Puisqu'il ne s'agit que de suppositions, il semble que celle-ci est plus honnête & plus vraisemblable. Remarquez qu'il n'eut envie que de cette Statue: un Amateur ne s'en seroit pas tenu là, pouvant les prendre toutes; & s'il eut été Connoisseur, eut-il laissé *l'Apollon, le Gladiateur, le Laocoon, la Venus*? Oh! si vous me disiez, *Michel-Ange* a sauvé du sac de Rome une Statue à son choix; je répondrois, c'étoit donc la plus belle.

Le choix de *Totila* n'est donc pas plus important que le mot de *Pietre de Cortone*, au quel il est à propos que je vous ramene. Etes-vous sûr que ce Peintre, qui admettoit la vie dans ce Cheval, se connût bien en Chevaux, qu'il eût beaucoup étudié la justesse de leurs Actions, & que par conséquent, son jugement soit d'un grand poids? La connoissance du Cheval dépend d'une étude très particulière; & ceux qu'a faits *Pietre de Cortone* sont des à-peu-près facilement exécutés, mais dont les Mouvements & les Formes sont souvent infidèles. S'il n'avoit étudié que légèrement cette partie, pouvoit-il en être bon juge? Le sentiment vague d'un objet est fort éloigné de la connoissance exacte qu'il faut avoir pour en bien juger.

Je vais tâcher de vous démontrer que le Mouvement du Cheval de *Marc-Aurele* est absolument faux, & par-là le mot de *Pietre de Cortone* se trouvera apprécié (12).

Un Animal, dont les Organes du mouvement sont bien proportionnés, souples, aisés & de la configuration la plus avantageuse pour l'Action à laquelle ils sont destinés, indique certainement à l'œil plus d'action & de vie physique, qu'un autre de la même espèce qui auroit les défauts opposés. Or la justesse des Mouvements, c'est-à-dire l'expression vraie des positions que l'Animal doit observer dans telle ou telle action, en conséquence d'une loi physique & nécessaire, tend

(12) Ce mot, que quelques uns attribuent à *Pietre de Cortone*, est donné par d'autres au *Bernin*. Dans ce dernier cas le témoignage seroit beaucoup plus foible. Un Sculpteur qui a fait ou qui a eu la foiblesse de laisser faire dans son Atelier, d'après son Modèle, un aussi détestable Cheval (si on peut lui donner ce nom) que celui qu'on voit à Versailles, au bout de la pièce des Suisses, étoit-il en état de juger des beautés & des défauts d'un Cheval? En savoit-il faire un? Le *Bernin*, dira-t-on, étoit vieux lorsqu'il fit ce mauvais Ouvrage. *Guillaume Coustou* l'étoit bien autant quand il fit les très beaux Groupes de Chevaux qui sont à Marly; mais il avoit étudié le Naturel, sans quoi on ne fait que des monstres tels que celui de la pièce des Suisses; & sans cette étude, un Artiste, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, n'est pas Connoisseur en Chevaux.

On voit par là de quelle valeur peut être le petit sophisme dont se servent les gens qui vous disent d'un ton triomphant & ironique; *Pietre de Cortone* & le *Bernin* ne se connoissoient donc pas en Sculpture? Ils s'y connoissoient sans doute, mais dans les objets seulement qu'ils avoient étudiés, & à proportion qu'ils les avoient étudiés.

également au même but, quelle que soit d'ailleurs la configuration des Organes extérieurs. Cette justesse des Mouvements bien exprimée dans une Statue, réveillera mieux par conséquent aussi, dans l'esprit du Spectateur, l'idée d'action & de vie, qu'une Forme moins avantageuse & des Mouvements moins justes. Et si dans un Etre animé, la justesse & la liberté des Mouvements sont jointes à une conformation avantageuse, c'est alors la plus belle Nature. Voïons à présent si le Cheval dont nous parlons a cette marque certaine d'une bonne constitution, & commençons, afin de pouvoir nous entendre, par lui admettre une allure & par la déterminer. Cette allure est le Pas. La position des Jambes de derrière y est conforme: la droite est convenablement éloignée du Corps, & la gauche est fort avancée sous le Ventre; la Pince est déjà posée, la Jambe ne peut plus changer de place, (*). Tout va presque bien jusques là. Mais comme il faut une harmonie, une correspondance des Mouvements qui se croisent, le bas de la Jambe gauche de devant qui soutient l'Avant-main, doit dans cet instant être sous le Ventre & décrire une ligne oblique qui forme avec la perpendiculaire prise au haut de la Jambe, un angle au moins de

(*) Un Cheval qui, comme celui-ci, pose la Pince la première, se nomme *Cheval rampin*. Ce défaut, qui fait retirer les tendons, n'est jamais naturel; il vient ou d'une Ecurie mal pavée, ou d'avoir tiré à la Charrue. Le Cheval doit poser ferme, d'un seul tems & à plat, ses quatre Pieds, quand il marche.

15. degrés: c'est ce qui ne se trouve pas observé dans le Cheval en question. L'angle que forme la ligne de la Jambe avec la perpendiculaire, n'est que de cinq à six degrés. Voïons l'autre Jambe de devant. Dans le Pas, le Sabot de la Jambe qui marche, ne s'élève qu'à la hauteur de la moitié du Canon de l'autre. Ici, le Sabot de la Jambe levée est à la hauteur du Genou de celle qui pose. Le Mouvement outré de l'un de ces membres & l'inaction de l'autre, font une discordance entre eux, par comparaison avec l'action du Train de derrière (*). Ne voiez-vous pas que par ce moïen le Cheval va au grand Pas du derrière, & que du devant il ne fait que piaffer? Ne voiez-vous pas aussi que *Pietre de Cortone* & tant d'autres, y ont regardé trop légèrement? Comment n'a t-on pas vu que ce Cheval marche au Pas très alongé de l'Arrière-main, & qu'il ne fait que piaffer de l'Avant-main? deux actions aussi impossibles à faire ensemble à un Cheval, qu'à tout autre Quadrupède vivant. Voila au moins ce qu'il auroit fallu apercevoir avant que de dire à ce Cheval: „ avances

(*) Le P. *Montfaucon* dans son Journal d'Italie, P. 301, & dans le 4^e. tom. de l'Ant. exp., dit, *sur la foi d'un Anonyme du 13^e. Siècle*, que sous le Pied levé du Cheval étoit un Captif qui avoit les mains liées derrière le dos. Mais cet Antiquaire a oublié que les Médailles & les Pierres-gravées antiques (témoignage plus sûr qu'un Anonyme du 13^e. Siècle) ne représentent pas ce Monument avec un Captif. *Cette Statue Equestre étoit*, ajoute-t-il, *une marque de victoire*. Si elle eut été érigée à ce titre, je crois que selon l'usage Romain & Militaire, elle seroit cuirassée.

„ donc, ne fais-tu pas que tu es vivant? ” Je le défie d'avancer, puisque l'usage qu'il fait des Jambes de devant, contredit & arrête ce que font celles de derrière (13).

Voilà la position des Jambes d'un Cheval qui va au Pas, c'est-à-dire qui forme son Pas comme celui de l'Arrière-main du Cheval de *Marc-Aurele*. A l'instant que le Pied d'une des Jambes de derrière est avancé sous le Ventre & qu'il pose, le Pied de celle de devant du même côté s'en trouve si proche, que souvent il y touche (14). Cette approche se fait dans l'instant rapide que la Jambe opposée de derrière est le plus éloignée du Corps, & ainsi alternativement en diagonale. Notez aussi, que lorsqu'une des Jambes de devant pose à-peu-près d'a-plomb, celle de derrière du même côté n'est pas encore sous le Ventre; mais que c'est la Jambe opposée de derrière qui est avancée sous le milieu du Corps, parce-

(13) *Michel-Ange* a bien senti les défauts que je relève ici, quand il a fait le Piédestal de cette Statue: il lui a donné quelques pouces de pente sur le devant, ce qui élève la Croupe, surbaissé les Flancs, & donne plus d'inclinaison sous le Cheval à la Jambe qui porte.

(14) Il y a même des Chevaux qui dans ce passage se donnent des atteintes aux Pieds de devant, en les frappant avec la Pince de ceux de derrière; mais le Cheval de *Marc-Aurele* pose déjà la Jambe de derrière, tandis que celle de devant du même côté, en est éloignée d'environ quatre Sabots: erreur qui rend sa marche impossible, & pourtant qu'on n'avoit pas aperçue.

44. OBSERVATIONS SUR LA STATUE

que ces deux Jambes opposées marchent ensemble (dans la Statue de *Marc-Aurèle*, c'est le contraire) : & lorsque la Jambe de devant qui pose à terre quitte sa position diagonale, elle ne la quitte que pour se lever & marcher. C'est à l'instant qu'une des Jambes de devant est le plus levée, que l'autre qui pose est le plus inclinée : mouvement naturel & nécessaire des ressorts de tous les Quadrupèdes.

Oùï ; mais, dira-t-on, cela eût été ridicule à représenter en Sculpture, parcequ'on n'est pas accoutumé à voir des Chevaux de bronze marcher ainsi. — Je ne fais si le vrai est ridicule en Sculpture. D'ailleurs, on n'est peut-être pas accoutumé à vouloir qu'un Cheval de bronze marche comme un Cheval naturel. — Mais, dira-t-on encore, la Statue n'auroit pu se soutenir, si le Statuaire l'eût faite comme vous le dites. — Eh ! que ne parliez vous ! Cette Jambe posée trop droite, est donc un étau qu'il a placé pour soutenir le fardeau du Bronze, & ce n'est pas un Cheval qui marche qu'il a voulu faire. Ce Statuaire me paroît un peu stérile dans ses moïens. Il n'avoit qu'à représenter un Cheval prêt à partir ; la mécanique & la vérité eussent été réunies dans son Ouvrage.

Je fais que plusieurs Chevaux n'ont pas l'allure que j'ai décrite après l'avoir soigneusement étudiée : une habitude contraire à la naturelle la leur a fait perdre. La Danse nous

donne des graces qui n'en font ni chez les Grecs, ni chez les Turcs, ni chez les Chinois, qui peut-être ont conservé plus que nous la démarche naturelle. Nous manièresons peut-être aussi un peu trop nos chevaux au manège, pour leur donner ce que nous apellons de la grace: & cette grace pourroit bien n'être que du faux brillant. Nos Artistes, dira-t-on, ne font ni Grecs, ni Turcs, ni Chinois: je le fai bien; mais le Statuaire, de quelque pays qu'il soit, doit voir le Naturel dans le Naturel même, & jamais dans la mode d'aucun pays. Il doit n'avoir en vuë que le Beau universel qui est de tous les tems & de tous les pays, à moins qu'il n'ait une mode à représenter.

Je n'insiste pas sur la Proportion courte & pesante de ce cheval (*), sur sa mauvaise & grosse Encolure, ni sur la grimace que le Statuaire a jugé à propos de lui donner, parceque rigoureusement parlant, un Animal, quoique mal conformé & vicieux d'ailleurs, peut vivre & agir, & que beaucoup de chevaux avec des défauts sont encore utiles. Mais il s'agit ici d'un beau cheval, & même d'un des plus beaux possibles, & en qui les loix physiques qui reglent ses mouvemens, les réciprocités,

(*) *Toute Proportion par la quelle le corps d'un cheval est apesanti, n'est pas un moindre défaut que celle qui y causeroit une difformité.* HIST. NAT. Tom. VI. page 280.

les alternatives , l'harmonie , l'unité d'action soient observées dans tous leurs avantages. Ces perfections se trouvent-t-elles réunies dans le cheval de *Marc-Aurele* ?

Mais quand il seroit vrai d'ailleurs que l'action que *Pietre de Cortone* y trouvoit l'eût engagé à le supposer *vivant*, son éloge qui n'étoit que partiel, n'étoit pas une raison pour qu'on l'ait généralisé, & que par un sophisme assez commun aux mauvais raisonneurs, on se soit écrié : c'est un Ouvrage parfait, car *Pietre de Cortone* y a trouvé de la vie. Le cheval de *Marc-Aurele* a du Mouvement. Qui est-ce qui le nie ? Mais un animal quelconque, s'il est mal fait, aura beau avoir du Mouvement, il ne passera jamais pour un bel animal. Si on vous présentoit pour votre usage un cheval bien fait qui eût du Mouvement & un cheval mal fait qui en eût aussi, le quel acheteriez-vous ? A l'application. *Thersite* avoit du Mouvement, mais il étoit le plus laid des Grecs. Si la comparaison est trop forte, n'en prenez que ce qui convient à notre objet.

Me voilà quite, & vous aussi, d'une démonstration assez sèche, mais pourtant nécessaire ; parceque si elle est exacte, elle pourra remettre à sa juste valeur les exclamations outrées de la prévention, & rendre quelques Artistes plus attentifs à saisir la vérité du Naturel. Si c'est en déprimant trop un bon Ouvrage qu'on lui suscite des défenseurs, c'est aussi en ne donnant point de bornes à l'éloge qu'on réveille à

la fin la critique, & qu'on la force à tenir d'autant plus scrupuleusement le compas de l'observation. Quelque persuadé que je sois d'avoir dit une vérité, si je l'eusse crû inutile, je l'aurois mise au rang de beaucoup d'autres, & je l'aurois gardée.

Après avoir jetté ceci sur le papier, je me suis souvenu que Mr. *Winkelmann* avoit parlé de la Statue de *Marc-Aurele* (15). J'ai pris son Livre, & j'ai lu; „une Tête naturelle ne peut être mieux conformée ni plus spirituelle, que celle du Cheval de *Marc-Aurele*” (*). J'ai lu deux fois, & j'ai dit: ne seroit-ce pas une faute typographique (16)? Mais après y avoir un peu rêvé,

(15) Ce qui est dit de l'Ouvrage intitulé, *Histoire de l'Art*, &c., étoit écrit avant que je fusse la triste & malheureuse fin de Mr. *Winkelmann*, arrivée à Trieste, le 1 Juin 1768: & je n'ai pas cru que cela dût m'obliger à y changer beaucoup.

(*) *Hist. de l'Art chez les Anciens*, Tom. I. page 318, & dans l'*Allemand*, pag. 188.

(16) On rencontre quelquefois dans de bons Ouvrages, des idées fort ridicules, produites par des erreurs typographiques. En voici un exemple. M. le Comte de *Caylus*, dans son savant *Récueil d'Antiquités*, Tom. 1. p. 154, nous donne un fragment, qu'il croit être le tessou d'un Plat cassé. Ce qu'on y entrevoit d'Ouvrage, paroît fort grossier, dit-il, & fort commun. Cependant l'Ouvrier Grec y a mis son nom, dont il ne reste aujourd'hui que la terminaison ΔΩΡΟΣ ΡΟΔΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ. Malheureusement cette terminaison est commune à quantité de noms Grecs. On pourroit, dit l'Imprimé, soupçonner que cet Ouvrage (fort grossier & fort commun) étoit ou de *Polidore* ou d'*Athénodore*, aussi Rhodiens, qui conjointement avec *Agésander* avoient fait le fameux Groupe du *Làocoon*.

Assurément Mr. le Comte de *Caylus* aura dit, que ce

46 OBSERVATIONS SUR LA STATUE

J'ai pris mon parti en faveur de l'exactitude de l'Imprimé. C'est donc Mr. le Président qui a parlé.

nom tronqué, fût-il en toutes lettres *Polidore* ou *Athénodore*, n'étoit qu'une ressemblance de nom; parcequ'un mauvais Ouvrier pouvoit figurer comme le plus habile homme. Cet Amateur étoit d'ailleurs trop instruit, pour n'avoir pas vu, au moins dans *Boissard* ou dans *Montfaucon* qui l'a copié, un assez mauvais *Hercule* antique signé ΓΑΥΚΩΝ, comme le bel *Hercule Farnèse*. Voyez comme l'inattention d'un Imprimeur peut défigurer un bon raisonnement.

On trouve dans les *Césars* du Bon de Spanheim; p. 97, 98, &c. *Preuves des Remarques*, l'éloge d'un Recueil de Dessins faits en 1575 par Etienne Duperac, intitulé, *Illustration des Fragmens antiques*. Ce Livre, que je tiens du savant Camille Falconet, offre un Canope, ridicule magot barbare, sur la base du quel on lit en grec, *Phidias & Ammonios, tous, deux fils ou Eleves de Phidias, l'ont fait.* ΦΙΔΙΑΣ. ΚΑΙ. ΑΜΜΟΝΙΟΣ. ΑΜΦΟΤΕΡΟΙ. ΦΙΔΙΟΥ. ΕΠΟΙΗΝ. Quand même à l'exception du premier mot, le reste de l'Inscription seroit effacée, il est certain qu'aucun Connoisseur, voiant l'Ouvrage grossier & commun, ne le soupçonnera de l'Auteur du fameux Jupiter Olympien. Ainsi, chacun doit voir clair comme le jour, que cette faute ne peut pas être de M. le Cte. de Caylus.

Ce qui me fait d'autant plus soupçonner l'Imprimeur, c'est un autre arrangement de mots qui se trouvent encore dans le même Article. „ Plus l'Ouvrage semble commun, & plus on doit en inférer, que les Grecs avoient attaché beaucoup de mérite à l'exécution des Arts, dans le dessein de les attirer chez eux, & de les perfectionner.” De ce que les Grecs avoient des Statuaires en état de produire le fameux Groupe de *Laocoon*, il est difficile d'inférer que, pour perfectionner un Art déjà si parfait chez eux, ils attirassent des faiseurs d'Ouvrages communs & fort grossiers.

C'est

parlé. Ainsi pour l'amour de lui, je vais dans un instant revenir au *Marc-Aurele*. Mais je crois qu'il n'est pas mal-à-propos de savoir auparavant, ce que Mr. *Winkelmann* pensoit, écrivait & imprimoit huit ans environ avant de faire l'Histoire de l'Art, imprimée en 1764. Écoutez-le :

„ Plusieurs genres de Peinture ont acquis un
 „ plus haut degré de perfection dans les tems
 „ modernes, & selon les apparences nos Peintres
 „ surpassent les Anciens dans les animaux & les
 „ paysages. Les belles races d'animaux des autres climats ne paroissent pas leur avoir été
 „ connues, du moins à en juger par le cheval
 „ de *Marc-Aurele*, par les deux chevaux de
 „ *Monte-Cavallo*, par ceux qu'on attribue à *Lysippe* & qui sont au-dessus du Portail de
 „ l'Eglise de St. Marc à Venise, par le taureau
 „ *Farnèse* & ce qu'il y a d'animaux dans ce
 „ groupe. Il est à remarquer que les Anciens
 „ n'ont point observé dans leurs chevaux le mouvement diamétral des jambes: les chevaux de
 „ Venise le prouvent, ainsi que tous ceux qu'on
 „ voit sur les anciennes Médailles. *De l'imita-*

C'est au lecteur intelligent & judicieux à soupçonner d'où peut venir la faute, & en inférer ce qui lui semblera le plus convenable. Il aura de la peine à croire qu'un Mécène aussi éclairé que l'étoit M. le Comte de *Caylus*, ait pu faire, en si peu de paroles, deux aussi mauvais raisonnemens,

tion des Ouvrages Grecs de Peinture & de Sculpture. Imprimé en 1756.

On pourroit dire que Mr. *Winkelmann* n'avoit pas encore assez bien étudié l'Italie: cela se peut. Mais risqueroit-on beaucoup d'ajouter qu'il n'avoit pas non plus la place de Professeur en langue Grecque dans la bibliothèque du Vatican, ni celle de *Préfet des Antiquités Pontificales. Altri tempi, altre cure.*

Savez-vous, mon ami, que si j'eusse vu autre fois la tête du cheval de *Marc-Aurele* & qu'elle ne fut plus sous mes yeux, il ne faudroit pas davantage pour embarasser la mienne que l'éloge que vous avez lu plus haut de cette tête: effet que produisent assez volontiers certains Livres savans sur celles des bonnes gens qui me ressemblent. Je courus sur le champ à mon Atelier, le Livre à la main: je regardai la tête antique, & je conclus qu'on pouvoit être *Membre & même Président* de quelques Académies, sans être obligé de se bien connoître en Sculpture, en parlât-on même beaucoup. — Mais Mr. le *Président* est un Connoisseur. — C'est ce qui pourroit être mis en question; & quand il le seroit, ne le suis-je pas aussi, moi qui vous parle? Qu'importe à un Statuaire qui depuis quelques années fait son étude des beautés d'un cheval, & qui en fait un lui-même, que lui importe l'érudition stérile d'un Antiquaire qui ne pourroit seulement modèler une oreille du cheval dont il parle, & pourtant elles sont assez mauvaises? Tant qu'on ne distinguera pas la

connoissance historique de la connoissance propre de la chose, sur-tout de la connoissance pratique d'un Artiste, ce qui l'emporte de beaucoup, on ne s'entendra jamais.

Vous savez les noms & les surnoms de nos pères, vous savez où ils demeuroient, mais vous n'êtes pas de la famille. Avez-vous fouillé dans nos archives? Avez-vous produit nos titres? C'est fort bien fait, si cela vous amuse & en peut amuser d'autres; mais en ferons-nous de plus beaux enfans? car il n'est avec nous question que de cela. Si vous développez quelques beautés des Anciens, les Anciens nous les développent bien autrement. Que *Glycon*, *Agasias*, *Agasander* eussent écrit de leur Art, ce seroient-là nos Livres (17); mais les meilleurs qu'ils aient pu nous laisser, ce sont leurs Ouvrages.

Je ne fai quels étoient les célèbres personnages (*) qui s'amusoient à écrire du tems de *Michel-Ange*, mais en vérité ces personnages raisonnoient assez platement de leur Art. Quelle pitié que cette dispute entre eux sur la prééminence de la Peinture ou de la Sculpture! & quelle pitié aussi de disputer sur ce point! Je

(17) Plusieurs Peintres & Statuaires anciens ont écrit de leur Art. Si ces Ouvrages existoient, nous aurions ce que *Pline*, *Suidas*, *Strabon*, *Pausanias* ont tiré de ces Ecrits. Voyez *Pline* L. 34. ch. 8.

(*) Dà piu celebri Personagi dal secolo XV. fino al XVIII.

n'en excepterois pas *Michel-Ange* lui-même, qui s'en est un peu mêlé, s'il n'eût planté là les disputeurs & ne s'en fût pas tiré en homme supérieur à ces contentieuses frivolités. Pour les savans Editeurs Italiens qui ont tiré ces lambeaux de l'oubli qui leur convenoit, je n'ai que ce mot à leur dire. Au tems des grandes Ecoles en Italie, les Artistes ne se disputoient la prééminence qu'avec leurs Chef-d'œuvres, & ils n'auroient pas ressuscité la querelle des célèbres personnages du quinzième siècle.

Avant de fermer le Livre de Mr. *Winkelmann*, j'en parcourus encore un instant quelques autres endroits. Je trouvai à la page 308. du premier volume (*) les quatre lignes que vous allez lire, & je dis: il a bien fait; il faut, quand l'ocasion s'en présente, redresser les gens qui prennent un ton pour écrire des inépties. „ *Plutarque*, dit-il, *montre très-peu de connoissance de l'Art, quand il dit que les anciens Artistes ne s'étoient attachés qu'aux visages & avoient totalement négligé les autres parties du corps.*” J'avois heureusement gardé mon autre oreille. Je pris un *Plutarque*, car je voulois l'entendre parler lui-même dans sa propre langue. Voici ce qu'il dit dans une espèce d'introduction qui précède sa *Vie d'Alexandre* & dans la quelle il s'excuse de ce que, pour peindre ce Prince, il s'arrête moins à ses combats qu'à des traits de sa vie privée, & à des mots qui lui sont échappés dans

(*) Et dans l'Allemand, page 181.

quelques occasions. La traduction qui suit est littérale.

„ Comme c'est par les traits du visage que les
 „ Peintres de Portraits expriment la ressemblan-
 „ ce , parceque c'est sur cette partie que se
 „ peint le caractère, s'attachant moins aux au-
 „ tres parties; de même aussi doit-il nous être
 „ permis de pénétrer dans les signes de l'ame &
 „ par eux de peindre la vie de chacun, laissant
 „ à d'autres les exploits & les combats (*).”

Quand on entend peu le Grec, ou qu'on ne l'entend point du tout, il n'y a pas de mal; mais quand on cite *Plutarque* sans l'entendre, on devrait se le faire expliquer comme je fais, ou du moins avoir recours aux traductions latines pour ne pas imputer une sottise à un homme qui dit une chose assez fine & fort à propos. Franchement, je n'y conçois rien; à voir la quantité de citations Grecques répandues dans l'Ouvrage de Mr. *Winkelmann*, on jureroit qu'il entend cette langue; je m'avise de vérifier un seul des passages qu'il rapporte, & voilà qu'il ne l'entend point du tout.

Dans ces tems où le Savoir n'excluoit pas encore l'impolitesse & la dureté des expressions contre un Savant qui se seroit trompé, on l'auroit repris de cette manière (†). Mais aujourd-

(*) PLUTARQUE *in Alex.*

(†) Voyez M. WINKELMANN, *Hist. de l'Art*, p. 268 & 278. Tom. 1. & dans l'Allemand, p. 158 & 164.

d'hui que les Belles-Lettres polissent nécessairement ceux qui les cultivent, on a beaucoup plus de ménagement : on dit par exemple : il n'est pas concevable que Mr. *Winkelmann*, Professeur en langue Grecque, ait pu commettre une pareille bévue. Peut-être croïoit-il avoir lu ce qu'il écrivoit, & qu'un peu trop de vivacité & de confiance en sa mémoire l'auront empêché d'ouvrir son *Plutarque*. Ceux qui l'ont connu, disent qu'il avoit rarement la foiblesse de douter & de consulter, & que la grande facilité qu'il avoit d'imaginer, ne lui permettoit pas toujours de s'attacher à la scrupuleuse exactitude.

L'Histoire de l'Art chez les Anciens est un Ouvrage plein de recherches, de quelques conjectures & de plusieurs décisions hazardées, la plupart sans goût. Vous l'avez lu sans doute. Vous y aurez admiré cet éloge d'un très habile Peintre, ami de l'Auteur, & à qui il dédie son Ouvrage (*).

„ Après que la Nation Allemande a pu se
 „ glorifier d'un homme, qui du tems de nos pe-
 „ res a éclairé les Sages & répandu chez tous
 „ les Peuples les semences des Sciences univer-
 „ selles, il manquoit encore à sa gloire d'avoir
 „ à produire un homme de sa Nation qui ait
 „ ressuscité l'Art, & de voir le *Raphaël* Germa-

(*) Voyez la fin de la Préface dans l'original Allemand.

„ nique reconnu pour tel & admiré à Rome
 „ même, le siège des Arts.

„ Le sommaire de toutes les beautés que les
 „ anciens Artistes ont répandues sur leurs Figu-
 „ res, se trouve dans les Chef-d'œuvres im-
 „ mortels de Mr. *Raphaël Mengs*, premier Pein-
 „ tre de la Cour d'Espagne & de Pologne, le
 „ premier Artiste de son siècle, & peut-être
 „ des siècles futurs; semblable au Phénix, on
 „ peut dire que c'est *Raphaël* ressuscité de ses
 „ cendres, pour enseigner à l'Univers la per-
 „ fection de l'Art, & pour atteindre lui-même
 „ le plus haut point où les forces humaines puis-
 „ sent voler dans les Arts (*).

Nos Artistes qui étudient & qui séjournent
 à Rome sont donc bien aveugles: quoi! ils ne
 publient pas ce prodige! ils ne s'écrient pas aus-
 si à la face de l'Univers! *Nous l'avons vu, il est*
ressuscité. Mr. *Mengs* est assurément un très
 habile homme, mais s'il étoit de l'avis de son
 panégyriste sur son propre compte, on se dé-
 dommageroit, en voyant ses Ouvrages, de l'e-
 stime qu'on ne pourroit acorder à sa modestie.

J'ai encore pris dans le même Livre (†) que
 je ne trouve sur les marbres antiques *que des*
étoffes très-fines & transparentes. Mr. *Winkelmann*,

(*) Premier Vol. p. 312, & dans l'Allemand, p.
 184.

(†) Premier Vol. p. 328, & dans l'Allemand, p.
 192.

fort exact sur le chiffre des pages qu'il cite, n'a pas été aussi scrupuleux sur le reste, puisqu'il n'a pas vu dans mon cahier qu'il lisoit, „ on „ pourroit faire la critique du goût exclusif des „ petites Draperies antiques, par des Draperies larges du même tems, telles que la Draperie du Zénon qui est au Capitole (*)”.

J'apprends aussi que j'ai blâmé la *Draperie* de la *Niobé* antique (†). Je n'en ai cependant pas dit un mot. Mes idées d'ailleurs sur les beautés de cette Composition & l'hommage que je leur rends, ne sont pas équivoques. J'ai blâmé le travail des Plis de la *famille* de *Niobé*, & je les blâme encore, parceque j'ai actuellement ces objets sous les yeux, parceque je crois connoître la bonne Sculpture, un peu la Nature, que j'ai à peu-près le sens commun, & parceque je suis Statuaire. Mr. *Winkelmann* auroit-il lu dans ma brochure *Draperie pour famille*? On peut se tromper; mais si l'Antiquaire a vu les Anciens comme il lit les Modernes, quel fruit peut-on recueillir de ses observations (18)? C'est

(*) *Réflexions sur la Sculpture*, p. 53.

(†) *Hist. de l'Art*, p. 348, & 205. de l'Allemand.

(18) Le ton savant n'en impose qu'à ceux qui ne le sont pas. Mais l'homme qui étudie l'Antique pour mieux connoître & imiter le Naturel qu'il copie tous les jours, peut dire & prouver que les Draperies de la *Flore* du Palais *Farnèse* sont de l'exécution la plus vraie, & que pour juger combien celles des filles de *Niobé* sont géné-

dommage que dans un Livre, curieux pour ceux qui aiment les Beaux-Arts sans les exercer, l'Auteur semble dire de tems en tems, j'écris aussi bien ce qui est faux que ce qui est vrai.

Il est scandaleux que dans un siècle poli, on parle de Mr. *Wattelet*, recommandable par ses mœurs honnêtes, ses talens littéraires, ses vraies connoissances dans les Arts, & tant d'autres excellentes qualités, il est scandaleux qu'on en parle grossièrement, & à-peu-près comme d'un homme sans mérite. Cela est trop malhonnête quel que soit l'Écrivain. Encore si la censure étoit juste, on n'auroit à se plaindre que de l'impolitesse; mais voyez si elle a le sens commun.

Mr. *Wattelet* dit, comme vous savez, dans ses *Réflexions sur la Peinture* (*) que „ dans „ la belle Statuaire, les Héros & les demi-Dieux

ralement d'un mauvais travail, on n'a qu'à mettre une Draperie naturelle du même caractère entre la *Flore* & les filles de *Niobé*, & l'on verra le quel, de l'Antiquaire ou du Statuaire, se connoît mieux en Draperies. Si l'on faisoit la même comparaison avec la *Cléopâtre* ou *Nympe* endormie du *Belvédère*, on seroit bien autrement convaincu. La Draperie de cette figure est de la même étoffe, du même caractère que celle des Statues en question: mais elle est exécutée, comme tout ce qu'on peut voir de plus beau dans les Chef-d'œuvres de la Sculpture antique.

(*) Page 74. Edition in 4^o.

58. OBSERVATIONS SUR LA STATUE

„ ont les articulations des membres bien nouées,
„ serrées, peu couvertes de chair, la tête petite,
„ le col nerveux, les épaules larges & hautes, la
„ poitrine élevée, les hanches & le ventre petits,
„ les cuisses musclées, les principaux muscles réle-
„ vés & détachés, les jambes sèches par en-bas,
„ les pieds minces, & la plante des pieds creuse.”
Concevez-vous une plus belle idée du corps
d'un Héros?

On peut aisément connoître la vérité ou la fausseté d'une proposition par la proposition contraire. Imaginons donc un Héros différent en tout de celui de Mr. *Wattelet*, & nous verrons le joli monsieur qui en résultera. La question n'est pas absolument de savoir si les anciens Statuaires ont fait ou non leurs demi-Dieux comme les désigne notre Ecrivain François; la vraie, la grande question est, que s'ils ne les avoient pas faits ainsi, ils auroient dû les faire, & qu'il n'y aura guères que quelques Savans à grosse tête qui n'en voudront pas convenir.

Après avoir fait disparoître de cette image, en la rapportant, les *articulations bien nouées & serrées*, . . . le *col nerveux*, les *épaules larges & hautes*, la *poitrine élevée*, . . . les *cuisses musclées*, les *principaux muscles relevés & détachés*, notre Antiquaire ajoute poliment: „ où a-t-il
„ jamais vu cela? Pourquoi n'a-t-il pas écrit sur
„ des matières dont il fût mieux instruit?” Affurément, Mr., vous n'instruisez pas ainsi, & vous me dispenserez d'aller à vos sermons pour

apprendre à faire le Héros de la Ruffie , & j'ose vous promettre que ceux de mes Confrères qui ont la vraie idée d'un demi-Dieu, ne vous importuneront pas plus que moi.

Mr. *Wattelet* a vu dans le jeune *Faune* antique (19) ce que tout le monde y voit, c'est-à-dire, une Proportion pesante & comme elle convient à un Dieu de village. Mr. le Président, chez qui toujours la même politesse & la même connoissance du vrai Caractère des Statues président, dit obligeamment : „ *C'est une hérésie dans l'Art, qui loin d'être une opinion reçue, me semble avoir pris naissance dans la tête de cet Auteur. Il auroit dû dire avec Cotta: j'ignore ce que c'est qu'un Faune.*”

Savez-vous bien, mon ami, que si l'on se mettoit à faire beaucoup de semblables Livres, il faudroit ne plus faire de Sculpture, parceque le ton érudit & les titres de l'Ecrivain en imposent à cette tourbe de lecteurs qui a plutôt fait de citer que de connoître. On vient chez vous le Livre dans la poche; on vous dit hardi-

(19) Il faut entendre par le jeune *Faune*, celui du Palais *Borghese*, qui joue de la flute, & qui a les jambes croisées; si c'est celui qui tient la flute de *Pan* ou les *Crotales*, si je ne me trompe, M. *Wattelet* aura encore raison, parce que les Contours de cette Figure sont grossiers & incertains, & qu'ils sont généralement reconnus pour tels par les Artistes. En un mot, un *Faune* n'est point un *Apollon*,

ment: un Héros ne doit point être représenté avec les signes caractéristiques de la force & de la noblesse: un Dieu païsan ne doit point tenir du caractère agréste: & voilà comme les bons Livres font les bons Connoisseurs. Si vous avez la foiblesse de répliquer à ces gens-là, ils vous jettent le Livre à la tête; il tombe où il peut, mais comptez qu'il se trouve toujours assez de ramasseurs.

Quoique malgré quelques bons endroits, l'Ouvrage de Mr. *Winkelmann* soit en général fort répréhensible, je n'entreprendrai point de m'en occuper. Il pourra comme beaucoup d'autres se réfuter de lui-même. Laissons l'enthousiasme se refroidir encore, & l'*Histoire de l'Art* sera prise à sa juste valeur. *Eschbyne* dédia ses Tragedies au tems: à la fin de sa préface Allemande (*) M. *Winkelmann* dit „ cette *Histoire de l'Art*, je la dédie à l'*Art*, au tems, & particulièrement à mon ami Mr. *Antoine Raphaël Mengs*”. Mr. *Mengs* doit donc particulièrement la recevoir en ami; l'Art doit en juger, & le tems confirmera le jugement.

Je croïois être quitte avec les gens qui ne se donnent pas la peine d'entendre ce qu'ils lisent; mais je viens de voir dans l'*Encyclopédie*, Tom. 14. pag. 840. , qu'il y en a d'autres qui insultent assez mal-à-propos à ce qu'ils n'entendent pas.

J'avois dit dans l'Avertissement qui précède

(*) Cette fin n'est pas dans la Traduction françoise.

mes *Réflexions sur la Sculpture*, „ comme les
 „ progrès de l'Art sont mon unique objet, je dési-
 „ rerois qu'on ne s'en tînt pas seulement à censurer
 „ mes méprises; mais qu'on voulût bien encore fon-
 „ der la censure, & l'établir en preuves si solides,
 „ que le bon goût & la raison n'eussent rien à répli-
 „ quer.”

Mr. le Chevalier de *Faucourt*, dont je respec-
 te les talens littéraires, autant que ses con-
 noissances dans nos Arts me sont à bon droit
 suspectes, n'a pas aparemment cru que mon in-
 vitation méritât qu'il y eût égard. Il a pensé
 sans doute que des sarcasmes lui tiendroient
 lieu de raisons, pour combatre une de mes
 propositions, & qu'un trait, qu'il a même em-
 prunté de moi, aiguisé en épigramme, seroit
 plus lumineux, plus utile au progrès de l'Art
 que des preuves.

J'ai avancé dans mes *Réflexions* (page 31.)
 „ que les anciens Sculpteurs étoient si peu affectés des
 „ détails, que souvent ils négligeoient les Plis & les
 „ mouvemens de la peau, dans les endroits où elle
 „ s'étend & se replie selon le mouvement des mem-
 „ bres. J'ai ajouté, que cette partie de la Sculp-
 „ ture avoit peut-être été portée de nos jours à un
 „ plus haut degré de perfection.

Et pour établir mon opinion, dont je suis in-
 timément pénétré, j'ai cité des morceaux d'un
 de nos grands Sculpteurs (j'ignore le prix de
 leur vente, mais je connois le prix de leur tra-
 vail): & dans un juste enthousiasme, je me suis
 écrié: „ Dans quelle Sculpture Grecque trouve-t-

„ on le sentiment des Plis de la peau, de la mollesse
 „ des chairs, & de la fluidité du sang, aussi su-
 „ périeurement rendu que dans les Ouvrages de ce
 „ célèbre Sculpteur moderne? Qui est-ce qui ne
 „ voit pas circuler le sang dans les veines du Mi-
 „ lon de Versailles? Et quel homme sensible ne
 „ seroit pas tenté de se méprendre en voyant les
 „ chairs de l'Andromède, tandis qu'on peut citer
 „ beaucoup de belles Figures antiques où ces véri-
 „ tés ne se trouvent pas? Ce seroit donc une sorte
 „ d'ingratitude, si reconnoissant à tant d'autres
 „ égards la sublimité des Sculptures Grecques,
 „ nous refusions nos hommages à un mérite qui se
 „ trouve constamment supérieur dans les Ouvrages
 „ d'un Artiste François.”

Mais pour prévenir toute méfinterprétation
 de la part des zélateurs outrés & aveugles de
 l'Antiquité, j'ai cru devoir avertir que *la bon-
 teuse manie de relever les défauts des plus beaux
 Ouvrages n'étoit point l'objet de cette observation.*

Plus j'examine cette proposition que j'ai avan-
 cée il y a dix ans, plus j'ai réfléchi sur mon
 Art, & plus je l'ai pratiqué, moins je trouve
 de raisons de me départir de mon opinion, pré-
 sentée d'ailleurs dans des termes, & modifiée
 par des restrictions qui annoncent suffisamment
 mon respect pour les Chef-d'œuvres sur les quels
 je donne aux Ouvrages de *Puget* la supériorité
 constante pour la partie seule du sentiment des
 Plis de la peau, de la mollesse des chairs, & de
 la fluidité du sang.

Quand cette opinion seroit erronée; comme

je ne l'ai proposée qu'avec la bonne intention de garantir les Eleves d'une imitation trop fervile de quelques Ouvrages antiques, dans les parties où ils ont un moindre degré de perfection que ceux du *Puget*, il semble que c'eût été par des raisons qu'il auroit fallu la combattre, & non par une ironie amère & insultante. Il semble encore que cette démonstration de mon erreur, si c'en est une, ne pouvoit guères appartenir qu'à ceux des Artistes qui joignent à des études profondes de l'Art, la pratique de l'Art même. Ils étoient seuls juges compétens d'une question si délicate; & s'ils n'écrivent pas, il falloit au moins les consulter.

Puisque M. de *Faucourt* a pris le tout sur lui, & qu'il a bien voulu se porter partie contre moi, il ne m'appartient pas de décider sur le mérite de nos raisons, mais je puis examiner la nature des preuves qu'il a alléguées.

Après avoir dit que le cheval de *Marc-Aurele*, ceux de *Monte-Cavallo*, les prétendus chevaux de *Lysippe* au Portail de St. Marc à Venise, donnent lieu de croire que les Anciens n'ont pas connu les animaux des autres climats qui étoient d'une plus belle espèce que la leur, &c., il ajoute, „ il ne faut pas se décider sur de „ si légères apparences.” Voilà parler en homme qui n'étant point Artiste, a la modération convenable de ne pas décider sur ce qu'il ignore. (L'Abbé *Du Bos*, qui est ici compilé, avoit décidé que les Anciens ne connoissoient pas les beaux chevaux : il se trompoit.) Mais voyez

comment M. de *Faucourt* continue dans le paragraphe suivant.

„ Encore moins faut-il se persuader que les
 „ Grecs aient négligé de représenter les Plis & les
 „ mouvemens de la peau dans les endroits où elle
 „ s'étend & se replie selon le mouvement des mem-
 „ bres.”

Voilà une assertion générale contraire à la proposition particulière & modifiée que j'ai avancée, en disant que „ les Sculpteurs anciens
 „ étoient si peu affectés des détails, que SOUVENT
 „ ils négligeoient les Plis & les mouvemens de la
 „ peau.”

Je demande si par son assertion, que les Grecs n'ont pas négligé cette partie, Mr. de *Faucourt* a détruit la mienne, que souvent ils l'avoient négligée? Je ne vois-là qu'une affirmation générale opposée à une négation particulière. Je vois un homme d'esprit, un Littérateur en contradiction avec un Artiste, sur un point technique de Sculpture, & par conséquent rien de décidé.

„ Il est vrai, continue M. de *Faucourt*, que
 „ le sentiment des Plis de la peau, de la mollesse
 „ des chairs & de la fluidité du sang, est supé-
 „ rieurement rendu dans les Ouvrages du PUGET;
 „ mais ces vérités se trouvent-elles moins éminem-
 „ ment exprimées dans le GLADIATEUR, le
 „ LAOCOON, la VENUS DE MEDICIS? &c.”

Je répondrai à l'interrogation de Mr. de *Faucourt*: Oui, je trouve ces vérités non pas moins éminemment, mais moins constamment, moins générale-
 générale-

néralement exprimées dans tous les Morceaux qu'il me nomme, que dans les Ouvrages de *Puget* que j'ai cités, & c'est pourquoi j'ai dit que ce mérite se trouve *constamment* supérieur dans les Ouvrages de cet Artiste. Ainsi la question restera toujours dans le même état d'indécision. *Nil valet exemplum litem quod lite resolvit.*

Mais voici bien le plus curieux. „ *Je suis*
 „ *aussi touché que personne de l'ANDROMEDE,*
 „ dit M. de *Faucourt* ; *mais combien l'étoit-on*
 „ *dans l'Antiquité des Ouvrages de POLYCLETE ?*
 „ *Ne fait-on pas que sa Statue du Jeune-homme*
 „ *couronné , étoit si belle pour l'expression des*
 „ *Chairs , qu'elle fut achetée environ vingt-mille*
 „ *louis ?*” Non vraiment on ne le fait pas, & ce ton leste & décidé ne peut nous l'apprendre. Mais voyez la Note , elle vous apprendra tout ce qu'on en peut savoir (20).

(20) Polycletus Sicyonius Ageladae discipulus *Diadumenum* (a) fecit molliter juvenem centum talentis nobilitatum : idem & *Doryphorum* (b) viriliter puerum. (*Plin.* l. 34. c. 8. sect. 19. Num. 2.) Polyclète de Sicyone, Elève d'Agélade, a fait un *Diadumene*, Figure de jeune efféminé DEVENUE FAMEUSE PAR 100 TALENS QU'ELLE COUTA. Il a aussi fait un *Doryphore*, enfant qui représente la vigueur.

(a) Ceint d'un Diadème.

(b) Qui porte une Pique.

Je ne sai si j'ai tort, mais je tiens pour fort suspecte la sensibilité dont se vante quelqu'un qui, pour balancer le sentiment que lui inspire la vuë de l'*Andromède*, apelle à son secours celui qu'éprouvoit l'Antiquité à la vuë des Ouvrages d'un Artiste dont il ne nous reste rien, & qui au lieu d'oposer morceau à morceau, opose l'argent à morceau. Cette façon de raisonner est assez semblable à la réponse de celui à qui on demandoit s'il favoit la langue Allemande; il dit qu'il avoit un cousin qui en jouoit fort bien de la Flute. Comment! parceque *Pline* a dit, *la Statue du Diadumène est devenuë fameuse par le prix de 100 talens qu'elle fut venduë*; espèce d'éloge qui annonce que la célébrité de cette Figure étoit duë particulièrement à sa cherté, il s'en suivra que la Statue avoit *le sentiment des Plis de la peau, de la mollesse des Chairs, & de la fluidité du Sang, aussi supérieurement rendus que dans l'ANDROMEDE du PUGET*, ou même qu'elle la surpassoit dans cette partie de l'exécution? La cherté d'un Tableau ou d'une Statue sera donc à l'avenir un argument universel qui, indépendamment des beautés de l'Art & de toute comparaison, prouvera la supériorité du Morceau sur tout autre qui aura été vendu moins cher. Ne seroit-ce pas raisonner en véritable *Turcaret*?

Mais ce n'est pas encore tout. *Pline* dans lequel *Mr. de Faucourt* a trouvé le prix du *Dia-*

dumène, n'a pas dit du tout que ce fût parceque cette Figure étoit si belle par les plis des chairs qu'elle fut achetée 20000 louis. Il est étonnant que Mr. de *Faucourt*, qui entend le Latin aussi bien que la Logique, ait manqué en même tems à ces deux connoissances. Auroit-il cru que *molliter juvenem* que *Pline* oppose à *viriliter puerum*, signifioit que la Statue du *Diadumène* excelloit par la mollesse des chairs, comme celle du *Doryphore* excelloit par la dureté des chairs? Ce seroit une bien grosse erreur, puisque ces expressions ne présentent rien autre chose, sinon que *Polyclète* s'étoit joué en donnant toute l'expression de la mollesse à un jeune-homme qu'il vouloit représenter comme un efféminé, quoiqu'il fût dans la fleur & la force de l'âge; & à un enfant dans la foiblesse du premier âge, toute la force & l'expression de vigueur d'un soldat robuste, à-peu-près comme *Charles Coypel* a fait la Vieillesse sous les ajustemens de la Jeunesse, & la Jeunesse sous ceux de la Vieillesse.

Mr. de *Faucourt* termine sa sortie contre moi par un sarcasme, qu'il a voulu rendre plus mordant en parodiant mes propres paroles. „*Ce seroit donc une espèce de délire*, dit-il, *de contester aux Grecs la prééminence qui leur est encore due à cet égard; il n'y a que la médiocrité qui s'avise de calculer à l'insçu du génie.*” Mais outre que sa satire manque d'honnêteté, puisqu'il ne me dit que des injures au lieu de m'opposer des raisons, la pointe de son épigramme manque de justesse; car en disant: *L'Artiste qui ne sen-*

tiroit pas de combien les beautés l'emportent sur les négligences & les défauts dans les Monumens précieux de l'Antiquité, seroit ou égaré par ce désordre effréné enfant du délire, ou arrêté par cette exactitude que la médiocrité calcule à l'insçu du génie, j'ai dit une chose honnête & juste. Mais en disant que c'est le propre de la médiocrité qui calcule à l'insçu du génie, que de contester aux Grecs la prééminence qui leur est due à l'égard du sentiment des plis de la peau, de la mollesse des chairs & de la fluidité du sang, & que ce seroit une espèce de délire, on a dit des mots dont le sens s'est évanoui par la transposition. Car comment Mr. de *Faucourt* prouveroit-il qu'il n'y a que le défaut de génie, & par conséquent la médiocrité qui puisse donner la préférence, pour la partie de l'expression des chairs, à une Statue du *Puget*, sur une Statue antique? Il y auroit tout au plus, dans l'admiration du *Puget*, prévention nationale ou défaut de connoissance exacte dans cette partie. Mais il ne s'en suivroit point du tout, comme Mr. de *Faucourt* le décide, qu'un tel homme fût un homme médiocre & qu'il délirât. *Cornille* a-t-il été un médiocre Poëte tragique parce qu'il donnoit, dit-on, la préférence à *Lucain* sur *Virgile*? Cette préférence a-t-elle passé pour un délire?

Je vous ai dit en commençant que les connoissances de Mr. de *Faucourt* dans nos Arts me paroissent à bon droit suspectes. Pour que vous ne pensiez pas que c'est une proposition

hazardée , afin d'afoiblir d'avance son autorité contre moi , je vais vous montrer deux autres de ses méprises qui me tombent sous la main ; toutes , ce feroient trop. Il dit , Article *Sculpture* , page 842. „ *La Sculpture en Bas-relief n'est , pour ainsi dire , autre chose que l'Art de mouler.*” Je crois que si un plaisant disoit à Mr. de *Faucourt* : l'Art de faire des Articles *Peintre* , *Peinture* , *Sculpteur* , *Sculpture* , n'est , pour ainsi dire , autre chose que l'art d'imprimer , il laisserieit soupçonner qu'il a au moins deux connoissances ; celle de nos Arts , & celle de l'art de raisonner.

Six ou sept lignes ensuite on trouve , que le Sculpteur , après avoir fait un *Bas-relief* , en fait faire le Moule par quatre *Mouleurs*. J'avouë qu'il y a plus de trente années que je fais & que j'évois faire des *Bas-reliefs* , sans savoir qu'il y eût un nombre de *Mouleurs* fixé à quatre pour les mouler ; mais on apprend tous les jours. Comme ce voyageur , qui étant à Blois dans une auberge dont la maîtresse étoit rousse & acariâtre , écrivit sur ses tablettes , „ à Blois , toutes les femmes sont rousses & acariâtres ,” Mr. de *Faucourt* n'auroit-il pas vu dans un Atelier quatre *Mouleurs* travailler à un *Bas-rélief* , & de-là n'auroit-il pas écrit , un *Bas-rélief* se moule par quatre *Mouleurs* ? Quand on a donné de son chef deux instructions semblables sur un Art quelconque , on est dispensé d'en donner d'autres.

Quand on se plaint d'un procédé offensant , on doit se montrer reconnoissant d'un procédé con-

traire. Mr. de *Faucourt* a fait l'honneur à quelques endroits de mes Réflexions inférées dans l'Article *Sculpture* de les en soustraire, pour les placer ailleurs mot à mot comme de lui. C'est en vérité prodiguer l'éloge: ces *endroits* sont si peu de chose, qu'il valoit mieux les laisser à leur place. Mais la manière d'approuver est trop sincère pour n'en pas faire un remerciement à Mr. de *Faucourt*; & je m'acquiesce.

Mr. le Chevalier de *Faucourt* ne m'ayant pas consulté avant de défigurer mon opinion pour m'insulter, il ne trouvera pas extraordinaire que, sans l'insulter, je ne sois pas plus formaliste pour lui répondre. Mais je trouve, moi, son procédé d'autant plus mal-honnête, qu'il s'adresse à un homme qui a concouru au travail de l'*Encyclopédie* (21). Si on ne remercie pas les gens qui apportent obligeamment une petite pierre à l'Architecte, au moins ne doit-on pas leur en jeter, quand d'ailleurs ils ne l'ont pas mérité. Pourquoi un si habile Ecrivain force-t-il quelqu'un qui ne voudroit pas cesser de l'estimer, à se plaindre si légitimement de lui? Finissons en deux mots sur le *Marc-Aurele*.

Qu'il y ait dans cet Antique des parties mieux exécutées les unes que les autres, je n'en disconviens pas; qu'il y ait des aspects heu-

(21) M. *Diderot* m'avoit demandé quelques Observations sur la Sculpture; je les ai faites, on les a inférées en partie, & Mr. de *Faucourt* m'en a remercié comme on vient de voir.

reux, je n'en disconviens pas. Mais cela suffiroit il, je le répète, pour constituer un Chef-d'œuvre (22)? Que le Cavalier soit assez bien à Cheval, si vous voulez, & d'un bon ensemble je veux le croire encore, sur-tout par les Desseins que j'en ai. Ils sont de Mr *Loffinkow*, Peintre Russe & Dessinateur scrupuleusement exact, qui les a faits d'après l'Original. Ce n'est pas pourtant qu'un beau Dessin ne puisse être aussi trompeur qu'une belle description. J'ai comparé avec ceux de cet Artiste les parties que j'ai de l'Original; j'ai mesuré proportionnellement, & j'ai trouvé dans quelques endroits que la différence est considérable; mais la comparaison est au désavantage de l'Original (23).

(22) Il y a des Vers de la première beauté dans *la Pucelle de Chapelain*, & l'Ouvrage n'est pas lisible. Il y a de la vie & de l'imagination dans le Poëme de *la Madelaine*, & l'Ouvrage est souverainement ridicule.

(23) Ne vous fiez pas toujours à un Dessin fait d'après *certain*s Ouvrages antiques. Plus le Dessin sera fait par un habile Dessinateur, plus le Dessinateur aura de raisons pour vous montrer l'Antique en beau, & plus son Dessin doit vous être suspect. En voici un exemple dans le Recueil des Pierres gravées de Mr. *Mariette*; je vous en trouverois beaucoup d'autres dans le même Ouvrage. Ouvrez le deuxième volume, planche 53, vous y lirez:

„ De jeunes filles couronnées de roses, les unes majes-
 „ tueusement vêtues & les autres nuës, chantent les
 „ louanges de l'aimable HÉBÉ qui préside à la jeu-
 „ nesse, & lui adressent leurs vœux. Le Temple qui

Quand je dis que le Cavalier est assez bien à Cheval, je n'étens cependant pas la justesse de

„ les rassemble est au milieu d'un bois sacré, & l'on
 „ y remarque dans une espèce de chapelle particu-
 „ lière, l'image de la Déesse parée des traits de la
 „ pudeur & de la modestie.”

Que cette Pierre soit vraiment antique, ou que son antiquité soit douteuse; que sa Composition soit d'une belle & grande simplicité, ou qu'elle soit froidement symétrique, c'est ce qui nous importe peu. Mais que les Figures dessinées par *Bouchardon* soient conformes au Discours de *Mr. Mariette*, c'est une vérité exacte, à l'action & à l'expression près des quatre *jeunes Filles*; car elles sont toutes quatre sans action & sans expression convenable au sujet. Mais j'en demande bien pardon à *Mr. Mariette*; je n'ai jamais pu comprendre ce que signifie *majestueusement vêtues*, en comparant ces deux mots aux deux Figures vêtues dont il parle, & que jeregarde de tous mes yeux & avec une très bonne loupe. Je ne le comprends pas mieux en voyant la planche 53. du Recueil que j'ai aussi sous les yeux.

Procurez-vous une Empreinte de cette Pierre; regardez la bien, & vous ne trouverez qu'une indication grossière de Figures humaines, sans goût, sans ressemblance à ce qui peut s'appeler une belle Figure. *L'aimable Hébé*, sur tout, parée des traits de la pudeur & de la modestie, est un petit magot informe que vous ne ramasseriez pas dans les balayures, & si vous avez vu *Mlle Tomasseau* dans les Vendanges de Surenne, vous avez vu *l'aimable Hébé* de la Pierre originale. Comparez aussi la *Cistophore* du N^o. 86. avec une Empreinte

sa position au-delà de la partie inférieure; car la position du Corps de *Marc-Aurele* n'est point

de l'Original, & vous trouverez qu'en y faisant les changemens qu'il a voulu, *Bouchardeon* a fait d'une borne insipide, une Figure agréable; il auroit pu la faire plus simple, en suivant la donnée de la Pierre. Pour l'autre femme qui *tient un Vase*; elle est décidément supérieure dans l'Original, & par la justesse de l'Attitude & par la position de la Tête; ce qui fait de celle de *Bouchardeon* une Figure fort différente, & sur la quelle on ne peut pas compter.

Ce ne seroit pas sur la petitesse des objets qu'il faudroit se rejeter, puisque beaucoup de Pierres antiques de pareille grandeur, & même de plus petites, sont du plus beau Travail & de la plus précieuse Etude, plus ou moins finies. J'en ai sous les yeux environ 3000; quantité assez nombreuse pour en juger. Mais, dira-t-on, ces Figures que vous trouvez si mauvaises, en ont pourtant fait dessiner de belles à *Bouchardeon* qui les copioit. — Vous vous moquez; un caillou, la décrépitude d'une vieille muraille, les veines d'un marbre, les sinuosités d'un morceau de bois, d'une racine, & mille autres hazards font dessiner tous les jours les plus belles Figures. *Bouchardeon* étoit si rempli du beau Stile antique, il l'avoit si profondément étudié, que du plus laid magot de la *Chine*, il vous eut fait la plus belle Figure grecque s'il eût voulu. Mais quand on représente les Monumens qui peuvent servir à l'Histoire de l'Art, il faut, pour en donner une idée juste, ne rien défigurer, soit en embellissant soit en dégradant; autrement on perpétue des erreurs, ou on en fait naître de nouvelles. Par

celle d'un homme bien à Cheval : elle est perpendiculaire, & c'est un défaut ; le Cavalier n'a

exemple, le très beau *Diomède* de *Dioscoride* n'est pas rendu, à beaucoup près, dans la planche 94. du *Traité des Pierres gravées*. J'ai un beau Verre de cette Pierre, & je le compare à l'Estampe. La Tête sur-tout, ne ressemble aucunement à celle de l'Original. Je ne puis que répéter ce que dit Mr. *Mariette* de cette belle Tête., „ *C'est la même fierté, c'est le même grand caractère, que dans la Tête du GLADIATEUR d'AGASIAS.*” J'ajouterai qu'elle est même plus décidée dans sa Forme & dans son Caractère. Mr. *Mariette* n'est pas aussi exact, quand il dit dans sa Préface, page 11, „ *des négligences que Bouchardon a laissées subsister, & même des incorrections qu'il auroit pu réparer, serviront de preuves aux attentions scrupuleuses qu'il a eues pour faire des Portraits exacts & sur les quels on peut compter. . . .*” Comparez l'Empreinte du Temple d'*Hébé* à la Planche qui le représente, & voyez si malgré ce que dit ici Mr. *Mariette*, on peut compter sur cette Planche ; & nous lui demanderons si son intention a été d'être exact, en ne donnant pas *des Portraits exacts, & sur les quels on pût compter*. Confondre ainsi les bons & les mauvais Ouvrages, c'est mal servir & l'Art & le Public.

Mr. *Winkelmann* n'est pas à beaucoup près aussi répréhensible. Il donne, dans son *Histoire de l'Art*, l'explication d'une Pierre gravée de la plus haute Antiquité connue, & il dit : „ *Le Travail, qui est d'une grande finesse & très soigné, ainsi que la Forme élé-*

point les Epaules convenablement en arrière; il n'a pas cette belle assiette, cette position non

„ gante de quelques parties, comme des Pieds, a-
 „ noncent un Artiste habile.” (Tom. 1. Trad. page
 170.) Mr. *Winkelmann* ayant placé au Titre de son
 Ouvrage une Gravure assez exacte de cette Pierre très
 antique, il faudroit avoir une forte envie d'écrire pour
 répondre à un homme qui fait si bien se répondre lui-
 même. Ce n'est pas que le Graveur en cuivre n'ait tâ-
 ché de mettre une forte d'ensemble à deux Têtes de *Poli-
 chinelles* qui sont derrière deux magots assis dans l'Original.
 Aussi l'éloge s'en tient il modestement aux Pieds,
 & ne monte pas jusques aux Têtes. Si vous avez vu sur
 les murs d'un cabaret, certains Profils savamment dessinés,
 où l'Oeil est placé à la hauteur du Crane, & le bout du
 Nez très voisin du Menton, vous pouvez vous faire une
 assez juste idée de ces deux espèces de Têtes, & juger
 aussi de la valeur de certains éloges.

Mais ce qui amusera, je ne dis pas seulement les vrais
 Connoisseurs, mais tous ceux qui auroient sous les yeux
 les objets de comparaison, c'est d'entendre dire au même
 Antiquaire, page 171; „ *Les plus belles (Pierres) sans*
 „ *contredit après celles dont je viens de parler, sont*
 „ *une autre Cornaline du Cabinet de Stofsch.*”... Il n'y
 a personne qui à cet exposé ne croie que cette se-
 conde Pierre, qui représente un *Tydée* blessé, est plus mal
 que la première, & que son rang ne doit lui être assigné
 qu'après. C'est cependant une Figure de la Proportion
 la plus élégante; elle est comparable pour cette partie au
Gladiateur d'Agasias, & n'a contre elle que l'Action

seulement naturelle, mais encore nécessaire pour la sûreté qui consiste, en grande partie, à ne pas charger l'avant-main de son Cheval.

forcée de son Attitude; elle est d'ailleurs & en general dans les plus grands principes, tandis que les Figures de l'autre Pierre ne sont que des embrions informes & ratatinés, dont la seule Antiquomanie peut mettre le Travail au-dessus de nos plus mauvais Gothiques. C'est ce que chacun peut voir au Frontispice de l'*Histoire de l'Art*. Mais l'intrépidité de Mr. *Winkelmann* à citer, est quelque fois trop originale pour n'en pas dire un mot. Il croit (Note, la page 171.) que *Stace* a décrit le *Tydée* en question d'après la Cornaline du Cabinet de *Stofeb*; & malheureusement la citation dit le contraire de ce que la Pierre représente.

- - - - - *quamquam ipse videri*
Exiguus, gravia ossa tamen, nodisque lacerti
Difficiles: nunquam hunc animum natura minori
Corpore, nec tantas ausa est includere vires.

THEBAID. L. VI. vs. 640.

„ *Quoiqu'il paroisse petit, cependant ses Os sont gros,*
 „ *& les Muscles de ses Bras & ses articulations ser-*
 „ *rés: jamais la Nature n'a bse, dans un si petit*
 „ *Corps, renfermer un si grand courage ni tant de*
 „ *force.*”

Voilà bien l'idée d'un petit homme fort & trapu; ainsi on ne pourra jamais croire que *Stace* ait vu cette Antiquité. Peut-être que d'autres Figures de *Tydée* n'ont pas la même expression des Os & des Muscles, car la description du Poëte ne paroît pas plus faite pour expliquer cer-

Voulez-vous apprécier les productions d'un Art? Adressez vous à des Artistes, non seulement assez habiles, mais qui soient encore dégagés de certaines préventions de leur métier. Si avec cela ils ont l'ame assez honnête & assez forte pour aller contre le torrent des erreurs universellement acréditées, foyez sûr qu'ils vous feront connoître la vérité; au moins vous en feront-ils beaucoup aprocher si vous n'êtes pas vous même dominé par cette prévention qui n'entend point parcequ'elle croit favoir.

Notez bien que l'Artiste soit dégagé de beaucoup de préjugés, & qu'il ait le vrai génie de son Art; car moi qui vous parle, j'en ai trouvé un qui ma dit en plein Palais-Royal que je ne devois pas donner pour base à mon Héros cette roche emblématique, parcequ'il n'y avoit pas de rochers à Pétersbourg. Croyoit-il qu'il y pouffât des Piédestaux quarrés & profilés? Et pourtant ce Peintre, car c'en étoit un, étoit

te Pierre, que la Pierre ne peut expliquer le passage du Poëte, quoiqu'en dise M. *Winkelmann*.

On a gravé, page 194. de son *Histoire de l'Art*, Tom. I., un mauvais Trait & fort pesant de cette Cornaline. Si l'Auteur a fait sa description, & a donné sa citation d'après ce Trait, on pourroit presque croire qu'il a raison. Et voilà comme avec une honnête portion de sursifance, on instruit, sans contredit, son lecteur, & comme on écrit l'*Histoire de l'Art*.

homme d'esprit & habile Peintre (24). N'allez pas titer parti de sa méprise; c'est un homme d'esprit qui sommeilloit.

Je ne me souviens pas où j'ai lû que *Phidias*, ou tel autre Statuaire de l'Antiquité, avoit donné de trop bonnes preuves de son savoir dans les Statues humaines pour qu'on pût croire qu'il ne faisoit pas également bien les chevaux. Je ne dis pas le contraire, parceque cela est possible, & qu'il y a même plus à parier pour, que contre (25); j'observe seulement que la confé-

(24) J'ai l'empreinte d'un cachet de *Pierre I.* dont il avoit, dit-on, imaginé le sujet. C'est l'Empereur lui-même représenté en Statuaire, formant la Russie dans un roc encore brut quant à la partie inférieure. Le Czar faisoit pourtant que le terrain de Pétersbourg n'offre point de rochers; mais il savoit aussi qu'une Allégorie se rapporte au moral de son sujet, & ne s'astreint point fervilement au physique d'un terrain. Le jour que j'esquissai sur le coin de votre table le Héros & son Courrier franchissant la roche emblématique, & que vous fûtes content de mon idée, nous ne devinions pas que je me rencontrerois si bien avec mon Héros. Il ne verra pas sa Statue. S'il pouvoit la voir, je crois qu'il en feroit content. Ouf, mon ami, parcequ'il y trouveroit l'expression du sentiment qui l'animoit.

(25) Il y avoit cependant des Statuaires plus habiles dans un genre que dans l'autre. *Tisicrates* qui faisoit les chevaux, se faisoit faire les figures humaines par *Pithon*. *Praxitèle* faisoit celles de *Calamis*, afin qu'il

quence n'est pas nécessaire. Elle l'est si peu, que si les Chevaux de *Monte-Cavallo*, qui ne représentent point *Alexandre domptant Bucéphale*, sont de *Pbidias* & de *Praxitèle* comme on pourroit le croire, il faudra bien convenir que ces habiles gens-là ne l'étoient pas en tout. Je suis assez de l'avis du Père *Montfaucon* en faveur de la véracité de l'inscription, *opus Pbidiaë, opus Praxitelis*. Lisez ses raisons dans le quatrième Tome du Supplément de *l'Antiquité expliquée*; peut-être les trouverez-vous assez bonnes.

Mais laissons la discussion de ce fait obscur & sur le quel on n'est pas d'accord. Voyez le *Balbus* trouvé à *Herculanum*: le Cheval est très inférieur à la beauté du Cavalier. Voyez le *Centaure* de la *Ville-Borghese* dompté par l'*Amour*: la partie humaine est d'une grande beauté, l'Enfant est mauvais, & le Cheval est d'un Dessin faux & maniéré. Je vous dirai deux mots en passant des deux *Centaures* du Palais *Furietti* (26); ils sont trop au-dessous d'une critique

ne parût pas que celui-ci fût inférieur dans l'un des deux genres. (Voyez *Pline*, l. 33. ch. 8. f. 19. Edition du Père *Hardouin*.)

(26) Ces deux *Centaures* sont très bien moulés en Plâtre à l'Académie des Beaux-Arts à St. Pétersbourg, & font partie de la belle Collection d'Antiques venue de Rome: Monument précieux en général, & qui pourra enfin répondre aux vœux de Sa Majesté Impériale, & à son

en règle pour les détailler. Cependant, la partie humaine y est moins mal que le reste. Celui surtout qui représente un jeune homme, est peut-être l'exemple de la plus bizarre Exécution & de l'Etude la plus impertinente qu'on puisse faire d'un Cheval, si pourtant le mot d'Etude est fait pour de la Sculpture ainsi fagotée: mais ce qui se qualifie autrement que par le mot d'impertinence, car il faut ménager les termes, c'est l'opinion de ceux qui disent que cela est beau, & je l'ai entendu dire. que dis-je? Je l'ai lu dans une *Description historique & critique de l'Italie*. On y trouve :

„ Les deux Centaures du Cardinal *Furietti*
 „ sont du plus beau Travail : l'Ouvrage est si
 „ beau, d'une si grande délicatesse ; il a l'air
 „ tellement original, que plus on l'examine,
 „ plus on est porté à croire que ce Chef-d'œuvre
 „ a échappé aux recherches de *Plin*, & que
 „ c'est véritablement un Antique Grec des plus
 „ beaux tems de la Sculpture.” (page 196.
 Tome 3.)

Ailleurs, en parlant du Palais *Furietti*, l'Auteur dit encore : „ ce qu'il y a de vraiment
 pré-

désir de former le goût des Beaux-Arts en Russie, en y établissant leurs plus solides Principes.

Ces Centaures de marbre d'Egypte ont été trouvés au mois de Décembre 1736. dans la Villa Adriana, au champ de Tiburne.

„ précieux dans ce Palais , ce font les deux
 „ *Centaures* de pierre de Parangon , trouvés dans
 „ le même endroit. Ils peuvent être regardés
 „ comme un des plus beaux Ouvrages que ja-
 „ mais Artiste Grec ait exécutés. On
 „ ne peut rien voir de plus parfait que ces
 „ deux Antiques , qui l'emportent sur presque
 „ tous ceux que l'on connoît.” (pag. 102. Tom. 6.)

Ô ! Manes d' *Agasias* , d' *Agefander* , d' *Apollo-
 nius* , de *Glycon* , & de tous les grands Statuai-
 res qui avez fait de si étonnans Ouvrages, on
 ôse ainsi blasphémer contre vous !

Quand on voit , ce qui s'appelle *voir* , les deux
Centaures , & qu'on lit ce que je viens de tran-
 scrire , le premier mouvement est de dire , *ad
 aram lugdunensem* (27). Mais comme il est
 dans l'ordre de juger mal de ce qu'on ne connoît
 pas bien , il faut regarder la décision de l'Au-
 teur que je viens de citer comme une erreur
 assez naturelle. Dans les choses mêmes qui

(27) On fait qu'il y avoit à Lyon , dans un Temple ,
 un Autel dédié à *Auguste* , & que *Caligula* établit dans
 ce Temple des Jeux Académiques où les Poètes & les
 Orateurs se rendoient de toutes parts. On fait aussi que
 ceux qui étoient vaincus étoient plongés dans la Saône ,
 s'ils n'aimoient mieux effacer leurs Ecrits avec leur lan-
 gue , ce qui a fait dire à JUVENAL , *aut lugdunensem
 Rbetor dicturus ad aram*. Sat. I. v. 44. Au reste il faut
 pardonner à un Artiste qui a le sentiment vif des beautés
 & des défauts de la Sculpture , la chaleur qu'il peut met-
 tre dans ses observations.

nous font le plus connuës , nous nous surpré-
 nons souvent à ne favoir pas nous servir de nos
 yeux ; car ici je vous jure qu'il ne faut que cela.

En disant qu'il ne faut que des yeux , je dis
 peut-être un peu trop. Il faut moins que des
 yeux. Prenons un aveugle qui ne soit pas im-
 bécile , & un assez beau cheval ; plaçons le che-
 val à côté de l'aveugle , & l'aveugle vis-à-vis
 des *Centaures* ; qu'il nous fasse le raport fidèle
 du témoignage de son tact. Quand il aura ainsi
 comparé différentes parties , celles sur-tout dont
 la beauté consiste dans l'imitation exacte , si no-
 tre aveugle ne dit pas que la différence est énor-
 me entre cette Sculpture & le Naturel , vous me
 condamnerez à n'en plus faire de ma vie. Peut-
 être le sens du toucher est-il plus sûr que celui
 de la vuë dans certains cas.

Il falloit vous dire tout cela , mon ami , pour
 vous faire voir comment quelques-uns de ces
 messieurs font des Livres. En vérité il semble à
 l'Artiste qui lit certains Ouvrages faits sur son
 Art , que l'Auteur en parle à-peu-près comme
 on parle des Terres Australes. *Spēctatum admissi
 risum teneatis amici.*

Je suis , on ne peut davantage , porté à l'in-
 dulgence pour les hommes qui se trompent (ce
 n'est pas le moins intéressé de mes sentimens)
 mais c'est à condition qu'ils ne prendront pas le
 ton de Législateurs , tandis qu'ils ne sont encore
 que dans la classe des Cathécumènes. L'Auteur
 qui ne se connoît pas en Sculpture , n'avoit que
 ces quatre mots-ci à dire : *Les deux Centaures*

tant de pierre brune traversée de veines blanchâtres, leur travail n'est pas aisé à distinguer. Les Maîtres lui eussent répondu : vous avez raison, & quoique la difficulté ne soit pas pour nous la même que pour vous, elle en est cependant une. Un Marbre blanc ou un beau Plâtre, rendent bien autrement raison du travail.

N'oubliez pas, mon ami, que j'ai sous les yeux les Plâtres originaux de ces deux *Centaures*, & qu'ils sont moulés comme l'empreinte de votre cachet. L'Impression est si parfaite, qu'elle rend jusqu'aux veines des fabots, & ce n'est pas peu (28).

(28) Si je voulois absolument soustraire ces deux *Centaures* à l'examen, je pourrois dire qu'ils ne représentent point la figure d'un cheval, & que les anciens Artistes ne donnoient à ces êtres composés aucune ressemblance dont l'Original existât vraiment dans la Nature. Je pourrois ajouter que s'il falloit y chercher quelques rapports, ce seroit avec un bœuf, une vache, un veau ou tel autre animal, ou plutôt que c'est un composé chimérique de tout cela, &, comme on dit, *le tout à l'idée du Peintre*. Je ne ferois que répéter ce que j'ai oui dire à des gens qui voudroient bien qu'on les prit pour Docteurs *in utroque jure*. Mais je craindrois que les vrais Savans ne se moquassent de moi, & qu'ils ne me fissent dire par un écolier de quatrième ;

„ Apprenez Mons l'ignorant, qu'un *Centaure* ou *Hippocentaure* est un monstre fabuleux demi-homme & demi-cheval; que ce mot est composé de *κентаυρος*, che-

Ecoutez bien ceci qui n'est pas un conte: si on pouvoit me persuader que les deux *Centaures*

„ val, ou ἵππιος, cavalier; de κεντέω, je pique, & de
 „ ταύρος, taureau. Apprenez aussi que l'origine de cette
 „ fable est venuë de ce qu'on vit les Thessaliens
 „ dans le voisinage du Mont Pélion, s'exercer les premiers
 „ à cheval, à la chasse des taureaux; que l'on
 „ prit le cavalier & sa monture pour un seul individu,
 „ & que cette méprise a dans la fuite porté les Peintres
 „ & les Statuaires à la représentation d'une figure
 „ moitié homme & moitié cheval: en un mot, qu'il
 „ n'est là question ni de vache ni de veau, ni de bœuf
 „ ni d'âne, ni d'aucune autre fantaisie de votre cru.

„ Quand vous verrez une Figure composée de celle
 „ de l'homme & de celle de l'âne, vous appellerez cette
 „ figure *Onocentaure*; & toutes celles dont le nom
 „ commencera par celui d'un animal quelconque & dont
 „ il fera composé, vous lui donnerez le nom de cet
 „ animal, en l'ajoutant selon l'usage & l'origine à celui
 „ de taureau: bien entendu que nous ne parlons ni
 „ de Tritons, ni de Sirènes, ni de Satires, &c., car
 „ vous pourriez me prendre sur un mot.

„ *Centaurus* signifie mot à mot, *Pique-taureau*. Quand
 „ on y ajoute *Ono*, de ὄνος, on suppose que l'homme
 „ est monté sur un âne, & on le représente comme tel:
 „ mais si on joint *Hippo* à *Centaurus*, l'homme
 „ alors est censé monter un cheval, & c'est un cheval
 „ que sa partie inférieure représente; ainsi des autres
 „ animaux dont cette partie auroit la figure.

„ Afin de n'avoir plus rien à vous apprendre sur ce

font seulement passables, je regarderois le Cheval de *Le Moyné*, celui de *Bouchardon*, celui de Sa-

„ point de mythologie, ajouteroit mon petit quatrième,
 „ je vous dirai encore que selon la fable, *Inion* eut de
 „ la Nuée qu'il prit pour *Junon*, les *Centaures*. De ces
 „ *Centaures* & des Jumens du païs naquirent les *Hippo-*
 „ *centaures*, qui sont proprement les *Centaures* que
 „ vous voiez sur les Marbres & les Bronzes antiques. Il
 „ y a encore d'autres origines de cette fable, mais elles
 „ sont inutiles à votre sujet. Si des Mythologues sans
 „ critique & sans goût vous donnoient des instructions
 „ différentes, ne les écoutez pas, attendu qu'ils ne vous
 „ débiteroient que des absurdités plus ridicules que des
 „ *Hippocentaures*.

„ Vous êtes Statuaire, & vous avez étudié les Che-
 „ vaux, vous les connoissez: or si l'on vous dit, *la ré-*
 „ *présentation d'un Cheval n'est pas un Cheval*, quoi-
 „ que vous sachiez très bien que c'en est un, demandez
 „ ce que c'est donc; & si l'on vous répond, *c'est un*
 „ *composé bizarre, un être absolument chimérique*,
 „ répliquez hardiment qu'on ne produit cette sottise que
 „ pour donner le change & pour vous susciter de plates
 „ tracasseries; mais que l'échapatoire est de la plus gros-
 „ sière maladresse, attendu qu'un être chimérique, forgé
 „ dans le cerveau de l'Artiste, & n'ayant aucun type,
 „ aucun exemplaire dans la Nature, ne peut présenter
 „ aucune idée de justesse ou d'imperfection: qu'ainsi on
 „ ne pourroit pas dire, par exemple, que les deux *Cen-*
 „ *taures* en question fussent bien ou mal faits, & que
 „ M. l'Abbé *Richard* auroit eu doublement tort d'as-
 „ surer que ces deux Antiques l'emportent sur presque
 „ tous ceux que l'on connoit.”

Ne voulant donc ni mériter ni recevoir cette humiliante

ly comme détestables, & je finirois par briser le mien. Ce n'est pas tout, car il faut être conséquent autant qu'il est possible : j'abjurerois pour une bonne fois la Sculpture; je rirois au nez de ceux qui me l'ont enseignée; je hausserois les épaules en voyant le *Laocoon*, l'*Hercule-Farnèse*, l'*Apollon*, le *Gladiateur*, & je finirois par regarder tous les objets de la Nature comme autant de preuves de l'ignorance du Créateur qui n'a pas su mettre des Veines sur la Corne du Cheval, & qui ne la pas modelé semblable aux deux Centaures. Oh! mon Ami, combien de gens d'esprit emploient plaisamment celui qu'ils ont reçu en partage! Et comme ils raisonnent quand ils parlent de mon Métier, & qu'ils prennent par fois le ton décidé! Notez bien que je rends à Mr. l'Abbé *Richard* toute la justice qu'il mérite à d'autres égards. J'ai lu son Ouvrage avec le plaisir & le désir qui peut-être enfin me porteront quelque jour en Italie.

Il semble que dans la République des Beaux-Arts il soit arrivé l'inverse de la prédiction d'*Anchise* à son fils au 6^e. Livre de l'*Ænéide*.

mercuriale de la part d'un petit quatrième, je m'en tiens modestement à dire, comme tout homme qui fait usage de ses yeux & de la petite portion de sens commun qu'il a reçue, les deux *Centaures* ou *Hippocentaures* de *Furietti* représentent dans leur partie inférieure un Cheval, & même un très vilain Cheval, car s'ils étoient ou Bœufs ou Vaches ou Veaux, ils auroient au moins les Pieds fendus; & si je n'y faisois pas attention, les *hommes* diroient que j'observe comme un Veau.

*Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus...
Tu regere imperio populos, Romane, memento* (29).

Les Littérateurs se sont depuis long tems chargés de faire respirer l'Airain & le Marbre, souvent dans des Sujets qui ne respirent guères. Ils ont fait en cela une invasion sur le territoire des Artistes. N'est-il pas juste que les Artistes tâchent de regagner le terrain qu'ils ont perdu, & que toujours se renfermant dans les bornes de leur territoire, ils s'appliquent le Vers *Tu regere imperio*, &c. ? Bien entendu que leur empire ne s'étendra que sur ceux qui mettront hostilement le pied sur leur domaine.

Lorsqu'*Annibal* eut entendu l'Orateur *Pbormion* discourir sur le devoir des Rois & sur l'Art militaire : il dit, „ j'ai vu beaucoup de vieillards radoter, mais je n'en ai jamais vu aucun radoter plus que *Pbormion*.” L'auditoire étoit cependant ravi de l'éloquence du Philosophe, & tous ces gens ravis étoient des Grecs, grands Connoisseurs en tout, à ce que vous m'avez dit quelque part. „ Et voilà comment, dit *Cicéron*, „ ils se mêlent d'enseigner aux autres ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. *Hoc mihi facere videntur omnes illi qui quod ipsi experti non sunt, id docent cæteros.*” (de Orat. i. n. 75.)

L'homme de Lettres & l'homme du monde

(29) D'autres feront, sans doute, plus mollement respirer l'Airain, & donneront la vie au marbre. Toi, Rome, souviens-toi que ton sort est de commander aux Nations.

diront sans doute : nous jugeons bien de l'intention d'*Homère*, de celle de *Corneille*; nous faisons jusqu'à quel point leur imitation approche ou s'écarte de leur modèle; pourquoi ne jugerions-nous pas aussi bien de l'intention & de l'imitation du Peintre & du Statuaire? Ce sophisme est un de ceux aux quels on ne devrait pas répondre; mais comme il est souvent répété, il faut dire à ceux qui s'en servent : la Peinture est-elle autant votre langue que le François de *Corneille*, si vous êtes François? La Sculpture vous est-elle aussi connue que l'*Iliade* peut vous l'être, si vous savez le grec? Ne voyez-vous pas aussi que le Poète, l'Orateur, le Littérateur vous parlent le langage que vous parlez depuis que vous êtes au monde? Les idées qu'ils vous présentent sont les vôtres; celles que vous avez eues, que vous avez & que vous aurez, vous les exprimez comme eux. Vous êtes vous-même à chaque instant Poète, Orateur, Littérateur, plus ou moins, selon l'esprit, la méthode, l'imagination, les connoissances que vous avez : mais n'ayant jamais fait ni Peinture ni Sculpture, vos titres de Connoisseur ne sont pas ici, à beaucoup près, égaux, eussiez-vous même un peu dessiné; car nous comptons presque pour rien le petit cours de Dessin qu'on fait faire à quelques enfans bien élevés. Cette faible & fausse teinture est bientôt effacée. Quand elle resteroit, à quoi meneroit-elle? On ne voit pas que la science de l'Alphabet ait jamais suffi pour lire *Homère*, *Shakespear* ou *Corneille*.

Charles Coypel, premier Peintre du Roi, avoit un Elève de la première distinction & maître du plus précieux cabinet de Tableaux de Paris. Un jour que cet Elève, peignant ou dessinant d'après Nature, avoit fait une partie vuë en raccourci aussi longue qu'elle étoit réellement dans l'objet naturel, *Coypel* l'en avertit & lui expliqua ce que c'est qu'un Raccourci, la nécessité de l'observer & de le représenter tel qu'on le voit, & non pas dans sa proportion vraie. L'Elève, peu satisfait des raisons du Maître, quoiqu'elles dûssent être bonnes, lui dit : „*Vous autres Artistes, vous avez d'étranges préjugés & des méthodes bien fausses. Regardez mes deux Bras, y en a-t-il un plus court que l'autre ? Pourquoi chercher tous ces raffinemens ; que n'imitiez-vous la Nature comme elle est ?*” Et cet Elève, d'un esprit vif & pénétrant, savant d'ailleurs en Grec, Hébreu, Latin, & dans toutes les parties des Belles-Lettres, étoit assez avancé pour travailler d'après le Naturel, sans cependant sentir l'effet & la vérité d'un Raccourci.

Mr. *Cochin* m'a dispensé d'en dire davantage. Voiez son très-bon Ecrit cité page 107 ; il vous prouvera :

- „ Que le sentiment à qui appartient le droit
- „ de juger, ne le peut qu'autant qu'il est exercé par la connoissance de toutes les parties de
- „ l'Art.
- „ Que les plus surs Connoisseurs, ceux qui ont fait quelque exercice de l'Art, ne le sont cependant qu'autant qu'ils ne sont point aveu-

„ glés par des goûts exclusifs ou par des pré-
 „ jugés d'habitude.

„ Qué la connoissance des Beaux-Arts est
 „ beaucoup moins répanduë que celle des Bel-
 „ les-Lettres.

„ Que l'éducation la plus commune enseigne
 „ les Elémens des Lettres , & n'enseigne pas
 „ ceux des Arts de peindre & de sculpter.

„ Que malgré plusieurs années employées à
 „ cette étude, il y a peu de bons juges des
 „ Ouvrages de Littérature.

„ Qu'à plus forte raison il y en a moins dans
 „ les Arts dont si peu de personnes s'instruisent.

„ Que la connoissance que donne le goût na-
 „ turel , est presque toujours plus judicieuse
 „ que celle qui est fondée sur une étude super-
 „ ficielle.

„ Que les faux jugemens sont l'effet des pré-
 „ jugés acquis, ou du désir immodéré de faire
 „ paroître plus de sagacité par la découverte
 „ des défauts, &c., &c., &c. (30)”.
 Mais qu'importe à l'Art que quelques person-
 nes ne voient pas comme l'Artiste? Qu'importe
 que M. Addison se soit attribué la belle découverte
 de *Pinaroli*, le quel avoit vu l'Oiseau de *Mi-*

(30) M. *Cochin* est un de ces Artistes que la justesse
 d'esprit, la fermeté de caractère & la véritable honnêteté
 mettent fort au-dessus de cet intérêt mal entendu qui pro-
 duit tant de bassesses, & qui empêche de dire & de voir
 les choses comme elles sont. Je ne doute pas que le nom-
 bre d'Artistes qui ressemblent à M. *Cochin* ne soit consi-
 dérable.

nerve entre les deux oreilles du Cheval de *Marc-Aurele*, au lieu du toupet de crin lié avec un cordon? (*) Qu'importe que ce favant Anglois en ait judicieusement conclu que la Statue avoit été faite par un Sculpteur Athénien? ces fortes de méprises sont fans conséquence. Mais quand on assure à l'Auteur de la *Destruction des Jésuites en France* qu'ils ont fait peindre dans leur Eglise *St. Ignace qui lance des feux sur les quatre parties du monde; preuve de la doctrine meurtrière de la Société*, & que rien de cela n'est dans le Plafond du *P. Pozzo*; que dirons-nous des observateurs qui ont induit le Littérateur à produire cette irrégularité? Il y a au centre du Plafond de la Nef une Gloire céleste d'où partent quatre rayons de lu-

(*) On a voulu trouver, dit M. Winkelmann, la ressemblance d'un Hibou dans les Crins noués sur le sommet de la Tête du Cheval de *Marc-Aurele*; & comme on voit sur quelques Monnoyes d'Athènes qu'un Hibou paroît être les Armes de cette ville, on en a conclu que l'Artiste qui a fait ce Cheval étoit Athénien. C'est ce qu'Addisson a trouvé dans un Livre superficiel, (*Pinarol. Rom. ant. mod. P. 1. pag. 106.*) & qu'il a donné sans le moindre doute, comme une découverte de lui. (*Spectat. T. 2. p. 167.*) (*Winkelmann, Essai d'une Allégorie de l'Art, ch. 8. p. 127. Ed. Allemande, Dresde 1756. in 4^o.*)

N'ayant pas trouvé ce passage dans plusieurs Editions du *Spectateur* où on l'a vainement cherché, on aime mieux croire que M. *Winkelmann* aura pris un Livre pour l'autre, que de lui imputer une dénonciation imaginaire. Peut-être aussi n'a-t-on pas fait cette recherche avec assez d'attention; mais M. *Winkelmann* auroit dû citer le Numero du Discours & non pas la Page seulement d'un Livre qui a eu autant d'éditions que le *Spectateur*. *Fiat lux* pour le Lecteur curieux de cette découverte.

mière qui vont éclairer les quatre Parties du monde, représentées aux quatre coins du Tableau. Un bon homme à qui j'en faisois l'observation à Paris, me répondit : „vous ne savez pas cela mieux „que l'Abbé... qui a resté 12 ans à Rome.” Eh ! bon homme, vous ne savez donc pas que l'œil de l'Artiste voit mieux à 300 lieues, que celui d'un aveugle qui à le nez dessus pendant 12 années (31) ?

On a imprimé dans les *Variétés Littéraires* un Ecrit très-estimable à quantité d'égards. L'Auteur est assurément un homme de beaucoup d'esprit ; mais je suis fâché que dans cette production (*), d'ailleurs pleine de génie, on trouve des endroits qui décèlent combien il est éloigné des vraies connoissances de nos Arts. En voici quelques preuves.

„ *L'objet des Beaux-Arts n'est pas de satisfaire l'esprit, mais de charmer les sens.*

Puisque les idées nous viennent par les sens, & que les sujets qui nous retracent des faits ou qui font allusion à des traits quelconques, rapellent, excitent en nous des idées, il est faux que l'objet de la Peinture & de la Sculpture soit de *charmer les sens* & de ne pas satisfaire l'esprit. Prendre ainsi le *moïen* pour l'*objet*, c'est rétrécir & décourager des Arts plus

(31) Si j'avertis que cet aveugle est un aveugle d'esprit, & que celui de la page 28. est un *Quinze-vingt* ; j'en demande pardon à tout Lecteur qui ne fera pas M. *Aubert*, Auteur du *Journal des Beaux-Arts*. Il est étonnant que ce Journaliste n'ait pas fait attention qu'un aveugle peut distinguer de la Sculpture par le moyen du tact, & qu'il n'en peut faire autant de la Peinture.

(*) *Raport des Beaux-Arts & des Belles-Lettres, imprimé dans les Variétés Littéraires, T. 1. p. 139.*

étendus que vous ne dites. S'ils ne vous le paroissent pas, c'est peut-être que vous n'avez rien vû de leurs productions qui vous ait développé toute leur force, ou c'est votre faute. Quand on hazarde une assertion, il n'y auroit pas de mal de l'apuiier de quelques preuves. Pour moi, je ne prétens pas porter l'Art au de-là de son objet; je ne veux que l'y ramener & l'y fixer.

Quoi, Monsieur, quand vous avez lu dans l'*Hippolite* de *Racine*, le récit de *Tberamène*, ce Tableau n'a parlé qu'à vos sens? Il n'a pas franchi le seuil? Non. L'image afreuse & pitoyable a pénétré votre ame, l'a navrée. Et vous voudriez que le même sujet, traité par un grand Peintre dans les situations les plus fortes, ne fit que charmer les sens?

La seule invocation d'*Hippolite* dans *Euripide*, lorsque ce jeune & malheureux Prince monté sur son char, saisit les rênes de ses chevaux, puis levant les mains au ciel „ *Jupiter*, s'écrie-
 „ t-il, *écrase-moi, si je suis coupable; mais quel*
 „ *que soit le sort que tu me gardes, soit que je vive*
 „ *ou que je meure, fais sentir à mon père qu'il m'a*
 „ *puni sans que je l'aie mérité.*” Cette action, cette expression d'un fils vertueux, qui dans l'instant sera déchiré, ne briseroit pas votre ame si un grand Peintre la représentoit? Cela n'est pas vrai.

Si vous avez vu la *Ste. Tberèse* de *Bernin*, & que son Atitude & son Expression n'aient pas été plus loin que le sens de la vuë, je vous deman-

derai quel âge & quelle fanté vous aviez ce jour-là ?

Si vous étiez vis-à-vis du *Laocoon* dévoré avec ses deux enfans, votre ame seroit-elle de marbre ? De quelque país, de quelque religion que vous soyez, vous avez une ame sensible ; que de traits vous présenteroient la Peinture & la Sculpture pour faire sentir à cette ame honnête combien elle l'emporte sur des raisonnemens de cabinet, dont le feu, s'ils en ont, n'est le plus souvent que celui de l'esprit ! Raisonnons quand il le faut, mais n'analysons pas les objets de pur sentiment ; ce seroit tuer le génie.

„ *Les Têtes & les Contours tels que les offre la Nature, n'ont ni la Grace, ni la Noblesse, ni l'Expression que l'on trouve dans les Têtes & les Contours de l'Antique.*”

Je crois cette assertion trop absoluë, & qu'on trouvera dans les Têtes humaines des diférens país, suffisamment de quoi la modifier. Je conçois pourtant que celui qui ne voit pas avec l'œil de l'Artiste, & qui d'ailleurs fait l'hommage que nous rendons aux belles Statues antiques, peut bien faire cette méprise en croyant ne tenir que notre langage. Pour la rendre sensible, je dirois à l'Auteur : voulez-vous faire de la bonne Poësie ? ne consultez pas la Nature ; elle n'a ni la Grace, ni la Noblesse, ni l'Expression que l'on trouve dans *Homère*. Copiez, copiez le chantre d'*Achille*, & laissez là cette pauvre Nature. Mais n'est-ce pas en la copiant, cette Nature, qu'*Homère* est lui-même si grand, si

harmonieux dans l'ensemble, si expressif, si naturel? Où auroit-il trouvé ailleurs le type, l'exemplaire de ses idées? Voilà ce qu'on pourroit me répondre.

Si c'étoit l'Auteur du *Raport des Beaux-Arts* qui me parlât ainsi, je lui répliquerois: Monsieur, je vois que j'ai mal raisonné, & je l'avoue; mais faisons un accord: vous me laisserez copier la Nature en consultant l'Antique, & je vous inviterai à lire *Homère* en copiant aussi la Nature. Mais au nom de cette belle & bonne Nature que vous avez offensée, ne dites plus qu'elle a moins d'expression que l'Antique.

„ *L'Artiste pourroit peindre les Allégories d'après Homère, Milton, Voltaire, &c.*

Sans doute. Mais pourquoi n'en peindroit-il pas d'après la Nature? L'Auteur ignore-t-il que le grand Peintre & le grand Statuaire sont Poëtes aussi, & que les traits de génie en tout genre font autorité? Les Bas-reliefs & les Médailles antiques nous ont laissé des Allégories universellement adoptées, quoique quelques-unes n'aient d'autre autorité que la leur. Il est vrai qu'il y en a de ridicules, d'obscures & de froides. Celle, par exemple, de l'Arc de *Constantin*, où une femme assise & demi-nuë est appuyée sur une petite rouë de chariot: ce qui signifie, dit-on, la *Voie Trajane*: idée si foible & si creuse, qu'aucun Peintre, ni aucun Sculpteur ne s'avisera de la suivre. On voit aussi sur une Médaille de *Trajan* un vieillard qui foule un *Dace* à ses pieds, & cela signifie le Pont que

cet Empereur fit construire sur le Danube. Un Pont sur le Danube eut été plus clair, & moins fauffement ridicule. Il y en a plusieurs de cette platitude dans l'Antiquité; mais il y en a d'autres aussi fort ingénieuses, qui pour n'être dans aucun Poëte ancien, n'en font pas moins adoptées par les Modernes.

„ Lorsque les grands Artistes placent dans leurs
 „ Tableaux quelques morceaux d'Architecture, ils
 „ les représentent presque toujours de profil, pour
 „ procurer à l'œil une plus grande variété.”

Point du tout : c'est que la vuë géométrale d'un grand Edifice borneroit le champ du Tableau, & que pour agrandir le scène & lui donner plus de profondeur, il faut placer ces objets dans des points de vuë obliques & perspectifs, en indiquer seulement quelques parties, à moins que l'Ouvrage ne soit un Tableau d'Architecture. Alors les personnages n'étant qu'accessoires, les Edifices représentés occuperont la place principale.

„ Les Couleurs d'un Peintre intelligent doivent
 „ tirer sur le brun & sur le sale, en comparaison
 „ du Teinturier, parce que celui-ci est borné à
 „ une seule Couleur; mais pourra-t-on en conclure
 „ qu'un simple Teinturier a plus de connoissance
 „ du Coloris qu'un Titien ou qu'un Rubens (32)”?
 Je

(32) Je laisse subsister ce passage & le suivant; je laisse aussi ce que l'un & l'autre m'avoient fait dire jusqu'au

Je crois cette leçon fort originale. Ceux qui ont bien écrit sur la Peinture ne l'ont pas encore donnée, que je sache, & ceux qui en écriront bien, ne la donneront assurément pas. Y a-t-il Peintre au monde, *intelligent* ou *non*, qui puisse avoir besoin d'une instruction, je suis fâché de le dire, aussi gauche & aussi triviale? Si un barbouilleur en étoit au point d'emploier ses couleurs comme un Teinturier, mériteroit-il le nom de Peintre? Faudroit-il lui en donner les préceptes? Ce n'étoit pas pour les chansonniers du *Forum* qu'*Horace* faisoit l'Art Poétique. Et c'est-là ce qui s'appelle cathéchiser les Beaux-Arts! Quand on n'est pas mieux initié à leurs mystères, on n'a pas le droit, à ce qu'il me semble, de traiter de *frivoles* & *d'absurdes*, le grand nombre d'Ouvrages qui ont été faits sur cette matière.

„ *Cet Art (l'Architecture) se trouve distingué*
 „ *des deux autres pour la sorte de perfection qu'il*
 „ *doit exprimer. Dans l'Architecture, indépen-*
 „ *damment de l'ordre, de la symétrie & de la*
 „ *beauté des lignes, il faut encore que la durée, les*
 „ *perfections de la situation extérieure, & l'habi-*
 „ *leté de l'Architecte, soient exprimées sensible-*
 „ *ment, &c.*”

Ainsi une montagne, une roche, un caillou,

qu'au sixième alinea, qui finit par: & prouvé ce qu'il avance; en voyant mon erreur, on pourra mieux juger de la rétractation que j'en ai faite ailleurs.

ont un titre de prééminence sur ce qui est de moindre *durée*; ainsi la pérennité du marbre & du bronze, qui l'emporte de beaucoup sur la foible durée de la toile, feront placer la Sculpture bien avant la Peinture. Ce n'est pas assurément la pensée de l'Auteur; mais les mots étant les signes de la pensée, c'est en ne les employant pas à propos qu'on devient obscur, & qu'on embrouille les matières sur les quelles on croit jeter de nouvelles lumières.

S'il faut, dans l'Architecture, que les perfections de la situation extérieure de l'Ouvrage & l'habileté de l'Artiste soient exprimées sensiblement, ne le faut-il pas aussi dans les productions du Peintre & dans celles du Sculpteur? Celui qui dans chacun de ces Arts fait de mauvais Ouvrages, est un pauvre homme, & celui qui fait le mieux, l'emporte sur les deux autres.

Ne pourroit-on pas exiger de l'Auteur plus de clarté dans quelques-unes de ses idées & dans sa manière de les exprimer? En quoi, pourroit-on lui demander, l'Architecture se trouve-t-elle distinguée des deux autres Arts? Seroit-ce parcequ'un Edifice n'est ni un Tableau ni une Statue? Cette vérité est trop connue pour en parler. Le carré est distingué du cercle, le jaune l'est du rouge, & les enfans le savent. L'Auteur entend-t-il que cette distinction soit de prééminence? Il ne lui suffiroit pas de le dire, il faudroit encore qu'avec une parfaite connoissance des trois Arts, il nous développât leurs misères, nous fit sentir leurs difficultés, nous

montrât leurs avantages respectifs, & prouvât ce qu'il avance.

C'est par de petites distinctions infidieuses qu'on entretient l'humeur & les préventions, & ce feroit en développant l'analogie, les rapports, l'unité de leurs principes, qu'on maintiendrait, qu'on fortifieroit la concorde entre trois Arts qui doivent être intimement unis. Et si l'on veut faire des distinctions, que leur objet soit de tracer le cercle des connoissances & des difficultés propres à ces différens Arts.

L'Architecte qui n'a ni Passions, ni Expressions, ni aucun des Mouvements de l'ame à représenter, pourroit modérer l'opinion qu'il a de sa supériorité. De leur côté, le Peintre & le Statuaire, qui ont moins besoin des connoissances mathématiques & de quelques autres calculs nécessaires à l'Architecte, pardonneroit volontiers à leur ami ses hauteurs passées; on se donneroit la main de bonne grace, & ces trois orgueilleux rivaux prétendant chacun à une supériorité chimérique & toujours offensante, en auroient une d'autant plus réelle & plus honnête, qu'elle seroit le fruit de leur union, & que cette union seroit fondée sur les rapports des trois Arts, & sur la connoissance que chacun de ceux qui les exercent auroit des deux autres. Je ne répons pas, au reste, que tous les Peintres & les Statuaires fussent aussi acomodans. Il y en a qui ne seroient pas gens à vouloir n'aller que sur la même ligne. J'ai entendu dire à quelques-uns, „ qu'on m'enferme avec un *Viruve*,

„ & je ferai de l'Architecture qu'on pourra bâ-
 „ tir, où l'on pourra loger, & qui fera belle à
 „ voir. Enfermez un Architecte avec tout ce
 „ qui peut servir à faire un Tableau ou une Sta-
 „ tue, & nous verrons ce qu'il aura produit,
 „ quand on lui ouvrira la porte (33);” c'est-à-
 „ dire, s'il aura fait un Ouvrage où l'Expression,
 le Mouvement, la Couleur, le Dessin, l'Intelli-
 gence, la Vie, l'Ame, en un mot tout ce qui
 constate un Tableau ou une Statue fera seule-
 ment dans un degré assez médiocre pour être
 regardé. „ Il nous faut, disoient-ils, un Ou-
 „ vrage, soit en Peinture, soit en Sculpture,
 „ tel qu'il sort des mains du Peintre ou du Sta-
 „ tuaire : c'est de cela dont il s'agit.” Voilà
 des têtes qui ne sont pas d'humeur à se payer de
 belles paroles. Mais, leur pourroit-on dire, ces
 Dessins charmans, ces ingénieuses Compositions
 de nos Architectes ne font-ils pas la preuve que
 ce talent leur est particulier, & qu'il ne fût
 pas d'être enfermé dans une chambre pour en
 faire autant ? „ Prenez garde, répliqueroient
 „ ces gens qui vont au fait, il ne s'agit pas
 „ de dessiner de l'Architecture avec goût sur le

(33) La plus grande partie des Peintres & des Sculp-
 teurs Italiens étoient Architectes. Ils en ont laissé la preu-
 ve par quantité de Monumens. Plusieurs l'étoient & le
 sont aussi en France. Mais on ne voit nulle part de Ta-
 bleaux ni de Statues faits par des Architectes. Pourquoi
 cela ?

„ papier, pour en faire: il faut seulement com-
 „ poser, imaginer & distribuer un Edifice qui
 „ puisse être exécuté par des mains, comme
 „ chacun fait, qui ne sont point celles de l’Ar-
 „ chitecte. D’ailleurs vous affimilez ici l’Ar-
 „ chitecte au Peintre & au Dessinateur d’Ar-
 „ chitecture, de Fabrique. Or vous savez que
 „ ce talent, quelque ingénieux qu’il soit, est
 „ mis au rang des genres, & qu’il est inférieur
 „ à la grande Peinture en histoire.”

Ces gens-là vous en diroient bien d’autres, si vous les écoutiez; mais sans entendre tout ce qu’ils pourroient dire, voyons ce qu’a pensé un homme dont le jugement dans les Beaux-Arts, comme dans les Sciences exactes, vaut bien celui d’un autre. Il ne parle ici qu’en général, & n’entre dans aucun détail du Technique.

„ *A la tête* des connoissances qui consistent
 „ dans l’imitation, doivent être placées la Pein-
 „ ture & la Sculpture, parceque ce sont celles
 „ de toutes où l’imitation aproche le plus près
 „ des objets qu’elle représente, & parle le plus
 „ directement aux sens (34). On peut y joindre

(34) Si M. D’Alembert n’a pas dit que le génie est l’ame de la Peinture & de la Sculpture & que l’imitation en est le corps, c’est assurément qu’il n’y a pas pensé. Une vérité peut échaper à l’homme de génie, sur-tout quand elle n’entre pas nécessairement dans la chaîne de ses connoissances. Et s’il se contente de dire que la Peinture & la Sculpture parlent aux sens, c’est qu’il sous-en-

„ cet Art né du besoin & perfectioné par le
 „ luxe; l'Architecture, qui s'étant élevée par
 „ degrés des chaumières aux Palais, n'est aux
 „ yeux du Philosophe, si on peut parler ainsi,
 „ que le masque embelli d'un de nos plus grands
 „ besoins. L'imitation de la belle Nature y est
 „ moins frappante & plus resserrée que dans les
 „ deux autres Arts dont nous venons de parler.
 „ Ceux-ci expriment indifféremment & sans
 „ restriction toutes les parties de la belle Nature,
 „ & la représentent telle qu'elle est, uni-
 „ forme ou variée. L'Architecture au contraire
 „ se borne à imiter par l'assemblage & l'union
 „ des différens corps qu'elle emploie, l'arran-
 „ gement symétrique que la Nature observe
 „ plus ou moins sensiblement dans chaque indi-
 „ vidu, & qui contraste si bien avec la belle va-
 „ riété du tout-ensemble. (*Discours prélim. de*
 „ *l'Encyclopédie p. 11.*)

Sans faire de commentaires sur un passage aussi clair, je me bornerai à dire qu'il y a une infinité de choses qu'il ne faut pas serrer de trop près, si on veut conserver ses amis. On a fait de beaux Tableaux, de belles Statues, de belle

tend que les grandes productions de ces deux Arts vont à l'ame par les sens. Mr. *D'Alembert* est d'ailleurs trop honnête pour ne pas accorder du génie à *Rubens*, à *Puget* & à quelques autres Artistes célèbres. Je crois qu'entre les trois Auteurs du *Laocoon*, il y avoit au moins un homme de génie, & que celui qui a fait l'*Apollon*, n'en manquoit pas.

Architecture. On en pourra faire encore malgré les petites passions des hommes. Contentons-nous du *bien* si nous ne pouvons obtenir le *mieux*. Croyons que l'Architecture est un Art difficile, & qu'il faut beaucoup de connoissances rassemblées pour faire un grand Architecte. Il lui faut de plus & principalement, comme au Peintre & au Sculpteur, le sentiment de l'harmonie, *ce tact de l'ame, cette faculté innée ou acquise de saisir & de préférer le Beau, espèce d'instinct qui juge les règles & qui n'en a point.* Voilà mon opinion sur l'Architecture. Si cet Art a ses charlatans & ses enthousiastes, c'est qu'il n'y a pas un talent qui n'ait les siens; mais on fait les apprécier,

Quelque opinion avantageuse que nous ayons de l'Architecture, nous ne croions cependant pas avec un Architecte fort estimable (*) que „ les plus superbes Edifices soient les preuves les plus frappantes de la hardiesse & de l'élevation du génie;” parceque l'Iliade, qui peut se metre dans la poche, en est une preuve plus frappante encore que le plus grand, le plus hardi, le plus superbe morceau d'Architecture. Ce seroit une assez mauvaise plaisanterie que de prétendre mesurer le génie à la toise, ou de vouloir fixer sa priorité à des Arts, sublimes à la vérité, mais qui n'ont pas l'étendue de la Poësie proprement

(*) M. LE ROI, *Histoire de la disposition des Temples Chrétiens. Introduction.*

dite. *Homère, Shakespear, Bacon, Newton, &c.*, pourroient bien être des génies plus *bar-dis*, plus *élevés* que le plus grand Maître en Peinture, en Sculpture, en Architecture. Soyons enthousiastes dans nos Ateliers, nous ne faurions trop y développer, y agrandir notre ame. C'est-là, c'est dans cet instant qu'il faut nous élever de toute notre audace: *la Pythie est sur le trépied*. Mais quand nous écrivons, ne donnons pas trop d'extension au pouvoir de notre Art, & sur-tout soïons honnêtes.

On aura, par exemple, beaucoup de peine à croire *qu'un mur plein*, qui n'auroit ni porte, ni fenêtre, ni ornemens, soit capable de faire aucune *impression* à ceux qui le regardent. Mettez-vous vis-à-vis d'un grand mur, livrez-vous-y à toutes les *impressions* que ce Tableau pourroit vous faire, & voyez si vous en raporterez autre chose que le plaisir d'avoir parlé à une muraille. Du moins *l'impression*, s'il y en avoit une, ne seroit jamais assez forte pour être *considérablement* diminuée par d'autres objets (*).

Permettez-moi de vous le dire, mesieurs, après *Cicéron*, si vous n'écriviez que sur ce que vous avez bien appris, vous ne feriez que de bons Ouvrages (†). Les Artistes ne vous dis-

(*) *Histoire de la disposition des Temples chrétiens, par M. le Roi, Article 3.*

(†) *Illud verius, neque, quemquam in eo discretum esse posse, quod nesciat.* (de Orat. L. I. N° 14.)

puteront jamais un talent qu'ils n'ont pas. Ils vous liront, vous étudieront, vous admireront & vous resterez leurs Maîtres. Mais souvenez-vous du Livre de M. *Pluche* & du frère *Jacques*, Jardinier des Chartreux (35). Ce bon frère, qui ne lisoit pas *Horace*, ne se méloit que de jardinage, & ses poires étoient les plus belles du monde : mais il ne pardonnoit pas à l'Abbé d'avoir oublié ce précepte, *Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam viribus.*

Si j'ai relevé ces méprises, c'est qu'elles sont dans l'Ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit. Mais voyez comment avec des vuës profondes, neuves, vraies, & quelque fois même sublimes, on parle de ce qu'on ne connoît pas. L'Auteur dit quelque part, que les signes symboliques ne peuvent convenir à la Peinture que lorsqu'elle se propose de traiter la satire. O mon ami ! La Statue de *Pierre le Grand* est-elle donc une satire ? Tous les Monumens héroïques en Peinture ou en Sculpture sont-ils des satires ? Et sont-ce-là des vuës profondes ?

Mes observations ne portent que sur une traduction françoise ; l'original est allemand. Si j'ai repris des choses que l'Auteur n'ait pas dites, je lui en demande pardon de tout mon

(35) Le frère *Jacques* lisoit un jour le *Spectacle de la Nature* par M. l'Abbé *Pluche*, & il trouvoit tout admirable. Quand il en fut au jardinage, il jeta le Livre en disant, *il ne fait ce qu'il dit.*

cœur (36). Je ne fai pas un mot de sa langue. Et pourrois-je m'affurer d'avoir même entendu la traduction? Ceux qui l'ont faite, entendoient-ils bien la question? Elle est, disent-ils, traitée un peu obscurément dans l'original de M. *Mosès*. Je le crois aisément. Il n'est pas le premier Littérateur dont les idées sur les Beaux-Arts manquent de justesse ou de clarté; c'est qu'elles manquent de principes.

Ce seroit mal saisir ma pensée que de m'imputer l'opinion de n'admettre d'autres Connoisseurs dans les Arts, que les Artistes d'un mérite distingué. Je fai que les connoissances ne leur en sont pas *toutes* exclusivement réservées. J'indique seulement des erreurs assez capitales d'Ecrivains acrédités pour démontrer que l'affiche n'est pas une preuve de la bonté de la Pièce, & que la partie du public qui prend ses connoissances dans un Livre, seroit peut-être meilleur juge, à quelques égards, si elle s'en tenoit au goût naturel. Je dis à quelques égards, parcequ'il n'est

(36) Quand j'écrivois ceci en 1770, je n'avois pu me procurer l'Ouvrage original pour me le faire expliquer. Depuis qu'on m'a fait mieux comprendre le sens de l'Auteur dans certains passages, je me suis retracté sur les endroits où j'avois été induit en erreur par la traduction qui m'avoit servi de guide. Cette rétractation se trouve dans un Ecrit particulier, inseré avec quelques autres à la suite de la Traduction de Pline & de ces *Observations-ci*.

pas possible que l'homme qui opere avec le génie & les principes de son Art, & qui d'ailleurs doit être doué supérieurement & nécessairement des mêmes qualités que le spectateur, savoir, le goût, la sensibilité, &c., il n'est, dis-je, pas possible qu'il en sache moins que celui qui n'opere pas. Vérité que M. *Cochin* a démontrée dans un Discours lu à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture de Paris. Ce discours judicieux est imprimé dans le *Mercure de France*, Mars 1759.

„ C'est aux personnes seules de l'Art qu'il est
 „ réservé d'apprécier les vraies beautés d'un Ouvre-
 „ ge & le degré de difficulté vaincuë ; s'il appar-
 „ tient aux grands d'en porter un jugement sain,
 „ ce n'est qu'autant qu'ils seront eux-mêmes Gens
 „ de Lettres (*) dans toute la rigueur. Rare-
 „ ment un simple Amateur raisonnera de l'Art avec
 „ autant de lumières, je ne dis pas qu'un Artiste
 „ habile, mais qu'un Artiste médiocre.” (Essai
 sur le gens de Lettres). Je raporte ce passage
 de M. *D'Alembert* parcequ'il dit exactement
 ma pensée, & j'y ajoute que le jugement de
 l'Artiste est d'autant plus sûr qu'il a pour base
 un fonds qui lui appartient, qu'il cultive, & que
 s'il est quelque fois embarrassé, ce n'est jamais
 que pour s'exprimer d'une manière qui réponde
 à ce qu'il sent & à ce qu'il fait. Mettez vis-à-
 vis d'un Tableau ou d'une Statue, un Amateur

(*) Substituez *Artistes* à la place de *Gens de Lettres*.

homme d'esprit, & un Artiste qui fâche s'exprimer, vous verrez la différence qu'il y aura entre ces deux Juges: l'un fera dans l'objet, l'autre ne fera qu'autour. Il n'y a guères que des Beaux-Esprits subalternes qui prétendent le contraire. Les hommes d'un mérite supérieur dans les Sciences & dans les Belles-Lettres, quelque Amateurs qu'ils puissent être d'ailleurs, étant plus éclairés, sont aussi plus conséquens. Vous venez d'en voir un exemple dans le passage de Mr. *D'Alembert*. En voici un autre de Mr. de *Voltaire*. „ *J'ai toujours remarqué, dit-il, que le Peintre le plus médiocre se connoissoit quelque fois mieux en Tableaux qu'aucun des Amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.*” (Tom. 2. des *Commentaires sur Corneille* à la fin.) Si le Peintre le plus médiocre a cet avantage, combien le grand Peintre n'en a-t-il pas?

Pour vous montrer que je ne veux pas tomber moi-même dans l'erreur que je reproche à d'autres, & que je ne cherche pas à m'aveugler en me prévalant de raisons spécieuses & d'autorités, je vais vous dire ce qu'il me paroît juste d'accorder aux Savans, aux Littérateurs & aux Amateurs.

Les belles productions de la Peinture & de la Sculpture, & particulièrement les Statues antiques, peuvent être regardées sous trois points de vue différens. Premièrement comme pièces justificatives des connoissances sur l'Antiquité. De ce côté-là elles appartiennent tout entières aux Savans, & même les Savans sans goût y

ont un droit légitime, parcequ'une mauvaise Statue qui leur servira à expliquer une partie de l'habillement Egyptien, Grec, ou Romain, un Atribut d'une Divinité, un usage, &c. leur paroîtra bien plus intéressante que la plus belle représentation du Nud; qui ne leur apprendra rien. Le second côté est celui du génie, de l'expression & des convenances: il répond au sentiment qui peut & doit se trouver dans l'Homme de Lettres, dans l'Amateur, & qui même peut manquer quelque fois à l'Artiste le plus exact: il y en a des exemples.

Tel excelle à rimer qui juge sotement.

Le troisième est la perfection; elle appartient uniquement ou principalement à l'Artiste, qui a là-dessus des connoissances beaucoup plus nettes & plus étendues que le Savant, le Littérateur & l'Amateur.

Mr. *Marmontel*, dans son Article *Critique*, se fait cette objection: si dans toutes les qualités exigibles, les Arts n'ont pas eu d'excellens juges? „ *C'est*, répond-t-il sagement, *une question de fait sur les Arts; nous nous en rapportons aux Artistes.*” Ce qu'il écrit, dans le même Article de l'*Encyclopédie*, page 493, de la critique dans la Sculpture & la Peinture, est un modèle de sens & de raison, une censure lumineuse de cette foule de prétendus Connoisseurs, & une leçon sage pour tout homme qui n'étant point Artiste, voudroit décider magistralement des productions de l'Art. Ce morceau

est trop bien fait pour ne pas l'insérer ici tout entier.

„ Dans la Sculpture & la Peinture c'est peu
 „ d'étudier la Nature en elle-même , modèle
 „ toujours imparfait : c'est peu d'étudier les
 „ productions de l'Art, modèles toujours plus
 „ froids que la Nature. Il faut prendre de l'un
 „ ce qui manque à l'autre, & se former un en-
 „ semble des différentes parties où ils se surpas-
 „ sent mutuellement. Or, sans parler des four-
 „ ces où l'Artiste & le Connoisseur doivent pui-
 „ ser l'idée du Beau relative au choix du su-
 „ jet, au caractère des passions, à la Composi-
 „ tion & à l'Ordonnance ; combien la seule
 „ étude du physique dans ces deux Arts ne
 „ suppose t-elle pas d'épreuves & d'observations ?
 „ Que d'étude pour la partie du Dessin !
 „ Qu'on demande à nos prétendus Connoisseurs
 „ où ils ont observé, par exemple, le mécha-
 „ nisme du corps humain, la combinaison &
 „ le jeu des nerfs, le gonflement, la tension,
 „ la contraction des muscles, la direction des
 „ forces, les points d'appui, &c., ils seront
 „ aussi embarrassés dans leur réponse, qu'ils le
 „ sont peu dans leurs décisions. Qu'on leur
 „ demande où ils ont observé tous les reflets,
 „ toutes les gradations, tous les contrastes des
 „ couleurs, tous les tons, tous les coups de
 „ lumière possibles, étude sans laquelle on est
 „ hors d'état de parler du coloris. Un Peintre
 „ aussi connu par les sacrifices qu'il a faits à la

„ perfection de son Art, que par la force & la
 „ vérité qui caractérisent ses Ouvrages, M. de
 „ la Tour, vouloit exprimer dans un de ses Ta-
 „ bleaux l'application d'un homme absorbé dans
 „ l'étude. Il a imaginé de le peindre éclairé
 „ par deux bougies, dont l'une fond & s'éteint
 „ sans qu'il s'en aperçoive. Combien, de l'a-
 „ veu même de l'Artiste, pour saisir cet acci-
 „ dent il a fallu voir couler de bougies? Or, si
 „ un homme acoûtumé à épier & à surprendre
 „ la Nature a tant de peine à l'imiter, quel
 „ est le Connoisseur qui peut se flater de l'avoir
 „ assez bien vuë pour en critiquer l'imitation?
 „ C'est une chose étrange que la hardieffe avec
 „ la quelle on se donne pour juge de la belle
 „ Nature dans quelque situation que le Peintre
 „ ou le Sculpteur ait pu l'imaginer & la saisir.
 „ Celui-ci, après avoir employé la moitié de sa
 „ vie à l'étude de son Art, n'ose se fier aux
 „ Modèles que sa mémoire a récueillis & que
 „ son imagination lui retrace; il a cent fois
 „ recours à la Nature pour se corriger d'après
 „ elle: il vient un *Critique* plein de confian-
 „ ce, qui le juge d'un coup-d'œil (37). Ce

(37) Qui est-ce, par exemple, qui pour avoir seule-
 ment aperçu galoper des chevaux, ne croit pas savoir
 comment ils galopent sur toutes sortes de terrains & sous
 tous les aspects possibles? J'en avois vu moi-même tout
 comme un autre. Mais quand j'eus conçu l'idée d'en
 faire galoper un en Sculpture & en montant, ce n'a pas

132 OBSERVATIONS SUR LA STATUE

„ Critique a-t-il étudié l'Art ou la Nature ?
„ Aussi peu l'un que l'autre ; mais il a des Sta-
„ tues

été à ma mémoire, encore moins à mon imagination que je m'en suis rapporté pour m'en fournir le Modèle exact ; c'est la Nature que j'ai consultée. Pour cela, j'ai fait élever un terrain, au quel j'ai donné précisément la même inclinaison que devoit avoir ma base. Quelques pouces de plus ou de moins dans l'inclinaison auroient produit un changement considérable dans l'action de l'animal. J'ai fait galoper par un Écuyer 1°. non pas une fois, mais peut être cent. 2°. à différentes reprises. 3°. diférens chevaux. 1°. Parce que dans un mouvement rapide, ce n'est qu'à l'aide de ces répétitions très fréquentes que l'œil peut en saisir les effets. 2°. Parce que la réflexion & la méditation sur ce qu'on a déjà vu, préparent à mieux voir une autre fois. 3°. Parce que ce n'est que la répétition des expériences sur diférens individus qui peut déterminer sûrement les loix physiques du mouvement d'une espèce d'animaux, dans une situation donnée. Après avoir par ces moïens étudié l'ensemble général d'un cheval obéissant nécessairement aux loix que lui impose la Nature dans l'action que j'avois choisie, j'ai passé à l'étude des détails. J'ai examiné, dessiné, modélé chaque partie, en la considérant en dessus, en dessous, par devant, par derrière, des deux côtés, parcequ'il n'y a pas d'autre moïen pour prendre une connoissance exacte d'un objet ; ce n'a été qu'après toutes ces Etudes que j'ai cru avoir vu & pouvoir exprimer l'action d'un cheval montant au galop, la forme vraie des muscles & des attaches,

„tues & des Tableaux, & avec eux il prétend
 „avoir acquis le talent de s'y connoître. On

ches, soit dans leur repos soit dans leur état de gonflement & de racourcissement, leurs effets sur la peau, les plis, les rugosités qu'ils y occasionnent par endroits en même tems qu'ils produisent du lisse & de la tension dans d'autres, la configuration des articulations pressées les unes sur les autres par l'effort dans les membres qui peinent, & l'espèce de disjonction de ces mêmes articulations occasionnée par la laxité des ligamens dans les membres en liberté, &c. &c. &c. Et pour voir tous ces objets il faut plus que des yeux; il faut encore une longue & constante habitude de les observer. Mais qu'apportent avec eux ces Critiques légers qui entrent dans l'Atelier d'un Artiste, après un coup-d'œil rapide sur une Figure, décident magistralement de la justesse de son Mouvement, disent qu'un tel cheval qui galope, saute ou qu'il galope mal? Rien autre chose qu'une confiance présomptueuse dans la ténacité de leur mémoire & dans la force de leur réminiscence: ou ce qui est encore pis, une mauvaise logique qui leur fait faire, sans qu'ils y pensent, le sophisme de conclure d'un objet qu'ils connoissent dans une situation, au même objet dans une autre situation; d'un cheval vu galopant en rase campagne à un cheval vu galopant en montant: modèle bien sûr, argument bien concluant pour juger d'après eux les effets de la Nature! Que faire avec de telles gens? Leur conseiller de commencer un cours de *vue* & de Dessin? L'Artiste ni eux n'en ont pas le tems. Se taire donc? Heureux encor si ce dernier parti ne produit pas l'inconvénient qu'on im-

„ voit de ces Connoisseurs se pâmer devant un
 „ ancien Tableau dont ils admirent le Clair-
 „ obscur : le hazard fait qu'on lève la bordure ;
 „ le vrai Coloris mieux conservé se découvre
 „ dans un coin , & ce ton de Couleur si admira-
 „ ble se trouve une couche de fumée.

„ Nous favons qu'il est des Amateurs versés
 „ dans l'étude des grands Maîtres , qui en ont
 „ saisi la Manière , qui en connoissent la Tou-
 „ che , qui en distinguent le Coloris. C'est
 „ beaucoup pour qui ne veut que jouir , mais
 „ c'est bien peu pour qui ôse juger : on ne juge
 „ point un Tableau d'après des Tableaux.
 „ Quelque plein qu'on soit de *Rapbaël* , on sera
 „ neuf devant le *Guide*. Bien plus , les forces
 „ du *Guide* , malgré l'analogie du genre , ne fe-
 „ ront point une règle sûre pour critiquer le
 „ *Milon du Puget* , ou le *Gladiateur mourant*.
 „ La Nature varie sans cesse. Chaque Position,

pute à hauteur & à présomption dans l'Artiste , un silen-
 ce , qui n'est le produit que de la seule pitié que doivent
 inspirer ceux qui ont le malheur de parler légèrement de
 ce qu'ils n'ont pas étudié profondément.

Oh ! si ces Critiques légers s'y prenoient d'une façon
 plus modeste & plus honnête , s'ils demandoient bonne-
 ment à l'Artiste pourquoi le cheval qu'ils voient ne ga-
 lope pas comme ceux qu'ils ont vu galoper ; l'Artiste
 alors , en leur en expliquant les raisons , les instruirait ;
 ou s'il ne pouvoit en donner de bonnes , ils l'embarasse-
 roient ou le corrigeroient.

„ chaque Action différente, la modifie diverse-
 „ ment. C'est donc la Nature qu'il faut avoir
 „ étudiée sous telle & telle face pour en juger
 „ l'imitation ; mais la Nature elle-même est
 „ imparfaite ; il faut donc aussi avoir étudié les
 „ Chef-d'œuvres de l'Art pour être en état de
 „ critiquer en même tems & l'imitation & le
 „ modèle.”

Ne me prenez ni sur des mots, ni sur des au-
 torités. Je fais que tous ceux qui mettent l'en-
 seigne de l'Artiste ne le font pas ; il y a de ces
 gens dont le défaut de sentiment est un obstacle
 invincible au goût, à l'ame, au génie qu'il faut
 dans les Arts : ce ne sont que des Ouvriers plus
 ou moins communs, je fais cela. Ne m'imputez
 donc aucune prévention pour tout ce qui s'apel-
 le Artiste. *Sans-quartier* doit croire que les sol-
 dats de son régiment sont tous de braves gar-
 çons, & que son régiment est le plus brave de
 tous les régimens. Je respecte assurément la lo-
 gique du brave *Sans-quartier*, mais je ne m'en
 fers point. Il y a de bons Artistes qui ne savent
 ni *A* ni *B* ; il ne leur a manqué que l'instruc-
 tion : elle eût développé, étendu ce sentiment
 vif, cette impulsion forte dont la Nature les a
 doués (38). Effacez, si vous voulez, les qua-

(38) Ce qu'on entend ici par *ne savoir ni A ni B*,
 signifie n'avoir aucune connoissance littéraire, aucune
 chaîne, aucun principe de toute autre Science que celle
 qu'on professe. Ce qui n'empêche pas qu'on ne lise
 couramment dans le premier Livre qui se rencontre.

tre mots que j'ai dit des autres; puisque leur fort est qu'il ne soit pas parlé d'eux.

Savez-vous comment s'y prennent les Ecrivains qui par fois raisonnent bien de nos Arts? Comme vous, mon ami; ils ont la franchise honnête de consulter l'Artiste. Point de morgue, point de pédantisme. Leur savoir ne les aveugle pas, & leur Ouvrage en devient meilleur. Il en résulte aussi que le Littérateur & l'Artiste en deviennent plus honnêtes gens & plus savans. Voilà comment s'y est pris M. Girard pour l'Ouvrage qu'il prépare ici & où il parle beaucoup des Arts; peut-être aussi beaucoup trop de moi. Il n'a pas dit: ma tête est le siège de toutes les Connoissances. Comme *Hippias d'Elée*, je possède toutes les Sciences, jusqu'à celle de faire mes habits & mes fouliers. Il ne s'est pas comparé au fameux sophiste *Gorgias* que chacun pouvoit interroger sur toutes les matières possibles, & qui répondoit aussi pertinemment que le Prince de *la Mirandole*. Il a trop de vénération pour les Savans de cette volée, & puis quand on fait un peu son monde, on ne va pas sur les brisées de pareils chasseurs. Mais c'est au public à juger son Ouvrage quand il paroîtra.

Une autre sorte d'Ecrivains, mais elle est souverainement ridicule, ce sont ces frélons parasites qui non contents des fortes contributions qu'ils levent sur les *Anecdotes*, les *Dictionnaires*, les *Traité de Peinture*, &c., vous soutirent encore adroitement, à ce qu'ils croient, les se-

crets de votre Art , & qui comblés de leurs larcins , fans chaîne & fans principes , courent vite écrire les mots qu'ils ont retenus , en font des phrases , & vous montrent la production informe qui en résulte , en demandant modestement votre avis. Oh ! si vous saviez dans quel état les embrions de ces messieurs nous parviennent , vous en ririez de bon cœur. Nous lisons cependant , nous corrigeons , & la besogne devient quelque fois passable. Nous donnons volontiers de nos habits aux gens pour aller au bal , quoique souvent ils nous bravent encore avec le masque sur le nez. Il s'y prennent si doucement & de si bonne grace , qu'il est difficile de leur échaper & de ne pas donner un secours à leur vanité ; il faut le faire encore sans reproche & sans nommer personne ; *parcere personis , dicere de vitiis*. Mais quelle que soit leur bigarure , elle est indifférente à l'Art ; il ne s'en apercevra pas.

Feu Mr. le Comte de *Caylus* , cet Amateur distingué par la quantité de recherches qu'il a faites sur toutes les parties des Beaux-Arts , est assurément aux yeux du public un très grand Connoisseur. Cependant vous allez voir combien son exemple doit rendre circonspects ceux qui n'étant point Artistes , parlent ou écrivent des Arts & veulent en décider. Ce savant Amateur ne vouloit pas absolument que les prunelles fussent marquées dans les yeux des Statues ; opinion très bonne , si elle étoit modifiée par quelques exceptions. Mais en l'adoptant exclu-

fivement & dans toute sa rigueur , il en faut donner les raisons. Voici celles du Comte de Caylus. „ *Le Sculpteur ne doit point marquer les*
 „ *prunelles, parcequ'il ne doit point colorier. Il*
 „ *y a d'ailleurs plus d'art & davantage à laisser*
 „ *penser au spectateur l'action des yeux,*” (*Aniq. Grecques*, Tom. 1. p. 155.)

Le Sculpteur raisonneroit autrement. Il diroit: „ Il y a beaucoup d'art à ne point marquer les prunelles, & cependant à faire en sorte que le spectateur ne soit point embarrassé sur l'action des yeux. Cet art consiste à exprimer avec beaucoup d'intelligence la Forme que prennent les yeux & les paupières dans les mouvemens des différens regards ; ce qui s'opère par la connoissance des ressorts qui font mouvoir ces parties.” Voyez la différence qu'il y a entre le raisonnement d'un célèbre Amateur & celui d'un Artiste dans une preuve de l'Art, qui n'est cependant pas un mystère, & concluez pour le reste. Je suis loin de me croire plus d'esprit qu'au Comte de Caylus, mais je connois peut-être mieux mon Métier qu'il ne le connoissoit : Voilà tout le mystère.

Difons encore un mot, il en vaut la peine. La prunelle dans un œil qui n'auroit pas son Mouvement exprimé par la Forme que lui donnent les ressorts des muscles, ne détermineroit pas le regard, ou le détermineroit d'une manière équivoque & fort défagréable: ce seroit un œil louche. La prunelle marquée ne fait donc son effet qu'autant que l'œil est dans son vrai

mouvement. C'est alors au Statuaire à juger si par la nature de son sujet, il doit se servir ou non de ce moyen. S'il y a un art, dans un Portrait par exemple, à distinguer par la Touche les cheveux noirs d'avec les cheveux blonds ou blancs, pourquoi n'y en auroit-il pas un pour distinguer les yeux noirs d'avec les bleus? Mais pour finir sur l'opinion de Mr. le Comte de *Caylus*, & sur les raisons qu'il en donne, n'y auroit-il pas à craindre que si le Statuaire disoit au spectateur: je vous ai laissé à *penser* de quel côté ces yeux regardent, celui-ci ne répondit: vous m'aurez fait plus de plaisir si vous eussiez *pensé* vous-même à représenter l'action du Naturel vivant, plutôt que de laisser dans votre Ouvrage une équivoque d'autant plus répréhensible, que la certitude dont elle me prive y est nécessaire.

Puisque je suis en train de causer avec vous, je veux vous dire un autre trait de légèreté dans les jugemens en Sculpture: légèreté d'autant plus impardonnable, qu'elle vient souvent des Artistes mêmes. Vous n'exigez de moi ni ordre ni méthode, & ce n'est pas chez le Statuaire que vous cherchez l'Ecrivain. Vous savez me lire; lisez-moi donc encore tel que je suis.

La plupart de nos Peintres & quelques-uns de nos Sculpteurs qui ont vu l'Italie, n'ont cessé de me crier, quand j'admirois les Chef-d'œuvres de la Grèce; vous ne voyez que du Plâtre. Oh! si vous étiez devant les Marbres de

ces Statues étonnantes, vous verriez bien autre chose ! Les Amateurs répètent l'exclamation & prononcent aussi comme le *Panocrace* de *Molière* : „ *Passer du côté de l'autre oreille, elle est destinée pour la langue vulgaire & maternelle.* ” Ecoutez ce que je répons à ces Docteurs.

Je n'ai point vu Rome, & j'en suis fâché. Mais comme la différence d'un Marbre à un Plâtre moulé sur ce Marbre, n'a rien de commun avec un voyage à Rome, & que sans y avoir été, j'ai comparé des Marbres avec leurs Plâtres moulés, je vous prie de raisonner un moment avec moi sur l'objet dont il est question. Posons un principe ou deux. N'est-il pas vrai que l'empreinte de votre cachet rend toutes les finesse de la Gravure, quoique l'Ouvrage soit infiniment plus petit & plus délicat qu'une Figure de six pieds (39) ? N'est-il pas vrai encore que le Ton harmonieux & la transparence de quelques Marbres l'emportent à l'œil sur le blanc crud & l'opacité du Plâtre ?

Supposez à présent que d'après un Plâtre bien moulé sur l'*Apollon*, un Sculpteur fasse une Copie en marbre de la plus parfaite exactitude, &

(39) A l'exception de quelques petites parties un peu fouillées dont le Mouleur est obligé de boucher les fonds pour faire venir ses pièces, comme dans quelques endroits des cheveux, &c., l'empreinte rendra les Formes & le Travail du Marbre comme le Marbre même, si elle est bien faite.

que son marbre soit de Paros, vous verrez que la Copie aura sur le Plâtre original toute la supériorité que vous trouvez dans l'*Apollon* du Vatican; & si vous mettez cette Copie exacte à côté de l'Original, vous n'y apercevrez aucune différence. Vous verrez alors que la supériorité ne venant que de la différence de la matière & nullement de la Forme, le Peintre & le Sculpteur qui étudient d'après un Marbre, n'apprennent rien de plus que s'ils étudioient d'après un Plâtre bien moulé sur ce même Marbre. Il ne tiendra qu'à vous de croire alors que chacun dans son Métier connoit la chaîne de ses principes; que si l'Artiste préfère le coup-d'œil du Marbre, c'est que sans diférer du Plâtre pour la Forme, il est plus séduisant pour la vuë; & que ceux qui répètent les mots de l'Artiste sans les entendre, ne disent assez volontiers que des sottises.

Cependant ces Tons, cette transparence du marbre qui produisent l'Harmonie; cette Harmonie elle-même, n'inspire-t-elle pas à l'Artiste la mollesse, la suavité qu'il met après dans ses Ouvrages? Et le plâtre au contraire ne le prive-t-il pas d'une source d'agrémens qui relèvent si bien la Peinture & la Sculpture? L'observation n'est que superficielle. Un Peintre trouve l'Harmonie dans les objets naturels bien autrement que dans un Marbre qui représente ces objets. C'est la source où il puise continuellement. Là il n'a pas à craindre, comme d'après le Marbre, de devenir foible Coloriste.

Comparez, pour cette partie seulement, *Rembrant & Rubens* à *Poussin* qui avoit beaucoup étudié les Marbres, & dites-moi ce que gagne un Peintre avec leurs Tons. Le Sculpteur ne cherche pas non plus l'Harmonie dans la matière qu'il travaille; il fait l'y mettre s'il fait la voir dans la Nature, & la voit aussi bien dans un Plâtre que dans un Marbre. Car il est faux que le Plâtre d'un Marbre harmonieux ne le soit pas aussi: autrement, on ne feroit que des Modèles privés de sentiment: le Sentiment, c'est l'Harmonie, & *vice versa*; sans quoi toute Sculpture qui ne feroit pas de marbre, feroit condamnée à n'avoir point d'Harmonie.

Si je vous disois qu'il est plus aisé & plus sûr d'étudier d'après un Plâtre que d'après un Marbre, je vous étonnerois donc. Cela est pourtant vrai. L'un arrête, fixe jusqu'aux moindres parties; l'autre les présente quelque fois si vagues, si indéfinies; quelque fois il les fait si bien disparaître, que vous ne voyez que la Forme générale, ce qui ne suffit pas pour apprendre à en faire autant. Prononcez à présent si le Plâtre du *Gladiateur* dans notre Académie est un objet d'étude moins bon que le même *Gladiateur* en marbre au Palais *Borghèse*?

Il me semble que je vous entens jeter les hauts cris. *Il ne veut donc pas*, dites-vous, *qu'on aille étudier en Italie*. Oui & non, mon ami. Mais avant de me juger, écoutez-moi encore.

Je crois que parmi des enfans qui ne lisoient que des Vers, à qui on ne parleroit qu'en Vers,

il y en auroit beaucoup qui oublieroient la Prose, & ce seroit en Vers qu'ils s'exprimeroient tout naturellement. A Rome, Ciel, Païfages, Monumens, Ruïnes, Eglises, Places, Galeries, Palais, Statues, Tableaux, tout inspire nos Arts, tout les respire. Joignez-y l'émulation & l'envie de ne pas revenir dans son païs moins habile qu'un autre, & vous aurez presque toutes les causes de l'utilité du voyage d'Italie.

A présent comptez les habiles gens qui n'ont pas vu Rome. Je ne vous nomme que *Le Sueur* & *Fouvenet*; vous en trouverez d'autres. *Perrault* disoit qu'il n'y avoit guères que ceux des ignorans qui veulent passer pour Connoisseurs, qui trouvent plus aisé de demander si un Artiste a été à Rome, que de savoir si son Ouvrage est médiocre ou excellent; & *Perrault* avoit raison. Mais laissons les ignorans & disons que depuis que nous possédons une partie considérable des plus beaux Tableaux Italiens, & que nous avons les plus belles Statues antiques bien moulées, nous pouvons sans sortir étudier & prendre le Goût de ces beaux Ouvrages. Qu'importe pour se rencontrer le quel des deux fasse le voyage? Ajoutez que toutes les belles Compositions sont gravées, & que nous les avons; mais, sur-tout faites attention que nos Galeries & nos Cabinets sont remplis des Ouvrages originaux des plus grands Maîtres d'Italie, & voyez s'il est impossible de devenir grand Peintre & grand

Sculpteur en restant chez soi. Les Poètes, les Historiens, les Orateurs Grecs & Latins lûs dans votre cabinet, y sont-ils moins bons que si vous les lisez à Athènes ou à Rome? Je vous ai dit plus haut l'avantage qu'il peut y avoir de quitter ses foyers; il ne reste plus qu'à conclure. Eh bien, que dites-vous? parlez donc. allons, dites que celui qui étudie en Italie, a plus de facilités & de moyens de favoir, & que celui qui sans abandonner ses Pénates devient aussi habile, doit, par une juste compensation, être estimé à proportion que les moyens lui ont manqué. Vous voyez que je ne veux pas trop vous chicaner. Si vous ne trouvez pas la question encore bien décidée, nommez-moi deux Peintres françois parmi ceux qui ont été en Italie, beaucoup supérieurs à *Le Sueur* & à *Jouvenet* qui n'y ont pas été, & je la déciderai sur le champ.

Je crains de m'être apesanti sur cette discussion & de l'avoir trop séchement raisonnée. Cependant la voie de la discussion dans les Arts, lorsqu'elle ne refroidit pas le sentiment, opérera bien plutôt la connoissance de leurs principes, que ces prononcés magistraux, ces éloges fastidieusement répétés, ou ces vuës prétendues profondes & si souvent à côté ou en deçà de l'objet. Nos connoissances en tout genre & cette lueur de vérité dans quelques-uns, ne sont duës qu'à l'examen. Oter le masque à l'erreur, c'est établir la vérité. Or les erreurs dans mon

Métier font des moins dangéreuses à démasquer. Avec l'amour du vrai, quelques lumières & du courage, qui empêche de le tenter?

C'est sur ce principe que je me fonde pour vous apprendre ce que je pense du fameux *Moïse* de *Michel-Ange*. Bien entendu une fois pour toutes, que dans les Beaux-Arts je ne connois aucune autorité, que je n'admire que ce qui a le droit de m'en imposer & que j'ai la permission & la franchise de le dire.

La Statue de *Moïse*, dont je connois la Composition par les Modèles, les Dessesins & les Gravures, est de la plus savante exécution. Je défie ses plus grands admirateurs d'ajouter à cet égard, à l'idée que j'en ai. J'ai vu les deux Statues de *Michel-Ange* qui sont à Paris chez le Duc de *Richelieu*, & j'ai vu *Michel-Ange*. Il est effrayant. *Quand on a vu une de ses Figures, disoit le Dolce, on les a toutes vuës.* Mais ce n'est pas du Technique, c'est de la Pensée, de la Composition, des Convenances que j'ai à vous parler.

Un Héros, un Législateur, le Chef d'un peuple doit être représenté dans l'Attitude la plus convenable à son état. Il doit avoir une Action caractéristique, & un Vêtement qui marque sa Dignité, sur-tout lorsque celui qu'il portoit n'étoit pas ignoble. Si l'Artiste s'éloigne quelque fois du Costume, ce ne doit être que pour ajouter à la Dignité de son sujet. Tous les grands Peintres & les grands Statuaires sont d'accord sur ce point. Voyez les *Moïses* qu'ils ont repré-

sentés, & si aucun reffemble, pour l'Ajustement, à celui de *Michel-Ange*.

Que l'Habillement qu'il lui a donné soit semblable ou non à celui que portoit *Moïse*, c'est ce qui importe peu; mais que cet Habillement doive concourir à caractériser la Personne représentée, cela est indispensable. Mais, pourront dire quelques partisans aveugles de la Sculpture antique, l'espèce d'Etoffe qu'il auroit fallu pour habiller convenablement le Législateur des Juifs, eût été trop pesante à représenter en Sculpture; parceque des Plis grands & larges font des duretés insupportables, & ressemblent plutôt à un rocher qu'à une véritable Etoffe. Il n'y a rien à répondre à ceux qui n'ont aucune idée de tout ce que peut exécuter la Sculpture, & ce n'est pas ici le lieu de les en instruire. Jé l'ai fait ailleurs (*). Pour les autres, il n'y a qu'à les faire souvenir des belles Statues de Papes, d'Evêques, d'Apôtres, &c., faites par les grands Statuaires Italiens, & leur demander si les Etoffes larges, jettées de grande Manière & bien exécutées, n'ajoutent pas à la grandeur & à la dignité du sujet où elles conviennent; & si la Statue antique de *Zénon* n'est pas belle, même pour sa Draperie?

Quel est donc le défaut d'ajustement que je trouve dans le *Moïse* de *Michel-Ange*? Le voi-

(*) *Réflexions sur la Sculpture*, Article *Draperies*.

ci; un homme vêtu d'une espèce de simple Camifole fort ferrée, qui lui laisse les Bras nuds jusque par dessus les épaules, ressemble plutôt à un Forçat qu'à un Législateur. Le défaut d'Expression & de Convenance est tout aussi frappant. Un homme qui d'une Main tient le bas de sa Barbe, & dont l'autre Main sans Action est posée sur son Ventre, n'exprime rien, absolument rien. Il ne dit pas un mot de ce que *Moïse* avoit sans cesse à dire à son peuple indocile. Quel sujet heureux pour un Statuaire! que d'expression, de grandeur, de pathétique il présente!

Ecoutez encore. Faites faire un *Moïse* vêtu & composé comme celui-ci. Oubliez que *Michel-Ange* a fait le sien, & je suis sûr que vous direz à votre Statuaire; „*l'ami, vous avez l'art de rapetisser les grands hommes.*” S'il y faisoit une Tête sublime, l'incohérence vous fraperoit bien davantage. Si je vous envoiois de ma façon l'Esquisse d'un pareil *Moïse*, je fais ce que votre amitié pour moi en fauroit faire; & votre amitié auroit bien raison.

Si un Voyageur de retour d'Italie sachant, & sachant par moi-même qui le répète à tout venant, que je n'ai point été à Rome, profitoit de cet aveu pour me dire: comment pouvez-vous parler de ce que vous n'avez pas vu? Je lui répondrais: si je disois que le *Moïse* n'est pas de la plus savante Exécution, si je niois que la Loi de Dieu fût gravée entre ses Sourcils, votre objection seroit raisonnable, parceque je devrois au moins soupçonner que la Gravure

n'a rendu qu'imparfaitement ces beautés qui transportent & ravissent ceux qui les voient sur le marbre. Mais comme j'avance d'abord tout ce qu'on peut dire de plus fort & de plus avantageux sur le Travail admirable de toute la Figure & l'Expression sublime de la Tête, la question se réduit à savoir si les Modèles & les Gravures du *Moïse* me rendent aussi fidèlement, à moi qui n'ai point vu l'Original, qu'à vous qui l'avez vu, l'Habillement & l'Atitude du *Moïse*? Si vous en convenez, je vous observe que je ne parle que de cela, & pour en parler je n'ai pas besoin d'avoir été à Rome.

Si vous insistez & me dites: mais la beauté de la Tête, celle du Travail, la savante Exécution de l'ensemble, vous auroient fait oublier en les voiant que les Bras sont nuds, que le Vêtement est serré comme une Camifole, & que la Figure est assise sans Action décidée. Je vous répondrai: vous retombez, sans vous en apercevoir, dans mon sentiment qui vous paroït si hétérodoxe, si téméraire. Car à quoi se réduit ma proposition, sinon à dire qu'il faut admirer de toute son ame & de toutes ses forces le sublime qui se trouve, soit dans l'Antique soit dans le Moderne, & que nous ne saurions employer de trop fortes expressions pour peindre le transport de notre admiration? Mais il ne faut pas que notre admiration trop vague nous fasse passer des défauts essentiels à la faveur des beautés, quelles qu'elles soient, & nous fasse louer sans discerner les objets de nos louanges.

La

La beauté d'exécution que je pourois remarquer dans l'original , l'expression du Nud , ne pouroit me présenter l'idée d'un beau Vêtement qu'il étoit convenable de donner à *Moïse* , comme le beau Vêtement d'un *Gladiateur* ne me donneroit pas l'idée du Nud que j'y dois voir.

Je crois cette observation sur le *Moïse* de *Michel-Ange* à l'abri de tout reproche fondé , parcequ'elle est elle-même fondée sur un principe aussi vrai qu'il est universellement reçu , qu'elle est faite sans humeur , & qu'elle tend bien plus au progrès de l'Art que ces gros éloges parasites dont nous acablent certains voyageurs & leurs échos.

Le Père *Labat* , voyageur célèbre , nous a laissé un trait assez curieux touchant le *Moïse* de *Michel-Ange* , pour le rapporter : ce trait redouble encore d'intérêt par l'usage qu'en a fait un célèbre Antiquaire.

Michel-Ange étoit aussi savant dans l'Antiquité que dans l'Anatomie , la Sculpture , la Peinture & l'Architecture , & puisqu'il nous a représenté *Moïse* avec une belle & si longue barbe , il est sûr & doit passer pour constant , que ce Prophète la portoit ainsi. (*Labat. Voyage en Espagne & en Italie.* T. 3. p. 213.) Ce petit chef-d'œuvre de logique est transcrit avec complaisance dans une apologie d'ami que M. *Winkelmann* a fait imprimer à la suite du *Traité de l'imitation des Ouvrages Grecs de Peinture & de Sculpture*. Un lecteur intelligent me dispensera de toute ob-

ervation sur le fait *constant* que *Moïse* portoit sa barbe telle que *Michel-Ange* nous l'a représentée, par la raison, dit-on, que *Michel-Ange* l'a ainsi représentée; conséquence dont la justesse faite aux yeux, chacun le voit. Mais voici peut-être ce que chacun ne fait pas.

M. *Winkelmann*, qui pouvoit bien être aussi savant Antiquaire que *Michel-Ange*, au moins en faisoit-il profession, M. *Winkelmann* a fait représenter tout justement au titre de la susdite apologie de son Ouvrage, *Socrate* sculptant à grands coups de *Maillet* les trois Graces de marbres qui étoient dans la Citadelle d'Athènes. Or son *Socrate* est un vieillard barbu qui pourroit bien avoir 70 ans, & tel qu'on le voit dans ses Portraits antiques. Si tout est preuve dans les productions d'un savant Antiquaire, *il est donc sûr, il doit donc passer pour constant* que *Socrate* a travaillé ce marbre à grands coups de *Maillet*, à l'âge de 70 ans ou environ. Cependant lorsque le Philosophe travailloit à ces Statues, (admirables selon *Pline*;) il pouvoit bien n'avoir que 16 ou 17 ans tout au plus, puisque ce fut à cet âge qu'il abandonna la Sculpture; sa barbe alors ne devoit pas être fort aparente, & il devoit se servir d'une *Masse* de fer pour frapper sur son Ciseau, parcequ'autrefois comme aujourd'hui, je crois que les Statues de marbre ne pouvoient pas être travaillées autrement.

Il faut du tems pour faire une bonne page sur l'Antiquité: mais il en faut plus pour composer, dessiner & graver une Planche, que pour écrire

une phrase; & tout le tems consacré à cette opération, doit donner celui de penser si l'on a imaginé & si l'on fait graver un fait historique ou une sottise; attendu que tout Auteur, tout Editeur est fort curieux de conduire son Graveur, & de veiller diligemment à la besogne, sur-tout quand elle est le savant Frontispice d'un savant Ouvrage. Soit dit pourtant sans aucune comparaison du *Socrate* au *Moïse*.

Et voilà les instructions que dévore un certain public; voilà les balivernes qui sont souvent pour lui, une autorité du plus grand poids, Comment ce public-là ainsi bercé, pourroit-il écouter un homme qui n'est pas à beaucoup près aussi savant dans l'Antiquité que pouvoit l'être *Michel-Ange*, & qui est loin d'en faire une aussi haute profession que M. *Winkelmann*?

L'Artiste ou le vrai Connoisseur qui auroit sous la main tout ce qu'on a écrit sur la Peinture & la Sculpture, & qui auroit aussi l'envie d'écrire ce qu'il y trouveroit d'absurde & de répréhensible pourroit aller loin. Je lui répondrois au moins d'un bon *in folio* d'assez curieuses & utiles observations, même en se resserrant dans les bornes les plus étroites de la Critique.

Quelqu'un qui a vu le *Moïse* de *Michel-Ange*, m'a dit: *si la Loi de Dieu est écrite entre ses deux sourcils, que m'importe le reste? Faut-il toujours caractériser par les Attitudes & les Ajustemens? Qu'on me fasse voir le grand homme, & qu'on lui donne l'Attitude & l'Habillement qu'on voudra, j'en*

suis content. Ce langage me plaît, c'est l'expression du sentiment. Le sentiment n'est point chicanier : mais il se soustrait quelque fois mal-à-propos à la discussion.

Par exemple, il résulteroit de la permission accordée ici un peu gratuitement, que les Acteurs pouroient mettre sur la scène *Athalie* en Casaque & en Jupon courts & le Grand-Prêtre *Joad* en petite Veste de bazin & en Bonnet de coton ; & que ces personnages pouroient faire aussi de leur maintien tout ce qu'ils voudroient, pourvu qu'ils jouassent du visage. Le ridicule du contraste & de l'incohérence seroit compté pour rien, & l'on n'auroit aucun égard au précepte.

Naturæque rei proprius sit Pannus abundans Patricus (*).

Si ceux qui fermeroient ainsi les yeux sur les Convenances, voïoient composer un *Moïse* comme celui de *Michel-Ange*, la Loi de Dieu fut-elle gravée entre les deux sourcils, ils raisonneroient comme je raisonne ; leur critique seroit juste, le Statuaire les en remerciéroit, se corrigeroit, ou seroit un homme sans jugement s'il résistoit à leur avis.

Si les trois Statuaires qui ont fait le groupe du *Laocoon* n'eussent pas voulu montrer la douleur exprimée dans toutes les parties du Corps, ils seroient inexcusables d'avoir représenté un

(*) Du FRENOI, de *Arte Graphica*, v. 488.

Grand-Prêtre de *Neptune* nud comme un Athlète. Mais ils ont d'ailleurs si supérieurement réuffi dans ce Chef-d'œuvre immortel, qu'on oublie le défaut licencieux de Convenance. *Michel-Ange* n'avoit pas le même besoin dans la Statue de *Moïse*, & la beauté du Travail ne le garantit pas d'une critique judicieuse sur l'idéal du Sujet.

Qu'il me soit permis d'appliquer aux Beaux-Arts une maxime de morale aussi peu ignorée qu'elle est peu pratiquée. Voulez-vous exciter la vertu ? Encouragez-la. Voulez-vous détruire le vice ? Ocupez-vous du soin de le prévenir, flétrissez-le quand il se montre. Pourquoi ne dirons-nous pas aussi, pour étendre la connoissance & le goût éclairé des Arts : élevons-en les Chef-d'œuvres, ne tarissons jamais sur leurs beautés ; mais avec la même hardiesse ôsons sévir contre leurs défauts, & faisons-le d'autant plus hardiment que ces défauts sont plus aveuglément & plus généralement admirés. Si la maxime des Moralistes tend aux progrès des mœurs, pourquoi celle-ci ne tendroit-elle pas aux progrès des Arts ?

Si la Philosophie élève l'ame au-dessus du préjugé, pourquoi, lorsqu'elle est appliquée aux objets des Arts, ne l'éleveroit-elle pas également au-dessus de tout ce qui prétendroit en imposer ?

Si douter de tout est un signe de folie ; si ne douter de rien est la marque d'une présomption orgueilleuse ; que ceux qui tranchent avec

autant de hauteur que de légèreté sur des choses aussi sujettes à discussion que les productions des Arts, laissent au moins la liberté de douter & même d'errer, à ceux qui ne sont pas doués de leur sublime pénétration.

Mais ne devois-je donc pas aussi la laisser aux autres, cette liberté que je demande? Oh! très-volontiers. Il n'y a qu'une observation à faire; c'est de ne pas s'en tenir à compter, mais de peser les raisons que chacun donne de son opinion. — Et où sera la balance? — Dans les objets de la Nature bien connus. — Mais qui la tiendra? Il semble que ceux qui ont le plus étudié ces objets, doivent les connoître davantage, & qu'ils sont, par conséquent, le plus en état de tenir la balance; car on ne prétendroit pas exiger de l'Artiste qu'il vit par les yeux d'autrui, tandis que tant de gens, sans aucune étude de l'Art, décident hardiment sur toutes les parties de l'Art, & n'en décident que par leurs propres yeux.

On trouve dans l'*Encyclopédie* Tome. XIV. pag. 831. que le *Bacchus* de *Michel-Ange* a immortalisé la gloire de cet Artiste. Que c'est un Chef-d'œuvre qu'on ne se lasse point de voir & de louer. Cet éloge a été fait plus d'une fois, & le voilà déposé dans un Ouvrage qui passera à la postérité. Cependant le *Bacchus* de *Michel-Ange* est une Statue maniérée, d'une Etude fautive, les Chairs en sont rondes, bouffies, soufflées, le Dessin incorrect dans presque toutes les parties. . . . Un Statuaire médiocre rougiroit

d'en avoir fait la Tête; & la Tête est quelque chose dans une Statue.

En vain chercheroit-on à contredire ce jugement dans un cabinet. Aucune raison ne seroit écoutée, parcequ'aucune ne seroit recevable. C'est vis-à-vis de l'Ouvrage même que l'examen doit se faire, ou du moins vis-à-vis de quelques-unes de ses Parties moulées qui puissent faire juger de l'Exécution. C'est ainsi qu'un Peintre ou un Sculpteur, s'il étoit d'avis contraire, verroit combien cette Figure est éloignée du Naturel. S'il mettoit à côté d'elle deux ou trois belles Statues antiques du même Caractère, il seroit étonné de la différence. Mais l'Artiste n'a besoin que d'un coup-d'œil; la connoissance qu'il a du Naturel, suffira pour lui faire apprécier *le Chef-d'œuvre*. Qu'il y ait dans cet Ouvrage un grand Stile, une grande Maniere, cela est certain; mais ce n'est que de la Maniere. Les belles Statues antiques ont aussi un grand Stile, une grande Maniere; mais la justesse, la pureté du Dessin y est jointe à cette grande Maniere. Voilà *les Chef-d'œuvres* qu'on ne doit point *se laisser de voir & de louer*. Mettez toujours certains éloges à côté de l'Ouvrage; faites en autant de certaines critiques, si vous voulez n'être ni trompeur ni trompé. J'écris ceci vis-à-vis le *Bacchus* de *Michel Ange*: Artiste qu'on a la mal-adresse de ne pas louer par ses plus beaux Ouvrages. Ce sont eux; c'est en général ses différentes productions en Peinture, en Sculp-

ture, en Architecture, qui ont *immortalisé sa gloire*.

Si l'Homme de Lettres prenoit de l'humeur, (pourquoi pas, s'il manquoit d'esprit & de goût?) & qu'il trouvât l'Artiste trop hardi d'ôser se constituer son juge; on lui demanderoit de quel droit il s'est constitué juge de l'Artiste? On lui demanderoit aussi, à qui appartient son Livre quand il se vend chez un Libraire, & s'il est plus sacré pour le propriétaire qu'une Statue en Place publique dont chacun dit ou écrit son avis, quoique la Statue ne lui appartienne pas, & qu'ordinairement elle ne se transporte pas comme un Livre qui va se justifier sur le champ, ou justifier la censure? Si la réponse n'étoit ni honnête ni raisonnable, on n'y auroit aucun égard. L'Artiste iroit toujours son chemin; l'Ecrivain, j'entends celui qui écrit mal de l'Art, continueroit d'écrire; parceque.

————— *Chacun à ce métier.*

Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

Mais décidément les Littérateurs doivent-ils écrire ou non sur la Peinture & sur la Sculpture? Avant de répondre à cette question, je vous propose celle-ci. Un homme qui ne sauroit pas la Musique, mais qui en auroit entendu, & qui l'aimeroit même, devoit-il écrire sur la Musique? Et s'il en écrivoit autrement que fort en général, croiez-vous qu'il en écrivît bien? En attendant votre réponse, je vous rappellerai la conduite que vous avez tenuë pour l'*Encyclopé-*

die. Vous avez été tout bonnement de l'avis de Cicéron & de Mr. le Curé. Cicéron dit : ceux qui veulent apprendre à jouer de la flûte ou du luth, ne s'adressent pas aux haruspices, mais aux Musiciens (*). Il dit aussi : celui qui n'a pas appris la Musique, doit se taire, parcequ'il n'en jugera pas même en bonne sensé (†). C'est là, mot pour mot, le dicton de Mr. le Curé ; aussi avez-vous chargé ceux qui professoient chaque Science & chaque Art, d'en faire l'Article. N'avez-vous pas crû que ce fût le meilleur moien de connoître la vérité ? & que l'Article *Echappement*, par exemple, étoit mieux entre les mains d'un Horloger que d'un Docteur de Sorbonne ? & celui de *Transsubstantiation* mieux entre celles du Théologien que si vous l'eussiez donné à faire à *Comus* ? Votre réponse déterminera la mienne.

Vous devez être bien satisfait de voir vos Ouvrages loués par le Roi, disoit un Courtisan à Arlau, Peintre Génevois, devant Louis XIV. Sa Majesté me fait beaucoup d'honneur, répondit l'Artiste, mais elle me permettra de dire que l'Académie est encore un meilleur Juge (§).

(*) Nec vero, qui fidibus, aut tibiis, uti volunt, ab haruspicibus accipiunt earum tractationem, sed a musicis. (De Divinatione, L. 2. N^o 3.)

(†) Quid faciet in Musicis qui non didicerit? aut taceat oportebit, aut ne sanus quidem judicetur. (de Oratore, L. 3. N^o 21.)

(§) Vie des Peintres Flamands, &c. tom. 4. p. 122

Quelle que soit au surplus votre réponse, ne pensez pas qu'en relevant les erreurs de quelques Ecrivains qui ont parlé des Beaux-Arts, je croie en être exempt moi-même. Je suis sûr au contraire, que malgré ma précaution à me bien renfermer dans ce que je dois favoir un peu, il me sera échappé plus d'une méprise.

Peut-être ce que je vais dire en fera-t-il une de plus; car ce n'est qu'une petite observation sur un ou deux mots qui manquent au Dictionnaire de bien des gens.

On trouve dans une *Vie des Peintres Flamands*, &c., imprimée depuis 5 ou 6 ans: *son ami lui commanda un grand Plafond pour un de ses Apartemens. Mr. tel, lui ordonna un Tableau. Un de ses neveux lui commanda un grand Tableau.* Cette vieille & incivile maniere de parler, est aujourd'hui laissée aux bonnes-gens qui ne mettent pas de différence entre un Tableau & une douzaine de petits Pâtés: permis à eux de s'exprimer comme ils peuvent, c'est toujours sans conséquence. Je prie l'Auteur estimable de cette *Vie des Peintres* de me pardonner l'observation. Il fait que les Cours & les Souverains *ordonnent*, mais que les particuliers *font faire* des Tableaux & des Statues, & qu'ils *commandent* une paire de Souliers. Commande-t-on de la Poësie? Non. Pourquoi plutôt de la Peinture? Il y a des quartiers dans Paris dont les habitans disent: *cette Dame se fait tirer*, pour dire qu'el-

le se fait peindre (40) : Ces habitans-là doivent dire aussi, *commander* un Tableau, une Statue. Le Cordonnier du coin a *commandé* son Portrait à la Tour.

Savez-vous quel fera le fort des observations sur les différens objets dont je vous ai entretenu ? On commencera par dire, il a beau faire, cela n'est pas vrai. Ensuite, & par hazard, on observera aussi, on sentira l'évidence, on s'y accoutumera : & si alors on retrouve dans un coin l'Ecrit du Statuaire, on dira, il ne nous apprend rien de nouveau.

Avant lui Juvénal avoit dit en Latin.

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Mais qu'importe ce qu'on dira ? N'imitons pas *Foménelle* ; ouvrons la main si la vérité y est. Elle ne fera pas pour ceux dont la *cécité* est incurable ; mais il est des hommes qui la méritent cette vérité, & ce n'est qu'à ceux-là que nous voulons parler ; d'autant que le tout est sans conséquence. S'ils nous écoutent, s'ils en profitent, nous n'aurons pas perdu notre tems ; sinon, nous aurons en vain roulé notre tonneau.

Pour vous, mon ami, si vous n'approuvez rien

(40) Le Verbe *peindre* est vieilli, dit-on. C'est dommage ; sa caducité nous oblige à dire, *je me fais peindre*, comme nous disons, *je me fais friser*. Vous met-on de la Peinture sur le corps, sur le visage, où fait-on votre Portrait ?

de ce que je vous ai dit, je n'ai ni l'envie ni le droit de vous y contraindre, & nous nous aimerons toujours sans cela; mais vous n'avez pas davantage celui de m'ôter l'espérance & le presentiment que j'ai de l'afoiblissement de certains préjugés sur les Beaux-Arts. Un appréciateur irrécusable a réduit à fort peu de chose le *Taureau* de *Dircée*; il en a fait autant des chevaux de Vénise & de ceux de *Monte-Cavallo*, malgré les éloges répétés des prétendus Connoisseurs & de cette foule qui ne dit que ce qu'elle entend dire à d'autres. Cet appréciateur irrécusable mettra aussi la Statue de *Marc-Aurele* à sa juste valeur; mais ce ne sera pas de nos jours. Si la course *du Tems* est rapide, ses opérations ne le sont pas toujours. *J'avouë*, disoit un aveugle admirateur d'*Aristote* à l'Anatomiste qui lui démonstroît par une dissection que les nerfs tirent leur origine du cerveau, *j'avouë que le fait est évident, & si l'autorité d'Aristote qui fait partir les nerfs du cœur ne s'y oposoit pas, je serois de votre sentiment.*

A St. Pétersbourg, Mai 1770.

P. S. Je lisois ces observations à un ami qui les aprouvoit; mais il me dit: vous attaquez l'idôle, vous ferez persécuté par les bigots, car les Beaux-Arts ont aussi les leurs. Je lui répondis que n'étant assurés sur aucun principe, ces bigots-là ne pouvoient guères embarrasser l'Artiste qui prend les siens dans le système universel de la Nature, & dans les beaux Ouvrages

fondés sur ce système. Qu'au reste, je n'écrivois que pour les vrais-croïans, ou pour ceux qui vouloient l'être. Ceux-là, lui dis-je encore, ne persécutent pas, ils instruisent, ils éclairent, & toutes les fois que j'apercevrai leur flambeau, mon plus grand plaisir sera de revenir sur mes pas si je me suis égaré, & de suivre la lumière; c'est spécialement des Artistes favans que je dois attendre les instructions fondées sur les principes; *parcequ'il seroit ridicule que ceux qui veulent éclairer les autres, ne voulussent pas être éclairés eux-mêmes* (*). Et mon ami trouva que ma réponse étoit bonne. Ainsi je continuerai de montrer au doigt les sottises que je rencontrerai si je les crois utiles, & je corrigerai les miennes quand on me les fera apercevoir. Si vous me dites que j'ai cassé les vitres, je vous répondrai comme le P. le Courayer: *les racommodera qui pourra*. Si vous ajoutez que j'ai de l'humeur, je vous répondrai: ouï vraiment j'en ai; mais c'est celle de l'Abbé de Mongault qui vouloit voir les choses comme elles sont.

(*) *Défense de l'Esprit des loix, troisième partie, Ces huit pages sublimes de Montesquieu sont éfrayantes pour tout homme qui ose écrire & critiquer,*

Observations sur un petit Ecrit fait en Italie en 1711 ou 12 par Milord SHAFTSBURY, sur la Peinture.

Vous savez, mon ami, que nos Livres sont nouveaux ici quand ils sont usés en France. Je viens de voir une traduction des Oeuvres de Milord *Shaftsbury*, où j'ai trouvé un petit Ecrit sur la Peinture à la fin du 3^e vol. Vous croiez bien que j'ai voulu savoir comment en parloit un homme de ce mérite. J'ai lu & j'ai vu que tout étoit dans le meilleur ordre possible. D'un côté je vois un Seigneur, qui pour avoir un beau Tableau, en fait la Composition, arrange les Figures, & distribue les Objets qui doivent y être placés. De l'autre je dois nécessairement voir un Peintre soumis aux ordres d'un homme qui paie plus la bassesse & l'intérêt que le talent, ou je ne vois qu'un pauvre Ouvrier à qui il faut faire la Composition de ses Ouvrages: parcequ'un pauvre Ouvrier a communément le défaut de génie de son état.

- L'Artiste vraiment Artiste, celui qui compose ses Ouvrages, & qui les compose bien, n'a jamais cette bassesse, compagne inséparable, & du défaut du génie & d'une bonne éducation. On remarque en général chez ceux qui professent les Arts plus ou moins d'élévation & de fierté, & tout à la fois plus ou moins de modestie, en raison composée de leur génie & des éloges ou des critiques aux quels ils sont sujets.

Pourquoi les grands Artistes, ainsi que les grands Hommes en tout genre, ont-ils communément plus de modestie ? C'est qu'il n'appartient qu'aux âmes d'une certaine trempe de bien sentir ce qu'elles valent, d'avoir une idée bien juste, & de la perfection &, conséquemment, de l'impossibilité de jamais y atteindre. Louez un grand homme, vous ferez étonné de sa modestie. C'est qu'alors il mesure ce qu'il fait ou ce qu'il fait sur ce qu'il voit bien qui lui reste encore à savoir ou à faire. Mais si vous êtes assez inepte, assez présomptueux pour le mépriser, rien n'égale sa hauteur, parcequ'alors il se compare à celui qui le juge; il rapelle & trouve en lui les qualités que *Du Frénoi* veut au grand Artiste (*). Les grands Artistes n'ont donc jamais de bassesse; les médiocres n'en ont pas non plus, parceque la vanité les élève au-dessus de leur sphère: mais la vanité de ceux-ci dégoûteroit d'en avoir. L'état d'Artiste en général, ne comporte point une âme vile & rampante: cela ne s'affocie guères qu'avec l'état de Manœuvre, qui n'exerçant que les facultés de son corps, n'a jamais occasion de cultiver son esprit & d'élever son âme. Revenons au Tableau.

Vous trouvez peut-être assez extraordinaire qu'on s'adresse de préférence à un tel Peintre,

(*) *Judicium, docile ingenium, cor nobile, sensus sublimis. Du Frénoi, de Arte Graphica. V. 488.*

pour avoir un beau Tableau. Allons, ne soions pas trop formalistes. Pour moi, je ne vois rien là que de fort simple, & vous allez en convenir si vous voulez être conséquent.

Un grand Seigneur fait son voyage d'Italie, le plus souvent pour y faire connoissance avec les Beaux-Arts. Il admire, il raisonne, il devient Connoisseur, il a beaucoup d'esprit, beaucoup plus même que le plus habile Peintre. Qu'elle folie! diriez-vous; ce Seigneur ne fait ni dessiner ni peindre. — Petite difficulté, mon ami; n'y a-t-il pas des Travailleurs pour la main d'œuvre? Le Manouvrier qui taille la pierre, & celui qui emploie le mortier dans la construction d'un Palais, font-ils ce Palais? Vous verrez que selon le petit morceau de Milord, il en est à-peu-près de même de la Peinture, Ecoutez-le parler, vous trouverez aussi qu'il s'exprime en homme qui a fait son cours de Beaux-Arts.

„ Je dois donc vous prévenir d'abord, (c'est
 „ Milord qui parle à son ami) qu'après avoir
 „ formé l'Esquisse que vous verrez, je me mis
 „ aussi-tôt à l'œuvre, & que la main (*) d'un
 „ habile Artiste (41) exécuta mon idée, &
 „ me dessina un JUGEMENT D'HERCULE tel que je
 „ l'avois

(*) Notez que ce n'est pas la tête.

(41) Cet habile Artiste étoit *Paul Matthéi*, Peintre assez foible. Pourquoi Milord ne le nomme-t-il pas? C'est que l'un faisoit une redomontade, & l'autre une bassesse.

„ *l'avois conçu.* Ce n'étoit pas assez; je voulus
 „ voir ensuite quel effet il feroit en Couleur, &
 „ j'en fis faire un Croquis coloré. Cet essai fut
 „ si bien reçu des Virtuoses qui sont très-ha-
 „ biles dans cette partie du monde, qu'ils m'en-
 „ gagerent à entreprendre le grand Ouvrage.
 „ *J'ordonnai* aussi-tôt que l'on préparât une Toi-
 „ le de la grandeur convenable, & le Peintre
 „ m'a fait des Figures aussi grandes, & plus
 „ grandes même que le Naturel; parceque le
 „ Sujet étant du genre héroïque, il exige des
 „ Figures au-dessus de la stature humaine.” (Je
 suppose que la traduction est fidelle.)

Vous voyez que le Peintre n'est tenu ici à rien autre chose qu'à *faire* des Figures selon le toisé donné par l'Entrepreneur & l'Ordonnateur en chef. A la vérité il leur donnera la Forme, le Coloris, l'Expression & le reste; mais c'est comme les Ouvriers d'un bâtiment qui font tout sous la conduite de l'Architecte.

Mais pourquoi Milord *Shafsbury* ne s'adressoit-il pas à un de ces *Virtuoses qui sont très-habiles dans cette partie du monde*? Je vous ai déjà dit qu'avec toute leur *virtuosité*, ces gens-là en savent beaucoup moins qu'un homme de beaucoup plus d'esprit qu'eux. D'ailleurs ce sont des animaux rétifs, qui veulent eux-mêmes composer & peindre leurs Tableaux, & qui sont trop mal élevés pour avoir de la complaisance jusqu'à un certain point.

Il y a mille exemples de cette maudite manie de Poètes, de Peintres, de Sculpteurs,

de Musiciens , qui ont la rage d'inventer eux-mêmes les Ouvrages qu'ils produisent. En voici un du travers de ces gens-là. *Annibal Carrache* a été assez abandonné à son malheureux génie, pour avoir composé dans le Palais *Farnèse* le *Jugement d'Hercule* , précisément comme *Milord Shaftsbury* s'est donné la peine de le concevoir plus de 100 ans après; vous en pouvez voir l'Estampe gravée par *Pierre Aquila*, & le Tableau subsiste encore.

Vous y trouverez *Hercule* , qui s'étant retiré dans sa jeunesse en un lieu solitaire, pour y délibérer avec lui-même sur le choix d'un système de vie, fut abordé par deux Déeses, la Vertu & la Volupté. Vous serez surpris de voir un homme qui ne s'est pas encore décidé sur son genre de vie, déjà bien armé d'une forte Massue. A la vérité vous n'y verrez pas la Peau du Lion de Némée, parcequ'*Hercule* ne l'avoit pas encore mis bas. *Milord Shaftsbury* a été plus hardi que *Carrache*; il ne s'est pas contenté d'inventer une Massue à *Hercule* avant le tems qu'il dût l'avoir: il l'a revêtu, par provision, de la peau du Lion qui couroit encore. Il en a donné pour raison, qu'on peut supposer „ qu'*Hercule* , dans sa jeunesse, „ portoit une petite Massue ou la Peau d'un jeune „ Lion". Un Inventeur plus hardi donnera une plus petite Massue au petit *Hercule* dans son berceau: c'est assurément le hochet qui lui convient.

Ce qui m'a paru encore fort bien conçu, c'est d'avoir décrit, d'après l'idée de *Prodicus*, le

Tableau de *Carrache*, sans cependant parler du Tableau de *Carrache* fait aussi selon l'idée de *Prodicus* ; sans même avoir rien dit qui pût faire soupçonner l'existence de ce Tableau. Voilà de ces hardiesses aux quelles un homme ordinaire n'oseroit atteindre. Je ne fais ce qu'en dirent à Londres ceux qui lurent l'Écrit de Milord, mais je fais très bien ce qu'en pensoient en Italie les Virtuoses qui l'encouragerent à entreprendre le grand Ouvrage. Si le Peintre qui l'exécuta ne voulut s'y prêter que pour se moquer sous cape du Compositeur, c'est une lâche impertinence qu'une ame honnête ne se permet pas.

Dans l'Histoire originale (42) de cette aventure du jeune *Hercule*, il est spécialement remarqué que la *Volupté*, s'empressant de prendre les devans sur la *Vertu*, commença la scène, & se fit écouter avec prévention, parcequ'elle parla la première. Voilà ce que dit très-bien Milord, & c'est aussi ce qu'a observé le *Carrache* d'après *Xénophon* son Auteur. Il a donné à la *Volupté* l'action d'une déclamatrice échauffée, tandis que la *Vertu* tranquille fait seulement un signe du bras, pour indiquer la gloire promise aux travaux de l'homme vertueux.

Dans différentes données que Milord propose

(42) On n'a pas l'Histoire originale. *Suidas* & *Xénophon* nous ont conservé ce que nous en savons, quelques Auteurs en ont parlé, & d'autres, comme *Lucien*, l'ont imitée.

pour la Figure de la *Vertu*, il y en a une où il dit : „ *cette Figure, par exemple, pourroit tenir*
 „ *légèrement la Lance ou l'Epée avec deux ou trois*
 „ *Doigts seulement : l'action des autres Doigts, ou-*
 „ *verts d'une manière repoussante, marqueroit qu'el-*
 „ *le dédaigne les routes du Vice.* Cette idée n'est point dans le Tableau du *Carrache*, & je ne sache pas qu'il ait jamais inventé une manière aussi expressive de tenir une Lance ou une Epée, ni qu'il connut la *Vertu* à l'*Aile de pigeon*.

Milord expose avec beaucoup de justesse la décoration du Paysage ou fond du Tableau. En effet, il ne pouvoit gueres le *concevoir* plus convenablement au sujet que le *Carrache* ne l'a exécuté. S'il a retranché, ajouté, changé; ce ne sont que de petits détails assez indifférens, qu'il ne faut pas examiner, quoiqu'ils ne soient pas tous fort justes: *Carrache* lui-même n'est pas à l'abri de toute censure à cet égard (43).

Quant à la partie morale de la Peinture, on peut dire que Milord l'a très-bien vuë, & qu'il en a écrit ce que tous les hommes sensés en ont écrit & dit depuis qu'on fait des Tableaux..... Le croirez-vous, mon Ami? oh! oui, vous le croirez; car vous êtes aussi l'ami du vrai, du grand, du simple: je vois bien plus le Tableau de *Carrache* dans *Xénophon* qui rapporte cette idée de *Prodicus*, que dans tout ce qu'a dit Milord *Shaftsbury*. L'un élève mon ame, l'agran-

(43) Le *Poussin* a aussi traité ce Sujet, mais sans élé-

dit, je deviens *Hercule*; l'autre embarasse mes idées, les desséche, les rétrécit, en les faisant passer par la filière des discussions & des différens partis qu'il me propose. En un mot, quand j'ai tout lu, je ne suis plus que le Peintre de Milord *Shaftsbury*, à l'intérêt & à la bassesse près.

Entre plusieurs endroits de cet Ouvrage qui donneroient matiere à des observations, il y en a un sur-tout qui m'a paru plus curieux que les autres. Son originalité le met à l'abri de tout commentaire. Je vais le copier, quoiqu'un peu long. Sa simple lecture levera vos doutes si vous en avez encore.

„ Pour les Ouvrages ordinaires de Sculpture,
 „ tels que les Bas-reliefs & les Ornemens des Co-
 „ lonnes & Edifices, on y tolere beaucoup de
 „ choses; les régles de la Perspective y sont or-
 „ dinairement renversées selon que le cas
 „ l'exige, & on les acommode à la cir-
 „ constance ou à la disposition de l'Ouvra-
 „ ge & du Lieu. C'est ce que remarquent
 „ aisément ceux qui étudient à fond les Colon-

vation. Sa *Volupté* n'est point voluptueuse, sa *Vertu* est presque ignoble. La justesse & la beauté du Dessin font le principal mérite de ce Tableau. Il est gravé par *Mr. Strange*, très-habile Graveur Anglois. Il faut pour de tels Sujets, l'enthousiasme & les ressorts de la grande Poësie.

„ nes *Trajane & Antonine* & autres Reliefs anti-
 „ ques. De même dans les Gravures , les
 „ Médailles , ou tout ce qui ne fait qu'un corps
 „ de substance , comme le Bronze ou la Pierre ,
 „ dans les Dessins ordinaires ou Estampes , on y
 „ admet beaucoup de choses fantastiques , mer-
 „ veilleuses ou hyperboliques. C'est ici qu'on
 „ a le champ libre , & que l'on peut mettre de
 „ la Science , des Emblèmes & des Enigmes.
 „ Mais quant à la partie entièrement imitative de
 „ l'Art de la Peinture , qui emploie dans ses
 „ Ouvrages la force réunie de différentes Cou-
 „ leurs , & qui surpassant par tant de privilèges
 „ toutes autres fictions humaines , ou tout au-
 „ tre Art d'imitation , tend directement à faire
 „ illusion & à maîtriser nos sens ; elle doit né-
 „ cessairement abandonner tout ce qui est trop
 „ *savant ou spirituel* , rester dans les bornes du
 „ naturel , du croïable & du séduisant , afin
 „ qu'elle puisse ainsi remplir son objet princi-
 „ pal , *l'apparence spécieuse de la chose qu'elle repré-*
 „ *sente* ; sans quoi elle tomberoit dans le cas de
 „ la critique d'*Horace* sur la représentation théâ-
 „ trale qui lui est si analogue.

Quodcunque ostendis mihi sic incredulus odi.

Ce passage , sans doute *savant & spirituel* ,
 peut vous montrer que la connoissance de nos
 Arts est quelquefois en proportion de ce qu'en
 écrivent des hommes , d'ailleurs d'un très-grand
 mérite.

A St. Pétersbourg , Mai 1769.

Quelques Passages de Cicéron qui prouvent, dit-on, qu'il étoit Connoisseur en Peinture & en Sculpture.

Un homme de beaucoup de mérite s'entretenoit avec moi sur les Beaux-Arts: il croïoit que les Ouvrages de *Cicéron* prouvent en plusieurs endroits que l'Orateur se connoissoit en Peinture & en Sculpture; ce qui au fond est fort indifférent. Quelques jours après je reçus des passages extraits de *Cicéron*, où je ne trouvai pas qu'ils prouvassent en faveur de l'affirmative. La même personne me dit que son avis étoit aussi celui de quelques Gens de Lettres. En effet on trouve dans l'Encyclopédie, *Tome 14. page 823, Cicéron, Pline, Plutarque, & autres grands Ecrivains de l'Antiquité, tous Connoisseurs, (44) tous témoins oculaires, en ont parlé (d'une Minerve de Phidias) comme d'un des plus beaux Ouvrages de main d'homme.* Je vous donne ici les passages, avec la permission de l'homme respectable dont je les tiens. J'y en ajoute d'autres que j'ai cherchés dans l'Auteur, voulant voir si ailleurs il n'y auroit pas quelques traces de sa connoissance dans nos Arts. J'ai apostillé le tout, par-

(44) Pour savoir si un Ecrivain quelconque est Connoisseur dans une Science ou dans un Art, il ne suffit pas qu'il en ait parlé; il faut encore que ceux qui veulent décider cette question, soient eux-mêmes très-bons Connoisseurs dans cette Science ou dans cet Art.

cequ'on ne fauroit trop apuier son opinion quand on l'opose à une autre; sur-tout à celle de quelqu'un qui mérite, & à qui l'on doit beaucoup de considération & de déférence.

Ce raisonnement suppose, que chacun de ces Statuaires ne réussissoit pas également dans la représentation de toutes les parties du corps, & que *Praxitèle*, par exemple, traitoit mieux les Bras que le reste: opinion ridicule, si le mérite de cet Artiste répondoit à sa grande réputation.

La contradiction de ces deux passages suffiroit pour se déterminer sur l'opinion qu'on doit avoir des connoissances de *Cicéron* dans l'Art. On doit, selon lui, préférer les Tableaux antiques, parcequ'ils sont plus simples que les modernes; on doit cependant préférer les Tableaux modernes, parcequ'ils sont

I.

Pour enseigner à Charés à faire des Statues, Lysippe ne lui monroit pas une Tête de Myron, des Bras de Praxitèle, une Poitrine de Polyclète; mais Charés voioit travailler son Maître, & de lui-même il pouvoit méditer sur les Ouvrages des autres. (Rhet ad Heren. lib. 4. N^o. 6). ()*

II.

Combien la plus-part des Peintures modernes ne sont elles pas plus éclatantes par la beauté & la variété des Couleurs, que les anciennes? Celles-là cependant qui nous surprenent au premier coup d'œil, ne nous plaisent pas longtems; tandis que nous sommes attachés aux Tableaux antiques par leur rudesse même & leur Couleur

(*) Je me sers de l'Édition de *Verburgius*.

moins simples que les anciens: cela est charmant! *Cicéron* a besoin de deux comparaisons contraires; il les prend selon la coutume, dans la Peinture, & la contradiction ne s'aperçoit qu'en rapprochant quelques mots de deux Ouvrages différens. Il semble que plus de connoissances donneroient des principes moins incohérens.

Le Bouclier de la *Minerve* de *Phidias* est assez recommandable, pour que la beauté des Ouvrages qui en font l'ornement, soit l'objet d'une comparaison. Cependant ce même Bouclier est trop peu recommandable, pour que *Phidias* se soit inquiété des petits Ouvrages dont il est chargé. Voilà ce que deviennent les deux raisonnemens de *Cicéron* quand ils sont rapprochés, & comment ils prouvent que ses idées sur l'Art, n'ayant aucune base, aucun principe, n'ont aucune certitude.

passée. (de Orat. lib. 3. N^o. 25.)

III.

C'est cela même, disent-ils, qui me plaît. C'est comme si l'on se plaisoit davantage à une Peinture très antique faite avec peu de Couleurs, qu'à notre Peinture moderne devenue maintenant plus parfaite. (Orator. N^o. 50.)

IV.

*Si le stile décousu leur plaît, qu'ils l'emploient, pourvu que ce soit comme si on avoit divisé le bouclier de *Phidias*, dont chaque partie conservoit sa beauté particulière, malgré la désunion de l'ensemble. (Orator N^o. 71.)*

V.

*Si quelcun vient à bout de ces travaux; s'il fait comme *Phidias* la Statue de *Minerve*, il ne s'inquietera pas plus que ce grand Artiste, à travailler pour apprendre à faire les petits Ouvrages qui sont sur le Bouclier. (de Oratore lib. 2. N^o. 17.)*

VI.

Cicéron dit ceci à l'ocasion du *Vieux Caïon* dont il louë l'Eloquence, quoiqu'imparfaite encore & tenant de la rudesse de son siècle. Je vois un homme qui adopte & répète le jugement universel: il a beau dire, à ce qu'il me semble, il n'y a rien là qui prouve un Connoisseur. Il a pris sa comparaison dans la Peinture & la Sculpture; parceque Connoisseurs ou non, tout le monde en prend-là, & celle-ci va bien au sujet. Il ne faut pas confondre les connoissances historiques, avec les connoissances propres de la chose. (*).

Parmi ceux qui sont versés dans la connoissance des Statues, qui est-ce qui ne s'aperçoit pas que celles de *Canachus* sont trop roides pour bien représenter le Naturel? Celles de *Calamis* ont encore de la dureté, mais elles sont cependant déjà meilleures que celles de *Canachus*. Celles de *Myron* n'aprochent pas encore assez de la vérité; on ne peut cependant s'empêcher de dire qu'elles sont belles. Celles de *Polyclète* sont encore belles; on peut dire même qu'elles sont absolument parfaites; du moins à ce qu'il me semble. La marche de la Peinture a été la même. Dans *Zeu-*

(*) Entre une infinité d'exemples des faux jugemens que produit cette méprise, je citerai celui d'un savant Anglois; & avec le respect dû au mérite de *M. Johnson*, je ferai voir que la Science des allusions & des comparaisons, n'est pas toujours fondée sur la connoissance propre de la chose dont on se sert pour comparer.

Dans la Préface de son Édition de *Shakespear*, *M. Johnson* a voulu disculper ce grand Poëte d'avoir choisi *Menenius* Sénateur Romain, pour faire le personnage de *Boufon*, & d'avoir fait entrer le vice de l'ivrognerie dans

xis , Polygnote , Timanthe & dans les au-

le caractère d'un Roi usurpateur & meurtrier. Il observe aussi que Mrs. Dennis , Rhymer & de Voltaire sont choqués du choix qu'a fait *Shakespear* , & il dit : *ce sont là de petites chicanes de petits esprits ; un Poëte néglige les distinctions accidentelles de pays & de conditions , comme un Peintre (Painter) CONTENT DE SA FIGURE , NEGLIGE LA DRAPERIE.*

Ne pourroit-on pas modestement demander à Mr. *Johnson* , si vraiment l'ivrognerie est l'apanage du meurtre & de l'usurpation ; car cela ne paroît pas encore bien décidé ? Quoiqu'infiniment plus *petit esprit* que Mrs. *Dennis* , *Rhymer* & de *Voltaire* , j'oserai dire aussi que les *Menenius* ne furent , ou du moins ne passèrent jamais pour être des Bouffons , & que l'idée de les introduire en cette qualité sur la scène est d'autant plus ridicule , qu'elle choque & dégrade la vérité de l'Histoire & les caractères personnels. Le premier *Menenius* sur-tout , étoit un homme grave & du plus grand mérite. C'est donc un *choix* des plus déraisonnable quand on veut prendre un Bouffon dans le Sénat Romain , que d'aller chercher un *Menenius*. Si *Shakespear* vouloit absolument un Sénateur bouffon , il devoit s'adresser à *Tuditanius* : celui-là étoit un fou fiéfé , bien & duëment connu pour tel. Cependant le *qui-pro-quo* de l'étonnant *Shakespear* a trouvé un Apologiste , & même un Apologiste injurieux , lorsqu'il ne devoit tout au plus obtenir que l'indulgence duë aux erreurs d'un des plus grands génies : c'est du moins ce qu'il me semble.

Mais voici à présent ce que je pense , ce que je fais , & ce que je dis hardiment en ma qualité d'Artiste. Si

*tres Peintres qui n'ont
employé que quatre Cou-*

les *Carle Marate*, les *Pietre de Cortone* & tous les grands Maîtres dans la Science nécessaire & si difficile de bien draper, eussent entendu la conclusion de M. *Johnson*, ils auroient dit pour le moins; *bélas! comme on parle de notre Art, quand on ne le connoît pas! & quel ton d'assurance pour dire une aussi étrange fausseté, sur-tout quand elle n'est pas de son ressort! Il faudroit s'informer à des Artistes, avant de se bazzarder.*

Il n'est cependant pas étonnant qu'un si habile Littérateur se soit mépris sur une partie de la Peinture dont la connoissance ne tient à aucun mot d'aucune langue. Mais ne trouvera-t-on pas un peu surprenant que dans son très bon Dictionnaire, le même Auteur définisse le mot *Fresco* appliqué à la Peinture, *une Peinture qui n'est pas d'une lumière brillante, mais obscure?* Personne cependant ne doit ignorer que le *dipingere a fresco* des Italiens, que les Anglois, ainsi que nous, ont adopté, signifie *peindre à frais*, c'est-à-dire, sur un enduit fraîchement, récemment fait, fait le jour même, sans quoi la Peinture ne tiendrait pas, ne feroit pas corps: *frais* est ici le contraire de *sec*. Celui qui définiroit la Fresque, *une Peinture d'une grande fraîcheur de Pinceau, parcequ'elle est faite au premier coup*, se tromperoit assurément; mais son erreur laisseroit croire qu'il a du moins quelque connoissance de cette opération de l'Art.

Les deux vers de Pope cités par Mr. *Johnson*, pour autoriser sa définition, ne l'autorisent point du tout.

*Here thy well-study'd marbles fix our eye;
A fading Fresco here demands a sigb.*

*leurs, nous louons la
beauté du Dessein; mais*

Ici tes Marbres bien étudiés fixent nos yeux; ici une Fresque qui se fane te demande un soupir, (Epit. à M. Gervas, Peintre) ne signifie pas que la Fresque soit une Peinture obscure. Mais il paroît clair, que si le fading Fresco du Poëte Anglois a été bien entendu par le Scholiaste Anglois, il lui a fait une terrible violence pour le faire cadrer avec son idée; attendu qu'une Peinture qui se fane, qui se passe, qui s'altère, qui se dégrade, qui demande un soupir, n'est plus un Ouvrage qui porte son Caractère, & que dans cet état il ne peut pas être l'objet de la définition qui convient à cette sorte de Peinture. Ici nos Marbres & nos Cortones eussent encore dit; que ne vous informiez-vous à des Artistes?

Presque tout ce qui concerne nos Arts & beaucoup d'autres, est exposé à de pareils contre-sens, lorsque des mains étrangères, quoique fort habiles d'ailleurs, s'en emparent. C'est toujours en respectant les hommes d'un mérite distingué que nous devons remarquer leurs erreurs; & je le répète souvent, nous devons les remarquer avec d'autant plus de soin, que ces erreurs-là font autorité.

Mr. Beauzée, dans sa Grammaire générale, parlant de l'Hiatus, dit, vol. I. p. 29: *Quelque vicieux que soit l'Hiatus entre deux mots dans le Discours ordinaire, & à plus forte raison dans la Poësie, d'où en effet il a été banni avec plus de scrupule; je ne sais s'il est bien certain qu'il doive y déplaire toujours, ou plutôt je crois qu'il peut quelquefois y produire un bon effet, comme il arrive aux Dissonances de plaire dans la Musique, & aux Ombres dans un Tableau, lorsqu'elles sont placées avec intelligence.*

*dans Aëtion , Nicho-
maque , Protogène ,
Apelle , tout est déjà
parfait. Je ne sais s'il
n'en va pas ainsi de tous
les autres Arts. (in
Bruto N°. 18.)*

Si on parle , si on écrit pour faire entendre sa pensée , ne semble-t-il pas que celle de l'Auteur est , que les Ombres dans un Tableau font en général une faute contre l'Art , & que ce n'est que dans des cas particuliers & seulement quand cette faute est placée avec intelligence , qu'il peut arriver qu'elle plaise ? Bon Dieu , quelle vision ! qu'elle est *ombrée* dans les ténèbres de l'ignorance de l'Art ! & quelle idée se feroit un Lecteur , des Ombres dans la Peinture , s'il s'avisoit d'y croire ! Il n'auroit que deux partis à prendre : celui de penser que les Ombres dans un Tableau étant aussi vicieuses que l'Hiatus dans le Discours ordinaire , il faut les éviter soigneusement. Mais que comme en Poësie , l'Hiatus peut quelquefois produire un bon effet ; de même en Peinture , dans quelques cas extraordinaires , les Ombres peuvent être admises si elles sont placées avec intelligence.

On pourroit encore tirer cette conclusion ; elle est beaucoup plus simple. Quelques Ecrivains , même fort habiles , ont la démangeaison de vouloir prendre *ab hoc* & *ab hac* leurs comparaisons dans la Peinture ; & lorsqu'ils croient avoir enrichi quelques-unes de leurs phrases d'un trait fort lumineux , ils n'ont dit le plus souvent qu'une absurdité , qui par fois , comme dans cet exemple-ci , pourroit bien être des plus ridicules. Et voilà comment on se casse le nez dans l'*ombre* , quand on veut y marcher sans lumière.

VII.

Ceci est dit à propos des grands Orateurs dont il préfère le talent à celui des grands Capitaines, quoiqu'en général ces derniers soient plus utiles. Ainsi ce qu'il dit des Artistes, prouve seulement qu'il préféroit l'Artiste de génie à l'Ouvrier utile. Ce n'est encore qu'une comparaison, & peut-être paradoxale. Aujourd'hui que la Chymie, la Mécanique, la Physique ont éclairé de leurs lumières la carrière des Arts, & que de grands hommes se font occupés à les décrire, on commence avec raison à faire cas d'un habile Tourneur, d'un Horloger intelligent, &c.

Cette manière de parler qui n'est encore qu'une comparaison, est si vague, si générale, qu'elle ne prouve aucune connoissance. Le monde est plein de gens d'esprit qui disent *Raphaël, Michel-Ange & Carracbe* étoient plus savans que *le Guide & Cortone*. Faites raisonner ces gens d'esprit sur un Tableau ou sur

Il étoit plus intéressant pour les Athéniens que les combles de leurs maisons fussent bien solides, que d'avoir la superbe Statue d'ivoire de Minerve. J'aimerois cependant mieux être un Phidias, que le meilleur Charpentier; parceque ce n'est pas par l'utilité du talent d'un homme, mais par le mérite du talent en lui-même, qu'on doit le priser. En effet, il est donné à peu d'hommes d'être bons Peintres & bons Statuaires; au lieu que d'Artisans & de Mécaniques, on n'en peut jamais manquer. (in Bruto N^o. 73.)

VIII.

Ce n'est pas seulement à l'égard des Sciences que les grands hommes qui y ont excellé, n'ont pas été détournés de s'y appliquer par les bons Ouvrages qui existoient avant eux; les Artistes eux-mêmes ne se sont pas laissés décourager par la beauté inimitable du Jalife que nous avons vu à Rhodes, ou de la Vénus de Cos. Les Sta-

une Statue , & vous verrez s'il font Connoisseurs.

J'ai trouvé quelques hommes de génie qui en disoient autant , sans avoir de connoissance en Peinture & en Sculpture. Je ne répondrois pas qu'ils ne l'eussent entendu dire à d'autres: l'esprit tire parti de tout.

tues du Jupiter Olympien ou du Doryphore , n'ont pas empêché d'autres Sculpteurs d'essayer leurs forces , & d'éprouver jusqu'où ils pouvoient atteindre. De ceux-ci il y en a eu un si grand nombre , & plusieurs ont si bien réussi dans le genre qu'ils ont embrassé , qu'en même tems que nous admirons ces Chef-d'œuvres , nous ne pouvons cependant refuser notre admiration à d'autres morceaux , quoiqu'inférieurs (Orator. N°. 2.)

IX.

Quoique les Statues de Phidias & les Peintures dont j'ai parlé , soient ce que nous voyons de plus parfait dans ce genre , nous pouvons cependant concevoir l'idée d'un Beau plus parfait encore ; & cet Artiste lui-même , lorsqu'il faisoit son Jupiter & sa Minerve , n'avoit pas devant lui un Modèle semblable au quel il se conformoit. Mais il avoit dans l'idée un certain Modèle d'un Beau exquis qu'il considéroit , sur le quel il tenoit les yeux attachés , qui conduisoit sa main , & que son Art s'efforçoit

goit de rendre. (Orator N^o. 2.)

X.

ALLUSIONS ingénieuses & purement philosophiques, pour se moquer du Dieu d'*Epicure*; mais rien qui fasse dire : voilà un Connoisseur en Peinture.

Ainsi nous dirons, comme de la Vénus de Cos : ce n'est pas un corps qu'on voit, mais la ressemblance d'un corps. Ce rouge & ce blanc mêlés & fondus ensemble, ne sont pas du sang, mais ressemblent à du sang. De même dans le Dieu d'Epicure il n'y a que des apparences & point de réalité. (de Nat. Deor. Liv. I. N^o. 27.)

XI.

Il ne s'agit ici que de réduire à l'absurde l'opinion de *Velleius* sur les Dieux, & de faire une application à quelque Statue.

Nous admirons à Athènes le Vulcain d'Alcamène, dans le quel, quoique posé & vêtu, on entrevoit sa claudication qui n'a rien de difforme. (de Nat. Deor. Liv. I. N^o. 30.)

XII.

Il n'y a point ici de jugement sur la Peinture, puisque ce n'est qu'une répétition des paroles de *Rufus*, qui, lui-même, répétoit un bruit public, & se servoit d'un trait connu pour faire une comparaison.

Rufus avoit coutume de dire que comme il ne s'est pas trouvé de Peintre qui ait voulu achever la Vénus qu'Apelles avoit commencée & laissée imparfaite, parce que la beauté de la Tête leur ôtoit l'espérance de pouvoir en aprocher dans le reste du Corps, ainsi ce que Panætius avoit écrit étoit si parfait que personne n'avoit osé y ajouter ce qu'il avoit oublié. (de Offic. L. 3. N°. 2.)

XIII.

Ceci ne regarde en aucune sorte la Peinture ni la Sculpture, & l'on peut dire que la Forme & la Couleur concourent à la Beauté sans connoître toute celle d'un Tableau & d'une Statue.

Il y a une certaine proportion dans les Membres du Corps humain, & un certain agrément de Couleur, qui constituent ce qu'on appelle Beauté.

XIV.

Cicéron se sert de cette comparaison à propos de l'Eloquence, qui

Il n'y a qu'un Art de modèler, dans le quel ont excellé Myron, Poly-

est une, mais qui peut recevoir des nuances à l'infini, & chacun fait que les Peintres & les Statuaires sont tous différens dans leur Manière. C'est dommage qu'ici Myron ait excélé dans la Sculpture & qu'ailleurs, (dans le Brutus) ses Ouvrages n'approchent pas encore assez de la vérité. Un Connoisseur ne tombe guères dans ces contradictions.

clète, Lyfippe, qui tous cependant ont eu une Manière différente, mais telle néanmoins que personne ne voudroit que chacun d'eux n'eût pas cette Manière qui le caractérise. Il n'y a de même qu'un Art de peindre; cependant Zeuxis, Apelle, Aglaophon sont très différens l'un de l'autre, & néanmoins il n'est aucun d'eux au quel il paroisse avoir manqué la moindre des parties de leur Art. (de Orat. Liv. 3. N°. 7.)

XV.

Ceci regarde si peu la Peinture qu'il n'en est pas même parlé. C'est à la vérité une métaphore prise de cet Art, mais qui n'en suppose aucune conoissance. Pour un peu, je l'appellerois un lieu commun.

Quoique je veuille bien que l'on s'écrie souvent, il n'est pas possible de mieux dire, je veux cependant que cette admiration & ces éloges qu'attirent des traits d'éloquence frapans, ayent leurs Ombres & leurs Renforcemens, afin que la partie éclairée paroisse plus saillante & ressort.

tisse davantage. (de
Orat. Liv. 3. N^o. 24.)

Après avoir vu ces extraits de *Cicéron*, qui ne prouvent point qu'il fût Connoisseur en Peinture & en Sculpture, nous allons en voir d'autres qui prouvent qu'il ne l'étoit pas. Comme ce sont des aveux qu'il fait lui-même de son défaut de connoissance dans ces Arts, & que ces aveux sont faits dans une occasion où il avoit besoin d'être Connoisseur, ils sont d'une force à n'admettre point de réplique. *Habemus confitentem reum*. Ecoutons-le donc parler dans la quatrième Verrine.

† Cet aveu est suffisant, & l'ignorance du nom des Statuaires célèbres y ajoute autant qu'il est possible. Un Connoisseur ignore-t-il de qui est une Statue qui attire seule les étrangers dans une Ville? Ou doit-il affecter de l'ignorer? D'ailleurs, puisque *Verrés* taxoit *Cicéron* d'ignorance en Peinture, il falloit bien que l'Orateur qui ne s'en défendoit pas, n'eût donné

Il y avoit dans la maison de Heïus une Chapelle entretenue avec beaucoup de dignité, qui lui avoit été transmise par ses Ancêtres, & qui étoit fort ancienne dans sa famille. Dans cette Chapelle étoient quatre Statues d'un Travail exquis, & si parfaites qu'elles pouvoient faire plaisir non seulement au propriétaire, homme de goût & Connoisseur, mais encore à toute autre personne de

aucune preuve du contraire.

‡ Quand le nom d'un Artiste aussi célèbre n'est pas joint dans l'idée à son Ouvrage, dont on fait la description, & que le souffleur vous apprend que l'Ouvrage est de *Polyclète*, est-on Connoisseur? Cette Oraison n'ayant point été prononcée, cette seconde partie de la citation ne signifie rien à la rigueur. Mais elle ne montre pas plus que la première que *Cicéron* se connût en Sculpture. Pouvoit-il ne pas parler en homme d'esprit?

notre espece, que *Ver-rès* apelle des ignorans. *L'une étoit un Cupidon de Marbre, de Praxitèle, (car en prenant des informations contre l'accusé, j'ai appris aussi les noms des Artistes) c'est, je crois, ce même Statuaire (Praxitèle) qui a fait un Cupidon pareil qui est à Thespies, & pour le quel on va voir Thespies; car d'ailleurs cette Ville n'a rien de capable d'y attirer les étrangers. † L'autre étoit un Hercule en Bronze, supérieurement travaillé, qu'on disoit être de Myron, je crois. Oui, c'étoit de Myron.... Il y avoit encore deux autres Statues, pas fort grandes, mais extrêmement gracieuses, représentant par leur expression & leurs vêtemens des Vierges qui, les mains élevées, portoient sur leurs têtes des choses servant aux sacrifices, à la mode des Athéniens.*

On appelle ces sortes de Figures Canephores : quel étoit l'Artiste qui les avoit faites ? Plaît-il ? ... Fort bien. † On disoit qu'elles étoient de Polyclète.

Il est certain qu'un homme qui n'étant ni Poète, ni Musicien n'estimerait ni la Poësie, ni la Musique, n'y seroit pas Connoisseur. C'est la même chose de toutes les Sciences & de tous les Arts. Donc Cicéron qui n'estimoit pas la Sculpture n'y étoit pas Connoisseur.

Voilà bien le raisonnement le plus bourgeois possible. Un Connoisseur a-t-il jamais regardé la Proportion d'une Statue comme un rapport à son caractère ? On ne voit ici ni l'homme d'esprit, ni l'homme de jugement.

On dira peut-être : estimez vous donc tant ces sortes de choses ? Pour moi ; quant à mon goût & à mon usage, je ne les estime pas. Mais je crois que vous devez considérer combien les estiment ceux qui sont curieux en ce genre, combien elles se vendent ordinairement, combien elles pourroient valoir si la vente s'en faisoit publiquement & librement, enfin combien Verrès les estime lui-même.

Il y avoit une Statue plus grande & fort haute, vêtue d'une robe longue (Stola) ; mais malgré cette grandeur de Proportion, on y voyoit l'âge, le maintien & l'air d'une Vierge.

Il semble qu'on n'en doit pas demander davantage. Quand un homme fait cet aveu dans une occasion où il auroit besoin d'être Connoisseur, c'est assurément qu'il ne l'est pas.

Il y a là une Figure de bronze représentant un Hercule, dont je puis bien dire que je n'ai rien vu de plus beau, quoique ma connoissance dans ces sortes de choses ne soit pas proportionnée à la quantité que j'en ai vuë.

Le *Jupiter Olympien* de *Pheidias* étoit représenté avec les Atributs de la souveraineté. Il étoit assis sur un trône tout brillant d'or & de pierres précieuses. Il étoit couronné d'olivier. Il tenoit dans sa main droite une *Victoire*, dans sa gauche un *Sceptre*; son Manteau étoit semé de fleurs. Voilà bien un *Jupiter Impérateur*, & même un *Jupiter Victor*.

On dit qu'il y a dans le Monde trois Statues célèbres de Jupiter Impérateur, faites dans le même genre; celle de Macédoine que nous voyons dans le Capitole; une autre dans le Détroit du Pont-Euxin; la troisième qui étoit à Syracuse avant la Préture de Verrès.

Pourquoi *Cicéron* ne le met il pas au nombre des Statues célèbres en ce genre dans le Monde? Il semble qu'un Connoisseur n'y auroit pas manqué, s'il eût connu ce fameux Ou-

vrage compté au nombre des merveilles; & très assurément *Cicéron* devoit le connoître. Il en a parlé dans le *Brutus* & dans l'*Orateur*; mais ces Ouvrages ont été faits plusieurs années après la condamnation de *Verrès*.

ENFIN, quatre ans après la condamnation de *Verrès*, *Cicéron* chargea son ami *Atticus* de lui acheter quelques Statues pour orner sa maison. Mais nous allons voir que son objet étoit de décorer sa Bibliothèque & sa Galerie, & que la convenance de cette décoration, & non pas le goût de l'Art, le touchoit uniquement.

„ J'ai eu soin, dit-il, de faire payer à *L. Cincius*, comme vous me l'avez marqué, 20400 „ *sesterces* pour les Statues de *Mégares*. Les „ *Mercurès* de marbre Pentelicien me font déjà beaucoup de plaisir; c'est pourquoi je voudrois que vous me les envoïassiez au plutôt „ avec les Statues & le plus que vous pourrez „ d'autres ornemens qui vous paroîtront convenables au Lieu, à mon goût & à la justesse „ du votre; sur-tout, ce que vous croirez propre à orner une Bibliothèque & une Galerie: „ car j'ai tant de passion pour ces fortes de choses, qu'il faut que vous m'y aidiez, les autres „ dussent-ils, peut-être, m'en blâmer.” (Ep. ad *Attic.* lib. 11.

Dans cinq autres Lettres, *Cicéron* parle encore de ces Statues, toujours en les regardant comme objet de décoration; ainsi je ne rapporterai pas ce qu'il en dit. Il y a encore dans les Ouvrages de *l'Orateur* quelques endroits où il parle de la Peinture & de la Sculpture; mais comme ils ne prouvent pas plus ses connoissances dans l'Art que ceux que j'ai rapportés, attendu qu'on ne peut pas être en même tems Connoisseur & point Connoisseur, il est inutile d'en faire mention.

Cependant, on verra plus loin, par une Lettre à *Fabius Gallus*, que *l'usage de Cicéron étoit d'acheter des Statues pour donner au Lieu où il les destinoit, l'air de Gymnases; mais qu'il n'avoit aucun goût pour elles-mêmes, & que si quelque chose pouvoit lui plaire dans ce genre, c'étoit la Peinture.* J'oserois donc croire que le *nunc me admodum delectant* de l'Epître à Atticus, ainsi que le *& nostri studii* & le *sic studio afferimur*, sont bien & dûement expliqués dans l'Epître à *Gallus*. J'oserois croire aussi que certains Docteurs qui se donnent pour fort plaisans, pourroient apprendre que pour savoir la valeur d'un passage de *Cicéron*, il faut au moins en lire deux, & qu'à toute force, un homme qui dit, *j'ai tant de passion pour ces sortes de choses; elles me font d'avance beaucoup de plaisir*, pourroit bien ne donner là qu'une preuve d'ostentation ou de curiosité momentanée; sur-tout quand ailleurs il déclare, que ces mêmes *sortes de choses* ne doivent être regardées que comme des jouëts d'enfants, *ut*

oblectamenta puerorum. Il auroit beau dire qu'il a des yeux fins & connoisseurs, il semble qu'on seroit bien fondé à n'en rien croire. Ce n'est pas par des phrases tronquées, mais par l'ensemble de ce que pense & dit un Ecrivain, qu'il faut le juger.

Pour vous mettre sous les yeux la preuve de mon exactitude, je vais copier le latin des passages que j'ai rapportés. Si vous ne voulez pas vous donner la peine de prendre votre *Cicéron*, contenez-vous de ces extraits; mais si vous doutez de leur fidélité, comparez les à l'Original.

I.

Chares à Lyfippo Statuas facere non isto modo didicit, ut Lyfippus caput ostenderet Myronis, brachia Praxitelis, pectus Polycleti: sed omnia coram magistrum facientem videbat, ceterorum opera vel sua sponte considerare poterat. (*Rbetor. ad Herenn. Lib. 4. N^o. 6.*)

II.

Quanto colorum pulcritudine, & varietate floridiora sunt in picturis novis pleraque, quam in veteribus? quæ tamen, etiam si primo aspectu nos ceperunt, diutius non delectant; cum iidem nos in antiquis tabulis illo ipso horrido, absoletoque teneamur. (*de Oratore Lib. 3. N^o. 25.*)

III.

Hoc me ipsum delectat, inquiunt. Quid si antiquissima illa pictura paucorum colorum, ma-

gis, quam hæc jam perfecta, delectet? (*Orator. N^o. 50.*)

I V.

Siquos magis delectant soluta, sequantur ea sanè, modo sic, ut quis Phidiæ clypeum diffol-
verit, collocationis universam speciem sustule-
rit, non singulorum operum venustatem. (*Ora-
tor. N^o. 71.*)

V.

In his operibus siquis illam artem compre-
henderit, ut, tanquam Phidias, Minervæ signum
efficere possit; non sanè, quemadmodum in cly-
peo idem ille artifex minora illa opera facere
discat, laborabit. (*de Oratore, Lib. 2. N^o. 17.*)

V I.

Quis enim, qui hæc minora animadvertunt,
non intelligit, Canachi signa rigidiora esse,
quàm ut imitentur veritatem? Calamidis dura
illa quidem, sed tamen molliora, quàm Cana-
chi. Nondum Myronis satis ad veritatem ad-
ducta, jam tamen quæ non dubites pulcra di-
cere. Pulciora etiam Polycleti, & jam planè
perfecta, ut mihi quidem videri solent. Similis
in Picturâ ratio est, in quâ Zeuxim, & Polygno-
tum, & Timantem, & eorum, qui non sunt usi
plus quam quatuor coloribus, formas & linea-
menta laudamus. At in Aëtione, Nicomacho,
Protogene, Apelle, jam perfecta sunt omnia,
& nescio an reliquis in rebus omnibus idem eve-
niat. (*in Bruto N^o. 18.*)

V I I.

ATHENIENSIVM quoque plus interfuit firma tecta in domiciliis habere, quam Minervæ signum ex ebore pulcerrimum; tamen ego me Phidiam esse mallet, quàm vel optimum fabrum tignarium. Quare non, quantum quisque proficit, sed quanti quisque fit, ponderandum est: præsertim cum pauci pingere egregiè possint, aut fingere; operarii autem aut bajuli deesse non possint. (*in Bruto N^o. 73.*)

V I I I.

Nec solum ab optimis studiis excellentes viri deterriti non sunt, sed ne opifices quidem se artibus suis removerunt, qui aut Jalyfi, quem Rhodi vidimus, non potuerunt, aut Coæ Veneris pulcritudinem imitari. Nec simulacro Jovis Olympii, aut Doryphori statuâ deterriti, reliqui minus experti sunt, quid efficere, aut quò progredi possent: quorum tanta multitudo fuit, tanta in suo cujusque genere laus, ut, cum summa miraremur, inferiora tamen probaremus. (*Orator. N^o. 2.*)

I X.

Itaque & Phidiæ simulacris, quibus nihil in illo genere perfectius videmus, & his picturis, quas nominavi, cogitare tamen possumus pulciora. Nec verò ille artifex, cum faceret Jovis formam, aut Minervæ, contemplabatur aliquem, è quo similitudinem duceret: sed ipse in mente infidebat species pulcritudinis eximia

quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius similitudinem, artem & manum dirigebat. (*Orator N^o. 2.*)

X.

Dicemus ergo idem, quod in Venere Coæ: corpus illud non est, sed simile corpori: nec ille fufus & candore mistus rubor sanguis est, sed quædam sanguinis similitudo: sic in Epicureo Deo non res, sed similitudines rerum esse. (*De Nat. Deor. Lib. 1. N^o. 27.*)

X I.

Et quidem Athenis laudamus Vulcanum eum, quem fecit Alcámenes: in quo stante atque vestito leviter apparet claudicatio non deformis. Claudum igitur habebimus Deum, quoniam de Vulcano sic accepimus. (*De Nat. Deor. L. 1. N^o. 30.*)

X I I.

Rufum dicere solere. ut nemo Pictor esset inventus, qui Coæ Veneris eam partem, quam Apelles inchoatam reliquisset, absolveret (oris enim pulcritudo reliqui corporis imitandi spem auferebat:) sic ea, quæ Panætius prætermisisset, & non perfecisset, propter eorum, quæ perfecisset, præstantiam, neminem esse persecutum. (*De Off. Lib. 3. C. 3. N^o. 2.*)

X I I I.

Corporis est quædam apta figura membrorum, cum coloris quadam suavitate; eaque dicitur pulcritudo. (*Tuscul. Lib. 4. N^o. 13.*)

X I V.

Una fingendi est ars, in qua præstantes fuerunt Myro, Polycletus, Lysippus; qui omnes inter se dissimiles fuerunt; sed ita tamen, ut neminem sui velis esse dissimilem. Una est ars, ratioque picturæ, dissimillimique tamen inter se Zeuxis, Aglaophon, Apelles: neque eorum quisquam est, cui quidquam in arte sua deesse videatur. (*De Orat. L. 3. N^o. 7.*)

X V.

Quanquam illa ipsa exclamatio, *non potest melius*, sit velim crebra: sed habeat tamen illa in dicendo admiratio, ac summa laus umbram aliquam, & recessum, quo magis id, quod erit illuminatum, extare, atque eminere videatur. (*De Orat. Lib. 3. N^o. 24.*)

Voilà assez de Latin; l'air d'érudition ne me convient pas, & vous êtes assez honnête pour voir que ce que j'en raporte n'est-là que pour vous mettre plus promptement entre les mains la preuve de mon exactitude. Si je n'en ai pas autant dans le reste, vous saurez bien me le dire. *Cicéron* vous est aussi familier qu'il m'est étranger.

J'oublois vraiment le meilleur; vous aurez encore du Latin. Lisez ceci.

Idem Carneadem fingere dicis de capite Panisci. Quasi non potuerit id evenire casu, & non in omni marmore necesse sit inesse vel Praxitelia capita. Illa enim ipsa efficiuntur detractioe: nec quidquam illuc affertur a Praxitele: sed cum multa sunt detracta, & ad lineamenta oris perventum est, tum intelligas, illud, quod jam expolitum sit, intus fuisse. Potest igitur tale aliquid etiam sua sponte in lapidicinis Chiorum extitisse. (*Cic. de Div. L. 2. N^o. 21.*)

„ Vous traitez aussi de fiction ce que dit Car-
 „ néade d'une Tête de petit Faune (trouvée
 „ dans une carrière de marbre) comme si cela
 „ n'eût pu arriver par hazard, & comme si tous
 „ les marbres ne contenoient pas nécessairement
 „ des Têtes, même aussi belles que celle de
 „ Praxitèle. Car ces Têtes se font en ôtant le
 „ superflu, & un Praxitèle lui-même, pour
 „ les faire, ne met rien du sien. Mais quand
 „ on a ôté beaucoup du Bloc, & qu'on est par-
 „ venu aux linéamens du visage, tout ce qui se
 „ trouve perfectionné étoit auparavant renfer-
 „ mé dans le marbre. Il a donc fort bien pu
 „ se trouver tout naturellement quelque chose
 „ de semblable dans les carrières de Chios.”

Un homme qui à 63. ans, raisonne ainsi de la Sculpture, paroît avoir acquis toutes les connoissances qu'il aura jamais dans les Beaux-Arts, sur-tout quand il meurt à 64. Qu'on dise à présent que Cicéron avoit l'ombre du sentiment de la Peinture & de la Sculpture. Je lui demanderois si la Tête de Jupiter qu'auroit fait Praxitèle,

en ôtant le superflu, étoit nécessairement dans le Bloc ? — Oûi ; elle y étoit nécessairement. — Mais, si, au lieu de *Praxitèle*, *Lysippe* eût fait avec le même Bloc une Tête de Crocodile, cette Tête y eût-elle été nécessairement ? — Sans doute. — Il y avoit donc dans ce Bloc quelque chose qui étoit nécessairement & *Jupiter* & un Crocodile, & cent mille autre Figures que des Statuaires auroient pu donner au marbre ? Voïez un peu dans quel embarras se trouve un Artiste & quelle intelligence, quelle adresse il lui faut pour ne pas se méprendre. Ô ! *Cicéron*, je vous vénère assurément, mais quelles pitoiables idées vous avez de mon Métier ! Comme vous en parlez ! Avez-vous oublié que *Phidias*, lorsqu'il faisoit son *Jupiter* & sa *Minerve*, avoit dans l'idée un certain Modèle d'un Beau exquis, sur le quel il tenoit les yeux attachés, qui conduisoit sa main, & que son Art s'efforçoit d'exprimer ? Vous l'avez dit pourtant dans votre *Orateur*. L'aurez-vous entendu dire à d'autres ? car vous avez beaucoup d'esprit. Pourquoi n'avez-vous pas celui de croire que si une Tête de marbre est dans un Bloc, elle n'y est que conditionnellement, & l'Ouvrage, quel qu'il soit, n'est déterminément que dans l'idée du Statuaire qui à son choix, peut, de ce Bloc, vous faire une *Vestale* ou un *Priape*. Ou bien si vous avez raison, vous devez convenir aussi que l'*Iliade* étoit dans l'encrier d'*Homère* ; & que s'il y à mis du sien, ce n'a été que la peine & l'adresse d'arranger les particules de l'encre sur le papier.

papier. *Aristote* avant vous, prétendoit que chaque Bloc de marbre contient une belle Statue, la quelle paroîtroit si on en rétranchoit le superflu. Cette notion superfine, cette quintessence plus que philosophique, vous a plu, & vous la répétez. Mais ne pourrions-nous pas demander, nous autres ignorans, s'il ne seroit pas possible que l'esprit d'*Aristote* même, dès qu'il passe les bornes de ses connoissances, quelques étenduës qu'on les suppose, s'égarât un peu comme celui d'un autre? Car il ne suffit pas qu'un principe soit vrai; il faut encore que les applications qu'on en fait soient justes.

Il seroit honteux à un Statuaire d'en dire davantage, & de s'amuser à démontrer plus au long tout le niais du raisonnement de l'Orateur. Il faut seulement remarquer que l'Ouvrage dans le quel *Cicéron* tire cette belle conséquence, est un Ouvrage très philosophique, très sensé d'ailleurs; preuve que de beaucoup de philosophie & de sens, il ne résulte pas toujours la connoissance & le goût des Beaux-Arts.

Mais *Cicéron*, qui raisonne si mal de la Sculpture, pose pourtant comme un principe incontestable, que le plus ignorant peut en juger à fort peu de chose près, comme le plus savant. Opinion bizarre, qui n'a sa source que dans l'ignorance de l'objet dont il parle. Écoutons le d'abord, & nous raisonnerons après.

„ Tous les hommes, par une espèce de sens
 „ intime, sans méthode, sans règle, discernent
 „ les beautés & les défauts dans les Arts & les

„ Sciences ; & s'ils le font en Peinture , en
 „ Sculpture & en d'autres Ouvrages pour les
 „ quels la Nature leur a donné encore moins
 „ de moiens , cette faculté se manifeste bien da-
 „ vantage dans leurs jugemens sur les mots , les
 „ nombres , les sons ; parceque la connoissance
 „ de ces objets se trouve imprimée dans les sen-
 „ sations communes , & que la Nature a voulu
 „ que personne ne fut privé de ce discernement.
 „ C'est quelque chose d'é-
 „ tonnant que tandis qu'il y a une si grande
 „ différence entre l'homme qui fait & l'igno-
 „ rant , quant à l'exécution , il y en ait si peu ,
 „ quant au jugement.

Voilà de quoi décider ceux qui croient que chacun fait juger de tout , & qui se paient aussi plus volontiers d'autorités que de raisons. Mais voici de quoi les embarrasser , car c'est aussi une autorité , quoique fort différente de la première.

Il n'en est pas de la Philosophie comme des autres Arts : car que pourra dire sur la Géométrie & sur la Musique celui qui ne les aura pas apprises ? Ou il faut qu'il se taise , ou il n'en jugera pas en homme sensé. On conviendra sans doute que la Peinture , la Sculpture & d'autres Arts aussi sont exposés , quand on ne les a pas étudiés , à être jugés comme on juge la Musique , si on ne l'a pas apprise. Mais il reste une difficulté : savoir , la quelle des deux autorités doit l'emporter , le quel des deux Auteurs mérite le plus de confiance , car ils sont en contradiction décidée ?

Quoiqu'on sache très bien qu'un sentiment

particulier ne doit point être cité en preuve contre des raisons discutées; je suppose pour un instant que ces passages sont de quelque poids, & que la difficulté n'est que dans le degré de confiance dûë à leurs Auteurs: l'éclaircissement sera curieux. Le premier passage est extrait du Dialogue de l'Orateur, Livre troisième, N°. 50; & le second est pareillement extrait du même Dialogue & du même Livre, N°. 21. Les paroles de l'un & de l'autre sont du même Interlocuteur. D'où vous voyez que *Cicéron* s'empare du pour & du contre, & qu'il s'en sert comme d'un bien qui lui est propre, selon que l'un ou l'autre lui sont plus commodes (a).

(a) Les Pythagoriciens comprenoient sous le nom de *Musique*, l'harmonie qui résulte du mouvement des Planètes: harmonie que nous autres sourds ne pouvons pas entendre; parceque, dit l'Orateur Romain dans le songe de Scipion, le grand bruit qu'elle fait, nous a bouché les oreilles: *hoc sonitu oppletæ aures hominum obsurduerunt*. On entendoit aussi par *Musique*, la collection de toutes les Sciences; Astronomie, Géographie, Géométrie &c. Mais *Cicéron* ici, ne lui donne pas cette étendue; puisqu'il nomme séparément la *Musique* & la *Géographie*. Il est donc certain qu'il parle de la vocale ou de l'instrumentale. Et quand il y auroit compris la Poësie, car les anciens Poëtes étoient aussi Musiciens, il en résulteroit, selon lui, qu'il faut être Poëte pour bien juger de la Poësie. Pourquoi ne voudroit-on pas qu'il en soit de même de la Peinture & de la Sculpture? Mais ceux qui voudront s'assurer encore du sens que *Cicéron* donne au mot *Musique* & *Musicien*, en trouveront d'autres éclair-

Mais ce n'est peut-être qu'une méprise, une faute involontaire ; ou bien c'est une adresse dont *Cicéron* auroit rougi si quelqu'un l'en eut repris. Lisez le *Traité de l'Orateur*, ce chef-d'œuvre dans son genre, vous y trouverez, Livre 3. N^o. 21, qu'une des principales parties qui constituent le grand Orateur, c'est de savoir également prouver le pour & le contre sur toutes les matières possibles ; de répliquer à tout ce qu'on lui peut objecter ; d'avoir tout prêt, dans toutes les causes, deux plaidoyers contraires : *in omni causâ duas contrarias orationes* (b). Vous trouverez qu'*Aristote*, *Arcésilas*, *Carnéades* ont enseigné cet Art utile qui ne peut, comme on fait, que soutenir le bon droit & maintenir l'ordre des Sociétés. Ce n'est pas qu'à la rigueur on ne puisse dire que ce Catéchisme n'est rien moins que celui de l'honnête homme. *Cicéron* l'étoit pourtant ; mais il vivoit dans un tems où la perversité régnoit, où la scélératesse forçoit peut-être la droiture, la candeur à employer le sophisme pour repousser le crime adroit & puis-

cissemens dans le *Dialogue de l'Orateur*. Je n'indiquerai que trois endroits ; Livre 1^{er} N^o. 49 & 50, & Livre 3. N^o. 15, où je renvoie le Lecteur qui voudra se donner la peine d'y regarder.

(b) Voyez aussi les éloges qu'il donne à l'Art du Comédien dans le *Plaidoyer pour Roscius*, & le mépris qu'il fait ailleurs du même talent, qu'il appelle *un Art frivole* : *Histrionum levis ars*. (de *Orat. L. 1^{er} N^o. 5.*)
Je traduits le plus honnêtement possible.

fant. Eh! dans quel tems l'art de l'*Orateur* est il absolument inutile à cette fin? Quel que soit le motif de l'honnête *Cicéron* & de ses Maîtres qu'il nous cite, plaignons l'humanité, & disons dans l'amertume de notre ame, *Tantæ ne animis celestibus iræ!*

L'affurance & la franchise de *Cicéron* à nous dire que l'*Orateur* doit avoir deux poids & deux mesures, peut nous servir de bouffole dans le vaste champ de son Eloquence, & de fil pour nous retrouver dans le labyrinthe de sa dialectique. Mais, pour revenir à notre sujet, je tiens que si on peut produire un passage de cet *Orateur* qui me contredise, il en fournira lui même un autre qui contredira le premier. On vient d'en voir un exemple: en voici encore un.

„ Qui est-ce qui ne fait pas combien l'art &
 „ l'exercice fortifient nos sens; les yeux pour
 „ la Peinture, les oreilles pour le Chant? Com-
 „ bien de choses les Peintres ne voient-ils pas
 „ dans les Ombres & les Saillies, (*in umbris &*
 „ *eminentia*) que nous ne saurions apercevoir?
 „ Combien n'y en a-t-il pas dans le Chant qui
 „ nous échapent, & qu'entendent ceux qui y sont
 „ exercés? ” (*Quest. Acad. L. 4. N^o. 7.*)

Sans examiner si les termes d'*Ombre* & de *Saillie* sont bien précisément ceux que *Cicéron* devoit employer, voici le développement fort simple de sa proposition, quant à la partie qui regarde la Peinture.

Les autres n'aperçoivent pas ce que le Peintre voit dans la Peinture, & dans ce qui peut y avoir du rapport.

Or celui qui voit plus, est plus en état de juger.

Donc le Peintre, qui voit plus que les autres dans une Peinture & dans ce qui peut y avoir du rapport, juge & doit mieux juger de la Peinture que les autres.

Je demande grace pour ce petit fillogisme de Collège; il peut n'être pas absolument inutile.

Veut-on que *Cicéron* ait usé du privilège de l'Orateur; qu'il ait dit non ce qui est vrai, non ce qu'il croïoit, ce qu'il favoit, mais ce qui lui paroïssoit le plus propre à faire valoir son opinion? Je ne m'y opposerai pas; car j'aime mieux la vérité que la dispute. Je crois même, que beaucoup de gens empruntent ainsi des comparaisons de la Peinture & de la Sculpture, sans y avoir de connoissance; parcequ'ils savent qu'ils parlent en général à d'autres gens qui ne s'y entendent gueres plus qu'eux. Une comparaison donne du poids à ce qu'on avance: qu'elle soit vraie, fausse ou douteuse, le Lecteur ou l'Auditeur, entraîné par le désir de voir l'opinion de l'Auteur, ne chicane pas ordinairement la justesse de sa comparaison; surtout quand c'est un homme d'un mérite reconnu qui la débite avec assurance. Ainsi les comparaisons fréquentes que fait *Cicéron* de la Peinture & de la Sculpture, ne prouvent pas plus en faveur de ses connoissances, que tout ce qu'il dit d'ailleurs de ces deux Arts.

Il faudroit être bien simple en effet, pour se paier de pareilles autorités; & ne seroit-ce pas aussi vouloir abuser de la crédulité de beaucoup

de lecteurs, que de les produire? *Cicéron* comme un autre a ses sophismes & ses contradictions, & s'il n'a pu s'en garantir dans ce qu'il favoit le mieux, pourquoi voudroit-on qu'il en fut exempt quand il parle de deux Arts qu'il ne connoît pas? On fait assez à combien d'égards il est grand homme: une foule épouvantable de Savans l'ont très profondément démontré, & quelques hommes d'esprit & de goût l'ont fait sentir; aussi le projet d'atenter à ce qui constitue vraiment sa gloire, seroit-il le projet du fou le plus ridicule dans son espèce, & ce fou, selon toutes les apparences, ne se trouvera point. Mais on me permettra, & les bons esprits ne s'en fâcheront pas; on me permettra, dis-je, pour l'intérêt de mon Art, d'examiner encore *Cicéron*, quand il raisonne sur cet Art.

On a vu plus haut qu'il auroit mieux aimé être un *Pbidias* que l'Ouvrier le plus utile, *parce que ce n'est pas, dit-il, par l'utilité du talent d'un homme, mais par le mérite de ce talent en lui même qu'on doit le priser.* On trouve dans plusieurs endroits de ses Ouvrages des éloges de la Peinture & de la Sculpture, dont l'Artiste le plus prévenu en faveur de son Art auroit tout lieu d'être satisfait. Cependant nous allons voir le même homme traiter avec mépris ce qu'ailleurs il croit mériter des éloges.

La folie dit-il, de ceux qui se plaisent avec excès aux Statues, aux Tableaux, aux Ouvrages d'airain de Corinthe, aux superbes Edifices, les rend semblables à de vils Esclaves. Toute folie,

tout excès dégradent la raison sans doute : ainsi quand on a prononcé le mot *nimio*, (avec excès) on peut être sûr de n'avoir produit qu'un lieu commun assez trivial, & de n'avoir point du tout avancé un paradoxe : mais voions la suite.

Comme dans chaque maison ce sont les plus bas d'entre les Esclaves qui nettoient, frottent, épou-drent, arrangent ces choses ; de même ceux qui sont passionnés pour elles, sont dans le dernier degré de l'esclavage. Avec la même logique, on peut dire, ceux qui seroient passionnés pour la lecture d'Homère, de Demosthène, de Cicéron, &c., seroient dans le dernier degré de l'esclavage, par la raison que les moindres valets du logis épousteront les Volumes qui contiennent les productions de ces grands hommes. On est un peu fâché de voir que le Prince des Orateurs se soit oublié au point de raisonner plus mal que le moindre de ses sujets. Continuons d'écouter.

Vous qu'un Tableau d'Ecbion, une Statue de Polyclète ravissent en extase, aïez donc une ame qui soit digne de nos éloges. Il faut observer que cette mercuriale s'adresse à des Généraux d'armées, à des Gouverneurs de provinces, à des hommes qui après avoir fait de grandes choses, après s'être rendus dignes d'éloges, avoient encore assez de douceur dans le caractère, de goût dans l'esprit, de sensibilité dans l'ame pour aimer les Beaux-Arts, & les aimer avec distinction.

Je ne demande pas d'où vous vient ce Tableau,

cette Statue, ni comment vous les avez eus : il me suffit de voir comment vous les regardez. Votre admiration, vos exclamations vous font passer chez moi pour un fou. — Mais ne sont ce pas de belles choses ? — Sans doute, car j'ai aussi des yeux fins & Connoisseurs : mais il ne faut pas que ces beautés dominent les hommes ; il faut qu'ils les regardent comme des jouëts d'enfans. (*ut oblectamenta puerorum*) S'il faut y regarder à deux fois avant de relever les fautes des hommes d'un mérite ordinaire, on doit prendre beaucoup plus de précautions avant d'accuser Cicéron de mal raisonner. Cependant on ne voit pas ici qu'il ait aperçu le point raisonnable qui est entre l'insensé que la fureur des Tableaux ou des Statues domineroit, & la stupide froideur de celui qui n'y verroit que des jeux d'enfans. Je prie ceux qui voudront prendre ici la défense de Cicéron, de me passer le terme ; mais en traitant d'amusemens d'enfans les Chef-d'œuvres de Peinture & de Sculpture, Cicéron a dit une sottise. Quand le cortège des Beaux-Arts, la Poësie à leur tête, auront signé le jugement de l'Orateur, je me retracterai.

Il n'y a guères d'homme à la vérité qui n'ait eu occasion de dire le soir en se couchant, tout n'est que jeux d'enfans, tout n'est que vanité : mais s'en suit-il qu'à son réveil il n'ait pas continué l'Iliade s'il s'appelloit Homère, & qu'il n'ait pas été dévoré du désir immodéré de la gloire, s'il s'appelloit Marcus Tullius Cicero ? Il en est ainsi de tous les grands hommes qui

nous ont laissé des prodiges de vanité & de gêne.

Que pensez-vous qu'auroit dit L. Mummius s'il eut vu ces gens qui manient avec tant de plaisir un pot-de-chambre d'airain de Corinthe, tandis que lui-même n'avoit que du mépris pour toutes les richesses de Corinthe (c)? Que doit on penser de Cicéron, si par un sophisme puerile de mots, il désigne malignement le genre entier, (*æra Corinthia*) en nommant le plus vil ustensile que lui fournissoit la plus basse espèce de ce genre, (*Matellio*)? On sifle ordinairement des Ecrivains qui raisonnent moins mal, & moins malhonnêtement & je ne répondrois pas que les

(c) Plaifante autorité à rapporter ici que celle de Mummius, l'homme du monde le plus ignorant dans les Beaux-Arts! Et que cette autorité, fut-elle d'un Connoisseur, est originalement placée à propos d'un Pot-de-Chambre! Après la prise de Corinthe par Mummius, ce Général fit embarquer les plus beaux Tableaux & les Statues les plus précieuses qui se trouvèrent dans la Ville; & pour s'en bien assurer, il obligea les conducteurs, si ces effets se perdoient, d'en fournir d'autres à leur place. Il est à croire qu'il les vouloit de la même grandeur & du même poids. Si l'assurage n'étoit pas prescrit par goût, au moins l'étoit-il par l'idée de la pesanteur. *Mummius tam rudis fuit ut capta Corintho, cum maximorum artificium perfectas manibus tabulas Statuas in Italiam portandas locaret, juberet prædici conducentibus si eas perdidissent, novas eos redituros.* (Vell. Paterc. Lib. 2.)

épiégles de nos Ateliers ne saluassent un pareil raisonneur avec l'espèce qu'il lui auroit plu de substituer au genre, s'il venoit leur débiter cette logique. Mais c'est *Cicéron*; contentons-nous de le remarquer, regardons sa mauvaise humeur comme un excès de raison & d'honnêteté; rions cependant un peu de ceux qui voudroient le faire passer pour un Connoisseur, & poura voir de la Peinture & de la Sculpture des idées fort saines. On veut peut-être savoir en quel Traité se trouvent de pareilles boutades: c'est dans le second chapitre du cinquième *Paradoxe*, où tout n'est pas à beaucoup près aussi paradoxal. Et pour qu'on ne s'abuse pas sur la signification grammaticale du mot *paradoxe*, il est bon de prévenir le Lecteur, que *Cicéron* entend que les siens soient reçus comme de très grandes vérités (*longeque verissima*): c'est ainsi qu'il les regarde lui-même.

J'ai avancé plus haut, que l'ignorance de la chose avoit fait dire à *Cicéron*, dans le Traité de l'*Orateur*, que l'ignorant peut juger un Tableau ou une Statue presque aussi bien que le savant; & je crois ne m'être pas trompé. Mais dans les *Paradoxes*, où il se livre, comme on voit, à l'exagération, & même à l'indécence, il avoit de plus une raison particulière qui lui échauffoit la bile. Voici le fait comme je le suppose; & sans tenir trop à ma conjecture, je la soumets au jugement du Lecteur intelligent.

Quelques années avant que *Cicéron* fit ce petit Ouvrage, *Publius Clodius* avoit pris la défen-

se d'un certain *Merula*, garnement chassé de son pays pour ses crimes. Ce *Merula* fit en reconnaissance élever à son Patron une Statue, dans la Place où avoit été la maison de *Cicéron*, brûlée & rasée par ce même *Clodius*. L'insulte étoit violente ; & pour humilier l'impudent *Clodius* & flétrir les lauriers de sa Statue, *Cicéron*, sans la désigner nommément, se dédommage ici de la retenüe avec la quelle il en parle dans son Plaidoyer *pro domo sua*, en jettant sur l'Art même un coup-d'œil méprisant, que sa douleur & son juste ressentiment peuvent à peine justifier.

Un pareil & nouveau sujet de mortification, renouvela les traces que l'autre insulte avoit laissées dans l'ame très sensible de *Cicéron*. A peine a-t-il sauvé Rome, qu'il se voit banni par les ménées du furieux *Clodius*, excité par le doux *Caton* ; & voila sa Statue : tandis qu'*Antoine* venoit d'en élever une à *César* dans le Lieu le plus distingué, le plus honorable ; la Tribune aux harangues (*d*). C'étoit encore une espèce de nouvelle insulte, que la sensibilité de *Cicéron* ne lui faisoit pas voir indifféremment, & dont le fard de son éloquence ne peut déguiser l'effet à ceux qui connoissent & son caractère, & son art, & les gens qui gouvernoient ou plutôt qui déchiroient la République.

Nous pouvons donc, avec assez de vraisem-

(*d*) *Nullus Locus est ad Statuam quidem Rostris clarior.* (Pro Rege Dejotaro N^o. 12.)

blance, croire que la Statue de son plus violent ennemi, élevée sur les débris de sa maison, devoit l'aigrir contre les Amateurs des Tableaux & des Statues, & que pour afoiblir la considération que cette Efigie pouvoit s'attirer, *Cicéron* déprimoit l'Art qui l'avoit produite. Nous pouvons croire également que la Statue de *César* avoit augmenté l'humeur, & qu'enfin, ces deux événemens arrivés à 14 ans l'un de l'autre, mais réunis à tout ce qui affectoit désagréablement *Cicéron*, auront contribué pour leur part, à lui faire insérer, vers ses derniers jours, quelques duretés dans les *Paradoxes*. A soixante-trois ou quatre ans, il aura invectivé, sans le connoître & avec les meilleures intentions du monde, un Art qu'il avoit honoré de quelques éloges; & cela, parceque la Statue d'un scélérat & celle d'un grand homme qu'il n'aimoit plus, le bravoient. La lecture des *Paradoxes* peut donner l'idée d'en faire aussi.

On a vu par une Lettre à *Atticus* que *Cicéron* étoit passionné pour les Statues, mais que cette passion n'étoit fondée que sur l'envie de décorer sa Bibliothèque à la manière des Grecs, & nullement sur la connoissance de l'Art. On va voir encore par une Lettre écrite quelques années après, & où il s'explique net, que dans ses achats de Statues, son goût n'étoit rien moins que celui de la chose; mais que seulement il vouloit que ses Maisons, ses *Gymnases* fussent décorés à la Grecque. Cela une fois bien vu, bien connu, on saura à quoi s'en tenir sur

le prononcé des Ecrivains qui nous disent avec assurance que *Cicéron* étoit *Connoisseur*. On devroit bien nous dire aussi, si celui qui n'auroit jamais aimé la Musique & la Danse, pourroit s'y connoître. Je ne fais si je me trompe, mais je crois qu'il auroit beau donner chez lui & Bal & Concert, si son goût pour le faste, ou son état l'y obligeoit, il n'entendrait que le bruit, & ne verroit que des gambades. Pour nous, voïons le gout de *Cicéron* pour la Sculpture.

„ . . . Je suis persuadé que vous avez choisi
 „ avec tout le zèle de l'amitié ce qui vous a
 „ paru le meilleur, & vous ayant connu tou-
 „ jours beaucoup de goût, je ne doute pas que
 „ tout ce que vous avez acheté, vous ne l'avez
 „ jugé digne de moi. Mais je ne ferois pas fâ-
 „ ché que *Damasippe* fut toujours dans les mê-
 „ mes dispositions; car au reste, je n'ai aucun
 „ goût pour ces sortes d'emplètes. Ignorant mes
 „ vuës, vous avez payé ces quatre ou cinq Statues
 „ plus que je n'estime généralement toutes les Sta-
 „ tues du Monde. Vous comparez ces Bacchan-
 „ tes aux Muses de *Metellus*. Quelle comparai-
 „ son! Premièrement, je ne mettrois pas ce
 „ prix aux Muses de *Metellus*, & je pense que
 „ les Muses mêmes ne m'en défavoueroient pas.
 „ Direz-vous que des Bacchantes conviennent à
 „ ma Bibliothèque & à mes Etudes? Mais à
 „ quel titre? Elles sont belles, ajoutez-vous.
 „ — Je les connois fort bien; je les ai vuës
 „ souvent. Si ces Statues m'eussent fait quel-
 „ que plaisir, je vous l'aurois dit, puisque je

„ les connoissois. *Mon usage est d'acheter des*
 „ *Statues qui puissent donner au Lieu où je les desti-*
 „ *ne l'air de Gymnases.* Vous aurez le
 „ Trapezophore (*qui porte une table*) que vous
 „ aviez destiné pour vous, s'il vous fait plaisir ;
 „ ou je le garderai, si vous avez changé de sen-
 „ timent. *Si quelque chose me*
 „ *plait dans ce genre, ce sont les Peintures.* Ce-
 „ pendant, s'il faut prendre ce que vous avez
 „ acheté pour moi, dites-moi où tout cela est,
 „ quand on pourra le transporter & par quelle
 „ voiture ? Si *Damasippe* a changé de senti-
 „ ment, je trouverai quelque autre Amateur
 „ qui m'en débarassera ; & s'il le faut, même
 „ avec perte.” (*Lettre 23 Liv. 7. à Fabius Gal-*
 „ *lus.*)

Il n'y a pas de mal à aimer la Peinture plus que la Sculpture ; mais quand le degré d'estime pour l'une est si foible, on doit compter pour peu de chose la préférence acordée à l'autre ; sur-tout quand cette préférence ne tient qu'à un si léger conditionnel. *La Motte Houdart* avoit aussi un goût de préférence : il aimoit mieux les Tableaux du Pont Notre-Dame que ceux des plus grands Peintres, attendu, disoit-il, que les Couleurs en étoient plus gaies, plus vives & lui réjouissoient la vuë. Qui assurera que *Cicéron* n'aimoit pas mieux voir, en travaillant ou dans ses instans de distraction, des Couleurs variées, que le blanc monotone des Statues ou la sombre Couleur du Bronze. On a remarqué que la plûpart des gens qui préfèrent la Peinture,

n'en donne guères de meilleures raisons ; & pour ces gens-là un mauvais Tableau tout neuf, a souvent la préférence sur un beau qui n'auroit pas le même lustre. La manie contraire, celle des Tableaux bien noirs, bien enfumés, est le piège où l'on prend les faux Connoisseurs. Le surplus de cette lettre n'a pas besoin de commentaire, & l'on verroit bien, ne fussent-ils pas en Italie, les endroits qui méritent d'être observés.

Au reste, lorsque *Cicéron* parle de Beaux-Arts, on ne peut pas exiger de lui qu'il en parle en Artiste. Il avoit trop d'esprit pour avoir cette prétention & pour penser qu'on l'en croioit sur sa parole : il auroit seulement dû en parler en Connoisseur ; & c'est ce qu'il auroit fait, s'il l'eut été.

Il me semble qu'on ne doit regarder ce que disent de nos Arts les Gens de Lettres qui n'ont pas consulté les grands Maîtres, que comme l'expression du jugement public : ce qui chez eux devoit être une manière plus ingénieuse & plus fine de rendre les sensations que les Chef-d'œuvres des Peintres & des Statuaires ont faite sur l'ame des spectateurs. Alors on ne s'adresseroit qu'aux échos de ces Gens de Lettres ; on les tanceroit de ce qu'ils se croient en état de juger d'une chose d'après des juges qui eux-mêmes n'auroient pas prétendu l'être, mais qui n'auroient joué que le rôle d'Historien. Quoique les Arts soient enfans d'un même père (le Génie) & qu'ils aient un certain air de famille, leurs traits sont cependant assez différens

rens pour que de la connoissance de l'un, il n'en résulte pas nécessairement la connoissance de l'autre (a).

Ainsi le génie & le goût donnent bien au Littérateur le droit de parler des Arts non pas comme l'Artiste, mais comme un homme instruit, autant que peut l'être celui qui ne professe pas, toutes choses étant égales d'ailleurs; il faut donc convenir que les observations de l'Artiste doivent l'emporter, & que le préjugé en sa faveur semble assez bien fondé. Eût-on ce *pectus quod disertum facit* dont parle *Quintilien*, de ces entrailles qui s'émeuvent à la vuë d'une belle chose, ce ne seroit encore que de la sensibilité, de l'élévation, du sentiment, de l'ame en un mot. Mais ne faut-il pas quelque chose de plus pour raisonner exactement & pour décider sur quelque Art que ce soit? Les nôtres sont composés de tant d'objets qui leur sont particuliers, qu'il faut non seulement en avoir étudié la Théorie en Philosophe, en homme de goût, & même en homme de génie, mais qu'il faut encore y joindre la Pratique, sans laquelle on manquera toujours le point fixe pour en juger souverainement; & le bon frère *Jacques* Jardinier des Chartreux de Paris, aura toujours

(a) — *Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.*

OVID. Met. L. 2.

eu raison de dire, en lisant l'Article *Jardinage* de l'Abbé *Pluche*, *il ne fait ce qu'il dit.*

Mon Ami, mettez un Artiste instruit & homme d'esprit vis-à-vis d'un Ouvrage de son Art, & un homme d'esprit aussi, mais qui ne soit point Artiste, je vous l'ai dit ailleurs, vous devinerez bientôt le quel est l'Artiste, celui-ci ne parlât-il pas du Technique. L'un se battra les flancs, & quelque fois la campagne, pour dire de très-belles choses; l'autre trouvera dans l'objet & dans ses principes tout ce qu'il vous dira; & ce qu'il vous dira, s'il n'est pas beau, fera juste.

Des hommes de beaucoup d'esprit ont raisonné de nos Arts; peut-être en ont-ils écrit aussi éloquemment que *Pline* & *Cicéron*. J'ai vu quelques-uns de ces Écrivains vis-à-vis d'un Tableau ou d'une Statue. Les uns y entendoient si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler; les autres n'y entendoient absolument rien, quoiqu'ils eussent tous de l'esprit & de la Littérature. C'est que parler d'un Art, en écrire même en très bon stile, & s'y connoître, sont des choses absolument différentes.

A propos de *Pline*, j'ai toute prête une Traduction des trois Livres où il parle de nos Arts. Elle paroîtra incessamment. J'y ai joint des Notes qui, je crois, ne prouveront pas que *Pline* fût autrement initié aux Arts dont il parle tant.

Ce projet ne vous paroîtroit-il pas trop har-

di ? Mon ami, je prévois, à-peu-près, le sort qui m'y atend. Le voici, écoutez-moi.

Quand l'Abbé de *Saint Réal* eut démasqué *Tinus Pomponius Atticus*, il jetta l'épouvante parmi ceux qui craignoient pour eux & blessa vivement la présomption savante qui jouïffoit en paix de la gloire suprême d'avoir jugé sans apel toute l'Antiquité. Non seulement on craignit qu'il n'allât plus loin, mais on fut horriblement scandalisé que sans égard à tant & de si grands Docteurs, un homme ôsât faire une découverte qui leur avoit échapé à tous pendant tant de siècles. Il est vrai qu'alors même, quelques bons esprits se moquèrent des Pédans; mais il faut convenir que pour certains autres l'Abbé de *Saint Réal* devoit être un homme haïssable. Il n'est plus : chacun est de son avis; ou du moins ceux qui n'en sont pas, n'ôsent plus le dire. Si mes Notes sur *Plin* pouvoient donc gagner 60 ou 80 ans, & qu'elles fussent lûes s'entend, il se pourroit qu'on ne crût pas plus alors que *Plin*, l'oracle de nos *Entendus*, étoit un grand Connoisseur en Peinture & en Sculpture, qu'on ne croit aujourd'hui qu'*Atticus*, l'ami de *Cicéron*, étoit un honnête-homme.

A St. Pétersbourg, Juin 1769.

P. S. On fait bien qu'il y a des gens dont le plaisir est de ne pas entendre, ou qui le feignant, s'évertuent de leur mieux pour boucher les oreilles à d'autres. Il leur est plus facile de ré-

pandre, en excitant de petites rumeurs éphémères, que j'ai parlé de *Cicéron* avec indécence, que de détruire les preuves que j'ai données de son peu de connoissance dans nos Arts. Le premier moïen leur fût pour des auditeurs un peu malins, un peu oisifs, un peu paresseux; & s'ils sont ignorans, un Tabarin en a bien plutôt fait des profélites: il n'a qu'à les faire rire. Mais l'autre méthode, qui seroit une réfutation bien discutée de mes raisons & la preuve certaine que j'ai parlé de *Cicéron* avec indécence, pourroit être un peu plus difficile.

Cicéron, comme Philosophe, comme Orateur, comme Citoyen, étoit un grand homme; mais est-il impossible que la vraie connoissance de tel Art particulier ne soit pas réunie aux autres qualités qui constituent le grand homme? & celui qui en feroit la remarque, parleroit-il pour cela avec irrévérence de ce grand homme? *François Bacon* étoit assurément un très grand génie; vous savez cependant que le peu qu'il a écrit de la Peinture, est une sottise. Quoique cela soit démontré, celui qui l'a observé a-t-il cessé de regarder *François Bacon* comme un très grand génie?

J'ai vu des Peintres, des Sculpteurs, des Musiciens, des Artistes en tous genres, passablement sots, & juger beaucoup mieux de leur Art que *Bacon* & *Newton*, *Turenne* & *Monteculi* n'auroient pu faire. Ainsi ne vous échauffez plus tant; cessez de mettre cette hauteur, cette importance qui nous paroît si mal fondée,

à la prétention outrée d'être de grands Connoisseurs , & croïez qu'un très grand homme peut à toute force se méprendre en Peinture, tandis qu'un Artiste sôt & ignorant d'ailleurs peut , aussi à toute force , y faire merveille. Vous voïez jusqu'à quel point je suis accommo-
dant.

Je reviens à *Cicéron*, & je répète en finissant, ce que j'ai dit plus haut : *le projet d'atenter à ce qui constitue vraiment sa gloire, seroit le projet du fou le plus ridicule*; à moins qu'on ne trouvât tout aussi ridicule celui qui m'acuseroit d'avoir voulu donner atteinte à cette gloire.



L E T T R E

A UNE ESPECE

D'AVEUGLE.

MON CHER COMPATRIOTE,

Vous avez de l'esprit, de la vivacité, de la justesse même quelquefois. Vous causez fort agréablement, je fais tout cela; mais je ne savois pas combien vous êtes obtus pour tout ce qui s'appelle production du génie dans les Beaux-Arts.

Vous êtes entré dans mon Atelier, vous avez regardé la Statue de *Pierre I.* Je ne vous dis pas que vous l'aïez vue, & vous allez par la ville ramasser & répandre des pauvretés; & cela me revient, parceque tout revient. Par exemple, vous dites que la Tête du Héros est trop grosse pour les Jambes. Savez-vous la proportion qu'il doit y avoir entre une Tête & une Jambe? Savez-vous quelle proportion les Statuaires Grecs donnoient à leurs Chef-d'œuvres immortels? Vous répondez que vous n'en savez rien, & vous répondez juste. Pourquoi donc parlez-vous de Proportions? Oh! vous êtes plus avancé que je ne croïois! mais vous n'êtes ni prudent ni honnête.

A Paris, l'usage des Couvreurs est de suspendre devant la maison où ils travaillent, une latte au bout d'une longue ficelle, pour avertir les passans qu'il y a du danger à marcher de ce côté-là. Avec cette précaution, permis à chacun de se faire affommer, si le cœur lui en dit. Mais vous n'aviez mis ni latte, ni ficelle; comment auriez-vous voulu que j'eusse pu me garer de vos tuiles cassées? C'est votre faute, & cela n'est pas juste.

Une personne respectable, qui a vu mon Ouvrage avec une sensibilité attentive, a trouvé que le Col du Cheval étoit, peut-être, d'un quart de pouce trop gonflé par devant, en convenant cependant que beaucoup de chevaux avoient le Col fait ainsi. Vous avez su l'observation, & vous avez dit: le Col est trop gros, & n'a point de proportion avec la Croupe. Quand vous viendrez me voir, nous prendrons un beau Cheval & un Compas, nous mesurerons ce Col & cette Croupe, & vous verrez l'inéptie de votre décision, mais ineptie à un point que je vous défie d'imaginer.

Cette même personne respectable trouvoit les Doigts de la Main étendue un peu trop écartés; ce qui pouvoit être. Vous l'avez su, & vous avez dit: il faut que les Doigts se touchent. Mon ami, cela feroit une Main aussi peu spirituelle, aussi peu significative que votre manière de voir, de répéter & d'instruire. Voiez comment d'une observation sensée, on fait une grosse bêtise quand on répète ce qu'on n'entend pas.

On m'a dit que vous aviez fait encore quelques remarques de cette force. Je ne vous en dis rien, parcequ'ainfi que les autres, elles n'instruiraient pas les petits garçons qui commencent à dessiner.

Après vous avoir un peu tancé sur votre penchant à blâmer pour paroître Connoisseur : petite supercherie dont on n'est pas la dupe ; je vais vous dire comment il faut s'y prendre pour déprimer, dans de petits coins & pour un instant, un Ouvrage de génie quelconque, fans avoir soi-même la plus légère teinture de génie, ni la moindre connoissance.

Il faut s'être acoutumé de jeunesse à blâmer beaucoup, quoiqu'on ait appris fort peu : c'est un défaut de commençant que plusieurs gardent toujours. Il faut avoir lu quelques Ecrits sur les Beaux-Arts, en avoir retenu les termes généraux, & les placer au hazard dans un discours obscur, savoir définir confusement & appliquer vos définitions d'une manière si vague & si imposante en même tems, que ceux pour qui vous parlez puissent dire : *Il est dans les grands principes.* Il faut sur-tout regarder autour de soi, pour voir s'il n'y auroit personne qui eût du goût & des connoissances, parceque devant cette espèce de gens il faudroit se taire.

Après vous avoir esquissé un Observateur ridicule, il convient de vous donner l'idée d'un Critique éclairé, afin de vous laisser le choix. Le premier métier est aisé, mais il fait hauffer les épaules ; l'autre talent est difficile, mais il instruit.

Un Critique éclairé aperçoit d'abord s'il y a du génie dans un Ouvrage, il en voit le but, il examine si toutes ses parties vont à ce but. Il connoît les Convenances, il entre dans leur détail, & voit si elles sont observées. Il pese les raisons du choix d'une Action, d'une Expression plutôt que d'une autre. S'il a observé les objets de la Nature relativement à leur imitation, & s'il *connoît* les plus beaux Ouvrages de l'Art, il a le droit de reprendre les défauts d'Exécution. Il fait qu'un Statuaire connoit les Proportions des objets qu'il représente, parce que cette Science est le rudiment de son Art, & que s'il s'en écarte quelque fois, c'est pour paroître s'en rapprocher : prestige adroit dont l'Artiste ne rend pas compte, puisqu'il ne l'emploie que pour tromper. Il voit, sur-tout, quand l'Ouvrage est ébauché, quand il est étudié sans être fait, & quand il est fini; il ne fait porter ses observations que sur l'état actuel de ce qu'il voit : ne s'apésantissant jamais sur des fautes qui ne sont que d'attention ou de mémoire & qui seront corrigées au premier coup-d'œil tranquille de celui qui les a faites. Enfin, parcequ'il connoît la difficulté des grandes opérations, il s'applique à les encourager par de justes éloges & par des avis instructifs; mais il ne va pas clabauder par la ville.

Vous direz que ces hommes-là sont rares; oh, je vous en répons! Eh bien, tout rares qu'ils sont, j'en ai pourtant rencontré plus d'un dans mon Atelier. Voulez-vous savoir qui c'étoit ?

C'étoit des Russes qui raisonnoient juste sans faire les grands raisonneurs. C'étoit des Anglois qui pensoient juste, sans affecter de la profondeur. C'étoit des Allemands qui voïoient & discutoient sans pesanteur. C'étoit des Italiens qui croïoient qu'on pouvoit faire un Cheval mieux encore que celui de *Marc-Aurele*. C'étoit des François qui parloient juste, sans faire les beaux parleurs, & qui ne décidoient pas des Proportions sans les connoître. Et pour que vous n'imaginiez pas que je veuille faire ma cour à ces nations afin de capter leurs suffrages, je vous dirai que j'ai trouvé des hommes de chacune d'elles, qui regardoient mon Ouvrage avec aussi peu de sensibilité qu'ils auroient regardé, au sortir de la carrière, le plâtre dont est fait la Statue.

Que vous soïez insensible aux beautés d'un Ouvrage, que vous regardiez le terrible *Laocoon* avec indifférence, je le conçois, parceque j'ai vu des hommes beaucoup plus statues encore que ce Marbre vivant & souffrant. D'ailleurs, tous les hommes n'ont pas la même aptitude & n'ont pas formé leur goût aux mêmes objets. Un Traité d'Algèbre n'excitera en moi aucune sensation, parceque je n'ai pas les premiers Elémens de cette Science, quoique je connoisse son objet. Comparaison fausse, direz-vous. Un Livre d'Algèbre a peut-être 20 ou 30 Lecteurs, tout au plus, dans l'Europe; le reste n'y voit que du noir & du blanc, & chacun fait que les Tableaux & les Statues sont le Livre des igno-

rans. Je le veux, & je vois le surplus de Lecteurs Algébristes qui se taît. Mais vous ne sauriez croire combien j'ai surpris de Lecteurs à ne voir que du noir & du blanc dans le Livre des ignorans. Oh ! c'étoit vraiment leur Livre, & je n'y trouvois pas de mal : mais ces Lecteurs ne se taisoient pas, c'étoit-là le mal.

Convenons pourtant que s'il n'y avoit pas de plus grands maux dans le monde, tout iroit assez bien : car il ne faut pas mettre aux choses plus d'importance qu'elles n'en méritent. *Euler* & *D'Alembert* se fâcheroient-ils si on leur disoit qu'un mauvais Calculateur déraisonne sur leurs Ouvrages ? Non : ils souriroient, ils travailleroient & ne penseroient pas au mauvais Calculateur. Travaillons, & ne pensons pas aux mauvais raisonneurs.

Vous vous souvenez de ce gros homme que vous amenâtes un jour voir mon Ouvrage, & de l'exemple d'un bon jugement qu'il vous donna. Il n'avoit jamais vu de Statues héroïques ; il ne connoissoit guères de beau país que sa province, de belle Sculpture que les Saints de sa paroisse, de vaisseau que la petite galiote qui l'avoit transporté à Pétersbourg, & il croïoit qu'excepté cette masse arondie qu'il apelloit sa petite femme, c'étoient-là les plus belles choses du monde.

Vous savez qu'il ne trouvoit pas la Statue assez richement habillée, & qu'il y auroit voulu plus de noblesse. Il nous disoit naïvement que dans la Statue Equestre de *Marc-Aurele*, qui

passoit pour un Chef-d'œuvre, l'Empereur étoit représenté avec toute la dignité d'un Souverain. — Oüi, lui répondis-je, cette Statue a beaucoup de noblesse; l'avez-vous vuë? — Non assurément, mais on me l'a dit. — Eh bien, je vais vous la faire voir, & vous pourrez à votre tour en parler à d'autres. Tenez, Monsieur, voilà des Dessesins exacts de la Statue de *Marc-Aurele*. — Quoi! c'est-là ce fameux Ouvrage? Et mais, c'est un homme en chemise & sans culotte. Otez-lui son manteau, donnez-lui des caleçons, il sera vêtu, à fort peu de chose près, comme les *Mougiques* qui travaillent dans les bâtimens (*).

Ce gros homme, qui ne connoissoit pas la Tunique Romaine, & qui malgré cette ignorance, avoit un sens assez droit, regarda quelque tems les Dessesins, & dit: cette Figure a pourtant de la dignité quoiqu'en chemise à petit Plis; ses Jambes, ses Bras & ses Cuisses nuds ne m'empêchent pas de lui trouver de la noblesse. Mais la Statue de *Pierre le Grand* est plus habillée, plus étoffée, & me semble avoir, pour le moins, autant de noblesse & de dignité. Oh! je conçois à présent que ce n'est ni le galon, ni la broderie, ni toutes ces petites richesses auxquelles nos yeux sont acoutumés, qui constituent la noblesse dans la Statue d'un Souverain.

(*) *Mougique* est en Russie un homme du peuple, un païsan.

Il me vient même dans l'idée que plus ce Souverain a été un grand homme, plus il a été simple dans sa personne, & plus on doit écarter toutes ces richesses d'emprunt, afin de laisser briller le Héros : c'est un beau moien de le grandir. Je vois que c'est l'Action, l'Expression, & la manière de disposer le Vêtement, quel qu'il soit, qui donne la majesté à une Statue. Je ne connois pas ce que vous appelez l'Antique & le grand Stile en Sculpture. Jusqu'à présent, le seul courant des modes, si souvent maintenuës pas le mauvais goût, a été toute ma science dans les Arts; mais la Statue de *Marc-Aurele* & celle de *Pierre le Grand*, en m'éclairant, viennent de me démontrer pourquoi tant de gens acoutumés aux falbalas & aux brinborions, sont peu en état de bien juger des Ouvrages de votre Art. Je crois aussi, car une idée mène à l'autre, qu'un ajustement simple & honnête donne aux *bommes* de la dignité, & qu'une parure où règne le luxe est une marque de la dépravation des mœurs & n'ajoute rien à la beauté du Corps. On m'a dit que *Pierre le Grand* ne souffroit la broderie sur ses habits que par complaisance pour l'Impératrice.

Et le bon sens de cet homme lui fit avouër sa méprise, corriger son ignorance & juger, au moins par leur comparaison respective, deux Ouvrages qu'il n'étoit pas en état de comparer avec le Naturel. N'allez pas vous imaginer que je prétende faire un Ouvrage sans défaut. Dieu m'en garde, & je n'ai pas encore la tête assez

folle pour y loger cette extravagance. Je suis très intimement persuadé, au contraire, qu'il restera beaucoup de fautes dans le mien quand j'aurai corrigé toutes celles que j'y apercevrai. Mais j'ai la conscience que je n'aurai pas fait une mauvaise chose. L'appréciera qui pourra.

Si vous me connoissiez un peu, vous sauriez que c'est sans hauteur & sans pédantisme que je vous parle aussi franchement. Les hommes sont frères, dit-on; ils doivent donc s'éclairer au lieu de se déchirer, & je voudrais vous en donner l'exemple. Venez me voir, puisque j'ai l'honnêteté de vous ouvrir mon Atelier. Dites-moi mes foiblesses à moi-même sur un Ouvrage qui est encore à moi; & quand il sera public, qu'il vous sera livré, vous en direz ce qu'il vous plaira: je n'aurai plus aucun droit de vous demander le secret. En attendant ce jour-là, souvenez-vous qu'ici vous êtes étranger, raison pour ne point y aprêter à rire. On vous appelleroit *Welche*, & nous aurions toutes les peines du monde à faire changer les avis. Je vous souhaite un peu plus de goût, de sens & d'honnêteté, & suis, mon cher Compatriote,

Votre très humble Serviteur.

A St. Pétersbourg, Juin 1769.

P. S. Ne soïez point surpris de rencontrer quelques copies de cette Lettre. Vous devez favoir que c'est le moïen de faire connoître aux autres ce qu'on pense, quand on n'est pas, comme vous, répandu dans toutes les sociétés. Cette espèce de publicité est souvent indispensable. Elle met sous les yeux de chacun la réponse à de mauvais propos tenus publiquement. Elle peut même instruire & prévenir d'autres inepties. C'est ainsi que du fond d'un cabinet, on s'adresseroit à l'Univers, si l'on avoit à lui parler : & puis, tel a le talent de bavarder, tel a le goût d'écrire, & tel autre a le plaisir de se moquer & du bavard & de l'Ecrivain. Chacun fait son rôle, & la Pièce, bonne ou mauvaise, ne s'en jouë pas moins. D'ailleurs, aïant eu l'atention de ne vous point nommer, permis à vous de garder *l'incognito*.

R É C A P I T U L A T I O N .

Vous ne vous méprendrez assurément ni sur mes expressions ni sur mes intentions; & si j'ai quelque part manqué de clarté, vous y suppléerez facilement. Mais comme il se pouroit trouver quelques personnes qui ne voudront pas s'en donner la peine, & qui peut-être aimeront mieux entendre ce qu'elles croiront que ce qu'elles liront, je vais faire pour elles une petite récapitulation.

Je n'ai point dit que la Statue de *Marc-Aurele* fût sans beautés: j'ai dit, & je crois avoir prouvé, qu'elle est fort au-dessous de sa réputation & du beau Naturel.

J'ai eu la même pensée que *Quintilien*; j'ai regreté qu'au moins l'Auteur de la Statue n'ait pas su faire choix d'un plus beau Modèle. *Quand les Statuaires & les Peintres célèbres*, dit le savant Rhéteur, *ont voulu représenter des Corps de la plus grande beauté, ils ne sont jamais tombés dans l'erreur de choisir pour Modèle un Bagoas ou un Megabyze; mais ils ont fait choix d'un Doryphore, d'un Guerrier, d'un Athlète ou de quelques autres jeunes hommes dont la taille avantageuse annonçoit la force & le courage; ce que ces Artistes regardoient comme la vraie beauté* (*). L'Auteur du Cheval de *Marc-Aurele* ne travailloit pas sur ce principe.

Je n'ai point dit qu'il n'y ait pas de vrais Connoisseurs: j'ai dit qu'il y en a une infinité de faux,

(*) Statuarum artifices, pictoresque clarissimi, cum corpora quam speciosissima fingendo pingindove efficere cupiunt, nunquam in hunc inciderunt errorem, ut *Bagoam* aut *Megabyzum* aliquem in exemplum operis sumerint sibi, sed *Doryphoron* illum aptum vel militiæ vel palestræ, aliorumque juvenum bellicosorum & athletarum corpora, quæ esse decora vera existimarint. (*de Instit. Orat. l. 5. c. 12.*)

faux, & ce n'est qu'à ceux-là que j'ai un peu dit leurs vérités. Les personnes qui prendront la peine de s'en fâcher, soit par écrit soit autrement, avoueront par-là que c'est d'elles-mêmes que j'ai parlé, & que j'ai eu raison. Si c'étoit des Artistes, je fais bien ce qui leur déplairoit ; mais je ne veux pas le dire.

Je n'ai point dit que la Peinture, la Sculpture, l'Architecture fussent les premiers des talens ; je n'ai pas eu ce petit travers : mais j'ai cru que ceux qui se distinguent dans ces Arts, ne sont pas des hommes communs.

Je n'ai point dit que les seuls Artistes fussent Connoisseurs ; je suis même convenu qu'il y a parmi eux des gens, dont l'ignorance & l'inéptie sont rebutantes. J'ajoute que si quelqu'un, n'ayant jamais versifié, eut averti *Racine* de quelques fautes, le Poëte auroit pu le remercier ; mais que si on lui eut dit, comme l'Abbé *Du Bos* le dit des gens qui ne sont pas Artistes : *homme du métier, je dois me connoître mieux que vous en Versification, car j'ai aussi du génie ; & n'ayant jamais fait de Vers, ma sensibilité n'est pas usée comme la votre ; n'est-il pas vrai que le grand Racine auroit pu dire au Fiacre de l'homme de génie qui auroit si bien parlé sans avoir jamais fait de Vers, reconduisez Monsieur aux Petites-maisons ?*

Je n'ai point dit que tous les Littérateurs écrivissent mal des Beaux-Arts ; j'ai donné quelques exemples du contraire, sur-tout quand ils

ne veulent pas trop particulariser, & qu'ils s'en tiennent à l'idéal d'un Tableau ou d'une Statue. J'ai dit aussi, que s'ils jugent bien les détails des Ouvrages qui n'ont pas encore reçu la sanction publique & universelle, ils doivent ordinairement ce jugement aux Artistes; parceque cela est vrai.

Je n'ai point dit que Mr. le Chevalier de *Faucourt* fût ignorant & mal-honnête; j'ai prouvé qu'il n'entendoit presque rien à nos Arts, & qu'il insultoit mal-à-propos.

Je n'ai point seulement dit que Mr. *Winkelmann* se trompât dans son *Histoire de l'Art* & qu'il y manquât d'honnêteté, je crois l'avoir aussi prouvé.

Je n'ai point dit pour le malin plaisir de le dire, que Mr. le Comte de *Caylus* ne raisonnoit pas toujours juste; je l'ai prouvé, parceque cette preuve est forte pour appuyer mon opinion: d'autres penseront ou diront de ses Ecrits ce qu'ils voudront.

Je n'ai point dit que Mr. l'Abbé *Richard* se connût en Peinture & en Sculpture, quoiqu'il en parlât beaucoup & qu'il assurât, que des *Centaures* du Palais *Furietti* fussent des plus beaux & des plus précieux Antiques.

Je n'ai point dit que l'Architecture fût inférieure à la Peinture & à la Sculpture; j'ai dit que le Peintre & le Sculpteur, sans avoir pratiqué l'Architecture, pourroient en faire de belle, que presque tous en ont fait, & qu'il est

rare qu'un Architecte, qui n'auroit fait ni Peinture ni Sculpture, fasse un Tableau ou une Statue.

Je n'ai point dit que Mr. *Moses* eût mal fait d'écrire sur les Arts, puisque son Ecrit ingénieux a donné lieu à quelques observations passables.

Je n'ai point dit que le *Moïse* de *Michel-Ange* ne fût pas un très-bon Ouvrage; j'ai dit que les Convenances & l'Action propre au Sujet, n'y étoient pas observées; parceque les Convenances & l'Action sont essentielles dans un Ouvrage.

Je n'ai point dit qu'il ne falloit pas aller étudier en Italie; j'ai même apuïé sur l'avantage d'y aller: j'ai ajouté que plusieurs de nos plus grands Artistes n'y avoient pas été.

Je n'ai point parlé des Ouvrages de Milord *Shaftsbury*, parceque ce n'est pas mon affaire; j'ai dit ce que je pense de son foible Discours sur la Peinture, parceque mille gens se prévalent de ces sortes d'Ecrits, qu'il est bon de les apprécier, & que c'est un peu mon affaire.

Je n'ai insulté personne & n'en ai pas eu l'intention; j'ai seulement observé & relevé, quelques insultes faites au bon goût & à l'honnêteté.

J'ai pensé tout haut, & j'ai dit ce que d'autres pensent aussi & ne disent pas. Si j'ai eu quelque fois raison, les bons esprits pourront en

profiter s'ils en ont besoin ; & si j'ai eu raison encore, les autres pourront chercher à en profiter aussi, mais d'une autre manière.

Je ne vous ai peut-être que trop parlé de mon Ouvrage, & j'aurois volontiers supprimé le peu que j'en ai dit, si les raisonnemens de quelques-uns de ceux qui en ont été spectateurs ne m'eussent forcé à le dire. Je ne mets pas assez d'importance à mes productions pour me complaire à vous démontrer, par de beaux argumens, que j'ai dû faire plutôt un Cheval qui galope, qu'un Cheval qui va le Pas ; une Roche emblématique, plutôt que des Moulures bien profilées, &c., &c. Y a-t-il une pensée dans la Statue de *Pierre le Grand* ? Cette pensée a-t-elle de la noblesse ? Est-elle celle du Sujet ? C'est de cela dont il s'agit, & c'est ce qu'on verra bien sans que je le dise. Le tout est-il bien exécuté ? Ceux qui s'y connoîtront, n'auront pas besoin de mes petits préambules pour le savoir. La forte envie de vouloir paroître plus gros que les autres, en se bouffant les joues, n'est que du tems perdu quand notre Ouvrage existe. On peut, je crois, si l'occasion s'en présente, dire un mot en passant, mais rien qu'un mot, & laisser à l'extrême vanité le soin de mêler sa voix à l'éloge universel de ses productions, si elles méritent & qu'elles reçoivent des éloges. Si elles n'en recevoient ni n'en méritoient, & que nous en soyions ; ce seroit une assez bonne raison

de plus pour nous taire, & sur-tout pour ne pas dire que notre voisin a eu tort de penser, parceque nous n'avons pas pensé, & parceque des poliflons n'auront pas su, ou n'auront pas voulu, nous rendre sa pensée. Souvenons-nous de l'Oeuf de *Christophe Colomb*, contentons-nous du mauvais Livre de la *charlatanerie des Savans*, & n'en faisons pas faire un bon de la *charlatanerie des Artistes*.



REVISION
DE QUELQUES PASSAGES DES
OBSERVATIONS
SUR LA STATUE DE
MARC-AURELE,

Depuis la 96^e page jusqu'à la 105^e.

QUand je fis des Observations sur un Ouvrage de M. Moses de Mendelson, j'avois cherché l'édition Allemande sans pouvoir me la procurer ; aussi ai-je averti que mes observations ne portoient que sur une Traduction faite en France : ainsi j'étois à l'abri du reproche de légèreté, & de l'accusation d'avoir fait dire à un Ecrivain ce qu'il n'avoit pas dit.

Ma précaution n'a pas été entièrement inutile : un Allemand, homme de beaucoup de mérite, & qui (a) fait les deux langues, vient de m'expliquer le texte de M. Moses, & de me démontrer, qu'en beaucoup d'endroits la Tra-

(a) M. Bachmann, Banquier de la Cour de Berlin.

duction Françoise est infidèle. Je vais rapporter les passages qui m'avoient paru répréhensibles, & les transcrire tels qu'ils viennent de m'être donnés. Où le premier Traducteur m'aura trompé, je me rectifierai; & quand l'un & l'autre se rapporteront, je garderai mon premier avis, que j'apuierai même de quelques raisons, s'il en est besoin.

1°. *Tout le but de l'Artiste humain est de représenter, dans un Sujet limité, les beautés qui opèrent sur nos sens, &c.* J'ai dit que ce n'est pas tout son but, que ce n'est que son moïen, & j'en ai donné des raisons qui me paroissent bonnes; ainsi je ne crois pas devoir changer mon premier avis sur cet article. On verra plus loin que selon M. Moses lui-même je dois m'y tenir, & qu'ici son expression est non seulement incorrecte, mais qu'elle présente une idée contraire au but de l'Art & à celui de l'Auteur.

2°. *Les Figures qu'offre & produit la Nature, sont par tous les Connoisseurs en Sculpture mises au-dessous des Figures antiques. Les Contours de celles-là sont un peu maigres, ses Têtes ne sont pas si nobles, si pleines d'expression que les Têtes des Figures antiques.* Je crois avoir appris, & je suis intimement persuadé, que la Nature, source de l'Expression, en produit à l'infini, & qu'elle surpasse en cela les plus belles Statues antiques. L'exemple de l'Apollon, du Laocoon, de la Niobé, n'infirmérait pas cette opinion; parce que ces Statues admirables atteignent seulement le degré possible de l'imitation, & que des in-

dividus naturels, de la même conformation & dans les mêmes circonstances, conserveroient encore le degré d'Expression qui appartient à l'originalité. Voyagez en Artiste ou seulement en Observateur, & vous verrez la richesse & l'immense variété d'Expressions relatives aux différentes Formes que les climats & les mœurs ont imprimées dans les phisionomies des différens Peuples. Il est aisé de voir que ceux qui ont écrit le contraire, ne connoissoient la Nature que dans leur cabinet. Je crois savoir aussi, que les Contours que nous offre la Nature & qu'elle produit, ne sont maigres que quand ils le sont; que souvent ils sont plus gras & d'un Dessin plus pesant que l'Antique. J'imagine de plus, qu'il faut laisser particulièrement ce point à discuter aux Peintres & aux Statuaires; parcequ'ils ne disent pas que les Contours des Figures naturelles sont ou plus maigres ou plus gras que ceux des Statues antiques, ce qui seroit ne rien dire; mais ils savent & le savent très bien, comment & en quoi le bel Antique enseigne à connoître & à rectifier les imperfections de quelques individus: ainsi je ne crois pas ici devoir encore changer d'avis.

3°. *Les Couleurs locales de la Nature, ne sont ni si fraîches ni si vives que celles d'un habile Coloriste. C'est que la première peint un espace immense pour une durée éternelle, & change à chaque instant son immense Tableau. Quelle prodigieuse variété de Couleurs ne doit-elle pas employer? Mais plus leur nombre diminue, plus leur pureté*

peut s'augmenter. La Couleur locale est , comme on fait , celle qu'un objet paroît avoir selon le lieu plus ou moins éloigné où nous l'apercevons : elle est soumise à la vérité & à l'effet des distances ; ainsi elle dépend d'une vérité tirée de la *Perspective aérienne.* Les Peintres habiles dans cette partie , savent en imiter les différens effets , & rendre la vaguesse & les tons de l'air : mais leurs *Couleurs locales* ne sont ni plus fraîches ni plus vives que celles de la Nature. Exposez le plus vigoureux , le plus frais , le plus éclatant Païlage à la comparaison d'un bel après-midi d'été , dans les climats où le ciel est le plus pur , le soleil le plus ardent & les productions les plus colorées : faites la même épreuve avec tel Tableau d'histoire qu'il vous plaira , & vous verrez que l'Art n'atteint pas à l'éclat de la Nature , & qu'il lui faudroit du blanc plus blanc que celui qu'il emploie , pour peindre la Lumière. Si dans un Cabinet vous trouvez le Tableau plus vif que la Nature , c'est que vous ne voiez pas l'une & l'autre ensemble ; c'est que la Peinture emploie des prestiges dont vous ne vous apercevez pas. Elle est fausse pour vous paroître vraie : le noir qu'elle place avec intelligence , n'est pas du Coloris. Veut-elle représenter l'éclat du soleil , du feu , du diamant , des corps polis ? Elle n'y parvient imparfaitement qu'en répandant sur les autres objets , des Tons plus sombres que ceux qu'ils ont dans la Nature , & ce n'est que par la magie de ces Oppositions que les Tons du Peintre semblent

alors imiter ceux de la Nature. C'est donc ainsi que l'art de mêler les *Couleurs propres* & de les emploïer, fait aprocher des *Couleurs locales* de la Nature. M. Mofes continuë ainsi : *c'est pourquoi même les Couleurs du Peintre doivent en comparaison de celles du Teinturier, paroître un peu sales & sombres; parceque l'objet de celui-ci se borne à une seule Couleur : mais pour cela pourroit-on attribuer au Teinturier plus de connoissance du Coloris qu'à Rubens, qu'à Titien?*

J'avois pris cette observation pour une sorte de précepte; mais si la Traduction infidèle m'avoit induit en erreur, la Traduction exacte en a éfacé jusqu'à la moindre aparence. L'Auteur observe que les Couleurs de la Nature sont moins vives que celles du Peintre, *parceque, dit-il, la Nature peint un espace immense pour une durée éternelle; que celles du Teinturier sont plus vives que celles du Peintre, parcequ'il se borne à une seule Couleur, & qu'à mesure que leur nombre diminue, leur éclat augmente: raisonnement très suivi, & qui d'ailleurs ne ressemble ni à un précepte ni à une leçon sur l'Art.* J'aurois peut-être dû l'apercevoir dans la première Traduction. En le suposant, je dois convenir de la méprise & l'avouër: je l'avouë donc ici sans réserve.

Que M. Mofes ait aperçu ou non, que les Couleurs du Teinturier sont les mêmes dont se fert le Peintre; qu'elles sont aussi celles de la Nature, puisque le Peintre qui copie d'après le Naturel une Etoffe rouge, orangée, bleue,

verte, pourpre, &c., copie les Couleurs du Teinturier, qui sont devenues pour lui celles de la Nature; que son opinion soit plus ou moins fondée sur une bonne Physique; qu'il en soit autant de la Métaphysique: c'est une discussion dans la quelle je me garderai bien de m'engager. Tout ce que je puis assurer, c'est que les idées métaphysiques dont on se fait depuis quelque tems une arme pour trancher sur les Beaux-Arts, n'y ont pas autant de rapport qu'on l'imagine, n'en accélèrent ni les connoissances ni les progrès, & qu'une fois cela bien démontré, on verroit de grands raisonnemens réduits à leur juste valeur.

En disant que certaines idées métaphysiques n'ont aucune relation aux Beaux Arts, je n'exclus ni ne méconnois la Métaphysique qui leur est propre; puisqu'au contraire, je n'écris pas un mot qui ne tende à développer celle des nôtres. Je fais que *tout a sa Métaphysique & sa Pratique. Je fais que la Pratique sans la raison de la Pratique, & la raison sans l'exercice, ne forment qu'une Science imparfaite.* Je fais que *si vous interrogez un Peintre, un Poète, un Musicien, un Géometre, vous le forcerez à rendre compte de ses opérations, c'est-à-dire, à en venir à la Métaphysique de son Art.* (Encyclopédie, Article *Métaphysique*, par M. Diderot). Voilà comment pensent les hommes de sens & de génie; les autres n'ont qu'une Science imparfaite.

Si M. Moses & les Ecrivains qui ont autant

de candeur & de génie qu'il paroît en avoir , lisoient fans prévention les réflexions que M. Watelet a mises à la suite de son Poëme de la Peinture , & tous les Articles excellens dont il a enrichi l'Encyclopédie , ils auroient peut-être sur l'Art des idées plus justes , plus fixes & plus profitables. Si M. Moses consulte *sur cette manière* quelques très habiles Artistes , je ne doute pas qu'il n'en reçoive *des instructions* plus sures que celles qu'il *attend d'un Philosophe , qui peut considérer les secrets des Arts avec des yeux Philosophiques* ; à moins que ce Philosophe ne soit , ainsi que Métrodore , Peintre lui-même. J'ose croire qu'après cette épreuve il verra , que *la Nature qui peint un espace immense pour une durée éternelle*, est une belle & grande idée , dont il ne s'est servi , comme je crois l'avoir démontré , qu'à prouver sur la Peinture le contraire de ce qu'il a avancé. M. Moses avouë qu'il n'est pas fort *initié dans les mystères des Arts* : il permettra donc qu'un Artiste , qui rend hommage à ses autres talens , lui indique le moien de *s'initier* davantage.

4^o. *L'Architecture se distingue de la Peinture & de la Sculpture , par rapport à la sorte de perfection qu'elle doit exprimer. Indépendamment de l'Ordre , de la Symétrie & de la beauté des Lignes & des Figures dans les Colonnes , Portes & Fenêtres , il faut sur-tout qu'elle exprime la solidité , & qu'elle donne l'idée de l'état & du rang qu'occupe dans la Société celui qui fait bâtir.* Je fais sur ce passage le même aveu que sur le précédent ; la nouvelle

Traduction m'a pareillement convaincu de l'erreur de ma première lecture. M. Mofes ne donne à l'Architecture aucune préférence sur la Peinture & la Sculpture, il ne lui accorde aucun titre de prééminence sur ces deux Arts; ce que j'avois cependant prévu, quand j'ai dit, *ce n'est pas assurément la pensée de l'Auteur*. Voici sa pensée, & si je ne me trompe, l'ordre de ses idées.

Il classe & distingue les Arts, dont l'objet est d'imiter le beau Naturel & sensible; imitation qui peut se faire de deux manières, ou par des signes arbitraires, ou par des signes qui ne le sont pas.

Les signes arbitraires, sont les mots; delà les Belles-Lettres, la Poësie, l'Eloquence, Arts imitateurs de la Nature par des signes arbitraires.

Les signes non-arbitraires naturels, sont ceux qui renferment primitivement, en eux-mêmes, l'expression de la chose; comme le sont les Couleurs, les Formes, &c.: ce sont là les expressions des Beaux-Arts.

Les signes naturels employés dans les Beaux-Arts, agissent ou sur l'ouïe ou sur la vue.

Sur l'ouïe, la Musique; ce qu'elle fait par des Tons ou successifs ou entendus à la fois.

La Danse, par des mouvemens.

La Peinture & la Sculpture, par des Lignes & des Figures; l'une sur des superficies plates, l'autre par des Corps.

L'Architecture, qui comme la Peinture & la Sculpture a des Surfaces plates & des Corps, se distingue de l'une & de l'autre, en ce qu'elle

à (indépendamment de ce qui lui est commun avec elles) à exprimer la solidité, &c.

On voit par cet ensemble, que l'Auteur n'a pas songé à donner la préférence à un Art sur l'autre, & que son unique objet a été, de marquer les limites métaphysiques qui les distinguent.

Je ne fais si l'idée de cette distinction est fort neuve, & si depuis longtems on ne favoit pas que la Danse, par exemple, n'est ni de la Poësie, ni de l'Architecture, ainsi de nos autres connoissances; & je crois que l'on favoit aussi pourquoi un Art n'en est pas un autre, & en quoi il en difere. Quoiqu'il en soit, un Artiste pourra admirer l'Auteur, le suivre même de l'œil; mais il ne l'accompagnera pas dans les vastes déserts de ces régions étrangères aux Principes & à l'esprit de l'Art. Quel fruit, en effet, l'Art & l'Artiste en pourroient-ils retirer? Si de ce côté il n'y a aucun profit à espérer, comment peut-il y en avoir de réel pour quelque Lecteur que ce soit qui voudra augmenter ses connoissances sur un Art ou sur une Science? car il ne faut pas sortir des bornes de la question: il s'agit des *Principes fondamentaux des Beaux-Arts & des Belles-Lettres*; c'est le titre de l'Ouvrage de M. Moses. Afermi sur une base dont il connoît la solidité, l'Artiste ne consentira donc jamais à se perdre dans le vuide; & s'il est permis de s'exprimer ainsi, tant qu'il conservera son bon sens, il ne fera, avec qui que ce soit, le coup de poing métaphysique; bien persuadé que toutes ces distinctions, quelques ju-

ftes qu'elles puiffent être d'ailleurs, n'ont aucun raport avec ce qui constitue le Beau dans nos Arts.

N'ayant eu, & n'ayant aucune humeur personnelle, je fais l'aveu de mon erreur sur le passage qui occasionne ce développement & sur celui qui le précède, avec le plaisir qu'on doit avoir en rendant hommage à la vérité, quand on a eu la mal-adresse de la méconnoître.

Mais je suis loin de vouloir rétracter ce que j'ai dit de plus & qui ne regarde pas M. Mosès, lorsque j'ai comparé l'Architecturé, à titre de prééminence, aux deux autres Arts. Ceux qui le liront sans prévention, verront bien que, choqué de certaines décisions qui ne tendent qu'à élever injustement un Art aux dépens d'un autre, j'ai voulu exposer au grand jour une partie de la petite morgue, qui porte ses atteintes assez volontiers obliquement ou dans l'obscurité, & que j'ai opposé la franchise honnête & la vérité, à la charlatanerie injuste & pédantesque.

5^e. *Lorsque les grands Artistes placent dans leurs Tableaux quelques morceaux d'Architecture, ils les représentent presque toujours de profil, afin de procurer à l'œil une plus grande variété.* J'ai répondu à cela, que c'étoit pour agrandir la scène du Tableau & lui donner plus de profondeur : la *variété* s'y trouve nécessairement & comme une conséquence, mais elle n'en est pas le principe. L'objet du Peintre, sa première intention, son premier besoin, est de placer con-

venablement & sur des Plans divers, les Figures qui composent le Sujet. Sans doute que tout cela une fois ainsi arrangé, procure à l'œil une plus grande *variété*. Mais si l'Auteur a entendu ce que j'entends ici, son expression est incorrecte, & ne va pas assez bien à l'objet; parcequ'il paroît acorder au résultat, ce qui n'appartient qu'au Principe. S'il eût dit, *les Peintres placent dans leurs Tableaux l'Architecture de profil, afin d'agrandir le Champ & de donner plus de place aux différentes situations des Figures, ce qui procure à l'œil une plus grande variété*, il eût tout embrassé, & cette manière de s'exprimer n'eût pas été équivoque: mais en croiant peut-être dire le *plus*, il n'a présenté à l'esprit du Lecteur instruit du procédé de l'Art, que l'idée du *moins*.

6°. *La Peinture satirique s'acommode beaucoup mieux des signes symboliques, & elle paroît en avoir plus besoin* (que la Peinture héroïque & morale); *ainsi que dans la Poësie & dans l'Eloquence même, c'est plutôt à l'esprit qu'au sentiment qu'elle donne de l'occupation*. J'ai cru & je crois encore, que la Peinture héroïque & morale s'acomode très bien des signes *symboliques*. La grande Poësie s'en acommode également. L'Iliade, qui n'est rien moins que de la Poësie satirique, est remplie de Simboles, d'Emblèmes, d'Allégories qui paroissent lui convenir. (Je dis *paroissent*, car des Savans prétendent, qu'Homère n'avoit jamais pensé à toutes les Allégories que ses Commentateurs lui ont attribuées).

Ainsi,

Ainsi, un Peintre qui représenteroit Mars en fureur, sortant de l'assemblée des Dieux pour aller exterminer les Troyens & retenu par Minerve, feroit un Tableau où l'Emblème de la fureur martiale & celle de la prudence, seroient très heureusement employées. Les exemples semblables que M. Mofes rapporte lui-même, apuient ce sentiment. Il dit, *le Héros qui défie le Pouvoir de l'amour, sera représenté par Diomède blessant Vénus; la Tendresse conjugale, par les adieux d'Heélor & d'Andromaque; la Piété filiale, par Enée portant son pere.* Cela s'apelle, si je ne me trompe, prouver assez bien contre soi-même.

Il distingue ensuite l'Allégorie d'avec ces Sujets qu'il apelle *pensées subtiles, idées abstraites*, en ce qu'ils ont d'emblématique; & il dit, que l'Allégorie sera l'*Ocasion* à tête chauve, le Silence posant un doigt sur la bouche, la Mort, le Péché, la Discorde, &c. Ce dernier point est incontestable; mais j'aurois cru que les premiers Sujets, employés dans le sens emblématique, étoient aussi bien que ceux-ci des Allégories: voici mes raisons.

L'Allégorie en Peinture, est la représentation d'objets qui signifient autre chose à l'esprit que ce qu'ils présentent aux yeux.

L'Emblème en Peinture, est la représentation d'objets qui signifient autre chose à l'esprit que ce qu'ils présentent aux yeux.

L'un & l'autre de ces Simboles s'expriment par des Atributs ou par des Figures, & quelque fois par tous deux ensemble.

L'Emblème & l'Allégorie renferment un sens ou moral ou politique; alors ils sont la même

chose & vont également au même objet. Leur distinction métaphysique, portée au-delà, seroit une source d'obscurités & d'entraves pour l'Artiste, qui doit seulement être instruit de leur signification, afin de les employer à propos. Arrêtons-nous y encore un instant, & donnons un bel exemple de l'Emblème ou Allégorie en Peinture.

Il y a au Palais Pitti à Florence, un Tableau allégorique de Rubens, dont il est parlé dans la *Description historique & critique de l'Italie*, page 59. 8^e vol. Quoique M. l'Abbé Richard ait décrit ce Tableau, ceux qui n'en ont rien vu, ne seront peut-être pas fâchés de savoir comment il est composé; c'est-à-dire, quels sont les objets principaux qui le composent.

Il représente Mars arraché des bras de Vénus par le Démon de la Guerre. Ce spectre, armé du noir flambeau de la Discorde, fait passer toutes ses fureurs dans l'ame du Héros. Le Dieu féroce, dédaignant les voluptés de l'Amour, en laisse à peine entrevoir le sentiment éteint: il ne respire que le carnage, & veut s'élaner dans les champs de la mort: un homme tué sous ses pieds, son épée dégoûtante de sang, montrent qu'il a déjà exercé sa fureur. Proche de Mars & de Vénus, sur les marches du Temple de Janus, dont les portes sont ouvertes, une femme éplorée & de la plus pathétique expression, s'éforce par ses cris, sa douleur & ses bras levés au ciel, de retenir le Dieu sanguinaire. L'Harmonie, les Sciences, les Arts, sont renversés; leurs Simboles sont foulés aux pieds; ceux de l'Amour le sont aussi. Une femme & son enfant, éfraiés, anoncent les Peuples éperdus & livrés à l'hor-

reur de la désolation. Des Harpies, simbole de la famine & de la dévastation, précèdent la Furie du carnage sur une vapeur pestiférée.

J'ai devant les yeux une Copie de ce Tableau, de la grandeur de l'original. La Composition, l'Effet général & la chaîne de Lumière & d'Ombre, y sont exactement conservés. Il n'y a point, comme le dit M. l'Abbé Richard, *un Homme robuste qui représente l'Agriculture & que le Démon de la Guerre foule aux pieds*. Le Démon de la Guerre ne foule personne aux pieds; attendu que ce Démon ou ce Spectre hideux, est élevé dans l'air, d'où il tire le Héros par le bras. Quant à *l'Homme robuste*, c'est l'*Architecture* qui tient un Compas & tombe sur un Chapiteau brisé. Il n'y a point *le Temple de Janus renversé dans l'éloignement*. Ce Temple est sur le devant, à un des côtés du Tableau: il n'est ni renversé ni même endommagé, & c'est sur les degrés que marche la Femme explorée. Pour qu'il fut aussi dans l'éloignement, il faudroit qu'il y en eut deux dans le Tableau; or, le fond ne présentant aucune Fabrique, il ne donne pas lieu à cette équivoque. Il y en a encore quelques autres dans la même description des quelles je ne parle pas: je dis seulement, que pour bien juger un Tableau, il faut au moins le bien voir; car si vous donnez la preuve que vous n'avez pas même su distinguer les objets qui le composent, le Lecteur intelligent voudra toujours croire que les bons jugemens que vous produisez d'ailleurs, ne sont qu'une répétition de ce que vous avez lu ou entendu dire.

M. Cochin a beau m'affurer que *M. l'Abbé Richard ne fait point autorité dans ces matières*,

§ qu'il n'en annonce point la prétention (*); je n'en suis pas moins persuadé du contraire, & beaucoup d'autres le seront en lisant le morceau qui commence le troisième Volume. M. l'Abbé Richard y parle comme tous ceux des Littérateurs qui écrivent dogmatiquement de nos Arts, & c'est ce qui dans la foule fait *autorité*. Je m'en reporte à ceux des Lecteurs (& leur nombre est considérable) qui ne savent pas que ce morceau, ainsi que l'Article *École* du Dictionnaire Encyclopédique, sont de la même famille, & que leurs pères communs sont Vafari, Dolce, Félibien, de Piles, &c., &c: ce qui ne pouvoit pas se faire autrement.

Revenons au Tableau de Rubens. Il est un de ceux où ce grand Maître a développé la savante magie de la Couleur & celle de la Composition; où il a peint, sous le voile de l'Emblème, une image affreuse & des plus frappantes: aussi est elle sentie par le goût & saisie par le génie. (**). La voilà cette sublime & simple Allégorie, prise ou non dans les Monuments de l'Antiquité. C'est le vainqueur de Carthage, qui, d'un pas victorieux, monte au Capitole, & laisse après lui ses froids Accusateurs.

N'apuiens pas sur l'inutile & ridicule Episode d'un petit Cupidon voletant au-dessus de Mars & de Venus, & qui leur prend à chacun la tête, comme pour en faire un *conjungo*. C'est le

(*) Voyez Lettre de M. Cochin à M. Falconet page 264. de ce Volume-ci.

(**) Voyez ce qu'en dit M. Cochin, *Voyage d'Italie*, tom. 2. p. 67.

commeit d'Homère; c'est celui du génie; c'est, si vous voulez, le Genou droit du Laocoon, dont l'emboiture est fautive en raison de la position de la Jambe: défaut qui n'empêche pas que le reste ne soit d'une beauté supérieure. Ne cherchons pas non plus dans ce Tableau l'élégance & la correction du Dessin; c'est la Palette & l'enthousiasme de Rubens, & rien de plus: mais c'est beaucoup.

Ainsi la Couleur, la Touche, l'Expression, l'Originalité en un mot, je l'imagine aisément, parceque je connois quelques-uns des plus beaux Tableaux de Rubens; & l'idée précise des beautés de celui-ci, je la dois particulièrement à M. Guglielmi, très habile Peintre Italien qui vient d'être appelé à la Cour de Russie. Il ne sauroit parler de cette belle machine, que le feu de la Poésie pittoresque n'étincelle dans ses yeux.

Je n'ai encore vu de cet Artiste, Elève du Chevalier Trevisani, que des Esquisses de Plafonds; genre difficile, au quel il s'est particulièrement exercé. Elles sont composées dans le goût des bonnes Ecoles modernes d'Italie. Une Lumière pure dont la *vagueuse* envelope les objets, les place, les distingue & répand l'harmonie sur l'ensemble; une Couleur chaude, brillante, & dont l'effet général agit délicieusement sur le Spectateur; un choix de Figures convenables au Sujet: voilà ce que présentent & promettent pour le grand, les Esquisses que j'ai vues de M. Guglielmi, & ce que vous ne trouverez pas plus dans les descriptions de Plinè, que dans les autres Ecrivains du même tems. Reprenons notre sujet.

M. Moïse dit: *Il est décidé que la Peinture ne*

s'occupe pas uniquement des objets qui sont visibles par eux-mêmes ; les pensées les plus subtiles , les idées les plus abstraites peuvent être exprimées sur la Toile & rapellées à notre mémoire par des signes visibles. C'est en cela que consiste le grand secret de tracer l'ame avec Aristides & de peindre pour l'esprit. J'avois donc bien raison de soutenir que tout le but de l'Artiste n'est pas de représenter , dans un Sujet limité , les beautés qui opèrent sur nos sens ; puisqu'il est décidé que la Peinture ne s'occupe pas UNIQUEMENT des objets qui sont visibles par eux-mêmes.

On ne voit pas bien pourquoi le Peintre Aristides est donné pour exemple , lorsqu'il s'agit des idées les plus abstraites & des pensées les plus subtiles exprimées sur la Toile. Aristides fit des Sujets simples , dans les quels il fut le premier , dit Pline , qui peignit l'Ame ; *primus animum pinxit*. Il exprima les passions , les sentimens , les caractères ; & pour les exprimer il n'avoit pas besoin de traiter d'autres Sujets que ceux que nous lisons dans Pline ; une Mere mourante & son Enfant auprès d'elle , un Combat , des Chasseurs , Biblis , Bacchus & Ariane , un Poëte tragique , un Vieillard qui enseigne à un Enfant à jouer de la lyre , & un Malade : voilà à-peu-près tout ce que nous connoissons des Ouvrages de ce Peintre ; & ces Sujets-là ne presentent aucune pensée subtile , aucune idée abstraite (*).

(*) Si Aristides fut le premier qui peignit les Passions , les Sentimens , les Caractères , l'Ame en un mot ; il est certain que la leçon de Socrate à Parthasius , rapportée par Xénophon & qu'on peut voir dans une des

Il est vraisemblable, en effet, qu'il s'occupoit beaucoup moins d'abstractions & de subtilités, que du grand secret de tracer l'Ame; aussi ne faut il pour cela qu'une ame sensible & les Sujets les plus simples: l'exemple d'Aristides auroit donc pu se rencontrer plus heureusement.

Mon dessein n'est pas d'examiner tous ceux des Litterateurs qui n'ont pas senti l'éloquence de la Peinture, ni tous ceux qui ont voulu la ravalier; mais j'en ai un sous la main dont les idées sur l'Art sont si baroques, que je ne puis m'empêcher d'en dire un mot. M. Racine le fils, qui n'avoit pas pour nous ce qu'on peut appeller un doux penchant, (*) assure bravement

Notes sur Plin, n'est ni un conte ni une plaisanterie; qu'il faudroit être un peu plaisant pour l'imaginer; & qu'ainsi dans la 108^e Olympiade, les Peintres Grecs ne favoient pas encore peindre l'Ame. Ce seroit donc une vaine prétention, que celle de vouloir suposer dans leurs Ouvrages les affections de l'Ame avant cette date. On voit aussi ce que deviennent les Expressions prodigieuses de l'Iphigénie de Timanthe: ce Peintre étoit en réputation 60 ans avant Aristides.

(*) Il a pourtant remarqué un trait de la munificence de Louis XIV qui donna au Bernin son Portrait enrichi de diamans, une gratification de 50000 écus, une pension de 6000 liv. pour lui, & une de 1500 liv. pour son fils, & qui lui paya son séjour de six mois & son voyage en France, à raison de 100 liv. par jour: le Bernin n'avoit fait que le Buste en Marbre du Roi, & des Dessains pour la Collonade du Louvre qui, comme on fait, n'ont pas été exécutés. Mais M. Louis Raci-

dans ses *Réflexions sur la Poësie*, que les Peintres ne parlent QU'AUX YEUX, & que les Poëtes parlent à l'esprit. Un Littérateur qui le prend sur ce ton, oublie sans doute que la Poësie ne parle non plus qu'aux yeux ou aux oreilles, qui la portent à l'instant à l'ame, ainsi que les yeux le font de la Peinture: ce Littérateur ne donne pas non-plus alors plus de preuves de son discernement que de sa sensibilité. Si les yeux de M. Racine n'ont jamais fait le message

ne a rapporté ce fait pour se plaindre de ce que les Artistes sont mieux récompensés que les Gens de Lettres. Il a oublié qu'on ne doit pas donner pour regle un fait tout particulier; il a sauté à pieds joints sur les gratifications magnifiques acordées à plusieurs Savans; il a sans-doute compté pour rien les 600 écus d'or que reçût Sannazar pour six Vers; le Sac d'or qu'Andrelinus pouvoit à peine emporter sur ses épaules, *vix istis delatum bumeris*, pour avoir récité un Poëme à Charles VIII; les 30000 liv. que des Portes reçût de Henri III, pour quelques Vers; l'Abbaye qu'il eut pour un Sonnet, & le *Loisir de 1000 écus de rente* que lui acquit la peine de faire des Vers. J'en citerois bien d'autres; mais qu'importe au Littérateur & à l'Artiste la si grande quantité d'argent? Il leur en faut sans-doute; mais s'ils ne sont ni avarés ni dissipateurs, qu'ils soient honorés & récompensés en raison de leur mérite; qu'ils ayent une vie comode eux & leur famille, ont-ils besoin de plus? Si M. Louis Racine eut eu quelque égard aux circonstances, il eut peut-être trouvé que des Littérateurs ont été très à-propos. & aussi bien récompensés en proportion, que des Peintres & des Statuaires.

dans son ame lorsqu'ils regardoient une Peinture expressive, ce n'étoit pas la faute de cette Peinture. Nous ne pouvons pas dire aux gens qui regardent un Tableau a-peu-près comme ils regarderoient un Galon, une Découpure, une Broderie; *ce Tableau doit nécessairement occuper votre ame des objets qu'il représente; c'est l'Art du Peintre qui sert à l'y graver*: ils nous répondroient; nous ne vous entendons pas: mais nous pourrions leur dire; si vous continuez de larder vos Ecrits de niaïseries sur nos Arts, nous ne vous lirons pas (*).

(*) François Bacon, ce génie étonnant, s'est trompé comme un autre quand il a essayé d'analyser la Peinture. (Voyez tom. 1^e p. 276, & *Observations sur la Statue de Marc-Aurele*, p. 23. tom. 2.) Mais parle-t-il de son effet, de l'impression qu'elle fait sur nous? alors les Louis Racine rentrent dans l'ordre le plus commun des Etres pensans. Ecoutez le génie quand il se livre à son impulsion & à la sensibilité.

„ Ces deux Sens, l'ouïe & la vue, sont les plus
 „ délicats & les plus chastes de tous. Les plaisirs
 „ qui les remuent sont aussi les plus innocens; & les
 „ Arts à qui nous devons ces plaisirs, méritent une
 „ place distinguée parmi les Arts libéraux, com-
 „ me étant des plus ingénieux, puisqu'on y emploie
 „ toute la subtilité des combinaisons mathématiques.
 „ La Peinture reveille l'imagination & fixe la mémoi-
 „ re; la Musique agite le cœur & soulève les pas-
 „ sions. Elles font passer le plaisir dans l'ame;
 „ l'une par les yeux, l'autre par l'oreille. Elles
 „ ont un raport d'harmonie admirable.” (Analyse de

Milord Catchart , ci-devant Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Russie, m'écrivit de Londres (18. Avril, 1773.) le Sujet d'un Tableau que vient de faire M. le Chevalier Reynolds son compatriote, & il dit :

Le Sujet du Tableau de M. Reynolds, est l'histoire du Comte Ugolino, mort de faim avec ses quatre fils en prison (a). Un de ses fils tombe en agonie; un autre veut le secourir; un troisième se cache à moitié le visage; le quatrième, tout petit, est effrayé aux genoux de son père; tous les regards sont fixés sur cet infortuné père, mais il est absolument pétrifié de désespoir: il ne voit plus, il n'entend plus. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un Tableau de la même force d'expression: il n'est pas possible de le regarder un instant sans être saisi d'une horreur que le Poëte même n'a pu exciter, & je vous proteste que ce n'est pas sans émotion que je vous le décris.

La Peinture, mon cher M. Louis Racine, parle donc à autre chose qu'aux yeux? Elle parle donc à l'ame? Quintilien écrit donc une vérité, quand il dit: *La Peinture, quoique sans le secours de la voix & du mouvement, fait sur nous des impressions si profondes, qu'elle semble quelquefois surpasser la force de l'Eloquence?* (*) Le Tableau

la Philosophie du Chancelier François Bacon, tom. 1^e ch. 12.)

(a) Voïez l'*Inferno di Dante, Canto 33. v. 16. e Segg.*

(*) *Pictura tacens opus, & habitus semper ejusdem, sic intimos penetrat affectus, ut ipsam vim dicendi non nunquam superare videatur?* (de Inst. Orat. l. II. c. 3.

du Dante est pourtant expressif; il fait plus qu'horreur: cependant voyez ce qu'éprouve une ame délicate & sensible au Tableau de M. Reynolds. Oûi; mais M. Reynolds ne feroit pas le doux Poëme de la *Grace*, encore moins celui de la *Réligion*. Il s'en tient à exprimer fortement l'énergie de la Nature; car chacun ne peut pas dire:

*Si par ta Grace ici je combats pour ta Grace,
Rien ne peut ébranler ma généreuse audace.*

Le Poëte & l'Orateur vous font passer dans l'esprit, par succession, tout l'intérêt du Sujet; ils vous conduisent & vous entraînent jusqu'à la catastrophe, par des situations progressives; & si, comme le Peintre, ils n'avoient qu'un instant à vous présenter, ils vous toucheroient bien plus foiblement que le Peintre. Si le Dante vous eut dit seulement, en parlant du Comte Ugolino & de ses enfans.

*Dicendo, Padre mio che non m'aiuti?
Quivi mori: e come tu mi vedi,
Vid' io castar li tre ad un ad uno.*

Si le Poëte n'eut dit que cela; vous conviendrez qu'il ne vous eût pas *saisi d'horreur*. Choisissez dans son récit la circonstance qu'il vous plaira: qu'un Peintre la représente, & vous avouerez que l'objet ainsi présent, l'emporte sur la description; & quoiqu'en dise M. Louis Racine & ceux qui voient comme lui, vous sentirez que la Peinture, qui n'a qu'un instant, est faite pour l'ame.

Je vous en offre encore une preuve, mais elle est forte. Peignez sur la Toile ce que vous disent ces Vers:

*Ripresè l' rescio misero co' denti;
Che furo all' osso, come d'un can, forti.*

Vous reculerez d'indignation à la vuë de cette atrocité peinte; la nature se soulevra, l'ame ne recevra point cette horreur subitement présentée; il lui faut des préparations, & la nature se revolte encore. Mais lisez la fin du 32^e Chant; imaginez-en le Tableau peint, où vous verriez un homme affamé, enfonçant tête dans le crane d'un autre homme qu'il tient sous lui, & mangeant comme du pain sa cervelle jusqu'à la nuque :

*Cb'i vidi due ghiacciati in una buca,
Si che l'un capo à l'altro era capello:
E comè l' pan per fame si manduca;
Così l' souran li denti à l'altro pose,
La' uè l' ceruel s'aggiunge con la nuca.*

La lecture de cette action monstrueuse vous revolte encore plus cette fois-ci que l'autre, parcequ'elle est plus circonstanciée; mais vous abhoreriez sa représentation en Peinture: & si on vous la montrait renduë avec toute l'expression que l'Art peut y donner, vous diriez contre le précepte d'Aristote,

*Il est de noirs forfaits, des monstres odieux
Que l'Art doit éviter de présenter aux yeux.*

La vuë de cet acte abominable, de cette rage infernale d'affouvir une vengeance horriblement féroce, nous outrageroit à un tel excès, qu'elle

ne pourroit entrer dans l'ame la moins délicate. Mais ce même Ugolino dans la tour, Niobé, Laocoon, Agamemnon, doivent vous imprimer toute la douleur qu'ils ressentent. Cette douleur doit donc se manifester dans les traits de leur Visage; nous devons donc l'y voir, & rejeter de petites & froides dissertations poupines qui prétendroient qu'un *Homme*, qu'un Père souffrant, n'en doit pas moins avoir l'air d'un Beau-fils, ou bien qu'il doit avoir l'attention de mettre un Voile sur son Visage, afin de ne blesser ni la décence ni notre délicatesse; sur-tout quand il voit cruellement périr ses Enfans & qu'il périt lui-même. O! le beau petit chef-d'œuvre de bienfiance que ce seroit!

Je ne parle ni à la stupide insensibilité, ni à la dure atrocité; mais je verrois dans un Tableau Judith couper la tête à Holopherne, parcequ'il l'horreur de ce Sujet n'a pas la dégoûtante abomination de l'autre.

Si Timanthe eût traité le Sujet que vient de faire avec autant de succès M. Reynolds, & qu'il eût voilé le Visage du Comte Ugolino; soiez sûr qu'il eût trouvé des panégyristes. Les uns auroient dit, qu'il avoit *épuisé* sur les quatre Fils *tous les Caractères de la douleur*; d'autres, que *la douleur d'un Père est au-dessus de toute expression*; & d'autres, que cette douleur du Comte *comme Père*, ne pouvoit se manifester que par *des contorsions, qui sont toujours hideuses* & qui auroient altéré la beauté; car chacun fait que le Visage d'un Père doit nécessairement faire des contorsions hideuses quand il voit périr les Enfans, & que d'ailleurs la moindre diminution de beauté dans un homme qui souffre, n'est pas recevable en Peinture. Cependant, sans Voile & sans avoir égard à ces sublimes considérations, M. Rey-

nolds à fait un Tableau expressif. Il est vrai qu'il n'a pas fait Ughino se dévorant les mains, se traînant à quatre pattes; il a su choisir dans le Poëte. Il ne l'eut pas fait non plus dans les Enfers les yeux hagards, *enfonçant dans un malheureux crane ses dents aussi fortes que celles d'un chien*; mais connoissant les Convenances, ainsi que l'étendue de son Art, il s'est autant éloigné de l'excès d'horreur dégoûtante & révoltante, que du foible & mal- adroit subterfuge d'un Voile.

On me trouvera, sans doute, un peu sujet aux digressions; mais j'avoue que si j'avois plus d'art, plus de méthode, j'y aurois renoncé cette fois-ci, pour me livrer au plaisir de louer un très bel Ouvrage. (*)

Il me reste à dire un mot de la maniere très modeste dont M. Moses finit le sien; modestie que le Traducteur françois n'a pas approuvée sans doute, & qu'il a transformée d'une façon assez extraordinaire. Voici ce que dit l'Auteur, édition de 1761.

Mon sujet est encore infiniment fertile, mais je ne suis pas assez initié dans les mysteres des Beaux-Arts pour me bazarder d'entrer plus avant, sans danger, dans leur sanctuaire. Je finis donc, & j'aiens, avec mes Lecteurs, les instructions d'un Philosophe, qui est assez familier avec les Arts pour pouvoir considérer leurs secrets avec des yeux philosophiques, & pour les faire connoître au Public, ainsi qu'il l'a promis depuis longtems.

Voici ce que dit le Traducteur dans le Re-

(*) J'en ai sous les yeux la Gravure. Dans le Pere, la stupeur; dans un des Fils, les dernieres affres de la mort; & dans le plus jeune, le *padre, assai ci fia meuglia, se tu mangi di noi*, sont rendus supérieurement; on peut assurer sans avoir vu le Tableau, que Mr. Reynolds est Peintre de l'ame.

cueil des Variétés Littéraires, imprimé en 1768. Sa traduction ne passera jamais pour être fervile.

Le sujet que nous traitons, est encore infiniment fertile; mais il est tems de nous arrêter. Heureux si mes réflexions servent à mieux faire connoître le caractère des Beaux-Arts & des Belles-Lettres, & sur-tout à faire sentir ou l'absurdité ou la frivolité du grand nombre d'Ouvrages qu'ont écrit sur cette matière des hommes également incapables de sentir & de connoître le Beau.

Si ce Traducteur a suivi un autre Original que celui de 1761, j'ignore s'il s'en est écarté; mais s'il a traduit sur le même, je laisse au Lecteur à prononcer sur son procédé: le public est haut-justicier pour ces sortes de délits. Cet Ecrivain trop hardi, car on ne peut plus l'appeler Traducteur, m'a fait faire une imputation injuste à un homme, qui loin de la mériter, devoit s'attendre aux éloges dûs à sa modestie, à ses talens & à son génie. Je lui en fais une réparation authentique, & je le prie de se ressouvenir, que je n'avois cependant rien avancé de ce qui le regarde que très conditionnellement. Mais ne seroit-il pas permis de demander au transformateur de Texte, si les Ecrits de quelques Artistes & de quelques vrais Connoisseurs, tels que Mrs. Dandré Bardon, Cochin, Caylus, Watelet, Mariette, & d'autres encore, sont des Ecrits *absurdes* ou *frivoles*? Et s'il n'auroit pas dû, lui qui est François, & qui, si je ne me trompe, laisse entrevoir qu'il pourroit bien être Connoisseur; si, dis-je, il n'auroit pas dû excepter des Ecrivains qui le sont incontestablement? Cette liberté eût été mieux fondée & plus honnête,

que celle qu'il a prise de déposer un mensonge dans le *Recueil des Variétés Littéraires*.

Le Chevalier Folard écrit par fois assez mal, mais il parle de son métier ; & je crois qu'il en parle bien, parcequ'il pense en homme qui le connoît. S'il se trompe, c'est en Artiste, & ses erreurs-mêmes sont utiles. C'est un homme qui vous dit net quand il s'agit d'Architecture Militaire, *Vitruve ne sait ce qu'il dit. . . Vitruve fait voir ici, comme ailleurs où il parle de Guerre, qu'il ne s'y entend guères, & qu'il se connoissoit peu en Fortification*. Et ce qui doit fermer la bouche à bien des gens, c'est que Folard le prouve contre un Ancien tout aussi recommandable dans ce qu'il fait, que Plinè peut l'être dans ce qu'il compile. Ainsi, tout Artiste dans le même cas, seroit préférable au plus habile Rhétoricien qui ne seroit point Artiste. Il y a longtems qu'on l'a dit ; c'est aux initiés qu'il convient de bien parler des mystères, & les délicats qui s'ofenceroient des négligences, incorrections & autres défauts de stile qui pourroient être dans l'Ecrit d'un Artiste, resteroient délicats & point instruits. Si la signification qu'on donne aux termes *absurdes & frivoles* étoit fondée sur de pareilles raisons, il sembleroit que les personnes sensées auroient quelque droit de rejeter la décision.

On trouve avant la Traduction de l'Ouvrage de M. Mofes, un morceau d'éloquence échauffé par l'enthousiasme des grandes idées. Voici cependant une parcelle de cette Introduction, qu'il est à propos d'observer.

„ N'attendez que de l'examen profond que

„ vous

„ vous ferez sur vous-même, le fil qui vous
 „ conduira à cette idée universelle & suprême
 „ à la quelle toutes les autres sont suspenduës.
 „ C'est alors, & ce n'est qu'alors, que vous
 „ vous verrez en quelque sorte supérieur aux
 „ objets des connoissances humaines; que vous
 „ en pénétrerez les principes, la fin, les
 „ moïens, les différences & les rapports; que
 „ vous occuperez enfin, au milieu des Sciences
 „ & des Arts, la place que l'Antiquité don-
 „ noit à Apollon au milieu des Musës.”

L'Auteur ajoute, que le Philosophe doit arracher à ce nombre infini de critiques serviles qui se sont exercés & s'exercent sur les Arts, un sceptre qui n'auroit jamais dû sortir de ses mains, & que Gravina l'a fait en Italie.

*Ceux des Lecteurs qui savent lire, & qui ne craignent pas de penser, comme s'exprime l'Auteur de l'Introduction, penseront que les Sciences & les Arts partent d'une idée primitive, de la quelle toutes les autres dépendent. Ils penseront que celui qui saisit cette idée, pénètre toutes les parties constitutives de nos connoissances, & ils penseront juste. C'est à cette analyse de toutes les règles particulières que tend la digression de M. Mofes, qui accorde cependant à l'Artiste, le privilège d'être *uniquement dirigé par son génie*. Ce mot, une fois dit & pensé, renferme tout: l'Artiste uniquement dirigé par son génie, doit connoître les parties constitutives de son Art; sans quoi son génie ne pourroit que l'égarer ou le laisser en chemin.*

Le système de M. Mofes est sublime fans doute, mais les applications particulières qu'on pourroit faire de ses conséquences aux Beaux-Arts, font sujetes à plus d'inconvéniens qu'on ne croit. Des Artistes habiles, subjugués & dirigés par des Savans, ont fait de mauvais Tableaux & de mauvaises Statues, par raison démonstrative; voilà l'inconvénient. Ces mêmes Artistes ont fermé leur porte le plus poliment possible, ont refait l'Ouvrage, & il étoit beau; voilà le remède. Faut-il donc que pour mieux faire, l'Artiste soit ignorant ou refuse les avis? Question d'enfant & à la quelle on ne répond point ici, parcequ'on y a répondu mille fois: mais en attendant qu'on s'amuse à répondre encore à d'aussi bons raisonnemens, voici ce dont on peut assurer ceux qui les feroient; & l'on assure ce qu'on a vu & revu plusieurs fois: en profitera qui voudra. De ces hommes qui ne doutent de rien, regardent un beau Tableau & le trouvent beau: on ne manque pas alors de dire; vous voiez bien que nous favons voir la Peinture, le Beau nous touche. Mais on ne prend pas garde que tout à côté de ce Tableau, il y en a un autre dix fois plus beau, que ces mêmes hommes ont regardé froidement, fans y rien voir qui leur ait fait dire, *cela est beau*. Et voilà comment des millions de gens voient de la Peinture. Si on demandoit à la plupart, ce qui leur fait tant de plaisir dans le morceau qu'ils admirent, on seroit étonné que souvent c'est la partie la plus commune de l'Ouvrage qui

les a frapés, & quelquefois ce que l'Artiste rougit devant ses Pairs d'avoir recherché avec trop de soin. J'ai vu à Paris des Groupes de marbre, qui n'y font plus, exciter l'admiration des sots raisonneurs, parceque certaines parties de ces Ouvrages médiocres étoient travaillées comme de la dentelle; & j'ai vu les mêmes sots dédaigner deux autres Statues, qui feront à jamais honneur à la Sculpture françoise: mais le bon goût a vengé l'Auteur de ces beaux Ouvrages.

Ce ne fera donc pas à M. Mofes, à cet Ecrivain sage, que les Lecteurs adresseront ce qu'ils pensent de l'Introduction; ce ne fera peut être pas non plus à son Auteur. Mais comme il y a une foule incroyable de Lecteurs, ravis de trouver dans certaines expressions ou équivoques ou exagérées, un prétexte pour exercer sur les Arts une tyrannie injuste, ofensante, & dont l'effet est ordinairement d'en retarder les progrès; c'est dans la vuë de prévenir cet effet meurtrier & de s'en garantir, qu'il faut se mettre pour un instant à la place de ses Lecteurs & insister sur des mots. Voici ce qu'ils diront.

Le Philosophe, après un profond examen, *ocupera la place d'Apollon*. Comme ce Souverain du Parnasse inspiroit Homère, Apelles, Phidias; le Philosophe, après avoir tout examiné, aura le même droit de prescrire & d'inspirer: malheur donc à l'Artiste qui s'avifera de produire sans la nouvelle inspiration. Soiez bien sûr

que d'après ce beau fillogisme, nos gens ne manqueront pas de se constituer apôtres du législateur, & que leur mission leur paroîtra tout-à-fait légitime. C'est alors que le pauvre Artiste, s'il ne les écoute pas, rampera comme ceux qui, dans *l'Antiquité*, produisoient sans l'inspiration du Dieu. Voilà les chimères que des esprits brouillons & présomptueux logeront dans leur crâne, pour tracasser les Beaux-Arts; grace à la faculté que nous avons d'abuser à chaque instant de tout.

Mais il est des têtes saines qu'on ne peut aculer de ce travers; ce sont celles qui élevées dans les vrais principes des Arts, se les sont rendus assez familiers pour aider & ne jamais embarrasser l'Artiste. Leurs idées sont nettes, soit dans leurs conversations soit dans leurs Ecrits. Ainsi l'Artiste qui saura se déterminer sur le choix des avis, ne doit pas craindre de perdre, & l'encouragement & le grain d'encens légitimes & dûs à son mérite: supposer le contraire, ce seroit injurier l'Artiste & celui de qui raisonnablement il doit attendre le conseil & l'éloge.

Mais comme il convient plutôt de travailler à dissiper l'essaim importun des faux Connoisseurs qu'à le grossir, il ne falloit pas avancer que Gravina s'est emparé du sceptre qui doit régir *les Arts*. L'inadvertence, assurément, a plus de part à cette assertion que le dessein d'en imposer; mais voyez s'il convenoit de la faire. Gravina, qui a composé une Poétique, *Della Ra-*

gione Poëtica, n'a rien prescrit sur la Peinture & la Sculpture. Si d'ailleurs, dans cet Ouvrage, il eut fait pour nos Arts des découvertes qui tendissent à leur développement, ces découvertes eussent été en pure perte. Sa Poétique fut imprimée la première fois en 1708, & ce Savant mourut en 1718, âgé d'environ 54. ans. Les Artistes sublimes qui ont à jamais illustré sa Patrie, n'étoient plus; le tems des grandes Ecoles d'Italie étoit passé, & l'on n'a pas vu que depuis Gravina, nos Arts en général y ayent été bien supérieurs. Il ne falloit donc pas généraliser le terme d'*Art*; il convenoit au contraire de le restreindre au sens d'*Art Poétique*. C'est en multipliant ainsi des erreurs, qu'on fournit à la suffisante ignorance des moïens d'injurier les Artistes,

Le *Sceptre* philosophique, régisseur des Beaux-Arts, n'a pas encore paru en France. Mais supposons qu'il s'y montrât, il n'auroit pas devancé le Sueur, le Pouffin, le Puget, le Brun, Girardon, Jouvenet, Bouchardon, & plusieurs autres de nos grands Artistes. Pour croire à la vertu de ce *Sceptre*, il faudroit croire aussi que nos Artistes futurs surpasseront, non seulement ceux qui viennent d'être nommés, mais encore tous les grands Maîtres Italiens qui n'ont pas travaillé sous le *Sceptre*; or cela est un peu difficile à croire.

„ L'opulence ouvrit les Ateliers; la liberté,
 „ dont l'effet est d'étendre les idées, de forti-
 „ fier l'ame & d'augmenter son ressort, échauffa

„ les génies nés pour les Arts : l'émulation,
 „ la rivalité, la jalousie, firent le reste. Cha-
 „ que Artiste, jugé par ses Pairs, avoit dans
 „ les découvertes, dans les travaux & dans les
 „ fautes de ses rivaux, des leçons dont une pra-
 „ tique continuë le mettoit en état de tirer
 „ parti. Les analyses de l'Art, les observations,
 „ les dissertations, fruit posthume du génie,
 „ n'eurent aucune part à cette brillante révolu-
 „ tion. Les Amateurs, les Protecteurs y con-
 „ tribuerent, en donnant aux Artistes de l'Ou-
 „ vrage & non des avis, de l'admiration & non
 „ des préceptes. En un mot, les Arts les plus
 „ sublimes furent, ainsi que les Arts les plus
 „ mécaniques, créés & perfectionnés par des
 „ mains infatigables au travail, & non par d'oi-
 „ sifs raisonneurs. *Observations sur l'Italie, par*
 „ *M. Groslay.*

Cependant, si vous voulez bien connoître les
 maux dont les Artistes sont acablés, Vasari &
 les autres Biographes Italiens qui nous transmet-
 tent ce que vous venez de lire, vous apprendront
 aussi quelles tribulations sans nombre ces mêmes
 Artistes ont souffertes, quand le prétendu *Sceptre*
 a voulu les régir. Vous le verrez dans la main
 de l'ignorance vaine & de la morgue présomptueu-
 se & de la méchanceté basse, tourmenter, vexer
 & vouloir étouffer le génie paisible & producteur.
 Et dans quel pays! Dans quel tems! En Italie,
 quand les Beaux-Arts y florissoient le plus;
 quand ils produisoient les Chef-d'œuvres que nous
 admirons aujourd'hui, & qui sont si dignes de
 l'être.

Ces Ecrivains vous apprendront, si vous l'ignorez, que certains hommes, ne pouvant parvenir à donner leurs idées aux Artistes & à conduire leurs Ouvrages, avoient au moins la satisfaction de les persécuter. Regardez, je vous prie, dans ce miroir qui n'est pas sujet à changer; vous y verrez que la vanité, jalouse de se produire aux dépens du vrai mérite, mais repoussée par le génie, n'a jamais pu empêcher, malgré ses efforts, que les productions qu'il enfantoit sans elle, ne fussent pour la plupart des Ouvrages immortels. Mais sur-tout voyez y bien, car cela y est, que ç'a toujours été en détournant ce *Sceptre* nuisible, que les Chef-d'œuvres ont paru. Cet effort de la part des Artistes & leur savoir, ont seuls produit les bons Ouvrages.

Voilà l'Apollon qui regnoit sur les Apelles, sur les Phidias, les Aristides, les Apollonius, les Agéfander, les Agafias, les Praxitèles. (Hélas! pour la plupart ils ont été persécutés). Voilà le *Sceptre* qui régissoit les grands Artistes en Italie, en France, en Flandre, & celui qui les régira toujours par-tout où il y en aura. Ainsi, après avoir tout lu, tout entendu, un Lecteur intelligent rendra ses hommages à M. Mofes & à la Philosophie: mais sur le reste, il dira comme Scipion qui venoit de voir de belles choses en rêve; & je m'éveillai.

A. St. Petersbourg, Septembre 1771.

LETTRE

D E

M. C O C H I N ,

A

M. F A L C O N E T .

Armes-vous de patience, mon cher Confrère. Quoique vos Observations sur la Statue de Marc-Aurele soient appuyées de preuves & de raisonnemens solides, & que cet Ecrit soit rempli d'excellentes vuës; néanmoins, non seulement il éprouve des critiques, mais même il n'a trouvé d'abord qu'un petit nombre d'approbateurs. Vous avez eu le courage de dévoiler la vérité sans ménagement, & l'on n'est pas accoutumé à la voir ainsi. Je ne vous dissimulerai pas que moi-même, au premier aspect, j'en ai été surpris; c'est ce qui m'a rendu d'abord très modéré dans les complimens que je vous ai faits sur cet Ouvrage. Cependant, comme je l'ai relu avec attention, j'ai fini par le trouver sans réplique & démontré. Soiez assuré qu'il en sera de même de tous ceux qui voudront se donner le même soin, & qui ne jugeront pas avant que d'avoir pesé les raisons.

Entre les diverses critiques des Journalistes sur vos Observations, celle qui a fait le plus de sensation est insérée dans le Journal des Beaux-Arts & Sciences, par M. l'Abbé Aubert, (Tome 4^e Octobre, 1771.) On s'y est permis des duretés révoltantes. J'en suis surpris de la part d'un homme qui n'a point été offensé, qui n'est point étranger à nos Arts, qui les aime & même les Artistes. D'après cela nous aurions eu lieu d'espérer, qu'avant de critiquer il se seroit donné la peine de lire avec attention, & de prendre bien le sens de vos assertions; mais il est évident que c'est ce qu'il n'a point fait, qu'il s'est contenté d'une première lecture rapide; au moïen de quoi, les choses qui ne devoient que le surprendre, l'ont révolté. Il n'a point examiné les preuves dont vous apuïez vos sentimens; c'est pourquoi il vous impute beaucoup d'idées qui ne sont point les vôtres, malgré les précautions que vous avez prises pour empêcher qu'on ne détournât le sens de vos expressions. Il ne faut pour le prouver que comparer sa critique avec la récapitulation que vous avez faite vous-même à la fin de votre Ouvrage, où vous déterminez nettement ce que vous avez prétendu dire, aussi bien que ce que vous n'avez point dit.

J'avois d'abord eu dessein de répondre à cette critique, & de faire observer à l'Auteur combien il s'est écarté de votre sens; mais j'ai abandonné ce projet, parceque personne ne s'en acquittera mieux que vous, si vous jugez à propos

de le faire. De plus, en relisant votre Ouvrage, j'ai aperçu que la meilleure réponse seroit, de citer tous les passages où vous avez prévenu les objections qu'on pourroit vous faire; or c'eut été réimprimer presque tout votre Ouvrage.

Pour vous donner quelque idée de cette critique & de ce que j'y ai trouvé de plus répréhensible, en cas qu'elle ne soit pas encore parvenue jusqu'à vous, en voici quelques parties que j'ai extraites.

En rapportant le passage de Pline dont vous avez décoré votre titre, l'Auteur dit, „ On „ présumeroit d'après cette Epigraphe, que „ l'objet de M. Falconet étant d'interdire à „ tous ceux qui ne sont point Artistes la liberté „ de juger des Ouvrages des Arts, il admettroit „ au moins comme bons juges les Maîtres, les „ Virtuoses; & point du tout: on verra..... „ qu'il recuse, au fujet du Cheval de la Statue „ de Marc-Aurele, le fameux Pietre de Cortone „ ne & qu'il rejette également „ le témoignage du Cavalier Bernin.” Il faut que M. Aubert, pour avoir imaginé cette contradiction, n'ait pas lu la fin de la Note 1^{re}, dont le commencement se trouve à la page 39, & qui finit à la page 40: *On voit par-là de quelle valeur peut-être le petit sophisme dont se servent les gens qui vous disent d'un ton triomphant & ironique, Pietre de Cortone & le Bernin ne se connoissoient donc pas en Sculpture? Ils s'y connoissoient sans doute, mais dans les objets seulement*

qu'ils avoient étudiés, & à proportion qu'ils les avoient étudiés.

Il n'y a nulle raison de présumer que vous ayez pour objet d'interdire à tous ceux qui ne sont point Artistes, la faculté de juger des Ouvrages des Arts, puisque vous ne le dites nulle part, ni rien qui y ressemble. Seulement vous démontrez une vérité incontestable; c'est qu'on ne peut juger sainement de tout ce qui est Art ou Talent, qu'à proportion des connoissances qu'on y a acquises, & que les Artistes étant les plus instruits dans ces matières, en sont nécessairement les meilleurs juges; sur-tout lorsqu'ils ne se laissent aveugler par aucune prévention.

Les Gens de Lettres admettent-ils indifféremment tous les jugemens qu'on porte sur leurs Ouvrages? Ne pesent-ils pas les suffrages? Et n'accordent-ils pas que M. de Voltaire jugera mieux d'un Poëme dramatique ou autre, non seulement que le commun des gens instruits, mais même que beaucoup de Gens de Lettres qui n'ont pas autant de goût, de lumières & de talens qu'il a prouvé en avoir.

Le Critique est étonné, indigné même, que vous recusiez le jugement de *Piètre de Cortone* & celui *du Bernin*. Il cite cependant quelques-unes des raisons sur les quelles vous fondez cette récusation, qui sont leur défaut de connoissance de la conformation & des beautés du Cheval; son erreur vient de ce qu'il confond des idées qui ne sont pas les mêmes. Il croit que vous

contestez au Bernin & à Pietre de Cortone de se connoître en Sculpture, parceque vous prouvez qu'ils ne connoissoient pas bien le Cheval: or cela est fort différent; car on peut être grand Peintre, grand Sculpteur, & ne point connoître les formes & les beautés de ce superbe animal, dont l'étude est presque aussi difficile que celle de l'homme; c'est ce dont tous les Artistes conviendront de bonne foi. Ils confesseront sans peine, que quoique très en état de rendre tout ce qui se présente à leur vuë, pourvu qu'il y ait quelque intervalle d'immobilité pendant lequel ils puissent le voir, néanmoins ils n'entreprendront point de dessiner, peindre ou modèler un beau Cheval, avant que d'en avoir fait une étude particulière; ou, s'ils s'y hazardent, ils ne seront point surpris d'entendre dire par ceux qui l'ont faite, qu'ils n'ont produit que *des à-peu-près facilement exécutés, mais dont les Mouvements & les Formes sont souvent infidèles.*

Dans la supposition même que Pietre de Cortone ou le Bernin aient loué l'air de vie du Cheval de Marc-Aurele, voit-on qu'ils aient loué la justesse, la correction des Formes, le beau choix de Nature, l'art & le goût avec les quels il est modelé? C'est cependant ce qui seroit nécessaire, pour que l'on pût inférer de leur sentiment que ce Cheval est une belle chose à tous égards.

Il y a plus; vous ne refuseriez pas vous-même de dire du Cheval de Bernin, quoique vous pensiez qu'on pourroit, le qualifier de détestable

quant aux Formes & comme ayant pour objet l'imitation d'un beau Cheval; vous ne refuseriez pas, dis je, de convenir qu'il est modelé avec goût, & qu'il est plein de vie; c'est-à-dire, que si la Nature eût produit un animal conformé comme celui qu'a modelé le Bernin, il ne seroit guères possible d'en rendre mieux l'apparence de vie que l'a fait ce Sculpteur, plein de goût même dans ses plus foibles morceaux. En concluroit-on, contre ce qui frappe tous les yeux, qu'il est correct comme Cheval, & que ses Mouvements sont justes?

Lorsque je nomme le Bernin un Sculpteur plein de goût, dans le cas présent je n'entends point parler de ce goût d'élection qui porte à faire le choix le plus exquis dans les diverses beautés que présente la Nature; mais de ce sentiment au moïen du quel, les bons Artistes rendent avec feu & avec ame ce qui les a affecté dans la Nature, quelque qu'il soit, d'un beau choix ou non.

On seroit mal fondé à excuser le Bernin, sur ce que c'est un Ouvrage de sa vieillesse; le Cheval du Bas-relief de Constantin qu'il a fait à St Pierre de Rome, n'est pas moins mauvais. Rien ne prouve mieux que ce Sculpteur n'a voulu sacrifier aucune partie de son tems à une étude sérieuse des beautés de cet animal. On n'en fera point étonné, quand on considérera le tems & la peine qu'elle a coûté à M. Le Moyne, à M. Bouchardon, à M. Saly, & à vous même. Vous avez donc eu raison d'en conclure, que

faute de cette étude, le Bernin, quelque grand Artiste qu'il ait été à d'autres égards, ne doit pas être regardé comme connoisseur en Chevaux.

Pourroit-on nier que les habiles Ecuyers s'y connoissent mieux que les autres hommes, qui ne regardent le Cheval qu'avec une attention passagère ? Et n'est-ce pas parcequ'ils en font leur étude particuliere, qu'on reconnoît en eux ce degré supérieur de connoissance ? Je dis plus ; aucun Artiste qui se trouveroit dans le cas d'exécuter pour la première fois une Statue Equestre, ou un Tableau dans le quel le Cheval seroit un des objets capitaux, ne peut se dispenser de prendre les instructions d'un habile Ecuyer ; autrement il risque de regarder beaucoup de beaux Chevaux sans les bien voir. Je ne dis pas pour cela qu'il doive modéler ou peindre sous sa dictée le morceau qu'il se propose d'exécuter ; il pourroit s'ensuivre une exactitude froide, parce que l'Ecuyer, très bien instruit de ce qui constitue la belle conformation du Cheval, peut ne l'être pas également de ce qui produira un bel effet dans l'Ouvrage de l'Artiste : mais ce dernier doit avoir multiplié les études avec le secours de ces conseils, & ensuite rester le maître d'en tirer le parti qu'il jugera convenable, sans à faire des corrections dans la suite, si l'Ecuyer lui démontre quelque erreur.

L'Auteur critique conclut ce que vous n'avez point du tout voulu dire ; c'est que d'après votre Ouvrage „ voilà les Artistes eux-mêmes „ réduits à ne se connoître qu'aux choses dont

„ ils ont fait une étude particuliere. Tel-
 „ lement qu'un Peintre, qui excelle à représen-
 „ ter des Fruits ne peut juger d'un Ta-
 „ bleau représentant autre chose.” Je réponds
 à cela, oui & non : oui ; si l'on peut suposer
 un Peintre qui *excelle* à représenter des Fruits,
 & qui n'ait jamais étudié la Nature humaine &
 le Nud, on pourra lui contester les jugemens qu'il
 porteroit sur les Tableaux d'histoire. Mais cette
 suposition est impossible ; il n'est jamais arrivé
 qu'un Peintre excellât dans aucun genre, qu'il
 n'eût fait des études superieures à ce genre ; &
 pour m'expliquer plus clairement, aucun Pein-
 tre de genre n'a été excellent, qu'il ne fût déjà
 Peintre d'histoire au moins passable. C'est pour-
 quoi le célèbre *Wateau* disoit, qu'on ne pouvoit
 bien battre le tambour qu'on ne fût bien jouer
 de la flute ; manière de s'exprimer pittoresque,
 & qui signifie, que pour réussir dans un genre,
 il faut savoir beaucoup plus que ce genre ne
 semble exiger.

C'est encore une de ces assertions qui éton-
 nent ceux qui ne sont pas au fait de nos Arts ;
 ils ne sauroient comprendre qu'on ne puisse par-
 venir à être bon Peintre de Fleurs ou de Fruits,
 si l'on n'étudie que cela seul ; & il est difficile
 de leur faire concevoir, que la route par la quel-
 le on parvient à rendre tous les objets, est la
 même & l'unique qui conduit à atteindre la
 perfection de quelque objet que ce soit ; je veux
 dire l'étude de la Figure humaine.

Qu'entend-on d'ailleurs par un Peintre qui

excelle à représenter des Fruits ? Parle t-on d'un Fruit tout seul, sans fond, sans accessoires ? Ou veut-on parler d'un homme capable de faire un Tableau de Fruits ? Alors il lui faut l'intelligence de les grouper, de les opposer de manière à faire de l'effet, & de supprimer les détails qui y peuvent nuire, la connoissance des gradations de la Couleur & de la Perspective aérienne, celle des effets de la Lumière & des Ombres, le maniement du Pinceau selon le caractère des objets, la liberté & l'esprit de la Touche, le moëlleux, le large & la facilité du Faire, &c. Toutes parties essentielles dans tous les Tableaux, quelque chose que ce soit qu'ils représentent. Voilà donc bien des parties de l'Art dont il peut juger avec sûreté. Acordons même qu'il peut juger de toutes ; il ne s'en suivroit pas qu'il pût juger des beautés d'un Cheval, parceque c'est une étude tout à fait particulière.

Aussi ne balance-je point à dire, que les meilleurs Connoisseurs en cette partie, quand il s'agira de la représentation d'un Cheval en Sculpture & en Peinture, ce seront M. Le Moyne, M. Pigale, M. Saly, Vous, & ceux d'entre les Sculpteurs ou Peintres qui ont eu l'occasion d'étudier le Cheval. Après ceux-ci, ce seront des Ecuyers, & autres qui auront observé avec attention cet Animal, par quelque motif que ce soit ; & enfin les Artistes & les Amateurs relativement au degré de connoissance qu'ils ont acquis à cet égard. Prenez garde qu'il s'agit d'un Cheval en Peinture ou en Sculpture, sans quoi j'aurois mis les Ecuyers avant vous.

Tous

Tous les Artistes qui, ainsi que moi, conviendront de bonne foi de n'avoir point fait cette étude, vous acorderont cette prérogative. Nous nous flaterons de pouvoir bien juger si la manière de traiter cet Animal est grande, s'il est modelé de bon goût, s'il a du mouvement & de la vie; mais nous nous en rapporterons entièrement à vous pour savoir si l'Ensemble, les Proportions & les Formes en sont corrects & d'un beau choix; si ces mouvemens qui nous paroissent pleins d'action, sont justes & possibles; si les muscles sont à leur place & agissent comme ils doivent, &c.

Ne nous arrive-t-il pas quelquefois d'être repris & corrigés par les savans Anatomistes sur les mouvemens que nous représentons dans la Figure humaine? Pourquoi trouvent-ils en nous de la docilité? C'est que nous reconnoissons que leur savoir à cet égard est supérieur au nôtre. Si donc les Artistes, qui ne se trouvent pas suffisamment instruits dans ce qui concerne le Cheval, s'en rapportent volontiers à vous, je crois que l'Auteur de cette critique pouvoit vous acorder la même confiance; sur-tout il ne devoit pas vous prêter des conséquences que vous n'avez point tirées, & qu'il lui plaît de supposer. Il prétend „ que vous donnez l'ex-
 „ clusion aux Curieux, aux Amateurs, aux
 „ Gens de Lettres, & que vous ne laissez pour
 „ ainsi dire à chaque Artiste d'autre Juge que
 „ lui-même, parcequ'il n'y en a pas un qui ne
 „ puisse demander à quiconque prétendroit par-

„ tager ce droit (de juger) avec lui. ” avez vous fait , comme moi , votre *UNIQUE* étude de cette partie , & y avez-vous aporté la même attention que moi ? Prenez garde à la réponse ; s'il vous est arrivé de faire mal une fois , je nierai l'un & l'autre. Il ne vous est rien échappé de semblable ; mais voici ce qu'on peut présumer que vous diriez en pareil cas : *Avez-vous fait quelque étude de l'Art , & particulièrement de cette partie , sinon au même degré que moi , du moins assez pour connoître les défauts que l'Artiste a cherché à éviter , & surtout les beautés qu'il a voulu & dû vouloir rendre ?* Alors je demeure d'accord que vous pouvez juger , de manière cependant que votre ton soit plus ou moins décisif , selon que vous vous sentez plus ou moins instruit. Prenez garde à la réponse ; s'il vous est arrivé de faire mal , non une fois , mais toujours , (comme il est certain qu'on peut le reprocher au Bernin à l'égard du Cheval) ou de n'avoir fait que des à-peu-près facilement exécutés , mais dont les *Mouvements* sont souvent infidèles , (ce que l'on est en droit de dire de Pierre de Cortone) je ne vous regarderai pas comme un Censeur éclairé dans cette partie , & en acceptant votre jugement sur toutes celles que vous connoissez , je vous recuserai sur celles que vous ne connoissez pas , & je ne considérerai vos décisions qu'à proportion du degré de lumière que j'apercevrai en vous .

On vous reproche de vous être permis des choses dures & outrageantes même , contre ceux qui , sans avoir manié le Pinceau ni le Ciseau , se mêlent cependant de juger des Ouvrages des

Peintres & des Sculpteurs. Comme on n'a point cité ces choses dures & outrageantes, il ne m'a pas été possible de les trouver dans votre Ouvrage.

Mais il y a ici un mal-entendu. Vous ne prétendez empêcher personne de dire son sentiment à tort & à travers sur les productions des Arts. En risquant le ridicule qui en peut résulter, tout le monde a le droit de raisonner ou de déraisonner sur la manière dont il en est affecté; & malgré l'abus que beaucoup de gens peuvent faire & font de ce droit, c'est cependant le cri général & la réunion des voix qui fait le véritable jugement du Public, au quel tous les Artistes raisonnables se soumettent. Mais des gens non suffisamment instruits se mêlent de publier leur sentiment particulier comme une décision, & comme devant entraîner celui des autres: n'est-on pas en droit de leur dire; parlez, mais n'écrivez point sur ces matières si vous ne les connaissez pas assez, ou trouvez bon qu'on relève vos erreurs; il est d'autant plus important de le faire, qu'elles trompent d'autres personnes de bonne foi qui croient pouvoir juger d'après vous?

On prétend aussi, que ce que vous avez dit à propos de la Description de l'Italie par M. l'Abbé Richard, où il est parlé des Centaures du Cardinal Furietti, *anéantit* ce que vous alléguiez pour infirmer le jugement de Pietre de Cortone & du Bernin, en ce que vous avez avancé qu'un Aveugle intelligent, par le seul secours du

tact, connoîtroit, du moins à l'égard des beautés qui consistent dans l'imitation exacte, une différence énorme entre ces Sculptures & le Naturel. Sans qu'on puisse déterminer jusqu'où un Aveugle porteroit la justesse de son discernement par le seul moïen du tact, il est certain que la comparaison qu'il feroit ainsi de deux objets, le mettroit en état de connoître au moins les différences les plus sensibles. Le tact des Aveugles est étonnant, il fait souvent honte à ceux qui ont des yeux.

La pénitence que vous vous imposez si l'Aveugle ne sent pas la différence de ces Centaures à un Cheval réel, est excessive: *vous me condamnez, dites vous, à n'en plus faire; mais vous n'êtes pas homme à vous avancer si loin sans avoir bien pris vos sûretés.* Aussi l'Auteur critique, qui rend à vos talens, comme Sculpteur, toute la justice qui leur est due, ne vous prend-il pas au mot: il commue la peine. „ Si, dit-il, „ l'Aveugle jugeoit bien, & qu'on y mit la „ condition que M. Falconer n'écriroit plus, il „ faut avouer qu'il n'y auroit pas lieu à former „ les mêmes regrets.” Ce petit trait, que l'Auteur n'imagine peut-être pas que l'on pourroit trouver *dur & outrageant*, a encore le défaut d'être lancé mal à-propos & sans justesse; lui même en anéantit ou en affoiblit l'effet, en disant quelques pages plus loin, qu'il ne laisse pas d'y avoir dans votre Ecrit de bonnes vues sur les Arts: donc ce seroit dommage de les perdre.

Le plus grand mal, c'est que cette dure critique porte à faux. „ Comment, dit-il, n'a-t-il pas vu qu'en admettant dans le Cheval de Marc-Aurele les MEMES DEFAUTS que dans les Centaures, puisqu'il dit que sa Forme est courte, pesante, &c. . . . comment n'a-t-il pas vu que, dès lors qu'il décide qu'un Aveugle reconnoîtroit par le tact ces défauts dans les Centaures, il étoit *ridicule, absurde, impertinent même* (1) de supposer que Pietre de Cortone & le Cavalier Bernin, avec leurs deux yeux d'Artistes, ne les auroient pas aperçus, s'ils y étoient réellement *aussi sensibles.*”

Mais vous n'avez nullement admis que le Cheval de Marc-Aurele eût *les mêmes défauts*; encore moins qu'ils y fussent *aussi sensibles*. De plus, ce n'est point du tout à propos du Cheval de Marc-Aurele que vous invoquez le jugement de l'Aveugle, mais à l'occasion des Centaures; vous êtes même entré dans quelques détails sur le Cheval de Marc-Aurele, sans en donner aucun sur les Centaures, parcequ'ils ne vous ont pas paru en valoir la peine, & que les défauts en sont trop sensibles pour n'être pas aperçus par tous les Artistes. Il ne s'enfuit pas cependant qu'ils n'aient pu échapper à un Auteur qui peut

(1) Ce sont les expressions que l'Auteur critique se permet, & qu'il ne croit aparemment ni dures, ni outrageantes.

n'être pas Connoisseur , mais aussi qui ne se donne pas pour tel.

Est-ce qu'il n'est pas possible que le Cheval de Marc-Aurele soit défectueux quant à la correction des Formes & la justesse des Mouvements, & que néanmoins il ait encore assez de beautés pour s'attirer l'éloge des Artistes , qui pourvus de bons yeux sans-doute & exercés , (à l'exception cependant des beautés du Cheval) ne le jugent pas avec un examen scrupuleux à cet égard, & qui d'ailleurs ne louent en lui que l'apparence de vie ? Est-ce qu'il n'est pas possible que les deux Centaures soient beaucoup plus mauvais, & même au point qu'un Aveugle en pourroit juger ? Qu'y a-t-il donc de *ridicule, d'absurde, d'impertinent même* à le dire ? Vous traitez, dit-il, avec mépris ceux „ qui ont la prétention de „ croire, sans être Artistes, que *l'habitude d'observer, que des lumières acquises par cette habitude*, leur donnent (au moins autant qu'à un „ Aveugle) le droit de juger si cette imitation „ est exacte ou non. ” C'est ce que vous n'avez nullement dit, ni eu intention de dire ; & nous mêmes Artistes, qu'avons-nous qui nous mette à portée de juger avec justesse, si ce n'est *l'habitude d'observer, & les lumières acquises par cette habitude* ? Il est vrai que comme nous observons plus assidument & avec une attention nécessaire, le Crayon, le Pinceau ou l'Ebauchoir à la main, les idées que nous acquérons par cette habitude sont bien plus nettes & plus fixes : aussi ne fera-ce pas sur des observations vagues &

passageres qu'on acquerra le droit d'endoctriner des gens que tout engage à multiplier & à rectifier continuellement les leurs.

Vous semblez, dit encore notre Critique, n'avoir composé cette brochure, „ qu'afin de faire dire à vos Lecteurs; il y a à parier que „ l'Empereur de Russie est mieux monté que le „ Romain.” Certainement il y a à parier, & le pari est avantageux pour qui le fera. Ce ne sera pas même un éloge bien relevé, & déjà plusieurs Rois ou Princes, en France & ailleurs, ont cet avantage. Au reste il hazarde de deviner ainsi votre intention, sans en apporter de preuves; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il approuve l'Article où vous avez parlé de votre Statue avec quelque détail.

Il continue d'expliquer vos intentions en disant, „ & aussi afin que si des Artistes, des „ Amateurs & des Gens de Lettres s'avisent „ de soutenir le contraire, ses amis pussent répondre : *les Artistes, les Amateurs, les Gens de Lettres jugent souvent tout de travers; témoins „ Pietre de Cortone & le Bernin, témoin M. l'Abbé Richard, témoins M. Winkelmann, M. le Comte de Caylus, M. le Chevalier de Faucourt, „ témoins encore Milord Shaftsbury, Cicéron, Plin- „ ne, Plutarque, &c.*”

Que d'erreurs dans cette énumération! Nous avons déjà vu que Pietre de Cortone & le Bernin n'ont point jugé de travers, puisqu'ils n'ont loué que ce qu'il y avoit de louable, & vous avez eu soin de le faire observer. M. l'Ab-

bé Richard ne fait point autorité dans ces matieres , & n'en annonce point la prétention ; il a pu être trompé par les exagérations des Italiens, & son Livre n'en est pas moins bon à d'autres égards. Pour M. Winkelmann ; quelque mérite qu'il ait eu d'ailleurs, il est certain qu'il eût mieux fait d'en croire moins son enthousiasme peu éclairé en ces choses, & qu'il se seroit épargné un nombre d'absurdités bien plus considérable, que le peu que vous en avez relevé. Je ne dirai rien de M. le Comte de Caylus ; il étoit Connoisseur sans doute, & même Artiste, mais non pas au degré de ceux du premier ordre, & il jugeoit bien à proportion de ses connoissances (*). Quant à M. le Chevalier de Jaucourt & Milord Schaftsbury ; vous vous êtes défendu contre le premier avec les égards qui sont dûs à un homme d'un mérite distingué, & vous donnez la preuve des erreurs dans les quelles lui & Milord Schaftsbury sont tombés ; il s'agit de savoir si ces preuves sont bonnes, & c'est ce que notre Critique n'a point fait.

Vous n'avez, à l'égard de Cicéron, fait autre chose qu'examiner si quelques passages qu'on rapporte de ce grand Orateur prouvent suffisamment qu'il fût Connoisseur dans les Arts ; vous avez démontré qu'il y a lieu au doute, & que d'autres passages le confirment : qu'en résulte-t-

(*) On ne sauroit dire plus honnêtement que M. le Comte de Caylus étoit Artiste. (*Note de Mr. Falconet.*)

il ? Est-ce qu'il n'étoit pas possible qu'il fût grand Orateur, fans être Connoisseur dans les Arts ? La chose est-elle donc fans exemple ? Pline vous donne aussi lieu de douter de ses connoissances à cet égard ; & si vous le prouvez, comme je le crois, où sera votre tort ?

Quant à Plutarque ; rien n'est plus injuste que de dire que vous vous soiez mesuré comme Ecrivain avec lui, ni avec les autres Auteurs anciens ou même modernes ; c'est uniquement comme Artiste qui doit connoître les beautés de son Art, & sentir quand on en parle fans justesse. D'ailleurs, loin d'avoir ataqué Plutarque, vous l'avez au contraire justifié du mauvais sens que M. Winkelmann avoit donné à un de ses passages, & vous avez fait voir qu'il l'avoit blâmé sans l'entendre.

Le Critique revient encore à l'Aveugle à l'occasion du raport de l'Abbé. qui a induit en erreur M. d'A. *L'œil de l'Artiste, dites-vous, voit mieux à trois cent lieues, que l'Aveugle qui a le nez dessus.* Il n'est plus question de l'aveuglement physique, mais de celui de l'ignorance ; cependant il plait au Critique d'en faire l'aplication à Pietre de Cortone & au Bernin, que cela ne regarde nullement. Il avance que, selon vous, un Aveugle jugeoit mieux avec son tact, qu'eux avec leurs yeux. Cependant il ne s'agit ici, que du défaut d'attention d'un homme qui n'est nullement Artiste. Il veut aussi rapporter cela au Cheval de Marc-Aurele dont il n'est point question, & il oublie

que loin de le juger de trois cent lieues, vous l'appréciez le néz dessus, puisque vous l'avez à Petersbourg aussi visible qu'il est à Rome (*).

Je ne porterai pas plus loin cet examen, & je finis par le reproche qu'il nous fait, à l'occasion de ce que vous avez avancé qu'il y a de bons Artistes qui ne savent ni A ni B. J'ose vous assurer que si cela est, le nombre en est petit. Vous jugez bien qu'il ne vous reprend pas à cet égard ; mais il en profite pour faire une sortie vigoureuse sur ces Artistes ignorans, „ qui, dit-il, „ ne se font pas scrupule d'aller au spectacle siffler nos Auteurs dramatiques. . . . Ils „ critiquent à tort & à travers l'exposition, le „ nœud, l'action, les situations, le dénouement, &c.”

Je ne sai point à qui il en veut, mais j'ose lui soutenir qu'il y en a très peu qui fassent cette

(*) Je n'ai pas l'honneur de connoître M. l'Abbé Aubert, mais je le crois fort jeune, & je lui en fais de bon cœur mon compliment. J'ai été jeune aussi, & peut-être qu'alors je n'eusse pas plus que lui fait attention, qu'un Aveugle peut distinguer les Formes de la Sculpture par le moïen du tact, sans qu'il en pût faire autant de la Peinture. Si l'on m'eut dit aussi qu'un Littérateur étoit assez aveugle pour ne pas lire comme un autre homme, un Livre qu'il tenoit ouvert dans ses mains, peut-être l'aurois-je pris pour un *Quinze vingt*. Il faut passer à la jeunesse beaucoup plus d'inadvertances, qu'aux hommes faits. (*Notice de M. Falconet.*)

foit; si même il y en a, que la plupart sentent trop bien la difficulté qu'il y a à bien faire, dans quelque genre que ce soit, quand le génie y est nécessaire, pour se hasarder à juger décisivement sur des matieres qui ne sont pas de leur ressort: au moins il est certain qu'aucun Artiste, ignorant ou instruit, ne s'est avisé d'écrire sur les Auteurs dramatiques ni sur aucun genre de Littérature; encore moins de donner des conseils à ceux qui les exercent: nous craignons trop de montrer nos oreilles. Plût à Dieu que quelques Écrivains eussent autant de prudence.

On ne fera pas sans doute un crime à un Artiste, de rendre compte, dans la conversation, de l'impression qu'il a éprouvée au Théâtre en bien ou en mal. C'est une permission qu'on accorde au Tailleur & au Perruquier qui sont reçus au Parterre. C'est cependant de la somme de ces opinions, dont chacune n'a que peu de valeur en soi, que résulte un jugement qui rarement est contredit par les gens éclairés. Cette liberté de juger de vive voix est accordée à tous, mais tous ne sont pas admis à publier les raisons de leur critique; & ce n'est pas de ces Juges qu'on attend des conseils pour mieux faire.

Il sera toujours permis aux Gens de Lettres, aux Gens d'esprit, de juger d'un Tableau, d'une Statue; mais s'il leur arrive de passer au-delà de ce qu'ils connoissent, de louer ce qui n'est pas louable, de blâmer ce qui n'est point blâmable, il doit être permis aussi aux Artistes de faire connoître leurs erreurs.

Je n'ai point du tout aperçu dans votre Ouvrage, que vous ayez voulu faire entendre que personne ne se connoît moins aux Arts que les Gens de Lettres. Vous avez parlé d'Amateurs, & cela ne peut regarder que ceux qu'on qualifie trop légèrement de ce titre, & souvent uniquement à cause qu'ils aiment les Arts, ou qu'ils feignent de les aimer pour se donner plus d'importance. Mais il est vrai, quoique vous ne l'ayez pas dit, qu'il est bien peu de Savans & de Gens de Lettres qui veuillent donner quelque attention à nos talens. Il semble que l'attrait dominant du génie qui entraîne vers la Poësie ou les Lettres, ne permette point d'embrasser trop d'objets. Aussi ne sont-ce point ces hommes distingués qui molestent les Artistes; & si quelques-uns voient leurs talens avec indifférence, au moins ne les découragent-ils pas. Bien loin de cela, beaucoup d'entr'eux, & même des plus célèbres, qui auroient autant de droit de décider que ceux qui en font parade, ont la bonne foi de convenir qu'ils ne s'y connoissent pas assez. Au reste, cet aveu prouve qu'il n'y a point de honte à ignorer ce que l'état que nous avons embrassé ne nous obligeoit pas d'apprendre.

Le célèbre M. *La Motte Houdart* disoit avec sincérité, qu'il en étoit honteux, mais que les Tableaux du Pont Notre-Dame lui faisoient plus de plaisir que ceux des bons Maîtres; & cela dans un siècle où les Arts se glorifioient d'un *Le Sueur*, d'un *Le Brun*, d'un *Fouvenet*, d'un *La*

Fosse. La raison qu'il en donnoit étoit, que les Couleurs lui en paroissent plus belles & plus vives. Quoique cela marque un défaut absolu de connoissance dans les Arts, il y a cependant un sens à y donner qui pouroit faire regarder cette façon de sentir comme un conseil utile aux Artistes, sur ce qui peut plaire à ceux qui n'en ont pas le goût, c'est-à-dire au plus grand nombre.

Je ne vous diffimulerai point, que plusieurs Artistes même ont été allarmés des choses que vous avez eu le courage d'écrire. Ce n'est pas que tous ne conviennent que le Marc-Aurele n'est point un Antique du premier ordre, qu'il n'est estimable que parcequ'il présente en général un bon effet, & que d'ailleurs c'est l'Ouvrage le plus important qui nous reste des Anciens dans ce genre; mais leur allarme vient de ce qu'ils craignent que l'aprobation qu'ils donneroient à votre Ouvrage, ne leur fasse perdre l'affection des Gens de Lettres. Ce n'est point votre Ouvrage qui fait naître en eux cette idée, c'est la violence qui règne dans la critique qu'on en a fait. De plus, quelques-uns vous ont lu aussi superficiellement que l'Auteur qui vous a critiqué; & d'autres sont comme ceux qui, lorsqu'ils entendent plaider, donnent toujours raison à l'Avocat qui a parlé le dernier (*).

(*) Ce qui ne marque ni un bon jugement, ni le caractère d'un Artiste du premier ordre. (*Note de M. Falconet*).

Mais ils doivent se rassûrer , & vous aussi. Les Gens de Lettres n'en feront point ofensés ; ou ils ne vous liront point , ou ils vous liront avec quelque atention , & ils verront que rien de ce que vous avez dit ne les peut bleffer. D'ailleurs , les plus célèbres d'entr'eux n'écrivent jamais sur les Arts. Les Voltaire , les Piron , les Duclos , les d'Alembert , les Diderot , les Marmontel , & en général ceux qui sont les plus distingués dans la carrière des Belles-Lettres , ne s'en écartent point pour courir sur des terres qui leur sont en partie inconnuës. Quelques-uns d'entr'eux , à la vérité , qui aiment ces Arts , & qui se sont donné la peine d'en suivre les opérations , en ont parlé , mais toujours avec affection. Ces passages si beaux & si intéressants pour nous que vous avez cités de M. d'Alembert & de M. de Marmontel , en sont une preuve convaincante.

Il se peut que les Auteurs qui travaillent aux Journaux , se soient figuré qu'on voudroit leur contester le droit d'en écrire. Point du tout ; qu'on nous permette seulement de désirer qu'ils veuillent bien mesurer ce qu'ils en disent à leur degré de connoissance plus ou moins étendu ; & s'ils ont dessein de porter leur jugement jusqu'à des détails critiques & à des conseils sur ce qui fait précisément le fond de l'Art , qu'ils ne refusent pas de s'aider quelquefois des lumières des Artistes : c'est le moïen le plus assuré de ne point s'écarter de manière à pouvoir être repris avec justice.

Cette sortie qu'on a faite contre vous , au reste , n'est que l'effet de la premiere impression reçue , qui n'a pas été assez réfléchie ; & j'ose espérer que même l'Auteur de cette Critique , s'il veut bien vous lire avec plus d'attention , reconnoitra qu'il vous a mal entendu : ou si c'est trop de peine pour lui , qu'il jette seulement les yeux sur votre Récapitulation ; il y apercevra que presque tout ce qu'il a cru pouvoir reprendre , vous lui avez nié d'avance de l'avoir dit ni voulu dire (†).

A Paris, Octobre, 1771.

(†) Cette Lettre du Secrétaire de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture ne paroissant pas adressée à un proscrit , il ne sera pas mal-à-propos de placer ici une petite explication qu'on me contraint de faire. Je fais qu'elle est fort indifférente à la plupart des Lecteurs , mais elle est essentielle à ma tranquillité. On devrait bien laisser les hommes obscurs dans l'état précieux qui fait la base de leur bonheur ; au moins devoit-on avoir cette charité pendant leur vie , & ne parler que de leurs Ouvrages , s'ils ont pu en faire qui en valent la peine.

Je viens de lire une Epître à CATHERINE II. intitulée *Les Fastes du Nord moderne* ; sans nom d'Auteur ; Geneve 1773. Une Note de cette Epître me met sur la liste des *persécutés* ; ce qui ne peut s'entendre pour moi que de la France , puisque je n'en étois jamais sorti quand je fus appelé à cinquante ans , pour venir faire à Pétersbourg , la Statue Equestre de PIERRE LE

GRAND. Voici les Vers qui parlent de persécution,
& la petite Note qui s'y raporte.

„ Mais, Te reconnoissant à l'éclat de ton trône ,
 „ Chacun veut d'un fleuron embelir ta Couronne.
 „ De son craïon léger l'un ébauche tes traits ,
 „ L'autre, une Lyre en main, célèbre tes biens-faits :
 „ Les neuf Sœurs font *Chorus* à cette hymne nouvelle ;
 „ La répétant pour Toi, chacune se rappelle
 „ Un de ses favoris, ailleurs persécuté (*),
 „ Te devant le nectar qu'il boit à ta santé.

Il faut assurément que cette persécution ait été des plus douces, puisque je ne l'ai jamais sentie. Mon humeur toujours éloignée des grandes prétentions & des manéges qu'elles occasionnent, n'étoit pas propre à me susciter des persécutions. Où est d'ailleurs le pais policé qui garantit l'homme qui travaille, des humeurs & des petites tracasseries importunes à la vérité, mais qui au fond éfleurent à peine son bonheur & sa tranquillité? On ne doit pas appeller cela des persécutions, sur tout dans le sens que présentent les Vers & la Note de cette Epître.

Et quoi donc! L'Auteur croiroit il qu'il ne vient en Russie que des *persécutés*? La Souveraine illustre à qui l'Epître est adressée, n'a-t-elle pas toutes les vertus qu'il faut, & un assez puissant génie, pour engager des hommes qui seroient encore bien *ailleurs*, à venir lui consacrer leurs talens? J'ose donc croire que le Vers *Un de ses favoris, ailleurs persécuté*, pourroit bien passer pour n'être ni fort juste ni fort honnête.

En un mot, & puisqu'il faut le dire; honoré de pensions de Sa Majesté le Roi de France, Professeur d'une de ses Académies, ayant fait & devant faire encore de
 grands

【*】 M. M. Diderot, Falconet & tant d'autres.

grands Ouvrages , lorsque j'obtins ma permission de venir en Russie pour huit ans , il s'en faut que j'aie été *persecuté* en France.

Si, c'est par distinction qu'on me fait les honneurs du martyre , je dois en marquer ma reconnaissance ; mais très-*assurément* on se trompe , & dans le fait & dans ma façon de penser.



RÉPONSE

DE

M. FALCONET,

A

M. COCHIN.

Vous dites, Monsieur & cher Confrère, que vous ne voulez pas répondre à l'Auteur du *Journal des Beaux-Arts & des Sciences*; vous lui répondez cependant beaucoup mieux que je ne l'aurois pu faire. Tant mieux, car je vous proteste que sans vous, il eût resté possesseur tranquille de ses méprises, & que je me ferois bien gardé de m'engager dans cette discussion. J'écris pour l'Art; me lira qui voudra, m'entendra qui pourra, & au défaut de raisons, produira des injures qui s'en avifera. Cependant, si vous voïez M. l'Abbé Aubert, proposez-lui de jeter un coup-d'œil sur ce qui suit, afin qu'il sache,

1°. Que si un Journaliste veut rendre compte d'un Ouvrage, il doit d'abord en saisir l'esprit; que s'il le critique, il doit avoir raison. M.

Aubert a oublié entièrement ces deux devoirs ; il se trompe sur tout ce qu'il reprend sans exception (*).

2°. Que si une Epigraphe tient au cœur, quelque tournure qu'on ait prise pour masquer son mécontentement, c'est tout bonnement à l'Auteur dont le passage est emprunté qu'il faut s'en prendre, & lui bien prouver qu'il n'a su ce qu'il disoit : alors tout ce qui est apuïé sur ce passage, tombe de soi-même.

3°. Qu'il faut ôser prouver à Mrs. de Voltaire, d'Alembert, Marmontel & Cochin, que les passages que j'ai raportés de ces hommes célèbres, n'ont pas le sens commun. Qu'il faut s'imposer cette tâche, sous peine d'être regardé comme un homme qui n'ose se froter aux gens qu'il fait plus forts que lui.

4°. Qu'avec un esprit juste & de la politesse, on peut démontrer que le plus habile homme s'est trompé, quand il s'est trompé. Bien entendu qu'on ne se permettra pas les termes de *ridicule*, d'*absurde*, d'*impertinent* ; parcequ'alors ces termes deviendroient autant d'injures méritées qu'on se diroit à soi-même, & d'autant mieux méritées, qu'on les auroit adressées mal-à-propos à un autre.

(*) Cet article est presque mot pour mot copié d'un avis de Mr. de Voltaire au Journaliste de Gottingue.

5°. Qu'après s'être permis des expressions semblables, ou pour s'autoriser à les employer, un Journaliste ne peut en être quitte auprès des Lecteurs qui examinent, en disant vaguement, que l'Auteur qu'il critique s'est permis des termes durs & outrageans, quand la lecture de l'Ouvrage n'en laisse apercevoir aucun de semblable contre personne.

6°. Qu'un Ecrivain qui se livre sérieusement à tant d'écarts & à des acufations aussi fausses, paroît témoigner pour les hommes un souverain mépris, & trop abuser de la permission de tout dire impunement : licence qui d'ailleurs tend bien moins à éclairer l'Art, qu'à tracasser & à calomnier les Observations de l'Artiste (*).

(*) *Hæc serio quemquam dixisse, summa hominum contemptio est, & intoleranda mendaciorum impunitas.* Plin. L. 37. C. 2.

Je raporte ce Latin, parcequ'il dit ma pensée, & parcequ'il ne faut pas mériter l'acufation de plagiat. En lisant le passage entier dans Pline, je me suis souvenu d'un autre endroit de cet Auteur : je l'ai cherché, & j'ai dit, après les avoir comparés tous deux ; je suis fort trompé si ce n'est pas encore là un chef-d'œuvre de contradiction. Le Lecteur en jugera.

Pline, en décrivant les Oiseaux apellés de Diomède, raconte *qu'ils étourdisent les Etrangers de leurs*

7°. Què je lui fournis encore de quoi grossir amplement son Journal, & que s'il ne réussit pas

cris ; mais que , par un admirable discernement , ils caressent seulement les Grecs , & qu'ils leur rendent cet hommage comme aux Descendans de Diomède. Jusques-là on retrouve , à-peu-pres , les Chiens du Mexique , s'il est vrai qu'ils perpétuent la vengeance de leurs Maîtres contre les Espagnols. Mais ces Oiseaux , ayant rempli d'eau leurs gosiers & leurs ailes , vont laver & purifier le Temple de Diomède : voilà le beau de l'affaire , & ce que Pline paroît fort éloigné de vouloir contredire. (l. 10. c. 44.)

Mais au 27^e Livre , où il raporte un fait semblable , vous trouvez un homme qui s'éleve de toute sa hauteur , qui frappe sur la sottise , qui n'aperçoit pas le contre-coup , & qui vous dit ; *je suis fort étonné que Sophocle . . . ait écrit , qu'au de-là des Indes , l'ambre vient des larmes que répandent les Oiseaux de Méléagre , lorsqu'ils pleurent ce jeune Chasseur. Qui ne seroit surpris qu'un tel homme ait cru cette fable , ou qu'il ait espéré de pouvoir la persuader à d'autres ? Car il n'y a pas d'enfant , si ignorant qu'on puisse le trouver , qui croie que des Oiseaux versent par année , une assez grande abondance de larmes , & qu'ils aient été pleurer aux Indes , Méléagre qui mourut en Grece. Ce n'est pas que les Eaux du Pinde ne soient la source de beaucoup de mensonges : mais c'est trop se moquer du monde que de dire sérieusement des choses si frivoles ; c'est montrer pour les hommes un souverain mépris , & c'est abuser de la permission de mentir impunément (l. 37. c. 2.)*

Si Pline avoit revu le 44^e Chapitre de son 10^e Livre ,

mieux la seconde fois qu'il n'a réussi la première, nous aurons la preuve complète de ses connoissances & de son jugement dans les Beaux-Arts.

8°. Qu'il a lu avec si peu d'attention l'Écrit dont il a cru rendre compte, qu'il n'a pas aperçu trois endroits absolument répréhensibles; mais qu'il les connoitra quand il verra la retractation

les Oiseaux de Diomède, fort dévots Sacrifains, l'auroient bien autant *étonné* que ceux de Méléagre. Mais si on l'eut fait apercevoir des menfonges, des faux jugemens, des fables dont son Ouvrage est tout défiguré; s'il eut aussi prévu les sottises que les siennes ont fait dire à d'autres, il eut été encore bien plus *étonné*. Enfin, si on lui eut dit; puisque vous convenez que la veine poétique est la source de beaucoup de menfonges, pourquoi donc vous *étonner* tant que le Poète Sophocle ait usé du privilège? Qu'auroit-il répondu? Plus on examine l'Ouvrage de Plin avec attention, & plus on trouve qu'il n'a laissé qu'une belle compilation informe, qu'il auroit sans doute renduë meilleure, s'il eut eu le tems de la revoir & de la finir; témoins, entre autres, les Oiseaux de Diomède, qui sont aussi bêtes que les Oiseaux de Méléagre. Au surplus, les Héros étoient en possession d'avoir, après leur mort, des Oiseaux pleureurs & Sacrifains. Memnon, tout comme un autre, n'en avoit-il pas aussi, qui à jour préfix, venoient balaier & arroser fort proprement son Tombeau? (Pausan. l. 10. c. 31.) Cette Note est, si l'on veut, une addition aux Passages de Plin recueillis dans ce Volume.

que j'en ai faite de mon propre mouvement. C'étoit cependant un point qui ne devoit pas échapper à un Journaliste *des Beaux-Arts*.

9°. Qu'il est fâcheux pour les Artistes, que quelques Ecrivains ne modèrent pas la forte envie qu'ils ont de traiter des Sujets qu'ils n'entendent pas assez; attendu qu'il y a une infinité de Lecteurs légers, qui ne deviennent que plus insupportables après la lecture d'Ecrits faits, par exemple, comme la critique de M. Aubert.

10°. Que si l'Art n'étoit pas mon objet unique, je regarderois comme avantageuse pour moi personnellement, la critique de M. Aubert; puisqu'elle laisse à toutes mes raisons la force & la justesse que j'ai pu leur donner.

11°. Que je n'ai d'autre réplique à faire à Mr. le Journaliste, que mes Observations sur le Marc-Aurèle; parceque le Journaliste & l'Artiste pourront rencontrer quelques Lecteurs attentifs & conséquents, & aussi parceque je n'ai ni le tems, ni le goût, ni le talent de me trouver, à point nommé, un chiffon polémique à la main.

12°. Que mon Ecrit sur l'Art est le fruit des observations & de la pratique de plus de 30. années, & que M. Aubert n'ayant employé qu'un instant de vivacité pour me répondre, il est dans l'ordre que l'un de nous deux soit plus réfléchi que l'autre.

13°. Que si chacun ne se donnoit la peine d'é-

crire que de ce qu'il fait, tout n'en iroit que mieux dans les Arts & dans les Sciences.

14^o. Qu'il est triste que dans le 18^e siècle, à Paris, des Gens d'esprit, des Littérateurs, montrent si peu d'adresse à saisir le sens des raisonnemens les plus simples; & que l'art de s'accrocher aux mots, quand les choses ne donnent pas de prise, pourroit bien être la preuve d'une défaite qu'on n'ose avouer, & que c'est d'ailleurs une petite ressource usée, que les bons esprits savent estimer tout ce qu'elle peut valoir.

15^o. Que la Théorie des Beaux-Arts est plus difficile que je ne croïois; puisqu'une personne, chargée par état d'en tenir le registre, s'y méprend d'une manière si étrange.

16^o. Qu'il eût été plus honnête & plus prudent à M. Aubert, de faire attention à l'*Avertissement* qui précède mon Ecrit, que d'insinuer à ses Lecteurs que je ne devois plus écrire de l'Art que je professe. Mais M. l'Abbé Aubert ne prevoïoit pas, qu'un beau jour on inséreroit dans le *Mercure de France*, août, 1773. (*) un petit examen,

(*) On trouve dans ce *Mercure*, p. 161, une très bonne dissertation sur l'Architecture des Romains. Si l'Auteur n'eut dit ni son nom ni sa profession, il eut encore été facile de voir qu'il est Architecte. Point de ces ornemens superflus, de ces tours adroits d'une Dialectique trop souvent employée pour enveloper ou le sophisme, ou l'ignorance de la chose, ou des riens. C'est l'Art lui

assez défobligeant & pourtant assez judicieux , de la quatrième Edition de ses *Fables nouvelles*.

17°. Que quelques Statues antiques sont pour certains raisonneurs , ce que quelques Livres anciens sont pour certains Lecteurs ; comme celui de Pline par exemple : ils les louent , parcequ'ils ont ouï dire à leur grand-père que leur aïeul les avoit loués. Que de génération en génération l'estime se transmet sur parole , & qu'on fiferoit certaines productions qu'on admire en baillant , si leur Auteur étoit notre contemporain , & qu'il n'eût pas l'avantage d'être de nos amis.

même qui parle , & qui dit bien ce qu'il fait produire.

Cette dissertation finit par un trait de critique hardi sur la disproportion de l'Eglise de St. Pierre de Rome : disproportion qui , contre le but de l'Art , fait paroître ce Monument plus petit qu'il ne l'est en effet. M. Cochin avoit fait aussi la même observation : il avoit exposé fort judicieusement les causes de ce défaut , & avoit indiqué les moyens de s'en garantir. C'est ainsi que la critique des savans Artistes jette une lumière sûre , & développe ou les foiblesses ou les beautés d'un Ouvrage. Voilà deux Artistes à qui la foule & les siècles n'en ont pas plus imposé , qu'à l'Auteur des *Réflexions sur la Statue de Marc-Aurele* ; cependant quelle différence entre l'étonnant *St. Pierre de Rome* & cet Equestre du Capitole ! (Voyez *Oeuvres diverses de M. Cochin*, tom. 3, p. 257. 1771.)

18°. Que si je faisois la revuë des 4 Volumes de M. Aubert, je pourrois bien y trouver plus d'erreurs sur l'Art qu'il ne pense, & démontrer que l'Ecrit de l'Artiste est, pour le moins, aussi utile à l'Art, que ceux du Littérateur pourroient lui être dommageables.

19°. Que M. Aubert, Journaliste des Beaux-Arts, a un intérêt tout particulier que les Artistes n'écrivent point, & sur-tout qu'ils n'écrivent pas de manière à deffiler les yeux du public.

20°. Que si M. Aubert se rétranchoit à dire, que l'autorité de plusieurs siècles à rendu, au moins, probable la supériorité du Cheval de Marc-Aurele, ainsi que la connoissance de Pline dans nos Arts; vous lui répondriez, qu'une probabilité n'a jamais passé pour une raison que dans les têtes inconséquentes, & qu'il ne faut qu'avoir vu, lu & vécu avec un peu de réflexion, pour savoir que le plus probable n'est pas toujours le plus vrai. Que, par exemple, il a été long-tems plus que probable que le Soleil tourne autour de la Terre, & qu'il a aussi paru plus que probable à M. Aubert, que ses raisonnemens, ses preuves & ses jugemens l'emportent de beaucoup sur les miens; cependant vous savez où en sont à présent ces deux probabilités. Ainsi vous concluez facilement avec moi, que ceux qui soutiendroient qu'un Cheval de bronze & un Ecrivain Latin sont sans reproches, par la raison qu'ils ont l'un & l'autre la sanction des siècles.

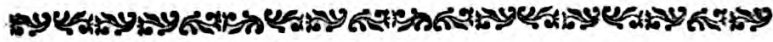
cles, pourroient bien ne pas foutenir la verité, & qu'on perdrait souvent si on gageoit toujours sur leur parole.

219. Que cependant, si M. Aubert veut prendre la peine de relever les fautes *réelles* de cette Edition, je lui serai fort obligé; ou que s'il ne trouve pas mon barbouillage assez passable pour mériter sa colere, peut-être aura-t-il raison.

Voilà, Monsieur, quelques idées que votre Lettre a occasionnées: c'est par elle seule que je connois l'Article qui me concerne dans le Journal de M. Aubert, & je crois le bien connoître.
A. St. Petersbourg.



QUELQUES IDEES
Q U'U N E
GAZETTE ALLEMANDE
A OCASIONNEES.



LEs personnes qui s'occupent des Beaux-Arts, qui ont lu les *Observations sur la Statue de Marc-Aurele*, & qui n'entendent pas l'Allemand, sont priées de jeter un coup-d'œil sur la Traduction suivante. Elles verront jusqu'à quel point il y a des gens qui savent lire, écrire & raisonner. Elles admireront aussi les grandes lumières que certains jugemens répandent dans le public. Adorons la providence qui rassemble à Göttingue, un Marchand de papier, un Imprimeur & un Gazettier : elle permet aussi qu'il se trouve des Lecteurs, afin qu'il y ait du pain & de l'ennui pour tout le monde.

Gazette Littéraire de Göttingue. N°. 118.

3 Octobre, 1771.

„ AMSTERDAM.

„ Rey a imprimé cette année, en 210 pages 8°. *Observations sur la Statue de Marc-*

„ *Aurele*, par *Etienne Falconet*. L'Auteur est
„ un Sculpteur qui travaille à la Statue de
„ Pierre le Grand, & qui s'est chargé parti-
„ culièrement du Cheval, car la Tête du Hé-
„ ros est d'une Ecolière. On l'a impatienté par
„ des critiques sur son Cheval, quoiqu'il se soit
„ donné des peines infinies pour le deffiner
„ d'après de beaux Chevaux montant au galop.
„ A la fin la mauvaise humeur l'a pris, & il
„ attaque actuellement toute la nation des Cri-
„ tiques, à qui il dit tout net, qu'un Savant
„ ne peut pas juger des Ouvrages de l'Art, &
„ que l'Artiste seul en est Juge compétant. Il
„ démontre que depuis Cicéron jusqu'à Win-
„ kelmann & Mofes, les Gens de Lettres n'ont
„ point été Connoisseurs du tout, ou qu'ils ont
„ absolument mal jugé. Les Chevaux anciens
„ ont leur tour : on prouve au Cheval de Marc-
„ Aurele, que du derrière il va le grand pas,
„ tandis que du devant il ne fait que piaffer.
„ Les Chevaux du Capitole & ceux de Vénise
„ ne sont pas mieux traités. Il n'y a qu'un pe-
„ tit Cheval écorché de la Villa-Mathei qui re-
„ çoit des éloges. En passant on élève Puget
„ par dessus tous les Sculpteurs, à cause de la
„ *circulation sensible* ; expression très métapho-
„ rique, qui traduite, signifieroit *des Veines*
„ *gonflées*. C'est mal - à - propos, continuë M.
„ Falconet, que Winkelmann a prétendu qu'on
„ peut tolérer des négligences dans les parties
„ les moins importantes, en faveur de la beau-
„ té du total. Le Cheval du Bernin est anéan-

„ ti. Winkelmann s'est aussi trompé comme
 „ Savant, & il a quelque fois cité faux: pour
 „ du Goût, il n'en avoit aucun. Jaucourt sur-
 „ tout, est rudement traité. Mariette à mal des-
 „ finé les anciennes Pierres gravées. Une jolie
 „ invention, aparemment de Pierre premier,
 „ sur une Pierre gravée; il est représenté tail-
 „ lant dans une Pierre, encore à demi-brute,
 „ une Statue de la Ruffie. Bien-tôt *nous autres*
 „ *Gens à Latin*, nous pourrions tourner contre
 „ M. Falconet ses propres armes. Il écrit con-
 „ tre le Comte de Caylus, qui ne vouloit pas
 „ que la Prunelle fût dessinée; ici M. Falco-
 „ net empiete sur nos droits. Ses raisons ne
 „ valent rien, & ce n'est pas seulement dans
 „ quelques regards qu'il faut que la Prunelle
 „ soit visible, mais dans tous; car c'est une
 „ partie d'un globe plus petit que le reste de
 „ l'Oeil. Le divinement sérieux Moyse de Mi-
 „ chel-Ange, est indécemment vêtu, dit M.
 „ Falconet, & ses Mains sont mal placées. Le
 „ Bacchus du même, ne vaut rien du tout. Voi-
 „ ci encore une nouvelle invention du Lord
 „ Shaftsbury, comment il faudroit représenter
 „ l'Hercule choisissant. Notre Artiste prend
 „ pour une injure que le Lord ait osé prescrire
 „ à un Peintre, ce qu'il avoit à faire: cela va
 „ trop loin. Lorsqu'un Peintre prend de l'ar-
 „ gent pour ses Ouvrages, l'Amateur à droit
 „ d'exiger qu'il exprime ses idées. M. Falconet
 „ confond ici deux classes tout-à-fait différen-

„ tes : on ne marchandé point avec un Poëte
 „ pour unè Peinture.

J'imagine que ce cher Monsieur a dû faire le raisonnement qui fuit, & qu'il en aura été tout joieux. *Mon Libraire fait ce qu'il faut que j'écrive, j'ai un prix fait à tant la feuille, c'est à moi d'obéir, sous peine d'être cassé aux gages. Donc, l'Amateur qui paie un Tableau, a non seulement le droit de prescrire au Peintre ce qu'il doit représenter, mais il doit aussi arranger les différentes parties de la Composition, puisque c'est lui qui paie. Donc, on expédie de la Peinture comme j'expédie mes Gazettes: voilà qui est démontré; allons, saute Marquis.*

Je demande bien pardon à M. le Gazettier; mais j'ose croire qu'il auroit encore pu raisonner autrement. Il auroit pu dire, par exemple: *Quoiqu'il se fasse aujourd'hui à Gotingue, une Gazette toute remplie de sens, de goût, de belles connoissances, & par conséquent fort instructive, à tant la feuille, il ne s'ensuit pas nécessairement, que le génie d'un Peintre doive se paier à tant l'aune; & parceque Monsieur mon Libraire dit à son serviteur fais ceci, & qu'il le fait, il n'en faut pas conclure non plus, qu'un Amateur de bon sens, un Connoisseur, doive faire les Compositions du Peintre qui lui fait des Tableaux; attendu qu'un Connoisseur ne s'adresse jamais à un ignorant.*

Chacun fait que des Ouvriers littéraires vendent leurs productions, marché fait, jusqu'à 30. sous la feuille au Libraire qui les leur com-

mandoit; leurs grands Vers étoient à 4. francs le cent, & les petits à 40 sous: respectons la misère! Mais je ne crois pas que Rubens, Apelles, Aristides, Phidias, Michel-Ange, Pucet, le Sueur, Bouchardon, & tant d'autres Artistes célèbres, fussent gens à laisser faire leurs Compositions par ceux qui les païoient. Je ne crois pas même que ces Amateurs-là fussent assez bêtes pour le *prétendre* ou l'*exiger*. Si ce Monsieur avoit la moindre notion de l'Art, & celui d'en raisonner; s'il savoit comment une grande Impératrice en use avec le Statuaire qu'elle a chargé, non de *travailler particulièrement à un Cheval*, mais de composer, d'étudier, d'exécuter un des plus grands Ouvrages de Sculpture; il verroit combien le procédé d'un génie supérieur est un puissant aiguillon pour l'Artiste; combien il agrandit & développe les ressorts de son ame: c'est ainsi qu'il reçoit l'inspiration, tandis que les procédés contraires ne sont propres qu'à rétrécir toutes ses facultés. Quelle distance il y a entre un esprit éclairé, une ame vraiment grande, & la *Nation* importune des donneurs d'idées à outrance. Un sentiment juste, un tact privilégié, mais toujours communiqué avec le ton de la déférence dont le principe est l'encouragement, auroient bien de quoi faire honte à tant d'aveugles qui jouent les clair-voïans, s'ils entendoient cette Souveraine Auguste juger les productions des Beaux Arts. Ainsi, comme le pauvre homme à 40 sous ne fait pas règle pour le Poëte, il faut que notre
cher

cher Gazetteur se mette bien dans la tête, que l'autre pauvre homme qui barbouille de la Couleur, ne fait pas règle pour le grand Peintre & le grand Statuaire, quoiqu'on les paie aussi.

Ce savant *Homme à Latin* n'a ni vu, ni su que je m'étois trompé deux ou trois fois sur l'Ouvrage de M. Mofès; Ouvrage Allemand, Ouvrage célèbre ou qui mérite de l'être. Tant il est vrai qu'on peut bien être *Gens à Latin*, s'en vanter même assez plaifamment, & ignorer ce que tout bon Gazetteur Allemand doit connoître; car vous pensez bien que si celui-ci eût pu apercevoir ces deux ou trois fautes, il n'eût pas manqué d'en avertir le Public: mais il aura lu M. Mofès comme il m'a entendu.

Un Savant de ma connoissance, va mettre au jour un beau *Traité sur les différentes manieres d'atraper les Mouches, ou l'Art de se procurer des loisirs agréables sans peine & sans malice; Ouvrage utile aux personnes de tout sexe, de tout âge & de toutes professions.* M. le Journaliste de Göttingue sera prié d'en rendre alors un compte aussi instructif, aussi lumineux que celui qu'il a rendu des *Observations sur la Statue de Marc-Aurele*; attendu que tout Art, quel qu'il soit, doit également ressortir de son tribunal, ainsi que chacun peut bien le voir ici.

Je supplie le Lecteur de me pardonner le sang froid que j'ai eu d'insérer ici la Traduction de ce *qui-pro-quo* amphigourique, tourné en galimatias. Il est bon cependant d'afficher une fois

ces sottises; cela s'appelle, donner une loge à la Foire aux fauteurs de St. Médard. Les personnes qui ont eu la bonté de me traduire cette Gazette, m'ont assuré aussi, que l'Auteur écrit d'une manière si louche & si décousue, qu'il est impossible de lui trouver du sens dans aucune langue; *rem verba sequuntur*: on pense même que l'Article pourroit bien être traduit d'un texte mal entendu. Je m'estime heureux que des occupations utiles & agréables ne me permettent pas de m'occuper davantage de productions aussi maussades; on n'y revient pas deux fois. Permis cependant à tout malade d'évacuer le résidu d'un mauvais chile. Je lui souhaite une meilleure santé, & que Dieu l'ait en sa sainte & digne garde.

Il ne paroît pas que depuis l'*Avis à l'Auteur du Journal de Gottingue*, qu'un homme très célèbre (a) & infiniment au-dessus des travers d'une Gazette, n'a pas dédaigné de lui donner; il ne paroît pas, dis-je, que ce Journaliste se soit amendé. L'*Avis* commence, comme on fait, par ces mots: *Quand un Journaliste veut rendre compte d'un Ouvrage, il doit d'abord en saisir l'esprit. Quand il le critique, il doit avoir raison. Le Journaliste de Gottingue a oublié entièrement ces deux devoirs: il se trompe sans excep-*

(a) M. de Voltaire.

tion sur tout ce qu'il dit (b). Et on le lui prouve sans réplique.

(b) On lit dans un Supplément à la suite de cet Avis, que l'Édition de Genève est corrigée par l'Auteur même. Cependant cette Édition contient, comme toutes les autres, une erreur de fait qui aura encore échappé à M. de Voltaire. Elle est dans une Note du *Temple du Goût*, & je l'observe parcequ'elle concerne la Sculpture.

Girardon mettoit dans ses Statues plus de grace, & le Puget plus d'expression. Les Bains d'Apollon sont de Girardon, mais il n'a pas fait les Chevaux; ils sont de Marfy, Sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec Girardon. Le MILON & le Gladiateur sont de Puget.

Lorsqu'on se préparoit à faire la belle Édition in 4^o. des Ouvrages de M. de Voltaire, j'écrivis à cet illustre Auteur, que de sept Figures qui composent les Bains d'Apollon à Versailles, il n'y a que les quatre sur le devant qui soient de Girardon; les trois autres sont de Renaudin, & sont mauvaises: qu'il n'y a qu'un des deux Groupes de Chevaux qui soit de Marfy, celui à la gauche d'Apollon; l'autre est de Guerin, Sculpteur des plus médiocres, ainsi que son Groupe, dont pourtant j'ai entendu mille gens qui n'étoient pas bêtes, faire l'éloge, & lui donner la préférence sur les Chevaux très fins, très spirituels de Marfy. Savez-vous pourquoi ces éloges & cette préférence? C'est que dans ce mauvais Groupe, il-y-a un gros Rouffin qui allonge le Col pour boire, & que cette action, toute misérable qu'en soit l'exécution, est naturelle & commune.

Si c'est encore le même Journaliste qui se trompoit ainsi sur l'Histoire & la Littérature, que doit-on attendre de sa judiciaire sur le fait des Beaux-Arts? Oublions-le donc sans retour, & passons à des choses plus utiles.

Peintres, Sculpteurs, soiez l'ame de vos Ouvrages; sachez penser & composer; sachez du moins vous rendre juges, & bons juges, des idées & des avis qui vous sont donnés; ou je vous plains. Si, par exemple, il s'agissoit d'un

Enfin, j'ajoutois dans ma lettre, que le Puget n'a point fait de Gladiateur, & qu'il falloit dire, *le Milon & l'Andromède sont du Puget*. Le Gladiateur mourant, qui se voit dans le Parc de Versailles, est une Copie d'après l'Antique, faite par Michel Maunier ou Monier; Sculpteur, qui n'étoit pas digne de mêler ses travaux avec ceux de l'étonnant Puget, & qui ne devoit pas s'attendre à être un jour pris pour lui.

Supposons qu'un Statuaire eût écrit, que le Venceslas est de Rotrou, mais qu'il n'a pas fait les deux Phèdres; qu'elles sont de Racine: que Rodogune & la Pharsale sont de Corneille. Supposons encore, que ce Statuaire fût de la plus grande célébrité. N'est-il pas vrai qu'on pourroit prendre la liberté de lui dire: vous êtes un homme étonnant, cela est certain; mais lorsqu'il s'agit des talens que vous n'avez pas, lorsque vous voulez assurer des faits que vous ignorez absolument, adressez-vous aux Gens du métier; ils vous donneront de bonnes informations, & vous aurez quelques égards à leurs avis? C'est très-assurément ce qu'auroit fait M. de Voltaire, si ma Lettre lui fût parvenue, & la même faute ne se trouveroit pas encore dans la belle Edition in 4^o.

Monument en Sculpture, dont la Composition fût toute allégorique & de plusieurs Figures, avec les Attributs relatifs au Sujet; n'est il pas vrai que si le Sculpteur n'a pas été lui-même le Créateur, l'ame de sa Composition, & que la pensée soit très fautive à plusieurs égards; n'est il pas vrai, dis-je, que ce Sculpteur aura tout le tems de sentir l'inconvénient des idées puisées dans une métaphysique qui n'est point celle de l'Art? Je suppose aussi qu'après l'Ouvrage fini, l'Artiste fût obligé de reconnoître la justesse de la critique qui pourroit en être faite. Si avec des fautes essentielles dans l'idéal, un grand Ouvrage de Sculpture est beau pour l'Exécution; que ne feroit-il pas aux yeux des hommes éclairés & à ceux des vrais Connoisseurs, si la pensée répondoit à l'exécution? S'il ne falloit regarder le Peintre & le Sculpteur que comme des Ouvriers sans génie, on ne s'en prendroit qu'à celui de qui ils auroient accepté l'idée. Concluons donc, qu'il faut que l'Artiste pense lui-même son Sujet; ou que s'il en reçoit la pensée de Gens plus instruits que lui, il doit s'en rendre absolument le maître, & l'affujeter aux convenances & aux besoins de son Art (*).

(*) On trouve dans un de ces petits Livres qui mettent les Gens au fait des choses, *le Tombeau de Mde. de Lalive de Jully, exécuté (à St. Roch) par M. Falconet d'après les Dessins de M. son mari, &c.* (Voyage pittoresque de Paris, p. 110. edit. de 1757.) Voilà une de ces gentilleses d'Amateurs qui réjouissent d'autant plus l'Artiste, qu'il peut se donner le plaisir de les saluer quand il les rencontre; parcequ'assurément une politesse en mérite une autre. IL EST FAUX & très faux, que M. de Lalive m'ait donné un Dessin *de sa façon*, ni aucun autre, pour cet Ouvrage; car tout foible qu'il est, je ne l'aurois pas fait à ce prix. J'ai exécuté une Figure de Pier-

Quant aux essaims qui bourdonnent autour de l'Artiste, ils peuvent être aussi fort dangereux s'il ne fait pas les écarter ; parcequ'avec la meilleure intention de contribuer au bien de l'Ouvrage & au progrès de l'Art, ils peuvent tout gâter. On voit bien qu'il n'est pas question ici des conseils justes & éclairés que l'Artiste doit toujours écouter avec plaisir, & qu'il doit même saisir avec empressement ; puisqu'il en peut résulter un bien de plus pour son Ouvrage. Mais celui qui vous dit mystérieusement, *je ne voudrois pas que cela fût ainsi, je changerois cet endroit, cet autre ne me plaît pas*, ne dit souvent que des mots inutiles ou dangereux : inutiles, si l'Artiste a pris un bon parti, & qu'il en soit sûr ; dangereux, si l'Artiste est encore incertain, & que sur des mots en l'air, il aille retourner & perdre une bonne chose : il y en a quelques exemples. Eh ! Mr. *Gobemouche*, dites ce que vous voudriez, & comment il faudroit faire ce qui vous déplaît ; l'homme qui travaille, verroit bientôt à qui il auroit affaire, & pourroit vous envoyer dîner avec votre ami *le Pirée*. Ainsi, gardons-nous d'accorder à ces importuns frères la première observation gauche qu'ils s'aviseroient de balbutier ; car si une fois nous nous

re pour la Laiterie de Crecy d'après un Croquis de Boucher ; Mrs Coustou, Allegrain & Vassé en firent autant : mais c'est que Boucher étoit Boucher, & qu'il y eut des ordres supérieurs : avec tout cela, ce n'est pas la plus belle action que nous ayons pu faire de notre vie. J'ai fait aussi un fort mauvais Modèle représentant la France qui embrasse un Buste du Roi, & ce ; sous la dictée de M. Charles Coypel ; mais ce M. Charles Coypel étoit Premier Peintre du Roi, & l'Ouvrage étoit celui du besoin d'un jeune homme ; aussi est-il brisé dans quelque coin ; du moins j'ai prié qu'il le fut.

laissons entamer , soïons certains qu'ils auront conduit l'Ouvrage dont nous n'aurons été que les Manœuvres ; & si bien Manœuvres , que sans leurs lumières , nous n'eussions produit , à les entendre , qu'un tissu de fautes & de traits d'ignorance. Ne livrons pas sur-tout notre géniture à la discrétion d'une douzaine de Médecins , si nous voulons laisser au monde une belle postérité.

Mais au moins ceux qui , pris au dépourvu devant un Chef d'œuvre de l'Art & à côté d'un Artiste , ne laissent échapper aucun mot d'éloge ou de blâme , aucune observation , ne doivent-ils pas être regardés comme très prudents & très modérés ? Ne doit on pas leur tenir compte d'une réticence qui peut avoir son principe dans la défiance de soi-même ? Assurément ; & tous les hommes qui se régilent sur ce principe , méritent nos éloges. Mais si dans la conversation , ces hommes à réticence disent ensuite à l'Artiste ; *vous voyez & vous décidez du premier coup-d'œil : pour nous , qui voulons démontrer & donner des raisons sûres , nous examinons & nous pensons longtems.* S'il arrivoit , dis-je , que ces Penseurs nous fissent cette déclaration ; ne pourroit-on pas croire qu'ils ne nous diroient pas tout ? Et sans trop hasarder , ne pourrions-nous pas imaginer qu'il leur resteroit encore à dire ; *nous n'avions jamais vu cet Ouvrage ; nous n'en avions jamais entendu parler ; nous n'avons pas recueilli les voix ?* On seroit beaucoup plus certain alors de ce qu'ils pensent , & l'on sauroit à quoi s'en tenir , quand on les entendroit ailleurs pronon-

cer fort juste sur toutes les beautés & tous les défauts d'un Tableau & d'une Statue.

On voit bien que je ne parle par des *vrais* Connoisseurs que nous ne saurions trop estimer, mais de ceux qui ont seulement la manie de le paroître. Si leur secte nous importune, nous rencontrons aussi par fois, sans sortir de la nôtre, des têtes renversées qui nous désespèrent. L'Artiste toujours content de lui, toujours bouffi de son savoir, & toujours le criant, même à ses Confrères qu'il regarde du haut de son petit orgueil comme des profanes qui n'entendent rien aux mystères; cet Artiste, dis-je, est une espèce d'animal en démence continuelle, un être que chacun fuit en admirant ce qu'il y a de beau dans ses Ouvrages. Mais l'espèce heureusement en est fort rare. Si elle étoit commune; si chacun de nous disoit à son Confrère, *admirez mon génie, vénérez mes talens*, & vouloit forcer les autres à voir dans ses Ouvrages ce que souvent il y voit seul; il faudroit fermer les portes de l'Académie, cesser de peindre & de sculpter, ou bâtir nos Ateliers aux *Petites-maisons*.

Voilà sans doute une manie fort insupportable, & qui rend celui qui en est ataqué odieux à ses Confrères & à la Société. Mais il est un autre défaut, dont l'excès produiroit la douleur & le découragement dans l'ame de celui qui en seroit atteint, si l'énergie de ses ressorts ne l'en garantissoit. Ce défaut, c'est la modestie. Je connois un Artiste que les Chef-d'œuvres des grands Maîtres étonnent continuellement, que les beau-

tés de la Nature ravissent, quand il les étudie. Cet Artiste ne revient de son enthousiasme que par un retour sur lui même, & pour se comparer à tant de merveilles, qui ont toujours à ses propres yeux le droit de l'humilier. Jusques-là il n'est pas répréhensible: mais, soit que les traces du Sublime restent longtems gravées dans son cerveau, soit qu'il ne connoisse pas assez les hommes à qui il s'adresse, il leur parle quelquefois de ses Ouvrages avec une modération si niaise & si outrée, qu'il trouve souvent des esprits assez ronds pour le prendre au mot, & pour répéter à d'autres comme une vérité exacte, ce que son respect pour les Chef-d'œuvres lui fait dire & croire sur son propre compte. Que fera-t-il donc? Endossera-t-il la robe de charlatan? Non; mais il conseillera aux hommes qui courent la carrière des talens, de ne jamais parler de leurs productions qu'à des esprits éclairés sur l'objet dont ils ont à les entretenir, & sur tout de bien distinguer d'entre les autres ceux dont ils auroient pu blesser la vanité par la découverte de leur ignorance. L'Artiste dont je parle a promis de se corriger. Nous verrons s'il tiendra parole; c'est-à-dire, si en continuant d'être modeste, il choisira mieux ses Auditeurs.

Malgré les lumières universellement répandues, il existe encore une sorte de faux, même dans quelques esprits du premier ordre. Quand on l'aperçoit chez nos anciens Financiers, on se le contoît pour se faire rire. Mais une autre classe d'hommes, bien différente, en est encore

passablement entichée; c'est-à-dire en partie, car on fait que le plus grand nombre aime nos Arts & en connoît l'esprit. Si M. de la Nauze a dit, que la Théorie de l'Art est plus particulièrement le partage des Savans, & que la Pratique & l'Exécution sont notre affaire; ce n'est qu'une boutade inconséquente, puisqu'ailleurs il dit, que nous devons réunir, *chacun en particulier, ou du moins partager entre nous, les plus vastes Connoissances*. Quand on est privé de celles d'un Art, on reste en de-ça, ou l'on se jette au de-là, sans savoir pourquoi, comme le prouvent ces paroles de notre Académicien. Le Peintre & le Statuaire n'ont pas besoin à la rigueur, *des plus vastes connoissances*: il leur faut seulement une instruction qui puisse les soustraire à l'impérieuse & humiliante férule des pensées d'autrui. Mais s'il y en a qui n'ont ni instruction ni génie? Eh bien, ceux-là ressemblent à ces Ecrivains dont la Prose & les Vers n'ont ni ame ni génie: le Peintre & le Statuaire pourroient leur dire aussi, *mettez-vous là, rimez ou écrivez ma pensée*; & cette pensée pourroit être belle: on pourroit prendre celui qui l'auroit écrite, pour un homme de génie, s'il avoit su la rendre. Ne voyez-vous pas que dans cette affaire, le plus dépourvu d'idées est obligé de s'en passer, ou d'avoir recours à son voisin, quelque Atelier qu'il occupe; & que le plus honnête est celui qui publie le moins ses générosités? Vous savez aussi, que donner une idée à un sot, c'est semer sur la pierre; que vouloir maîtriser le génie, c'est le rendre bête; & qu'un

mot à-propos , est quelquefois le germe d'une belle & grande chose : le *piu su* de Piètre de Cortone , a fait faire au Bernin la Chaire de St. Pierre. Mais oublions M. de la Nauze & ceux qui lui ressemblent , rapportons seulement quelques Anecdotes , & finissons.

Je me souviens encore , comme si je le voïois , d'un homme de Lettres fort célèbre , qui s'étoit adressé à un Graveur fort médiocre , pour exécuter un Frontispice qui devoit être placé à la tête de ses Ouvrages. La Gravure finie , se trouva ne rien valoir : le Littérateur généreux s'imagina qu'il n'avoit pas assez païé , fit recommencer la besogne , donna le double , & la Gravure ne devint pas meilleure. Désespéré , il contoit sa chance à quelques Artistes. Un d'entre eux lui dit ; Mr. pensez-vous qu'en s'adressant à un mauvais Poëte , & en lui donnant beaucoup d'argent , ces deux moïens réunis pussent produire un Poëme excellent ? L'homme célèbre se jugea dans l'instant ; il répondit , *je ne suis qu'une bête*. Il ne l'étoit en vérité pas ; mais il avoit cru jusques-là que nous étions des Ouvriers à tant la pièce , & que nos Ouvrages devenoient meilleurs en raison du prix qu'on nous en donnoit : & c'étoit M. Piron. Il n'est pas le seul homme de génie persuadé que nos Arts ne sont qu'une espèce de métier qui ne demande pas autrement du génie & du sentiment , & qu'il est donné d'y faire le mieux possible à quiconque y apportera le plus de soin possible.

Un autre Littérateur , célèbre aussi , avoit autant que je puis m'en souvenir , fait modèler

son Buste par un assez médiocre Sculpteur, & comme de raison, le Portrait étoit médiocre. L'un recommençoit l'Ouvrage, l'autre augmentoit la somme. Enfin plaintes & doléances me furent portées. *Voiez un peu, disoit-on; je lui donne autant de séances qu'il en demande, autant d'argent qu'il en veut, Imaginez-vous qu'il a été quinze jours à faire mes deux Oeilles.* Je répondis: ce Sculpteur-là n'est pas trop bête; il est seulement trop longtems à donner une leçon, s'il est vrai qu'il ait été quinze jours à vous tirer les Oeilles.

La fureur de protéger est ancienne, le ridicule qu'on a jetté sur certains Protecteurs, n'est pas nouveau; cependant nous sommes toujours incommodés de cette humeur dangereuse: la vanité & le besoin de se donner de la confiance qui la renouvelle & la perpétue, la fera durer autant que les Beaux-Arts: les vrais Protecteurs auront toujours leurs singes.

J'ai connu un jeune Sculpteur, né avec les plus heureuses dispositions, à qui une assez plate aventure fit abandonner ses études & quitter la Sculpture. Il avoit fait un Modèle pour un de ces ridicules Protecteurs. L'Ouvrage humblement présenté, fut reçu avec emphase, & l'Artiste s'en retourna comblé d'éloges. Un jour qu'il revint chez son Mécène, il aperçut dans un coin de la loge du Portier, quelque chose qui avoit l'air d'une Figure. Il entre, il regarde, & voit son Ouvrage. Montera-t-il? S'en ira-t-il? Du même pas il va trouver un ami de l'Amateur, lui conte sa disgrâce, & le prie d'en de-

mander l'explication. La demande fut faite, & voici la réponse: *Il vint ici l'autre jour un Connoisseur en qui j'ai toute confiance; il m'a assuré que la Figure ne vaut rien du tout: aussi-tôt j'en ai regalé mes Laquais, qui l'auront fait passer à mon Suisse. Et puis, j'y avois aperçu quelque chose de cassé, & je vous dirai que sur cet article je suis très rigoureux: j'aime la perfection en tout, & cela à tel point, que si la plus belle Statue de marbre avoit eu un petit Doigt cassé & racommodé, je la ferois jeter par les fenêtres. Et j'y étois, & je l'ai entendu.*

Il y a des façons de voir & de juger tellement originales, qu'on ne les imagineroit pas. Si on faisoit une quête des travers de cette espèce, & que la somme fut envoyée à l'Auteur délicieux des *Contes moraux*, il auroit à discrétion de quoi composer encore un excellent *Connoisseur*: ce qui suit pourroit y figurer.

J'ai rencontré dans mon voyage de Paris à St. Petersbourg, un Statuaire qui faisoit une Figure Equestre, & j'ai un peu causé avec lui. Il me contoit que de ces gens qui prennent un ton, regardoient son Ouvrage d'en bas, & trouvoient la Jambe du Cavalier du côté opposé au leur, d'un bon pied plus longue que l'autre; & il ne revenoit pas de son étonnement. Pour le remettre un peu, je lui dis: ces regardans-là pouvoient être des Aveugles-nés à qui on avoit récemment abattu la cataracte, & qui étoient sortis trop tôt de leur chambre; ou du moins ils

n'avoient pas encore fait leur Cours de perspective. Je n'en fais rien, répondit l'Artiste, mais j'ai appris que ces personnes ont rarement la foiblesse de douter, qu'elles décident rapidement, & qu'on ne les a pas vues dans le Temple du Goût.

Tout en causant, j'allai voir l'Ouvrage, qui ne me parut pas sans mérite. Hé bien! croiriez-vous, me dit le paisible Statuaire, croiriez-vous qu'il y a des têtes assez mal faites pour répandre ici, que mon Ouvrage n'est qu'une production vicieuse du caprice, & que la Statue n'est pas dans les règles? Oh! que oui, je le crois. Je crois aussi, que si vous demandiez à ces bonnes têtes, quelle est la règle d'une Statue Equestre, vous les embarrasseriez beaucoup. Demandez leur un peu, quelle est celle d'un Obélisque sur sa Base, & envoiez les moi au Cavalier Bernin, dans la Place Navone.

Mais écoutez. Feriez-vous la Statue du Jupiter Olympien, dont *la majesté de l'Ouvrage égaloit, disoit-on, le Dieu?* — Pas plus que l'Apollon Pythien du Vatican. — Hé bien! Phidias qui fit ce Jupiter sublime; Phidias, dont la supériorité bleffoit l'envie, & qu'elle ne pouvoit ataquier par le talent, ne put lui échapper par des côtés que vous ne devinez pas. Il fut premierement acufé d'avoir volé une partie de l'or dont il avoit fait la Statue de Minerve. Mais son innocence prouvée par le poids de l'Or qui se trouva juste, il n'en fut

pas moins jetté dans une prison, où l'on dit que ses ennemis l'empoisonnerent; car il avoit, (chose abominable) il avoit gravé son Portrait & celui de Périclès dans le Bouclier de la Déesse. — Comment se peut-il que des monstres. . . . ? — Attendez s'il vous plait. On avoit suscité contre lui un de ses Ouvriers nommé Menon, pour être son acusateur; & comme une bonne œuvre doit être honorée & protégée, ce Menon fut exempté, par un décret public, de toute charge, de tout impôt; & le même décret enjoignoit aux Magistrats & autres Officiers, de veiller à la sûreté du délateur. Notez bien aussi, que Phidias étoit ami & protégé de Périclès; & vous savez ce qu'étoit Périclès à Athènes (*). — Encore une fois, se peut il que la méchanceté des hommes. . . . ? — Adieu, mon cher & honnête confrere; travaillez, laissez dire, ne soiez d'aucun tripot; & quand votre Ouvrage sera fini, qu'il sera public, je vous réponds que vos bonnes têtes seront un peu déconcertées; mais comptez que plus l'Ouvrage sera beau, plus elles voudront lui trouver des défauts.

Encore un mot. Vous avez vu la cruauté lâche que le talent suprême acabloit; vous a-

(*) Voyez Plutarque, dans *la Vie de Périclès*, ch. 19.

vez vu l'atrocité de la calomnie, l'insolente accélératresse de la haine, perdre un homme rare; vous savez aussi que Virgile avoit son Mœvius: pourquoi donc ne ririez-vous pas avec tous les honnêtes gens de l'insecte impuissant qui vous picote? Le tems des *Menons* & de leur décret n'est plus. Il est vrai que nous aurons toujours des *Mœvius*; mais ils sont désormais en mépris à la terre. J'embrassai mon cher confrere, & je continuai ma route vers St. Petersbourg, où, s'il n'y a pas encore de *Phidias*, on ne voit pas non plus de *Menons*.

Depuis l'age de 18 ans que j'ai commencé l'étude de la Sculpture, jusqu'à 50 que je quittai Paris, j'ai eu le tems de voir & d'entendre une foule de traits, non pas à la vérité semblables à celui de Phidias, car on en trouve peu de cette espèce; mais, *par trois raisons*, je ne les dirai point. La première est, qu'en croiant instruire ou amuser son Lecteur, il arrive qu'on le fâche ou qu'on l'ennuie. Pour les deux autres, on me dispensera de les dire.

Si l'on trouvoit qu'ici ou ailleurs, j'aie pris un *ton tranchant* qui ne peut qu'indisposer contre mes raisons, je prierois les délicats de s'observer eux-mêmes, & de bien examiner s'ils sont en état d'entendre la vérité sans fard, s'ils ont la vue assez bonne pour soutenir sa lumière; & sans rapeller ces hommes
vrais,

vrais, ces hommes nécessaires qui ont éclairé des aveugles dont la reconnoissance ne s'exprimoit qu'avec leur bâton, je les prierois seulement de me dire ce qu'ils pensent d'un homme doux, aimable, honnête, que les agrémens de son caractère rendent précieux à tous ceux qui le connoissent, & qui a écrit sans que personne ait sourcillé : *La superstition ou l'orgueil des Princes & des Particuliers ont souvent produit par la main des Arts, de ces fruits extravagans dont il seroit injuste d'accuser les Artistes qui les ont fait paroître. Dans plusieurs Compositions, l'Artiste pour sa justification auroit dû écrire au bas : j'ai exécuté ; tel Prince a ordonné. Les Connoisseurs & la Postérité seroient alors en état de rendre à chacun ce qui lui seroit dû, & de pardonner au génie luttant contre la sottise.* (M. Watelet, Article *Esquisse*, page 982, tome 5. de l'Encyclopédie.)

Quand j'aurai été plus *tranchant*, on me fera plaisir de m'en avertir : j'examinerai alors si j'aurai passé les bornes de la liberté permise, & si je trouve avoir eu ce tort, j'en conviendrai ; car j'ai aussi mon tribunal. Ceux qui auroient aussi quelque envie de sévir contre ma hardiesse à démasquer les faux-Connoisseurs, sont également priés de commencer par faire une bonne réponse à l'humiliant Article *Lecteur* dans l'Encyclopédie. L'Auteur y prononce que la plupart des Lecteurs sont ou fots, ou esprits faux, ou méchans, ou inatentifs,

ou ignorans; ou jaloux. Si j'en ai dit autant de ceux qui jugent un Tableau & une Statue, j'ai autant de tort ou autant de raison que M. le Chevalier de Jaucourt, & nous méritons tous deux, à cet égard, la même censure ou le même applaudissement; mais pourtant avec cette différence dans l'objet, c'est qu'un Livre est tout autrement à la portée des Gens d'esprit que la Peinture & la Sculpture. Enfin, si on me disoit, *nous passons à l'un ce que nous ne voulons pas écouter de la part d'un autre*, on avoueroit toute sa foiblesse, l'acceptation des personnes, & l'on me donneroit toute la force d'un géant.

Mais je connois le peu d'étendue que je puis donner à cette force, & la bonne opinion de moi-même ne m'a pas encore tourné la tête. Quant au sophisme & au projet de vouloir dominer sur toutes les connoissances; qu'ils jouent tant qu'ils voudront de leur marotte qu'on eût prise de loin pour un Sceptre, si on n'en eût pas vu les grélots; & si bien vu, qu'on n'a pas même deux fois la pensée d'y faire attention. Ce ne sont que les têtes saines, les hommes instruits des principes de l'Art, que nous devons écouter & consulter. Ceux-là, en pardonnant les fautes, applaudiront peut-être à quelques traits de sens commun, qui certainement me seront échappés: on ne les vit jamais *Loueurs impertinens, ou Censeurs téméraires.*

E X T R A I T
D' U N E
L E T T R E
A
M. D I D E R O T,

*Où l'on a fait quelques changemens, pour donner
au sens plus de clarté qu'il n'en avoit dans
une petite feuille imprimée en 1770*

Vous savez que je ne revêts pas PIERRE LE GRAND de la Cuirasse romaine, par la raison que je ne revêtirois ni Scipion ni César ni Pompée du Castan russe ou du Juste-au-corps françois. Mais quelques personnes ayant cru que mon Héros étoit habillé à la Russe, car on voit ce qu'on craint, il faut les détromper, & leur dire, que cependant à toute rigueur, j'aurois pu l'habiller ainsi, sans mériter de reproches bien fondés.

Si vous rencontrez de ces personnes, & qu'elles vous demandent, pourquoi j'habille à la mode russe un Prince qui a pros crit l'Habit russe;

308 EXTRAIT D'UNE LETTRE

avant de leur dire quel est l'Habillement de la Statue, vous leur demanderez à votre tour comment elles l'habilleroient. Vous causerez doucement, & vous leur direz : Mrs. nous n'avons que trois Habits à choisir ; quatre tout au plus : le Grec , le Romain , le Ruffe & le François. L'Habit grec pourroit n'être ici d'aucun usage ; le François roide, maigre, découpé, ferré, n'a pas été porté au point de perfection où il est, en faveur des Statues héroïques : ainsi les deux Habillemens qui nous resteroient, ne pourroient être que le Romain & le Ruffe.

Si par l'Habit romain on entend l'Habit civil ; dites hardiment, mon ami, que celui de la Statue n'en est pas fort différent, ni même de l'Habit civil grec ; car vous savez que la Tunique des Grecs descendoit jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'aux talons ; qu'elle avoit les Manches longues & assez étroites, & quand vous verrez la Statue, vous y trouverez de la ressemblance avec ce Vêtement.

Si par l'Habit romain on entendoit la Cuirasse ou l'Habit militaire ; on ne diroit rien qui regardât le Statuaire du Législateur ruffe, puisqu'il ne le représente pas en Capitaine ; au quel cas il auroit eu l'Armure moderne à lui donner, quoique cet Empereur ne portât jamais de Cuirasse.

Je ne répéterai pas les justes & ingénieux reproches qui ont été faits à ceux qui croient qu'un Prince, il n'importe de quel païs, doit être habillé en Capitaine romain qui commande

une Armée , pourvû toute fois que ce Prince soit de marbre ou de bronze.

J'ai lu dans un grand Livre, qu'on doit vêtir un Monarque françois à la Romaine , parceque nous ne connoissons rien de si auguste ni de si imposant que tout ce qui tient à l'ancienne Rome & aux usages d'une Nation qui fut assujettir à ses loix l'Univers entier. Cela peut être à d'autres égards, & la Statue de Louis XIV à la Place des Victoires, n'en est pas moins plus *auguste* & plus *imposante* que celle de la Place de Vendôme. Celle de Henri IV sur le Pont-neuf, est également auguste & imposante ; & pourtant ces deux Statues ne sont pas vêtues en Cuirasse romaine ; mais je ne veux pas m'engager à présent dans cette discussion,

Je vous ai interrompu ; continuez votre conversation avec les contradicteurs. Dites leur si vous voulez, que la Cuirasse romaine est un déguisement, un Habillemeut faux, quand on en revêt un personnage qui n'est pas Romain, & surtout quand on ne le représente pas comme Guerrier. Dites-leur, que donner par préférence à une Statue, les Atributs qui ne sont pas ceux du point sous le quel on l'envisage, c'est manquer son Sujet. Faites leur voir, que si nous n'avions plus à choisir, il ne nous resteroit que l'Habit russe, le quel PIERRE LE GRAND n'aimoit pas & qu'il proscrivit. Dites leur aussi, que malgré cette haine & cette proscription, l'Habit russe est encore celui de tout le Peuple de la Nation russe, & que PIERRE l'a porté lui même dans sa jeunesse.

310 EXTRAIT D'UNE LETTRE

On vous arrêtera sur ce dernier mot pour vous dire ; quand l'Empereur portoit l'Habit russe , il n'étoit encore ni Créateur ni Réformateur ni Législateur ; & si tôt qu'il le fut , il ne le porta plus. Mais vous saurez bien répondre , que cet ordre scrupuleux ne feroit qu'un rétrécissement à mon idée , plus grande , plus universelle , point locale , point circonscrite dans quelque tems du règne , ni dans quelque fait particulier que ce soit. Il ne s'agit pas du Vainqueur de Charles XII ; il s'agit de la Russie & de son Réformateur. Mon idée étant absolument la Poésie de l'Histoire ; cette idée étant toute emblématique , nous pouvons dire :

*Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit pblegmattique,
Garde dans ses fureurs un ordre didactique.*

*Qui chantant d'un Héros les progrès éclatans ,
Maigres Historiens , suivront l'ordre des tems.*

Dire que PIERRE LE GRAND n'aimoit pas l'Habit russe , & ne rien ajouter , c'est ne parler qu'aux oreilles. Voici , si je ne me trompe , les raisons qui ont déterminé cet Empereur , trop grand pour tenir à la forme d'un Habit comme Habit seulement.

Toute l'Europe fait , que voulant détruire des préjugés attachés à l'Habit de sa Nation , la rapprocher des autres , la faire devenir leur rivale , ou même les surpasser un jour , il ne s'amusa point à prêcher ; il ataqu promptement l'effet dans sa cause : il vouloit jouir du bien qu'il préparoit à la Postérité. Une Barbe , un Castan de plus ou de moins , ne sont rien s'ils n'altèrent point la

concorde, & n'empêchent pas la communication universelle. Mais font-ils une cause & un signal de désunion & d'éloignement? Otez la cause, & les hommes plus rapprochés, plus instruits, meilleurs & plus heureux, béniront leur Bienfaiteur: ce qui étoit une source d'antipathie, ne sera plus alors qu'un Vêtement sans conséquence.

Ce n'étoit donc pas proprement un Habit long & une grande Barbe qui déplaisoient à l'Empereur; il avoit bien un autre ennemi à combattre: la haine nationale qui tient toujours de la barbarie, la morgue de l'ignorance populaire qui insulte à qui peut & veut l'éclairer: voilà l'ennemi que PIERRE détestoit, celui qu'il vouloit absolument détruire. Cet ennemi est aujourd'hui si abatu, que l'Habit devient assez indifférent. Ne décourageons donc pas un Art difficile & laborieux qui consacre chez les Nations les monumens éternels de leur amour, & qui transmet à la Postérité l'image des Bienfaiteurs du genre humain. Aidons-le, entrons dans ses vûes lorsqu'elles lui sont favorables, & que d'ailleurs elles n'ont aucun inconvénient essentiel.

Revenons à l'Habillement de la Statue, & disons, que selon cette supposition, nous serions réduits à choisir entre deux fauffetés; savoir, l'Habit russe & la Cuirasse romaine; si nous n'avions pas un équivalent heureux que le bon goût & la Poësie du Sujet nous fournit; & c'est le parti pris, à l'exculsion même de l'Habillement

312 EXTRAIT D'UNE LETTRE

russe; parceque nous ne voulons pas confondre par des signes équivoques, notre Héros avec d'autres Souverains qui ont été de grands Capitaines; que ce n'est pas son caractère distinctif, & que nous croïons qu'il doit être reconnu à des signes propres, & qui n'appartiennent qu'à lui. Nous allons plus loin, & nous suposons, que si l'Habillement donné à la Statue étoit en quelque sorte un déguisement, la Postérité n'y feroit pas plus embarrassée que nous ne le sommes pour d'anciennes Statues grecques & romaines.

Nous avons plusieurs représentations d'Empereurs, de Capitaines & d'autres, qui sont nus ou déguisés, & nous savons très bien par l'Histoire & par d'autres Monumens, que ces Empereurs & ces Capitaines étoient habillés, & nous savons aussi comment ils l'étoient. On saura donc également quel Habit portoit l'Empereur russe. L'Histoire de PIERRE PREMIER & celle de CATHERINE SECONDE, dureront plus que la Statue. Mais si les siècles suivans redevenoient barbares? Il n'y a pas d'apparence que cela arrive si tôt en Russie; mais dans ce cas, ce feroit tant pis pour les siècles suivans. La barbarie ne faisant rien pour les Beaux-Arts, ceux ci se gardent bien de rien faire pour elle.

On pourroit vous demander, pourquoi je n'ai donc pas fait l'Habit russe, puisque je crois avoir eu quelques bonnes raisons de le faire. Il faudroit convenir avant, quel est au juste l'Habit russe. Si c'est celui qu'a porté PIER-

R E L E G R A N D; vous répondrez, que cet Habit, quoique plus pittoresque & plus ample que l'Habit françois, ne se prêteroit pas assez aux mouvemens, aux effets & à la légèreté nécessaire dans un grand Ouvrage de Sculpture, sur tout dans une Statue équestre.

Si on vous diroit; l'Habillement de la Statue ressemble à la Chemisette d'un Bourlaque du Wolga: vous ne donneriez à l'observation que l'importance qu'elle mérite, attendu que ceux qui vous la feroient, n'auroient pas distingué le Caractère de l'Etoffe qui habille la Statue, de celui de la Toile ou de la Bure qui habille un Bourlaque. D'ailleurs, comme cet Habillement, eut-il quelque ressemblance avec celui d'un Bourlaque, produit, s'il est d'une Etoffe de soye, un beau Travail & de beaux Effets dans la Sculpture, l'observation ne viendroit jamais d'un Amateur, encore moins d'un Connoisseur; car à ce compte un Peintre & un Statuaire ne pourroient pas vêtir à Pétersbourg, une Figure distinguée, avec une Etoffe qui produit de beaux Plis, parceque le Vêtement grossier de quelques Asiatiques ressembleroit à-peu-près, à celui que l'Artiste auroit choisi. Les Princes russes qui ont porté un Habit presque semblable, l'ont ils pris des Bourlaques du Wolga? L'Habillement de Marc-Aurele dans sa Statue équestre, est-il pris de celui des Païsans romains au quel il ressemble un peu, ou de celui des Païsans russes dont il n'est pas fort différent?

Voici, à ce qu'on croit, une des meilleures ob-

314. EXTRAIT D'UNE LETTRE

jections. PIERRE LE GRAND, disent quelques personnes, a fait de grandes choses par voie de conquête; il faut donc le représenter en Conquérant. Ce Monarque a fait aussi ces mêmes grandes choses en établissant un Port, une Marine; il a lui même travaillé à la construction des Vaisseaux. On pourroit donc aussi le représenter en Amiral, ou avec son Habit de Charpentier, comme il étoit dans son Atelier de Sardam. Ne fait-on pas que peindre *l'objet*, c'est voir en grand, & que s'arrêter aux *moïens*, c'est voir en petit?

Quand on consacre à la mémoire d'un Prince un Monument héroïque, & que ce Prince a fait de grandes choses dans des genres opposés; qu'il a gagné des Batailles dans la guerre, qu'il a fait des Loix sages, & des Etablissmens utiles au bonheur de ses Peuples dans la paix; son Eloge Académique peut rouler sur les deux textes: mais dans une Statue qui ne peut représenter qu'un instant, il faut choisir. Si on donne la préférence aux vertus civiles sur les vertus militaires; cette préférence ne peut être justement blâmée, qu'après qu'il aura été une fois bien décidé la quelle de ces deux espèces de gloires appartient le plus en propre à celui qui les a méritées toutes deux; & sur-tout la quelle a été la plus utile au bonheur de l'humanité.

Alors, mon Ami, si on ne vous a pas entendu, si on continue à vous faire des difficultés, ne répliquez plus. Si cependant vous trouviez de ces hommes étranges, & pourtant si communs, les

quels se paient bien autrement d'une autorité qu'ils n'entendent une raison, vous leur diriez à l'oreille : *ne vous fâchez pas ; la Statue de PIERRE LE GRAND est babillée ; à fort peu de chose près, comme celle de Marc-Aurèle, & peut-être avec plus de dignité ; son Habit est celui des Nations, celui des Hommes, celui de tous les tems ; en un mot, c'est un Habit héroïque.*

Je voudrois bien que vos Auditeurs voulussent toujours plus regarder à l'Habit qu'à l'homme, *Tanta gentium in rebus frivolis plerumque religio est*, & qu'ils vous disent ; l'Habit civil convenoit à l'Empereur Philosophe, mais le vainqueur de Pultava doit être autrement représenté. O ! vous leur diriez alors, Mrs, cela s'appelle vouloir absolument tracasser les gens & abuser de leur patience. Avez-vous oublié les victoires du Romain sur les Parthes, les Quades, les Marcomans ; & ne vous souvient-il plus que PIERRE étoit Créateur & Législateur ?

Mon Ami, vous connoissez mon attention à demander des avis sur mes Ouvrages, & ma docilité à les suivre quand ils me paroissent bons ; j'en ai donné des preuves, & particulièrement dans la Statue équestre que je fais. Mais vous savez aussi que c'est aux Artistes qui ont bien mérité d'une Nation éclairée dans les Arts, à connoître particulièrement les Régles & le Goût de celui qu'ils professent ; ou du moins qu'ils ne doivent recevoir aucune loi du préjugé ni des caprices de la mode, quelque bien intentionnés que puissent être les prédicateurs. Ains

316 EXTRAIT D'UNE LETTRE &c.

je continuerai à faire la Statue; quand elle sera faite, les contradicteurs, les *Instrudeurs*, fermeront la bouche, ou continueront de la laisser ouverte si cela leur est plus commode; ce sera toujours à leur choix, il ne faut gêner personne.

FALCONET.



P R O J E T

D' U N E

STATUE EQUESTRE.

Quelque tems après mon arrivée à Pétersbourg, une personne de beaucoup de mérite, & dont les talens divers embrassent autant les Sciences que les Beaux-Arts, eut la bonté de me communiquer un Mémoire ou Projet qu'il avoit déjà présenté, pour l'embellissement de la Ville. Ce Projet général, qui lui étoit revenu, en contient un particulier concernant la Statue equestre de PIERRE LE GRAND. Son objet est d'indiquer *la plus favorable Position* de cette Statue, & celle qui *paroît* à l'Auteur *préférable à toutes les autres.*

La Composition de mon Ouvrage ayant été faite à Paris, sitôt après avoir reçu les ordres de Sa MAJESTÉ IMPERIALE par le Prince Dimitri de Gallitzin; cette Composition y ayant été aprouvée; l'Impératrice ayant décidé quel-

le Lui plaifoit, je me vis dans l'impossibilité de pouvoir profiter du Mémoire & du Projet qu'il contient; & si je n'y eus aucun égard, ce n'étoit assurément ni par impolitesse ni par obstination. J'ignore si ce Mémoire est fort connu: je vais en donner l'extrait fidèle, c'est-à-dire de la partie seulement qui me concerne. J'y joindrai la Lettre de remerciement que j'ai eu l'honneur d'écrire à l'estimable Auteur du susdit Mémoire, en le lui renvoiant. J'ai encore un mot à dire.

Rien n'est plus commun que l'accusation de bizarrerie, d'obstination & de résistance aux avis: on prodigue ces imputations à des hommes qui sont ordinairement dans l'impuissance de s'en justifier. Quand leur Ouvrage est public, ils entendent dire, *je lui avois donné une bonne idée; s'il avoit voulu la suivre, son Ouvrage seroit plus beau.* Comme souvent-on a des raisons pour ne pas dire au juste quelle étoit cette idée, le pauvre Artiste reste acablé sous le poids d'une accusation vague, par cela même qu'elle reste toujours vague: j'ai donc cru devoir produire l'idée qui m'a été fournie sur la Statue de PIERRE LE GRAND. Si d'un côté des vues paroissent bonnes, c'est bien le moins que de l'autre il soit permis de dire pourquoi on ne s'y conforme pas. Cette anecdote peut amuser un instant les Amateurs des Beaux Arts, & même instruire les Artistes. On y verra qu'avec la meilleure volonté du monde, on est forcé quelquefois de rejeter certaines idées, quoiqu'elles soient

tout à fait neuves. Je crois avoir dit pourquoi j'imprime ce fragment de Projet & ma Réponse. Si l'Auteur se plaignoit, on lui diroit: Monsieur, c'est une *pièce dérobée à un ami*; cela se fait tous les jours.

Extrait d'un Mémoire intitulé, *Position de la Statue de PIERRE LE GRAND, dans la Place à former entre l'Hôtel du Sénat au midi & l'Amirauté au Nord.* Par M. le B. de B * * *, daté du 1^{er}. Décembre 1766.

PIERRE premier en *Fondateur d'Empire*, dans la majesté d'un Législateur, (je ne parle pas ici de l'Attitude & des Atributs de cette Statue, je pourrai les donner ailleurs.) regardant directement le cours de la Neva, contre le torrent de la quelle il est placé, & au quel il en impose encore; ordonnant la bâtisse de cette Capitale, de sa Forteresse, de son Port, de son Amirauté, de ses douze Collèges, de ses Corps des Cadets de terre & de mer, de ses Académies, de ses Canaux, & des autres Monumens militaires & politiques qui entrent dans la constitution d'une Ville destinée aux objets que j'ai anoncés précédément. Regardant de l'Oeil droit l'Amirauté, la Ville sur la gauche du Fleuve, les Palais Impériaux,

„ avec tous les Edifices & Monumens qui la
 „ composent.

„ *Ouvrant le même Oeil*, & l'étendant sur le vaste
 „ Empire qu'il a reçu de ses Pères, le quel il
 „ augmente de nouvelles possessions, en même
 „ tems qu'il l'unit plus intimement à l'Europe,
 „ en lui *ouvrant* toutes les Sciences politiques
 „ & militaires, les Arts libéraux & méchan-
 „ ques, les Manufactures, le Commerce, la Jonc-
 „ tion des Mers & des Fleuves, & la Naviga-
 „ tion sur toutes les Mers du monde.

„ *De l'Oeil gauche* regardant une autre partie
 „ des fondations, comme le Vassili-Ostrow, la
 „ Citadelle, les douze Collèges, les Académies
 „ des Sciences & des Arts, le grand Port cou-
 „ vert de Vaisseaux de toutes les Nations, les
 „ Magazins remplis de marchandises des qua-
 „ tre parties du Monde, *la Bourse des Mar-*
 „ *chands*, le Corps des Cadets de terre, & de
 „ mer, les Hôpitaux pour les Militaires &
 „ pour les Marins, avec tous les autres Monu-
 „ mens qui existent dans cette Ville.

„ *Portant en même tems ses regards* sur la Fin-
 „ lande, Carelie, Ingrie, Estonie, & autres
 „ Provinces conquises. Cette Position me pa-
 „ roît la plus favorable, & préférable à toute
 „ autre, &c.”

Réponse

Réponse envoyée à l'Auteur du Mémoire.

MONSIEUR,

J'ai lu vos projets d'embellissement pour la Ville de St. Pétersbourg. Je vous avouë qu'il faut de la fécondité pour varier des idées autant que vous l'avez fait. Mais il y a dans votre Ouvrage quantité de détails que vous me permettrez d'admirer sans pouvoir juger de leur mérite, attendu qu'ils sont au-dessus de mes connoissances. L'aveu de mon ignorance ne vous déplaira pas, car il est honnête ; vous l'êtes aussi, & assurément on raisonne mal de ce qu'on ignore.

Mais, Monsieur, comme j'ai passé la plus grande partie de ma vie à me mêler un peu de Sculpture, & que je m'en ocupe encore assez sérieusement, permettez-moi de vous faire de petites observations sur votre idée de la Statue de PIERRE LE GRAND.

Vous dites, si je ne me trompe, que *regardant directement le cours de la Néva*, la Statue regarderoit aussi *de l'Oeil droit l'Amirauté & de l'Oeil gauche le Vassili-Ostrow*. Savez-vous, Monsieur, combien cette idée est neuve, & combien de tems elle le fera ? Tant que les Yeux humains seront placés & organisés comme vous & moi les avons. Cette manière de regarder n'a encore existé, que je sache, ailleurs que dans ce dicton, *il a un Oeil aux champs & l'autre*

à la Ville; & dans celui-ci, il regarde du côté de la Bourgogne pour voir si la Champagne brûle, (*).

Vous ajoutez, que la Statue porteroit *en même tems* ses regards sur la Finlande, Carelie, Ingrie, Estonie, &c. Voilà un *en même tems* qui m'embarasse un peu. Ne seroit ce pas seulement le regard de son Oeil gauche que vous avez voulu dire? Mais vous l'avez assigné au Vassili-Ostrow, tandis que vous avez fixé l'Oeil droit à l'Amirauté. Comment arranger dans *un même tems* deux coups-d'œil aussi contraires? En supposant même que la Statue n'eût qu'un Oeil, je ne vois guère d'apparence que cet Oeil fixé sur un objet à quelques toises de lui, puisse regarder des pays éloignés de plusieurs centaines de Werstes, sans faire aucun mouvement; & vous savez qu'un Oeil de bronze n'en fait aucun.

Je me recueille, je rassemble toutes les forces de mon imagination, je me donne la torture pour deviner comment une Statue peut regarder en face, à droite, à gauche, derrière elle, & près, & loin, *en même tems*, ou successivement; le tout sans remuer ni les Yeux ni la Tête, & je m'y perds. Les plus grands Statuaires de l'Antiquité n'ont jamais approché de ce

(*) Il est vrai que le Caméléon peut d'un Oeil regarder devant lui, & de l'autre derrière; de l'un en haut, & de l'autre en bas. Mais il s'agit ici d'un Homme représenté en Bronze.

STATUE EQUESTRE. 323

superfin, & la Tête du Jupiter sublime de Phidias avoit beau avoir des Sourcils majestueux, on avoit beau y reconnoître cette Puissance qui ébranloit l'Olympe; je vous jure qu'elle n'étoit qu'une Tête à Perruque en comparaison de celle que vous proposez.

Cependant, Monsieur, jusqu'à ce que je sois plus éclairé sur mon Art que ces grands Maîtres, vous me permettrez de croire que les regards du Héros, de la manière dont vous les dirigez, en feroient du moins un Héros des plus louches, & son regard passeroit difficilement pour un coup d'œil agréable.

Vous avez dit aussi; *je ne parle pas ici de l'Attitude & des Atributs de cette Statue, je pourrai les donner ailleurs.* Auriez-vous cru, Monsieur, le 1^{er} Décembre 1766, environ deux mois après mon arrivée; auriez vous cru qu'un Statuaire, choisi pour produire un Monument de cette importance, fût privé de la faculté de penser, & qu'il auroit des mains qui ne pourroient pas se remuer sans une autre tête que la sienne.

Je suis loin de vous prêter des vuës aussi courtes, & qui décelleroient une grosse ignorance de nos Arts; vous sur-tout, Monsieur, qui avez donné à un Bronze des vuës si étendues, si diverses. Ce sont donc quelques traits de plumes échapés dans la chaleur de la composition. Eh! à qui n'en échape-t-il pas! Vous en reconnoîtrez assurément l'inexactitude, & vous les effacerez. Peut-être aussi n'avez-vous connu que

des Artistes subalternes : on peut bien , sans manquer à la probité , croire que ces gens-là sont tout ce qu'un Artiste peut être . Mais , Monsieur , si vous eussiez un peu fréquenté nos Muses , vous eussiez vu que l'Artiste est ordinairement Créateur de ses productions , ou doit l'être . Donnez à celui-là des conseils , parceque dans la meilleure tête il y a toujours assez de place pour loger l'erreur . Mais si vous vous érigez en *Donneur d'idées en titre d'office* , vous le ferez bien rire . L'homme qui travaille de bonne foi , aime les conseils ; il les demande , les juge , & les suit s'ils sont bons . Celui qui imagine que tout le savoir est venu siéger dans sa tête , est non seulement Poète , Musicien , Peintre , Statuaire , Ecrivain , & tout ce qu'il vous plaira ; mais ajoutez hardiment , que par dessus le marché c'est un sot .

Quoique je n'entre dans aucun détail sur le reste de vos projets , par la raison que j'ai eu l'honneur de vous dire en commençant ma Lettre ; je n'en suis pas moins admirateur de votre zèle & de votre courage . Vous voyez , Monsieur , que j'use avec vous de la liberté que vous m'avez accordée en me communiquant vos projets : liberté que vous avez eue en voyant mon Ouvrage , & que vous aurez toutes les fois que vous voudrez vous en donner la peine .

J'ai l'honneur d'être

A St. Pétersbourg , 15 Avril 1769.

REFLEXIONS

RÉFLEXIONS

SUR LA

SCULPTURE,

LUES A

L'ACADEMIE ROYALE

DE

PEINTURE

ET DE

SCULPTURE,

LE 7 JUIN 1760.

PAR

ETIENNE FALCONET.

*Imprimées la première fois, en 1761,
à Amsterdam.*

A V I S.

*Cet Ecrit avoit paru il y a dix ans.
On a cru qu'il n'étoit pas hors de
propos de le réimprimer à la suite
des Notes sur Pline. Ceux qui les
auront luës, & qui auront feuilleté
les OBSERVATIONS SUR LA STATUE
DE MARC-AURELE, verront bien
pourquoi on le fait reparoître.*

AVERTISSEMENT.

SI l'on regarde ces Réflexions comme des Préceptes, elles doivent être jugées à la rigueur. J'aurois beau protester de la bonté de mes intentions, si j'avois avancé quelques faux Principes, je pourrois induire en erreur de jeunes Artistes qui n'auroient pas d'assez bons préservatifs contre mes raisonnemens. Si d'ailleurs j'ai eu quelques vuës justes, elles pourront être au profit de mon Art; & si je suis repris à propos dans les endroits où je me ferai trompé, ce fera encore au profit de cet Art. Comme ses progrès sont mon unique objet, je désirerois qu'on ne s'en tînt pas seulement à censurer mes méprises, mais qu'on voulût bien encore

§28 *AVERTISSEMENT.*

fonder la censure , & l'établir en preuves si solides, que le bon goût & la raison n'eussent rien à répliquer.

Il n'en est pas de même de la partie littéraire ; on pense bien que le Stile d'un Artiste n'étant d'aucun poids dans les Lettres, les fautes grammaticales de ce petit Ecrit ne seront point contagieuses. Je déclare donc à ceux qui voudroient prendre la peine de les relever, que j'ai la persuasion la plus intime de ma foiblesse à cet égard ; que je n'ai pas la plus petite prétention à cette gloire, & qu'il n'y en auroit aucune à démontrer mon ignorance.



REFLEXIONS

SUR LA

SCULPTURE.



MESSIEURS,

Personne n'est plus attentif que moi aux Avis qui se donnent dans cette Académie. On y a souvent encouragé les Artistes à faire part à la Compagnie de leurs réflexions sur nos Arts. On y a dit aussi quelque fois, qu'un Artiste ne devoit en parler que le Crayon ou l'Ebauchoir à la main, & laisser aux Amateurs éclairés le soin de nous entretenir de nos talens.

Quoique je sois assez de cette dernière opinion, j'ai un motif qui me détermine à ne pas m'y conformer aujourd'hui. On m'a demandé quelques réflexions sur la Sculpture. (*), & je n'ai pas cru, Messieurs, devoir les produire sans les avoir auparavant soumises à votre jugement.

Je les dois en partie aux leçons de M. Le Moy-

(*) Elles ont été faites pour servir à l'Article *Sculpture*, dans le Dictionnaire Encyclopédique.

ne, mon Maître. Si d'ailleurs je présentais quelques idées qui eussent besoin d'être rectifiées, pourrais-je les soumettre à un Tribunal plus légitime & plus éclairé? C'est de lui principalement que je dois attendre la correction de mes erreurs dans l'Art.

LA SCULPTURE, après l'Histoire, est le dépôt le plus durable des vertus des hommes & de leurs foiblesses (*). Si nous avons dans la Statue de Vénus l'objet d'un culte imbécile & dissolu, nous avons dans celle de Marc-Aurèle un monument célèbre des hommages rendus à un bienfaiteur de l'humanité.

Cet Art, en nous montrant les vices déifiés, rend encore plus frappantes les horreurs que nous transmet l'Histoire; tandis que d'un autre côté, les traits précieux qui nous restent de ces hommes rares, qui auroient du vivre autant que leurs Statues, raniment en nous ce sentiment d'une noble émulation qui porte l'âme aux vertus qui les ont préservés de l'oubli. César voit la Statue d'Alexandre; il tombe dans une profonde rêverie; laisse échapper des larmes & s'écrie: *Quel fut ton bonheur! à l'âge que j'ai, tu avois déjà soumis une partie de la terre; & moi, je n'ai encore rien fait pour ma*

(*) L'Architecture caractérise également les Nations; ses vestiges même vont atester ce Caractère à la Postérité.

propre gloire. Quelle gloire que la sienne ! Il déchira sa partie.

Le but le plus digne de la Sculpture , en l'envifageant du côté moral , est donc de perpétuer la mémoire des hommes illustres , & de donner des modèles de vertus d'autant plus efficaces , que ceux qui les pratiquoient ne peuvent plus être les objets de l'envie. Nous avons le Portrait de Socrate , & nous le vénérons. Qui fait si nous aurions le courage d'aimer Socrate vivant parmi nous ?

La Sculpture a un autre objet , moins utile en aparence ; c'est lorsqu'elle traite des Sujets de simples décorations ou d'agrément : mais alors elle n'en est pas moins propre à porter l'ame au bien ou au mal. Quelquefois elle n'excitera que des sensations indifférentes. Un Sculpteur , ainsi qu'un Ecrivain , est donc louable ou répréhensible , selon que les Sujets qu'il traite font honnêtes ou licentieux.

En se propofant l'imitation des surfaces du Corps humain , la Sculpture ne doit pas s'en tenir à une ressemblance froide , tel qu'auroit pu être l'homme avant le soufle vivifiant qui l'anima. Cette forte de vérité , quoique bien renduë , ne pourroit exciter par son exactitude qu'une louange auffi froide que la ressemblance , & l'ame du spectateur n'en feroit point émuë. C'est la Nature vivante , animée , passionnée , que le Sculpteur doit exprimer sur le Marbre , le Bronze , la Pierre , &c.

Tout ce qui est pour le Sculpteur un objet

d'imitation, doit lui être un sujet continuel d'étude. Cette étude éclairée par le génie, conduite par le goût & la raison, exécutée avec précision, encouragée par l'attention bienfaisante des Souverains, & par les conseils & les éloges des grands Artistes, produira des Chef-d'œuvres semblables à ces Monumens précieux qui ont triomphé de la barbarie des siècles. Ainsi, les Sculpteurs qui ne s'en tiendront pas à un tribut de louanges d'ailleurs si légitimement dûs à ces Ouvrages sublimes, mais qui les étudieront profondément, qui les prendront pour règle de leurs productions, acquerront cette supériorité que nous admirons dans les Statues Grecques. S'il étoit permis d'en citer pour preuve les Ouvrages de nos Sculpteurs vivans, il s'en trouveroit dans Paris, dans les Jardins de Choisi (a), & dans ceux de Sans-fouci (b).

Non seulement les belles Statues de l'Antiquité feront notre aliment, mais encore toutes les productions du génie, quelles qu'elles soient. La lecture d'Homère, ce Peintre sublime, élèvera l'ame de l'Artiste, lui imprimera si fortement l'image de la grandeur & de la majesté, que la plupart des objets qui l'environnent ne lui paroîtront plus que des atômes (*).

(a) Une Statue de l'Amour par Bouchardon.

(b) Un Mercure & une Venus par M. Pigalle.

(*) L'Auteur de l'Article *Epopée*, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, rapporte quelques-unes des métaphores de l'*Iliade*, & dit: *Toute l'Iliade est pleine de ces images.*

Ce que le génie du Sculpteur peut créer de plus grand, de plus sublime, de plus singulier,

Et c'est ce qui faisait dire au Sculpteur Bouchardon, lorsque j'ai lu Homère, j'ai cru avoir vingt pieds de haut. M. le Comte de Caylus, qui se dit dépositaire du fait, le rapporte un peu différemment dans ses *Tableaux tirés d'Homère & de Virgile*, page 277. „ Ce „ grand Artiste, dit-il, venoit de lire Homère dans une „ vieille & détestable Traduction françoise; (*il est éton-* „ *nant qu'il ne connût pas celle de Mde. Dacier.*) il me „ dit, les yeux pleins du feu dont sa tête étoit remplie: „ Depuis que j'ai lu ce Livre, les hommes ont quinze „ pieds, & la Nature s'est accruë pour moi.”

Ces deux manières de parler, quoiqu'elles différens dans les termes, reviennent au même point; qui est d'exprimer par un mot de génie, l'idée de grandeur qui reste après la lecture d'Homère. Peut-être ai je tort, mais cette lecture me fait tirer une conséquence toute contraire à celle de Bouchardon. Quand j'ai fermé le Livre, les hommes que je vois & que j'entens, me paroissent pour la plupart fort petits, & moi aussi.

Voici une troisième édition où l'on peut voir la certitude des faits, & les dispositions favorables de quelques Savans pour les Artistes. On sait que M. de Boze étoit un profond Antiquaire; quelques-uns disent même qu'il étoit suffisamment pédant, & qu'il croïoit son savoir prodigieux: on pouroit peut-être ajouter, qu'il n'étoit pas fâché de pouvoir découvrir quelques traits d'ignorance dans les Artistes. M. de Boze, donc, assuroit, que c'étoit à lui-même que le mot de Bouchardon avoit

ne doit être que l'expression des rapports possibles de la Nature, de ses effets, de ses jeux, de ses hazards : c'est à-dire, que le Beau, même idéal, en Sculpture comme en Peinture, doit être un résumé du Beau réel de la Nature. Il existe un Beau essentiel, mais épars dans les différentes parties de l'Univers. Sentir, assembler, rapprocher, choisir, supposer même diver-

été dit, & il citoit ce mot en preuve d'inéptie. *Croïrez-vous*, disoit il, *que Bouchardon, ce grand Sculpteur, à l'âge de plus de trente ans, n'avoit pas encore lu Homère ? Je le lui prêtai. Savez-vous ce qu'il me dit en me le rendant ? Que le Poëte avoit peint des hommes de plus de quinze pieds de haut.* Il est assez singulier que M. de Boze ait prêté à Bouchardon une vieille & détestable traduction d'Homère.

Vous voyez que le Savant prenoit la sensibilité du Sculpteur pour de l'inéptie, & qu'il regardoit l'Artiste comme un benêt bien persuadé que réellement & physiquement, les hommes de ce tems-là avoient plus de quinze pieds de haut. Vous pourriez en conclure que l'Antiquaire n'étoit pas sujet à la vision du nouveau Lecteur d'Homère, & que cette fois le génie ne parloit pas au génie.

Un homme de très bon sens & de beaucoup d'autres qualités exquisés, prit la liberté de représenter à M. de Boze, que Bouchardon avoit voulu faire l'éloge du Poëte, & rendre compte de l'impression qu'il avoit éprouvée en voyant les Tableaux du Peintre sublime qui montre la Nature si grande, si imposante ; mais le profane & téméraire médiateur ne fut pas écouté, & se trouva heureux de n'avoir pas remporté pour salaire, un savant regard de mépris & de pitié.

ses parties de ce Beau , soit dans le Caractère d'une Figure , comme l'Apollon , soit dans l'Ordonnance d'une Composition , comme ces hardiesses de Lanfranc , du Corregé & de Rubens ; c'est montrer dans l'Art ce Beau idéal qui a son principe dans la Nature.

La Sculpture est sur-tout ennemie de ces Attitudes forcées que la Nature défavouë , & que quelques Artistes ont employées sans nécessité , & seulement pour montrer qu'ils savoient se jouer du Dessin. Elle l'est également de ces Drapeaux dont toute la richesse est dans les ornemens superflus d'un bizarre arrangement de Plis. Enfin , elle est ennemie des Contrastes *trop recherchés* dans la Composition , ainsi que dans la distribution *affectée* des Ombres & des Lumières. En vain prétendroit on que c'est la *Machine* ; au fond ce n'est que du désordre , & une cause certaine de l'embarras du spectateur & du peu d'action de l'Ouvrage sur son ame. Plus les efforts que l'on fait pour nous émouvoir sont à découvert , moins nous sommes émus. D'où il faut conclure , que moins l'Artiste emploie de moyens à produire un effet , plus il a de mérite à le produire , & plus le Spectateur se livre volontiers à l'impression qu'on a cherché à faire sur lui. C'est par la simplicité de ces moyens que les Chef-d'œuvres de la Grèce ont été créés , comme pour servir éternellement de modèles aux Artistes (*).

(*) Voyez une lettre de M. de S. P. à M. de B. sur

La Sculpture embrasse moins d'objets que la Peinture; mais ceux qu'elle se propose, & qui sont communs aux deux Arts, sont des plus difficiles à représenter : savoir, l'Expression, la science des Contours, l'art difficile de draper & de distinguer les différentes espèces d'Etoffes.

La Sculpture a des difficultés qui lui sont particulières: 1°. un Sculpteur n'est dispensé d'aucune partie de son étude à la faveur des Ombres, des Fuyans, des Tournans & des Racourcis. 2°. S'il a bien composé & bien rendu une vue de son Ouvrage, il n'a satisfait qu'à une partie de son opération; puisque cet Ouvrage a autant de points de vue qu'il y a de points dans l'espace qui l'environne. 3°. Un Sculpteur doit avoir l'imagination aussi forte qu'un Peintre: je ne dis pas aussi abondante. Il lui faut de plus, une ténacité dans le génie qui le mette au-dessus du dégoût que lui occasionnent le mécanisme, la fatigue & la lenteur de ses opérations. Le génie ne s'acquiert point; il se développe, s'étend & se fortifie par l'exercice. Un Sculpteur exerce le sien moins souvent qu'un Peintre: difficulté de plus, puisque dans un Ouvrage de Sculpture, il doit y avoir du génie, comme dans un Ouvrage de Peinture. 4°. Le Sculpteur étant privé du charme séduisant de la Couleur, quelle intelligence ne doit-il pas y avoir dans ses mo-
iens

le bon Goût dans les Arts & dans les Lettres, imprimée sans date.

iens pour attirer l'attention ? Pour la fixer , quelle précision , quelle vérité , quel choix d'Expression ne doit-il pas mettre dans ses Ouvrages ?

On doit donc exiger d'un Sculpteur non seulement l'intérêt qui résulte du tout ensemble , mais encore celui de chacune des parties de cet ensemble ; l'Ouvrage du Sculpteur n'étant le plus souvent composé que d'une seule Figure , dans la quelle il ne lui est pas possible de réunir les différentes causes qui produisent l'intérêt dans un Tableau. La Peinture , indépendamment de la variété des Couleurs , intéresse par les différents Groupes , les Atributs , les Ornaments , les Expressions de plusieurs personnages qui concourent au Sujet. Elle intéresse par les Fonds , par le lieu de la Scène , par l'Effet général : en un mot , elle impose par la totalité. Mais le Sculpteur n'a le plus souvent qu'un mot à dire : il faut que ce mot soit sublime. C'est par-là qu'il fera mouvoir les ressorts de l'ame , à proportion qu'elle sera sensible , & que le Sculpteur aura approché du but.

Ce n'est pas que de très habiles Sculpteurs n'ayent emprunté les secours dont la Peinture tire avantage par le Coloris : Rome & Paris en fournissent des exemples. Sans doute que des matériaux de diverses Couleurs , employés avec intelligence , produiroient quelques effets pittoresques ; mais distribués sans harmonie , cet assemblage rend la Sculpture désagréable , & même choquante. Le brillant de la dorure , la rencontre brusque des Couleurs discordantes de

différens Marbres , éblouïra l'œil d'une populace toujours subjuguée par le clinquant , & l'homme de goût fera révolté. Le plus certain seroit de n'emploier l'Or , le Bronze & les différens Marbres qu'à titre de décoration , & ne pas ôter à la Sculpture proprement dite son vrai Caractère , pour ne lui en donner qu'un faux , ou pour le moins toujours équivoque. Ainsi , en demeurant dans les bornes qui lui sont prescrites , la Sculpture ne perdra aucun de ses avantages ; ce qui lui arriveroit certainement , si elle vouloit employer tous ceux de la Peinture. Chacun de ces Arts a ses moïens d'imitation ; la Couleur n'en est point un pour la Sculpture.

Mais si ce moïen , qui appartient proprement à la Peinture , est pour elle un avantage , combien de difficultés n'a-t-elle pas qui sont entièrement étrangères à la Sculpture ? Cette facilité de produire l'illusion par le Coloris , est elle-même une très grande difficulté ; la rareté de ce talent ne le prouve que trop. Autant d'objets que le Peintre a de plus que le Sculpteur à représenter , autant d'études particulières. L'imitation vraie des Ciels , des Eaux , des Payfages , des différens instans du jour , des effets variés de la Lumière , & la loi de n'éclairer un Tableau que par un seul soleil , exigent des connoissances & des travaux nécessaires au Peintre , dont le Sculpteur est entièrement dispensé. Quoiqu'il y ait des études & des travaux qui appartiennent exclusivement à chacun des deux Arts , ce seroit ne les pas connoître que de nier leurs

rapports. Ce feroit une erreur, si on donnoit quelque préférence à l'un aux dépens de l'autre, à cause de leurs difficultés particulières.

La Peinture est encore agréable, même lorsqu'elle est dépourvue de l'enthousiasme & du génie qui la caractérise; mais sans l'appui de ces deux bases, les productions de la Sculpture sont insipides. Mais que le génie les inspire également; rien n'empêchera qu'elles ne soient dans la plus intime union, malgré les différences qu'il y a dans quelques-unes de leurs marches. Si ces Arts ne sont pas semblables en tout, il y a toujours la ressemblance de famille (*).

Apuions donc là-dessus, c'est l'intérêt des Arts. Apuions-y encore, pour éclairer ceux qui en jugent sans en connoître les principes; ce qui arrive souvent, même à des esprits du premier ordre. Pour ne rien dire de nos Littérateurs modernes, souvenons-nous que Plutarque en a méconnu les rapports quand il a écrit : „ On „ peut transporter à la Danse ce que Simonides „ a dit de la Peinture, & dire que la Danse est „ une Poësie muette & la Poësie une Danse parlante; car assurément la Peinture ne se fert „ point du secours de la Poësie, ni la Poësie de celui de la Peinture; elles n'empruntent absolument rien l'une de l'autre, tandis que „ l'Orchestique & la Poëtique ont une entière

(*) *Facies non omnibus una, nec diversa tamen, qualem decet esse fororum: Ovid. met. lib. 2.*

„ affinité & une intimité parfaite (*).
 Si c'est cela que Plutarque a voulu dire; on peut demander, quelle sorte de Peinture il voïoit où quelles étoient ses connoissances dans l'Art. Aucun Tableau ne lui faisoit-il apercevoir le *Pictoribus atque Poëtis*, & *l'ut pictura Poësis erit?* Il y a quelque aparence qu'il ne sentoît pas, que l'art de créer une Scène sur la Toile avec des personnages, (qu'il faut aussi créer avant de les représenter) tient bien autant, pour le moins, à la Poëtique, que l'art de dire à des hommes déjà faits à cet exercice, *figurez de telle ou telle manière*. Il est visible que Plutarque a confondu l'Atitude du Modèle avec le génie, l'étude & le talent du Peintre, qui a peu fait quand il a imaginé sa Scène & placé ses Modèles, s'il n'a le grand art de les bien rendre; car aucun de ses personnages ne fait faire un pas: il est lui-même, & lui seul, le Maître, le Décorateur & tous les Figurans de son Ballet.

Quoiqu'il en soit, il semble que l'honneur de la Peinture ancienne & la raison, demandent qu'on s'en raporte plutôt au Poëte Simonides, qu'au Littérateur, au Philosophe Plutarque. C'est au reste une discussion de sentiment sur la quelle je m'en raporte à l'homme de Goût, au Connoisseur & à l'Artiste.

La Danse comparée à la Peinture, me mene

(*) Plutarch. Sympos. L. 9. Quest. 15.

assez naturellement à la Musique & au Chant comparés au même Art; & l'idée de plus ou moins de difficulté de ces différens talens, me fait hazarder la question suivante. Pourquoi voit-on tant d'Enfans qui font des merveilles à la Danse, au Chant & sur les Instrumens, tandis que des milliers de Personnes très bien élevées, & à qui l'on enseigne les Elémens de la Peinture, sont si éloignées de jamais rien produire de suportable dans cet Art? Seroit-ce que la Musique, le Chant & les Instrumens seroient beaucoup plus naturels que la Peinture, ou bien que la Peinture seroit beaucoup plus difficile?

On a vu à la vérité, quelques Enfans étonner les Artistes mêmes par leurs prodigieuses dispositions; mais le nombre de ces phénomènes est si petit, leur réussite totale est si rare, qu'il n'est absolument pas possible de les comparer à ceux qui dès le berceau anoncent le grand Musicien & le deviennent.

Si je voulois faire un sophisme, voici ce que je dirois: l'Enfant qui exécute le morceau difficile d'un grand Musicien, & qui souvent s'en acquitte aussi bien, & même quelque fois mieux que le Compositeur ne pourroit faire, n'est pas pour cela Compositeur, & pourroit bien ne jamais le devenir: preuve certaine que cette précoce & ravissante exécution n'est pas encore à beaucoup près ce qui constitue le *Musicien*. Cela est vrai; mais voïons si cela est satisfaisant, & si c'est une bonne réponse à ma ques-

tion; peut-être y en a-t-il de meilleures: & si je les imaginois, je n'atendrois pas que d'autres les fissent.

Donnez, je ne dis pas à un Enfant, mais à un Homme fait, qui par goût seulement aura cultivé la Peinture dès sa jeunesse; donnez lui à exécuter un Tableau pensé & composé par un grand Peintre, & voyez si cette exécution approchera, même à un degré supportable, de celle qu'un Enfant pourra vous faire d'un morceau difficile composé par un grand Musicien: voyez bien aussi, je vous prie, si le grand Peintre n'exécutera pas infiniment & constamment mieux sa Composition, que le plus habile *Dilettante* en Peinture que ce soit.

Un Penseur qui voudroit chercher les causes de cette différence, perdrait-il entièrement son tems? Mais il faudroit que ce Penseur fut, & bien impartial & profondément versé dans la connoissance de ces différens Arts. Si j'avois autant celle de la Musique, du Chant, de la Danse, que je puis connoître ce qui constitue le Peintre & le Statuaire, je m'occuperois de cette recherche; mais à moins de cela, j'aurois à craindre que mon travail ne fut regardé comme un vain effort de la présomption qui s'arroge légèrement la supériorité: ce travail seroit au moins infructueux. C'est à quoi il est bon de penser avant de l'entreprendre; ainsi continuons le nôtre.

Si par une erreur dont on voit heureusement peu d'exemples, un Sculpteur alloit prendre

pour de l'enthousiasme & du génie, cette fougue déraisonnée qui emportoit Boromini & Meffonnier ; qu'il soit persuadé que de pareils écarts, loin d'embellir les objets, les éloignent du vrai, & ne servent qu'à représenter les défordres de l'imagination. Quoique ces deux Artistes ne fussent pas Sculpteurs, ils peuvent être cités comme des exemples dangereux ; parceque le même esprit qui conduit l'Architecte, conduit aussi le Peintre & le Sculpteur. L'Artiste, dont les moïens sont simples, est à découvert ; il s'expose à être jugé d'autant plus aisément, qu'il n'emploie aucun *vain* prestige pour échaper à l'examen, & souvent masquer ainsi sa non-valeur. N'appellons donc point *Beautés*, dans quelque Ouvrage que ce soit, ce qui ne feroit qu'éblouir les yeux & tendroit à corrompre le Goût. Ce Goût, si vanté avec raison dans les productions de l'esprit humain, n'est que le résultat de ce qu'opere le bon sens sur nos idées : trop vives, il fait les réduire, leur donner un frein : trop languissantes, il fait les animer. C'est à cet heureux tempérament que la Sculpture, ainsi que tous les Arts inventés pour plaire, doit ses vraies beautés ; les seules qui soient durables.

Comme la Sculpture comporte la plus rigide exactitude, un Dessin négligé y seroit moins supportable que dans la Peinture. Ce n'est pas à dire que Raphaël & le Dominiquain n'aient été de très corrects & savans Dessinateurs, & que tous les grands Peintres ne regardent cette

partie comme essentielle à l'Art: mais à la rigueur, un Tableau où elle ne domineroit pas, pourroit intéresser encore par d'autres beautés. La preuve en est dans quelques Femmes peintes par Rubens, qui, malgré le caractère Flamand & peu correct, séduiront toujours par le charme du Coloris. Exécutez-les en Sculpture sur le même caractère de Dessin; le charme fera considérablement diminué, s'il n'est entièrement détruit. L'essai feroit bien pire sur quelques Figures de Reimbrand.

Pourquoi est-il encore moins permis au Sculpteur qu'au Peintre, de négliger quelques-unes des parties de son Art? Cela tient peut-être à trois considérations: au tems que l'Artiste donne à son Ouvrage; nous ne pouvons supporter qu'un homme ait employé de longues années à faire une chose commune: au prix de la matière employée; quelle comparaison d'un morceau de Toile à un bloc de Marbre! à la durée de l'Ouvrage; tout ce qui est autour du Marbre s'anéantit, mais le Marbre reste. Brisées même, ses pièces portent encore aux siècles à venir de quoi louer ou blâmer.

Après avoir indiqué l'objet & le système général de la Sculpture, on doit la considérer encore comme soumise à des loix particulières, qui doivent être connues de l'Artiste, pour ne pas les enfreindre, ni les étendre au-delà de leurs limites.

Ce feroit trop étendre ces loix, si on disoit que la Sculpture ne peut se livrer à l'effort dans

ses Compositions, par la contrainte où elle est de se soumettre aux dimensions d'un Bloc de marbre. Il ne faut que voir le Gladiateur & l'Atalante; ces Figures grecques prouvent assez que le Marbre obéit, quand le Sculpteur fait lui commander.

Mais cette liberté que le Sculpteur a, pour ainsi dire, de faire croître le Marbre, ne doit pas aller jusqu'à embrasser les Formes extérieures de ses Figures par des détails excédans & contraires à l'action & au mouvement représentés. Il faut que l'Ouvrage se détachant sur un fond d'air ou d'arbre ou d'architecture, s'annonce sans équivoque du plus loin qu'il pourra se distinguer. Les Lumières & les Ombres, largement distribuées, concourront aussi à déterminer les principales Formes & l'effet général. A quelque distance que s'aperçoivent le Gladiateur & l'Apollon, leur action n'est point douteuse.

Parmi les difficultés de la Sculpture, il en est une fort connue, & qui mérite les plus grandes attentions de l'Artiste; c'est l'impossibilité de revenir sur lui-même lorsque son Marbre est dégrossi, & d'y faire quelque changement essentiel dans la Composition ou dans quelque une de ses parties: raison bien forte pour l'obliger à résoudre son Modèle, & à l'arrêter de manière qu'il puisse conduire sûrement les opérations du Marbre. C'est pourquoi, dans de grands Ouvrages, la plupart des Sculpteurs font leurs Modèles, (au moins ils les ébauchent,) sur la place où doit être l'objet. Par-là ils s'affurent inva-

riablement des Lumières, des Ombres & du juste ensemble de l'Ouvrage, qui étant composé au Jour de l'Atelier, pourroit y faire un bon effet, & sur la place un fort mauvais.

Mais cette difficulté va plus loin encore. Le Modèle bien arrêté, je suppose au Sculpteur un instant d'affoupissement ou de délire. S'il travaille alors, je lui vois estropier quelque partie importante de sa Figure, en croiant suivre & même perfectionner son Modèle. Le lendemain, ja tête en meilleur état, il reconnoit le désordre de la veille, sans pouvoir y remédier.

Heureux avantage de la Peinture ! Elle n'est point assujettie à cette loi rigoureuse. Le Peintre change, corrige, refait à son gré sur la Toile; au pis aller, il la réimprime ou il en prend une autre. Le Sculpteur peut-il ainsi disposer du Marbre ? S'il falloit qu'il recommençât son Ouvrage, la perte du tems, les fatigues & les dépenses, pourroient elles se comparer ?

De plus, si le Peintre a tracé des Lignes justes, établi des Ombres & des Lumières à propos; un aspect ou un jour différent ne lui ravira pas entièrement le fruit de son intelligence & de ses soins. Mais dans un Ouvrage de Sculpture, composé pour produire des Lumières & des Ombres harmonieuses, faites venir de la droite le jour qui venoit de la gauche, ou d'en-bas celui qui venoit d'en haut; vous ne trouverez plus d'effet, ou il n'y en aura que de désagréables, si l'Artiste n'a pas su en ménager pour les différents jours. Souvent aussi, en voulant acorder toutes

SUR LA SCULPTURE. 347

les vuës de son Ouvrage, le Sculpteur risque de vraies beautés, pour ne trouver qu'un acord médiocre. Heureux si les soins pénibles ne le refroidissent point, & parviennent à la perfection dans cette partie!

Pour donner plus de jour à cette réflexion, j'en rapporterai une de M. le Comte de Caylus.

La Peinture, dit-il, chofit celui des trois Jours qui peuvent éclairer une surface. La Sculpture est à l'abri du choix; elle les a tous, & cette abondance n'est pour elle qu'une multiplicité d'étude & d'embarras; car elle est obligée de considérer & de penser toutes les parties de sa Figure, & de les travailler en conséquence; c'est elle-même, en quelque façon, qui s'éclaire; c'est sa Composition qui lui donne ses Jours & qui distribue ses Lumières. A cet égard, le Sculpteur est plus Créateur que le Peintre; mais cette vanité n'est satisfaite qu'aux dépens de beaucoup de réflexions & de fatigues ().*

Quand un Sculpteur a surmonté ces difficultés, les Artistes & les vrais Connoisseurs lui en savent gré sans doute; mais combien de personnes, même de ceux à qui nos Arts plaisent, qui ne connoissant pas la difficulté, ne connoitroient pas le prix de l'avoir surmontée?

Le Nud est le principal objet de l'étude du Sculpteur. Les fondemens de cette étude, sont

(*) Extrait du Mercure de France du mois d'Avril 1759.

la connoissance des Os, de l'Anatomie extérieure, & l'imitation assidue de toutes les parties & de tous les mouvemens du Corps humain. L'Ecole de Paris & celle de Rome exigent cet exercice, & facilitent aux Elèves cette connoissance nécessaire. Mais comme le Naturel peut avoir ses défauts ; que le jeune Elève, à force de les voir & de les copier, doit naturellement les transmettre dans ses Ouvrages ; il lui faut un guide sûr pour lui faire connoître les justes Proportions & les belles Formes.

Les Statues grecques sont le guide le plus sûr ; elles sont & seront toujours la règle de la précision, de la grace & de la noblesse, comme étant la plus parfaite représentation du Corps humain. Si l'on s'en tient à un examen superficiel, ces Statues ne paroîtront pas extraordinaires, ni même difficiles à imiter ; mais l'Artiste intelligent & attentif, découvrira dans quelques-unes les plus profondes connoissances du Dessin, & toute l'énergie du Naturel. Aussi les Sculpteurs qui ont le plus étudié & avec choix les Figures antiques, ont-ils été les plus distingués. Je dis *avec choix*, & je crois cette remarque fondée.

Quelque belles que soient les Statues antiques, elles sont des productions humaines, par conséquent susceptibles des foiblesses de l'humanité : il seroit donc dangereux pour l'Artiste, d'accorder indistinctement son admiration à tout ce qui s'appelle *Antiquité*. Il arriveroit qu'après avoir admiré dans certains Antiques de prétendues mer-

veilles qui n'y sont point, il feroit des efforts pour se les aproprier, & il ne feroit point admiré. Il faut qu'un discernement éclairé, judicieux & sans préjugés, lui fasse connoître les beautés & les défauts des Anciens; & que les ayant apréciés, il marche sur leurs traces avec d'autant plus de confiance, qu'alors elles le conduiront toujours au grand. C'est dans ce discernement judicieux que paroît la justesse de l'esprit; & les talens du Sculpteur sont toujours en proportion de cette justesse. Une connoissance médiocre de nos Arts chez les Grecs, fufit pour voir qu'ils avoient aussi leurs instans de sommeil & de froideur. Le même Goût régnoit, mais le fâvoir n'étoit pas le même chez tous les Artistes: l'Elève d'un Sculpteur excellent pouvoit avoir la Manière de son Maître, sans en avoir la tête.

De toutes les Figures antiques, les plus propres à donner le grand principe du Nud font, le Gladiateur, l'Apollon, le Laocoon, l'Hercule Farnèse, le Torse, l'Antinoüs, le Groupe de Castor & Pollux, l'Hermaphrodite, la Vénus de Médicis. Je crois retrouver la trace de ces Chef-d'œuvres dans les Ouvrages de quelques-uns des plus grands Sculpteurs modernes. Dans Michel-Ange on voit une étude profonde du Laocoon, de l'Hercule & du Torse. Peut-on douter, en voiant les Ouvrages de François Flamand, qu'il n'ait beaucoup étudié le Gladiateur, l'Apollon, l'Antinoüs, Castor & Pollux, la Vénus & l'Hermaphrodite? Le Puget a étudié le Laocoon

fans doute, & d'autres Antiques ; mais son principal Maître fut le Naturel, dont il voïoit continuellement les ressorts & les mouvemens dans les Forçats à Marseille : tant l'habitude de voir des objets plus ou moins relatifs au vrai système des Arts, peut former le goût ou en arrêter les progrès. Nous qui ne voïons que des Ajustemens inventés à contre-sens des beautés du Corps humain, que d'efforts ne devons-nous pas faire pour déranger le masque, voir & connoître la Nature, & n'exprimer dans nos Ouvrages que ce Beau indépendant de quelque Mode que ce soit ? C'est aux grands Artistes à qui toute la Nature est ouverte, à donner les loix du Goût (*). Ils n'en doivent recevoir aucune des caprices & des bizarreries de la Mode.

Je ne dois pas oublier ici une observation importante au sujet des Anciens ; elle est essentielle sur la manière dont leurs Sculpteurs traitoient les Chairs. Ils étoient si peu affectés des détails, que souvent ils négligeoient les Plis & les mouvemens de la Peau dans les endroits où elle s'étend & se replie selon le mouvement des Membres. Cette partie de la Sculpture a peut-être été portée de nos jours à un plus haut degré de perfection. Un

(*) On voit bien que *grands Artistes* ne signifie pas ici les Peintres & les Sculpteurs seulement, & qu'il s'entend des grands Maîtres dans tous les Arts. Homère étoit un grand Artiste.

exemple décidera si cette observation est hasardée : il sera pris dans les Ouvrages du Puget.

Dans quelle Sculpture Grécque trouve-t'on le sentiment des Plis de la Peau , de la mollesse des Chairs & de la fluidité du Sang, aussi supérieurement rendu que dans les Ouvrages de ce célèbre Sculpteur moderne ? Qui est ce qui ne voit pas circuler le Sang dans les Veines du Milon de Versailles ? Et quel homme sensible ne seroit pas tenté de se méprendre en voyant les Chairs de l'Andromède ; tandis qu'on peut citer beaucoup de belles Figures Antiques où ces vérités ne se trouvent pas. Ce seroit donc une sorte d'ingratitude, si, reconnoissant à tant d'autres titres la sublimité des Sculptures grécques , nous refusions nos hommages à un mérite qui se trouve constamment supérieur dans les Ouvrages d'un Artiste François.

La honteuse manie de relever les défauts des plus beaux Ouvrages, n'est point l'objet de cette observation. L'Artiste qui ne sentiroit pas de combien les beautés l'emportent sur les négligences & les défauts dans les Monumens précieux de l'Antiquité, seroit ou égaré par ce désordre efréné, enfant du délire, ou arrêté par cette exactitude que la médiocrité calcule à l'insu du génie (*).

(*) Le lecteur peut voir, que c'est ici le passage honnête & juste qu'il a plu à M. le Chevalier de Jaucourt

Nous avons vu que c'est l'imitation des objets naturels, soumis aux principes des Anciens, qui constitue les vraies beautés de la Sculpture. Mais l'étude la plus profonde des Figures antiques, la connoissance la plus parfaite des Muscles, la précision du Trait, l'art même de rendre les passages harmonieux de la Peau & d'exprimer les ressorts du Corps humain; ce savoir, dis-je, n'est que pour les yeux des Artistes & pour ceux d'un très petit nombre de Connoisseurs. Mais comme la Sculpture ne se fait pas seulement pour ceux qui l'exercent ou qui y ont acquis des lumières; il faut que le Sculpteur, pour mériter tous les suffrages, joigne aux études qui lui sont nécessaires, un talent supérieur encore. Ce talent si essentiel & si rare, quoiqu'il paroisse à la portée de tous les Artistes, c'est le SENTIMENT. Il doit être inséparable de toutes leurs productions. C'est lui qui les vivifie; si les autres études en sont la base, le sentiment seul en est l'ame. Les connoissances acquises ne sont que particulières, mais le sentiment est à tous les hommes; il est universel: à cet égard, tous les hommes sont juges de nos Ouvrages.

Exprimer les Formes des Corps & n'y pas joindre le sentiment, c'est ne remplir son objet

de supprimer, pour en faire contre moi l'invective amère dont je me plains dans les *Observations sur la Statue de Marc-Aurele*, & dans une de mes Notes sur Pline.

jet qu'à demi. Vouloir le répandre par-tout, sans égard pour la précision, c'est ne faire que des Esquisses & ne produire que des rêves, dont l'impression se dissipe en ne voiant plus l'Ouvrage; même en le regardant trop longtemps. Joindre ces deux parties, (mais qu'elle difficulté!) c'est le sublime de la Sculpture.

B A S - R E L I E F S.

COMME le Bas-relief est une partie très intéressante de la Sculpture, & que les Anciens n'ont peut-être pas laissé dans les leurs assez d'exemples de tous les moïens d'en composer, je vais essayer quelques idées sur cette sorte d'Ouvrage.

Il faut principalement distinguer deux sortes de Bas-reliefs; c'est-à-dire, le Bas-relief doux & le Bas-relief saillant; déterminer leurs usages, & prouver que l'un & l'autre doivent être également admis selon les circonstances.

Sur une Table d'architecture, un Panneau, une Colonne, un Vase: objets qui sont censés ne devoir point être percés, & qui n'admettent point de renforcement; un Bas-relief saillant à plusieurs Plans, & dont les Figures du premier seroient entièrement détachées du Fond, seroit le plus mauvais effet; parcequ'il détruiroit l'accord de l'Architecture; parceque les Plans reculés de ce Bas-relief suposeroient & seroient sentir un renforcement où il n'y en doit point avoir; ils perceroient le

Bâtiment, au moins à l'œil. Il n'y faut donc qu'un Bas-relief peu saillant, & de fort peu de Plans : Ouvrage difficile par l'intelligence & la douceur des nuances qui en font l'accord. Ce Bas-relief n'a d'autre effet que celui qui résulte de l'Architecture, à la quelle il doit être entièrement subordonné. On doit entendre, sans qu'il soit besoin de le dire, que le *Sujet* & le *Stile* doivent aussi concourir à l'union avec l'Architecture. Je ne parle ici que de l'effet résultant des saillies.

Mais il y a des places où le Bas-relief saillant sera très avantageusement employé, & où les Plans & les Saillies, loin de produire quelque désordre, ne feront qu'ajouter à l'air de vérité que doit avoir toute imitation de la Nature. Ces places sont ordinairement sur un Autel, ou telle autre partie d'Architecture que l'on supposera percée ou susceptible de renfoncement, & dont l'étendue sera suffisamment grande ; puisque dans un grand espace, un Bas-relief doux ne feroit aucun effet à quelque distance. Ces places & cette étendue sont l'ouverture d'un Théâtre où le Sculpteur suppose tel enfoncement qu'il lui plait, pour donner à la Scène qu'il représente, toute l'action, le jeu & l'intérêt que le Sujet exige de son Art, en le soumettant toujours aux loix de la raison, du bon goût & de la précision. C'est aussi l'Ouvrage par où l'on peut reconnoître plus aisément les rapports de la Sculpture avec la Peinture, & faire voir que les Principes que l'une & l'autre puisent dans la Nature, sont absolument les mêmes. Loin

donc toute pratique subalterne qui, n'osant franchir les bornes de la coutume, mettroit ici une barrière entre l'Artiste & le génie. Ceux qui penseroient que ces sortes de Bas-reliefs produiroient du papillotage, ignoreroient les moyens du Sculpteur intelligent pour les éviter (*).

Parceque d'autres hommes, venus plusieurs siècles avant nous, n'auront tenté de faire que quatre pas dans cette carrière, nous n'oserions en faire dix! Les Sculpteurs anciens sont nos Maîtres, sans doute, dans les parties de l'Art où ils ont atteint la perfection; mais il faut convenir que dans la partie pittoresque des Bas-reliefs, nous ne devons aucun égard à leur autorité. On peut se mettre en frais pour prouver, que les Bas-reliefs antiques sont une source

(*) M. Dandré Bardon a donné, cinq ans après que ces *Reflexions* parurent, une excellente idée de ces Bas-reliefs. Voyez son *Essai sur la Sculpture*, p. 48, 49 & 50. Mais ne lisez qu'avec précaution la page 54: l'enthousiasme patriotique l'a dictée. Il s'agit de l'étonnant Puget & de son Bas-relief d'Alexandre visitant Diogène: Ouvrage suprême dans plusieurs parties d'exécution, mais absolument faux dans l'intelligence du Bas-relief: ce n'est que du *papillotage*. Respectons les erreurs sublimes, & tolérons aussi les erreurs honnêtes; surtout quand elles sont compensées. Lisez la succincte, mais juste description du Bas-relief de l'Allegarde, dans l'Ouvrage de M. Dandré p. 55.

précieuse où nous devons puiser le *Costume des Anciens*. Qui en a jamais douté ? Mais cette question n'a aucun rapport avec l'intelligence pittoresque, ou si vous voulez *Sculpturale*, dont il est seulement question ici.

Seroit-ce parcequ'ils ont laissé quelques parties à ajouter dans ce genre d'Ouvrage, que nous nous refuserions à l'émulation de le perfectionner ? Nous qui avons porté notre Peinture au-delà de celle des Anciens, pour l'intelligence du Clair-obscur, de la magie de la Couleur, de la grande Machine, & des ressorts de la Composition; n'oserions nous prendre le même effor dans la Sculpture ? Bernin, Le Gros, Allegarde, nous ont montré, qu'il appartient au génie d'étendre le cercle trop étroit que les Anciens ont tracé dans leurs Bas-reliefs. Ces grands Artistes modernes se sont affranchis avec succès d'une autorité qui n'est recevable qu'autant qu'elle est raisonnable. Je n'introduis donc aucune nouveauté, puisque je m'appuie sur des exemples qui ont un succès décidé. Après tout, si mon opinion sur le Bas-relief étoit une innovation; comme elle tendroit à une plus juste imitation des objets naturels, son utilité la rendroit nécessaire.

Je ne veux laisser aucune équivoque sur le jugement que je porte des Bas-reliefs antiques. J'y retrouve, ainsi que dans les belles Statues, la grande Manière dans chaque objet particulier, & la plus noble simplicité dans la Composition.

Mais quelque noble que soit cette Composition, elle ne tend en aucune sorte à l'illusion d'un Tableau; & le Bas-relief y doit toujours prétendre, puisque cette illusion n'est autre chose que l'imitation des objets naturels.

Si le Bas-relief est fort faillant, il ne faut pas craindre que les Figures du premier Plan ne puissent s'accorder avec celles du Fond. Le Sculpteur saura mettre de l'harmonie entre les moindres faillies & les plus considérables: il ne lui faut qu'une place, du goût & du génie. Mais il faut l'admettre cette harmonie; il faut l'exiger même, & ne point nous élever contre elle parceque nous ne la trouvons pas dans des Bas-reliefs antiques.

Une douceur d'Ombres & de Lumières monotones, qui se répètent dans la plupart de ces Ouvrages, n'est point de l'harmonie. L'œil y voit des Figures découpées, & une Planche sur laquelle elles sont collées; & l'œil est révolté. Art divin de percer la Toile, ne franchiras-tu jamais cette barrière insipide qui ne doit ses admirateurs qu'à son ancienneté?

Afin qu'on ne croie pas que je fabrique une chimère qui n'a de réalité que dans mon imagination, je prouverai que cette admiration mal entendue, a une existence plus réelle. Elle a été soutenue dans notre Académie par un de ses Recteurs (*). Après avoir parlé des Bas-

(*) Conférence manuscrite du 9 Juillet 1673, sur l'ordre que le Sculpteur doit tenir pour faire les Bas-reliefs selon les Antiques, par M. Anguier, Sculpteur.

reliefs où les Plans seroient observés selon la dégradation naturelle, & après les avoir blâmés, il dit: *Cet ordre de Bas-relief, quoique naturel, n'a aucun rapport avec les Bas-reliefs des Sculpteurs anciens, qui n'ont voulu faire aucune Figure inutile ni perduë par la distance éloignée d'ou on les doit voir; & c'est avec juste raison qu'ils y ont tenu leurs Figures, tant celles de devant que celles de derrière, les plus grandes qu'ils ont pu, afin de les faire paroître & de bien faire connoître tout le sujet de l'histoire avec peu de Figures, de la distance dont elles doivent être regardées.* Il conclut, après quelques autres observations, que les Figures seront peu différentes de leurs hauteurs, & presque d'une même grandeur; qu'étant ainsi, il n'y aura rien de perdu. Ce Sculpteur raisonnoit tout juste comme ces enfans qui ne savent danser que du côté de la cheminée, & qui sont fort fots quand il faut danser ailleurs. Exemple humiliant de l'aveugle routine.

D'habiles Artistes cependant pourroient penser, qu'un Bas-relief ne doit avoir d'autre prétention, que celle d'un Dessin réhaussé d'un peu d'Ombre pour y faire apercevoir quelques saillies, & l'idée de prétention à un Tableau peut leur paroître outrée. La raison qu'on en donneroit peut-être, seroit, le peu de réussite qu'ont eu ces sortes de Bas-reliefs, lorsque quelques uns de nos Sculpteurs les ont tentés. Mais auroit-on bien examiné si ce défaut vient de l'Art ou de l'Artiste? Le beau Bas-relief d'At-

tila par l'Allegarde, est-il dans ce cas? Les Bas-reliefs des Elèves qui mettent au prix, n'ont ils pas le fufrage de l'Académie, quand aux autres parties ils favent réunir l'intelligence heureuse des Plans variés avec sagesse; c'est-à-dire, autant que la Sculpture doit le permettre, sans aller jusqu'à une prétenduë liberté, qui choquerait bien plus qu'elle ne ferait illusion? Car je n'approuve pas que l'Artiste se livre à un beau rêve que les Spectateurs ne pourroient pas faire avec lui.

Nous avons quelque part au Vieux-Louvre un grand Bas-relief de Marbre, fait par un de nos très habiles Sculpteurs. Le principal Groupe, qui consiste en deux Figures, est fort failant, sans harmonie, sans dégradation, & sans qu'il y ait aucun objet qui y conduise avec intelligence; on voit tout crûment dans le Fond, des Figures presque invisibles. Ce Bas-relief est l'Ouvrage foible d'un très savant Artiste, qui a risqué un genre qu'il n'avoit pas étudié, & qu'il ne sentoit pas. Son exemple seroit donc assez mal choisi, si on vouloit s'en prévaloir pour blâmer la sorte de Bas-reliefs dont je parle; puisqu'il lui est entièrement contraire. Ce seroit dire à-peu-près; il faut renoncer à faire des Odes, car celle de Boileau sur la prise de Namur n'a pas réussi.

Ce seroit mal défendre la cause des Bas-reliefs antiques, si on disoit, que ce Fond qui arrête si désagréablement la vuë, est le corps d'air séerein & dégagé de tout ce qui pourroit em

Figures. Puisqu'en peignant ou dessinant d'après un Bas-relief, on a grand soin de tracer l'Ombre qui borde les Figures & qui indique si bien qu'elles sont collées sur cette Planche qu'on appelle Fond; on ne pense donc pas que ce Fond soit le Corps d'air. Il est vrai que cette imitation ridicule est observée pour faire connoître, que le Dessin est fait d'après de la Sculpture. Le Sculpteur est donc seul blâmable d'avoir donné à son Ouvrage un ridicule qui doit être représenté dans les Copies, ou les imitations qui en sont faites.

Dans quelque place & de quelque faillie que soit le Bas-relief, il faut l'acorder avec l'Architecture, & que le Sujet, la Composition & les Draperies soient analogues à son Caractère. Ainsi, la mâle austérité de l'ordre Toscan, n'admettra que des Sujets & des Compositions simples: les Vêtemens en seront larges & de fort peu de Plis. Mais le Corinthien & le Composite, demandent de l'étendue dans les Compositions, du jeu & de la légèreté dans les Etoffes.

De ces idées générales je passe à quelques observations particulières.

La Règle de Composition & d'Effet étant la même pour le Bas-relief que pour le Tableau; les principaux Acteurs occuperont le lieu le plus intéressant de la Scène, & seront disposés de manière à recevoir une masse suffisante de Lumière, qui attire, fixe & repose sur eux la vue, comme dans un Tableau, préféablement à tout autre endroit de la Composition. Cette Lumière centrale

ne fera interrompue par aucun détail d'Ombres malgres & dures, qui n'y produiroient que des taches, & détruiroient l'accord. De petits filets de Lumière qui se trouveroient dans de grandes masses d'Ombre, détruiroient également cet accord.

Point de Racourci sur les Plans de devant; principalement, si les extrémités de ces Racourcis sortoient en avant: ils n'occasionneroient que des maigreurs insupportables. Perdant de leur longueur naturelle, ces parties seroient hors de vraisemblance, & paroïtroient des chevilles enfoncées dans les Figures. Ainsi, pour ne point choquer la vue, les Membres détachés doivent, autant qu'il sera possible, gagner les Fonds. Placés de cette manière, il en résultera un autre avantage: ces parties se soutiendront dans leur propre masse; en observant cependant que lorsqu'elles sont détachées, elles ne soient pas trop adhérentes au Fond; ce qui occasionneroit une disproportion dans les Figures, & une fausseté dans les Plans.

Que les Figures du second Plan ni aucune de leurs parties, ne soient aussi saillantes ni d'une Touche aussi ferme, que celles du premier; ainsi des autres Plans selon leur éloignement. S'il y avoit des exemples de cette égalité de Touche, fussent-ils dans des Bas-reliefs antiques; il faudroit les regarder comme des fautes d'intelligence contraires à la dégradation que la distance, l'air & notre œil, mettent naturellement entre nous & les objets. Dans la Natu-

re , à mesure que les objets s'éloignent , leurs Formes deviennent à notre egard plus indécises : observation d'autant plus essentielle , que dans un Bas-relief , les distances des Figures ne sont rien moins que réelles. Celles qu'on suppose d'une toise ou deux plus reculées que les autres , ne le sont quelquefois pas d'un pouce. Ce n'est donc que par le vague & l'indécis de la Touche , joints à la proportion diminuée selon les reglès de la Perspective , que le Sculpteur approchera davantage de la vérité & de l'effet que présente la Nature. C'est aussi le seul moyen de produire cet accord que la Sculpture ne peut trouver & ne doit chercher , que dans la Couleur unique de sa matière.

Il faut sur - tout éviter , qu'autour de chaque Figure il regne un petit bord d'Ombre également découpée , qui en ôtant l'illusion de leurs saillies & de leur éloignement respectif , leur donneroit encore l'air de Figures aplaties les unes sur les autres , & enfin collées sur une Planche. On évite ce défaut en donnant une sorte de tournant aux bords des Figures , & suffisamment de saillie dans leurs milieux. Que l'Ombre portée d'une Figure sur une autre , y paroisse portée naturellement ; c'est - à - dire , que ces Figures soient sur des Plans assez proches pour être ombrées l'une par l'autre si elles étoient naturelles. Cependant il faut observer , que les Plans des Figures principales , sur tout de celles qui doivent agir , ne soient point confus ; mais que ces Plans soient assez distincts

& suffisamment espacés , pour que les Figures puissent aisément se mouvoir. Lorsque , par son Plan avancé , une Figure doit paroître isolée & détachée des autres , sans l'être réellement ; on opose une Ombre derrière le côté de sa Lumière ; & s'il se peut , un Clair derrière son Ombre : moïen heureux , que présente la Nature au Sculpteur comme au Peintre , pour donner le mouvement & la distance aux objets.

Si le Bas-relief est de Marbre ; les rapports avec un Tableau y seront d'autant plus sensibles , que le Sculpteur aura varié les travaux des différents objets. Le Matte , le Grenu , le Poli , employés avec intelligence , ont une forte de prétention à la Couleur. Les Reflets que renvoie le Poli d'une Draperie sur l'autre , donnent de la légereté aux Etoffes , & répandent l'harmonie sur la Composition.

Si l'on doutoit que les loix du Bas-relief fussent les mêmes que celles de la Peinture ; qu'on choisisse un Tableau du Pouffin ou de Le Sueur ; qu'un habile Sculpteur en fasse un modèle : on verra si l'on n'aura pas un beau Bas-relief. Ces Maîtres ont d'autant plus rapproché la Sculpture de la Peinture , qu'ils ont fait leurs Sites toujours vrais , toujours raisonnés. Leurs Figures sont , en général , à peu de distance les unes des autres , & sur des Plans très justes : loi rigoureuse , qui doit s'observer avec la plus scrupuleuse attention dans un Bas-relief. Enfin , je le répète , cette partie de la Sculpture est

la preuve la moins équivoque de l'analogie qui est entre elle & la Peinture. Si l'on vouloit rompre ce lien ; ce feroit dégrader la Sculpture , & la restreindre uniquement aux Statues (*) ; tandis que la Nature lui offre, comme à la Peinture, des Tableaux. Sans entrer dans plus de détails, il suffit de dire, qu'à la Couleur près, un Bas-relief faillant, est, *en Sculpture*, un Tableau difficile. Mais quelque soit sa difficulté & même sa réussite, je ne prétens pas dire qu'il fasse la même illusion que la Peinture : je suis seulement & intimement persuadé, qu'il

(*) M. Dandré Bardon, dans une petite Note, p. 3. *Essai sur la Sculpture*, dit : *Ce terme (Statuaire) loin de retrécir l'idée que l'on donne des Sculpteurs, ne sert qu'à lui prêter une plus grande étendue.* Comme la raison de cette étendue, fondée sur le mot *Statuaire*, n'est pas rapportée ; je ne puis la deviner. Ainsi je suis obligé de croire jusqu'à ce jour, que le nom de *Statuaire* venant de *Statuere* ou de *Stare*, être debout, s'arrêter, designe celui qui fait une Figure qui a l'air de s'arrêter où elle est. Je laisse au Lecteur à juger, si l'Artiste qui représente un Sujet en mouvement, quelquefois même en mouvement très rapide ; une Machine, en un mot, qui paroît agissante, ne pourroit pas dire que le nom de *Statuaire*, loin de prêter à son talent l'idée d'une plus grande étendue, ne fait qu'en retrécir l'idée. Mais ne chicanons point sur les mots ; disons *Sculpteur* ou *Statuaire*, cela nous est égal.

doit emprunter d'elle, ou plutôt de la Nature, tous les moyens qui lui sont favorables, & qui peuvent l'aider à jeter le plus d'intérêt possible dans sa Composition. C'est souvent en ne s'expliquant pas assez, qu'on pourroit contre son intention, donner lieu à la méprise & à des imputations qu'on n'auroit pas méritées.

D R A P E R I E S.

IL me reste à examiner une partie de la Sculpture sur la quelle les Artistes ne sont peut-être pas bien d'accord; partie aussi intéressante qu'elle est difficile: c'est l'art de draper.

Je suppose qu'un Sculpteur, épris de la simplicité des belles Draperies antiques, & révolté contre quelques bizarreries ingénieuses de Bernin, adopte uniquement le Stile des Plis antiques; & qu'un autre Sculpteur, voiant tous les genres dans la Nature, se croie permis, comme son imitateur, de les représenter tous. Il semble que ces deux systèmes, qui paroissent s'exclure, peuvent être également avantageux à la Sculpture, & que ce seroit lui préjudicier, si l'un prévaloit sur l'autre. N'en seroit-il pas des Arts d'imitation comme des langues, que l'on apauvreroit si l'on en retranchoit des mots qui seroient les seuls signes représentatifs de certaines idées? Si l'on ôtoit à la Sculpture des moyens d'imitation, ne l'apauvreroit-on pas aussi? Il ne s'agit donc que de proscrire ce

qui seroit ou froid, ou pesant, ou extravagant, ou déplacé.

Les Draperies qu'on appelle mouillées, sont d'un très bon usage dans la Sculpture, où étant employées sans affectation, sans maigreur, selon le Sujet & l'à propos, elles laissent voir les mouvemens du Nud, en rendent les Formes plus sensibles, moins embarrassées, & conséquemment plus intéressantes.

Les Sculpteurs grecs, affectés de la beauté du Nud, drapoient avec des Etoffes si fines, qu'elles paroissent mouillées, & quelquefois collées sur la Peau. Leurs mœurs, leur climat, leur façon de se vêtir, les Etoffes dont ils s'habilloient, acoutumoient leurs yeux & formoient leur goût. Les Vêtemens de l'Isle de Cos étoient si transparens, que le Nud se voioit à travers, & les Sculpteurs de la Grèce se régloient sur ces Vêtemens pour faire leurs Draperies. Mais comme la Sculpture a toute la Nature pour objet d'imitation, & que la Nature a des beautés de plus d'une espèce, pourquoi un Sculpteur s'afferviroit-il à une seule manière de draper, employée selon les tems, les climats & les circonstances?

Les grands Sculpteurs modernes, tels que François, Puget, Allegarde, Rusconi, Le Gros, Angelo-Rossi, Sarrazin, & Bernin quelquefois, font voir quelles beautés les Etoffes larges & jettées de grande Maniere, produisent dans la Sculpture. Les anciens Sculpteurs

le font voir auffi, mais rarement : enforte pourtant, qu'on pourroit faire la censure du goût exclusif des petites Draperies antiques, par des Draperies larges du même tems; telles que la Draperie du Zénon qui est au Capitole, & celle de la petite Flore du même Palais, dont les Plis font ordonnés avec la chaleur des plus brillantes Etoffes.

Dans les observations que l'on pourroit faire sur les Draperies des Anciens, il ne faut pas confondre le Travail avec l'Ordre & le Choix des Plis. Si le Travail en est quelquefois sans goût, sans intelligence & sans vérité; l'Ordre & le Choix en font presque toujours savans, & propres à donner les plus sublimes leçons. On voit par la belle Copie de Le Gros, aux Thuilleries, l'effet que produisent les Draperies antiques, lorsqu'elles font traitées dans le vrai de la Nature. Tous les Artistes qui ont vu l'Original de cette Figure, savent jusqu'à quel point son exécution est ignoble; mais entre les mains d'un grand Sculpteur, nous voïons ce que deviennent les Plis antiques. La belle exécution des Figures de la Fontaine des Innocens, montre encore l'emploi heureux qu'on en peut faire. Ces Figures sont des Nymphes, & cette sorte de Draperie leur convient.

Osons avouer que les Anciens ont souvent négligé l'étude détaillée de cette partie; mais ils perdent peu de chose en comparaison de ce qu'ils nous ont laissé à admirer. Aucun Sculpteur ne doit ignorer aujourd'hui, que le Ciseau réussit très bien dans la variété du Travail que demandent les différentes Etoffes. Quelles qu'elles soient, observons que l'espace & la quantité des

Plis ne soient pas égaux ; que leur faille & leur profondeur, qui produisent les Ombres, soient harmonieusement variées : sans quoi l'œil sera fatigué d'une monotonie telle qu'on la remarque dans les Draperies de la *Famille* de Niobé, où les Plis, sans intelligence dans la distribution, sans vérité dans l'exécution, sont assez semblables à des cordes, des copeaux, ou des écorces insipidement arrangées. L'harmonie est aussi nécessaire dans la Sculpture, qu'elle l'est dans la Musique : les yeux ne sont pas plus indulgens que les oreilles (*).

Que les Plans de chaque Pli soient donc disposés de manière à ne produire aucun angle aigu de Lumière ou d'Ombre, qui en se découpant durement, choqueroit la vue, détruiroit le repos des Chairs ; & semblable aux Figures Gothiques, ne présenteroit que des détails défunis : défaut qui afoiblit, étouffe même, les beautés réelles d'un Ouvrage.

Mais il faut proscrire les Draperies voltigeantes ; elles interrompent l'union, divisent l'intérêt, fatiguent l'œil, & empêchent de voir l'objet principal : excepté pourtant les Sujets & les Actions où les Draperies doivent être nécessairement agitées ; comme la chute d'Icare, Apollon,

(*) *Vitruve* nous conte fort sérieusement, que les Cannelures furent ajoutées aux Colonnes, pour imiter les Plis des Robes que portoient les Dames : *Truncoque toto strias, uti Stolarum rugas, matronali more dimiserunt.* l. 4. c. 1. Les Statuaires l'ont bien rendu aux Architectes, quand ils ont fait leurs Plis semblables aux Cannelures des Colonnes.

lon poursuivant Daphné, &c. Alors, traitées avec beaucoup d'art & de légéreté, ces Draperies ajoutent à l'intérêt & à la vérité de l'action.

Dans un Bas-relief, elles s'emploient aussi avec succès pour étendre des Lumières & des Ombres, lier des Groupes, & servir utilement à l'agencement d'une Composition. Mais si elles sont traversées en sens contraire par une multitude de Cassures, comme on en voit dans quelques Ouvrages de Bernin, alors elles ont l'air de rochers, & détruisent absolument le repos & l'accord.

Si ces principes sont fondés sur le Goût & sur la Nature, il en résulte qu'un Sculpteur en les suivant, pourroit s'éloigner de quelque système particulier. Mais que lui importe? Il doit savoir que dans les Arts, la recherche du vrai ne connoît point d'autorité particulière. Qu'il ait le courage de travailler pour tous les tems & pour tous les pays.

J'ai dit que l'ordre des Plis antiques est propre à donner les plus sublimes leçons. Il faut donc, pour se former le goût de draper dans les meilleurs principes, consulter les Draperies antiques, telles qu'elles soient exécutées, préférablement aux Draperies modernes, traitées d'une Manière plus large, moins froide en général, & plus variées. Cette étude doit être même regardée comme aussi nécessaire pour le Drapé, que l'étude de l'Ecorché pour le Nud.

Ces principes, une fois reconnus, sont applicables à tous les Stiles; & la Nature, qui ne perd jamais ses droits, offrira toujours des variétés & des leçons avantageuses au Sculpteur qui aura pris dans l'Antique, un préservatif contre l'abus des différentes Manières.

J'ai dit aussi, que les Mœurs, le Climat, les Vêtemens des Grecs, étoient la cause de leur goût de Draperies serrées. Il ne faut donc pas s'étonner si les Draperies larges n'auroient pas toujours réussi à leurs yeux. C'est par la même raison qu'on en voit peu dans leur Peinture. La Noce Aldobrandine, Peinture ancienne, est composée & drapée précisément comme les Statues & les Bas-reliefs du même tems.

Nous avons un Sujet de Coriolan, gravé d'après une Peinture antique trouvée dans les Thermes de Titus, dont les Figures sont très symétriquement arrangées; l'ordre & le goût des Plis y sont traités comme dans les Statues antiques.

Les Peintures & les Sculptures trouvées à Herculanium, sont d'un même Stile.

Si l'on avoit encore des doutes sur la réussite des Draperies larges, on pourroit voir, pour se rassurer, les Figures de Le Gros, de Rusconi, d'Angelo-Roffi, qui sont à Rome dans St. Jean de Latran; le St. André de François Flamand, dans St. Pierre; & tant d'autres Figures, dont les Draperies larges sont una-

SUR LA SCULPTURE. 374

niment admirées. Si ces Sculpteurs avoient fervilement imité les Anciens, & qu'ils n'eussent ôté effaier quelque chose d'eux-mêmes; de combien de beautés ne serions-nous pas privés? *Ce qui nous sert maintenant d'exemple, pouvoient-ils dire avec Tacite, à été autrefois sans exemple; & ce que nous faisons sans exemple, en pourra servir un jour.*



L E T T R E

D E

M. DIDEROT.

Hé, mon ami, laissons là ce Cheval de Marc-Aurele. Qu'il soit beau, qu'il soit laid, qu'est-ce que cela me fait? Je n'en connois point le Sculpteur, je ne prends aucun intérêt à son Ouvrage; mais parlons du vôtre. Si vous connoissez bien mon amitié pour vous, vous sentirez tout le souci avec le quel j'ai mis le pied dans votre Atelier. Mais j'ai vu, j'ai bien vu, & je renonce à prononcer jamais d'aucun morceau de Sculpture, si vous n'avez pas fait un sublime Monument, & si l'exécution ne répond pas de tout point à la noblesse & à la grandeur de la pensée. Je vous ai dit dans la chaleur du premier moment, & je vous répète de sang froid, que ce Bouchardon, au nom duquel vous avez la modestie de vous incliner, étoit entré dans un Manège où il avoit vu des Chevaux, de beaux Chevaux, qu'il avoit profondément étudiés & supérieurement rendus; mais

qu'il n'étoit jamais entré dans les Ecuries de Diomède ou d'Achille, & qu'il n'en avoit pas vu les Courfiers. C'est vous, mon ami, qui les avez retracés à mon imagination, tels que le vieux Poète me les avoit montrés.

La vérité de la Nature est restée dans toute sa pureté; mais votre génie a su fondre avec elle, le prestige de la Poésie qui agrandit & qui étonne. Votre Cheval n'est point la copie du plus beau Cheval existant, non plus que l'Apollon du Belvedere n'est la copie rigoureuse du plus bel Homme; ce sont l'un & l'autre, des Ouvrages du Créateur & de l'Artiste. Il est colossal, mais il est léger; il a de la vigueur & de la grace; sa Tête est pleine d'esprit & de vie. Autant que j'en puis juger, il est très savant; mais les détails de l'étude, quoiqu'ils y soient, ne nuisent point à l'effet de l'ensemble; tout est largement fait. On ne sent ni la peine ni le travail en aucun endroit; on croiroit que c'est l'ouvrage d'un jour. Permettez que je vous dise une chose dure. Je vous savois un très habile homme; mais je veux mourir si je vous croïois rien de pareil dans la tête. Comment vouliez-vous que je devinasse, que cette image étonnante fût dans le même entendement à côté de l'image délicate de la Statue de Pigmalion. Ce sont deux morceaux d'une rare perfection, mais qui par cette raison même, semblent s'exclure. Vous avez su faire dans votre vie, & une Idille charmante & un grand morceau d'un Poème Epique.

Le Héros est bien assis. Le Héros & le Che-

val font ensemble un beau Centaure, dont la partie humaine & pensante, contraste merveilleusement par sa tranquillité, avec la partie animale & fougueuse. Cette Main protège bien; ce Visage se fait respecter & croire; cette Tête est du plus beau caractère; elle est grandement & sçavamment traitée; c'est une belle & très belle chose: séparée du tout, elle placeroit l'Artiste sur la ligne des Maîtres dans l'Art. Vous voiez, mon ami, que je ne parle pas ici de vous, quoique cette Tête fasse autant l'éloge de votre courage que du talent de Mlle Colot.

Le premier aspect. . . Mais j'allois oublier de vous parler de l'Habillement. L'Habillement est simple & sans luxe: il embellit sans trop atacher: il est du grand goût qui convenoit au Héros & au reste du Monument. Le premier aspect arrête tout court, & fait une impression forte. On s'y livre, & on s'y livre longtems. On ne détaille rien, on n'en a pas la pensée; mais quand on a païé ce tribut d'admiration à l'ensemble, & qu'on entre dans un examen détaillé; lorsqu'on cherche des défauts, en comparant les différentes parties de l'Animal entre elles, & qu'on les trouve d'une justesse exquise; lorsqu'on prend une partie séparée, & qu'on y retrouve la pureté de l'imitation rigoureuse d'un Modèle rare; lorsqu'on fait les mêmes observations critiques sur le Héros; lorsqu'on revient au tout, en en rapprochant subitement les deux grandes parties: c'est alors qu'on s'est justifié à soi même l'admiration du premier moment. On

tourne, on cherche une face ingrate, & on ne la trouve pas. En regardant le côté gauche, par exemple, si l'on a cette vigueur de concept qui traverse le Plâtre, le Marbre, le Bronze, & qui vous montre le côté droit; vous frémissez de joye devoir avec quelle surprenante précision l'un appartient à l'autre. C'est ce que j'ai fait sous tous les points de vuë de votre Composition, & toujours avec la même satisfaction. Votre Ouvrage, mon ami, a bien le véritable Caractère des beaux Ouvrages: c'est de paroître beaux la première fois qu'on les voit, & de paroître très beaux la seconde, la troisième & la quatrième: c'est d'être quittés à regret, & de rappeler toujours. Je l'ai déjà transporté de votre Atelier, sur son Piedestal, au milieu de la Place publique qu'il doit occuper; je l'y vois, & j'en sens tout l'effet. Laissez ce Serpent-là sous ses pieds. Est-ce que Pierre; est-ce que tous les grands Hommes n'en ont pas eu à écraser? Est-ce que ce n'est pas le véritable simbole de toutes les sortes de méchancetés employées pour arrêter les succès, susciter des obstacles & déprimer les travaux des grands Hommes? N'est-il pas juste qu'après leur mort, leurs Monumens foulent ce simbole hideux de ceux qui leur ont fait verser tant de larmes pendant leur vie? D'ailleurs il fait bien, & il est d'une nécessité mécanique indispensable, & très secrète.

Et vous croïez que je n'ai pas eu mille fois plus de plaisir à louer un Moderne mon ami, que je n'en aurois eu à critiquer un Ancien qui m'est

indifférent? Hé bien! il est vrai; ce Cheval de Marc-Aurele est une copie très incorrecte d'une Nature mal choisie: il n'y a ni la vérité simple & rigoureuse qui plait toujours, ni cette hardiesse du mensonge qui nous en dédommage quelquefois. Les muscles du col ne sont justes ni de position ni de volume. Il n'y a nul rapport entre la froideur des yeux & la bouche grimacière, vieille & forcée. Tout le muse est lourd; les détails de la bouche, des yeux & du col sont sans finesse & sans ressort: ils ressemblent plutôt à des hachures, des canelures, qu'à des plis de chair. Vuë de face, on ne fait trop à quelle sorte de Bête appartient la partie inférieure de la tête; & l'on seroit tenté de donner la partie supérieure au Bœuf ou au Taureau, dont elle a la forme large & carrée. Le ventre en est très lourd, très pèsant. Il est sûr que ce Cheval marche le grand Pas des pieds de derrière, & qu'il piaffe en même tems de ceux de devant; allure fautive & impossible: vos remarques à cet égard, ainsi que sur le reste, sont justes. Mais à quoi ne répond-on pas? On vous dira, que ce Cheval est peut-être d'une race qui vous est inconnue; qu'il est Méde ou Parthe; que c'est peut-être un Animal laid, à la vérité, mais que l'Empereur affectionnoit: que fais-je encore? A cela vous répondrez en trois mots: qu'un Animal, beau ou laid, marche naturellement, s'il n'est ni estropié ni mal conformé; que le Pays de ce Cheval vous importe peu, puisque cela n'a jamais été la question; ou que si l'on veut absolument

que le Statuaire de ce mauvais Cheval ait eu de bonnes raisons pour n'en pas faire un meilleur vous y consentez de bon cœur : & l'on se contentera ou l'on ne se contentera pas de cette réponse. Mais je suis sûr qu'il n'y aura qu'une voix sur la beauté du vôtre, quoique vous n'aïez omis aucuns des moïens de partager les avis. Ah! mon ami, que vous avez bien fait de vous en tirer aussi supérieurement ! car on ne vous eut pas pardonné la médiocrité ; & si vous voulez être de bonne foi, vous conviendrez qu'il faut plus de logique & plus de justice qu'on n'en a ordinairement, pour ne s'y pas croire autorisé. J'oublois de vous dire aussi, que j'ai trouvé le Plâtre que vous avez du Cheval antique, fort bien moulé, & qu'on y voit jusqu'aux moindres détails.

Je croïois n'avoir plus rien à ajouter à ce qui précède ; je me suis trompé. Sachez qu'on trouve assez singulier à Paris & à Pétersbourg, que vous ayez confié à votre Elève, l'exécution d'une partie aussi intéressante de votre Monument que la tête du Héros. Tous ceux qui en parlent si indiscrettement, aiment mieux blâmer une chose très sage, que de se rapeller qu'elle est justifiée par l'exemple de plusieurs Statuaires anciens. Le point essentiel est, qu'un Ouvrage soit le mieux qu'il est possible. Hé bien ! M^{lle} Collot fait mieux faire le Portrait que vous. Pourquoi non ? Un bon Peintre d'Histoire se tireroit difficilement d'un Portrait comme la Tour, qui de son côté ne tenteroit pas une composition Historique : chacun a son talent, d'autant plus restreint qu'il est grand.

Vous aviez fait mon Buste; M. Collot le fit une seconde fois après vous: vous futes curieux de comparer votre travail avec le sien. Voilà les deux Bustes exposés sous vos yeux; le vôtre vous paroît médiocre en comparaison du sien; vous vous baïffez sans mot dire; vous prenez un marteau, & vous brisez votre Ouvrage. Allez, mon ami; celui qui est capable de cet acte de justice, est né pour beaucoup d'autres procédés que la multitude n'apreciera jamais bien.

Et ce pauvre Loffinkow qui a dessiné votre Monument, & qui disoit qu'il falloit l'avoir copié pour en sentir tout le mérite, il n'est donc plus? Quoique je n'aie pas eu le tems de le connoître, j'en suis fâché. Adieu, mon ami; jouïffez de la satisfaction d'avoir exécuté le plus bel Ouvrage en ce genre qui soit en Europe, & jouïffez en longtems. Je vous salue & vous embrasse de tout mon cœur.

N'allez pourtant pas imaginer que je parlerai d'abord de votre Ouvrage, en remettant le pied en France. Il se passera plus de quinze jours avant que j'aie épuisé ce que j'ai à dire de la grande Souveraine; & ce n'est pas trop. Quelle femme, mon ami! quelle étonnante femme! Mais vous le savez aussi bien que moi; nous n'avons rien à nous apprendre là-dessus. Elle a bien raison de se laisser aprocher; car plus on la voit de près, plus elle y gagne. Adieu, adieu; j'attends toujours ce redoutable hyver: il viendra aparemment.

DIDEROT.

A St. Pétersbourg
ce 6. X^{bre}. 1773.

NB: M. Diderot à Paris, avoit peu goûté les Observations sur la Statue de Marc-Aurele; il s'en étoit même assez franchement expliqué. Arrivé à Pétersbourg, il vit & jugea par lui même. Alors je lui demandai une demie page qui contint son sentiment, & il l'écrivit sur le champ; mais il y a joint l'éloge de mon Ouvrage, dans le quel il a très certainement trop écouté sa sensibilité. Ainsi, qu'on rabatte, si l'on veut, plus de la moitié de l'éloge, & je serai content du reste. La louange que nous donne un ami, est aussi sujette à l'exagération que peut l'être la censure d'un ennemi. Quoiqu'il en soit, je ne puis me refuser à la satisfaction de publier la Lettre de M. Diderot: on pense bien que ce n'est pas sans sa permission, & même sans son invitation.

Quelques personnes, à ce qu'on dit, prétendent que je ne juge la Statue de Marc-Aurele que sur un Plâtre contre-moulé: on en conclut que je la juge mal. Cette tentative pour embrouiller la question, est bien foible; puisque j'ai prouvé de reste, que mon examen de tout le Cheval, ne retombe pas uniquement sur ce Plâtre; & pour ce qui le concerne, il est aisé de le ramener à son véritable objet.

Le préjugé s'accroche où il peut, cela est naturel; mais voici quelques raisons aux quelles je voudrois bien qu'on se donnât la peine de répondre. 1°. Que ce Plâtre soit ou non sur-moulé, c'est une question parfaitement étrangère à l'objet de mon examen. 2°. C'est un Ouvrage colossal, où les petites précisions de détail

plus ou moins conservées, n'alterent & ne changent la Forme en aucune sorte; & c'est de la Forme dont il s'agit essentiellement. 3°. On le voit & on le juge dans mon Atelier, à la même hauteur que sur la Place du Capitole; or, à cette hauteur, les petits détails que le Surmoulage auroit pu faire disparaître, peuvent-ils être aperçus? Mais ils y sont tous, & ce Modèle est très bien moulé. 4°. Je suis Statuaire, & je ne crois pas avoir donné, dans mon Métier, d'assez fortes preuves d'ignorance, pour qu'on dût croire que je me serois si lourdement mépris sur ce qui est autant à la portée du moindre Ouvrier que du plus habile homme. Il faudroit cependant que, dans le cas où l'objet en question seroit beau, & dans celui où le Moulage l'auroit déformé; il faudroit, dis-je, que non seulement je ne fusse pas Statuaire, que je n'eusse pas étudié les Chevaux, mais aussi que je fusse pourvu d'une portion de stupidité suffisante, pour me fermer les yeux sur ces deux points: ce n'est pas à moi à prononcer. Quant à ceux qui en sont réduits à dire, que les Parties originales que j'ai de la Statue de Marc-Aurele, ne sont que des Copies faites à Rome par de Jeunes gens, & que le Bronze n'a jamais été moulé; on se fait un vrai plaisir de complimenter ces personnes-là sur leur discernement, leurs profondes connoissances & leur bonne foi. Elles méritent aussi nos éloges par leur adresse à vouloir donner le change, & à se tirer d'un pas où elles se font on ne sauroit plus spirituellement engagées.

A V I S

D E

L'ÉDITEUR.

UN Philosophe, un homme qui, à beaucoup près, n'est pas de la foule, instruit que l'Ouvrage de M. *Falconet* se réimprimoit, nous a envoié le morceau suivant, qui nous a paru trop bien vu pour en priver le Public. Les hommes en qui la Science a détruit le préjugé, sont si rares, si estimables; la moindre de leurs productions peut avoir tant d'utilité, que nous aurions eu trop à nous reprocher, si nous eussions laissé celle-ci dans l'oubli.

On y verra la doctrine cachée sous la gayeté d'un esprit très so-

382 *AVIS DE L'EDITEUR.*

ciable; tout au moins y trouvera-t-on un Savant qui connoît parfaitement son *Pline*.

Au reste les personnes qui auroient a y réprendre, voudront bien ne pas adresser leurs plaintes à M. *Falconet*, qui n'y a presque d'autre part, que celle d'avoir fait place à cet Ecrit dans son Edition; il nous a déclaré, que c'étoit même avec un vrai plaisir.



Ce que c'est que *Pline l'Ancien*.

MAÎTRE François Rabelais termine le Chapitre VI. de son Histoire de *Gargantua* par ce trait : *toutefois je ne suis point menteur tant assuré comme il ba esté. Lisez le septiesme de sa naturelle histoire, chap. 3: & ne m'en tabustiez plus l'entendement.* Maître François avoit pris de l'humour de ce que *Pline* raconte fort sérieusement, qu'une femme étoit acouchée d'un Eléphant, une autre d'un Hippocentaure, une troisième d'un Serpent, & qu'une quatrième, ayant très heureusement mis son enfant au monde, cette petite Créature voïant à son arrivée les hommes si pervers, en eut tant d'horreur, & sa mere fut si complaisante, que le petit Prophete rentra sur le champ dans le ventre dont il venoit de sortir : ce qui, dans le stile de *Pline*, anonçoit la déplorable ruine de Sagonte. (1).

Ce n'est pas que les termes latins ne puissent, à la rigueur, signifier un enfant qui se seroit feu-

(1) Alcippe elephantum, quanquam id inter ostenta est. Namque & serpentem peperit inter initia Marsici belli ancilla. Multiformes pluribus modis inter monstra partus eduntur. Claudius Cæsar scribit Hippocentaurum in Theffalia natum eodem die interiisse. Et nos principatu ejus allatum illi ex Ægypto in melle vidimus. Est inter exempla, in uterum protinus reversus infans Sagunti, quo anno ab Hannibale deleta est. L. 7. C. 3.

lement présenté & auroit aussi tôt rentré, comme il arrive quelquefois. Mais le fait rapporté étant sur la liste des prodiges, *inter ostenta*; il est donné par Pline comme un fait miraculeux qui doit spécialement être distingué de ce qui arrive par les causes naturelles.

Maître François, qui débitoit beaucoup de choses étranges & incroyables, s'offensa sans doute que *Pline* osât mentir plus outrageusement que lui-même; & pour agraver le tort de son rival, il s'écrie avec humeur: *toutefois je ne suis pas menteur tant assuré comme il l'a été.* Ce Curé de *Meudon* étoit aussi Médecin, & sa science en Physique pouvoit bien l'emporter sur celle de *Pline*. Que le fœtus d'une femme se déränge, qu'il soit déformé à un certain point, & prenne quelque apparence d'une configuration étrangère; l'expérience le démontre. Mais qu'il soit Serpent, Eléphant, Hippocentaure; c'est-ce que *Rabelais*, les hommes éclairés & moi, ne croiront jamais.

En lisant la Préface du *Pline* de *du Pinet*, Paris 1608, j'ai trouvé que l'original des 37 Livres de *Pline* étoit perdu de tems immémorial, & que les Copies échappées aux causes destructives, étoient si vicieuses, qu'au dire de ce Traducteur, répété par *Bayle*, *Hermolaus Barbarus* avoit corrigé plus de 5000 fautes pour sa part, sans compter toutes celles qui ont été corrigées par d'autres. *Du Pinet* comptoit aussi 1200 corrections de sa façon; & après avoir dit, que *Bodin* soutenoit que *Pline* n'étoit qu'un

aveugle sur les questions métalliques en comparaison d'*Agricola*, il ajoute: *il n'y a Médecin, Cosmographe, Astrologue ou Simpliste, qui n'ait donné pincade à la correction de cette Histoire, ni même ceux qui ont écrit des Animaux & des choses minérales.* La mode de pincer *Pline* n'est point encore passée; elle doit durer jusqu'à ce qu'on ait séparé toute l'ivraie du froment.

Je quittai *Rabelais & du Pinet*, pour aller consulter nos Savans; je leur demandai ce que je devois penser de *Pline*. Malheureusement c'étoit alors un tems de démence pareil à la folie de l'année des Pantins: tous les Savans me répondirent en chantant:

*Que Pline est grand, qu'il est petit!
 Qu'il est borné, qu'il a d'esprit!
 Prodigeux problème!
 Des Astres il connoît le cours,
 Celui des saisons & des jours,
 Et s'ignore lui-même.*

Jé me fachaï, & je demandai à mes Savans, comment ils pouvoient ainsi défigurer une vieille chanson, composée sur l'homme en général; attendu qu'elle ne convenoit point à *Pline*, ou tout au plus très imparfaitement. Au lieu de répondre à ma question, ou de disserter sur la chanson, mes Savans dissertèrent longuement sur le mérite de *Pline*, & sur celui des Auteurs ses contemporains. Quand on eut épuisé les *verba & voces*, je demandai si on ne vouloit pas traiter un peu plus sérieusement la question; ou du moins s'il n'étoit pas vrai que dans beau-

coup d'endroits, *Pline* n'étoit pas simplement borné, mais qu'il adoptoit des systèmes inconsequens avec ses principes, & contraires à ceux de la raison & de l'expérience. On nia le fait, & l'on me demanda de prouver ce que j'avançois.

Peut-on admettre, leur dis-je, qu'un homme qui connoissoit aussi mal les Astres & qui en raisonnoit si contradictoirement, mérite l'application de la fin de votre couplet ? *Pline* dit, que le Monde & son envelope, qu'il nous a plu de nommer le Ciel, peuvent être regardés comme un seul Etre, Dieu, éternel, immense, sans commencement & sans fin (2). Que s'il pouvoit exister un autre Dieu, ce seroit une imbécillité de la nature humaine que de chercher une forme en lui, mais que ce Dieu devoit être tout sentiment, toute vuë, toute ouïe, toute ame, tout esprit, enfin tout de lui même (3).

Quelques personnes ont cru que le *si modo est*

(2) Mundum, & hoc quod nomine alio cælum appellare libuit, cujus circumflexû teguntur cuncta, numen esse credi par est, æternum, immensum, neque genitum, neque interiturum umquam L. 2. C. 1.

(3) Quapropter effigiem Dei formamque quærere, imbecillitatis humanæ reor. Quisquis est Deus, si modo est alius, & quacumque in parte, totus est sensus, totus visus, totus auditus, totus animæ, totus animi, totus sui. L. 2. C. 7.

alius devoit s'entendre du Soleil dont *Pline* a parlé dans le Chap. VI, comme d'un Dieu voiant tout & exauçant auffi tout; *omnia intuens, omnia etiam exaudiens*: ce qui détruiroit son premier sistème, que le Monde & le Ciel ne composent ensemble qu'un seul Dieu.

Après une assez longue digression sur les faux Dieux que *Pline* réduit à rien, & après beaucoup d'adulation à *Vespasien* que par contradiction il défie, il revient à l'état du Ciel pour dire, que les Etoiles se mouchent comme les mèches trempées dans l'huile des lampes; & que les feux errans qu'on remarque dans le Ciel, sont ces mouchures d'Etoiles (4).

Après avoir déclaré les Etoiles éternelles & par conséquent indestructibles, comme faisant avec le reste de l'Univers la masse de la Divinité, *Pline*, croiant qu'elles avoient un besoin nécessaire, ainsi que tous les autres Astres, d'expulser certaines superfluités, leur donne une cause de destruction à la longue. Il devoit donc établir une cause de reproduction infallible, qui fit regagner aux Corps célestes ce qu'ils perdoient par leur superfétation; car il avance, qu'elle avoit lieu lorsque l'Astre avoit trop pompé d'humour, & qu'il étoit contraint par une force ignée

(4) Illa nimio alimento tracti humoris igneâ vi abundantiam reddunt, cum decidere creduntur: ut apud nos quoque id, luminibus accensis, liquore olei notamus accidere. L. 2. C. 8.

de rendre la surabondance de cet aliment. Si cette attraction & cette répulsion étoient réelles, les Corps célestes altérés & réparés sans cesse, ne seroient ni permanens ni éternels: ainsi la mouchure des Etoiles très antiphysique, est de plus très antilogique.

Des Etoiles & des particules d'Etoiles qui voyagent sur la Terre, & qui s'en retournent à leur ancienne place (5). La Terre & la Mer peuplées d'Etoiles (6). Les Astres & les Planètes, chacun selon son département, envoiant sur la Terre la pluye, la gelée, la grêle, la neige, la rosée, les vents & toutes les variations de l'Air (7). Voilà en peu de mots la

(5) Scintillam e stellâ cadere, & augeri terræ appropinquantem, ac postquam Lunæ magnitudine facta sit, illuxisse, ceu nubilo die: dein cum in cælum se reciperet, lampadem factam, semel unquam proditur, Cn. Octavio, C. Scribonio Coss. Vidit hoc Silanus Proconsul cum comitatu suo L. 2. C. 35.

(6) Existunt stellæ & in mari terrisque. L. 2. C. 37.

(7) Ut Solis ergo natura imperando intelligitur anno, sic reliquorum quoque siderum propria est quibusque vis, & ad suam cuique naturam fertilis. Alia sunt in liquorem soluti humoris fecunda, alia concreti in pruinas, aut coacti in nives, aut glaciati in grandines: alia flatus, alia teporis, alia vaporis, alia roris, alia rigoris. L. 2. C. 39.

doctrine de Pline sur la Physique astronomique (Voiez L. 2. C. 35 36. & 39).

Pline combinoit peu; fans quoi il n'auroit pas manqué de nous dire de quelles Planètes étoient tombées de Pluyes de lait, de fang, de chair, de fer, de brique, de laine, qu'il croïoit être tombées sur Terre; attendu qu'il avoit lu ces puérités dans les Annales de Rome, avec les noms des Consuls sous les quels ces événemens extraordinaires avoient eu lieu (8).

Si l'Histoire romaine contenoit de tels faits; si la Physique n'étoit pas avancée au point de pouvoir désabuser les gens, l'ignorance étoit sur cet article, l'apanage de l'Antiquité, & *Pline* ne commettoit qu'une faute générale. Mais il étoit bien plus coupable en croïant *Hyparchus* sur sa parole. Cet Astronome, qu'il déclare

(8) Præter hæc inferiore cælo relatum in monumenta est, lacte & sanguine pluiffe M. Acisio, C. Porcio Coff. & sæpe alias: sicut carne, P. Volumnio, Servio Sulpicio Coff. exque eâ non putruiffe, quod non diripuiffent aves. Item ferro in Lucanis, anno antequam M. Crassus a Parthis interemptus est, omnesque cum eo Lucani milites, quorum magnus numerus in exercitu erat. Effigies, quæ pluit, spongiarum fere similis fuit: aruspices præmonuerunt superna vulnera. L. autem Paulo, C. Marcello Coff. lana pluit circa castellum Carissanum, juxta quod post annum T. Annius Milo occisus est. Eodem causam dicente lateribus coctis pluiffe, in ejus anni acta relatum est. L. 2. C. 56.

qu'on ne pouvoit jamais assez louer, débita que de son tems le Ciel accoucha d'une Etoile, & puis d'une seconde encore; ce qui fit penser que cet événement pouvoit n'être pas rare, & fournit à ses contemporains l'occasion de soupçonner bien d'autres vérités astronomiques. *Plin*e croïoit fermement tout ce qu'un Astronome de réputation débitoit sur la naissance des Astres, sur leur mort, sur leurs progressions & sur leurs qualités, dont une des plus singulières étoit de fournir aux hommes des Ames qui faisoient partie du Ciel: découverte qui lui fait dire, que la chose seroit même téméraire de la part de Dieu (9); & cela s'appelle de la Science, de la Logique, de la Philosophie. Ce seroit une

(9) Idem Hipparchus numquam fatis laudatus, ut quo nemo magis approbaverit cognationem cum homine siderum, animasque nostras partem esse cæli, novam stellam & aliam in ævo suo genitam deprehendit: ejusque motu, quâ die fulsit, ad dubitationem est adductus, anne hoc sæpius fieret, moverenturque & eæ, quas putamus affixas: Idemque ausus, rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere; organis excogitatis, per quæ singularum loca, atque magnitudines signaret: ut facile discerni posset ex eo, non modo, an obirent, nascerenturve, sed an omninò aliqua transirent, moverenturve: item an crescerent, minuerenturque: cælo in hereditate cunctis relicto, si quisquam, qui cretionem eam caperet, inventus esset. L. 2. C. 26.

l'émérité à Dieu de nombrer les Etoiles! On ne s'y atendroit pas.

Pline, qui regardoit le Ciel comme faisant avec la Terre le total de Dieu; qui pensoit que c'étoit une imbécillité de la nature humaine de chercher une forme à la Divinité, croïoit que la Terre étoit ronde & au centre de l'Univers; quoique le sistème contraire eut été démontré par *Philolaus* 400 ans avant *Pline*, & qu'*Aristarque* l'eut démontré plus clairement encore que *Philolaus*, 100 ans après.

Il croïoit aussi que la Terre donnoit la forme au Ciel, dont la voute étoit un cercle concentrique avec celui de la Terre (10), la quelle, selon son opinion, étoit de 264000 Stades de

(10) Est autem figura prima, de quâ consensus judicat. Orbem certe dicimus terræ, globumque verticibus includi fatemur. Neque enim absoluti orbis est forma, in tantâ montium excelsitate, tantâ camporum planitie: sed cujus amplexus, si capita linearum comprehendantur ambitu, figuram absoluti orbis efficiat: id quod ipsa rerum naturæ cogit ratio, non iisdem causis, quas attulimus in cælo. Namque in illo cava in se convexitas vergit, & cardini suo, hoc est, terræ, undique incumbit. Hæc, ut solida atque conferta, affurgit, intumescenti similis, extraque protenditur. Mundus in centrum vergit: at terra exit a centro, immensum ejus globum in formam orbis assiduâ circa eam mundi volubilitate cogente. L. 2. C. 64.

circuit, & faisoit la 96^e partie de l'Univers (11), dont le total étoit par conséquent de 25,344,000 Stades, mesure prise de ce Dieu immense & infini de *Pline*. Il seroit difficile de former un système de Théologie ni de Physique d'après les principes & les argumens de *Pline*; cependant il n'en avoit pas d'autres.

La plus incroyable opinion de ce genre par l'excès d'ignorance qu'elle annonce, étoit celle qu'il régardoit comme une connoissance sublime que peu de personnes possédoient. Il croïoit que les Planetes de *Saturne*, de *Jupiter* & de *Mars*, contenant plus de parties ignées que les autres, avoient aussi plus besoin de se purger de leurs superfluités. Mais écoutez comment *Jupiter* tonne.

Jupiter produit toutes les Foudres qui tombent sur la Terre; raison pour la quelle on le nomme *Jupiter Tonnant*. Mais cette épithète appartient à *Jupiter Planete*, & non pas au ridicule Dieu que le Peuple nomme *Jupiter* & qui ne mérite que du mépris. Ainsi la Foudre tomboit directement de *Jupiter Planete*; c'étoit une de ses parties qui se détachoit avec violence. *Pline* suposoit que *Jupiter* la rejettoit avec éclat, comme un bois enflam-

(11) Harmonica ratio, quæ cogit rerum naturam sibi ipsam congruere, addit huic mensuræ stadia XII. milia: terramque nonagesimam sextam totius mundi partem facit. L. 2. C. 109.

mé chasse avec bruit les particules de charbon qui s'en détachent.

Tel étoit le système de *Pline* sur le Tonnerre, persuadé d'ailleurs que la Foudre étoit toujours un présage certain; & malgré la sublimité de cette Science, il avoit des doutes & balançoit entre ces deux opinions; savoir, si lorsqu'il tonnoit, l'agitation de l'Air ne provoquoit pas la Foudre, ou si l'Air ne se troubloit pas par sensibilité, lorsqu'il se faisoit un accouchement de cette importance (12). Aussi ne voiez-vous aucun Astronome s'appuyer sur l'autorité absolue de *Pline*; pour de simples Ecrivains, je ne vous en réponds pas.

Pardonnons à *Pline*, à cause de sa qualité sacerdotale dans le Collège des Augures, d'avoir dit que les *Toscans* reconnoissoient neuf

(12) Latet plerosque, magnâ cæli affectatione compertum a principibus doctrinæ viris, superiorum trium siderum ignes esse, qui decidui ad terras fulminum nomen habeant: sed maxime ex iis medio loco siti: Fortassis quoniam contagium nimii humoris ex superiori circulo, atque ardoris, ex subjecto, per hunc modum egerat. Ideoque dictum Jovem fulmina jaculari. Ergo ut è flagrante ligno carbo cum crepitu, sic a sidere cælestis ignis expuitur, præscita secum afferens; ne abdicatâ quidem sui parte in divinis cessante operibus. Idque maxime turbato fit aëre: quia collectus humor abundantiam stimulat, aut quia turbatur quodam ceu gravidæ sideris partu. L. 2. C. 20.

Dieux , qui décochoient onze fortes de Foudres , dont *Jupiter* seul en lançoit trois , & les autres chacun un. Que les *Romains* en reconnoissoient non-seulement deux ; ceux de jour qu'ils attribuoient à Jupiter , & ceux de nuit qu'ils attribuoient à Pluton (13) ; mais aussi des Foudres publics qui duroient 30. ans , & des Foudres particuliers qui en duroient 10. (14) , les quels un homme peut obtenir par conjuration ou par prière (15). Qu'on peut connoître par le caractère des Foudres qui tombent sur la Terre , le passé , le présent & l'ave-

(13) Tuscorum litteræ novem Deos emittere fulmina existimant , eaque esse undecim generum : Jovem enim trina jaculari. Romani duo tantum ex iis servare : diurna attribuentes Jovi , nocturna Summano : rariora sane eadem de causâ frigidioris cæli. Etruria erumpere terrâ quoque arbitratur , quæ infera appellat , brumali tempore facta , sæva maxime & execrabilia : cum sint omnia , quæ terrena existimant , non illa generalia , nec à sideribus venientia , sed ex proximâ atque turbidiore naturâ. Argumentum evidens , quod omnia à superiore cælo decidentia obliquos habent ictus : hæc autem quæ vocant terrena , rectos. L. 2. C. 52.

(14) Ceterum existimant non ultra decem annos portendere privata , præterquam aut matrimonio primo facta , aut natali die : publica non ultra tricesimum annum , præterquam in deductione oppidorum. L. 2. C. 52.

(15) Exstat Annalium memoria , sacris quibusdam & precationibus vel cogi fulmina , vel impetrari. L. 2. C. 53.

nir: c'est ce que *Pline* établit en deux Chapitres, & que *Pope* explique en deux Vers.

*With beaven's own thunders fbook the World below,
And play'd the God an engine on bis foe.*

Essay on man, epit. III. v. 267. & 268.

Pline prétend qu'un peu de Vinaigre jetté contre une *Trombe*, la dissipe; attendu que le Vinaigre est très froid de sa nature, & tout comme (selon le dire de *Virgile*) on disperse les Mouches qui se battent, en jettant un peu de poussière dans l'air (16). M. le *Mis* de *St. Simon*, dans sa Préface de la *Guerre des Alpes*, a fait voir la possibilité de l'opération d'*Annibal* de calciner un Rocher rougi par un feu ardent, en jettant du Vinaigre dessus. Mais *Pline* abuse un peu trop de la vertu du Vinaigre, & je lui pardonne, d'autant plus qu'il a si physiquement expliqué cette opération, que tout homme sachant ce que c'est qu'une *Trombe*, dont le *Typhon* est l'espèce la plus furieuse, & sachant aussi à quelle portée le Vinaigre peut être jetté, jugera

(16) Typhon Defert hic secum a-
liquid abruptum è nube gelidâ, convolvens, versans-
que, & ruinam suam illo pondere aggravans, & lo-
cum ex loco mutans rapidâ vertigine; præcipua navigan-
tium pestis, non antennas modo, verum ipsa navigia
contorta frangens; tenui remedio aceti in advenientem
effusi, cui frigidissima est natura. Idem illisu ipse re-
percussus, correpta secum in cælum refert, forbetque
in excelsum. L. 2. C. 48.

la valeur de la recette de *Pline*, & n'entamera jamais une discussion sérieuse pour démontrer l'impossibilité de cette manœuvre.

Il a raisonné tout aussi conséquemment, en expliquant avec autant d'évidence la cause de la salure de l'eau de la Mer, & en disant que le Soleil se nourrit de l'eau salée, & la Lune de l'eau douce de la Mer (17). Que l'eau salée que le Soleil boit, est justement la cause de la salure de la Mer; c'est ce qu'il me paroît inutile de contredire, par la manière dont le Système est présenté dans les 100 & 101^e Chapitres du second Livre de *Pline*.

Je lui pardonne encore d'avoir dit qu'il connoissoit très bien plusieurs sommets des *Alpes*, dont les moins hautes surpassoient de cinquante mille Pas, c'est-à-dire de dix-sept Lieues & un tiers, la hauteur du Mont *Pelion* que *Dicaearchus* estimoit à mille-deux-cent-cinquante Pas de hauteur, & qu'il déclaroit être la Montagne la plus élevée de la Terre (18).

(17) Sed in dulcibus aquis Lunæ alimentum esse, sicut in marinis Solis. L. 2. C. 101.

(18) Dicaearchus, vir in primis eruditus, regum curâ permensus montes: ex quibus altissimum prodidit Pelion, MCCL. passuum; ratione perpendiculi, nullam esse eam portionem universæ rotunditatis colligens. Mihi incerta hæc videtur conjectatio, haud ignaro quosdam Alpium vertices, longo tractu, nec breviorè quinquaginta millibus passuum assurgere. L. 2. C. 65.

Je ne dirai pas comme l'*Abbé Chappe d'Aute-roche*, que j'aie mesuré les sommités des *Alpes* par toises, pieds & pouces, & je n'en donnerai pas le plan figuré comme il a donné celui de la route de *Paris* à *Tobolsk*; mais je vous assure que je me suis promené plusieurs fois sur les neiges éternelles de ses sommités, & que mes yeux ont pu mesurer les places où mes pieds ne pouvoient pas arriver, faute de moyens d'y monter & d'y respirer, & que je suis beaucoup plus de l'avis de nos Ingénieurs modernes, qui ne donnent pas quatre Mille de hauteur à la sommité la plus élevée des *Alpes*; & je crois qu'eux & moi avons calculé plus exactement que *Plin*e, qui jugeoit de la rondeur de la Terre par ses yeux, & qui prétendoit aussi que ses yeux ne le trompoient pas en donnant à l'espace une Forme bornée & circonscrite à la Terre (19).

Son Système sur la Lune est le comble de la démençe. Il ne lui donne que 12 révolutions de vingt-sept jours & un tiers chacune, pen-

(19) Namque in illo cava in se convexitas vergit, & cardini suo, hoc est, terræ, undique incumbit. Hæc, ut solida atque conferta, assurgit, intumescenti similis, extraque protenditur. Mundus in centrum vergit; at terra exit à centro, immensum ejus globum in formam orbis assiduâ circa eam mundi volubilitate cogente. L. 2. C. 64.

dant l'année que l'on a composée de 12 Mois (20). Il suppose qu'à la fin de chaque révolution, la Lune va passer deux jours avec le Soleil *in coitu*, & qu'au troisième jour, qui fait le terme du Mois solaire, elle recommence une nouvelle révolution. *Pline* n'avoit pas pu distinguer *in coitu*, de combien la Lune étoit engrossée par le Soleil, parcequ'elle lui tournoit le dos lorsqu'elle avoit reçu l'éjaculation solaire. Mais il ne doutoit pas qu'elle, ainsi que les autres Planètes, ne fussent nourries des vapeurs de la Terre. Il en avoit pour preuves, les tâches qu'on remarque dans la Lune, les quelles, selon lui, ne sont autre chose que des ordures qui s'élèvent avec les vapeurs de la Terre pour nourrir cette Planète, & qu'on peut remarquer quelquefois quand elle est dans son plein (21).

(20) Proxima ergo cardini, ideoque minimo ambitu, vicenis diebus septenisque, & tertia diei parte, peragit spatia eadem, quæ Saturni sidus altissimum triginta (ut dictum est) annis. Deinde morata in coitu Solis bido, cum tradiffimè è tricesimâ luce rursus ad easdem vias exit: haud scio an omnium, quæ in cælo pernoscî potuerunt, magistra: In duodecim mensium spatia oportere dividi annum, quando ipsa toties Solem redeuntem ad principia, consequitur. L. 2. C. 9.

(21) Quantum ex Sole ipsa concipiat: In coitu quidem non cerni: quoniam haustum omnem lucis averfa illo regerat, unde acceperit: Sidera vero haud dubiè hu-

Si on eut interrogé *Pline* sur ce que faisoit la Lune pendant les cinq jours & un quart que les Romains ajoutaient à l'année déjà composée de 12. Mois de 30 jours, il est assez vraisemblable qu'il auroit répondu, qu'elle étoit alors pendant huit jours & un quart, en vacance, & toujours *in coitu cum sole*; & qu'elle n'auroit recommencé sa révolution qu'avec la nouvelle année. Il se feroit aussi subtilement tiré d'affaire sur le calcul des années Bissextiles.

- Ce qu'il dit de l'ignorance de son siècle & la preuve qu'il donne de la sienne, est un peu humiliant pour ceux qui le font si docte. Les Phases de la lune sont, selon lui, un mystère impénétrable: tantôt elle est courbée & cornuë, tantôt demie ronde; tantôt presque ronde & pleine de tâches; sitôt après, elle est fort nette & luisante; enfin toute ronde, & dans l'instant elle disparoît. Et voilà ce qui désespère, ce qui humilie les plus grands génies qui étudient & qui ignorent le cours de cette Planete la plus proche de nous (22). Ces génies ont bien

anore terreno pasci, quia orbe dimidio nonnumquam maculosa cernatur, scilicet nondum suppetente ad hauliendum ultra justâ vi: maculas enim non aliud esse quam terræ raptas cum humore fordes. L. 2. C. 9.

(22) Multiformi hæc ambage torsit ingenia contemplantium, & proximum ignorari maxime sidus indignantium: crescens semper, aut fenescens. Et modo curvatâ sinu cornua facie, modo æquâ portione divisâ, modo si-

eu tort de se désespérer ; puisque d'avoir aperçu seulement une ou deux Etoiles de plus, en comptant leur totalité, est, nous dit *Pline*, une découverte téméraire même de la part de Dieu.

Ne pourroit-on pas dire, que si *Pline* avoit eu la plus légère connoissance astronomique, & s'il avoit songé seulement à lever les yeux vers le Ciel pour regarder la Lune, ou si, de son Cabinet, il eut calculé la date d'une pleine Lune avec la date d'une autre pleine Lune, il auroit été bien honteux de l'opinion que l'ignorance & le préjugé avoient logée dans sa tête, comme dans celle de ce profane vulgaire qu'il méprisoit, parce que ces pauvres ignorans croïoient que c'étoit *Jupiter le Dieu*, & non pas *Jupiter la Planete* qui lançoit la Foudre sur la Terre ?

Ici je m'arrêtai, pour demander à mes Savans si ce que je citois étoit transcrit des Livres de *Pline*, *totidem verbis*. Ils avouèrent tous que mes citations étoient justes ; mais ils protestèrent que *Pline* avoit beaucoup d'esprit & de connoissances ; qu'il ne falloit que le lire pour en être convaincu. Le plus modéré ajouta, que tout homme est sujet à l'erreur, mais que *Pline* s'étoit bien relevé de ses fautes ; que nul Auteur n'a pris autant de soin que ce grand homme de colliger tout ce qui peut intéresser
les

nuatâ in orbem : maculosa, eademque subito prænitens :
immensa orbe pleno, ac repente nulla. L. 2. C. 9.

les Savans, & qu'aucun avant lui n'avoit eu cet avantage. Cependant, repliquai-je, vous devez convenir que Pline n'est pas supérieur dans les Arts-libéraux, & M. *Falconet* a démontré sans réplique, qu'il n'est pas plus habile dans les Beaux-arts. Vous convenez sans doute qu'il est plus Fabuliste qu'Historien; que sa Méta-physique & son système de divinité ne sont pas d'un Payen, encore moins d'un *Sacerdos Auguralis*. Montrez moi donc dans quelle partie *Pline* est conséquent, clair & vrai? Comment concilier votre profonde vénération avec la connoissance & la preuve de tant d'incroyables erreurs?

Comment refusez-vous aussi votre éloge, me dirent-ils, quand *Pline* est en possession d'un hommage universel? Vous estimez-vous plus que le célèbre Auteur de *l'Histoire Naturelle* du Cabinet du Roi? Voyez comme dans son premier *Discours* il célèbre cet illustre Savant: peu s'en faut qu'il ne l'appelle *Pline le grand*. Messieurs, repliquai-je encore, mettons, je vous prie, un peu plus de bonne foi dans la dispute, & permettez moi de me défendre avec les mêmes armes dont vous vous servez pour m'attaquer. Lisez ce que le même *M. de Buffon* a dit de *Pline* après avoir beaucoup étudié *l'Histoire Naturelle*; c'est-à-dire 18 ou 20 ans après avoir écrit le bel éloge dont vous me parlez. *Pline, dont le fond de l'Ouvrage sur l'Histoire Naturelle est entier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parcequ'il les a indistinctement puisés*

dans les différens Traités attribués à Aristote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs subséquens, la plupart fondées sur des préjugés populaires..

Prenez ce 16^e Volume, & voïez le reste aux pages 118, 119 & 450. M. Falconet aparemment avoit aussi trouvé des disputeurs lestes, car ce passage ne lui a point échapé. Vous savez que M. de Buffon connoît mieux que *Pline* les taches de la Lune, & que certainement il n'a pas prétendu louer la mouchure des Etoiles, ni la nourriture & la digestion des Planetes. S'il a dit que *Pline est également grand dans chacune des parties qu'il traite*, dites hardiment, *bonus aliquando dormitat Homerus*, & plaignez autant les hommes lorsqu'ils s'en tiennent au *magister dixit*, que quand ils s'égarerent dans leur propre imagination.

Quant au stile de *Pline*; j'avouerai, si l'on veut, qu'il est énergique & concis, ce qui le rend par fois, peut-être, un peu dur, & même obscur; qu'il peint fortement; que cet Auteur a des préambules & des lambeaux d'une Philosophie très haute; qu'il est aussi ferré que *Senèque*, sans être, comme lui, hérissé d'antitheses, sauf le goût décidé qu'il a pour la pointe & le tour épigramatique (23); qu'il est, dans

(23) Voici ce qu'il dit de l'usage des flèches. *Ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennasque ferro dedimus. L. 34. C. 14. A fin que la mort vint à nous plus promptement, nous*

son genre, tout voisin de celui de *Tacite*; &

L'avons fait volante; nous avons donné des ailes au Fer. Les premiers qui ajoutèrent des plumes au trait lancé contre une Bête ou contre un ennemi, n'y entendoient pas tant de finesse: ils emploïerent ce moïen afin de fraper de loin & avec moins de danger. Mais le raffinement d'une mort volante au bout d'une Flèche, étoit réservé à *Pline* & à ceux qui, comme lui, mettent de l'esprit à tout.

Quelques lignes après, on lit: *Est in eadem urbe (Thebis) & ferreus Hercules, quem fecit Alcon, laborum Dei patientia inductus. Dans la même Ville (de Thebes) Alcon, excité par la constance des travaux d'Hercule, exécuta en Fer la Statue de ce Dieu.* Voilà un Statuaire dévotement laborieux, que le courage d'Hercule anime, & dont l'exemple, à son tour, peut avoir son utilité. Mais cette dévotion n'existeroit-elle pas plutôt dans le stile de *Pline*, & ne seroit-ce pas encore une de ses idées quintessenciées? car tant d'autres travaux plus longs & plus pénibles que l'*Hercule de Fer*, ont été entrepris & finis, sans qu'on se proposât l'exemple du Dieu, qu'en vérité c'est la pure envie de parler, qui, avec esprit, fait intervenir ici ses travaux.

Si, un beau jour, on rassembloit toutes les idées de cette espèce que *Pline* a répandues dans son Livre, on étonneroit bien le Public. Mais il faudroit pour ce travail le discernement le plus exquis & la plus grande impartialité; il faudroit aussi qu'on mit tout à côté, les beaux endroits de l'Ecrivain, & qu'après, on pût dire hardiment, en finissant l'Ouvrage: *voilà le stile de Pline.*

que même quand il radote, c'est avec une élégance qui rend encore agréables ses radotages. On ne donne ni dans les folies d'*Arioste* ni dans les Contes-bleus de *la Fontaine*; cependant on les lit & relit toujours. *Rollin* ne seroit pas entièrement de mon avis, il ne me passeroit pas cet éloge; mais je ne crains pas *Rollin* quand je loue *Pline*: d'ailleurs, bon ou mauvais, c'est mon avis. Ce Rhéteur ne sentoit pas que la Langue des Latins, subit sous *Pline le Naturaliste*, le même sort que parmi nous, par la naissance de l'esprit philosophique. Je lui demanderois, si, moins nombreux, moins verbeux que les Auteurs du siècle de Louis XIV, nous écrivons moins bien en prose?

Ici mes Savans s'écrierent que j'avois raison; que *Rollin* n'étoit qu'un Pédant; que ce Pédant ne faisoit cas que des Auteurs verbeux qu'il avoit dépecés pour en faire son Histoire puérile des Peuples anciens; & que tous les hommes habiles de tous les siècles, depuis *Pline* jusqu'à nous, avoient rendu, pour le moins, la même justice que moi à cet Auteur divin. Tous les hommes, répliquai-je? Vous voulez dire, beaucoup. Mais prenons garde à l'équivoque: j'ai particularisé mon éloge, & je vous déclare, que sur le reste, le jugement de la multitude ne m'en a jamais imposé. Tenez! si l'on m'assuroit que j'ai l'aplaudissement de tous les hommes, je serois peut-être tenté de dire à mon voisin, comme *Phocion* disoit au sien, au milieu des applaudissemens publics. Vous savez le

mot ; ainsi je ne vous le répéterai pas. Oh, pour le coup, mes Savans changerent de visage, & répéterent que *Pline* étoit un si grand homme & si éminent, qu'il falloit le louer sans réserve. Messieurs, leur dis-je à mon tour, je ne saurois me refuser au plaisir de vous réciter le fragment d'une Fable : elle est de *la Motte* ; j'aimerois mieux qu'elle fut de *la Fontaine*, mais elle est de *la Motte*. Ce n'est ni pour la naïveté ni pour l'élégance ; mais c'est pour son grand sens que je vous la cite : c'est celle de l'*Ecrévisse Philosophe*.

Bon, dit une vieille obstinée ;

Celle-ci veut savoir plus que nos Anciens.

Suivons la loi qu'ils ont donnée :

Marchons comme eux ; quant à moi, je m'y tiens.

Pour nous régir se croit-elle donc née ?

Petit esprit ! mettez ses raisons bout à bout ;

Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'est tout.

La vieille dit : & ses injures

L'emportèrent sur la raison.

La Philosophe essuya les murmures

Du sot peuple, & les têtes dures

Firent gloire d'aller toujours à reculons.

Voilà, Messieurs, leur dis-je, la réponse à votre chanson ; & une révérence termina notre conversation & mon impatience.

Ce n'est pas que je n'eusse bien des choses à objecter encore à mes Savans. J'aurois pû leur prouver, par exemple, qu'une partie de cette prodigieuse vénération qu'on a pour *Pline*, est due à l'aveugle admiration que nous avons en gé-

néral pour tout ce qui est ancien, & à notre mépris pour tout ce qui est moderne. N'en faisons pas étonnés cependant: l'Antiquomanie est la maladie de tous les tems & de tous les siècles; *Horace*, *Plin le Jeune* & d'autres, s'en font plaints. Ces deux Auteurs, sur-tout, ont été vraiment choqués de ce qui se passoit de leur tems, lorsqu'il s'agissoit de prononcer entre les Anciens & les Modernes; & il paroît que le premier ne croïoit guère à l'infailibilité du Public. Il étoit même indigné de voir acorder une préférence aveugle, & qui n'avoit d'autre fondement que le droit d'ancienneté. „ Pour „ moi, dit-il, je vous avoue que je suis indi- „ gné, quand je vois que l'on condamne un „ Ouvrage, non pas parcequ'il est mal écrit, „ mais parcequ'il est nouveau; & que quand il „ est question des Anciens, on ne veut enten- „ dre parler ni d'indulgence ni de grace, „ mais seulement d'éloges & de récompenses. „ Que je m'avise de douter si les Comédies „ d'*Atta* se soutiennent bien sur la Scène, tous „ nos vieux Sénateurs s'écrieront aussi tôt, qu'il „ faut être de la dernière impudence pour oser „ critiquer des pièces qui ont été jouées par „ le pathétique *Esope* & le savant *Roscius*. „ D'où vient cela? c'est que ce qui nous a plû „ autrefois, a comme acquis le droit de nous „ plaire toujours; c'est que l'on croiroit se dé- „ grader si l'on reformoit son jugement sur ce- „ lui des jeunes gens; c'est que l'on a honte „ de reconnoître sur ses vieux jours que ce

„ qu'on a appris dans sa jeunesse ne mérite que
 „ d'être oublié. Qu'un homme loue aujourd'hui
 „ d'hui les Hymnes que *Numa* fit pour être
 „ chantés par les Saliens, & qu'il entreprenne
 „ de nous faire accroire qu'il est le seul à les
 „ entendre, quoiqu'il n'y entende pas plus que
 „ moi ; est-ce par estime pour les Anciens qu'il
 „ cherche à les faire valoir ? Point du tout :
 „ c'est qu'il veut déprimer les Nouveaux ; c'est
 „ qu'une jalousie aveugle le porte à mépriser
 „ les Auteurs de notre tems & tout ce qui sort
 „ de leur plume (24).

L'Ami d'Auguste, de Mécène, du bon vin & des Belles, aimoit aussi à philosopher gaiement. Ce que notre Pline avoit en morale assez triste,

(24) *Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse
 Compositum illèpidève putetur, sed quia nuper :
 Nec veniam antiquis, sed honorem ac præmia posci.
 Rectè necne crocum floresque perambulet Attæ
 Fabula, si dubitem: clament periisse pudorem
 Cuncti penè Patres; ea quàm reprehendere coner,
 Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit.
 Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi, ducunt;
 Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ
 Imberbi didicere, senes perdenda fateri.
 Jam Saliare Numæ carmen qui laudat, & illud
 Quod mecum ignorat solus vult scire videri;
 Ingeniis non ille favet plauditque sepultis,
 Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.*

(Ep. I. L. 11.)

en pointes & souvent en superficie, le voluptueux Horace l'avoit en finesse, en goût exquis & en gaieté. La même Epitre lui fournit souvent des occasions de s'égayer sur cette matière, & il en fait des questions aussi judicieuses qu'elles sont amusantes. En voici qu'il avoit proposées plus haut. Un Auteur mort il-y-a cent

„ ans, doit-il être mis au rang des Auteurs
 „ parfaits, c'est-à-dire anciens? ou n'est-
 „ il encore qu'un Écrivain sans nom, c'est-à-
 „ dire un moderne? Etablifions un point fixe,
 „ pour bannir toute contestation.

„ *Reponse.* Je conviens qu'un Auteur peut
 „ être regardé comme ancien & comme excel-
 „ lent, un Siècle après sa mort.

„ *Horace.* Mais s'il ne lui manque qu'un
 „ mois ou qu'une année, pour fournir le Siècle,
 „ dans quel rang le faudra-t-il mettre? Le pla-
 „ cerons-nous avec les anciens & les excellens
 „ Auteurs, ou le laisserons-nous avec ceux
 „ qui doivent effuyer le mépris de notre age
 „ & de l'age suivant?

„ *R.* Un mois ou une année sont peu
 „ de chose sur un Siècle entier: je veux bien
 „ avoir la complaisance de lui donner place par-
 „ mi les anciens Ecrivains.

„ *H.* J'accepte la grace que vous voulez
 „ bien m'accorder, & je fais comme celui
 „ qu'il dépouilla peu à peu la queue d'un cheval
 „ en arrachant les crins l'un après l'autre: des
 „ cent années je commence par en retrancher
 „ une, puis j'en ôte encore une seconde, &

„ ainsi consécutivement , jusqu'à ce que celui
 „ qui mesure le mérite sur le Calendrier , &
 „ qui ne donne son estime qu'à ce qui a été
 „ comme consacré depuis long-tems par la
 „ mort , trouve que son raisonnement lui écha-
 „ pe partie par partie , & se réduit à rien. (25)
 Ecoutons à présent ce que dit *Pline le Jeune* à ce
 sujet , en parlant de *Pompée Saturnin*. „ Quoi ?
 „ s'il avoit vécu parmi des gens que nous n'eus-
 „ sions jamais vus , nous courrions après ses
 „ Livres , nous rechercherions jusqu'à ses Por-

(25) *Scriptor abhinc annos centum qui decidit ,
 inter*

*Perfectos veteresque referri debet , an inter
 Viles atque novos ? Excludat jurgia finis.*

*Responsio. Est vetus atque probus centum qui per-
 ficit annos.*

*Horatius. Quid ? qui deperiit minor uno mense , vel
 anno ,*

*Inter quos referendus erit ? veteresne probosque ,
 An quos & præsens & postera respuat ætas ?*

*R. Iste quidem veteres inter ponetur honestè ,
 Qui vel mense brevi vel toto est junior anno.*

*H. Utor permissis , caudæque pilos ut equinæ
 Paulatim vello ; & demo unum , demo & item*

unum ;

*Dum cadat elusus ratione ruentis acervi ,
 Qui redit in Fastos , & virtutem æstimat annis ;
 Miraturque nihil , nisi quod Libitina sacravit.*

(Ep. I. L. II,)

„ traits ; & quand nous l'avons au milieu de
 „ nous, n'aurons-nous que du dégoût pour son
 „ mérite, à cause de la facilité que nous avons
 „ d'en jouir ? Les hommes, selon moi, ne font
 „ rien de plus indigne, rien de plus injuste
 „ que de refuser leur admiration à un homme,
 „ parcequ'il n'est pas mort ; parcequ'il leur est
 „ permis non-seulement de le louer, mais de
 „ le voir, de l'entendre, de l'entretenir, de
 „ l'embrasser, de l'aimer (26).

Cette manie de trouver tout merveilleux, n'a pas peu choqué le *P. Sanadon*. Il s'en explique fort au long, & voici comme il termine sa judicieuse plainte. „ Dans les choses obscures & „ problématiques, une crédulité ancienne & „ universelle n'a aucun avantage sur une opi- „ nion nouvelle & singulière. Quelque tard que „ l'on vienne, l'on est toujours à tems d'aper- „ cevoir la vérité. La critique découvre tous „ les jours des choses, qui nous paroissent nou- „ velles & singulières & dont la connoissance „ feroit de tous les tems & de tous les hom-

(26) An si inter eos quos nunquam vidimus floruis-
 set, non solum libros ejus verum etiam imagines conqui-
 reremus; ejusdem nunc honor presentis & gratia quasi
 fatietate languescet? At hoc pravum malignumque est,
 non admirari hominem admiratione dignissimum, quia vide-
 re, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantum, ve-
 rum etiam amare contingit.

„ mes, si notre esprit étoit moins borné. La
 „ nouveauté & la singularité d'un sentiment
 „ ne sont donc pas des raisons de le rejeter.”

Notre Naturaliste n'étoit pas, à beaucoup près, aussi accommodant que le P. *Sanadon*. Il faut voir le compliment qu'il adresse à ceux qui osoient écrire contre *Théophraste*; sur-tout quand malheureusement c'étoit une Dame: ce qu'elle avoit de mieux à faire alors, étoit de choisir un arbre pour s'y pendre, *suspendio arborem eligendi* (*). Cela n'empêchoit pas que lui, *Pline*, (mais il étoit homme) ne réprit *Démocrite*, & qu'il ne lui eut volontiers donné de bons coups de houffine; parcequ'il raisonnoit mal en Physique: *Utinamque*, dit-il, *eo ramo contactus esset Democritus* (**). Il s'agit là d'une branche d'arbre, & *Pline* manquoit rarement l'occasion de faire une petite pointe. Et puis *Démocrite*, qui rioit tant du ridicule des autres, méritoit bien qu'à son tour on le tançât un peu. Mais pour *Théophraste*; pouvoit-il se tromper, même en assurant que *toutes les Fleurs en Egypte sont sans odeur, excepté le Myrthe*? D'ailleurs, *Aristote* lui avoit donné un nom qui signifie *Eloquence divine*; & chacun fait qu'un homme éloquent ne se trompe jamais.

(*) Præf. ad Vespasianum.

(**) L. 28. C. 8.

Cicéron réprimande aussi l'audacieuse *Léontium*; car c'est elle qui, au rapport de *Pline*, méritoit si bien la corde, pour avoir eu l'effronterie d'écrire contre les opinions de l'homme dont l'Eloquence étoit divine : assurément le cas étoit *pendable*. Voïez le 1^{er} livre de la Nature des Dieux, n^o. 33. Mais jetez un coup d'œil sur le n^o. 13; vous y trouverez que le même *Cicéron* n'en traite pas moins d'insupportable, l'inconstance des idées théologiques du divin *Tbéophraste*. *Léontium*, toute savante qu'elle étoit, quelque finesse & quelqu'atticisme qu'il y eut dans son Ecrit, n'en étoit pas moins aussi une impertinente; attendu, comme disoit *Malberbe* à un jeune Poëte qui le prenoit en défaut, que nous voulons péter dans l'Eglise, mais nous ne voulons pas que les autres y pétent.

Abandonné de mes Savans, je ne trouvois personne qui m'aidât de ses lumières, qui voulût raisonner avec méthode, se donner la peine de relire *Pline* & continuer avec moi l'examen du second Livre que j'avois déjà commencé; car je trouvois une ample matière à la critique jusqu'au 37^e, & je me disois comme *Juvenal*:

Impunè ergo mihi recitaverit ille togatas ?

Enfin, impatienté, désespéré, je crus qu'il falloit recourir aux extrêmes, & j'allai trouver une vieille *Diseuse de bonne aventure*; car je voulois absolument consulter un esprit de *Python*. Celui-ci prit mon Écu, fit des *tours de passe-passe*, me dit de ténébreuses balivernes, se mo-

qua de ma credulité, & je sortis du *conjuratorium* tout aussi mal-fatisfait, que je l'avois été de mes Savans.

Mon esprit étoit plein des Notes de M. Falconet; mon imagination étoit échauffée par la poésie de sa critique. La force de ses raisonnemens, le nerf de ses expressions, de ses groupes de vérités & de conséquences, produisoient dans mes rêves les Tableaux les plus inouïs. Mon ame axaltée, s'épuisoit en recherches; j'étois agité par des secouffes réelles, & si violentes, qu'elles me faisoient tresfaillir. Les nuits, je m'éveillais en sursaut, dépité contre moi même de ne pouvoir rien comprendre à mes songes.

Enfin, une belle nuit que mon imagination me presentoit les images les plus bizarres & que je me tourmentoais le plus pour en pénétrer le sens, je vis à plusieurs reprises un *Quarré* tirant un peu sur le Parallelograme: des traits confus, irrégulièrement placés dans cette forme géométrique, sembloient anoncer quelque figure que je ne distinguois pas bien encore, lorsque je vis le *Quarré* s'agiter convulsivement. Je fixai mes regards sur la partie supérieure où je crus que résidoit le principe moteur. Une forme de bouche qui s'ouvrit par un éclat de rire, mais où je ne remarquai point de dents, prononça très distinctement: *Quoi! tu ne me reconnois pas? Je suis l'Empereur Vespasien.* Ah! pardon, divin Empereur, m'écriai-je; je vois bien que *Suetone* n'avoit pas

rêvé la figure sous la quelle vous me faites l'honneur de m'offrir votre apparition. Je ne doute pas que votre *Quadrature Imperiale* ne doive éternellement subsister, quoique, suivant nos principes Mathématiques, les corps errans dans l'espace doivent avoir une figure sphérique, pour circuler plus librement, & pour que les angles ne s'oposent point à leur rotation.

J'allois continuer à faire un long discours sur l'incertitude des connoissances humaines; car je voulois citer *Platon*, *Pline* & beaucoup d'autres, lorsqu'un mouvement de la bouche du *Quarré verbocinateur* m'imposa silence, & fut suivi de cette question: *Que ne me consultois-tu?* Sur quoi, repliquois-je? *Sur Pline*, dit la voix, & elle se tût.

Que cet Empereur est bon, me disois-je, de s'offrir lui même pour me tirer de peine! Je préparai cent questions, que je réduisis toutes à celle-ci: Sire, quel homme étoit donc ce *Pline*? Un Courtisan lettré, spirituel & laborieux, dit l'Ombre. Ecoute.

Pour m'engager à seconder ses vûes, *Pline* employoit tous les moïens que lui suggererent la flatterie & l'adulation: il me louoit sans cesse, & vantoit, sur-tout, mon goût pour les Sciences & les Beaux-arts. Il applaudissoit à toutes les graces que j'accordois aux gens de Lettres. Il me disoit sans cesse: un Mortel qui secourt son semblable, egale un Dieu, & c'est le chemin de la gloire éternelle; c'est celui où marchent les plus grands hommes d'entre les Romains;

c'est aujourd'hui par cette voie celeste, qu'avec ses enfans, l'Auguste *Vespasien*, le plus grand Prince du monde, soulage l'opréssion publique (27). C'étoit pour me moquer de cette basse flatterie & de toutes celles de la même espèce, qu'étant prêt de mourir, je dis en plaisantant: *ut puto, Deus fio.*

Pour rassembler mes bienfaits sur sa personne, *Pline* affectoit de m'imiter en tout: il parloit de guerre, & se croïoit propre à commander des Armées, soit de Terre soit de Mer. Son extérieur étoit aussi simple que le mien qu'on ne distinguoit pas d'un Soldat. Sa vie étoit réglée sur le modèle de la mienne. J'entrois dans tous les détails de mon Empire, j'écoutois tous ceux qui vouloient me parler, je m'instruisois curieusement de tout, ne laissant échaper aucune occasion d'acquérir de nouvelles connoissances. Aiant réformé les Loix & fait un code nouveau, je decidois tout par moi même & sans autre conseil; je ne m'affujettissois à rien; j'abrégeois mon sommeil & mes repas; je les prénois comme à la dérobee & souvent interrompus. Toujours en action, les heures ni les saisons ne régloient mes démarches; je ne souf-

(27) Deus est mortali juvare mortalem, & hæc ad æternam gloriam via. Hac proceres iere Romani: hac nunc cælesti passu cum liberis suis vadit maximus omnis ævi rector Vespasianus Augustus fessis rebus subveniens. L. 2. C. 7.

frois pas même que la maladie eut aucun empire sur moi, & je disois, que le devoir d'un Empereur est de mourir debout.

Dans la crainte de me déplaire ou de blâmer mon amour-propre, *Pline* n'écrivoit point sur les Loix & sur les matières que je traitois; mais il me parodioit autant qu'il pouvoit se le permettre. Il joignoit l'affectation au genre de vie extraordinaire que son adulation pour moi lui faisoit mener. Il se rendoit aussi souvent chez moi qu'il pouvoit en obtenir la permission. Il affectoit alors d'arriver le premier à l'audience que je donnois ordinairement au signal de la dernière veille de la nuit; & par une contradiction naturelle dans tout ce qu'il faisoit & disoit, il ne manquoit pas en entrant de m'affirmer, qu'au lieu de s'occuper des affaires dont il devoit raisonner avec moi, il venoit de passer déjà deux ou trois heures à des études particulières.

Comme il avoit l'esprit fort vif, & qu'il faisoit aisément les idées qu'on lui présentoit, cette étude alternative d'affaire & de Littérature n'étoit, disoit-il, qu'un jeu pour lui. Je l'emploïois volontiers dans les affaires; mais j'écoutois rarement ses dissertations savantes & toujours emphatiques. Son goût pour le travail l'empêchoit de négliger ce dont je le chargeois; & comme il entroit dans les principes de mon économie de ne pas paier trop cher les services qu'on me rendoit, je pouvois toujours m'acquitter avec *Pline* par un bon-mot,

mot, pourvu qu'il flattât son amour-propre.

Je n'avois garde de l'admettre dans mon *Sphaeristerium*, où je dépofois toute la gravité du commandement pour me livrer aux exercices de plaisir & de fanté, à des fociétés agréables, à des faillies d'imagination qui n'étoient point du-tout dans le genre de *Pline*: la gravité qu'il affectoit dans le College des Augures, auroit été choquée de la liberté des exercices de mon *Sphaeristerium*.

Quoique *Pline* ait écrit qu'il ne croïoit point aux Dieux, & qu'ils ne se mêloient de rien de ce qui se paffe ici bas; il vançoit fans cefse les prérogatives de la science des Augures, il faifoit des présages de tout, & ne cefloit d'anoncer la volonté des Dieux.

Si les Livres de *Pline* avoient paru de fon vivant, on l'eût chaffé du College des Augures, couvert de honte, & on l'eût puni comme un fourbe hypocrite. Mais fon talent étoit d'allier les contradictions, & de n'être pas la victime de fes conféquences. Il favoit ménager les Prêtres fes confrères, & loin de prêcher le Peuple, il rempliffoit fes Livres de tout ce qui pouvoit entretenir la crédulité, la superstition & l'ignorance du vulgaire: les fages feuls devoient y recueillir les fécrets de la science, & regarder le refte comme *phaleras ad populum*.

N'ayant point une affez robuste fanté pour avoir des paffions vives, fon genre de vie étoit fi grave, fes principes fi mefurés, fi fententieux & fi peu prodigués, qu'on craignoit de l'ata-

quer : d'ailleurs, il avoit la politique de se vanter de mes bonnes-graces & de l'amitié de mon fils *Titus*, à qui il dédia son Livre, & qui le regardoit avec plus de prévention que moi, parce qu'il connoissoit moins les hommes.

Pline n'étoit point un objet d'envie, parce que les commissions & les emplois dont il s'acquittoit *successivement*, ne le rendoient ni riche, ni puissant, ni dispensateur des graces du trône.

Ici l'Ombre quarrée fit une pause, & j'en profitai pour lui dire : Votre Majesté pardonnera-t-elle à mon impatience, & oferois-je La supplier de parler un peu spécialement des Livres de *Pline*?

Volontiers, & tu préviens ce que je désire; attendu que dans votre siècle, ce qu'on appelle le gros des Savans, connoît assez mal cette production qu'il a plu à *Pline* d'appeller une *Encyclopédie*, je ne fais trop pourquoi. Encore si c'eut été le célèbre *Dictionnaire* que parmi vous de vrais Philosophes, des Savans & des Artistes ont composé, & qu'on a publié malgré la superstition & l'envie, je n'aurois qu'à applaudir; & dans quelques siècles j'applaudirois bien davantage.

A peine ai-je eu le tems de voir ses 37 Livres de l'Histoire Naturelle rassemblés; parce que je mourus fort peu de tems après lui. Son Neveu, qui n'avoit ni la vivacité ni le ton de son Oncle, se dépêcha de rédiger tout ce qu'il trouva dans son Cabinet: il confondit le Texte,

les Notes & les Observations de son Oncle, avec celles de ses Secrétaires, & avec des centaines de Tablettes sur les quelles lui même, ou ses amis, avoient écrit tout ce qui paroissoit extraordinaire ou digne d'attention: il en a fait un composé qui n'a ni acord ni liaison, & dont il n'a pas manqué de faire ensuite un bel éloge. L'Oncle avoit lu, comme il le dit dans sa Préface, 2000 Volumes, dont il avoit tiré 20000 traits qu'il croïoit dignes d'être recueillis: il y avoit ajouté une infinité de sonnettes prises çà & là; car il ne vouloit rien perdre. Ainsi, le tout devoit être encore en désordre dans ses papiers, lorsqu'il fut surpris par l'erruption du Vesuve.

Pline pensoit comme *Epicure* sur la nature de l'Univers & des Dieux; mais il étoit trop superficiel pour étudier à fond les argumens & les conséquences d'aucun sistême. N'ayant point de fond, il ne pouvoit avoir de méthode; c'est ce qui fait qu'on ne trouve dans ses Livres que des citations, des opinions, quelques jugemens des autres ou de lui même, mais nulle discussion raisonnée & soutenue, nul principe suivi, nulle connoissance établie, & nul Sistême positif. Il n'instruit pas plus le Physicien que l'Artiste; car j'ai su que quelques-uns de ceux-ci, ayant vu ce qu'il dit des Beaux-arts, ont trouvé plusieurs endroits qui les faisoient un peu rire. Pour embrâsser trop d'objets, il ne fait que les ébaucher ou les défigurer tous.

Pline s'est conduit avec *Dioscoride* comme

avec *Epicure*, s'appropriant les connoissances botaniques du Medecin d'*Anazarbe*, sans jamais parler de lui (28). Un Naturaliste distinguera facilement ce que *Pline* a puisé dans le Botaniste Grec, ou dans les Notes qu'il recueilloit *en courant*; comme on a vu un Abbé Gaulois parler du païs & des mœurs des Russes, s'être fait deux reputations ope-

(28) Quelques Savans d'aujourd'hui pensent, que c'est *Dioscoride* qui a tiré son Ouvrage de celui de *Pline*; & la grande dispute que cette question a occasionnée vers la fin du 15^e Siècle, entre le savant *Pandolfo Colonnaccio* & le savant *Leonicus Thomæus*, a, dit-on, décidé la question sans retour. Mais, est-il bien vraisemblable que *Dioscoride*, qui écrivoit de *Materia medica* sous le Consulat de *C. Lecanus Bassus* & *M. Licinius Crassus Frugi*, l'an 817 de Rome, ait copié un Livre qui n'a paru qu'après la mort de l'Auteur, arrivée l'an 832 de Rome? Ceux qui le font Medecin d'*Antoine* & de *Cléopatre*, rendent le fait encore moins vraisemblable. D'ailleurs, un Medecin de profession eut-il pris sa doctrine chez un Ecrivain bel-esprit, qui lui-même n'étoit ni Medecin, ni Botaniste, ni Physicien, & dont le tissu de l'Ouvrage est une compilation hasardée, & le plus souvent, absurde? D'ailleurs encore, si *Dioscoride* eut voulu copier, il connoissoit les sources aussi bien que *Pline*; elles étoient écrites dans sa langue, & les Livres des Medecins & des Naturalistes grecs, eussent eu la préférence.

fées: l'une par son Livre, & l'autre par la réputation de son Livre.

A ces mots l'Ombre romaine & *quarrée* perdit sa forme & disparut, & moi, je pris aussitôt la plume & j'écrivis. Pour ne pas imiter *Pline*, je n'ajoute rien du mien; je dis mot pour mot ce que le protecteur Impérial du prétendu Naturaliste a bien voulu me confier, & qu'il favoit parfaitement. Les paroles d'un mort sont bien autrement sûres que celles d'un mourant; ainsi, je suis intimement convaincu des vérités que l'Ombre m'a révélées. Je pense, comme *Vespasien*, que *Pline* a si souvent dit le pour & le contre, qu'on ne peut soutenir aucune dispute en règle sur ses opinions & sur ses *on dit* sans cesse en contradiction. Il est cependant facile de juger, qu'il n'avoit pour but que de raconter, & non de persuader ou d'instruire, puisqu'il dit, en parlant des Foudres; *la Nature ayant laissé ces choses tantôt certaines tantôt douteuses, en sorte qu'elles sont approuvées des uns & blâmées des autres; je n'omettrai rien de ce qu'elles ont de mémorable* (29).

La foible & souvent fausse Astronomie que *Pline* a exposée, ne doit pourtant pas, à la rigueur, lui être imputée; c'est la faute de son

(29) *Quamobrem sint ista, ut rerum naturæ libuit, aliis certa, aliis dubia, aliis probata, aliis damnanda: nos cetera, quæ sunt in his memorabilia, non omittemus*
L. 2. C. 53.

Siècle. Les idées ridicules qu'il peut y avoir ajoutées, sont duës au peu de fond qu'il avoit lui même acquis dans cette Science, telle qu'elle étoit de son tems. Mais, voudroit-on bien me dire à quoi est dû ceci ?

En parlant des plus savans Astronomes qui avoient paru, *Pline s'écrie : Donnez l'effor à votre génie, vous Interprètes du Ciel, qui embrassez la nature entière, & avez découvert les Loix qui lient les Dieux & les hommes!* (30). Onze Chapitres plus bas, il dit, en exposant les progrès de l'Astronomie & l'impossibilité, selon lui, de mesurer la distance respective des Planètes : *C'est une chose étonnante que l'audace de l'esprit humain: encouragé par quelque petit succès, comme il est dit plus haut, il pousse l'impudence jusqu'à oser deviner la distance du Soleil à la Terre; & comme le Soleil se trouve au centre du monde, il va se servir de cette distance comme de mesure, afin d'avoir l'étendue de l'Univers même sur le bout des doigts* (31). Quelle chute pour ces génies qui ont découvert les Loix qui lient les Dieux & les hommes, & pour la mémoire & le sens commun de *Pline!*

Il est aisé de voir que *Pline* tombe ici dans

(30) *Macti ingenio este, cæli interpretes, rerumque naturæ capaces, argumenti repertores, quo Deos hominesque vicistis. L. 2. C. 12.*

(31) *Mirum quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu, sicut in supradictis occa-*

une énorme contradiction ; car tout le Chapitre XXIII est une verte censure des fous de la façon qui prétendent mesurer la distance respective des Planetes. La Philosophie de *Pline* en hausse les épaules ; elle assure bien que le calcul en est impossible, & qu'il n'est bon qu'à occuper le loisir des gens qui frisent la démence : *id enim velle pœne dementis otii est.*

Cependant, *M. Poinfinet de Sivry*, dans sa Note sur ce passage, assure de son côté, que *Pline* y loue le génie humain, de la manière la plus délicate, la plus adroite, & en même tems la plus neuve ; car c'est, dit-il, en censeur qu'il se déguise, pour rendre ses éloges plus piquants.

La mémoire de *Pline* étoit donc bien affoupie ce jour-là, puisqu'il prénoit tant de détours pour louer le génie humain qu'il avoit si poëti- quement, si franchement, si crument exalté dans le Chapitre XII, pour avoir connu le cours des Astres. Oseroit-on demander à *M. Poinfinet de Sivry*, ce qu'il diroit d'un éloge, où, dans la formule du Chapitre XXIII, on le complimenteroit sur l'emploi de son tems ? & s'il trouveroit sur-tout fort délicate, fort adroite, fort neuve & fort piquante, cette parenthèse qu'on

immensio prudentiæ ratio largitur : ausique divinare Solis ad terram spatia, eadem ad cælum agunt, quoniam sit medius Sol : ut protinus mundi quoque ipsius mensura veniat ad digitos. L. 2. C. 23.

auroit placée dans son éloge, *id enim velle pœne dementis otii est?*

On prend des tours délicats, adroits &c. pour louer en face un grand, un homme de mérite: cela est convenu; mais a-t-on jamais imaginé qu'il en fallût prendre aussi pour louer, en général, des vertus & des talens qui peuvent appartenir à plusieurs hommes? Et dans ce cas, la précaution d'insulter au fruit, au résultat du génie, ne seroit-elle pas une façon de louer aussi bizarre que nouvelle? Quoiqu'il en soit, ce ne seroit pas *Pline* qui observeroit l'art des ménagemens, quand il n'en a pas besoin; lui qui donne à *Vespasien* les louanges les plus rondes & les moins aprêtées, lorsqu'il devoit les affaiblir de quelque délicatesse. *M. Poinfinet*, Editeur & Traducteur de *Pline*, a trop d'esprit & de talent, pour n'être pas frappé de cette observation, & pour ne pas voir que le sens de son Auteur, est ici précisément le contraire de l'interprétation qu'il lui donne.

Il ne doit pas être permis dans le 18^e Siècle, dans le Siècle de la Philosophie, de défigurer ainsi les idées d'un Ecrivain, quelque intérêt qu'on ait d'ailleurs à le préconiser. Une certaine pudeur devoit rettenir tout homme qui écrit; & s'il arrivoit qu'il perdit de vue le tribunal de la postérité, le sien même, du moins celui des Contemporains devoit-il toujours lui être présent; sans quoi, si chacun s'avisait de les mépriser tous trois, les Sciences, les Arts, toutes les Connoissances reprendroient bien vi-

te le chemin de la barbarie; car il n'y a pas un fou, pas un sot, pas un ignorant, à qui on ne donnât du sens, de l'esprit, du savoir; que dis-je? dont on ne fit un grand homme, en travestissant ses bêtises en sublimités.

Voilà, cher Lecteur, ce que l'amour de la vérité m'a obligé de vous dire, & ce qu'il vous dira toutes les fois que vous pourrez vous servir de votre jugement. Je fais que la foule a plutôt fait de s'en rapporter à de vieilles & bruyantes autorités, dont les échos sont répétés sans cesse; mais voyez ce qui en arrive. Cette foule croit que *Pline* est un grand maître en Astronomie, en Cosmographie, en Physique &c.; & comme une inconséquence n'est pas une affaire, elle croit aussi aux découvertes exactes des Savans modernes, les quelles renvoient à tout instant la science de notre *Pline* au país de l'ignorance.

Demandez à ces gens-là, quelle est la distance entre Pline & tant d'hommes vraiment profonds dans chaque Science, & dont les travaux illustrent toutes les Nations de l'Europe? ils répondront qu'ils l'ignorent, mais qu'on leur a toujours répété que *Pline* étoit un Savant du premier ordre, & qu'ils ont également oui faire le même éloge des Savans de nos jours: c'est ainsi que leur tête, qui se mêle si souvent de contredire, & quelquefois de persécuter, renferme ces idées incompatibles. Que Dieu nous fasse la grace de ne rassembler dans la notre, que le moins d'absurdités & de contradictions possibles!

Comme l'Astronome, le Physicien, le Cosmographe sont seuls en état de bien juger *Pline* sur ces trois points, le Peintre & le Statuaire ont un droit égal à ce qui les regarde. Pour les autres; manquant le plus souvent de principes, ils ne peuvent favoir au juste s'il a tort ou raison. Si tant de gens se sont imaginé que *Pline* a dit des merveilles sur les Beaux-arts; n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans ce même défaut de principes. C'est aussi de-là que vient la surprise de plusieurs, en le voïant réduit à si peu de chose après un regne long & brillant, par un Artiste hardi, mais que les connoissances qu'il a dans son Art, rendent certain de ce qu'il avance, & garantissent de toutes censures raisonnables.

F I N.



ERRATA.

Du Tome Second.

- P**age 9. lig. 3. Macciades, *liz.* Micciades.
— 10. — penultieme. *la Venus des Jardins*, *liz. la Venus aux Jardins.*
— 14. — 15. auprès d'elle, *liz.* à ses pieds.
— 79. — 12. superstition, *liz.* superstition.
— 86. — 6. je n'approuverai, *liz.* je n'approuvois.
— 120. — 8. irruptions, *liz.* éruptions.

N. C.

- 47. — 9. *de la Note* (16.) ΔΩΡΟΣ ΟΔ ΟΣ
liz. ΔΩΡΟΣ ΡΟΔΙΟΣ.
— 49. — 5. de faite, *liz.* de faire.
— 79. — 8. de l'inscription *opus Phidiae, opus Praxitelis*, *liz.* des Inscriptions, *Phidias..... expressit, Praxiteles..... perfecit.*
— 115. — 3. *de la Note.* que celle, *liz.* que de celle.
— 132. — 8. Jupon courts, *liz.* Jupons courts.
— 141. — 15. si je les crois utiles, *liz.* si je le crois utile,
— 157. — 2. *de la Note.* *te demande*, *liz.* *demande.*
— 176. — 25. & l'Ouvrage, *liz.* & que l'Ouvrage.
— 186. — 12. *de la Note.* par goût, *liz.* par le goût.

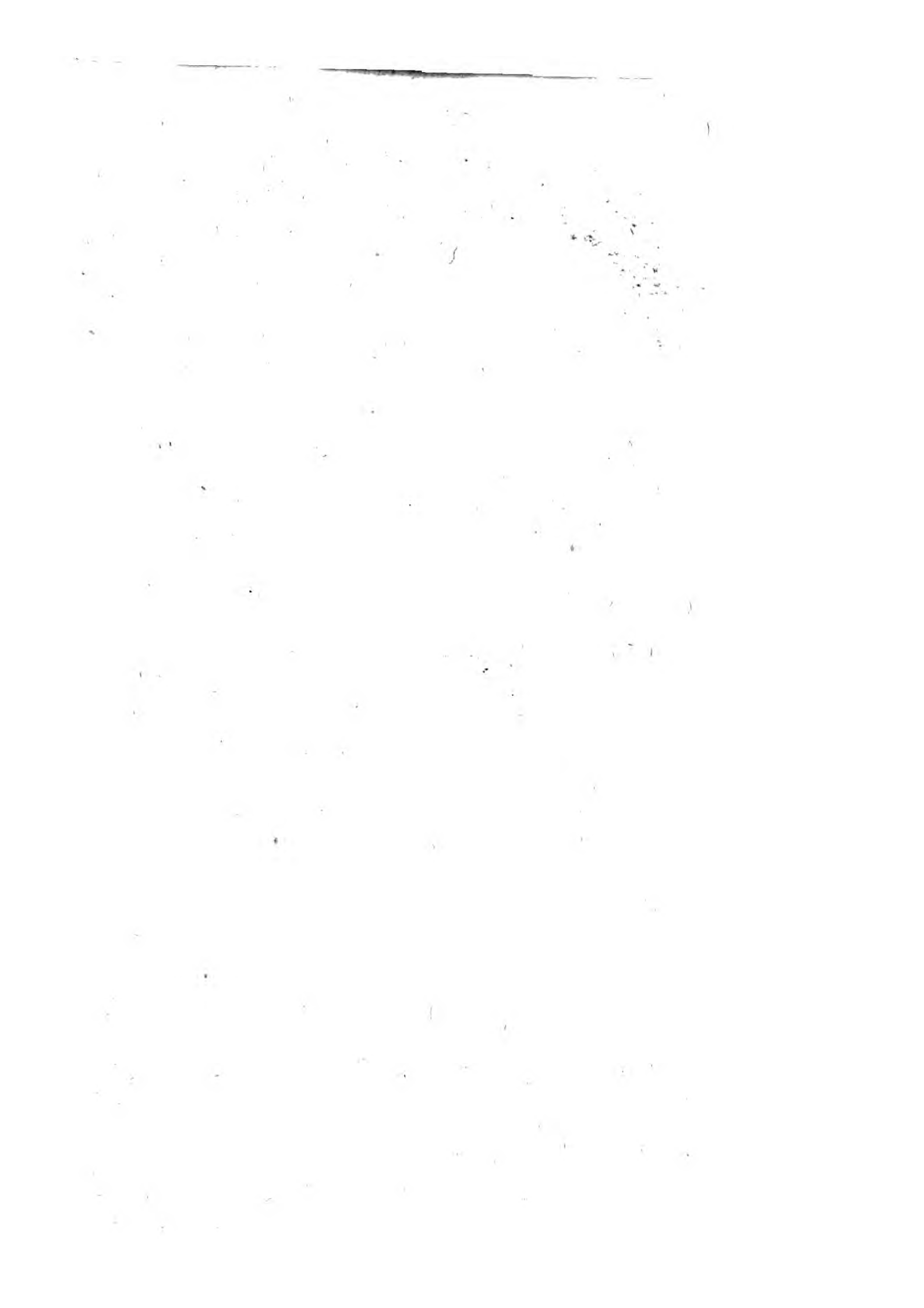
E R R A T A.

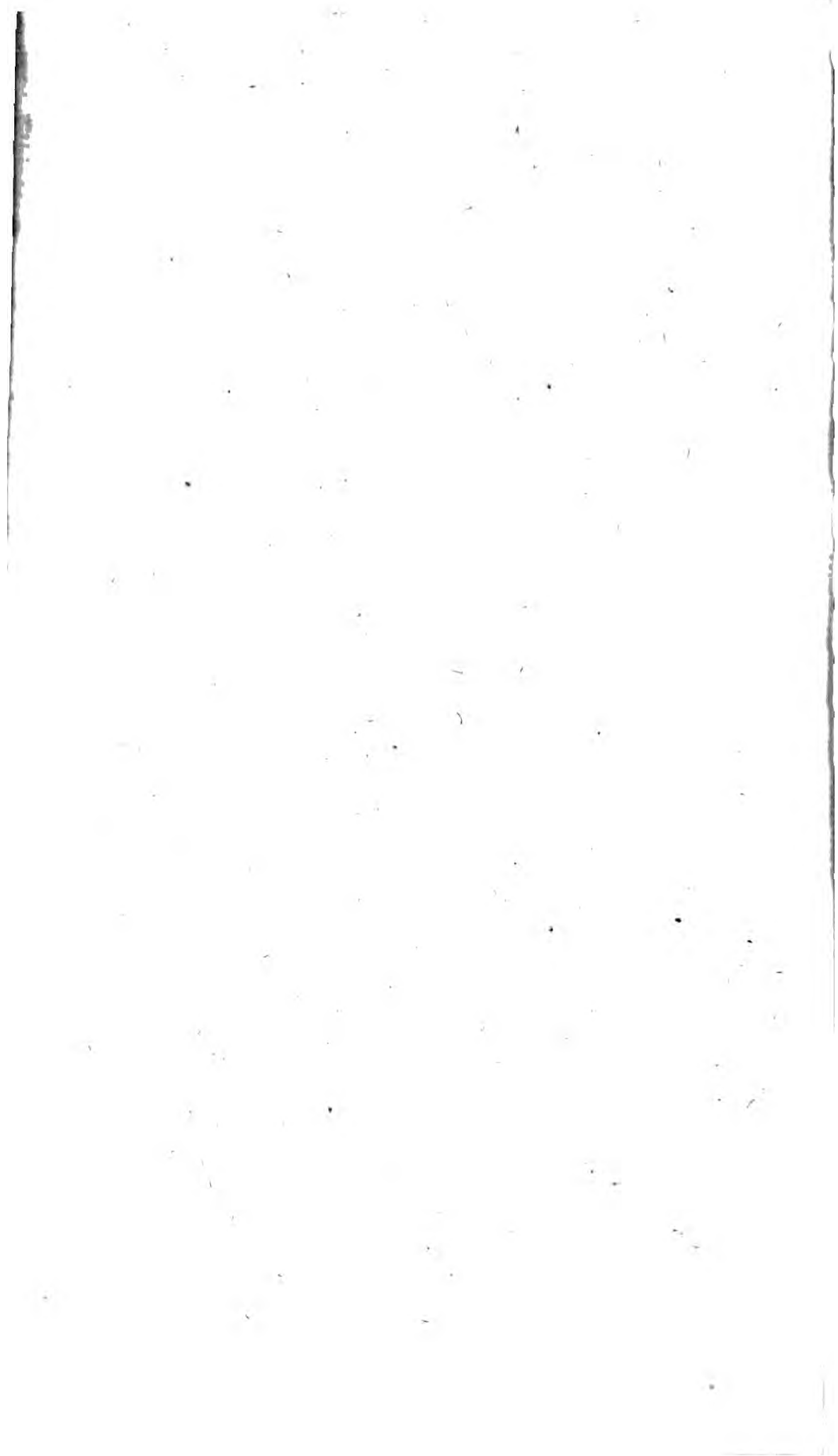
- 192. — 13. croioit, *liz.* croiroit.
— ibid. — 24. faite, *liz.* faites.
— 214. — 2. M. Mofes de Mendelfon, *liz.* M.
Mofès Mendels-fohn.
— 217. — 16. *Effacez* d'hiftoire.
— 234. — 1. Milord Catchart, *liz.* Milford Cath-
cart.
— 323. — 12. & fon regard, *liz.* & que fon regard.











1997

